M.6

L 6-16-)E.106

6
16-F

RECUEIL
DES VOIAGES
Qui ont servi à l'établissement & aux progrès
DE LA
COMPAGNIE
DES INDES
ORIENTALES,
Formée dans les
PROVINCES-UNIES DES PAÏS-BAS.

TOME QUATRIEME.

Seconde Edition reveue, & augmentée de plusieurs pièces curieuses.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO

A AMSTERDAM,
Chez *J. FREDERIC BERNARD.*
M D CC XXV.

VOYAGE DE L'AMIRAL PIERRE WILLEMSZ VERHOEVEN AUX INDES ORIENTALES,

Au Japon &c.

L'an 1607. & les années ſuivantes.

Avec une Rélation de ce qui s'eſt paſſé en ce tems-là dans l'Iſle Borneo, & une deſcription de l'état où étoient l'Iſle d'Amboine & les Molaques l'an 1607.

DES treize vaiſſeaux que la Compagnie des Indes Orientales fit partir l'an 1607. il en en fut équipé quatre grands & deux yachts, par la Chambre d'Amſterdam qui participoit pour la moitié à cette cargaiſon. La Chambre de Hoorn, & d'Enchuiſe, qui y participoit pour un huitiéme, fournit un vaiſſeau de 800. tonneaux : celle de Delft, qui y participoit pour une demi part, fournit un vaiſſeau de 1000. tonneaux, & un yacht de deux cents : celle de Zélande, qui y participoit pour un quart de part, fournit un vaiſſeau de 600. tonneaux, & un yacht de deux cents.

Pierre Willemſz Verhoeven, ou Verhouven, d'Amſterdam, fut établi Amiral de cette flote, & François de Wittert de Zélande en fut fait Vice-Amiral. Il y eut ſept des vaiſſeaux qui la compoſoient, qui firent voiles du Texel le 22. de Décembre 1607. à ſix heures du matin, par un vent d'Eſt. Mais celui qui ſe nommoit *Hollande*, aiant touché ſur un banc, dans la paſſe des Eſpagnols, les autres le laiſſérent, & portérent le cap au Sud-Ouëſt-quart-de-Sud, par un vent fait de Nord, qui étoit fort frais.

Le 23. nous eûmes la vuë de Douvres & de Calais, par un vent d'Eſt-nord-eſt, & nous courûmes au Sud-ouëſt-quart-à l'Ouëſt. Le *Delft*, dont Jaques van Groenewegen étoit le Commis, joignit alors nôtre flote.

Le 24. elle fut auſſi jointe par un autre flote de Hambourquois, à qui le Maître du navire *les Provinces* alla raiſonner. Ils lui répondirent que leurs vaiſſeaux étoient deſtinez pour S. Lucas. Sur le ſoir nous decouvrîmes Portlandt.

Le 25. le vaiſſeau *le Lion Rouge* & le vacht *le Paon* s'abordérent. *Le Lion Rouge* perdit ſon mât & ſa vergue d'artimon, & ſa galerie fut fort endommagée. L'Amiral fit mettre aux fers les Oficiers du quart, pour n'avoir pas bien fait leur devoir.

Le 26. le Conſeil général s'étant aſſemblé, on concerta les ordres qu'il faudroit ſuivre, en cas d'ataque par des ennemis. En même tems les rations furent réglées à 4. livres de biſcuit par ſemaine, pour chaque homme; à un pot de biére par jour, & 5. fromages pour tout le voiage.

Le 8. de Janvier 1608. le vent aiant forcé, les vaiſſeaux s'écartérent les uns des autres. Il n'y eut que *les Provinces*, qui portoit le pavil-

lon

lon comme Amiral, le *Delft* & le yacht *l'Aigle*, qui demeurérent enſemble; & ils coururent à l'Oueſt.

Le 26. nous nous trouvâmes à 8. lieuës du Pic de Ténériffe, qui nous demeuroit à l'Eſt-ſud-eſt. La nuit ſuivante nous eûmes un vent de Nord-eſt, & nous crûmes que c'étoit un de ces vents aliſez qui durent ordinairement juſques par les 5. ou 6. degrés au-deça de la Ligne équinoxiale.

Le 2. de Février nous eûmes la vuë des Iſles du Cap Verd, qu'on nomme autrement, ſur tout parmi les Hollandois, les Iſles Salées, parce qu'ils ont trouvé beaucoup de ſel dans l'Iſle du Mai. Celle qui ſe nomme l'Iſle du Sel en particulier, ne fournit que peu de rafraîchiſſemens, qui conſiſtent en quelques chévres & cabris bien maigres. Les habitans d'une autre de ces Iſles, nommée S. Jago, y vont chaſſer, & particuliérement une fois l'année, qu'ils font une chaſſe générale, pour avoir les peaux de ces bêtes.

Les dix vaiſſeaux qui avoient été ſéparez, s'étoient rejoints à la rade de l'Iſle du Mai, où l'Amiral les rencontra. La joie de cette rencontre fut entiére, car on y trouva le navire *Hollande*, qu'on craignoit qui ne ſe fût briſé ſur le banc de la paſſe des Eſpagnols au Texel, où on l'avoit laiſſé échoué. Simon Janſz. Hoen, qui en étoit le Capitaine, & Jaques de Bitter qui en étoit le premier Commis, firent le raport de ce qui leur étoit arrivé.

Le circuit de l'Iſle du Mai eſt d'environ deux jours de chemin. Il y a beaucoup de rochers, & elle eſt fort aride. Il n'y croît preſque rien que du foin, & des figuiers ſauvages, dont les figues ne meuriſſent point, quoi-que la cha-

leur leur faſſe prendre une aſſez belle couleur, mais elles manquent de pluïe. Il y a auſſi quelques arbres qui portent du coton.

Ce qu'on y trouve en abondance ſont des chèvres, dont le Gouverneur fait tuer plus de 5000. par an pour en avoir les peaux. Il y a peut-être 30. familles qui y vivent miſérablement. Il y a auſſi des bœufs ſauvages, des vaches, des taureaux, des anes, des pourceaux, des coqs de bruïére, des faiſans, des oies ſauvages. Mais tout eſt ſi faroûche qu'on a beaucoup de peine à en découvrir & à en tuer.

Il y a des marais ſalans dans leſquels l'eau entre, & où même elle ſourd, & la chaleur la faiſant coaguler, il s'en forme de bon ſel, qui y eſt en abondance. Ceux qui relâchent à cette Iſle pour s'en pourvoir, doivent prendre les habitans par la douceur; ſi-non ils s'enfuïent dans les montagnes, & y emmènent leurs troupeaux de chèvres, ainſi-qu'il eſt arrivé en cette ocaſion.

Car le *Zélande* y aiant relâché le premier, & aiant mis des gens à terre pendant la nuit, tout le monde s'enfuit hormis un vieillard, que le Commis Obelaer traita fort honnêtement, lui faiſant même des préſens en le renvoiant, pour l'obliger de dire aux autres que s'ils vouloient amener des rafraîchiſſemens, on les leur paieroit bien. Cependant il ne revint point, & l'on ne vit plus perſonne.

L'Amiral & Jaques le Fèvre deſcendirent à terre, acompagnez chacun de 25. mouſquetaires, avec quelques piquiers, & chaque troupe prit un chemin particulier. Ils paſſérent la nuit dans l'Iſle, & les habitans aiant vu qu'ils n'y avoient fait aucun deſordre, en-

voie

voiérent dire à l'Amiral qu'ils lui meneroient des chèvres, ſi ſes gens ne commettoient aucune violence, & ne touchoient point au foin dont ces bêtes devoient vivre.

Le 14. ils livrérent 90. chévres, qui furent diſtribuées ſur les vaiſſeaux, & on les païa en fromages, & en d'autres marchandiſes qu'ils deſirérent. Cependant on avoit fait débarquer les ſoldats & quelques matelots, qu'on logea dans une petite Egliſe, & à qui l'on fit faire tous les jours des éxercices militaires. On prit auſſi beaucoup de poiſſons, comme une eſpèce de mulets, des brémes, des dorades, des tortues, & d'autres auſſi gros que de petites moruës, & d'un goût excellent. Pour des oranges & des limons il n'y en avoit point.

Au côté oriental de l'iſle coule un ruiſſeau, qui eſt une aiguade bonne & commode, quoiqu'elle ſoit à trois lieuës dans les terres. Le vent d'Eſt-nord-eſt ſoufle continuellement dans les parages voiſins, & il n'y pleut qu'aux mois de Septembre, Octobre & Novembre. Mais la pluïe y tombe alors avec tant de force, qu'elle fait rouler de gros morceaux de roches & des arbres des montagnes.

Un ſoldat du *Hoorn* avoit été condamné à la grande cale, par-deſſous la quille du vaiſſeau, & à être déſerté dans la premiére Iſle, pour avoir tué un Sergent. Sa Sentence fut miſe à éxécution, & il fut laiſſé dans l'Iſle du Mai. Les autres Iſles du Cap Verd où l'on pourroit ſe rafraîchir, étant défenduës par des forts que les Portugais y ont conſtruits, on ne peut pas y relâcher ſurement.

Ainſi Jean de Molre premier Commis du vaiſſeau Amiral, & Jaques le Fèvre, Fiſcal

de la flote, qui ont écrit cette préſente Relation, donnent avis aux Sieurs Directeurs de la Compagnie, qu'il vaudroit mieux ordonner aux vaiſſeaux d'aller ſe rafraîchir dans les ports du continent du cap Verd, où il y a bon moüillage, & où l'on trouve quantité d'oranges & de limons.

De plus il faut conſidérer que ſi les Hollandois continuënt à marquer l'Iſle du Mai pour rendévous, le Roi d'Eſpagne pourra y envoier ſes galions, pour atendre les flotes, qui n'entrent ordinairement dans le port que vaiſſeau à vaiſſeau; & il leur ſeroit facile de les détruire. Au-lieu qu'on pourroit tour-à-tour leur marquer différens ports au continent, pour ſe mettre à couvert de ſurpriſe, d'autant plus qu'on ne s'éloigneroit preſque pas de la route qui conduit ſous la Ligne, puis-que les vents aliſez d'Eſt-nord-eſt y ſouflent auſſi.

Enfin chacun s'ocupa, dans le port de l'Iſle du Mai, à ſe racommoder & à faire de l'eau, & comme ce fut là que toute la flote ſe trouva raſſemblée, cette circonſtance fournit ici l'ocaſion de ſpécifier tous les vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, & d'en parler en détail.

1. L'Amiral, qui étoit du port de 800. tonneaux, ſe nommoit *Les Provinces Unies*, & étoit monté par l'Amiral Verhoeven. Jean de Molre en étoit le premier Commis, & Frans Jacobſz d'Edam le Capitaine, ou le Maître. Il portoit deux piéces de canon de 24. livres de balle; 4. piéces de 18. livres de balle; 2. pierriers de fonte de 13. livres de balle; 18. piéces de petit canon & deux de rechange; 10. autres pierriers; avec les munitions de guerre néceſſaires, & des vivres pour 160. hommes, pendant trois ans.

2. *Hol-*

2. *Hollande*, du port de 1000. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Jaques de Bitter de Harlem, & le Maître Simon Janſz Hoen, ou Houn. Il portoit ſix canons de demi-calibre, & 22. petits, avec deux autres de rechange; 10. pierriers &c. & des vivres pour 230. hommes, auſſi pendant 3. ans.

3. *Amſterdam*, du port de 600. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Pierre Hertſingh, & le Maître Pierre Gerritſz d'Amſterdam. Il portoit 22. canons, 8. pierriers, & des vivres pour 140. hommes.

4. *Le Lion Rouge avec les fléches*, du port de 460. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Gilles le Fieff d'Anvers, & le Maître Jean Walliſchſz d'Edam. Il portoit 18. canons & 8. pierriers, avec des vivres pour 120. hommes.

5. Le yacht *le Paon*, de 22. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Pierre Segerſz d'Utrecht, & le Maître Meus Gysbertſz d'Amſterdam. Il portoit 18. canons & 6. pierriers, avec des vivres pour 70. hommes.

6. Le yacht *l'Aigle*, de la même capacité & de la même monture que *le Paon*, & également pourvu de toutes ſortes de munitions. Le Commis ſe nommoit Jean Heſſelſz de Steenwyk, & le Maître Rutgert Thomaſz d'Amſterdam.

7. *Middelbourg*, du port de 1000. tonneaux, monté par le Vice-amiral François Wittert. Le Commis ſe nommoit Jaques Bouvaert, & le Maître Corneille Leenertſz Krackeel. Il portoit 26. canons, quelques pierriers, & des vivres pour 220. hommes.

8. *Zélande*, du port de 600. tonneaux, donc le Commis ſe nommoit Jean Obelaar de Flandres, & le Maître Guillaume Jacobſz d'Ar-

muide. Il portoit 20. canons & 8. pierriers, avec des vivres pour 140. hommes.

9. Le yacht *le Faucon*, du port de 200. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Hans van Houten, & le Maître Corneille Adriaanſz. Il portoit 15. canons, & 6. pierriers, avec des vivres pour 96. hommes.

10. *Rotterdam* du port de 1000. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Adam Claaſz van Driel, & le Maître Jean Corneliſz de With. Il portoit 22. canons & 8. pierriers, avec des vivres pour 210. hommes.

11. Le yacht *le Griffon*, du port de 200. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Nicolas Puyes, & le Maître Corneille Corneliſz Thert. Il portoit 12. piéces de canon, & 7. pierriers avec des vivres pour 60. hommes.

12. *Delft*, du port de 1000. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Jaques van Groenwegen, & le Maître Simon Martenſz de Rotterdam. Il portoit 26. piéces de canon, & 10. pierriers, avec des vivres pour 210. hommes.

13. *Hoorn*, du port de 700. tonneaux, dont le Commis ſe nommoit Pierre Gerritſz Bourgogne, & le Maître Martin Janſz Kloot. Il portoit 22. piéces de canon, & 5. pierriers, avec des vivres pour 140. hommes.

Ainſi toute la flote étoit montée de 18. à 19. cents hommes, de douze piéces de canon de fonte, de 263. canons de fer, & de 102. pierriers, faiſant en tout 377. piéces de canon, avec des munitions de boulets, de poudre, de méche &c. & des vivres pour 3. ans. Cet armement coûtoit deux millions ſept cents quatre vingts-ſeize mille deux-cents trente trois livres.

Le Conſeil de l'Amiral devoit être compoſé du

du Vice-amiral comme Préſident, de Jean de Molre Commis du vaiſſeau *les Provinces Unies*, Corneille Leenertſz Krackeel, Maître du *Middelbourg*; de Jaques Obelaar, Commis du vaiſſeau *Zélande*, Jaques van Groenewegen, Commis du *Delft*, Simon Janſz Hoen, Maître du vaiſſeau *Hollande*, Jaques de Bitter, Commis du même vaiſſeau; d'Adam Claaſz van Driel, Commis du *Rotterdam*, Pierre Gerritſz, Maître de *l'Amſterdam*, Pierre Hertſing Commis du même vaiſſeau, Pierre Gerritſz Bourgogne, Commis du *Hoorn*; & Corneille Corneliſz Thert, Maître du yacht *le Griffon*.

Outre ce Conſeil ordinaire, il y avoit encore un Conſeil de guerre, pour les afaires criminelles. Il y avoit même dans chaque vaiſſeau un Conſeil particulier, qui étoit compoſé du premier Commis, du Maître, du Sous-commis, du Pilote, du Contre-maître, & du Commandant des ſoldats. Chacun de ces Conſeils avoit ſon acte de Commiſſion, & ſes Inſtructions auxquelles il devoit ſe conformer.

Pendant-que tous les vaiſſeaux étoient enſemble à la rade de l'Iſle du Mai, on ouvrit, ſelon les ordres qu'on en avoit, une Inſtruction ſecrète, où l'on ne trouva que des avis pour paſſer promtement la Ligne; pour tâcher de doubler le cap de Bonne-eſpérance dans le 14. de Janvier; & en cas qu'on s'écartât, pour s'atendre les uns les autres, pendant 15. jours, dans la baie de Verhagen, ou dans celle de S. Auguſtin, qui eſt par les 38. degrés, ſous le Tropique du Capricorne.

Après avoir leu cette Inſtruction, il fut réſolu, à la pluralité des voix, qu'on tâcheroit de paſſer la Ligne, & que pour cet éfet on fe-

roit le Sud-ſud-eſt, & le Sud-eſt quart-au-ſud, le vent étant alors Nord-eſt; & en conſéquence l'Amiral aiant tiré la nuit le coup de partance, on remit à la voile.

Le 21. nous tombâmes dans le calme, ainſi qu'il arrive quand on aproche de la Ligne, & nous eûmes en même tems pluſieurs travades. Le 8. de Mars, nous nous trouvâmes par les 41. minutes de latitude Sud, ſi-bien que nous avions paſſé ſous la Ligne pendant la nuit. Nous prîmes alors nôtre cours au Sud-eſt-quart-de-ſud.

Il eſt difficile, quand on eſt ſous la Ligne de prendre hauteur à l'aſtrolabe, ou à l'arbalête, parce-qu'on a le Soleil ou tout-à-fait ou preſque perpendiculairement ſur la tête, quand il eſt ſur le zénit, ſavoir le 22. de Mars. Dans ce tems-là on eſt obligé de ſe régler par la Croiſade du pole Antarctique.

Le 23. par la hauteur des 2. degrés 28. minutes, on pêcha tant de bonites qu'il y en eut quelquefois ſufiſamment pour donner à manger à tous les équipages. C'eſt un poiſſon plus gros qu'une aloſe, & il peut fournir à manger à 8. ou 10. perſonnes. Son goût aproche de celui du maquereau. Nous pêchâmes encore des Dorades, qui ſont de la groſſeur du ſaumon, à-peu-près du goût de l'aloſe, & dont la ſubſtance eſt fort blanche. On prit auſſi des hydres, ou ſerpens d'eau, de 4, à 5. piés de long. On les regarde comme les loups de la mer, & il fut fait défence aux équipages de ſe baigner, parce-qu'on eſt ſouvent ſurpris par ces hydres, qui ont tant de force, & mordent ſi-ſerré, que quand ils ſaiſiſſent un bras, ou une jambe, ils entraînent auſſi-tôt l'homme au fond de l'eau.

Ils ont la gueule grande & les dents aiguës.

On

On les prend avec un gros hameçon, ou crochet, de l'épaiſſeur d'un doigt, où l'on met un morceau de chair. Il y a toûjours devant leur gueule, ou ſous leur corps, de petits poiſſons qui nagent, & qui ſont de la groſſeur des harangs; mais ils ont des raies noires. On les nomme Pilotes. Ils vont ſucer l'apas, avant que l'hydre y touche, & quand il les voit faire ſans qu'il leur en arrive de mal, il y va auſſi, & s'accroche en voulant avaler le morceau.

Il y eut une partie de nos gens qui n'en voulurent pas manger. Les autres en mangérent & les trouvérent fort bons. On leur ouvroit le ventre, & on leur ôtoit les entrailles qu'on jettoit à la mer, où les autres ſerpens les dévoroient, tant ils ſont voraces.

Nous vîmes encore une multitude de poiſſons volants, qui voloient contre les voiles, & tomboient dans les vaiſſeaux. Ils ſont de la groſſeur & du goût d'un gros éperlan rôti ſur le gril. Les bonites & les dorades qui nagent fort-vîte, leur donnent la chaſſe, & les mangent. Nous pêchâmes auſſi de ces poiſſons que les Portugais nomment Abricoor, qui ont trois à 4. piés de long, qui ſont de bon goût, & auſſi gras que des pourceaux. L'équipage du *Middelbourg* en pêcha un qui avoit cinq piés, & qui fut ſufiſant pour ſon repas, c'eſt-à-dire pour plus de 200. hommes.

Le 23. du même mois de Mars 1608. il fut réſolu qu'on iroit relâcher à l'iſle de Sainte Hélène, & que ceux qui pourroient s'être écartes de la flote, l'atendroient là pendant 15. jours; lequel tems étant paſſé, ou bien au cas qu'ils s'y rendiſſent trop tard, & qu'ils n'y

trouvaſſent plus perſonne, ils s'en iroient à la baie de Verhagen, ou au cap de S. Sébaſtien, ſous le Tropique du Capricorne, par la hauteur des 22. degrés 40. minutes, & de là aux Iſles Comeros, ou Comores, ſavoir Mayotte & Anguon, qui giſent par la hauteur d'entre les 12 & 13. degrés. Mais il les faut compter par les 13. degrés 15. minutes, pour prendre bonne hauteur, parce-que les courans portent toûjours vers le Nord. Les Portugais n'en ont pas eu une aſſez particuliére connoiſſance, & par cette raiſon il les ont omiſes dans leurs cartes.

Au-reſte il fut bien recommandé à chacun des Oficiers de faire tous ſes éforts pour s'y rendre avant le 8. d'Août, afin d'y faire monter les chaloupes, & de pouvoir faire voiles à la mi-Août vers la côte de Malabar.

Le 5. d'Avril, la flote étant par la hauteur des 26. degrés 40. minutes, on eut ordre de porter ſur l'Iſle Sainte Hélène; & comme on y pouvoit rencontrer des carraques Portugaiſes, elle fut diſtribuée en trois diviſions. La premiére, qui étoit compoſée des vaiſſeaux *les Provinces Unies*, *Zélande*, *Hollande*, & des deux yachts *le Griffon* & *l'Aigle*, fut ſous le commandement de l'Amiral, pour ſe mettre de l'avant. La ſeconde, compoſée du *Middelbourg*, de l'*Amſterdam*, du *Delft*, & du yacht *le Paon*, eut pour Chef le Vice-amiral. La troiſiéme compoſée des vaiſſeaux *Rotterdam*, *le Lion Rouge* & *Hoorn*, & du yacht *le Faucon*, fut miſe ſous la conduite d'Adam Claaſz van Driel.

Il fut en même tems ordonné, qu'on tiendroit, à côté de chaque piéce de canon, une gran-

ande baille pleine d'eau, avec un ſeilleau de
ir, où il y auroit une corde de la longueur
e 3. à 4. braſſes. On diſtribua 40. grenades
chaque vaiſſeau, & 25. à chaque yacht, &
on promit une réale de huit à chacun de ceux
ui en auroient jetté quelqu'une qui auroit en-
ommagé les ennemis; & 50. réales à celui qui
ourroit enlever le pavillon de leur Amiral.

Si l'on ne trouvoit point de carraques, ni
'autres ennemis à Sainte Hélène, on y devoit
ire rafraîchir les malades, & faire de l'eau: car
utrement on auroit été contraint de relâcher
our cet éfet au cap de Bonne eſpérance. Mais
n n'y pouvoit aller alors qu'avec beaucoup de
éril, parce-que c'étoit la ſaiſon de l'Hiver.

Le 10. on fut par la hauteur des 25. degrés
5. minutes, & les vaiſſeaux furent acompag-
ez des bonites juſques-là.

Le 14. de Mai 1608. on eut la vuë de l'Iſle
ainte Hélène, & le 15. ſur le minuit, on
oüilla l'ancre à la rade, par le travers de la
etite Egliſe, où l'on ne trouva aucuns vaiſ-
aux, ni amis, ni ennemis. Il y avoit bien
0. malades dans la flote, pour qui l'on dreſ-
des tentes à terre, où on les fit porter. Le
ndemain on trouva quatre lettres, dans un
orceau de bois creux ſuſpendu au coin de la
orte de la petite Egliſe.

La premiére étoit de l'Amiral Waarwyk, qui
oit relâché à cette iſle le 28. de Janvier 1607.
ec deux vaiſſeaux nommez *Hollande* & *Dort*,
ui avoient remis à la voile le 28. de Février
ivant, pour s'en retourner en Hollande.

La ſeconde étoit de Jean van den Beer, Com-
is du vaiſſeau *le Lion Blanc*, qui y avoit re-
ché le 15. de Décembre 1607.

La troiſiême étoit de B. Opmeer, premier Commis de l'*Amſterdam*, & de Dirk Gijſbertſz. Schaeck qui en étoit le Sous commis. Ils y avoient relâché le 19. de Décembre 1607. & le 6. de Janvier 1608. ils avoient continué leur route vers la Hollande.

La quatriéme étoit de Guillaume Corneliſz Schouten, de Jean Willemſz Verſchoor, & de Paul van Soldt, qui y avoient relâché le 21. de Février 1608. avec les vaiſſeaux *les Provinces Unies*, *le Lion Noir*, & *Médenblic*; & en étoient partis le 3. de Mars pour aller auſſi en Hollande.

L'Iſle Sainte Hélène eſt haute & montueuſe. Elle eſt entourée de roches eſcarpées, & a ſix lieuës de circuit. Elle gît par les 16. degrés un quart. A ſon côté occidental, proche de la petite Egliſe, il y a bon moüillage: mais il faut moüiller tout-proche de terre, pour ne pas chaſſer ſur ſes ancres: car il y a des valées entre les grandes montagnes, d'où ſortent ordinairement des vents qui ſouflent avec impétuoſité.

La plupart de ces montagnes ſont couvertes de verdure, & de quelques arbres ſauvages. Entre-autres il y en a un dont les feüilles ſont aſſez ſemblables à celles de la ſauge, & ont à peu-près la même odeur; & c'eſt celui qui fournit l'ébène. Ses fleurs fourniſſent auſſi une gomme de la couleur de la gomme Arabique, & de l'odeur du benjoin. Il y a d'autres grands arbres, qui produiſent de belles fleurs incarnates & blanches, à peu près comme les tuſipes, qui font un très-bel ornement; & un petit fruit, preſque comme le blé ſarraſin.

Il y a deux belles valées, dont l'une s'apelle la

valée de l'Egliſe ; & c'eſt par le derriére l'Egliſe qui y eſt, qu'on monte ſur la mongne. L'autre ſe nomme la valée des orans, qui eſt au Sud. On y trouve de bonnes orans, des grenades, des limons, aſſez pour ſerr de rafraîchiſſemens aux équipages de cinq ı ſix vaiſſeaux. On y voit auſſi quantité de rſil, de ſenevé, de pourpier, d'oſeille, de momille, herbages qui mangez en potages, ı en ſalades, ſont très bons contre le ſcorbut. Il croît ſur la montagne une certaine herbe ſez ſemblable à la lavande, dont le goût aiet eſt fort agréable, & qui jette des feüils de la longueur du doigt, qui ſe terminent ı pointe, comme les oreilles d'un lapin. Il y oît encore beaucoup de creſſon, avec une aue herbe qui eſt comme du tabac, aiant une leur forte, aprochant de celle des feüilles du ɔier ; & dont la tige s'élève d'une braſſe, ou 'une braſſe & demie. Nous crûmes qu'elle roit une vertu médecinale, & ſans doute qu'à avenir quelqu'un en fera l'épreuve.

L'uſage de toutes ces herbes contribua tellement à la gueriſon de ceux qui étoient malaes du ſcorbut, qu'en huit jours il y en eut us de la moitié en état d'aller eux-mêmes les ieillir, & les aprêter ; & même d'aller à la aſſe aux chévres & aux ſangliers. Il y a auſſi uantité de cabris & de boucs très-gras, & ɔrt-gros, qu'on auroit pris pour des chereüils, ou pour des veaux. Il y a des pourcaux de diverſes couleurs, & d'un très-bon oût : mais les unes & les autres de ces bêtes ɔnt difficiles à chaſſer.

Il y a encore des perdrix, des pigeons, des ɔurterelles, des paons, qu'on ne peut prendre,

dre, & qu'il faut tuer à coups de fusils. Mais il n'y a point de bêtes devorantes, d'oiseaux de proie, ni de reptiles venimeux. Il n'y a ni loups, ni lions, ni ours, ni aigles, ni éperviers, ni vautours, ni serpens, ni crapaux. Tout ce qui y est d'incommode sont de grosses araignées, & des moûches aussi grosses que des sauterelles.

Au côté méridional de Sainte Hélène gisent certaines petites Isles, qui ne sont proprement que des rochers, où nous voiions des milliers de mouëttes noires, & d'autres oiseaux blancs, ou tachetez, dont les uns avoient le cou long, & les autres l'avoient court. Ils faisoient leurs œufs sur les rochers, & ces œufs sont très-bons à manger. La mulititude de ces oiseaux est si-grande, qu'on les prenoit à milliers, & ils se laissoient tuer à coups de bâton, ce qui fait qu'on les apelle les mouëttes folles; mais elles sont de très-bon goût.

On y a trouvé des montagnes qui donnent du bol rouge, & une terre grasse qui est grise, & assez semblable à la terre Lemnienne, tant par sa qualité grasse, que par le goût qu'on y trouve, en y apliquant la langue. Il y a une montagne au Sud est, qui est pleine d'une sorte de couleur rouge, avec laquelle on fait du rouge chargé, du rouge brun & du clair. Il y en a une autre à l'Est, qui fournit une belle couleur perse, & dont la terre, vers le bas de la montagne, est d'un vers clair, & vers le haut d'un vers brun, ainsi que Jaques de Molre, dans son Journal, raporte qu'il l'a vu & bien éxaminé.

Il y a sur les rochers qui sont le long de la mer, de bon salpêtre, & de bon sel. L'eau qu'on

'on fait dans cette Iſle eſt la plus ſaine & la illeure qui ſe trouve ſur toute la route. La r y eſt fort poiſſonneuſe. On y pêche tout- oche du rivage, avec de gros & de petits neçons; mais non pas avec la ſeine, parce- e le fond y eſt ſale, & que la mer y briſe p.

Il y a diverſes eſpèces de poiſſons, ſavoir maquereaux des rougêts, & d'autres qui it comme des barbeaux, des perches, des pes de différentes couleurs, & d'autres for- encore. Il y a des ſerpens gros comme le s, qui ſont d'un excellent goût. Il y a des evices, & des huitres meilleures qu'en Hol- de, qui ſont tellement atachées aux rochers 'il les en faut ſéparer avec le couteau.

Le 30. du même mois de Mai, on écrivit ux lettres, par leſquelles on marquoit que Amiral Verhoeven avoit rélâché à cette Iſle ec ſa flote, le 15. de Mai, & qu'il avoit re- s à la voile le 2. de Juin, pour continuer ſa ite vers les Indes. Une de ces lettres fut mi- dans une boite de plomb, qu'on enterra s un creux, à un pié & demi de la porte de gliſe, & l'autre fut enfermée dans un bois ux qu'on laiſſa ſuſpendu dans l'Egliſe.

Le 1. de Juin 1608. il fut réſolu de courir au l, juſques par les 32. degrés, où l on chan- oit de rumb pour doubler le cap de Bonne- érance. Le ſoir du 2. toute la flote remit à voile. Le 9. on fut par la hauteur des 24. de- s 25. minutes, courant au Sud & au-Sud- art-de-Sud-oüeſt, par un vent forcé d'Eſt- l-eſt, aiant alors paſſé trois fois ſous le Tro- ique du Capricorne.

Ceux qui paſſant ſous la Ligne, veulent fai-

re

re route vers le Cap, doivent ſe ſouvenir que lors-qu'ils ſeront au-deſſus des Abrolhos, il faut qu'ils portent au Sud juſques-à-ce qu'ils ſoient ſous le Tropique, & par la hauteur des 34. ou 35. degrés, où les vents d'Eſt les porteront, afin de rencontrer plutôt les vents d'Oüeſt, qui les conduiront juſques au cap. Car ſi l'on court trop-tôt la bande de l'Eſt, on tombe auſſi trop-tôt dans les calmes.

Le 27. de Juin, au quart du jour, le Vice-amiral fit tirer un coup & mettre deux feux, pour ſignal qu'il avoit découvert les terres. Vers le ſoir on trouva fond ſur 50. braſſes, & l'on crut être ſur le cap des Aiguilles. Peu après on vit les terres qui nous demeuroient à 8 lieuës au Nord. Toute la nuit on fit l'Eſt-nord-eſt, juſqu'au matin du 28. & ſur le midi on vit floter quantité de trombes.

On n'avoit pas cru pouvoir doubler le cap de Bonne-eſpérance que dans trois jours, & même quelques Pilotes croioient en être encore à cent lieuës, ſelon leurs pointages, lorsqu'on vit le cap des Aiguilles, qui en eſt à 20. lieuës, Eſt-quart-de-nord-eſt; de-ſorte que les courans avoient beaucoup contribué à le faire doubler, & avoient porté les vaiſſeaux avec force au-delà de ce premier cap.

Ceux qui viennent de Hollande, pour le doubler en cette ſaiſon, y trouvent l'Hiver, & les vents d'Ouëſt, qui leur ſont favorables Mais ceux qui reviennent des Indes, avec de groſſes cargaiſons, pour le doubler en cette même ſaiſon, ont bien beſoin de ſe recommander à la miſéricorde de Dieu. Ainſi il faut prendre garde à partir des Indes dans une ſaiſon propre pour trouver l'Eté au cap, en le dé-

›aſſant ; & à partir de Hollande dans une
on propre pour y faire trouver l'Hiver. Sans
te précaution on court de grands riſques,
nt les moindres ſont d'être arrêté un ou deux
›is par des vents contraires.

Le 28. l'Amiral ordonna qu'on célébreroit un
ır d'actions de graces à Dieu, dans toute la
te, pour la faveur qu'il avoit bien vou-
nous accorder, de doubler le cap de Bonne-
›érance.

Le 6. de Juillet 1608. nous fûmes battus d'u-
furieuſe tempête. La miſéne de l'Amiral
t emportée hors des rallingues, & il arriva
vers autres ſemblables accidens. Je croi que
and l'on eſt vers la Terre de Natal, il faut
endre garde à la conſtitution de l'air, car a-
nt-que la tempête commençât, on y avoit
ı des éclairs fort longtems.

Le 23. comme la flote étoit par les 17. de-
·és 14. minutes, le Conſeil s'aſſembla pour
élibérer ſur l'article de l'Inſtruction ſecrète
:s Sieurs Directeurs, qui portoit qu'on cher-
ıeroit la flote de Portugal pour la combattre,
: qu'elle ſeroit aparemment à Moſambique,
ı dans les parages qui en ſont proches. Ainſi
s'agiſſoit de ſavoir où on la devoit atendre,
: ſi ce ſeroit à Maïotte, ou à Comore, ou à
Moſambique.

Il y avoit dans l'Inſtruction un article qui
ortoit défenſes de paroître à la vuë de Moſam-
ique, pour empêcher que la flote ne fût dé-
ouverte. Néanmoins après quelques réflexions,
ın reconnut que ſi l'on relâchoit à Maïotte, ou
Comore, il faudroit envoïer un yacht viſiter
e port de Moſambique, parce-qu'autrement
ın ne pourroit pas ſavoir ſi les carraques n'y
ſe-

ſeroient point toutes, ou s'il n'y en auroit point une partie. Or en cas qu'elles y fuſſent, il n'étoit pas poſſible d'aller les y ataquer, vû-que quelques-uns de nos vaiſſeaux étoient grands & fort chargez, & que pendant la mouſſon où l'on avoit les vents & les courans contraires, ils ne pourroient aprocher, ni entrer malgré les carraques dans le port de cette Iſle; & c'étoit à quoi les Sieurs Directeurs n'avoient pas penſé.

Il fut donc réſolu qu'on iroit en droiture à Moſambique, & que ſi la flote Portugaiſe n'y étoit pas, on l'y atendroit: qu'on commanderoit deux yachts pour croiſer inceſſamment en mer, afin de donner avis à l'Amiral, s'ils venoient à la découvrir: que cependant, pour ne pas demeurer dans l'inaction, on ataqueroit le fort de Moſambique, quoi-que non pas de la maniére qu'on auroit pu le faire, s'il n'eût point fallu ſe tenir toûjours en état d'aller combattre les carraques, lors-qu'elles paroîtroient.

Le 24. on concerta les ordres qu'il faudroit obſerver en faiſant deſcente. Il fut réglé qu'outre les ſoldats & leurs Oficiers, on mettroit à terre d ux compagnies de matelots, chacune de 100. hommes, & que chaque homme ſeroit pourvu de vivres pour deux jours: que les vaiſſeaux *les Provinces Unies*, *Delft*, *Hollande*, & *Amſterdam*, fourniroient 138. beſches, 118. pelles garnies de fer, 52. haches &c. avec des Charpentiers, des Chirurgiens, & des médicamens: que chaque vaiſſeau fourniroit à ſes gens de la poudre, des balles &c. que chacun des grands navires fourniroit 25. matelots armez, hormis *le Lion Rouge*, qui ne fourniroit que 10. mouſquetaires &c. que le Vice-ami-

amiral ſeroit Général de cette petite armée, Jean de Molre Lieutenant Colonel, Simon Janſz Hoen Général de l'artillerie, Jean de With Général des munitions de guerre, Henri van Cranenbourg Sergent Major, Huibert Schuurmans Quartier-maître général, Job Janſz d'Utrecht Inſpecteur général des travailleurs.

Le 28. du même mois de Juillet, la flote étant par la hauteur des 14. degrés 50. minutes, on eut la vuë de Moſambique, qui nous demeuroit à 3. lieuës au Nord, & vers le ſoir on moüilla l'ancre à la rade, à demi-lieuë du fort, par un vent de Sud-ſud-oüeſt, ſur onze braſſes d'eau. On éxamina la variation de l'aiguille qui avoit nord-oüeſté, & l'on trouva 13. degrés 14. minutes.

Dès le même jour l'Amiral aiant fait tirer un coup de canon, & arborer un pavillon blanc pour ſignal aux Oficiers de ſe rendre à ſon bord, il fut arrêté que comme il y avoit une carraque & deux autres petits bâtimens à la rade, devant le fort, on envoieroit les 4 yachts & une chaloupe armée de ſoldats pour les aborder; ce qui fut éxécuté, & les yachts *l'Aigle* & *le Griffon* prirent la carraque qui étoit montée de 34, ou 35. canons de fonte & de fer. Elle avoit hiverné dans ce port, & on l'avoit alors armée pour faire voiles dans 7. ou 8. jours, & aller à Goa.

Elle étoit chargée de draps d'Eſpagne; de ras, de ſerges, de dents d'éléfans & de chevaux marins, d'ébène, de vins, d'huiles, & de quelques autres marchandiſes. Les priſonniers furent diſtribuez ſur la flote; mais comme on amenoit la priſe ſous le pavillon, l'eau aiant baiſſé, elle demeura échoüée.

Les

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Les deux autres yachts *le Faucon* & *le Paon*, qui avoient abordé les deux petits bâtimens Portugais, les trouvérent léges. Dès la nuit ſuivante on déchargea de la carraque quelques éfets de peu de conſéquence. Il y avoit encore deux autres petits bâtimens, que le Gouverneur nommé Don Eſtevan d'Attaida, fit toüer & preſque haler ſur le ſec, où il n'y avoit plus moien de les joindre.

Cette expédition faite, l'Amiral fit tirer un nouveau coup de canon, & arborer le pavillon rouge. Auſſi-tôt toutes les chaloupes armées ſe rendirent à ſon bord, où le Vice-amiral en qualité de Général des troupes de débarquement, reçut de lui ſes Inſtructions, & enſuite il fit deſcente avec ſon armée, avant-que le Soleil fût coûché, & ſans que perſonne s'y opoſât.

Le Conſeil de guerre s'étant aſſemblé ſur le rivage, on nomma pour Capitaines Arent Jeliſz, Leonard Hendrikſz, Criſpin Roelant ou Roulant, & Pierre la Broſche: pour Enſeignes Henri Jacobſz, Tobie van Varlar, Jean Jobſz, & Cléophas van Reuven. Chacune de leurs compagnies étoient de 100. hommes. Le Général conduiſoit l'avant garde qui étoit compoſée de trois compagnies, avec les Charpentiers & les matelots pourvus d'inſtrumens pour remuer la terre, & pour hacher le bois. Jean de Molre commandoit l'arriére garde, qui étoit auſſi compoſée de trois compagnies.

Ils paſſérent au-travers du bois & du bourg, pour aller droit au fort, & firent halte dans le jardin du couvent des Dominicains, où l'armée fut rangée en ordre, & campa autour de l'Egliſe du couvent. Le 29. les tranchées furent conduites juſques au pié du fort, d'où il ne fut pas tiré un ſeul coup juſqu'à midi. Mais

après

après cela les ennemis firent un grand feu de mousqueterie, & une sortie de 40. hommes, pour retirer quelques marchandises, qui avoient été amenées & sauvées sous leurs murailles. Trente de nos soldats, dont la plupart avoient trop bu, aiant été commandez pour escarmoucher avec eux, furent repoussez, & dans leur retraite il y eut deux Sergents de tuez, & quelques soldats de blessez.

Le 30. du même mois de Juillet, on envoia des gens vers les Caffres, avec des présens, pour tâcher de les attirer dans nôtre parti; mais on n'en put venir à bout. Le 3. on éleva deux batteries l'une de deux canons de demicalibre du côté du Nord, & l'autre de quatre pareils canons, du côté du Sud. La nuit suivante on fit poster devant le fort 4. chaloupes, armées chacune de six mousquetaires, pour empêcher que personne n'y entrât, ni n'en sortit.

Le 1. d'Août, le Conseil ordonna qu'on déchargeroit la carraque échouée, puis-qu'on n'avoit pu la remettre à flot. Mais les ennemis nous prévinrent. Ils la firent brûler jusqu'à fleur d'eau, & l'on n'en sauva rien que quelque pillage que firent les matelots, & quelques piéces de canon.

Le 2. le feu fut mis dans une petite maison, tout-proche de nôtre parc au poudres. On ne douta point que ce ne fût un coup des Portugais, & on porta les munitions de guerre dans l'Eglise. Le 3. on fit aprocher les canots du fort, pour le serrer de plus près, & ils furent commandez par Corneille Cornelisz 't Hart, Maître du yacht le *Griffon*.

Le 4. on envoia un Trompette & un Nègre au fort avec une lettre, pour le sommer de se ren-

rendre. Le Négre fut retenu, & le Trompette renvoié avec une réponce qui portoit que le Gouverneur; à qui le Roi de Portugal ſon Maître avoit confié cette place, n'avoit pas intention de la rendre, à la vuë d'une ſimple lettre: que ceux qui deſiroient de s'en rendre maîtres, n'avoient qu'à chercher d'autres mains que celles qu'ils avoient déja emploiées, pour y parvenir: que ce n'étoit pas un chat à prendre ſans mitaines. Cette réponſe n'étoit ſignée que par le Capitaine du baſtion de S. Gabriel, le Gouverneur, par une fierté Portugaiſe, aiant voulu têmoigner qu'il ſe croioit trop grand Seigneur, & qu'il n'avoit pas daigné s'abaiſſer juſqu'à la ſigner.

Nous ſavions auſſi très-certainement qu'il y avoit peu de vivres dans la place. Mais pour nous ôter cette penſée, ou pour nous empêcher de la concevoir, le Trompette fut régalé de biſcuits, qu'on ſervit devant lui en abondance, avec une infinité d'oranges. Outre cela on chaſſoit quelquefois de la place des chévres & des pourceaux ſur les rempars, comme pour s'en décharger, parce qu'il y en avoit trop.

Le 8. d'Août les aſſiégez firent une ſortie de 50. hommes, qui ataquérent les ſentinelles, & chaſſérent les aſſiégeans de leurs tranchées; puis ils ſe retirérent en bon ordre emportant deux de nos tambours, & quelques mouſquets. Cette action obligea nos Commandans à faire une nouvelle batterie de deux piéces ſur l'Egliſe, & enſuite on atacha le mineur: mais les aſſiégez jettérent tant de pots à feu qu'il fut impoſſible de travailler.

Le 11 on fit des préparatifs pour la retraite, & la nuit on rembarqua trois piéces de canon.

Le

Le 12. les assiégez mirent le feu à un vieux bâtiment dégradé, qui étoit au pié du fort, pour découvrir quelle manœuvre nous faisions.

La nuit du 13. nous prîmes un Noir qui sortoit de la place, & qui dit qu'il y entroit toutes les nuits des canots avec des rafraîchissemens, non-obstant les sentinelles que nous avions posées; mais qu'on y manquoit d'eau.

Le 5. on rembarqua le reste du canon. Le même jour un soldat de la compagnie de Cronenburg aiant deserté, & s'étant jetté dans la place, l'Amiral y envoia un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre qu'il étoit allé au fort volontairement, qu'en le recevant on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit lui tenir ce qu'on lui avoit promis.

Le 17. on lia tous les prisonniers, on les conduisit à la tranchée, & l'on cria aux assiégez que s'ils ne rendoient à l'instant le deserteur, on les massacreroit tous à leur vuë. La réponce fut que les Hollandois en useroient comme il leur plairoit, & que s'ils maltraitoient leurs prisonniers, le Vice-roi useroit de représailles sur tous leurs gens qui pourroient être pris le long de la côte : que quand ils auroient 100. Portugais, au-lieu qu'ils n'en avoient que 34. il les laisseroit périr, plutôt que d'abandonner un homme qui s'étoit venu jetter entre ses bras, & à qui il avoit promis sa protection. Sur cette réponse on cassa la tête aux prisonniers à coups d'arquebuses.

Le 18. l'armée fut rangée en ordre de bataille, & en même tems l'on brûla la ville; puis on marcha vers le bout occidental de l'Isle, en pillant & ruïnant tout ce qu'on rencon-

troit. Enſuite on ſe rembarqua dans les chaloupes, ſans que la garniſon parût pour s'y opoſer, ou pour nous harceler. En faiſant la revuë à bord, on trouva qu'il manquoit 2. ou 3. ſoldats de la même compagnie de Cronenbourg, qui avoient deſerté.

Il nous fut tué 30. hommes à ce ſiége, & nous en eûmes 80. de bleſſez. Nous tirâmes 1250. coups de canon ſur la fortereſſe, qui eſt la plus conſidérable que les Portugais poſſédent dans les Indes Orientales, aiant quatre baſtions, & trois rempars.

Comme on a vu la deſcription de Moſambique, dans les précédens Voiages, particuliérement dans celui de l'Amiral Paul van Caerden, il n'eſt pas néceſſaire de la faire encore. Mais puis-que le puiſſant Empire des Abiſſins, dont l'Empereur ſe nomme le Prête-jan, eſt vis-à-vis de cette Iſle, dans le continent, il ſemble que c'eſt ici le lieu de dire ce qu'on en ſait.

TOUS ceux qui dans leurs Relations ont parlé de la puiſſance & des forces de ce Monarque, & des païs qu'il poſſède, ſemblent avoir fait le recit de ce qui regardoit ſes prédeceſſeurs, plutôt que de ce qui le regarde lui même aujourd'hui. Quelques-uns étendent ſa domination depuis un des Tropiques juſqu'à l'autre, c'eſt à-dire qu'ils lui aſſujettiſſent autant de païs en largeur qu'il y en a ſous 50. degrès, qui font 1400. lieuës de France, ou depuis la mer Rouge juſqu'à la mer d'Ethiopie, aiant l'Egipte au Nord; la mer Rouge, & une partie des Indes à l'Eſt; les montagnes de la Lune au Sud, où elles ſervent de barriéres à cet Empire; & la rivière de Sénéga, les Empires de Nu-

Nubie, de Manicongo, & le Nil à l'Oüeſt. C'eſt ainſi que s'en expliquent Mercator, Maginus, & pluſieurs autres.

Linſchot; dans ſes Voiages, dit que l'Empire du Prête-jan s'étend depuis l'entrée de la mer Rouge, juſqu'à l'Iſle Siena, ſous le Tropique du Cancer, hormis la côte que le Turc tient ſous ſon pouvoir depuis 70. ans. Selon lui cet Empire eſt borné par la mer Rouge à l'Eſt, par l'Egipte & par les déſerts de Nubie au Nord, par le Roïaume de Monoemugi ou Monoumugi au Sud, ce qui fait environ 400. lieuës d'Italie.

Juan de Baros, que Boterus a ſuivi, place le lac de Barcéne, au milieu de cet Empire, dont le circuit, ſelon lui, ſeroit de 672. lieuës.

Le Prête-jan qui ſe dit être deſcendu du Roi David, ſe qualifie Empereur de la haute & de la blaſſe Ethiopie, Roi de Xoa, de Caffette, de Fatigar, d'Angota, de Béris, de Balignace, d'Adea, de Vangue, de Gaïanne où eſt la ſource du Nil, d'Amaran, de Bagamodri, d'Ambea, de Vanguci, de Tigremahon, de Sabun qui eſt le Roïaume de la Reine de Saba, de Bernagas; & Seigneur de la Nubie qui s'étend vers l'Egipte.

Pour parler de cet Empire dans l'état où il eſt préſentement, & de chacune de ſes provinces en particulier, nous dirons qu'il n'y en a point qui nous ſoit plus connuë que celle de Bernagas, parce-qu'elle confine à la mer Rouge, où elle a un bon port, qui ſe nomme Ercocco. La ville capitale, qu'on nomme Beroë, eſt ſituée ſur le bord d'une belle riviére. Il n'y a pas long-tems que les Turcs y firent une irruption, & en enlevèrent beaucoup de peuple & de butin.

Depuis ce tems-là, les habitans ont conclu un Traité avec le Bacha de Zuaquen, qui eſt ſur la côte de la mer Rouge, ſuivant lequel ils lui paient un tribut de 1000. onces d'or par an.

Au côté occidental il y a une haute montagne eſcarpée, qui a près d'une lieuë de long. On y voit, ſur le ſommet qui eſt plat, un bel édifice, une Egliſe, un couvent, deux grandes cîternes, & l'on y ſème du blé & d'autres choſes. On n'y peut monter que par un ſeul ſentier aſſez étroit, & juſqu'à une certaine hauteur, où il faut ſe mettre dans des panniers, & l'on vous tire au haut: ſi-bien que c'eſt un lieu inacceſſible & imprenable: car on y recüeille autant de denrées qu'en peuvent conſumer les gens qui y ſont, & il y a une place où 500. hommes peuvent ſe ranger en bataille.

En ſortant de Bernagas, on trouve entre le Sud & l'Eſt, les montagnes de Mandaſo, d'Oſale & de Graro, qui ſéparent ce Roïaume de celui d'Adel. Dans la province de Daſila, qui dépend du Roïaume de Bernagas, on voit, outre la ville d'Ercocco, celles de Sautar, Giabel, Facciri, & Abarac.

Au-delà du cap d'Ercocco, ſont deux grandes eaux dormantes, où il y a des crocodiles comme dans le Nil. On paſſe de-là au cap de Docono, qui eſt dans le Roïaume de Dangali; puis à l'Iſle de Zeilaz, & enuite au cap del Guardaſumi, où eſt la ville de Mette.

En rangeant la côte qui court au Sud-eſt, ou trouve Carfur, & le cap de Zinogi. Sur ce golfe, où la côte eſt de travers, on voit Azun & Zazella, puis Magadazo où les Portugais trafiquent. La derniére province, qui confine à la mer, eſt celle de Barnis, qui a deux villes ma-

maritimes nommées Patea & Bravo. Elle ſépare les terres du Roi de la grande Ethiopie de celles du Roi de Mélinde. C'eſt la l'état des côtes.

Plus avant dans les terres eſt le Roïaume de Tigremahon, entre les rivières de Marobo & du Nil, & le Roïaume d'Angota. Cet Etat eſt compté parmi ceux de la domination du Prête-jan, parce-que le Roi eſt vaſſal de cet Empereur.

Dans le Roïaume de Tigrai eſt la forte ville de Caxumo, où l'on dit que la Reine de Saba, qui s'apelloit alors Maqueda, tenoit ſa Cour. Les Ethiopiens ſont perſuadez que cette Reine eut du Roi Salomon un enfant qui s'apella Meilech. C'étoit dans cette même ville que la Reine Candace faiſoit ſa réſidence.

Le Roïaume d'Angota eſt ſitué entre ceux de Tigremahon & d'Amaran, & les provinces d'Abugana & Jannemora en font partie. On y trouve les villes d'Angotini, Baçhle, Corcore, & Betmar, qui ſont ſur la riviére de Sabellette. La capitale qui ſe nomme auſſi Angota, eſt ſituée ſur le bord de la riviére d'Ancone.

Le Roïaume d'Amaran confine par le Nord à celui d'Angota; par l'Eſt à celui de Xoa; par le Sud à celui de Damut; par l'Ouëſt il s'étend preſque juſqu'au Nil.

Le Roïaume de Xoa eſt entre ceux d'Amaran, de Damut, & de Fatigar.

Le Roïaume de Sagamedra eſt le plus grand de ceux qui compoſent l'Empire d'Ethiopie; car depuis le Roïaume de Gaïanne juſqu'à l'autre côté de l'Iſle de Gueguera, il y a plus de 600. lieuës.

Cette Iſle, qui ſe nommoit autrefois Me-

roë, n'eſt pas de la domination du Prête-jan. Au-contraire les habitans, qui profeſſent le Mahométiſme, ſont ſes mortels ennemis.

Fatigar eſt entre les Roïaumes d'Adel & de Xoa. Damut confine à Xoa & à Zanguabar. Quelques-uns placent celui ci au-delà des Roïaumes de Nangue & de Gaïanne, vers l'Ouëſt, & je croi qu'ils ont raiſon.

Cet Empire eſt d'une ſi grande étenduë & ſi peu fréquenté par les étrangers, que c'eſt là tout ce qu'on en peut dire de plus certain. Mais ceux-là ſe ſont trompez qui ont écrit que l'Empereur tenoit ſa Cour à Caxumo; car c'eſt dans la ville de Beimalechi, ainſi-que l'a dit Linſchot, qui a parcouru toutes les côtes d'Ethiopie, & qui l'a ſeu des Abiſſins mêmes.

En général tous les pais de cet Empire ſont fertiles. Il eſt vrai qu'on n'y recüeille point de froment ni de ſeigle; mais il produit abondance d'otge, de blé ſarraſin, de pois gris, de fèves, & d'autres denrées, avec quantité de ſucre, que les habitans ne ſavent pas préparer.

Il y a beaucoup de vignobles, une infinité d'oranges, de citrons & de limons. Il n'y a pas moins de miel, les abeilles y étant dans les maiſons avec les hommes; & il y a tant de cire, qu'on ne ſe ſert point de ſuif, pour faire de la chandelle. Il y croît quantité de chanvre, dont il ne ſe fait point de toiles, les habitans ne ſachant pas la faire, & n'étant pas excitez à l'aprendre, parce-qu'il n'y a point ou preſque point de commerce. Ils ne ſe ſervent que de toiles de coton.

Il y a diverſes ſortes de bêtes & de volatiles. On y en voit preſque de toutes les eſpèces qui ſont en Europe, ou-bien il s'en faut très-

très-peu. Il y a une grande incommodité, qui eſt une multitude de ſauterelles qui gâtent tout, & qui ruinent quelquefois les moiſſons. Les chevaux y ſont petits, ce qui fait qu'on en tire d'Arabie & d'Egipte, à qui l'on ôte les poulains, dès qu'ils ont trois ou quatre jours, pour les faire allaiter par les vaches.

Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre & de fer. Toutes les campagnes y fourmillent de perdrix, de Jiévres & de lapins, parce-qu'on ne va point à la chaſſe. Enfin on y trouve quantité de choſes néceſſaires pour la vie, & en abondance.

On y a deux Etés & deux Hivers, qui ne ſont pas diſtinguez par le chaud & par le froid, mais par la durée des pluïes.

L'Empereur des Abiſſins, eſt nommé par les Arabes Anticlibacha, & par quelques-uns Beul-gian, ce qui veut dire Puiſſance du Prince. D'autres le nomment Aceguée, ou Empereur; & d'autres le nomment Négus, ou Roi. Il n'a point de lieu fixe pour ſa réſidence. Il va tantôt dans une place, tantôt dans une autre, & couche ordinairement ſous des tentes, qu'on porte parmi ſes bagages, au nombre de ſix mille; de-ſorte que quand il campe en raſe campagne, ſa Cour & ſon train ocupent plus de 10. ou 12. lieuës de païs. On dit qu'il eſt moins noir que les autres Mores.

Lors-qu'il voiage il eſt entouré de rideaux rouges, aïant ſur ſa tête un trône moitié d'or & moitié d'argent, & une croix d'argent en ſa main. Son viſage eſt couvert d'un morceau de taffetas bleu, qu'il hauſſe quand il veut favoriſer ceux qui ſont auprès de lui, ou qui deſirent lui parler.

Les peuples ſont tout-à-fait noirs, & n'ont

preſque aucune connoiſſance des arts ni des ſciences. Ils n'en ont pas même de la Médecine. Leurs vêtemens ordinaires ſont de toile de coton, & les plus riches en ont de ſoie.

Leurs maiſons ſont baſſes & mal bâties, faites de chaux & de paille. Les portes en ſont toûjours ouvertes; car il n'y a perſonne qui veüille entrer dans la maiſon d'autruy. Ils s'aſſéient à terre pour manger, & ne mettent jamais de nappes. Il y en a qui mangent de la chair de bœuf toute cruë. Ils ne ſe ſervent point d'argent monnoié: ils donnent l'or au poids, & trafiquent par troc: ſur-tout ils troquent du poivre pour du ſel.

Quoi-qu'ils aient des vignes, il ne ſe boit point de vin que dans la maiſon du Roi, & chez le Patriarche qui porte le nom d'Abuna. Leur bruvage eſt fait de tamarins, & a un goût aigret. Les riches traitent fort-durement les pauvres, ce qui eſt cauſe que toutes les terres ne ſont pas enſemencées; parce-que ces premiers enlèvent aux autres tout ce qu'ils ont.

Ils n'ont point de règles pour leur langage, & pour écrire une lettre ils y emploient pluſieurs jours. Cependant leurs caractéres ſont plus beaux que ceux des Arabes & des Turcs, ainſi-qu'on le voit dans le livre de Joſeph Scaliger, *De Emendatione Temporum*. La Nobleſſe demeure à part, la Bourgeoiſie de même, & le commun peuple auſſi. Les gens de ce dernier ordre peuvent être ennoblis en faiſant quelque belle action. Ils demeurent ordinairement épars en divers hameaux. Ils pèſent le ſel au même poids que l'or.

Ils ne jurent que par la tête de leur Roi. Ils ſe ſervent de mulets pour porter des fardeaux,

&

& de chevaux pour combattre. Ils ne s'habillent jamais de noir qu'en deüil, regardant toûjours cette couleur comme un ſimbole de triſteſſe. Ils pleurent leurs morts 40. jours. Dans leurs feſtins le ſecond ſervice eſt de viande cruë, & c'eſt le ſervice délicat.

Ils s'adonnent volontiers à la navigation, & ils y ont de l'expérience. Si lors-qu'un vaiſſeau eſt ſous voiles, quelqu'un laiſſe tomber dans l'eau une choſe, qui même ne ſoit preſque d'aucune conſéquence, ils ſe jettent, un ou pluſieurs, à la mer, & la vont querir. Ils chantent preſque toûjours en travaillant, & lors-qu'ils n'ont rien à faire, particuliérement quand ils ſont ſur des vaiſſeaux Portugais, où ils ont toute leur famille avec eux, ils ne font que boire & chanter des chanſons avec leurs femmes & leurs enfans. Les femmes portent de longues culottes, comme celles des matelots Indiens. Les femmes Arabes en portent auſſi.

L'or, l'argent, le cuivre & le fer, fourniſſent aſſez de richeſſes à l'Empereur, & le ſucre lui produiroit auſſi de grands revenus, ſi les peuples pouvoient s'acoutumer à le préparer. Ses revenus ſont de trois ſortes. Les uns proviennent de ſes domaines, qu'il fait cultiver par ſes eſclaves & par ſes bœufs, le nombre de ſes eſclaves augmentant tous les jours, par les mariages qui ſe font entre eux, parce-que leurs enfans demeurent en leur place.

Ses autres revenus proviennent du droit de capitation, qui ſe lève ſur tout le peuple, & de la dixiéme partie de tout ce qui ſe retire des mines qui ne ſont pas dans l'enceinte de ſes domaines. La troiſiéme ſource eſt dans les tributs que lui paient ceux des Princes voiſins

qui ſont ſes vaſſaux, dont quelques-uns lui fourniſſent des eſclaves, les autres des chevaux, du coton, des toiles, & d'autres choſes.

Il y a donc aparence qu'il a de grands tréſors en or, en argent, en pierreries & en perles. Il fit ofrir 100000. dragmes d'or au Roi de Portugal, pour faire la guerre aux Turcs, & promettoit d'envoier auſſi une groſſe armée contre eux, avec des vivres pour elle, & pour celle des Portugais.

Ses ſujets ne ſont pas fort belliqueux. Ils ne ſavent ſe ſervir d'aucunes armes ofenſives; ce qui vient de ce qu'on les traite tout-à fait en eſclaves, & qu'ils portent trop loin le reſpect qu'ils doivent à leur Prince. Il n'y a dans ſes terres aucune place fortifiée & en état de défence. D'ailleurs ils font tous les ans un carême de 50. jours, qui épuiſe tellement leurs forces, que de longtems ils ne ſont en aſſez bonne diſpoſition pour agir comme à l'ordinaire. Les Maures épient cette circonſtance, quand ils veulent les ataquer.

Alvarez a écrit que le Prête-jan peut mettre ſur pié pluſieurs millions d'hommes. Le tems & l'expérience ont bien fait connoître le contraire. Il y a un Ordre Militaire ſous la protection de S. Antoine, & quand un Gentilhomme a trois fils, l'Empereur a droit de choiſir lequel il lui plaît, pour le lui conférer. On tire douze mille cavaliers, des mieux faits de ce corps, pour ſa garde. Ils ſont deſtinez, par leur inſtitution, à garder les frontiéres du Roïaume, & à les garantir des incurſions des ennemis.

L'Empire des Abiſſins confine aux païs de trois puiſſans ennemis. Le premier eſt le Roi de Bornio, qui a auſſi pluſieurs Princes pour vaſ-

vaſſaux. Sa domination s'étend depuis Guengalo vers l'Eſt environ 50. lieuës, entre les deſerts de Seth & de Barca, & ſes Sujets n'ont point d'autre ocupation que de faire des courſes ſur leurs voiſins, de les piller, & d'enlever hommes, beſtiaux & fruits.

Du côté de l'Eſt il confine au Turc, & entre l'Eſt & le Sud au Roi d'Adel. Les Turcs deſolent auſſi les parties de cet Empire qui les avoiſinent. L'An 1553. ils firent une irruption dans le Roïaume de Bernagas, & en pillérent & brûlérent la plus grande partie. Il fallut que les habitans s'obligeaſſent de paier au Grand Seigneur un tribut annuel de 32. livres d'or.

Le Roi d'Adel, qui eſt ſon troiſiême ennemi, ne le maltraite pas moins. Celui-ci gouverne les païs qui ſont proche de Fatigar, & une partie de la côte de la mer Rouge. Il enlève continuellement des troupes d'Abiſſins, hommes & femmes, & les fait eſclaves: car ils ſont plus eſtimez dans les païs étrangers que dans le leur, parce-qu'on les fait travailler dans ces premiers, & ils s'y acoutument ſi-bien, que ſouvent ils obtiennent la liberté, en conſidération de leurs grands ſervices. Cela même ſe voit dans l'Arabie, à Cambaie, à Bengale, à Sumatra, où l'on fait plus d'état des eſclaves Abiſſins, que de tous les autres.

Le Vice-roi des Portugais dans les Indes, envoie beaucoup de ſes gens dans leur païs, & à la Cour de leur Monarque; ce qui a donné ocaſion à quelques Abiſſins d'aprendre d'eux à manier les armes, à faire des éxercices militaires, & quelques fortifications aux places. Il y a de l'aparence que les autres s'y éxerceront auſſi avec le tems, & que peu-à-peu ils ſe rendront capables

de ſe défendre, car déja leurs ennemis ne les mépriſent pas tant qu'ils faiſoient autrefois. Il y a des Marchands Florentins qui s'y ſont auſſi établis, & qui contribuëront à les inſtruire des choſes qu'ils ne ſavent pas. L'Empereur careſſe fort les étrangers, ſur-tout les Européens, qu'il retient au-tant qu'il peut dans ſes Etats.

Il a encore d'autres ennemis, comme le Roi de Dancali, à qui apartient Suela ſur la mer Rouge; & les Maures dans la province de Domba, qui eſt pourtant de ſa domination. Néanmoins ils ſe revoltent inceſſamment, d'autant-plus volontiers qu'il y a une loi entre eux qui leur interdit le mariage, juſques-à-ce qu'ils aient tué douze Chrétiens.

Cependant de nôtre tems, les Sujets du Prête-jan aiant commencé à s'aguerrir, ainſi-qu'il a été dit, ce Monarque a battu le Roi de Moſambique, & une autrefois l'armée de la Reine de Barfaga, qui eſt proche du cap de Bonne-eſpérance. Il a encore battu Termidem Prince des Noirs qui ſont à l'Oüeſt de ſon païs, & le Roi de Manicongo, dont les terres ſont vis-à-vis de l'Iſle de S. Thomas, directement ſous la Ligne. Un de ſes Généraux nommé Azamur, a auſſi défait trois fois les Turcs commandez par le Bacha de Zuaquen, & dans le dernier combat aiant pris le fils de ce Bacha, il lui fit trancher la tête.

Pour les Egiptiens, ils le craignent, parce-qu'il peut détourner le cours du Nil, & les priver de ce fleuve. Pluſieurs Arabes le craignent auſſi par cette même raiſon, qui fait que les uns & les autres lui paient tribut. Car il peut affamer l'Egipte, ou bien l'inonder, ainſi que divers Auteurs l'ont démontré.

Par-

Parmi les reſpects exceſſifs que les Abiſſins rendent à leur Prince; comme ſi c'étoit une Divinité, ils ont coutume de ſaluer ſa tente dès-qu'ils la voient, & ils touchent d'une main à terre lors-qu'ils l'entendent nommer. Il uſe d'un pouvoir abſolu ſur tous ſes Sujets, Nobles & Roturiers, Eccléſiaſtiques & Laïques. Il diſpoſe de toutes les charges ſéculiéres & Eccléſiaſtiques, & tous ceux qui les poſſédent ſont obligez de lui en faire hommage.

L'adminiſtration des Sacremens apartient à l'Abuna, ou Patriarche. Les Empereurs ſont élus d'une des trois races de Gaſpar, de Melchior, ou de Balthaſar. Tous les enfans qui viennent de ces trois races, ſont gardez ſur le mont Amaran, & quand l'Empereur eſt mort, on en élit un pour tenir ſa place. Mais preſque toûjours les aînés ſont préférez aux plus jeunes, & l'élection ne ſe fait que par eux-mêmes.

Les femmes & les filles de joie font leur demeure hors des villes & des villages, où elles ne peuvent jamais entrer. Elles ſont entretenuës aux dépens du public, & doivent être toûjours vêtuës de jaune.

Les fils aînés recüeillent ſeuls la ſucceſſion des péres. Il y a une loi par laquelle l'Empereur ne doit pas réſider plus de deux jours dans un endroit, ſa Cour étant ſi groſſe, & ſon train ſi nombreux, qu'ils en conſumeroient tous les vivres.

Le premier Ordre de l'Etat eſt celui qui comprend les Evêques, & les autres Eccléſiaſtiques. Le ſecond eſt des Sages du pais, qui ſe nomment Balſamates & Tenquates. Le troiſiême eſt de la Nobleſſe. Le quatriême eſt de ceux qui reçoivent ſolde, dont on fait choix auſſi.

Les Juges ne peuvent condamner perſonne à

mort, ſans en donner connoiſſance au Gouverneur qui repréſente la perſonne du Prince. Ils n'ont point de loix pour ſervir de règles aux Sentences qu'ils rendent : ils ſe laiſſent ſeulement guider par les lumiéres naturelles de la raiſon. Une femme convaincuë d'adultére reçoit ſon ſuplice de la main de celui à qui elle a fait l'ofenſe.

Preſque tous les Sujets du Prête-jan ſont Chrétiens. Il n'y a que quelques Mahométans, & ils lui paient tribut.

Les Abiſſins diſent que le Judaïſme fut établi parmi eux, par Meilech fils du Roi Salomon & de la Reine Maqueda, & par quelques Juifs qui l'accompagnoient ; ce qu'ils prétendent prouver par une veille Chronique que l'on conſerve à Caxumo.

Ils ont recu la Foi Chrétienne, par l'Eunuque de la Reine Candace, que S. Philippe batiſa. Enſuite les Coftes, par le moien du Patriarche d'Aléxandrie duquel ils dépendent, leur ont communiqué leurs héréſies. Les Turcs, avec qui ils trafiquent, les ont auſſi infectez de quelques-unes de leurs croïances ; & dans quelques endroits il y en a qui ont retenu certains cultes de leur ancienne idolâtrie. Toutefois ils ſont en général aſſez conformes aux Grecs, en quelques points aux Moſcovites. Mais ces choſes ne ſont pas aſſez éclaircies pour en parler diſtinctement & certainement.

Les Laïques ſe raſent le poil autour de la bouche, & ſe laiſſent croître les cheveux. Au contraire les Prêtres ſe coupent les cheveux, & ſe laiſſent croître la barbe. Il y a parmi eux des Evêques, des Diacres, des Prêtres, des Moines de l'Ordre de S. Gregoire, & de celui

de

de S. Antoine, qui ne demeurent pas en communauté, dans des couvents: ils ſont répandus dans les bourgs & dans les villages.

En entrant dans l'Egliſe ils laiſſent leurs ſoûliers à la porte, & ne crachent point quand ils ſont au-dedans. Ils n'y laiſſent entrer aucune bête, & ceux qui ſont à cheval, mettent pié à terre quand ils paſſent devant. Les cimetiéres ſont entourez de hautes & épaiſſes murailles, afin-que les bêtes n'y puiſſent entrer. Ils ont des cloches de fer, ſur quoi ils frapent d'un bâton qu'ils tiennent dans la main, pour leur faire rendre le ſon.

En mêmoire du batême de Nôtre Seigneur, ils ſe font batiſer tous les ans, le jour des Rois, dans de certaines petites eaux dormantes. Ils ſont debout en ſe confeſſant, & font leur confeſſion à haute voix. Ils communient ſous les deux eſpèces, ſavoir celle du vin & celle du pain point levé; & ils ſont auſſi debout en recevant la Communion.

Les contracts de mariage ſe paſſent par-devant les Prêtres, faute dequoi le mariage eſt nul. Les Prêtres ſe peuvent marier; mais leurs femmes étant mortes, ils ne peuvent ſe remarier.

Parmi leurs Moines, dont la plus grande partie eſt de l'Ordre de S. Antoine, il y en a qui ſe nomment Ceſtifanes, & qui mènent une vie fort auſtére, pratiquant de rudes ſuperſtitions, comme de porter un cercle de fer ſur leur peau, autour du corps; de ne point s'aſſeoir pendant tout le carême; de demeurer ſouvent & longtems dans l'eau froide juſqu'au cou; de vivre ſéparé & éloigné des autres hommes.

Pendant la Semaine Sainte les Abiſſins ne ſe ſaluënt point, & les plus conſidérables ſont vê-

vêtus de noir, ou de bleu. Ils n'allument point non-plus de chandelles dans leurs Egliſes. Le Jeudi Saint ils lavent les piés des pauvres. Le Vendredi Saint ils ſe donnent la diſcipline à coups de verges. Enfin il y a parmi eux pluſieurs autres telles mortifications & dévotions volontaires, qui procédent de leurs creuſes imaginations.

L'Empereur David aiant oui parler des exploits de guerre des Portugais, qui ſe rendoient maîtres de pluſieurs païs voiſins des ſiens, & apris qu'ils étoient Chrétiens, envoia des Ambaſſadeurs à Alfonſe Albuquerque Vice-roi des Indes, pour faire alliance avec le Roi Emanuel. Son Ambaſſadeur & ſes lettres furent envoiez en Portugal, d'où l'Ambaſſadeur ne retourna que dix ans après, emportant avec lui un Traité de paix & d'alliance perpétuelle entre les deux Monarques.

Le Roi de Portugal, à ſon tour, lui envoia deux Ambaſſadeurs nommez Rodrigo de Lima & Franciſco d'Alvarez, qui ne retournérent que ſix ans après, ſavoir l'an 1528. amenant un autre Ambaſſadeur nommé Sagaſaba, qui porta des lettres au Roi de Portugal & au Pape. Elles furent préſentées à Clément VII. à Bologne au couronnement de Charles V.

Cette Ambaſſade donna lieu au Roi de Portugal & au Pape, d'entreprendre d'unir cette Egliſe à l'Egliſe de Rome. Pour cet éfet ils y envoiérent quelques Eccléſiaſtiques; mais la choſe n'a pu réuſſir.

Le Pape y envoia 13. Jeſuites, dont Jean Mugnez devoit être Patriarche, Melchior Carnea & André Ovieda Evêques, avec les titres de Nicée & de Hérapoli. Le Roi Jean

les

les pourvut de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le voiage, & de préſens pour l'Empereur des Abiſſins.

On y avoit déja auparavant envoié de Goa, comme pour fraier le chemin, Jaques Dias & Gonſalve Rodrigo. Cependant toutes ces tentaves furent inutiles. Le peuple les reçut mal, & les traita encore plus mal, ſi-bien que la plupart y périrent dans une grande miſére.

REPRENONS maintenant la ſuite de nôtre Relation. Le 20. d'Août 1608. l'Amiral étant deſcendu à terre avec 100. hommes brûla un bourg, dont les habitans s'en étoient fuis. *Le Lion Rouge* revint à la rade, & raporta que la nuit le yacht *l'Aigle* étoit entré en action avec un vaiſſeau Portugais, & qu'il les avoit tous deux perdus de vuë.

Le matin du 21. on vit revenir les 3. yachts avec une priſe, qui étoit un galion de guerre de la capacité de 460. tonneaux, nommé *le Bon Jeſus*, qui portoit 10. canons de fonte, 20. barils de poudre, des boulets à proportion, 100. mouſquets, des demi piques & d'autres armes, 180. hommes, la plupart Gallegos, qui ſont de pauvres ſoldats. Le Capitaine ſe nommoit Franciſco Sodropereira, Heidalgo del Rey, qui fit peu de réſiſtance; car à la troiſiéme décharge un de ſes gens aiant eu le bras emporté, les autres perdirent courage & ſe rendirent.

L'équipage fut diſtribué ſur la flote, & l'on envoia, pour naviger la priſe, 60. Hollandois, ſous la conduite de Jean Molenaar, ſecond Pilote du yacht le *Griffon*, qui y fut établi Maître. La flote Portugaiſe, en partant de Liſbonne, étoit compoſée de 14. vaiſſeaux, ſavoir

voir huit grandes carraques, avec ſix galions, & amenoit le Vice-roi de Goa. Mais la tempête avoit fait écarter les vaiſſeaux les uns des autres, aux Iſles Canaries.

Le 22. l'Amiral fit mettre les priſonniers Portugais dans l'Iſle de S. Jago, & leur fit donner des vivres pour deux jours ; mais il retint le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-maître, l'Ecrivain, avec un Flamand de Brugges, nommé Paul le Coutre, & deux Prêtres, à qui il ordonna d'écrire une lettre au Gouverneur de Moſambique, pour le prier de rendre les deſerteurs qu'il avoit, faute dequoi ils ſeroient tous pendus. Le Gouverneur fit réponce qu'il les avoit envoiez à Goa, & qu'il étoit libre aux Hollandois d'en uſer avec leurs priſonniers comme il leur plairoit.

La nuit du 23. l'Amiral fit tirer un coup de canon pour ſignal d'appareiller, & quand le jour fut venu l'on mit à la voile, avec la priſe, faiſant route au Nord-eſt-quart-de nord. Le même jour, le Conſeil s'étant aſſemblé, il fut réſolu qu'on iroit à Goa ; & qu'on porteroit au Nord-eſt-quart-de nord, juſques par les 9. degrés ; & enſuite au Nord-nord-eſt, juſques par un degré de latitude Nord.

Il fut auſſi ordonné que chacun donneroit un memoire du pillage qu'il avoit fait, ſoit or, argent, ou autres choſes, pour être mis entre les mains de l'Amiral, ſur peine de punition corporelle pour ceux qui ſeroient en défaut. Enfin il fut arrêté que ſi la priſe n'étoit pas en état de ſuivre la flote, on la décharge-roit, & on la brûleroit.

La nuit du 11. de Septembre 1608. le *Delft* & la priſe *le Bon Jeſus* s'étant abordez, la pri-

priſe perdit ſon couronnement & ſa galerie, & fit eau en pluſieurs endroits ; ce qui obligea l'équipage de tirer un coup, & de mettre un feu pour ſignal de péril.

Le ſoir du 17. on trouva fond ſur 30. braſſes d'eau, & le 18. nous eûmes la vuë de Goa qui nous demeuroit au Nord. Vers le ſoir nous ancrâmes devant la barre ſur quatorze braſſes d'eau, fond mou, à une lieuë de l'Iſle, qui git par les 15. degrés 50. minutes. Nous étions aſſez proche de terre pour voir le nouveau fort des Portugais.

Le 11. on eut connoiſſance qu'il y avoit une carraque à Carli, à 5. ou 6 lieuës au Nord. Auſſitôt on y envoia les yachts ; mais les ennemis les voiant venir firent échouer la carraque au rivage, & la brulérent juſqu'à fleur d'eau.

Le même jour, il fut arrêté de détacher les vaiſſeaux *Middelbourg*, *Rotterdam*, *Hoorn*, *le Lion Rouge*, & le yacht *le Faucon*, ſous le commandement du Vice-amiral, pour ranger la côte au Sud, & y croiſer ſur les vaiſſeaux Portugais, pendant le tems que l'Amiral avec le reſte de la flote ſeroit devant Goa: & encore que van Diel iroit avec le *Lion Rouge* & le yacht *le Faucon*, prendre terre à Calicut, & en qualité d'Ambaſſadeur ſaluer le Samorin, Empereur de Malabar, & lui donner avis de la venue de la flote, auquel éfet il ſeroit pourvu de lettres de créance : que cependant le Vice-amiral tiendroit la barre de Cochin fermée, pour ne manquer pas les vaiſſeaux des Portugais, dont on étoit perſuadé que la flote étoit diviſée.

Le 20. l'Amiral quitta le bord des *Provinces Unies* pour paſſer ſur le vaiſſeau *Hollande*, qui étoit plus grand, plus conſidérable, & dont

dont les apartemens étoient plus ſpacieux & plus commodes.

Le 25. du même mois de Septembre, il fut ordonné à Jaques de Bitter d'aller avec les yachts *l'Aigle* & *le Faucon* ſur la côte de Coromandel, prendre dans les comptoirs les toiles de coton qu'on auroit achetées, pour les porter aux Moluques; de laiſſer Pierre Gerrits Bourgogne à Maſulipatan, avec un fonds raiſonable; & de laiſſer auſſi Jean van Houten dans quelqu'une des places voiſines, au cas qu'on crût qu'il y eût du profit à faire: Pour mieux éxécuter tous ces ordres, de Bitter reçut une grande Inſtruction, à laquelle il devoit ſe conformer.

Le 26. la priſe *le Bon Jéſus* fut déchargée & coulée à fond. Le 27. l'Amiral aprit de quelques habitans du continent, qu'il étoit arrivé à Dubal 12. navires Portugais, & il fut réſolu dans le Conſeil qu'encore que nôtre flote ne fût plus que de 8. vaiſſeaux, on iroit pourtant les ataquer.

Le 30. nous découvrîmes les Iſles Quimades, & lors-que nous fûmes par la hauteur des 36. degrès 25. minutes, nous eûmes un tems pluvieux, & des vents de Nord & de Nord-eſt; de-ſorte qu'on trouva qu'il étoit impoſſible que de ſi gros vaiſſeaux puſſent continuer leur route au Nord. Ainſi l'on prit le parti de courir au Sud, & de faire route vers Montedelli, pour ſe rendre enſuite à Calicut.

Le long des Iſles Quimades nous trouvâmes ſeize braſſes de profondeur. On nous aporta quantité de rafraîchiſſemens, bananes, ananas, limons, ſucre, gâteaux ſucrez, miel, poules, veaux, bœufs, ris, concombres, noix de cocos, diverſes ſortes de poiſſons &c. le tout à bon marché; mais il falloit paier en réales. Le

Le 5. d'Octobre 1608. nous relâchâmes à Montedelli, & le 6. nous ancrâmes proche de l'aiguade, ſur ſept braſſes. Les chaloupes aiant été commandées pour aller faire de l'eau, on trouva les habitans en armes, qui néanmoins nous permirent d'en prendre, en paiant 4. piéces de 8. pour chaque vaiſſeau. Ils nous fournirent auſſi des rafraîchiſſemens à bon prix. Les Marchands nous aportérent de l'ambion, & quelques chétives pierreries, rubis agates, ſpinelles, pour leſquelles ils vouloient qu'on leur donnât de l'or, de l'argent, du coral, de l'écarlate, qui étoient des marchandiſes dont les vaiſſeaux n'étoient pas trop-bien pourvus.

Le païs eſt fertile. Il produit de très-bon poivre, mais non-pas en quantité. Les gens y ſont raiſonables, bien inſtruits dans l'éxercice des armes, & ils ſont curieux d'en avoir de belles. Ils ſont vifs, mais ſoumis à leurs Souverains.

Le ſoir du 8. d'Octobre, la flote jetta l'ancre a la rade de Calicut, où l'on trouva *le Lion Rouge*. Le 9. Van Driel qui avoit été envoié au Samorin, raporta que ce Prince l'avoit bien reçu, & qu'il lui avoit dit que la venuë de l'Amiral lui ſeroit fort-agréable. Cependant un de ſes Capitaines & deux Arabes ſe rendirent, de ſa part, à bord de l'Amiral. Ce Capitaine étoit nud, hormis qu'il avoit une piéce de toile de coton, blanche & bien-fine, tournée pluſieurs fois autour de ſon corps, & qui lui pendoit au-deſſus des genoux; ce qui eſt l'habillement des gens de conſéquence.

Il avoit les cheveux longs, relevez & noüez ſur le haut de la tête; des ornemens d'or, de perles & de pierreries, dans les bouts de ſes oreilles qui lui pendoient juſques ſur les épaules;

les ; & un anneau d'or au bras, au-deſſus du coude, qui avoit un pouce d'épaiſſeur. On lui voioit en pluſieurs endroits du corps des cicatrices de balles de mouſquet, qui étoient comme autant de marques de ſon courage.

Il ſalua donc l'Amiral de la part du Samoriu, & le pria de deſcendre à terre avec telle ſuite qu'il lui plairoit. Les Interprètes lui dirent de quelle maniére il falloit qu'il allât à l'audience, & quelle étoit la coutume du païs à cet égard, laquelle il falloit ſuivre, pour ſe rendre agréable à la Cour.

Les préſens qui furent préparez, conſiſtoient en une piéce de drap écarlate, quelques petits paquets de coral fin, une demie douzaine de grands miroirs ; deux petites piéces de canon de fonte, tirez de la priſe *le Bon Jéſus*, deux beaux mouſquets, un ſabre avec une poignée d'argent, & 200. nattes d'une fabrique particuliére. Le tout fut mis dans deux caiſſes envelopées de drap bleu, & envoié à terre.

Le Capitaine requit encore qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans ſa chaloupe, on fît une décharge de toute l'artillerie de la flote à l'honneur du Samorin, promettant que le lendemain ce Prince envoieroit des Officiers ſur le rivage, pour le recevoir. Lors-que le Capitaine ſe fut retiré, on régla que l'Amiral ſeroit acompagné de huit Commis, 150. mouſquetaires, & 50. piquiers.

Le matin du 11. quelques uns des Conſeillers de l'Empereur vinrent ſur le rivage, pour recevoir l'Amiral, qui s'y rendit au bruit du canon, & au ſon des trompettes. Il y avoit 1000. hommes ſous les armes qui l'atendoient, & des Envoiés particuliers, qui ſe tenoient dans une pla-

place élevée & quarrée, qui vinrent au-devant de lui avec leurs parasols, & l'aiant fait mettre dessous avec eux, ils le conduisirent au palais.

Ils y trouvérent le Samorin paré de riches ornemens, de colliers garnis de diamans admirables & d'autres pierreries. Un de ses Seigneurs lui soutenoit le bras droit, où il y avoit plusieurs anneaux d'or aussi garnis de pierreries, de-même que tous les doigts de ses deux mains, & les longs bouts de ses oreilles. Il n'avoit rien autour du corps, qu'une toile blanche très-fine. Son front, ses épaules, & sa poitrine étoient teints en jaune de bois de santal. Ses longs cheveux étoient nouez ensemble sur le haut de sa tête, & il mâchoit de la betelle.

A son côté étoit le jeune Roi, avec son bouclier, son sabre, & ses autres armes à la main, & autour d'eux étoient des Seigneurs qui tenoient des vaisseaux dorez, où il y avoit de la betelle. L'Amiral s'aprochant salua l'Empereur à la maniére de Hollande, & ce Prince le reçut avec beaucoup de civilité, lui faisant fort-bon visage, & lui présentant sa main, afin qu'il la baisât.

Lors que l'Amiral eut aussi salué le jeune Roi & toute la Cour, l'Empereur le prit par la main, passant ses doigts entre les siens, & lui dît en ces propres termes; *De-même que nos doigts sont présentement joints, ainsi seront unies les deux nations de Calicut & de Hollande:* puis regardant nos gens & nos soldats; *Je voi dit-il, maintenant avec plaisir les Hollandois & les gens de Calicut en amitié & union; & il me semble que ce n'est plus qu'un même peuple.*

Après quelques conversations, il amena l'Amiral visiter son palais, & dans les apartemens

du

du-bas on lui ſervit une collation de confitures & de fruits, & l'Empereur lui-même en prit pour les lui préſenter, On but dans des coupes d'argent & de coques de noix de cocos. Les préſens qui avoient été aportez par des matelots, furent alors oferts, avec les deux piéces de canon qui étoient chargées ſur un éléfant, & ils furent agréablement reçus.

L'Amiral étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille d'or, où étoit la tête du Prince Maurice. L'Empereur l'aiant maniée & conſidérée pluſieurs fois avec atention, l'Amiral la lui ofrit, & en reconnoiſſance le Samorin lui donna une bague d'or garnie de fort-beaus diamans. Van Driel & le Fieff, deux des Commis qui acompagnoient l'Amiral, eurent chacun une chaîne d'or, où pendoit une bague. Obelaar & Groenewegen eurent chacun un rubis. Hertſing eut une bague garnie de rubis & de ſafirs.

Le Samorin fit auſſi voir à l'Amiral, ſa femme, ſes enfans, & ſes concubines, toutes ornées de braſſelets & de pendants-d'oreilles d'or & de pierreries. Elles ſont gardées par des Eunuques. Après cela les Hollandois ſe retirérent, & on leur promit qu'ils auroient le lendemain audience du Conſeil.

Le jour ſuivant, qui étoit le 12 d'Octobre, dès le matin, un Interprète s'étant rendu à bord de l'Amiral, parla de faire des préſens à l'Impératrice, au jeune Roi, & aux autres enfans de l'Empereur. Pour cet éfet on prépara encore des draps écarlates, des nattes, des ſabres, un petit piſtolet, & on les donna aux perſonnes pour qui ils étoient deſtinez. Dans cette ocaſion Jean Simonſz Hoen reçut auſſi une bague d'or.

En-

Enſuite l'Amiral fut conduit à la chambre du Conſeil, où on le pria de ne mener avec lui que trois ou quatre Oficiers, qui furent Molre, Hoen, & van Driel. En entrant dans la chambre, ils y trouvérent ſix Conſeillers aſſis en rond, & comme des Tailleurs d'habits. Les Hollandois s'étant aſſis de-même, l'Interprète alla leur parler aſſez bas, comme de-peur d'être entendu.

Il leur dit que le Roi de Cochin, qui étoit en alliance avec les Portugais, avoit pluſieurs fois ſollicité le Samorin d'y entrer auſſi; mais que comme ce Monarque n'avoit trouvé en eux que diſſimulation & infidélité, il n'avoit pas voulu y entendre; qu'il avoit mieux aimé faire une ligue avec les Hollandois, qui étoient leurs ennemis, ainſi-qu'il avoit fait depuis quatre ans; ce qui paroiſſoit par le Traité conclu avec l'Amiral Verhagen, & par deux lettres du Prince Maurice, qu'on pouvoit repréſenter.

Que cependant, non-obſtant les promeſſes qui lui avoient été faites, on ne lui avoit envoié aucun ſecours d'hommes ni de vaiſſeaux, pour agir contre les Portugais, dequoi il s'étonnoit beaucoup: mais qu'il eſpéroit qu'au-moins la flote qu'il voioit dans ſon port, ſeroit prête à lui rendre les ſervices dont il avoit beſoin: qu'il prioit qu'on en emploiât deux vaiſſeaux à croiſer devant la barre de Goa, deux devant Calicut, & 2. devant la barre de Cochin; à quoi il joindroit autant de frégates & de monde qu'il en faudroit pour empêcher les Portugais de le plus braver; & qu'il tâcheroit avec le tems de les chaſſer loin de ſes côtes.

Que ſi l'Amiral vouloit envoier deux ou trois de ſes vaiſſeaux devant Cochin, il y joindroit quantité de frégates, & iroit aſſiéger la place

par terre, avec une ſi groſſe armée, qu'il s'en rendroit maître en peu de tems: qu'il feroit la même choſe à l'égard de Goa, pour la conquête de laquelle il obtiendroit le ſecours du Hidelcamp ſon ami, moiennant qu'il eût celui des vaiſſeaux Hollandois.

Sur ces propoſitions l'Amiral répondit, que les Etats Généraux & le Prince Maurice ſes maîtres, & les Sieurs Directeurs de la Compagnie, lui avoient fort recommandé les interêts du Samorin, & de faire pour lui contre les Portugais tout ce qu'il ſeroit poſſible; ainſi que tous les Hollandois y devoient être portez par le reſpect qu'ils avoient pour ſes vertus, & en reconnoiſſance de l'amitié qu'il leur témoignoit: mais que l'Empereur ſavoit en quel état étoient les afaires des Moluques, & que la plus preſſante néceſſité étoit d'y pourvoir.

Que ſi l'on ne donnoit ordre à les rétablir, tout ce qu'on pourroit faire pour le Samorin ſeroit inutile & ſans ſuccès, parce-que pendant que les Portugais ſeroient maîtres du Sud, on ne devoit nullement ſe flater de les pouvoir réduire à la raiſon: que par cette conſidération, il ſuplioit le Samorin de recevoir encore cette fois ſes excuſes, & de conſentir qu'il menât ſa flote aux Moluques, promettant que s'il y pouvoit mettre les afaires ſur un bon pié, il ne manqueroit pas, à ſon retour, de faire tout ce qu'il ſeroit poſſible pour ſon ſervice.

Que cependant, s'il plaiſoit à l'Empereur, il feroit enſorte qu'on envoieroit de Bantam à Calicut, deux vaiſſeaux, pour y prendre le reſte de leur cargaiſon en poivre & en indigo, & pendant qu'on la raſſembleroit ils lui rendroient les ſervices qu'il éxigeroit d'eux: qu'il le ſuplioit

auſſi

auſſi de trouver bon que les Hollandois envoiaſſent un ou pluſieurs Commis avec un fonds, pour acheter & aſſembler des marchandiſes en tems & lieu, & de leur acorder un logement, où ils puſſent tenir leurs éfets en ſureté avec eux.

L'Amiral auroit bien pu parler des droits & des impôts, & en demander afranchiſſement pour la nation; mais on avoit jugé qu'il étoit encore trop-tôt, puis-qu'on n'étoit pas en état de rendre ſervice à l'Empereur; & qu'il falloit attendre qu'on lui pût faire cette demande comme une recompenſe. Outre cela on reconnoiſſoit que ſes plaintes n'étoient pas tout-à-fait ſans fondement, car il étoit vrai que par un Traité on s'étoit engagé à lui donner du ſecours, & on ne l'avoit pas encore fait, dequoi il avoit lieu d'être mécontent.

Le Conſeil du Samorin lui repliqua que les Hollandois ne feroient pas de grands profits dans le Roïaume de Calicut, juſques-à-ce qu'ils euſſent aidé à nétoier les côtes de vaiſſeaux Portugais, parce-que les Mores qui venoient de la mer Rouge, de Perſe & de Cambaie, n'y pouvant terrir, ils étoient obligez d'aller vendre leurs cargaiſons, à Goa & à Cochin; & que pour rétablir le commerce à Calicut, il falloit néceſſairement au-moins tenir le port de Cochin fermé: mais qu'ils feroient raport au Samorin de ce qui avoit été allégué, & qu'ils communiqueroient ſa réponce.

Cependant ils demandérent la ratification du Traité qui avoit été fait avec l'Amiral van der Hagen, & qu'il fût dreſſé un nouvel Acte d'alliance, par lequel les Portugais & le Roi de Cochin fuſſent déclarez ennemis communs des deux nations, avec promeſſe de la part des Hol-

landois de ſecourir le Samorin; & qu'on s'engageroit par ſerment de part & d'autre à l'accompliſſement du Traité. L'Amiral témoigna qu'il y conſentoit, & qu'il étoit prêt de le faire.

Sur cette ofre le principal des Conſeillers étendit la main droite, & déſira que l'Amiral mît la ſienne deſſus. Un autre Conſeiller fit la même choſe, & de Molre fit comme l'Amiral, les deux autres Hollandois faiſant auſſi de-même avec deux des autres Conſeillers; ce qui eſt parmi eux la forme & la ſolemnité du ſerment, puis les Conſeillers demandérent que ce qui avoit été arrêté entre eux & les Hollandois, fût rédigé par écrit en Flamand & en leur langue. Après cela ils allérent trouver le Samorin, pour lui faire leur raport.

Pendant qu'ils furent abſens les Hollandois firent leur repas, autant de ce qu'ils avoient aporté eux-mêmes, que de quelques fruits cuits & de gâteaux qu'on leur envoia. Les Conſeillers étant de retour leur dirent qu'après avoir repréſenté à l'Empereur ce qui s'étoit paſſé entre eux, il avoit réſolu de faire aſſembler le lendemain ſon Conſeil général pour prendre ſon avis; qu'ils pouvoient ſe retirer; & qu'ils ne devoient pas manquer de revenir à la Cour le lendemain dès le matin, pour être expédiez. En retournant à bord ils reçurent quelques ſangliers & des chevreüils de la part du Prince.

Le 14. du même mois d'Octobre, aïant apris que Martin van Domburch étoit retenu à Cochin dans une rude priſon il fut réſolu qu'on laiſſeroit entre les mains du Samorin les Portugais qu'on avoit réſervez des priſonniers faits ſur la priſe *le Bon Jéſus*, & qu'on le prieroit de les échanger pour Domburch; ce qui aïant

aiant été proposé à l'Empereur, il promit de prendre soin de cette afaire.

Le 15. l'Amiral étant retourné à la Cour, & aiant été introduit avec les mêmes Commis au Conseil Privé, on lui dît que l'Empereur comprenoit fort-bien de quelle importance étoit l'afaire des Moluques, & qu'il ne s'opoſoit pas à ce qu'on l'entreprît: qu'il ſouhaitoit que ce fût avec un heureux ſuccès: que pour cette fois il ſe contenteroit des vaiſſeaux & des Commis qu'on lui envoieroit de Bantam.

Cè ne fut pas tout. Il fallut de nouveau répandre des préſens, & en faire à pluſieurs Courtiſans, pour ſe les rendre favorables. En prenant congé le Samorin tira l'Amiral à part, & lui dît d'un air ſincére & ouvert, ce qu'il avoit à faire, & quelle conduite il devoit tenir dans les Indes Orientales, l'avertiſſant ſurtout *de ſe tenir ſur ſes gardes contre toutes tromperies, de ne ſe hazarder que rarement à deſcendre à terre, & de ne ſe confier nullement à ceux qui lui feroient bon viſage.*

Le 16. l'Amiral envoia de Molre & van Driel porter le Traité ſigné de lui & ſeellé, avec quelques préſens encore. L'Empereur de ſon côté envoia 23. ſangliers à bord, & fit délivrer le double du Traité ſigné de lui, écrit ſur une feüille de cocos, avec une inſtruction pour reconnoître ſon ſeing, & être aſſuré qu'il n'étoit pas contrefait.

Calicut eſt une ville grande & forte, quoique point murée. Sa force conſiſte tant dans le nombre des Nairos & des Laſcarins, qui eſt de plus de 30. mille, qu'en ce que les chemins pour y aborder ſont difficiles, & dangereux à paſſer pour ceux qui voudroient aller ataquer

cette place. C'eſt ce qui a fait que les Portugais n'ont pu s'en rendre maîtres. D'ailleurs les ruës ſont tant de tours & de détours, qu'il eſt fort difficile de les reconnoître, & de s'y poſter.

La plupart des maiſons ſont bâties de groſſes pierres, dans des endroits élevez, & ſont ſi-fortes qu'on les prendroit chacune pour une petite fortereſſe. Elles ont preſque toutes des jardins remplis d'arbres fruitiers.

Les Nairos & les Laſcarins ſont armez d'un bouclier, & d'un ſabre fort-tranchant & large vers la pointe; ou d'une longue lance; ou d'un arc de ſix à ſept piés de long, avec un carquois rempli de fléches. Quelques-uns ont des fuſils, dont le canon eſt de fonte, & des mouſquets plus proprement faits que les nôtres: mais les croſſes en ſont plus courtes, & pour tirer on ne les peut apuier contre le ſein.

Ils ont, à la maniére des Portugais, un baudrier autour du corps, où il y a 40. petites cartouches penduës, au lieu de charges, deſorte qu'ils peuvent tirer 40. coups ſans chercher de nouvelle poudre. Ils ſont fort bien éxercez à manier toutes ces armes, & d'autant-plus diſpos que leurs habits ne les embaraſſent point, n'aiant qu'un morceau de toile, qui fait quelques tours de la ceinture en bas. L'ordre & la diſcipline leur manquent plus que le courage, car le feu du canon & des mouſquets ne les effraie nullement; mais ils n'ont pas la moindre habileté pour ranger une armée en bataille.

Les habitans de Calicut ne mangent que des fruits, comme des bananes, des ananas, des patates, des noix de cocos, des oignons, de l'ail, & diverſes autres choſes ſemblables, qu'ils aprêtent & font cuire en différentes manié-

niéres, avec du ris, du froment, de la farine. Ils ne boivent que de l'eau ; ils ſont ſobres pour la bouche, & ſuportent bien le chaud & le froid.

Ils ſont idolâtres. Leurs Prêtres s'apellent Brames, ou Bramines, & portent trois fils gris, qui leur deſcendent depuis les épaules juſques aux genoux. Ils rempliſſent les plus conſidérables charges de l'Etat, & font le ſervice de leur Idoles dans les Pagodes. Ils ſe baignent & ſe lavent quelquefois dans certains étangs, & ce jour-là ils ne touchent à perſonne, & perſonne ne leur doit toucher.

Les hommes portent les cheveux longs, de-même que les femmes ; mais ils les ont noüez ſur le haut de la tête : les femmes ſe les laiſſent pendre ſur les épaules, & ils ſont noirs comme du jaïet. Ils s'oignent d'une huile odoriférante, & vont nuds, hormis depuis la ceinture juſqu'aux genoux, quelques-uns n'aiant qu'un mouchoir de toile de coton qui leur couvre les parties naturelles.

Ils n'ont point de communication avec les Chrétiens, ni avec les Maures, ne converſant qu'avec ceux qui ſont de même croiance qu'eux. Néanmoins comme il demeure des gens de diverſes nations dans la ville, on y trouve aiſément toutes les choſes dont on a beſoin. Les Nairos couchent avec les femmes de leur croiance quand il leur plaît, & avec celles qu'il leur plaît ; & alors ils laiſſent leurs armes ſur le ſeüil de la porte de la chambre où ils ſont, ce qui ſert de défence à qui que ce ſoit d'y entrer. Les fils de l'Empereur & des autres Rois ne ſont pas leurs héritiers, ce ſont les fils de leurs Sœurs ou à leur défaut, ceux des femmes

qui ſont leurs plus proches parentes. Le Roi épouſe une femme, & a pluſieurs concubines.

Les marchandiſes que les Hollandois aportent de leur païs, pour les débiter à Calicut, & ſur toute la côte de Malabar, ſont des ouvrages d'étaim & d'argent, du coral rond & en branches, de l'ivoire, du craion, du paſtel, des draps écarlates, des draps fins cramoiſis, des draps groſſiers, des nattes, du ſafran. Pour ces marchandiſes on a du poivre, de l'indigo, de très-fines toiles de coton, qui y ſont à bon marché, des rubis, des ſafirs, des ſpinelles, des grenates, des topaſes, des Oillos de Gatto, & du criſtal de roche.

Le 16. du même mois d'Octobre 1608. l'Amiral fit tirer le coup de partance, & le 17. il moüilla l'ancre à la rade de Cochin, où il trouva le Vice-amiral & les trois vaiſſeaux qu'il commandoit. Le Conſeil s'étant alors aſſemblé, on prit réſolution d'envoier à Bantam la chaloupe du *Zélande* avec le Sous-commis Paul Overbeeke, porter aux Commis qui étoient dans cette ville, une copie du Traité fait avec le Samorin; des copies des lettres qu'on avoit laiſſées à Calicut; & des lettres pour envoier de Bantam en Hollande, à Meſſieurs les Directeurs, par les premiers vaiſſeaux qui partiroient pour y retourner.

On avoit auſſi deſſein d'aprendre au retour de la chaloupe, l'état où étoient les afaires des Indes Orientales; & d'obliger les Commis de Bantam à faire préparer deux vaiſſeaux & un Commis, pour aller à Calicut, au deſir du Traité. Pour faire ſon raport, elle devoit revenir chercher l'Amiral devant Johor, ou devant Malacca. Enſuite, comme on n'avoit rien

rien à faire à Cochin, la flote continua ſa route, courant la bande du Sud-eſt, le long des terres, juſques à Malacca.

Le 22. nous eûmes la vuë de Ceilon, & de Pointe de Galles. On réſolut alors de détacher le yacht *le Griffon* pour aller à Achin, prendre promtement connoiſſance de l'état des afaires des Indes, & charger les toiles qui ſe trouveroient entre les mains des Commis, & qui ſeroient propres pour porter dans les païs du Sud. Nicolas Puyes eut ordre d'y aller pour cet éfet, & de revenir joindre la flote devant Johor, ou devant Malacca.

La nuit entre le dernier d'Octobre & le 1. de Novembre 1608. la flote, après avoir eu beaucoup de gros tems, fut diſperſée, & le lendemain matin les vaiſſeaux *les Provinces Unies*, *Zelande*, & *Hoorn*, qui étoient demeurez enſemble, ſe trouvérent ſéparez des autres. Les Oficiers de ces trois navires convinrent entre eux de faire fanal tour à tour, & de prendre la route de Sumatra, pour y chercher les autres vaiſſeaux, & les rejoindre.

Le 19. du même mois de Novembre, ſur les 3. heures après midi, ils découvrirent ſix voiles, & bien-tôt après ils reconnurent que c'étoit leur flote.

Pendant-qu'ils en avoient été ſéparez, les ſept vaiſſeaux dont elle ſe trouvoit alors compoſée, avoient ancré le 5. de Novembre, le long de la côte de Sumatra, ſur 18. braſſes d'eau. Le 6. il fut réſolu que Gilles le Fieff, Commis du *Lion Rouge*, s'embarqueroit dans ſa chaloupe, pour aller à Achin, s'informer de l'état des afaires des Indes.

Il en revint le 7. & fit raport que le yacht

le Griffon en étoit parti deux jours auparavant : qu'il amenoit deux Envoiez du Roi, & Albert Willemſ premier Commis du comptoir, avec un préſent de certains fruits des Indes pour l'Amiral, lequel il venoit prier de rendre viſite au Roi d'Achin avec telle ſuite & telles compagnies de Gardes qu'il jugeroit à propos, afin de renouveller les alliances. Mais comme on étoit loin d'Achin, & qu'on ſe préparoit à faire voiles pour aller à Malacca, l'Amiral s'en excuſa pour cettre fois.

Le 8. le Conſeil s'étant aſſemblé, il fut réſolu que pour contenter le Roi, on lui envoieroit Hertſing, le Fieff, Pierre Segertſz, & ſix Sous-commis, Aſſiſtans & Trompettes, pour le ſaluer de la part de l'Amiral, & lui préſenter certaines lettres, avec un préſent d'une piéce de drap écarlate, deux paquets de coral rouge, & quelques fuſils.

Le matin du 9. les trois vaiſſeaux deſtinez pour Achin s'étant détachez, ceux qui les montoient arivérent dès le ſoir dans la loge de cette ville, où le Sabandar, ou Sambador, les viſita, & enſuite il alla donner avis au Roi de leur venuë.

Le 10. le Roi envoia des éléfans, & quelques-uns de ſes Seigneurs pour amener les Envoiez Hollandois à la Cour. Ils montérent ſur les éléfans, & lors-qu'ils furent arrivez proche du lieu où le Roi donne audience, ils mirent pié à terre, ôtérent leurs ſouliers & leurs bas, entrérent dans la ſalle, ſaluérent ce Prince à la mode de leur païs, en lui faiſant de profondes revérences, & lui ofrirent leurs préſens.

Enſuite on étendit des tapis ſur le plancher, où

où le Roi s'étant assis avec les Envoiez, il les entretint, & leur demanda des nouvelles de l'état des Provinces Unies, & d'où venoit que l'Amiral n'étoit pas venu le visiter, lui qui étoit un des meilleurs amis & alliez des Hollandois ?

Les Envoiez lui répondirent que ses afaires l'apelloient néceſſairement ailleurs, que sa flote étoit déja sous voiles pour aller à Malacca insulter les Portugais leurs ennemis communs, ainsi qu'il étoit porté dans les lettres qu'ils lui présentérent. Ces lettres, & les excuses qu'elles contenoient furent fort-bien reçuës, & le Roi fit donner à chacun des Envoiez une belle robe de chambre, avec quelques autres petits présens.

Ce Prince étoit paré de quantité de diamans & d'autres pierreries, & servi par des femmes, & par quelques Eunuques, qu'on avoit coupez tout ras. Il y avoit devant la salle de l'audience 1300. soldats sous les armes, & quantité de Noblesse assise sur des nattes, les jambes croisées sous leur corps. On fit aussi venir 58. éléfans, qu'on fit combattre les uns contre les autres, pour régaler les Envoiez de ce spectacle; & des coqs pour faire la même chose; à quoi tout le monde prit beaucoup de plaisir.

Après cela on présenta la collation qui fut superbe à la maniére du païs. Quand on eut mangé, les Envoiez aiant pris congé du Roi, remontérent sur les éléfans, & s'en retournérent à leur loge, où ils passérent la nuit, & ils se rembarquérent le lendemain.

La ville d'Achin est agréable. Elle est arrosée d'une belle riviére, mais si-peu profonde, qu'à-peine une chaloupe chargée y peut naviger. On voit au milieu de la ville une

fortereſſe bien munie de canon de fonte, & aux deux côtés, par-dehors, de grands bois, où il y a des ſinges, des guenons, des hérons, & diverſes eſpèces d'oiſeaux. La ville eſt grande, ſituée dans une plaine unie, & n'eſt point murée. Les maiſons ſont élevées ſur des pieux, & couvertes de feüilles de cocos.

Les habitans ont le viſage plat & jaunâtre. Ils portent une chemiſe de ſoie, ou de toile de coton. Les enfans vont tout-nuds, hormis que les filles ont une petite plaque d'argent ſur leurs parties naturelles.

Le Roi loge dans la fortereſſe, qui eſt bien ſituée & bien forte pour une place des Indes, étant entourée de murailles & de paliſſades, & munie de canon tout-autour. Ce Prince entretient quantité d'éléfans, & s'en ſert à ſe rendre redoutable à ſes Sujets, faiſant expoſer à ces bêtes ceux qui entreprennent de faire des choſes qui lüi déplaiſent. Ce qu'il y a de ſurprenant eſt que les éléfans entendent quelle eſt la volonté du Roi, & que dans le mal qu'ils font aux coupables, ils ne vont pas plus loin qu'il leur eſt ordonné.

Il y a encore d'autres ſuplices. On coupe aux prévenus les mains, ou les piés, ou bien une main & un pié, ou les parties naturelles, & on les envoie dans l'iſle Puloai, ou Pulo Wai, qui n'eſt preſque peuplée que de pareilles gens. On en voit Auſſi à Achem, qui mandient leur pain.

Le païs eſt fertile, & bien pourvu d'oranges, de limons, de citrons, de grenades, de bananes, & d'autres fruits. Il y a des bœufs, des vaches, des buffles, & quelques brebis qui apartiennent au Roi ſeul, perſonne, ſoit riche ou pauvre, n'o-

n'oſant en nourrir. Les guerres qui y ont été depuis quelques années, y ont tendu les vivres chers ; mais le prix commence à en diminuer.

Il y croît du poivre, quoi-que ce ne ſoit pas en abondance. Les Guſurattes y font un grand trafic, y portant des toiles peintes & d'autres toiles de coton, qu'on tranſporte enſuite aux Moluques & ailleurs. Il y a des arbres dont on nomme les uns Arbres Triſtes de-jour, & les autres Arbres Triſtes de Nuit. Les uns fleuriſſent de jour, & les autres ne fleuriſſent que de nuit ; les uns & les autres produiſent des fleurs d'une admirable odeur.

Le ſoir du même jour 10. de Novembre 1608. toute la flote ſe rendit à la rade d'Achin, où elle rencontra 8. Jonques de Guſuratte. Le 11. le yacht *le Griffon*, qui avoit été 7. jours à paſſer le détroit de Malacca, rejoignit la flote, qui remit à la voile pendant le premier quart, & ancra le 23. après midi à la rade de Malacca.

Il y avoit une carraque tout-proche de terre. Les Portugais voiant que nos chaloupes alloient l'ataquer, y mirent le feu ; mais comme il ne prit pas, nos gens eurent le tems de s'en emparer. C'étoit un vieux bâtiment uſé, où il n'y avoit rien qu'une petite partie de ris qui n'étoit pas net : & des noix de cocos. On le brûla entiérement. Nous y euſſions trouvé beaucoup de vaiſſeaux, ſi l'on n'eût pas été averti de nôtre venuë, par une fuſte qui nous avoit découverts en mer.

Le 24. il fut arrêté qu'on iroit monter les chaloupes dans une Iſle qui a une demi-lieuë de tour, à l'Ouëſt-quart-de-Sud-ouëſt de Malacca, qu'on nomme l'iſle de Pedras. Le lieu parut fort commode pour cette manœuvre, par-

ce-qu'il y avoit de bonne eau pour les ouvriers. Chaque vaiſſeau fournit un certain nombre de ſoldats, ſous le commandement du Capitaine Hubert Scheurmans, pour mettre en ſureté ceux qui devoient y travailler.

Le même jour Pierre Gerritſz, Maître du vaiſſeau *Amſterdam*, fut envoié avec deux chaloupes au Commis Hollandois qui étoit à Johor, dans la ville de Batuſabar, ou Batuſauwer, pour donner avis au Roi de nôtre venuë, & lui ofrir d'acomplir le Traité qu'il avoit fait avec l'Amiral Corneille Matelief, pour aſſiéger par mer la ville de Malacca, pendant-que le Roi l'aſſiégeroit par terre. On le prioit donc de ſatisfaire auſſi de ſa part à ſon engagement, & le Commis avoit ordre de l'en ſolliciter, & de demander du ris & de l'arack pour la flote.

Le 25. l'Amiral & tous les gens de ſon Conſeil étant allez dans l'iſle où l'on montoit les chaloupes, il y vint une frégate avec près de 40. perſonnes, hommes, femmes & enfans, originaires de Pegu, qui ſuplioient qu'on les tirât de deſſous la tirannie des Portugais. Il leur fut permis d'entrer dans l'iſle, & de s'y retirer.

Ils raportérent que les Portugais travailloient de toutes leurs forces à fortifier Malacca; qu'une partie de la Nobleſſe & des femmes quittoient la ville : qu'il n'y avoit que 400. ſoldats & les Caſados. Deux heures après Soleil couché on tira trois coups de canon du fort, on fit grand feu de mouſqueterie, & l'on entendit battre les tambours.

Le 26. du même mois de Novembre, le *Zélande* eut ordre d'aller ſe poſter à l'Oüeſt,

& de croiſer à l'entrée du détroit, ſur un vaiſſeau chargé de toile, que les Portugais atendoient de S. Thomas.

Le 27. à la pointe du jour, 4. frégates, 2. fuſtes, & quelques autres bâtimens, juſqu'au nombre de 36. s'avancérent vers l'Iſle où l'on travailloit. *Le Lion Rouge* qui étoit de garde, les aiant découverts, tira un coup d'avis: mais ceux qui étoient dans l'Iſle n'y aiant pas fait atention, les Portugais mirent ſans peine leur monde à terre, & ſurprirent les ſentinelles qui ne ſe tenoient pas ſur leurs gardes. Il fut tué quelques-uns de nos gens: les autres s'enfuirent vers le bord de la mer; & les ennemis s'arrêtérent à piller.

Pendant ce tems-là, les nôtres, non-obſtant leur petit nombre, aiant repris courage, retournérent à la charge, tuérent 23. hommes, en bleſſérent pluſieurs, chaſſérent le reſte, & firent 3. Capitaines priſonniers. Nous perdimes le Capitaine Scheurmans, ſon ſergeant, trois ſoldats, trois autres furent bleſſez, & trois faits priſonniers. Il fut réſolu que pour prevenir un pareil accident, tous les ſoldats ſeroient envoiez dans l'Iſle.

Le 28. ſur le midi, 13. Salettes qui ſont de petits câpres du Roi de Johor, vinrent à bord de l'Amiral, & lui dirent qu'ils croiſoient ſur les côtes de Malacca: qu'il y avoit 15. jours qu'ils étoient partis de Johor: qu'il n'y avoit alors aucun vaiſſeau Hollandois, & qu'on ne diſoit point qu'il y en dût venir: qu'ils avoient rencontré les deux chaloupes ſur leur route. On écrivit alors une nouvelle lettre au Commis de Johor, & on l'envoia par un de ces câpres.

Le 1. de Décembre 1608. un François natif de

de la Rochelle, qui étoit avec les Portugais, déserta, & fit raport à l'Amiral de l'état ou étoit la ville, savoir qu'il y avoit 35. piéces de gros canon, & qu'elle étoit bien pourvuë de poudre, de blomb, & de vivres.

Le 3. on amena sous le pavillon une jonque de Java, chargée de ris, de poules, de poivre, d'arack & de poisson sec, qui avoit été prise en mer par *le Lion Rouge*; & comme elle se disoit être de nos amis, & qu'elle alloit à Johor, on prit sa cargaison, & on paia ce qui y étoit à un prix dont les Javanois furent contens. Le 5. on en usa de-même avec une autre jonque.

Le 7. le Sous-commis du *Zélande*, qui croisoit vers le cap Rachado, vint raporter que le matin du jour précédent, qui étoit le 6. ce vaisseau avoit chassé sur un autre d'environ 80. tonneaux, dont la chaloupe s'étant aprochée, l'ennemi avoit fait un si-grand feu sur elle, qu'après avoir fait perte d'un homme, elle avoit été obligée de se retirer, pour se raccommoder, & prendre plus de gens: qu'étant retournée à l'ataque, & le vaisseau s'étant vu pressé, ceux qui le navigoient y avoient mis le feu sur le soir, & s'étoient sauvez dans leur canot; à force de rames: que cependant le vaisseau avoit brûlé tout entier.

Le même jour, les deux chaloupes qui avoient été envoiées à Johor, en revinrent, & raportérent qu'elles avoient donné la chasse à deux bâtimens, qui aiant jetté à la mer une balle de ris & une de clou de girofle, elles les avoient pêchées, & les avoient aportées. Aussi-tôt on commanda deux navires & deux yachts, pour aller chasser sur ces deux bâtimens, qui furent pris & amenez le 11. sous le pavillon.

Ils étoient chargez de ſoies cruës, de velours, de damas, de confitures, de racines de fina, de poivre &c. Ils étoient chacun de la capacité d'environ 120. tonneaux, portant 110. perſonnes, entre leſquelles il y avoit 40. Portugais, & trois Moines. Les autres étoient des Chinois & des Guſurattes. Ils furent tous diſtribuez ſur nos vaiſſeaux. Chacune des priſes étoit montée de ſix piéces, tant canons de fonte que pierriers de fer. L'Amiral & le Vice-amiral allérent les faire décharger.

Le même jour, comme on vit un canot venir vers la flote, on envoia une petite chaloupe au-devant. Le Maître y trouva un homme qui avoit les jambes liées, & qui ne put dire autre choſe, ſinon que quelques jours auparavant les frégates de Malacca avoient chaſſé ſur quelques fuſtes où étoit le Commis de Johor: que les fuſtes étoient allées vers la côte: qu'il y avoit été tué quelques gens de Johor, & que les autres s'étoient ſauvez dans les bois.

Peu de tems après, il vint quatre bantins à bord de l'Amiral, qui lui donnérent une lettre du Commis, qui étoit à 4. lieuës de Malacca, & qui demandoit quelques chaloupes pour aller le dégager, parce-que les frégates croiſoient ſur lui. Les gens des bantins dirent que le Roi de Johor devoit venir à la flote dans deux ou trois jours.

Le 12. le yacht *le Paon* alla chercher le Commis. Le même jour nous eûmes avis qu'il y avoit une grande jonque en charge à Maccau à la Chine, pour en partir pendant la préſente mouſſon. *Le Lion Rouge*, *le Griffon*, & la chaloupe de l'*Amſterdam* furent, détachez pour aller l'atendre dans le détroit de Sincapura. L'après midi *le*

Paon

Paon amena le Commis de Johor à la flote. Il ſe nommoit Abraham van den Broek, & avoit été Secretaire de l'Amiral Matelief.

Le 18. on obligea les 3. Moines qu'on avoit pris, d'écrire à Malacca, pour demander à être échangez contre trois priſonniers qu'on avoit fait ſur nous, & un ſur l'Amiral Matelief, & la lettre fut envoiée par un Chinois. Sur le ſoir on reçut la réponce qui fut communiquée le 19. au Conſeil. Elle portoit qu'on échangeroit les 3. priſonniers pour les Moines: mais qu'à l'égard du quatriême, on étoit en parole avec les Hollandois de Sunda, pour l'échanger avec un grand Fidalgos, qu'ils retenoient auſſi priſonnier. Sur cette réponſe on convint de leur ofrir quelqu'un des plus conſidérables des autres priſonniers, parce-qu'on craignoit qu'il ne l'envoiaſſent en Eſpagne.

Enfin après pluſieurs conteſtations, on prit le parti de relâcher tous les priſonniers; parceque de les entretenir toûjours, ç'auroit été une groſſe charge, & de les tuer de ſang froid, il n'y eut perſonne aſſez dur pour y conſentir. De Molre, Hoen & Hertſing, aiant eu commiſſion de les emmener d'Ilha Grande où ils étoient, allérent les mettre à terre, au côté occidental de Malacca, & y atendirent ceux qu'on leur devoit renvoier de la ville, qui revinrent auſſi, & le tout fut éxécuté de bonne foi.

Tous nos vaiſſeaux aiant fait de l'eau dans cette Iſle, on mit en délibération ſi l'on ataqueroit la ville de Malacca, des forces & de l'état de laquelle on étoit alors parfaitement informé. Tout le Conſeil fut pour la négative; parce-qu'il y avoit dans la place 500. hommes de troupes réglées, outre les Caſados, les

les valets, les Malais, & les autres gens de diverſes nations capables de porter les armes. D'ailleurs elle étoit très bien pourvuë de munitions de bouche & de guerre, de-même que de canon, y en aiant ſur-tout deux piéces des plus groſſes qui ſe faſſent, qui portoient extrémement loin. Le Roi de Johor n'avoit pas des forces ſufiſantes, ni des gens aſſez aguerris, pour favoriſer beaucoup le ſiége par terre, les choſes étant chez lui encore au même état qu'au tems de l'Amiral Matelief; & nous n'avions que 900. hommes de troupes de débarquement, qui ne faiſoient pas la moitié de ce qu'il auroit fallu pour enfermer la ville.

On remit donc à la voile, & le 5. de Janvier de l'An 1609. nous fûmes à l'entrée du détroit de Sincapura, qui a ſi-peu de largeur, qu'il n'y paſſe qu'un vaiſſeau à la fois, & il faut que les vaiſſeaux y paſſent comme en ligne. Le 4. l'Amiral & une partie de ſon Conſeil s'embarquérent dans les chaloupes, pour aller à Batuſabar ſaluer le Roi de Johor.

A deux lieuës au-delà du détroit de Sincapura commence la riviére de Johor, à l'entrée de laquelle il y a deux petites éminences, ou petites Iſles, en forme de pains de ſucre, dont l'une eſt une fois plus grande que l'autre. L'une gît au Nord-nord-eſt de l'embouchure de la riviére, & l'autre au Nord-eſt. De l'autre côté de la riviére il y a un haut côteau, qui eſt plus au Sud-ouëſt.

Le 8. l'Amiral étant arrivé ſur le rivage, les éléfans du Roi y furent envoiez, pour le prendre, ſa ſuite marchant à pié après lui. Quand il eut ſalué le Roi, & qu'il l'eut un peu entretenu, il ſe retira pour ſe repoſer, parce-qu'il étoit fatigué. Le

Le 9. on célébra une grande fête annuelle à Johor. L'Amiral s'y rendit pour voir le grand Roi Jean de Patuan aller en cérémonie au Pagode. Il étoit monté sur son éléfant, & assis au milieu de deux Princes, dont celui qui étoit devant se nommoit le Raïa Sabrang, ou Sabrong. Ils étoient tous trois superbement vêtus à leur mode, de-même que toute la Cour qui les suivoit.

Il y avoit auprès du Pagode un échafaut, sur lequel le Roi descendit de dessus l'éféfant, & il entra ensuite dans le Pagode, d'où étant sorti quelque tems après, il remonta sur l'éléfant, & s'en retourna au palais, l'Amiral & ses gens marchant devant lui, & ses Trompettes faisant plusieurs fanfares. L'après-midi on alla lui offrir des présens, & au Raià Sabrang. Celui-ci prit l'Amiral par la main, & alla s'asseoir avec lui à une table servie à la maniére Hollandoise, où l'on fit bonne chére.

Au milieu du repas on vit paroître deux jeunes filles qui danférent au son d'un espéce de tambour de basque, & à la voix de quelques femmes qui chantoient. Toutes étranges que fussent leurs danses, elles étoient divertissantes. Sur le soir l'Amiral & sa suite furent reconduits à leur logement, par plusieurs Officiers de la Cour.

Le 11. le Roi Jean de Patuan & le Raïa Sabrang allérent prendre l'Amiral à la loge, & s'étant embarquez ensemble dans une frégate, le Vice-amiral & le reste des gens de sa suite passérent dans une autre, remontant ensemble la riviére, pour aller voir une nouvelle ville que le Roi faisoit bâtir. Au retour ils soupérent avec ce Prince, & ne furent servis que par des femmes.

Le

Le 12. l'Amiral & ſon Conſeil furent mandez pour aſſiſter au Conſeil du Roi, où ils s'aſſirent auprès des autres Conſeillers. Là, au nom des Etats Généraux, du Prince Maurice, & de la Compagnie, ils déclarérent quel étoit le ſujet de leur venuë, ſavoir pour bâtir un fort à Johor, afin de ſervir de défence aux habitans du païs & aux Hollandois contre les Portugais leurs ennemis communs. Le Roi répondit que les afaires n'étoient pas encore diſpoſées à cela: mais qu'il ofroit de continuer la guerre, & que pour cet éfet il demandoit des ſecours de munitions de guerre, & d'argent, ainſi qu'on le lui avoit promis, diſant que par ce moien on lieroit encore une amitié plus étroite & plus ferme entre les Hollandois & les habitans de Johor.

Le même jour un matelot du *Delft* qui ſe baignoit, fut devoré par un Cayman, & il ne reſta de lui qu'un peu de ſes entrailles. Ce doit être un avis pour tous les voiageurs, de ne ſe baigner pas dans des eaux inconnuës.

Le 13. Jean de Patuan & le Raïa Sabrang allérent viſiter la flote, où ils furent bien régalez. Jean de Patuan demanda qu'on lui fit préſent d'un paquet d'habits faits à la Hollandoiſe, & on lui donna ſatisfaction. Le 15. on fit débarquer tous les ſoldats, pour faire l'exercice & un feint combat devant les deux Rois, qui parurent y prendre beaucoup de plaiſir.

Le 17. l'Amiral déclara dans ſon Conſeil que le Roi ne vouloit pas encore permettre qu'on bâtit un fort ſur ſes terres, diſant que l'Amiral Matelief ne l'avoit jamais requis, mais ſeulement que ce Prince lui aidât à prendre Malacca. Il fut réſolu qu'on lui repréſenteroit les a-

avantages que la conſtruction de ce fort lui aporteroit, tant pour la défence de ſon païs, que pour le commerce.

Le Roi répondit qu'encore qu'il fût bien que les Portugais, équipoient une groſſe armade, il ne les craignoit toutefois pas tant que l'on penſoit, parce-qu'il avoit un recours qui étoit de ſe retirer avec ſes gens vers le haut de la riviére, au lieu qu'il ne pourroit plus le faire quand les Hollandois ſeroient là établis, & qu'il faudroit que ſon peuple demeurât pour leur aider à ſoutenir les éforts des Portugais, d'où pourroit s'enſuivre leur perte entiére: que les Hollandois étoient Hommes auſſi-bien que les Portugais, & qu'il y avoit aparence que quand ils ſe ſeroient établis, & qu'il y en auroit un nombre conſidérable dans le païs, ils voudroient en uſer avec les femmes de ſes ſujets, ainſi-que les Portugais avoient fait autrefois: qu'alors il ſe verroit obligé d'entrer en guerre avec eux, & que d'amis les deux peuples deviendroient ennemis, parce-que ſes Sujets ne ſoufriroient jamais qu'ils euſſent aucun commerce avec leurs femmes.

Il continua donc à refuſer qu'on bâtît un fort, & à demander des ſecours d'argent & de munitions de guerre, & que l'Amiral amenât encore une fois ſon Conſeil à Johor, parce-qu'il avoit quelque propoſition ſecrète à lui faire. Ainſi l'Amiral, acompagné de Molre & de Groenewegen, s'y en alla le 18. du mois.

Le 19. du même mois de Janvier 1609. le Raïa Sabrang, ſuivi des principaux Conſeillers, étant allé le tronver à la loge, lui déclara que *puis-que les forces des Hollandois n'étoient pas en état de le rétablir dans ſon Roiaume*

de

de Malacca, & que ſon plus jeune frére le Roi de Patane, (pour adultére commis avec ſa concubine) avoit été privé de ſon Roiaume & de la vie, par la Reine préſentement regnante, le Roiaume de Patane apartenoit de droit à lui Roi de Johor; que la Reine le poſſedoit injuſtement; & il prioit l'Amiral de l'aſſiſter de ſes forces, pour l'en chaſſer, & que pour recompenſe, ils partageroient le Roianme enſemble.

Le 22. l'Amiral étant retourné à bord, fit aſſembler le Conſeil, où il remontra que le Roi de Johor faiſant la guerre aux Portugais en faveur des Hollandois, & ſe trouvant par là dans un grand danger, il étoit à craindre qu'après leur départ, il chercheroit à s'accommoder avec ſes ennemis, ce qui ne ſe pourroit faire ſans un grand préjudice pour la Compagnie; & que par cette raiſon il ſeroit bon de délibérer ſur ſa propoſition, & de voir s'il ne ſeroit pas à propos de lui acorder ce qu'il demandoit.

Il fut arrêté qu'on aſſiſteroit ce Roi, premiérement d'une ſomme de 3000. réales de huit, qu'on leveroit ſur les éfets des deux navettes qu'on avoit priſes proche du cap Rachado, venant de Maccau: en ſecond lieu de vingt barils de poudre, d'une partie de Tintinago, pour en fondre des boulets; & en troiſiéme lieu qu'on laiſſeroit deux vaiſſeaux, ſavoir *le Lion Rouge* & le yacht *le Griffon*, pour croiſer devant la riviére de Johor, & en mettre les habitans & leur navigation en ſureté, à-condition qu'ils auroient un libre accès dans tous les ports de l'Etat, & qu'il leur ſeroit permis de ſe conformer aux Inſtructions que l'Amiral leur laiſſeroit.

Le 26. le yacht *le Paon* fut commandé pour aller relever *le Griffon*, qui croiſoit avec *le Lion Rouge* au détroit de Sincapura, parce-qu'il y a-

avoit beaucoup de malades à ſon bord. L'Amiral alla auſſi à Johor porter 3000. réales au Roi, pour lui aider à bâtir ſa nouvelle ville.

Le 20. un matelot qui ſe baignoit fut ſaiſi dans le côté par un grand ſerpent d'eau. Il cria d'une ſi grande force qu'il fut ſecouru, mais non-pas aſſez tôt pour empêcher que l'hydre ne lui emportât un gros morceau de chair, dequoi il mourut incontinent après. Le ſerpent ſe tenant toûjours autour des vaiſſeaux, on le prit enfin. C'étoit le plus gros qu'on eût vu pendant tout le voiage. En lui ouvrant le ventre, on y trouva encore le morceau de chair qu'il avoit arraché au matelot, & on alla l'enterrer avec lui.

Le 3. de Fèvrier 1609. l'Amiral aiant expédié ſes afaires à Johor, y laiſſa Jaques Obelaer pour premier Commis, Abraham Willemſz de Ryck, ou le riche, pour Sous-commis, Hector Roos pour lapidaire, parce-qu'il avoit une grande connoiſſance des diamans, avec encore deux Aſſiſtans & quelques autres gens. Van den Broeck, qui y étoit auparavant Commis, fut établi premier Commis du *Lion Rouge*, qui eut ordre, avec *le Griffon*, de croiſer devant la riviére juſqu'au premier jour du mois de Juillet ſuivant, auquel tems ils devoient prendre la route de Patane & de Borneo, pour aller rejoindre la flote aux Moluques. On tira du *Lion Rouge* 20000. réales de huit qu'on mit dans le vaiſſeau *Hollande*; & 10000. réales *du Griffon*, qui furent portées dans le *Rotterdam*.

Le 8. les vaiſſeaux *Hollande*, *Middelbourg*, *les Prôvinces Unies*, *Delft*, *Rotterdam*, *Amſterdam*, *Hoorn*, & *Zélande*, le yacht *le Paon*, & une priſe, mirent à la voile, par un vent de Nord-eſt, & coururent la bande du Sud-eſt. Le 11. ils

ils découvrirent une voile, & l'aiant haussée, on reconnut que c'étoit le yacht *Bonne Espérance* qui venoit de Hollande, & qui aportoit la grande nouvelle de la Tréve de 12. ans, & de nouvelles Instructions de Messieurs les Directeurs, sur lesquelles on devoit à l'avenir se régler, tant à l'égard de la guerre que du commerce; & pour recommander de faire des alliances avec les Princes & Rois des Indes. Il y avoit déja 2. mois que ce yacht étoit parti de Bantam, en compagnie d'une chaloupe de Zélande, qui avoit été 7. semaines séparée de lui.

Le 15. tous les vaisseaux moüillérent l'ancre à la rade de Bantam, sur 4. brasses & demie d'eau. Ils trouvérent là les afaires du Roi fort broüillées. Il avoit le Pongaran son oncle dans son parti: mais les Ponganas ses principaux Officiers étoient contre lui. Chacune de ces deux factions prenoit le prétexte des interêts du Roi & de la Couronne, quoique dans le fonds chacune tâchât à s'emparer du gouvernement, à manier les afaires, & à s'approprier les revenus, pendant-que le Roi étoit encore jeune & en tutelle.

La division étoit allée si-avant, que chaque parti s'étoit retranché & fortifié dans la ville même; & l'on commettoit des actes d'hostilité de part & d'autre. L'Amiral se déclara neutre, fit des présens au Roi, & lui ofrit, suivant les ordres qu'il avoit reçus, de faire un Traité d'alliance avec lui. Le Roi différa de prendre sa résolution jusqu'à la fin de la guerre, & que les Ponganas se fussent retirez.

On fit les mêmes ofres au Roi de Jaccatra, qui étoit alors à Bantam, aiant apris qu'il vouloit prendre en sa protection & emme-

ner avec lui les Ponganas, qui étoient les gens les plus riches & les plus puiſſans de la ville; ſi-bien que nous penſions à nous aller établir à Jaccatra, ſi les afaires de Bantam prenoient un mauvais train, d'autant-plus que cette ville nous eût été bien plus commode, & qu'elle étoit auſſi propre pour le commerce. Ce Prince différa auſſi à ſe déclarer, juſques-à-ce qu'il fût de retour à Jaccatra, afin d'éviter les jalouſies; & il promit d'écouter alors les propoſitions qu'on lui feroit, ſi elles étoient raiſonables.

Le même jour on fit partir quelques vaiſſeaux, entre autres *le Paon* pour aller à Greſſick acheter des vivres, afin d'en raviſtuailler le fort de Banda. On aprit en même tems que les deux yachts l'*Aigle* & *le Faucon*, étoient en route pour aller aux Moluques, en compagnie du *Soleil*, navire de la flote de l'Amiral Paul van Caerden.

Le 19. il fut réſolu dans le Conſeil, que puiſqu'il n'y avoit pas lieu de faire aucun Traité avec le Roi de Bantam, on laiſſeroit à Jaques l'Hermite des inſtructions pour y travailler à l'ocaſion; que d'un autre côté, les ordres venus de Hollande portant qu'on feroit tous les éforts poſſibles pour conſerver les Moluques, il y falloit envoier les vaiſſeaux & les yachts, *Middelbourg*, *Amſterdam*, *le Paon* & *l'Eſpérance*, qui, ſur la route, relâcheroient à Macaſſar, pour y faire alliance avec le Roi, y laiſſer des Commis avec un fonds, & y acheter autant de ris qu'on y en pourroit trouver; & enfin que l'Amiral avec le reſte de la flote iroit à Banda, pour faire auſſi alliance, & demander la liberté de bâtir un fort; & que de-là il s'en

s'en iroit à Tidore & à Ternate : qu'outre cela on envoieroit une chaloupe à la riviére de Johor, pour faire ſavoir au *Lion Rouge* & au *Griffon*, qu'à la premiére mouſſon ils euſſent à ſe rendre à Patane, pour y conclure, s'il étoit poſſible, un Traité avec la Reine, & y charger de la ſoie & du poivre ; puis faire voiles à Lequevo Pequevo, pour y croiſer ſur la carraque qui devoit aller de Maccau au Japon, & s'ils ne la pouvoient découvrir, s'en aller au Japon, pour y trafiquer de leur cargaiſon, & tâcher de faire un Traité avec l'Empereur.

Le 25. la flote prit ſon cours vers Banda, laiſſant à Bantam le Vice-amiral avec les 4. vaiſſeaux détachez, qui, ſous ſon commandement, devoient aller à Macaſſar. On y laiſſa auſſi *le Petit Soleil* & le yacht *Bonne-eſpérance*, qui étoient prêts à retourner en Hollande.

Le 27. on jetta l'ancre devant Jaccatra, où l'on trouva l'*Amſterdam* qui y avoit été envoié pour faire des vivres.

Le 18. de Mars 1609. la chaloupe *le Dragon Volant* étant venuë de Macaſſar joindre la flote, avec le Maître Albert Harmenſz, qui avoit été Maître de hache ſur la flote de l'Amiral Verhagen, & avoit mené à Succadana, dans l'Iſle Borneo, Samuel Bloemart pour y être premier Commis, elle fut envoiée le 20. à Greſſick. C'étoit pour avertir le Commis Pierre Segertſz qu'il y avoit à Macaſſar un navire Eſpagnol, qui y chargeoit du ris, & deux jonques avec lui pour en charger auſſi, & aller ravituailler les Eſpagnols de Ternate, afin qu'il prît des meſures pour les chaſſer, ou pour les empêcher de charger.

Van Driel y alla auſſi, pour relever Cornel-

le Pieterſz van der Meer, qui y étoit premier Commis. Il y porta 10030. réales pour aider à acheter 200. picols de ſoie, qui y avoient été menez par deux jonques de la Chine. On lui ordonna de tirer du yacht *le Paon* & de la loge autant d'argent qu'il lui en faudroit encore, pour acheter toute cette ſoie; & de tâcher de faire des Traitez avec les Rois de Greſſick & de Jortan, ou Joartan, & de les envoier à Bantam.

On trouve à Greſſick beaucoup de ris, de l'arack, & d'autres vivres. Il y va pluſieurs jonques de la Chine pour y acheter des épiceries qu'on y aporte des Moluques; ſi-bien que ce ſeroit un lieu propre pour trafiquer avec les Chinois, & acheter les ſoies qu'ils y mènent.

On avoit détaché *l'Aigle* & *le Faucon*, afin d'aller acheter des vivres, ſous la conduite du Commis Jaques de Bitter, à qui l'on envoia des ordres pour faire voiles inceſſamment à Banda, parce-qu'on craignoit que l'Amiral des Anglois, qui avoit été à Cambaie, où il avoit pris des toiles, ne ſe rendît avant nôtre flote aux Moluques, où l'on en manquoit, & qu'il n'achetât le clou de giroſle, les noix muſcades & le macis.

Cet Anglois avoit tâché de faire un Traité à Cambaie; mais comme le Roi, à la ſollicitation des Portugais, avoit fait mourir le premier Commis David van Denſen, & s'étoit ſaiſi de ſon fonds, l'Anglois ne vit pas qu'il y eût eſpérance de réüſſir. Le Conſeil de nôtre flote envoia auſſi, par la chaloupe, ou le yacht, des lettres à Bloemart, premier Commis de Succadana, pour taiter alliance avec le Roi, ou la Reine de Bengermarſſin, & avec

avec les autres Rois & Princes de l'Iſle Borneo, s'il y voioit quelque avantage à eſpérer pour la Compagnie.

Succadana eſt au bout oriental de Borneo, par les 15. degrès de latitude Sud, où ſe décharge dans la mer une groſſe riviére, que les chaloupes peuvent remonter juſqu'à 40. lieuës; & c'eſt du païs qui eſt vers le haut de cette riviére, qu'on aporte les diamans dans cette ville. La Reine Régente avoit fait mourir, le mois de Janvier précédent, le Roi ſon époux, par jalouſie, & s'étoit emparée du gouvernement.

Le 22. du même mois de Mars, la flote traverſa entre 21. Iſles, qu'on nomme les Paternoſters, qui ſont au-delà de Madure, & l'on y eut un grain ſi violent, qu'on crut que toutes les voiles en ſeroient défoncées.

Entre Java & Madure, à l'Ouëſt, il n'y a que 15. ou 16. piés d'eau. Tout proche giſent les Pater-noſters, Iſles fort-dangereuſes à traverſer. Le paſſage entre Java & Baly eſt auſſi très-étroit, & le moindre grain, ou-bien un changement de vent vous peut pouſſer à la côte, & vous mettre en péril; de-ſorte que quand on navige avec de gros vaiſſeaux, il vaut mieux aller chercher le paſſage des Boucherons.

Ceux qui navigent ſur la fin de la mouſſon d'Ouëſt, c'eſt-à-dire vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la côte de Java, juſques-à-ce que les Iſles de Banda, ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord-quart-de-nord-eſt, parce-que les courans leur ſeront favorables le long de cette côte.

La mouſſon d'Ouëſt commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre,

& finit à la fin de Mars. Mais on a des calmes tout le mois d'Avril, & enſuite des vents variables, juſques à la mouſſon d'Eſt, qu'on a les vents de Sud-eſt, ou de Sud-eſt tirant un peu plus à l'Eſt. Quand on navige dans la ſaiſon des calmes, il eſt bon de raſer auſſi la côte, parce-qu'on y trouve encore les courans de la précédente mouſſon.

Le 8. d'Avril 1609. la flote entra dans le port de Néra, une des Iſles de Banda, où l'on trouva trois vaiſſeaux de la flote de l'Amiral Van Caerden, nommez *Banda*, *Patane*, & le yacht *la Concorde*, le *Banda* y étant en charge. On y rencontra auſſi un navire Anglois, du port de quatre à 500. tonneaux; qui ſe diſoit avoir un gros fonds d'argent, de toiles, d'armes; & qui avoit beaucoup d'empreſſement pour trouver ſa cargaiſon. Il fut cauſe que les Hollandois achetérent 12. réales de huit la bare de noix muſcades, dont ils n'avoient coutume de paier que 9. réales.

L'Amiral voiant le tort que cette maniére d'agir faiſoit auſſi-bien à l'Anglois qu'aux autres, réſolut à ſon tour d'ofrir au-deſſus de lui, & de le fatiguer. L'Anglois s'en étant aperçu, retira ſes gens des Iſles Pulo Wai & Pulo Rin, où ils trouvoient peu de marchandiſes, & fit mine de vouloir s'en tenir au prix ordinaire, & de n'avoir pas envie de les faire hauſſer davantage.

Mais ce n'étoit pas là ſa penſée. Il paroiſſoit mieux pourvu, de toiles & d'armes, que d'argent, quoi-qu'il fît courir un bruit bien contraire. Il étoit allé acheter les toiles à Cambaie pour les vendre aux Moluques, & il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes, que pour les vendre aux Eſpagnols de Ternate, qui en avoient beſoin.

Le

Le 10. le Capitaine de ce vaiſſeau, qui étoit un homme puiſſant & vigoureux, qui parloit fort bien Arabe & Malais, alla lui-même trouver l'Amiral, dans le Conſeil, & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque deſſein formé ſur l'Iſle de Néra, afin qu'il rapellât ſes gens à ſon bord. Il pria auſſi l'Amiral d'envoier à terre un homme fidelle & intelligent, pour avoir l'œil ſur les démarches des Bandanois, afin-qu'il eût connoiſſance de tout à heure & à tems; & enfin de vouloir ſecourir les Anglois, ſi les Bandanois entreprenoient de nuit, ou par ſurpriſe, quelque choſe contre eux, & que pour cet éfet l'Amiral fît toûjours tenir dans ſa loge 30. Mouſquetaires.

Les Bandanois, au nombre de plus de 2000. hommes, faiſoient toutes les nuits la garde autour de la loge des Hollandois, aiant envoié dans la montagne leurs familles & leurs éfets. Ils firent dire à l'Amiral qu'ils vouloient s'aſſembler, & délibérer, ſelon la coutume de leur païs. Ils envoiérent auſſi demander ſecours aux habirans des autres Iſles, & aux Javanois, qui étoient là au nombre de plus de 1500. avec quelques jonques.

Ceux de Lontor & leurs confédérés répondirent qu'une flote ſi-conſidérable ne pouvoit être venuë que dans l'une de ces deux vûës, ou de bâtir un fort à Néra, ou de venger les meurtres auparavant commis dans les perſonnes des Hollandois, & que ces deux choſes ne les regardoient nullement: qu'à l'égard du fort, ils ne doutoient point que dans la préſente conjoncture, la choſe n'arrivât, ou de la part des Hollandois, ou de celle des Caſtillans: que les Hollandois n'avoient fait aucun tort aux ha-

hatort aux habitans de Banda : qu'ils avoient trafiqué avec honnêteté & douceur, & bien paié : que c'étoit à eux de prendre leur parti, & de voir avec laquelle des deux nations ils aimoient mieux entrer en alliance. Le même jour *le Grand Soleil* moüilla l'ancre à la même rade.

Cependant les habitans de Néra se fortifioient à la pointe Sud-ouëst de l'Isle, vis à-vis de l'isle Goumeape, où les Portugais avoient autrefois un fort. Le 11. ils députérent vers l'Amiral pour s'excuser de ce qu'ils n'avoient point encore délibéré ensemble ; ce qui venoit de ce que leurs confédérés n'étoient pas arrivez ; mais ils espéroient que ce seroit le Mécredi suivant. Tout cela n'étoit que pour gagner du tems, & l'emploier à se mettre en état de défense. On disoit aussi qu'un de leurs Saints, nommé Dato, avoit prophétisé qu'il viendroit des hommes blancs, avec plusieurs vaisseaux, qui se rendroient maîtres de leur païs, & l'on croioit que cette prédiction alloit s'accomplir.

Le 14. du même mois d'Avril, les yachts *l'Aigle* & *le Faucon*, avec le Commis de Bitter, qui venoient de la côte de Coromandel, rejoignirent la flote. Le 19. l'Amiral & son Conseil, accompagnez de 250. soldats & matelots, allérent à Lontor, où les Orancaies des Isles les atendoient, pour traiter au sujet de la construction d'un fort à Néra. Il fut bien reçu, au-moins en aparence, par les Orancaies, & l'on alla s'asseoir en rond, à la mode du païs.

Il leur déclara les ordres qu'il avoit du Prince & des Directeurs de la Compagnie, de bâtir un fort à Néra, & leur présenta les Patentes qu'il avoit pour cet éfet, qui étoient écri-

écrites en Portugais, & qu'on leur lut traduites en Malais. Il ne parut pas que cette proposition leur fût fort-agréable, & aiant demandé du tems pour en délibérer l'Amiral s'en retourna sur son bord.

La nuit du 22. les Orancaies s'y rendirent, demandant encore 3. jours de delai, qui leur furent refusez. Enfin ils consentirent à la construction, parce-qu'ils virent bien qu'on la pouvoit faire malgré eux. Pour cet éfet le vaisseau *le Soleil* étoît allé déja prendre poste, tout-à-terre, à la pointe de Néra, où il devoit être joint par deux yachts. Le 24. l'Amiral alla reconnoître la place où l'on pourroit élever le fort.

Le 25. étant encore allé à terre avec son Conseil & 700. hommes sous les armes, pour faire commencer l'ouvrage, il trouva la petite ville abandonnée, les habitans s'en étant fuis vers l'autre bout de l'Isle; ce qui fut d'une grande commodité pour loger les travailleurs, à chacun desquels on assigna son quartier, avec défences expresses de le quitter sans congé, ou d'insulter les habitans, & de piller rien qui leur apartint.

Le 3. de Mai 1609. on commença d'abatre des arbres, & de travailler dans la terre. Mais on connut que le terrein n'étoit pas bon, & l'on vit que d'ailleurs il y avoit un très-grand travail à faire. Ainsi le Conseil s'étant rassemblé on fut d'avis de relever l'ancien fort des Portugais, où il y avoit encore une muraille qui subsistoit tout-autour, & où le tertein étoit bon. On le fit quarré avec quatre angles, deux du côté de la mer, & deux du côté de la terre.

Le 15. *le Patane*, qui avoit une partie de sa

cargaiſon en noix muſcades, & le yacht *le Faucon*, ſe détachérent de la flote, & prirent la route d'Amboine. On nomma deux Députés du Conſeil, pour aller négocier avec les habitans de jortato, touchant la liberté de commerce, & la conſtruction d'une nouvelle loge, à quoi Jaques de Bitter avoit écrit qu'ils s'opoſoient.

Le 22. les habitans de Néra & les autres Inſulaires de Banda députérent vers l'Amiral, pour lui demander qu'il lui plût de marquer un lieu, où l'on pût conférer enſemble, traiter ſur tous les différens, & convenir du prix du macis & du clou, aiant pris réſolution de n'en vendre qu'aux Hollandois. Comme ils étoient dans la fraieur, ils demandérent des otages. On leur envoia de Molre & de Viſcher, qui aiant demeuré quelque tems à Néra, ſavoient un peu la langue du païs, & on leur donna rendévous ſur le rivage, à une portée de mouſquet du quartier, ſous un grand arbre.

Après-midi, qui étoit l'heure marquée, l'Amiral & ſon Conſeil ſe rendirent au rendévous, ſuivis de la compagnie de ſoldats de Cronenbourg, & n'y aiant trouvé perſonne, ils allérent s'aſſeoir ſous l'arbre, réſolus d'atendre avec patience. Enfin après y avoir été longtems, ils envoiérent dans la petite ville Adrien Ilſevier, qui aiant fait un-long ſéjour à Johor, ſavoit la langue Malaie, pour leur faire ſavoir qu'il y avoit longtems que l'Amiral les atendoit.

Ils ſortirent tous au-devant de cet Envoié & lui dirent qu'ils avoient peur des Mouſquetaires qu'ils voioient, & qu'ils ſuplioient l'Amiral & ſon Conſeil de s'éloigner de cette milice, & de s'aprocher vers le bois. L'Amiral y aiant conſenti, fut auſſi-tôt environné de toutes parts.

parts. Alors Jean de Bruin s'écria, M. l'Amiral nous ſommes trahis. L'Amiral voiant le danger demanda ſes armes. A-peine avoit-il parlé qu'il reçut deux ou trois bleſſures, & fut tué avec la plupart de ſes Conſeillers.

Les ſoldats qui étoient ſur le rivage, entendant le bruit qui ſe faiſoit, y coururent promtement, firent feu, & mirent par terre quelques-uns des aſſaſſins. Les autres paſſérent autravers du bois, & s'enfuirent dans leur petite ville. Nos gens étant allez retirer les morts & les bleſſez, trouvérent leur Amiral ſans tête, & percé de 20. coups. J. van Groenewegen étoit dans le même état, auſſi-bien que Jean de Bruin, & A. Ilſevier, y en aiant juſqu'à 30. de maſſacrez. Les aſſaſſins retirérent auſſi les corps de leurs gens, & les emportérent à leur quartier, où ils firent bonne garde toute la nuit.

Le 23. quatre compagnies des nôtres étant allées battre la campagne pour chercher le reſte de ceux qui nous manquoient, & ſavoir s'ils étoient vivans ou morts, on trouva les deux otages de Molre & de Viſſcher, & deux garçons de bord maſſacrez, avec pluſieurs autres, tout proche de la ville: mais on ne put les enlever à-cauſe de la grande réſiſtance des ennemis, & de la multitude d'aſſagaies qu'ils lançoient, dont ils tuérent enore un de nos ſoldats.

L'Amiral, Groenewegen & de Bruin, aïant été enterrez dans le fort, avec les ſolemnités ordinaires, Simon Janſz Hoen fut établi Amiral par proviſion, juſques-à-ce que François Wittert Vice-amiral, fût venu pour remplir cette place. Jean Hendrickſz premier Pilote des *Provinces Unies* fut fait Maître du vaiſſeau, & Conſeiller, & Jaques van Schagen en fut

fait premier Commis. Simon Martenſz Maître du *Delft*, fut établi Conſeiller, & enfin le nombre des Oficiers fut rempli.

Le même jour les habitans de Jortato envoiérent un de nos gens qui y réſidoit, nommé Wouter van den Enden, pour les diſculper du maſſacre, à quoi ils diſoient n'avoir point eu de part, & pour ofrir de vivre en paix avec les Hollandois ainſi qu'auparavant, & de défendre les Commis qui étoient parmi eux contre les habitans de Néra. Van den Enden étant allé faire ſon raport aux inſulaires, ils le renvoiérent dès le même jour à la flote, pour dire qu'il falloit que les Hollandois abandonnaſſent ſans delai leur fort, qu'ils partiſſent, & qu'ils ne laiſſaſſent dans l'Iſle que quelques Commis, comme il y en avoit eu, ſinon que ceux de Jortato leur déclareroient auſſi la guerre; qu'ils ſe joindoient aux autres villes & villages; qu'ils égorgeroient tous ceux de la nation qui étoient dans leur ville, à Pulo Wai, & à Pulo Rin. Le Conſeil fit réponce que ce n'étoit pas là ſon deſſein, & Van den Enden n'oſa le déclarer à ceux de Jortato.

Le 24. Van den Enden fut encore envoié, à Néra par les Jortatois, avec deux Orancaies & un eſclave de Lontor, qu'ils y engagérent par de belles paroles & en lui donnant de l'argent. Lors-qu'ils furent dans la loge, on mit aux fers les Orancaies & l'eſclave, qui en furent fort ſurpris, s'étant atendus qu'on alloit abandonner le fort, & ſe retirer. Il fut alors réſolu d'envoier un eſclave à Lontor avec une lettre, par où l'on déclareroit, que ſi l'on ne renvoioit les Hollandois qui y étoient, on pendroit les deux Orancaies. On ne reçut point de réponce.

Le

Le 25. on fut informé que les habitans de Lontor avoient maſſacré le Commis Dirck Pieterſz qui étoit déja malade, & ſon Aſſiſtant nommé Corneille van Eerden. Sur cette nouvelle on arbora par-tout les pavillons rouges, l'on déclara la guerre aux Bandanois, & on battit Lontor avec le canon.

Le 30. nos chaloupes armées allerent à Néra, où elles brûlérent toutes les navettes & les pirogues qu'elles rencontrérent, avec deux jonques qui étoient ſur les chantiers. Comme les pluïes continuelles ruinoient une partie des fortifications, il fut arrêté qu'on y mettroit des paliſſades.

Le 1. de Juin 1609, le yacht *l'Aigle* fut détaché pour aller à Amboine & à Ternate, porter la nouvelle du funeſte événement qui étoit arrivé. Le 3. un Chinois de Célame vint donner avis d'une entrepriſe que les Noirs méditoient contre les chaloupes. Cependant on travailloit toûjours aux fortifications. Les deux Orancaies qu'on gardoit dans le vaiſſeau *Hollande*, aiant rompu leurs fers, ſe ſauvérent à la nage.

Le 10. on vit une jonque en mer. Les chaloupes l'aiant jointe, on lui cria de ſe rendre. Comme on n'eut point de réponce, on en vint à l'abordage. Le premier qui ſauta ſur ſon bord aiant été tué d'un coup de poignard, ſes compagnons qui y ſautérent preſque en même tems, tuérent d'abord tout ce qu'ils rencontrérent, puis voulant faire les autres priſonniers, ils ſe retranchérent au fond de cale, ſans vouloir ſe rendre. On y mit le feu, & les plus opiniâtres furent brûlez. Il y en eut 15. qui ſe rendirent. La jonque étoit de Greſſick, chargée

de ris, de porcelaines, & de nattes.

Le 22. le *Banda* étant chargé de noix muſcades & de macis, fit voiles pour retourner en Hollande.

Le 5. de Juillet, 1609. toutes les chaloupes armées de matelots & de ſoldats, allérent ataquer Lapetaque, petite place dans le païs de Néra. Les Noirs s'enfuïrent dans les bois, & l'on pilla la ville, où les equipages firent un aſſez bon butin. Entre-autres on y trouva 14. pierriers qui furent menez au fort. Il n'y fut point tué de nos gens: mais le Vice-amiral Hoen y fut bleſſé avec trois ou quatre autres.

Le 26. les chaloupes allérent à Célame, pour brûler quelques bâtimens qu'on diſoit être ſur les chantiers. Mais comme on n'y en trouva point, Jean de Bitter, qui avoit été établi Gouverneur du fort, & qui commandoit en cette expédition, jugea qu'il pouvoit pouſſer plus loin ſon entrepriſe, & mit du monde à terre pour ſurprendre Célame, qui eſt une petite ville fort peuplée.

Ceux de Jortato & de Lontor s'étant aperçus aſſez tôt de ce deſſein, allérent au ſecours de la place, qui par ce moien fit une ſi-vigoureuſe réſiſtance, que les ataquans furent contrains de faire retraite, & de ſe rembarquer avec perte de 9. hommes, & il y en eut 70. de bleſſez, entre leſquels étoit le Commandant, qui fut bleſſé au gras de jambe.

Les jours ſuivans, juſques au 10. d'Août 1609, les Bandanois tâchérent par l'entremiſe d'un habitant de Macaſſar, qui ſe trouva parmi eux, de faire leur paix, & la choſe fut pouſſée ſi-avant, que Henri van Bergel, qui y avoit été premier Commis, eut ordre d'aller

ler avec cet étranger, à bord du *Zélande*, qui étoit à l'ancre devant Lontor, pour y entrer en conférence. L'insulaire de Macassar fut envoié à terre, pour dire aux Bandanois qu'ils fissent avancer une pirogue à moitié-chemin du *Zélande*, où van Bergel alla leur parler. A son retour il fut ordonné que si l'on voioit venir quelque pirogue à la flote, avec une banniére blanche on ne tireroit pas dessus.

Le 11. l'entremetteur de la paix se rendit à bord du Vice-amiral, & lui assura que les insulaires avoient véritablement intention de traiter, & que pour cet éfet ils demandoient une amiable conférence. Le Vice-amiral lui aiant aussi donné sa parole, Van Bergel & Van der Dussen furent députés, pour aller avec cet entremetteur devant Lontor, où quelques Orancaies se rendirent proche d'eux dans des pirogues, & promirent d'aller le lendemain à bord du *Zélande*, pour faire des ouvertures de paix.

Le 12. le Vice-amiral & son Conseil s'étant rendus dans ce vaisseau, & y aiant fait arborer une banniére blanche, l'entremetteur y alla aussi avec quelques Orancaies, qui, sur les propositions qu'on fit, retournérent à terre pour parler aux autres. Le lendemain ils revinrent, & conclurent un Traité, par lequel les Bandanois s'obligérent de ne vendre point de noix muscades ni de macis qu'aux Hollandois, au prix qui étoit réglé; & ils consentirent que toutes les jonques qui viendroient de dehors, allassent moüiller sous le fort, & qu'il ne fût permis à personne d'aller demeurer à Néra, que par la permission du Gouverneur du fort.

Le

Le 14. les insulaires commencérent à porter leurs noix & leur macis au fort, dont le Gouverneur Jaques de Bitter, mourut le même jour, de la blessure qu'il avoit reçuë devant Célame. Le lendemain Henri van Bergel fut établi en sa place, & il eut pour Lieutenant Guillaume van der Voort.

Le 17. il fut résolu que les vaisseaux *Hollande*, *les Provinces Unies*, & *Delft*, mettroient à la voile le 19. pour aller à Amboine & à Ternate; & qu'on laisseroit à Banda le *Rotterdam* & le *Hoorn*, pour tâcher d'y prendre leur cargaison, vu-que tous les jours on aportoit beaucoup de marchandises au fort. Le 19. les vaisseaux destinez pour les Moluques firent voiles, & le *Zélande* prit son cours vers Gressick, pour se rendre ensuite à Bantam, & y charger, afin de retourner en Hollande.

Le 21. les trois vaisseaux ancrérent sous le fort d'Amboine, où ils aprirent que *le Faucon* étoit en charge devant Cambelle.

Le 7. de Septembre 1609. le Vice-amiral manda tous les Orancaies au fort, où il renouvella les Traités avec eux; ce qui se fit avec beaucoup de réjoüissances de la part des Hollandois, comme de la part des Noirs.

Le 16. ils partirent d'Amboine pour aller à Ternate, emmenant avec eux *le Faucon*, & ils prirent leur cours au Nord-nord-ouëst. Le 22. ils ancrérent à la rade de Machian, sous Noffeckia. Le Vice-amiral & son Conseil étant descendus à terre, aprirent que l'Amiral François Wittert, avoit bâti un fort dans l'Isle Timor, ou dans celle de Motier, & qu'il y avoit laissé 60. soldats, bien pourvus de munitions de guerre.

Le

Le 23. ils remirent à la voile, & le 24. ils moüillérent l'ancre, ſous le fort de Malaie, à la rade de Ternate, où ils aprirent que l'Amiral, avec l'*Amſterdam* qu'il montoit, & les yachts *le Paon* & *l'Aigle*, étoit parti le 26. pour aller inſulter les Portugais, aux Manilles, quoi-qu'il eût été averti de la venuë de nos trois vaiſſeaux, & qu'ils étoient alors à Machian.

Le 25. il fut arrêté de faire débarquer 250. hommes, afin d'aller au fort d'Orange, d'où l'on devoit ſortir la nuit, conjointement avec une partie de la garniſon & avec les Ternatois, pour aller ataquer un fort que les Eſpagnols avoient fait à Tallegome. Mais l'obſcurité & le mauvais tems firent différer cette expédition juſqu'au lendemain, que les troupes marchérent ſous le commandement du Capitaine Schot, en qualité de Général. Cependant on s'en revint ſans rien faire, les ennemis étant fort-bien en défence, & n'y aiant, pour aborder la place, qu'un chemin étroit, où il ne pouvoit paſſer qu'un homme à la fois.

Le 8. d'Octobre 1609. le vaiſſea *les Provinces Unies* & le yacht *le Chaſſeur*, avec 4. caracorres, firent voiles de Machian à Tacomma, qui eſt dans l'iſle de Ternate, pour y bâtir un fort. Le 10. après le débarquement, on coupa les brouſſailles, on planta des paliſſades, & enſuite du canon ſur le vieux baſtion qui étoit le long de la mer, & les jours ſuivans on continua les travaux.

Le 16. quatre-vingts Eſpagnols & trois ou 400. Mardicres, vinrent avec une galére & 4. caracorres, & aiant débarqué derriére une certaine pointe, ils marchérent, enſeignes déploiées, vers nos ouvrages, qu'ils virent dé-

ja

ja ſi-bien munis contre leur irruption, qu'ils prirent le parti de ſe retirer vers le bois, où ils trouvérent quelques habitans de Machian, qu'ils n'épargnérent pas, & après les avoir tuez ils allérent ſe rembarquer.

Le 4. de Novembre 1609. on fit battre la caiſſe pour lever une compagnie de 100. hommes, & la mettre en garniſon dans le fort, à qui on donna le nom de Willemſtadt. Adrien Claaſz de Dordrecht, qui avoit été Lieutenant du fort de Malaie, en fut fait Capitaine, & Jean Vligans Lieutenant. Le fort étoit quarré, aiant un baſtion du côté des terres, & une redoute ſur une hauteur qui y eſt. On y fit des ruës bien rangées, & pluſieurs Ternatois allérent y demeurer avec leurs familles; ſi-bien que comme l'endroit eſt commode pour recüeillir le clou, on peut eſpérer qu'avec le tems on en fera une place aſſez conſidérable. Le ſoir du même jour le Vice-amiral partit pour ſe rendre à Malaie.

Le 9. les vaiſſeaux *les Provinces Unies*, *Middelbourg*, *Delft*, & *Hollande*, avec 20. caracorres, allérent à Tidore, & aiant laiſſé tomber l'ancre ſous le vieux fort des Portugais, ils y tirérent quelques coups de canon. Les gens de Tidore plantérent à leur tour du canon dans une demie-lune qui étoit ſur le rivage, & battirent les vaiſſeaux qui furent contrains de reculer hors de la portée de leurs coups. Auſſi la réſolution qui avoit été priſe, ne tendoit-elle qu'à les affamer, & à environner l'Iſle de caracorres, qui, par le moien des vaiſſeaux Hollandois, ſeroient garanties des éforts des galéres Portugaiſes.

Le 18. on convint avec le Roi de Ternate d'al-

d'aller à Bachian, & de tâcher de s'en saisir, pour presser encore plus les habitans de Tidore. Pour cet éfet le Vice amiral aïant passé à bord des *Provinces Unies*, partit avec le Roi de Ternate, accompagné du yacht *l'Espérance*, & de quinze caracorres, laissant les vaisseaux *Delft* & *Hollande*, & *le Griffon*, au côté occidental de l'Isle de Tidore, & le *Middelbourg* devant le fort de Marieco, pour y croiser & empêcher qu'on n'y portât des vivres.

Le 29. le Vice-amiral étant sur la côte de Bachian, fit avancer une chaloupe armée, où il y avoit une banniére de paix, pour demander aux habitans s'ils vouloient entendre à un Traité; & pour leur déclarer qu'en cas de refus on les traiteroit en ennemis. Ils répondirent qu'on n'avoit qu'à s'en retourner, qu'ils ne vouloient pas seulement parler à de tels chiens, & que si l'on ne s'en retournoit vîte, ils alloient tirer sur la chaloupe.

Comme on faisoit ce raport au Roi de Ternate & au Vice-amiral, le frére du Roi de Bachian vint à bord demander si l'on étoit venu dans le dessein de les exterminer? Le Vice-amiral repliqua que c'étoit dans la vuë de traiter amiablement avec eux, ou-bien, s'ils n'y vouloient pas entendre, d'éxercer toutes sortes d'actes d'hostilité.

Sur cette déclaration l'acord fut bien-tôt fait savoir que, de part & d'autre on vivroit en bonne intelligence; & que les insulaires ne donneroient aucun secours aux Espagnols ni aux Mardicres, qu'on avoit résolu de chasser & de détruire. Après cela on fit débarquer les troupes sous la conduite du Capitaine Schot, & les matelots sous celle de Jean Dirckſz qui

eut

eut l'avant-garde, & ils prirent le fort ſans réſiſtance. Il y avoit 18. ſoldats Eſpagnols & 100. Mardicres pour le garder. Mais ils s'étoient retirez & ſauvez vers le haut de la riviére, où l'on ne put les pourſuivre, parce-qu'il n'y avoit pas aſſez de profondeur.

Le 1. de Décembre 1609. un Sergeant Major & 20. ſoldats remontérent la riviére dans des pirogues qu'on fit venir, pour épier la contenance des Eſpagnols, & ils aprirent que le Roi de l'Iſle étoit avec eux; de-ſorte qu'on ne ſavoit ſi l'on étoit en paix ou en guerre avec lui. Dans ce doute on alla le trouver le lendemain avec plus de forces, & on lui demanda des otages, s'il ne vouloit pas être traité en ennemi. Il partit avec nos gens, & vint trouver le Vice amiral, à qui il dît qu'il venoit ſe préſenter lui-même pour otage; & en éfet il paſſa la nuit à bord avec quelques uns de ſes Oficiers.

Les Capitaines Schot & Jean Dirckſz aiant pourſuivi, pendant quelques jours, les ſoldats Eſpagnols, ſe rendirent le 5. au pié de la montagne où ils étoient campez avec les Mardicres. Mais il y avoit de la difficulté à y monter. Enfin quelques ſoldats s'y étant hazardez, il y eut une grande alarme parmi les ennemis. Les Hollandois s'en étant aperçus, leur envoiérent un Noir pour les inviter à parlementer. Ils y conſentirent, & ſur cela nos gens s'empreſſérent à monter.

Un Alpheres, ou Enſeigne, les voiant faire, leur cria, Halte là, ou-bien nous ferons feu. Que demandez-vous? Les Hollandois répondirent; Nous venons vous ofrir une capitulation avantageuſe, qui eſt de vous rendre priſonniers, afin d'être échangez pour ceux de

nos

nos gens qui le ſont auſſi, ou-bien ſi l'on vous prend, on vous livrera aux Maures. Ils répondirent qu'ils aimeroient mieux mourir que de ſe rendre priſonniers.

Enfin pourtant, après s'être conſultez, ils demandérent un ſauf-conduit pour ſe retirer, & qu'on leur fournît deux caracorres. Au-lieu de cela on leur ofrit de les mener à Tidore, ou à Ternate, pourvu qu'ils rendiſſent les armes. Les gens mariez & le Prêtre y conſentirent; mais l'Alpheres s'y opoſa, & voulut qu'on s'engageât à mettre à terre lui & ſes gens tout-armez, ou qu'autrement il n'avoit plus rien à dire.

A l'inſtant on cria des deux côtés, Aux armes, Aux armes, & l'on fit le plus grand feu qu'on put. Mais il pleuvoit ſi-fort, qu'on ne pouvoit rien faire, & les Hollandois furent contrains de ſe retirer. Alors les ſoldats commencérent à faire les fanfarons, & à dire aux Mardicres, ou gens mariez; ,, Le voiez-vous ,, à-préſent que les Hollandois ne ſont que des ,, poules? Les voiez-vous fuir? Quoi nous ,, nous ſerions livrez entre leurs mains? Un ,, ſeul d'entre nous battra toûjours dix de ces ,, chiens de Lutériens.

Le 6. nos gens eurent ordre d'aller encore les ataquer, quoi-qu'il fût difficile de monter juſqu'à eux, ſur-tout-à-cauſe de la multitude de pierres qu'ils jettoient. Néanmoins en montant tous à la fois, on parvint à la fin juſqu'à eux, & l'on tua tout ce qu'on put atraper. Ce qu'il y eut de cruel, & d'inévitable en même tems, fut que les Ternatois éxercérent leur vengeance ſur les femmes & ſur les enfans, & maſſacrérent tout, à la réſerve de 8. Eſpagnols qu'on

qu'on fit prisonniers, & de quelques Mardicres, qui s'enfuirent dans les bois.

Le 10. le Capitaine Schot & le Roi de Ternate prirent la route de Machian; mais le Vice-amiral demeura encore à Bachian, où il fit faire quatre bastions au fort, qui fut nommé De Barneveldt. Le même jour on dressa & on signa un Traité entre les Hollandois & les Rois de Ternate & de Bachian, pour se prêter mutuellement secours contre les Espagnols & les Portugais, qu'on regardoit comme les ennemis communs.

Tous les Caboves, ou Chrétiens, furent aussi mandez devant le Vice-amiral, pour lui prêter le serment au nom du Prince d'Orange, & déclarer qu'ils tenoient les Espagnols & les Portugais pour ennemis, & qu'ils demeureroient fidelles aux Hollandois; ce qu'ils promirent fort-volontiers, & en conséquence il leur fut permis de retourner avec leurs familles habiter sous le fort.

Le 11. on eut avis que l'ennemi avoit paru de l'autre côté de l'Isle, avec une galére & 4. caracorres. Bien-qu'on ne crût pas que cela fût possible, on ne laissa pas de commander le Capitaine Jean Dirckfz & le Sergeant Major, avec 60. soldats, pour aller sur la hauteur, & défendre le Roi, ses femmes & ses enfans.

Le 12. le Capitaine étant sur cette hauteur envoia quelques Insulaires à la découverte. Ils raportérent qu'ils avoient vu l'ennemi, & quoiqu'on n'en crût rien, on fit donner avis de ce raport au Vice-amiral qui envoia le lendemain 20 soldats pour en découvrir la vérité. Cependant le Roi se retira & emmena sa famille & ses gens.

Le

Le 13. le Sergeant Major qui commandoit les 20. ſoldats, paſſa devant un lieu où étoient en embuſcade 400. Mardicres, qui ne ſe montrérent point. Le Sergeant aiant fait deux lieuës de marche ſans rien découvrir, revint ſur ſes pas, juſqu'à l'endroit où étoit l'embuſcade, qui fit alors un grand feu, & mit les Hollandois en fuite, après qu'ils eurent perdu leur Commandant.

Cependant les Eſpagnols, de leur côté, n'étoient pas plus aſſurez, ainſi-que le raporta un Mardicre déſerteur, & ce raport paroiſſoit fort croiable, car ſans cela ils auroient deu coucher par terre tout le parti Hollandois. Ceux qui étoient ſur la hauteur, aiant entendu le bruit des armes à feu, allérent au ſecours de leurs compagnons, qu'ils trouvérent épars dans les bois comme des brebis errantes. Le 14. l'ennemi content de cette rencontre ſe retira, & le 15. les Hollandois s'en retournérent au fort de Barneveldt.

Le 16. Adrien van der Duſſen fut établi pour deux ans Gouverneur & premier Commis de ce fort, où on laiſſa une garniſon de 50. ſoldats. Le 19. le Vice-amiral ſe rembarqua dans le yacht *l'Eſpérance*, pour retourner à Ternate, laiſſant là le vaiſſeau *les Provinces Unies*, juſques-à-ce que les ouvrages du fort fuſſent amenez à perfection.

Le 4. de Janvier 1610. le même yacht retourna porter au fort des munitions de guerre & 8. petits canons, dont il y en eut un qui tomba à la mer en les débarquant. Le 7. le Droſt de Ternate, nommé Chriſtiaen, ſe rendit à Bachian, avec un Eſpagnol & deux caracorres, pour prendre quelques Mardicres, qu'on

qu'on vouloit échanger contre ceux de nos gens que les Eſpagnols tenoient priſonniers ſur leurs galéres, à quoi le Roi s'opoſa, ſoutenant qu'ils étoient ſes Sujets. Ainſi le Droſt ſe retira ſans rien faire.

Le 22. le yacht *le Chaſſeur* mena huit tonneaux de ris au fort, & y porta la nouvelle de la mort du Vice-amiral, arrivée le 16. devant Tidore, non ſans ſoupçon qu'il eût été empoiſonné.

Le 27. les vaiſſeaux *les Provinces Unies* & *le Chaſſeur* partirent de Bachian pour aller à Tidore. Le 28. *le Chaſſeur* ſe mit de l'avant pour porter des lettres, parce qu'il pouvoit traverſer avec moins de péril par les dedans, & par ce moien joindre plutôt la flote.

Mais le navire *les Provinces Unies* aïant été ſouvent pris de calme, & aïant navigé avec d'autres incommodités encore, juſques au 3. de Fèvrier 1610. laiſſa tomber l'ancre, ce jour-là, ſur la côte de Gilolo. Il y fut battu d'une groſſe tempête, juſques au lendemain qu'il remit à la voile pour regagner Bachian, ce qu'il ne put faire que le 7. du mois. Le Sous-commis aïant paſſé à ſon bord, y mena 4. priſonniers Eſpagnols, qui avoient été pris par nos caracorres, afin de les tranſporter à Ternate.

Le 9. le navire remit à la voile, & aïant été encore contrarié par les vents, il moüilla l'ancre le matin du 19. ſur la côte de Machian, à la rade de Taffaſo, où le Capitaine Schot ſe rendit à ſon bord, & dit que les vaiſſeaux, *Middelbourg*, *Hollande* & *Delft* avec le yacht *le Chaſſeur*, étoient en parage pour croiſer.

Le 24. le navire ſe trouva tout-proche de Motir, où le Capitaine Adrien Clementſz. étant

étant venu à bord, raporta que la flote Eſpagnole des Manilles, conſiſtant en 6. frégates & deux jonques, bien chargées de vivres, mais de peu de ſoldats, avoit terri à Gamalamme.

Le 27. le navire rejoignit nôtre flote à la rade de Malaïe, & il y trouva deux priſes faites ſur celle des Manilles, ſavoir un yacht du port de 120. tonneaux, & une jonque chargée de vivres & de munitions de guerre, avec 50. Eſpagnols, parmi leſquels il y avoit 2. Moines, & 2. Capitaines. Ces priſonniers diſoient en général, que l'Amiral Wittert faiſoit beaucoup de deſordre aux Manilles; mais ils ne raportoient aucune particularité.

Le 1. de Mars 1610. le même navire *les Provinces Unies* reçut ordre de retourner à Bachian, parce-qu'on avoit eu nouvelles que le Gouverneur de Gamalamme étoit allé avec toutes ſes forces pour reprendre le fort; & l'on y embarqua du ris pour la garniſon. Le 5. le navire jetta l'ancre ſous le fort, & le Capitaine aiant paſſé à ſon bord, dit qu'il n'avoit point vu d'ennemis, mais que le bruit couroit qu'ils avoient l'œil ſur Labova, & que c'étoit pour y aller qu'ils avoient tiré des gens de quelques garniſons. Le Roi & les inſulaires parurent avoir beaucoup de joie de la venuë du navire, & du ſoin qu'on prenoit de leur conſervation.

Le 23. *le Chaſſeur* ſe rendit auſſi ſous le fort de Barneveldt, & y porta nouvelles de la délivrance de l'Amiral Paul van Caerden, qui étoit retenu priſonnier depuis longtems, & qui avoit été échangé le 18. pour quelques Eſpagnols pris dans la derniére flote des Manilles. On ſut auſſi que le vaiſſeau *Hollande* étoit en charge à Amboine.

Le 27. le Droſt de Ternate revint à Bachian, avec une caracorre & trois Commiſſaires Eſpagnols, pour prendre les Chrétiens, qui auroient volonté de ſe retirer à Ternate. Il y eut ſix familles qui acceptérent ce parti.

Le 22. d'Avril 1610. le Capitaine Schot vint à Bachian ſur le bord du *Chaſſeur*, avec des lettres de l'Amiral, portant ordre au navire *les Provinces Unies* de ſe rendre inceſſamment à Ternate, & d'y faire un mois de ſéjour, pour renouveller & confirmer l'alliance entre les habitans de cette iſle & ceux de Bachian: comme auſſi de prendre les équipages des caracorres, & de les faire travailler à un nouveau baſtion, à l'entrée de la riviére, & à perfectionner les ouvrages du fort: & encore de prendre deux caracorres pour les mener à Tſevames enlever, de gré ou de force, le peuple qui y étoit, & l'emmener à Motir.

Le 28. le navire aiant mis à la voile, alla moüiller l'ancre le 1. de Mai 1610. ſur la côte d'Om-bachian, où l'on trouva de bonne eau, avec beaucoup de buffles & de ſangliers. Corneille van Eck, qui alloit avec une caracorre à Amboine, y moüilla auſſi.

Le 2. de Mai, nous remontâmes la riviére dans un canot, juſqu'à un vieux château ruïné, où quelques années auparavant le Roi de Bachian, avoit acoutumé de faire du ſéjour, pour tuer des buffles & des ſangliers, dont il y a une quantité incroiable. Mais ils ſont ſi-ſauvages qu'on a de la peine à en tuer: car dès-qu'ils aperçoivent un fuſil, ou qu'ils ſentent la poudre, ils fuïent d'nne vîteſſe extrême dans les bois. Les habitans de Bachian, qui connoiſſent leurs retraites, s'y gliſſent adroi-

te-

tement de nuit, & en tuent un grand nombre.

Le lieu d'Om-bachian eſt fort agréable. C'eſt une plaine très-fertile, qui produit abondance de limons & d'autres fruits, auſſi-bien que de ſagu & de clou de girofle; de-ſorte que c'eſt dommage qu'il demeure inculte & ſans être peuplé. Les inſulaires de Tidore y vont ſouvent, pour prendre & préparer du ſagu. C'eſt ce qui fait que ceux de Bachian n'oſent y aller, s'ils ne ſavent que les autres n'y ſont pas; mais quelque ſoin qu'ils prennent à épier l'ocaſion, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent ſurpris.

Cette iſle eſt auſſi très-poiſſonneuſe, & on la regarde comme la plus fertile des Moluques. Le Roi a été contraint de l'abandonner, parce-que ceux de Tidore lui tuoient tous ſes gens, & il s'eſt retiré à Labova, qui eſt une grande iſle, à une portée de petit canon de Bachian. Le Roi de Labova, & tout ſon peuple, qui comme lui s'eſt fait batiſer, eſt ſous le pouvoir des Portugais, comme y étoit celui de Bachian, chacun de ces deux Rois aiant peu de forces, ils s'étoient unis d'interêts, & faiſoient la guerre enſemble.

L'iſle de Labova, où eſt le fort de Barneveldt, eſt fort agréable. Elle produit beaucoup de clou de girofle, qui ne peut être recüeilli, parce-que l'iſle eſt grande, & qu'il y a peu de monde. On y trouve quantité de limons, de Cokeſi, de poiſſon, de poules, de ſangliers, de ſagu, & de quelques autres denrées. Elle eſt à-peu-près comme Amboine. Il y a beaucoup de bois qui eſt propre à faire des doublages de vaiſſeaux.

Le 5. du même mois de Mai, le navire moüilla l'ancre à Machian, & le 10. à la rade de Ma-

laïe. On trouva tout en bon état dans ces deux iſles, hormis que le 28. de Mars précédent le yacht *le Griffon* aiant chaſſé ſur ſes deux ancres, étoit allé échoüer ſur la côte de Machian. On avoit pourtant ſauvé tout ce qui étoit dedans, & l'équipage avoit été diſtribué ſur d'autres vaiſſeaux. Il étoit encore ſurvenu un autre malheur, ſavoir à Adrien Lemmertſz Capitaine de Motir. Il alloit à Machian, dans une pirogue, avec ſon Caporal, 7. ſoldats & 3. matelots; & ſur la route aiant été ataqué par ceux de Tidore, il avoit été tué avec toute ſa troupe.

Nous aprîmes auſſi la cruelle action commiſe par le Roi de Ternate, en la perſonne de la Reine ſon épouſe, qui auroit bien pu avoir de funeſtes ſuites. Ce Prince aiant épouſé la fille du frére du Sugage de Sabaos, qui eſt comme un Souverain, & qui eſt fort vaillant, l'avoit poignardée la nuit, ſans en avoir aucun ſujet, & l'avoit fait jetter à la mer. Ce meurtre, qui ne pouvoit être tenu caché, étant venu aux oreilles du Sugage, il en avoit été tellement touché & irrité, qu'il ne voulut plus entendre parler d'aucun Ternatois, ni les ſoufrir ſur ſes terres. Il s'étoit fortifié à Gilolo, & avoit déclaré qu'il renonçoit à toute alliance, & qu'il refuſeroit tous devoirs de vaſſal, juſques-à ce qu'on lui eût fait juſtice, ſoit en faiſant mourir le Roi, ſoit en le chaſſant de ſon Roïaume.

Les Hollandois, qui vouloient demeurer neutres, avoient envoié des Députés au Sugage, pour tâcher de le reconcilier avec le Roi, mais ç'avoit été ſans ſuccès. Ce Prince avoit déclaré que ſi on ne lui faiſoit juſtice, il avoit réſolu d'atendre juſqu'à la venuë de la premiére flote qu'on envoieroit de Hollande, & que ſi elle ne pou-

pouvoit chaſſer les Eſpagnols des Moluques, il ſe joindroit avec eux & avec les inſulaires de Tidore, pour ſe vanger des Ternatois.

Ainſi les habitans de Ternate ſe voioient dans un grand péril. On emploia tous les Sugages, & les autres Seigneurs de Machian, & des autres lieux, pour être médiateurs, & tâcher d'acommoder l'afaire. Enfin on convint que le Roi ſeroit privé de ſa couronne & de tous ſes biens, à-condition que le Gougou, ou Goegoe, vieux oncle du Roi, gouverneroit juſques-à-ce que le Roi eût reconnu ſa faute, & changé de vie; parce-que ce meurtre n'étoit pas la ſeule mauvaiſe action qu'il eût faite, & que les Ternatois étoient fort mécontens de ſa conduite. La choſe aiant été éxécutée, le Roi tomba tout-à-fait dans le mépris de ſes Sujets.

Le 1. de Juillet 1610. Paul van Caerden, fut déclaré Gouverneur de toutes les Moluques, au bruit du canon de Malaïe & de tous les vaiſſeaux. Le 6. le Capitaine Schot, qui montoit le yacht *le Chaſſeur*, vint moüiller à la rade de Malaïe, & raporta qu'on avoit fait encore un baſtion au fort de Machian d'où il venoit; & qu'il avoit fait tranſporter les habitans de Ganua, au nombre d'environ 1000. ames, à Motir, pour peupler cette iſle.

Le 7. le *Delft* fit voiles, pour aller à Patane chercher ſa cargaiſon. *Les Provinces Unies*, navire qui étoit deſtiné pour aller prendre auſſi la ſienne à Greſſick, & à bord duquel étoit celui qui a tenu le préſent Journal, eut ordre de faire encore 10. ou 12. jours de ſéjour, dans l'eſpérance de la venuë de la flote qu'on atendoit de Hollande, & qu'on ne doutoit point qui ne fût à Banda, ou à Amboine.

LES HOLLANDOIS ont préſentement, l'An 1610. à Ternate le fort de Malaïa, ou Malaïe, qui a 4. baſtions, une garniſon de 80. ſoldats & 2. à 3000. habitans dans ſa dépendance. Plus le fort de Tacomma, ou Willemſtadt, où il y a une garniſon de 96. ſoldats, & plus de 1000. habitans dans ſa dépendance.

A Machian ils ont trois forts; Taffaſo qui a 4. baſtions; Nofeckia ou le fort Maurice, qui en a auſſi 4. & Tabilolla qui en a deux. Il y a dans tous les trois 128. ſoldats en garniſon, & plus de 8000. habitans dans leur dépendance.

A Motir, ou Motier, ils ont le fort Naſſau, qui a 3. baſtions, une garniſon de 80. ſoldats, & plus de 2000. habitans, originaires de l'iſle, ou venus de Ganua, dans ſa dépendance.

A Bachian, où à Labova compris ſous Bachian, ils ont le fort de Barneveldt, qui a deux baſtions, & il y a une garniſon de 48. ſoldats.

Ainſi la Compagnie n'a préſentement aux Moluques que 430. ſoldats, ce qui eſt trop-peu pour conſerver tant d'iſles & de forts. Les Eſpagnols ont à Ternate la ville de Gamalamma, qui eſt ſi bien fortifiée, qu'on la regarde comme imprenable. Ils ont encore, entre Gamalamma & Malaïe, le fort de SS. Pedro & Paulo, qui a trois baſtions revêtus de pierre.

Ils ont dans leur poſſeſſion la capitale de Tidore, & un fort dont on ne ſait pas bien l'état. Ils ont auſſi quelques petits forts ailleurs, pour les favoriſer quand ils vont querir du ſagu.

Dans tous ces forts ils ont 800. ſoldats Eſpagnols en garniſon, & à-peu-près autant d'Indiens des Manilles, qui travaillent ſans ceſſe à de nouvelles fortifications. Ils ont auſſi une

une galére & une galiote, qui leur ſont de beaucoup d'utilité.

C'eſt une grande incommodité qu'il n'y ait point de vivres dans toutes ces iſles ; car il faut y en mener ſans ceſſe, & y en avoir toûjours de groſſes proviſions, pour nourrir tant de gens. Mais c'eſt ce qui aporte auſſi de grands profits à la Compagnie ; car ſes Commis ne donnoient alors que 2. livres de ris pour une livre de clou de girofle.

Le 18. du même mois de Juin 1610. comme la flote qu'on atendoit ne venoit point, le navire *les Provinces Unies* fit voiles à Greſſick, & le 20. de Juillet ſuivant, il y moüilla l'ancre, aiant trouvé à la rade le *Rotterdam* & le *Hoorn*, qui y étoient depuis un mois. Ils y avoient chargé 200. laſtes de poivre, & il n'y en avoit plus à vendre.

Ils raportérent que les inſulaires de Banda s'étoient ſoulevez de nouveau, & nous avoient déclaré la guerre, par l'inſpiration d'un Anglois qui étoit à l'ancre ſur la côte de Céram, & qui avoit envoié ſes gens à Pulo Wai & à Pulo Rin, pour acheter les noix muſcades & le macis, qu'on lui menoit à bord.

Ils dirent auſſi que depuis qu'ils étoient à cette rade, le Roi de Madure avoit éxercé des hoſtilités contre eux, leur aiant pris la chaloupe du *Hoorn*, & tué un homme : qu'il faiſoit faire une garde éxacte, & avec beaucoup de gens, dans une certaine riviére nommée Avrabai, de-ſorte qu'il ne faiſoit pas ſeur pour les chaloupes, d'aller à Greſſick.

Les deux premiers Commis de ces vaiſſeaux y étoient pourtant alors, ne ſachant pas comment ils pourroient retourner à bord ; à quoi toutefois

fois ils se hasardérent le lendemain, s'étant embarquez dans une petite jonque, où le Sabandar de Gressick se mit avec eux. Ce même jour les trois vaisseaux firent voiles vers Jaccatra, par un vent de Sud-sud-est, rangeant la côte à l'Ouëst-quart-de-nord-ouëst.

Le 29. ils moüillérent l'ancre à la rade de Jaccatra, sur 4. brasses d'eau, & après avoir pris des rafraîchissemens, entre-autres 67. tonneaux d'arack, ils remirent à la voile le 2. d'Août. Le 4. ils ancrérent à la rade de Bantam, où le Commis Jaques l'Hermite leur dit qu'il étoit mort quantité de gens de sa loge fort promtement, & que de 25. personnes il ne lui en restoit plus que 9.

Le 10. du même mois d'Août, le yacht *le Dragon Volant* alla moüiller l'ancre auprès d'eux. Il venoit de Succadana & en amenoit le Commis, nommé Samuel Bloemart, qui aportoit une partie considérable de diamans, & qui demandoit à être déchargé, vu que le tems de sa commission étoit fini. Il avoit laissé par provision son Assistant en sa place.

Le 4. de Septembre 1610. les vaisseaux *Rotterdam* & *Hoorn*, qui avoient leur charge, firent voiles pour retourner en Hollande, avec ordre de relâcher à l'isle Maurice, & d'y atendre jusqu'à la mi Décembre *les Provinces Unies*, qui devoit demeurer encore un mois à la rade de Bantam, pour charger du poivre de la nouvelle recolte, n'y en aiant plus de vieux. Que si ce navire ne se rendoit pas à l'isle Maurice dans le tems marqué, les deux autres devoient aller à Sainte Héléne, & y séjourner jusqu'au dernier de Mars.

Le 11. *le Griffon* qui revenoit de Banda, moüil-

moüilla auſſi l'ancre à la rade de Bantam. Il confirma les nouvelles de la guerre qu'on y faiſoit aux Hollandois, diſant que deux jours avant ſon départ, il avoit fait pendre à ſon beaupré un Bandanois, qui avoit été ſurpris en voulant couper le cable du vaiſſeau. Il dît auſſi que l'Anglois étoit encore ſur la côte de Céram, & qu'il avoit preſque ſa cargaiſon.

Le 26. il y moüilla un autre vaiſſeau de la côte de Coromandel, où il avoit été pris par *le Petit Soleil* & par *la Concorde*, étant chargé d'anil, & de toiles. Cette priſe étoit partie d'Achin en compagnie du *Petit Soleil*, qui par-conſéquent étoit ſur le point de paroître auſſi. Elle amenoit Pierre Iſaackſz Commis de Maniapatam, par qui l'on aprit que les afaires alloient bien, ſur la côte de Coromandel. Le 28. *le Petit Soleil* laiſſa tomber l'ancre auprès de la priſe.

Le 29. le yacht *le Levrier* vint terrir à Bantam, amenant de Hollande Warnaer van Borchum Capitaine & premier Commis, qui confirma la nouvelle de la Tréve de 12. ans, concluë entre le Roi d'Eſpagne & les Etats. Le 10. d'Octobre ſuivant, le même yacht fit voiles à Greſſick, pour y prendre une partie de bois de ſantal & d'autres marchandiſes, afin de les porter à la côte de Coromandel.

Le 18. le vaiſſeau Anglois qui avoit été à l'ancre ſur la côte de Céram, & avoit chargé à Banda, territ auſſi à Bantam. Le Capitaine ſe nommoit David Middelton. Il avoit ſa charge entiére, & il raporta que les Hollandois du fort de Banda faiſoient toûjours la guerre aux inſulaires, qui ſouhaitoient alors la paix, mais que la garniſon n'y vouloit pas conſentir. Il

dit auſſi qu'il s'étoit fort étonné que le *Rotterdam* & le *Hoorn* fuſſent partis ſi vîte de Banda, & qu'il étoit aſſuré qu'il y avoit encore aſſez de marchandiſes pour charger un vaiſſeau.

Le 14. de Novembre 1610. le navire *les Provinces Unies*, aiant ſa charge de ſoies, de fil de coton, d'anil, de diamans & de poivre, mit à la voile pour retourner en Hollande. Le 16. il découvrit un navire en mer, qui ſe trouva être un de ceux de la flote qu'on atendoit de Hollande, ſous le commandement de l'Amiral Pierre Both d'Amersfort. Il ſe nommoit *le Lion Blanc* & étoit venu en compagnie de 7. autres, qui étoient partis de Hollande au mois de Janvier 1610. ſavoir.

Amſterdam, qui portoit le pavillon, du port de 800. tonneaux, monté par l'Amiral Both: *Orange*, du port de 700. tonneaux: *le Lion Blanc*: *le Lion Noir*, du port de 600. tonneaux: *Fleſſingue*, du port de 600. tonneaux: *Ter Goes* ou *Gous*, du port de 260. tonneaux: *Ceilon*, du port de 340. tonneaux, qui étoit deſtiné pour aller à l'iſle Maurice, prendre la cargaiſon de l'*Eraſme* qui y étoit hors d'état de naviger: & le yacht *le Braque*.

Le 17. le navire *les Provinces Unies* n'aiant pu recevoir de ces vaiſſeaux les inſtructions dont il avoit beſoin, & manquant d'un cable, reprit la route de Bantam. On fut ſurpris de voir dans cette nouvelle flote des femmes Hollandoiſes, n'en aiant point encore paru aux Indes. De 36. qui s'étoient embarquées, il en étoit mort deux ſur la route; & il étoit né auſſi deux ou trois enfans.

Le 18. le navire moüilla l'ancre à Pulo Panian, où l'on trouva le yacht *le Levrier*, qui venoit

noit de Greſſick chargé de bois de ſantal, & une chaloupe qui venoit d'Amboine. Les lettres des Moluques portoient qu'au mois de Juillet précédent le Gouverneur Paul van Caerden allant, ſur le yacht *Bonne Eſpérance*, de Malaïe à Machian, avoit été pris par la galére Eſpagnole, & remis dans ſon ancienne priſon à Gamalamma : que l'Amiral François Wittert, en faiſant décharger quelques jonques, avoit été ſurpris aux Manilles par les Eſpagnols, & tué dans le combat : qu'il avoit été ataqué par plus de 12. vaiſſeaux à la fois ; qu'il s'étoit longtems défendu : que l'*Amſterdam* avoit été emmené aux Manilles, aïant 21. morts à ſon bord avec l'Amiral : que le yacht *le Faucon* en avoit 22. que les Oficiers avoient été tuez, à la réſerve de Pierre Gerritſz, Maître du yacht, & Pierre Hertſing, qui étoient tous deux bleſſez : que *le Faucon* avoit été auſſi emmené : que les Eſpagnols avoient fait 120. priſonniers ſur les deux navires.

A l'égard des autres vaiſſeaux de leur compagnie, le yacht *l'Aigle* avoit ſauté en l'air : *le Paon* & la chaloupe du *Delft* s'étoient ſauvez, ſans qu'on ſût préciſément où ils étoient allez ; mais on croioit que c'étoit à Patane. Ces nouvelles firent prendre la réſolution de ne partir que le 25. du mois, afin de pouvoir faire aux Sieurs Directeurs un raport certain de ce qui s'étoit paſſé.

Le 26. de Novembre 1610. le navire remit à la voile en compagnie d'un Anglois, poür retourner en Europe. Le 6. de Février 1611. ils laiſſérent tomber l'ancre dans la baie de la Table, ſur 15. braſſes, fond de pierre dure, où ils virent deux vaiſſeaux auſſi moüil-

lez. Le 27. ils ancrérent à la rade de Sainte Héléne, & y trouvérent le *Rotterdam*, le *Hoorn* & le *Ceilon* qui avoit été à l'iſle Maurice, & y avoit pris la cargaiſon de l'*Eraſme*. Ils aprirent que l'Amiral Pierre Both étoit arivé à cette iſle, avec ſon vaiſſeau démâté, en compagnie du *Ter Goes* & du yacht *le Braque*, d'où, après s'être raccommodez, ils avoient continué leur route vers Bantam.

Enſuite les quatre vaiſſeaux Hollandois aiant remis à la voile, continuérent heureuſement leur navigation, ſans qu'il leur arivât rien de remarquable ſur la route, & ils ſe rendirent en Hollande très-richement chargez.

VOIAGE au JAPON.

DES AUTRES Vaiſſeaux de la flote de l'Amiral Verhoeven, il y eut le yacht nommé *le Lion avec le Faiſceau de fléches*, qui reçut ordre d'aller au Japon. Pour cet éfet s'étant ſéparé de la flote, qui étoit devant la riviére de Johor, le 17. de Mars 1609. il alla moüiller l'ancre à Patane, & le 18. de Juin ſuivant, on vit les iſles de Lamo, qui lui demeuroient à 3. lieuës au Nord-oueſt-quart-à-l'Ouëſt.

Le 22. du même mois de Juin on vit Iſla Pequenna, ou la Petite Iſle, au bout Nord-ouëſt de laquelle on ancra. Le lendemain on alla chercher une bonne rade, & l'on jetta l'ancre ſur 25. braſſes, fond de roches aiguës.

Le 1. de Juillet 1609. on découvrit les terres, qu'on crut être Iſla Firando. On jetta la ſonde & l'on trouva 50. braſſes. Là on vit venir à bord pluſieurs champans, & d'autres petits bâtimens, qui dirent que l'on étoit déchu

à

à Nangueſacque, montrant Firando à l'Ouëſt, où l'on mit le cap, & l'on prit deux lamaneurs Japonois, qui pilotérent le vaiſſeau par le détroit de Firando juſqu'à la rade.

Le 3. un grand nombre de perſonnes conſidérables allérent voir le yacht, marquant y prendre beaucoup de plaiſir, & être fort contens de ſa venuë. Il y en alla plus de 200. ce qui donna lieu à l'équipage de ſe tenir ſur ſes gardes.

Le 27. les Commis A. van den Broeck & N. Puick, allérent avec deux Aſſiſtans & un Interprète Flamand à la Cour de l'Empereur du Japon, pour lui faire la propoſition d'un Traité de commerce.

Le 8. d'Août 1609. le Gouverneur de Firando alla viſiter le yacht, & y fut reçu au bruit de toute l'artillerie. Le 27. le Gouverneur de Nangueſacque y alla auſſi, & on lui rendit la même civilité.

Le 13. de Septembre 1609. les Commis étant retournez à bord, raportérent qu'ils avoient obtenu de l'Empereur ce qu'ils demandoient. Le 3. d'Octobre le yacht aiant remis à la voile, alla terrir le 31. de Novembre à Bantam, d'où étant parti le 10. de Janvier 1610. il ſe rendit heureuſement au Texel le 20. de Juillet ſuivant.

Après ce voiage on prit des meſures pour établir le commerce du Japon. On y envoia des vaiſſeaux, & entre-autres le yacht *le Braque*, qui moüilla l'ancre à Firando le 1. de Juillet 1611. ſur ſix braſſes, fond de ſable, proche de la loge qu'on y avoit acordée aux Hollandois. Voici ce que porte le Journal qui a été tenu de ce Voiage.

Le vieux & le nouveau Gouverneur de l'iſle s'étant rendus à nôtre bord, marquérent beaucoup de joie de nôtre venuë. Nous fîmes préſent au vieux Gouverneur de deux petits vaiſſeaux de pierre propres pour boire, qu'il paroiſſoit ſouhaiter beaucoup, & d'un demi fromage; & lors-qu'ils ſe retirérent on leur fit une ſalve.

Nous trouvâmes tout en bon état au comptoir; mais les Commis s'étonnérent de ne voir qu'une ſi petite cargaiſon, après les avis qu'ils avoient donnez à Patane de la néceſſité qu'il y avoit d'y en envoier une plus conſidérable, particuliérement des ſoies cruës, qui y étoient devenuës fort chéres. Ils ne pouvoient comprendre qn'on eût fait la dépence du voiage d'un vaiſſeau, & que cependant on eût gardé à Patane les marchandiſes qu'ils avoient marquées être le plus de requête. Il fut donc réſolu de dire à l'Empereur, pour s'excuſer, que le yacht étoit venu preſque ſans cargaiſon, à-cauſe des grands impôts qu'auroit deu paier ſa cargaiſon, qui n'eût pu être que médiocre, vu la capacité du vaiſſeau.

Le 2. de Juillet 1611. un nommé Loiſanes, Capitaine d'une Jonque du Japon, vint à nôtre bord. C'étoit un Chrétien, qui avoit rencontré le yacht *le Paon* aux Manilles, & y avoit donné avis à nos gens, que nous avions obtenu la liberté de trafiquer dans cet Empire. Il nous fit le raport de la bataille des Manilles, dont il atribuoit le mauvais ſuccès au mépris que les Hollandois avoient fait de leurs ennemis, & à la négligence dans laquelle ce mépris les avoit fait tomber. Il dît que les priſonniers étoient aſſez bien traitez, & que l'Amiral,

a-

après être retourné juſqu'à deux fois au combat, & avoir donné de grandes preuves de ſon courage, avoit été tué.

Le même jour le Gouverneur envoia un Agent demander la liſte des marchandiſes dont le yacht étoit chargé, pour l'envoier au Facteur de l'Empereur, à qui il avoit donné avis de nôtre venuë, afin qu'il en fît informer la Cour: s'excuſant de ce qu'il faiſoit cette demande; & diſant qu'il y étoit obligé pour donner ſatisfaction au Facteur de Nangueſacque, de-peur qu'il ne lui reprochât à quelque heure d'avoir négligé ſon devoir.

Nous fîmes réponce, que nous avions lieu de remercier le Gouverneur de la peine qu'il avoit priſe: qu'il ne nous paroiſſoit pas néceſſaire que le Facteur fût ſi-bien informé: que nons ſavions à quoi cela tendoit: que nous n'avions pas deſſein de donner ainſi la liſte de nos marchandiſes, pour que le Facteur, ſous le nom de Sa Majeſté, s'autoriſât à en prendre ce qui lui plairoit: que nous ferions nous-mêmes donner cette liſte par nôtre Commis, ſi l'Empereur la faiſoit demander: que nous ſavions bien quelles étoient les intentions de Sa Majeſté, puis-qu'il y avoit déja 2. ans qu'elle nous les avoit fait connoître par un Mémoire qu'on nous avoit fait délivrer.

Ainſi nous ſupliâmes le Gouverneur de nous être favorable, comme il nous l'avoit promis, & d'empêcher que nous n'euſſions afaire au Facteur. Il nous fit réponce qu'il ſeroit bon que nous priſſions encore patience pour ce voiage, juſques-à-ce que nous euſſions une pleine permiſſion, & un entier éclairciſſement de la part de l'Empereur: qu'il nous conſeilloit d'envoier

voier nôtre liſte à ce Facteur, ou du-moins la liſte d'une bonne partie de nos marchandiſes, afin-que cela ne cauſât point de différent entre le Facteur & lui.

Nous lui dîmes que ſi cela nous étoit ordonné de la part de l'Empereur, nous étions prêts à montrer tout piéce à piéce, ſans en tenir rien caché; mais que s'il n'y en avoit point d'ordre exprès, nous jugions que c'étoit une choſe inutile, & que nous ne voulions point déclarer juſques où alloit le nombre de nos marchandiſes.

Néanmoins nous ofrîmes, pour lui complaire, de dire, en général, en quoi conſiſtoit nôtre cargaiſon; ſavoir, en poivre, en draps, en dents d'éléfans, en quelques étofes de ſoie, & en plomb; lui faiſant connoître que s'il recevoit des reproches à cet égard, il pourroit répondre qu'il nous avoit ſollicitez à faire nôtre déclaration. L'Agent nous repliqua que nous ſavions ce que nous avions à faire; que pour lui il s'étoit aquitté de ſa commiſſion; qu'il feroit ſon raport; qu'on pouvoit compter ſur la bien-veillance du Gouverneur, toutes les fois qu'il auroit ocaſion d'en donner des marques aux Hollandois; qu'il ne doutoit pas que quand nous aurions fait nos remontrances à la Cour, elle ne nous déchargeât de l'inſpection & des recherches du Facteur.

Nous avions réſolu de ne nous laiſſer pas traiter par le Facteur, ni par les autres, autrement que l'étoient les Portugais, vu-que nous n'avions déja pas moins de réputation qu'eux. C'eſt la raiſon pourquoi on nous avoit fait partir, & pour remercier l'Empereur de la faveur & de la liberté qu'il avoit acordée à

nos

nos vaiſſeaux qui avoient été au Japon : comme auſſi pour s'excuſer de ce qu'il n'y en étoit point allé l'année précédente, quoi-qu'on l'eût promis ; & pour remontrer que la guerre que nous avions euë aux Moluques, & en d'autres lieux, contre les Portugais & les Eſpagnols, y avoit aporté obſtacle: que nous eſpérions qu'à l'avenir, il en viendroit un chaque année de Hollande pour y aller : qu'alors Sa Majeſté recevroit réponce à ſes lettres, & toute ſorte de ſatisfaction ; ce qui n'avoit pu encore ariver à-cauſe du grand éloignement & de la longueur du chemin.

En éfet il falloit néceſſairement qu'il allât des vaiſſeaux de Hollande au Japon, tant pour l'honneur & pour le profit de nôtre nation, que pour démentir les calomnies des Portugais. Car ils diſoient hautement, que nos deſſeins ſur les Manilles aiant manqué, & qu'y aiant été battus, on ne nous verroit plus porter de ſoies au Japon, n'aiant que celles que nous pillions par nos pirateries, & que nous n'étions pas en état d'en avoir par d'autres voies, ni d'en ſoutenir le commerce: que par conſéquent nous n'avions pas deſſein de trafiquer dans cet Empire, mais de faire des démarches pour le faire croire, afin de troubler & de ruïner le commerce des autres.

Ces diſcours, qui d'abord n'avoient pas porté coup, auroient enfin trouvé créance, ſi l'on ne les avoit pas détruits par l'envoi de vaiſſeaux bien & richement chargez. Ainſi les Officiers du yacht & du comptoir, allérent le 3. de Juillet trouver le vieux Gouverneur, & lui demander permiſſion de décharger le poivre, parce-qu'il s'échaufoit, à-cauſe du peu d'eſpace qui étoit dans le vaiſſeau, & enſuite ils en allérent

lérent auſſi parler au nouveau Gouverneur.

C'eſt une coutume dans le pais, que perſonne n'oſe décharger de marchandiſes, que le Facteur de la Cour, qui réſide à Nangueſacque, n'en ait eu avis. Le Gouverneur nous fit donc dire encore par ſon Agent, qu'il nous prioit d'atendre juſques-à-ce qu'il eût reçu réponce aux lettres qu'il avoit écrites au Facteur le jour précédent, ſur nôtre ſujet, afin de voir s'il commettroit quelqu'un pour viſiter le vaiſſeau, & prendre connoiſſance de la quantité des marchandiſes qui y étoient, ainſi qu'il ſe pratiquoit à l'égard de toutes les nations, ſoit Portugais, Eſpagnols, Chinois, ou Japonois; & qu'alors ſi nous n'étions pas contens, nous pourrions nous pourvoir à la Cour.

Nous perſiſtâmes & dîmes à l'Agent que nous ne reconnoiſſions point le Facteur, & qu'il ne nous avoit point été ordonné par l'Empereur de le reconnoître, ainſi-qu'on prétendoit que les autres nations l'euſſent reconnu: que nous ne déclarerions rien de plus que ce que nous avions déclaré le jour précédent: qu'il n'y avoit ni juſtice ni raiſon à nous vouloir faire rendre compte de ce que nous avions: que toutefois, de-peur que le Gouverneur n'eût quelque choſe à démêler pour ce ſujet avec le Facteur, nous atendrions ſa réponce.

Le 4. en atendant cette réponce, nous nous entretinmes touchant le voiage qu'il faudroit faire à la Cour, & les preſens qu'il faudroit ofrir au Prince, & touchant d'autres particularités de ce qu'il y auroit à obſerver, ſur quoi nous ne nous trouvâmes pas peu embaraſſez. Car comment faire de gros preſens, & n'avoir qu'une ſi petite cargaiſon? Cependant il en falloit paſ-

ſer

ſer par là, ſi nous voulions négocier avec pleine franchiſe, ſans dépendre d'inſpecteurs, ni de facteurs, ni de gardes, à quoi nos Maîtres avoient un grand interêt, parce-que leur deſſein étoit de continuer leur commerce au Japon.

En éfet le Facteur avoit pris deux ans auparavant de la ſoie des Caſtillans à 23. maſes, dont les autres Marchands promettoient 30. maſes; & l'année précédente il en avoit pris des Chinois à 24. maſes, dont les autres Marchands promettoient 40. ou 50. maſes. Il en va ordinairement de même des autres marchandiſes; & cela ſe fait ſous le nom de l'Empereur, qui n'en ſait rien, mais parce-qu'on y fait entrer ce nom, tout le monde le ſoufre & ſe ſoumet. Auſſi les Portugais prirent-ils la réſolution, il y a environ deux ans, de ne vendre point leurs ſoies, plutôt que d'y laiſſer mettre le prix par un autre. Au-reſte c'eſt une pure innovation, & cela ne ſe pratiquoit pas anciennement. C'eſt pourquoi il faut abſolument s'y opoſer de bonne heure, & ne s'y pas aſſujettir, parce-qu'il n'y auroit pas moien de s'en relever. Par cette raiſon nos gens avoient obtenu, deux ans auparavant, que le Facteur ne prendroit point connoiſſance de nos afaires.

Le 5. de Juillet 1611. nous écrivîmes à Mr. Guillaume Adamſz, qui avoit été Pilote du vaiſſeau de Jaques Quaeckernaeck, par un exprès, pour le prier de nous atendre à Soringau, & de ne ſe mettre point en chemin pour nous venir troûver, de-peur que nous n'allaſſions par des chemin différens, ainſi qu'il étoit arivé deux ans auparavant aux Commis & à lui. Nous lui marquions que nous avions des Requêtes à faire à l'Empereur, & que nous avions beſoin de ſon con-

venuë étoit pour remercier l'Empereur des faveurs qu'il avoit acordées à nôrre nation : que nos marchandiſes étoient du poivre, des draps du plomb, des dents d'éléfans, ainſi que nous l'avions déja déclaré au Gouverneur, & que ce n'étoit que pour en laiſſer le fonds au comptoir.

Ils demandérent quelle étoit la quantité de ces marchandiſes, & quels préſens nous voulions faire au Souverain, afin-qu'ils en donnaſſent avis à leur Maître. Nous leur repliquâmes que nous ne croïions pas qu'il fût néceſſaire de faire une plus particuliére déclaration, & qu'à l'égard des préſens, nous n'avions point encore pris de meſures ſur ce que nous avions à faire, parce-que nos caiſſes n'étoient pas encore ouvertes.

Ils demandérent pourquoi nous ne voulions pas donner une liſte, ainſi-que faiſoient les Portugais, les Chinois &c. vu-que c'étoit l'ordre qui s'obſervoit dans l'Empire, & que le Saphidonne avoit commiſſion du Prince pour le faire éxécuter. Nous répondîmes que nous ne voulions pas douter que ce ne fût un ordre établi de la part de l'Empereur, mais qu'il ne nous avoit pas encore été enjoint de nous y ſoumettre : que nous avions deſſein d'envoier au premier jour des Députés ſaluer Sa Majeſté, & que ſi Elle nous ordonnoit de nous conformer à cet uſage, nous y obéirions ; & nous les priâmes de ſe contenter de nôtre réponce.

Comme ils virent qu'on étoit embaraſſé à décharger, ils dirent qu'ils avoient encore d'autres choſes à propoſer, & qu'ils prioient les Officiers d'aller à terre, où l'on confereroit enſemble avec plus de loiſir. On y alla Ils perſiſtérent dans leur demande, & nous dans nôtre refus. Ils

nous

nous déclarérent qu'il pourroit nous en prendre mal : que c'étoit une choſe étrange que nous ne vouluſſions pas ſuivre les coutumes du païs, même après avoir manqué à nôtre parole, n'aïant point envoié de vaiſſeau l'année précédente, ainſi-que nous l'avions promis, & venant cette année avec une ſi médiocre cargaiſon.

Comme ce reproche nous toucha, nous leur repliquâmes avec chaleur, que nous ſavions en partie les coutumes du païs, mais que nous ſavions auſſi que l'Empereur ne prendroit pas en mauvaiſe part ce que nous faiſions, puiſqu'il nous avoit fait entendre ſa volonté par un mémoire qui nous avoit été ci-devant mis entre les mains, & qui portoit que de tout ce qui ſeroit dans nôtre vaiſſeau, perſonne n'en pourroit rien avoir que Sa Majeſté même.

Nous leur dîmes auſſi que comme ils n'éxerçoient pas la navigation, il n'étoit pas ſurprenant qu'ils n'euſſent pas compris la raiſon pourquoi il n'étoit point venu de vaiſſeau l'année précédente: que nous en informerions leur Maître, & que nous les priions de ſe contenter de nôtre réponce.

Ils parurent alors un peu radoucis, & nous priérent de différer nôtre départ, juſques-à-ce qu'ils en euſſent donné avis à leur Maître, & qu'ils euſſent reçu réponce; diſant que le Saphidonne nous donneroit un Gentilhomme pour nous conduire juſqu'à Conduſe, ainſi-qu'il avoit fait deux ans auparavant, afin-que nous puſſions ſurement paſſer par tout.

Nous leur repliquâmes que l'état de nos afaires ne nous permettoit pas d'atendre, & que le tems nous étoit cher, eſpérant de nous tirer ainſi de leurs mains. Mais ils nous preſſérent extréme-

mement, disant qu'il ne falloit pas douter que le Prince ne fût fort surpris de nous voir ariver sans lettres & sans escorte, & qu'il faudroit bien qu'il fût informé que nous n'aurions pas voulu en recevoir.

Nous jugeâmes donc à propos d'atendre 5. jours, pour avoir des nouvelles de Nanguesacque; mais nous déclarâmes que si dans ce tems-là, on n'en recevoit point, nous nous mettrions en chemin. Après cela on nous servit une petite collation, pendant laquelle les Commis grondérent les Agens de ce qu'ils ne nous avoient pas fait des enquêtes plus éxactes; & les Agens s'excusoient sur ce que nous n'avions pas voulu nous ouvrir à eux.

Nous écrivîmes aussi par terre au Facteur, pour le remercier de la visite qu'il avoit bien voulu nous faire rendre de sa part, lui ofrant nos services, & lui disant que nous n'aurions pas manqué de lui donner avis de nôtre venuë, sans que le Gouverneur avoit bien voulu s'en charger. Nous lui disions encore que nous avions eu dessein de partir dans deux ou trois jours, pour aller saluer l'Empereur; mais qu'à la priére de ses Commis & du Gouverneur, nous atendrions sa réponce, le priant d'envoier bien-tôt ses dépêches, parce-que nous n'avions point de tems à perdre, & qu'il falloit que le vaisseau s'en retournât promtement porter des nouvelles à Patane, où l'on atendoit avec impatience les avis de ce qui se seroit passé.

Au regard de la cargaison du yacht, nous nous excusions de ce qu'elle étoit si-médiocre, sur ce qu'on n'avoit eu en vue que de l'envoier promtement pour remercier l'Empereur, & pour lui assurer que nous atendions l'année prochaine un navi-

navire de Hollande, qui aporteroit réponce à ſes lettres, & que nous eſpérions qu'il en ſeroit ſatisfait. Enfin nous le priïons de vouloir écrire favorablement pour nous à la Cour, & de nous excuſer lui-même de ce que nous ne pouvions lui envoier perſonne, pour le ſaluer & pour lui parler. Cependant on déchargeoit toûjours le poivre & la canelle, en atendant réponce.

Le 9. on délibéra touchant les préſens qu'on feroit à l'Empereur, au Prince ſon fils qui réſidoit à Jedo, & à qui il avoit tranſporté le Roïaume de Quando; & aux autres Seigneurs à qui l'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'en faire auſſi. C'étoit une charge bien grande pour nous, car nous ne pouvions pas moins faire que les Portugais, puis-que non ſeulement nous avions autant de réputation qu'eux, mais peut-être plus: cependant nous n'avions pas l'éfet, & nôtre pouvoir étoit bien médiocre.

Il en étoit autant arivé 2. ans auparavant. On avoit fait plus de preſens que ne valoient les profits qu'on fit ſur la cargaiſon; & il falloit que la même choſe arivât encore, ſi nous voulions nous maintenir dans l'eſtime des Japonois, & continuer le commerce avec eux: c'eſt pourquoi il n'y faut envoier que de riches cargaiſons, afin-qu'elles puiſſent porter de ſi grands frais. Car quoi-qu'on n'ait point de requête à faire, dès-qu'il arive des vaiſſeaux, il faut toûjours que les préſens ſe faſſent.

Cependant la choſe n'iroit pas trop-loin, ſi l'on avoit chaque fois quelque nouveauté & quelque rareté qui pût plaire à l'Empereur, quoi-que ce ne fût rien de haut prix; car il ne regarde pas tant à la valeur qu'à l'agrément. Enfin ce qu'on donne n'eſt plus ou moins conſi-

ſidérable, que par raport à la cargaiſon qui en doit porter la dépence, vû qu'on ne fait point d'autres frais,& qu'on ne paie de droits ni d'entrée, ni de ſortie, ni aucuns autres impôts, quelles que ſoient les marchandiſes qu'on ait. Au-reſte en livrant tout eſt paié comptant.

Le 10. de Juillet nous vîmes ariver de Nangueſacque, Hans Verſtreepen, Corneille Laurens d'Alcmaar, & Jean Corneliſz d'Enchuiſe, Aſſiſtans, qui étoient partis le 3. de Mars, de Patane pour aller à Siam, où ils s'étoient embarquez dans une jonque du Japon pour y venir. Ils avoient ſéjourné 15. jours à Satſuma, parce-qu'ils avoient le vent contraire.

Le même jour nous allâmes prier le jeune Gouverneur de nous donner des lettres de recommandation, ce qu'il nous acorda, promettant de joindre ſes lettres aux dépêches de ſon Grand pére, & de nous donner un Gentilhomme pour nous conduire, nous ofrant auſſi les barques, ſi nous en avions beſoin, de quoi nous le remerciâmes. Après cela nous allâmes encore délibérer au ſujet des préſens qui nous embaraſſoient extraordinairement, ne pouvant ménager les interêts de nos Maîtres en ce point, ſans donner lieu aux Portugais de faire mille médiſances de nous, qui ſeroient écoutées à la Cour, que nous n'aurions pas ſatisfaite, & qui ſeroient encore plus capables de bleſſer les interêts de nos Maîtres, que ne feroit le coût des préſens.

Le même jour nous reçûmes réponce du Facteur, qui ſe réjoüiſſoit de nôtre venuë, nous remerciant des avis que nous lui en avions fait donner, & nous diſant qu'il étoit fort-content de ce que nous allions ſaluer l'Empereur ;

qu'il nous envoieroit inceſſamment des lettres de recommandation pour le Coſequidonne & pour le Sionſabrondonne ; mais il ne nous parloit point d'envoier quelqu'un de ſes gens avec nous, dequoi nous étions fort-aiſes.

Sur le ſoir le jeune Gouverneur ſe rendit à nôtre bord, avec le frére du vieux Gouverneur, que nous n'y avions point encore vu. On ne manqua pas de faire une décharge de l'artillerie en leur honneur. Ce frére étoit un homme qui nous rendoit tous les jours quelque ſervice, & qui tâchoit auſſi-bien que le Gouverneur, à nous obliger en toutes choſes.

Le 11. après avoir fait nos réflexions ſur ce que nous avions à faire dans le voiage, il fut arrêté que nous irions auſſi ſaluer le jeune Roi à Jedo, vu-que l'Empereur qui a 70. ans, eſt ſur le point de lui réſigner ſon Empire, auſſi-bien que le Roïaume de Quando qu'il lui a déja donné ; les Portugais en aiant ainſi uſé, & lui aiant auſſi fait des préſens. D'ailleurs les Gouverneurs & tous nos amis nous en avoient donné le conſeil.

Outre cela on nous conſeilloit encore d'aller viſiter Federi Samma, fils de l'Empereur dernier mort, deſcendant des Empereurs du Japon, en ligne directe, que divers incidens avoient éloigné du trône, & qui réſidoit dans le château d'Oſacco, & de lui faire des préſens. Car on jugeoit que lors que l'Empereur ſeroit mort, il pourroit bien remonter ſur le trône, par les intrigues de ſa faction, & par le pouvoir du peuple, qui lui paroiſſoit fort affectionné. Les Eſpagnols ne l'avoient pas non-plus oublié dans leurs viſites.

Le 13. du même mois de Juillet, nous eûmes des

des nouvelles certaines qu'il étoit venu un vaiſſeau de la Nouvelle Eſpagne, avec un Ambaſſadeur que le Vice-roi du Méxique envoioit à l'Empereur, pour le remercier du ſecours qu'il avoit donné à Don Rodrigo de Buera, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui allant à la Nouvelle Eſpagne, à bord du *S. Franciſco*, avoit échoüé ſur la côte de Quando. Cet Ambaſſadeur aportoit de grands préſens, & avoit auſſi des draps à vendre. C'étoit le premier vaiſſeau qui fût venu de la Nouvelle Eſpagne au Japon.

Après ſon naufrage Don Rodrigo avoit acheté un vaiſſeau, qui avoit été conſtruit par le Pilote & le reſte des gens de l'équipage de Quaecquernaech, qui s'étoient ſauvez, & que l'Empereur avoit emploiez à cette fabrique. L'Eſpagnol l'avoit acheté 5700. ducats, & il étoit parti de Morongau l'année précédente, pour continuer ſon voiage à la Nouvelle Eſpagne. Les marchandiſes qui furent envoiées au Japon en paiement, étoient des étofes, dont il ne paroiſſoit pas que la Cour fût fort ſatisfaite.

Le 14. on nous fit ſavoir que les lettres du Facteur étoient venuës, & nous fîmes préſent de deux piéces d'armoiſin noir à ſes deux Commis, qui nous en avoient avertis: mais le vent contraire ne nous permit pas de mettre à la voile. Lors-que nous prîmes congé du Gouverneur, & que nous lui recommandâmes nôtre vaiſſeau & nos gens, il nous dit de les bien avertir d'être ſobres, & de ne s'enivrer pas, parceque de-là s'enſuivent de grands deſordres; nous aſſurant que d'ailleurs ils ſeroient à Firando comme s'ils étoient en Hollande. Enſuite il nous envoia quelques petits tonneaux de vin du Japon pour nôtre voiage.

Nous partîmes le 17. menant Jean Couſins pour Interprète, & étant acompagnez d'un Gentilhomme que le jeune Gouverneur nous avoit donné. Nous nous mîmes dans la barque de la loge avec 16. des rameurs du Gouverneur, qui faiſoit auſſi aller une autre barque pour le port de Nangoïa.

Le ſoir du 18. nous jettâmes le grapin ſur la côte de l'iſle Ainoſſima, à 21. lieuës de Naugoïa, aiant preſque toûjours nagé au vent qui nous étoit contraire.

Le 19. aiant été encore contrariez par le vent, nous paſſâmes, après Soleil levé, par le travers d'une ville nommée Aſſia, qui eſt à 12. lieuës d'Ainoſſima, ſituée proche d'un rivage de ſable blanc, dans un païs montueux. Sur le midi nous nous trouvâmes par le travers de la ville de Coockoro, ou il y a deux châteaux. Au ſoir nous nous mîmes ſur le grapin devant Ximontchequi, ville de grandeur médiocre, au-devant de laquelle il y a une petite fortereſſe, & un château ſur une montagne qui eſt vis-à-vis.

Le 20. nous entrâmes dans le port d'Iſacki, où il y a deux villages de 30. ou 40. maiſons. Le ſoir du 26. nous jettâmes le grapin devant Mianos. Le 27. nous paſſâmes par le travers de Cadmenexequi, où il y a un village de chaque côté. La nuit nous nous mîmes ſur le grapin à Tſuwa, & la nuit du 30, à Veſimado, qui eſt à 60. lieuës de Tſuwa. Le 31. nous eûmes du gros tems, & ne gagnâmes qu'avec beaucoup de peine le port de Mouro.

Le 3. d'Août 1611. nous paſſâmes par le travers de Firmenſi, qui eſt à 5. lieuës de Mouro, & qui eſt une belle ville, où il y a un fort château. Nous demeurâmes la nuit à Tackeſſima, qui

qui eſt à 4. lieuës de Firmenſi ; & le ſoir du 5. nous jettâmes le grapin à Fiongo.

Le 6. nous entrâmes dans la riviére d'Oſacko, & nous nous mîmes ſur le grapin dans le fauxbourg qui ſe nomme Auſſima, où nous louâmes une petite barque, pour nous mener à Fuſſigni, les grandes n'y pouvant aller. Nous nous y embarquâmes après midi, avec nôtre bagage, & aiant paſſé au-travers d'Oſacko, nous remontâmes la nuit la riviére, où il y avoit ſi peu d'eau, qu'il falloit ſouvent que les rameurs s'y miſſent, pour decharger ou détourner la barque.

Oſacko eſt une des plus conſidérables villes & des plus marchandes du Japon. Il y a un beau & fort château, ou Federi Samma, fils du défunt Empereur, fait ſon ſéjour. Il a préſentement à-peu-près 18. ans, & n'a encore ſorti qu'une ſeule fois de ce lieu-là. Divers incidens ont concouru à le faire exclure de l'Empire : mais il ne laiſſe pas d'avoir de grands revenus & de poſſéder de grands tréſors. Il a pour lui une faction parmi les Seigneurs, & l'afection des peuples ; ſi bien qu'il n'eſt pas ſans eſpérance de parvenir un jour à la Couronne.

Le 7. nous paſſâmes devant un village nommé Sergatte, & l'après-midi nous abordâmes à Fuſſigni. Nous vîmes ſur la route deux hommes à un gibet, pour larcin, crime qui eſt là impardonnable. De Fuſſigni il faut aller par terre à Soringau. Dès-que nous fûmes à Fuſſigni on chargea nos hardes ſur des chevaux, & nous allâmes coucher à Miaco, qui en eſt à quatre lieuës.

Cette ville de Miaco eſt grande. Il s'y fait un grand commerce, plus grand même qu'en

aucune autre ville du Japon, & il eſt ſoutenu par diverſes manufactures qui y ſont établies. Elle s'étend du côté de Fuſſigni, & Fuſſigni s'étendant auſſi vers Miaco, il s'en faut peu que les deux bouts ne ſe joignent. Il y a un bon château à Fuſſigni, avec une garniſon, & un autre à Miaco, mais il eſt plus petit, & l'Empereur n'y loge pas. Lors qu'il deſcend plus bas par Miaco, il y a un palais pour le loger. Jamais, quand il ſurvient des guerres, on n'ataque Miaco ni de part ni d'autre; on la laiſſe comme une place neutre, pour n'en pas ruïner le commerce; ce qui la rend extrémement floriſſante. On y trafique à-peu-près de-même que dans les villes de l'Europe.

Le 8. d'Août 1611. aïant apris que les lettres que nous avions envoiées de Firando à M. Adamſz, n'avoient pu lui être renduës, nous lui envoïâmes un autre exprès, de-peur qu'il ne fût abſent lors-que nous ariverions dans la ville.

Nous aprîmes qu'il y avoit quatre jours que les Ambaſſadeurs des Portugais avoient paſſé à Miaco: qu'ils étoient venus dans un petit vaiſſeau Portugais qui avoit terri à Satſuma: qu'ils avoient amené 200. picols de ſoie cruë, une partie de draps, & une autre d'or: que cette cargaiſon avoit été faite à la hâte à Maccau, pour acompagner l'Ambaſſade: qu'ils avoient pris terre à Satſuma, parce-qu'ils avoient eſpéré y trouver plus de faveur & de liberté qu'à Nangueſacque, ne ſachant pas comment ils ſeroient traitez au Japon, à-cauſe de ce qui étoit arivé l'année précédente: que le Commandant de Satſuma leur avoit prêté deux galéres pour les mener à Conduze,

&

& trois Gentishommes pour les acompagner; qu'ils avoient un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'inſtrumens de Muſique: qu'ils avoient fait des préſens à Itakara Froimendonne, qui conſiſtoient en quelques beaus draps de ſoie, & que ce Seigneur leur avoit fait donner 48. chevaux, qu'ils avoient fait enharnacher à leurs dépens: qu'ils marchoient en grande pompe, faiſant ſans ceſſe retentir le ſon de leurs iuſtrumens de Muſique, & de leurs trompettes: qu'ils étoient tous magnifiquement vêtus; juſqu'aux Noirs qui les ſervoient, qui avoient des habits de velours d'une même couleur. La requête qu'ils avoient à faire, tendoit à ce qu'ils fuſſent remboursez de la perte d'une carraque, que nous comprîmes qui leur avoit été brûlée à Nangueſacque l'année précédente.

Sur le midi, l'Agent d'Itakara Froimendonne, Gouverneur de Miaco, à qui le Gouverneur de Firando avoit écrit en nôtre faveur, vint nous rendre viſite, & nous dire qu'il atendoit ſon Maître ce même jour; mais que s'il ne venoit pas, comme il voioit que nos afaires étoient preſſées, il nous meneroit lui-même le lendemain matin à Fuſſigni, & qu'il feroit en ſorte que nous aurions promtement nos dépêches: qu'il ne doutoit point que nous n'obtinſſions des chevaux, & qu'il nous rendroit ſervice autant-qu'il pourroit. C'eſt un grand avantage d'avoir des chevaux de l'Empereur, pour faire diligence & paſſer par-tout ſans être arrêté.

Le lendemain nous allâmes chez l'Agent, lui rendre ſa viſite, & lui faire préſent de trois aunes de drap cramoiſi, avec cinq bouteilles de verre, qu'il ſe défendit longtems d'accepter.

Il nous régala, & ſe prépara pour faire le voiage avec nous, trouvant bon que Jaques Specx allât avec lui trouver Itakara Froimendonne, & lui préſenter 4. aunes & demie de drap écarlate, trois piéces de gros camelot noir, une carabine, 20. billes d'acier, 3. bouteilles de verre, & 200. catis de plomb.

Ainſi Specx & l'Agent, qui étoient partis enſemble à 9. heures du matin, revinrent dès le ſoir, aïant été bien reçus du Gouverneur, qui leur avoit donné un paſſeport muni du ſeau de l'Empereur, & acordé dix chevaux, avec des lettres de faveur au Préſident du Conſeil. Il refuſa auſſi d'abord les préſens, diſant que ce n'étoit pas ſa coutume de rien prendre des étrangers: mais en aïant auſſi été preſſé par ſon Agent, ſuivant la maniére ordinaire, il dît qu'il n'accepteroit rien pour cette fois, mais que ſi au retour il nous reſtoit quelque choſe, il nous permettroit de penſer à lui. Après nous avoir régalez il nous congédia, nous promettant que ſon Agent nous feroit fournir des chevaux le lendemain.

En éfet nous partîmes le 10. de Miaco, & allâmes coucher à Cauſate, qui en eſt à 7. lieuës. Le lendemain nous dinâmes à Sutſifamme, & allâmes coucher à Sequinoſo. Le 12. nous dinâmes à Jakats, où nous nous mîmes dans une barque pour paſſer un petit golfe de mer. Le ſoir nous couchâmes à Narmi, qui eſt à 19. lieuës de Sequinoſo.

Le 13. nous remontâmes à cheval, & aiant dîné à Okaſacki, nous allâmes coucher à Juſſindai, qui eſt à 14. lieuës de Narmi, par une chaleur ſi-grande que le lendemain matin un de nos gens en mourut ſubitement, au-moins

y avoit-il bien de l'aparence, que c'en fut là la cauſe. Nous dinâmes à Acrai, & aiant encore traverſé un petit golfe, nous allâmes coucher à Fouquéres, qui eſt à 13. lieuës & demie de Juſſindai.

Le 16. nous dinâmes à Futſigeda, & allâmes enſuite à Mérico, où nous rencontrâmes M. Willem Adamſz, qui venoit au-devant de nous, & le ſoir nous arrivâmes enſemble à Soringau. Dès le même ſoir il alla trouver le Coſequidonne, c'eſt-à-dire le Préſident du Conſeil, & Ikoto Sionſabrondonne, pour leur donner avis de nôtre venuë, & les prier de nous faire avoir bien-tôt audience.

Le Coſequidonne lui dît qu'il ne doutoit pas que nôtre venuë ne fût agréable à l'Empereur, auprès de qui il lui promettoit de nous introduire le lendemain, s'il étoit poſſible, & que ſi nous avions quelque requête à faire à ce Monarque, il nous marqueroit qu'il étoit de nos amis. Enſuite lui & Ikoto Sionſabrondonne, envoiérent chacun un Gentilhomme nous faire des complimens, à quoi nous tâchâmes de répondre à la maniére du Japon, où l'on en fait beaucoup.

Le 16. nous allâmes deux fois au Palais, par ordre du Coſequidonne, mais l'Empereur fut toûjours ocupé, & nous ne pûmes lui parler. Le Coſequidonne en fit des excuſes à M. Adamſz, & lui dît que l'Empereur faiſoit éxaminer les comptes de ſon Tréſorier Général, à quoi il falloit qu'il fût lui-même auſſi préſent, mais que nous ne devions pas laiſſer de nous tenir toûjours prêts.

Cependant nous aprîmes le ſuccès qu'avoient eu les Ambaſſadeurs des Portugais & des Caſ-

tillans. Après que le Portugais, eut fait ſes propoſitions verbalement, & qu'il les eut données par écrit au Coſequidonne, aiant eu audience de l'Empereur, il partit pour aller à Jedo ſaluer auſſi le Prince, & peut-être lui faire ſes remontrances & ſes plaintes. Les préſens qu'il avoit oferts au Coſequidonne, n'avoient pas été acceptez. Cet Oficier les lui avoit renvoiez, aiant acoutumé d'en uſer ainſi avec les étrangers, ſur-tout quand il ne vouloit pas les gratifier.

Ceux qu'il avoit faits à l'Empereur conſiſtoient en dix piéces de drap d'or figuré, cent catis de la plus fine ſoie, une coupe d'or fort-artiſtement travaillée, une montre d'or, & d'autres bijoux. Ils avoient été acceptez, mais d'une maniére qui n'étoit pas des plus obligeantes; car l'Empereur ne parla point du tout à l'Ambaſſadeur, qui n'eut le tems que de faire porter les préſens devant lui, & auſſi-tôt on lui dît de ſe retirer.

Il étoit allé à la Cour avec une groſſe ſuite de ſes gens, qui avoient tous des chaînes d'or au cou, & tous les Négres avoient des habits de velours d'une même parure. Pour ſes propoſitions elles ne furent pas fort-bien reçuës. C'étoit premiérement une juſtification au ſujet des Japonois, qu'il y avoit trois ans qui avoient été tuez à Macau. Il prétendoit faire voir que les Portugais avoient eu raiſon, & en conſéquence il demandoit le rembourcement du prix d'un vaiſſeau de la nation, qui avoit été brûlé à Nanguefacque, & qui, avec ſa cargaiſon, valoit quelques millions de ducats; de laquelle inſulte il chargeoit particuliérement le Facteur, s'en plaignant extrémement.

Le

Le reſte de ſon diſcours n'étoit que des raiſonnemens pour détruire les prétentions des Japonois, & pour apuïer les ſiennes, & il ne propoſa rien qui pût être à nôtre préjudice. Le Coſequidonne lui repliqua que l'obſtination des Oficiers du vaiſſeau avoit été étrange: qu'ils n'avoient pas fait paroître dans tout leur procédé, qu'ils fiſſent ſeulement uſage de leur raiſon: que le Capitaine avoit refuſé de comparoître devant l'Empereur, & de venir ſoutenir ſon droit en juſtice; refus qui étoit contre le droit commun, & contre ce que la raiſon enſeigne de pratiquer, & ce qui ſe pratique auſſi-bien parmi les Chrétiens qu'au Japon: d'où il étoit aiſé de conclure que c'étoit qu'il ne pouvoit diſculper la nation des meurtres commis dans les perſonnes des Japonois, & que ces meurtres avoient été commis par paſſion, par violence, & nullement avec raiſon, ni ſelon les formalités de la Juſtice.

Enfin le Préſident concluoit que puis-que c'étoit la propre obſtination des Portugais, & le mépris qu'ils avoient fait de la Juſtice, qui leur avoit atiré leur malheur, il paroiſſoit clairement que la Cour n'avoit eu aucune intention de faire périr le vaiſſeau, ni les gens de l'équipage: qu'on avoit ſeulement demandé que le Capitaine ſe remît entre les mains de l'Empereur, pour défendre en juſtice le fait de la nation: que ſur le refus qui en avoit été fait, la Cour avoit ordonné qu'on ſe ſervît des voies que la néceſſité fait prendre en pareille ocaſion.

Ainſi le Coſequidonne avoit déclaré à l'Ambaſſadeur qu'il falloit qu'il donnât ſa défenſe par écrit, comme on l'avoit demandée au Ca-

pitaine du vaiſſeau ; que la Cour y répondroit en la même maniére ; & qu'il trouveroit la réponce prête à ſon retour de Jedo. Cependant on voit peu d'aparence qu'il obtienne aucune reſtitution.

Les démarches de l'Ambaſſadeur des Caſtillans avoient été fort ſuperbes & peu concertées. Il étoit allé à Jedo ſaluer le Prince, avant-que d'avoir vu l'Empereur, & la Cour l'avoit trouvé mauvais. Il étoit entré à Soringau environné de 40. Mouſquetaires, avec une enſeigue d'Eſpagne déploiée. Il avoit fait ſonner les trompettes dans toutes les ruës où il avoit paſſé, & faire des décharges de mouſqueterie.

Les préſens qu'il avoit fait porter au Coſequidonne, lui avoient été renvoiez, ainſi-que ceux de l'Ambaſſadeur de Portugal. Il avoit enſuite demandé à être admis à l'audience de l'Empereur, & avoit fait quatre propoſitions ; ſavoir ; *Qu'il fût permis aux Caſtillans de bâtir autant de vaiſſeaux, & tels qu'il leur plairoit. Qu'il leur fût permis de faire reconnoître par leurs Pilotes toutes les côtes & les ports du Japon. Que l'Empereur nous défendît de trafiquer dans les païs de ſon obéïſſance, & qu'il ne nous l'accordât plus, à quoi s'il plaiſoit à Sa Majeſté de conſentir, le Roi d'Eſpagne ſon Maître envoieroit des navires de guerre au Japon, pour détruire & brûler les nôtres. Que lors-que les vaiſſeaux Eſpagnols viendroient au Japon ils ne ſeroient ſujets à aucune viſite, ni à aucuns inſpecteurs, & qu'ils vendroient leurs marchandiſes à qui il leur plairoit.*

Ces propoſitions aïant été faites de bouche furent auſſi données par écrit. L'Ambaſſadeur avoit été cinq jours à Soringau, avant-que de pouvoir obtenir audience. On lui déclara d'abord

bord que ce n'étoit pas la coutume que perſonne entrât & parût avec des armes devant l'Empereur ; que tous ceux qui alloient à l'audience étoient obligez de les quitter. Néanmoins la fierté de l'Ambaſſadeur ne lui permettant pas d'avoir égard à cet avis, il ſe préſenta devant le palais avec la banniére de ſon Maître, & avec ſes ſoldats, au-travers deſquels il paſſa, non ſans obſerver beaucoup de cérémonies.

Mais il fut introduit ſeul au palais, où il préſenta les lettres dont il étoit chargé, portant réponce à celles que l'Empereur avoit écrites l'année précédente. Il ofrit auſſi les préſens envoiez par le Vice-roi du Mexique, qui étoient une ſelle de cheval brodée d'or fin ; un beau harnois de guerre ; quelques précieux médicamens, & d'autres raretés.

L'Empereur lui fit meilleur viſage qu'il n'avoit fait au Portugais ; mais il ne lui parla point non-plus. Enſuite il reçut ſa réponce, qui fut ; *Qu'il lui étoit permis de bâtir des vaiſſeaux, & de faire choix du lieu qui lui paroîtroit le plus propre pour cet éfet. Qu'il lui étoit permis de reconnoître les côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit des barques s'il en avoit beſoin. Que les païs de Sa Majeſté étoient ouverts à tous les étrangers ; que chacun y pouvoit venir librement ; que n'aïant aucune raiſon pour nous en exclure, il vouloit nous laiſſer joüir d'un privilége qu'il acordoit à toutes les nations ; que ſi nos Princes avoient guerre enſemble, cela ne regardoit pas Sa Majeſté, qui les laiſſoit volontiers vuider leurs différens dans leurs païs. Que ceux qui viendroient trafiquer au Japon, n'y ſeroient traitez que ſelon les régles de la raiſon*, ſans aucune explica-

tion plus particuliére ſur cet article. Et après cette réponce l'Ambaſſadeur ſe retira. Au-reſte M. Adamſz vit & entendit tout, étant alors proche de la perſonne de l'Empereur.

Les Caſtillans dirent la nouvelle de la mort du Roi de France, qui avoit été tué d'un coup de couteau dans le ventre, en ſon caroſſe, par un Etudiant de chez les Jéſuites. Ils parlérent auſſi de la Tréve qui avoit été concluë entre le Roi d'Eſpagne & les Etats Généraux: mais ils dirent qu'ils ne ſavoient pas ce qui avoit été réglé à l'égard des Indes, à l'Eſt du cap de Bonne-eſpérance; aſſurant que la Tréve n'avoit pas encore été publiée en Eſpagne.

M. Adamſz, qui étoit préſent, leur repliqua qu'ils ſavoient fort-bien le contraire: il ſoutint que la Tréve avoit été publiée, & les réfuta même par l'excuſe que les Portugais alléguoient, que la Tréve n'avoit pas été publiée aux Indes, mais ſeulement en Europe: qu'il étoit ſi-conſtant que les uns & les autres étoient informez de la vérité de ce fait, & qu'ils avoient reçu d'Europe des nouvelles qu'ils falſifioient, qu'on avoit fait voir des lettres à Macau, qui portoient que le Prince Maurice étoit mort, & que Don Emanuel de Portugal avoit été élu par les Etats Généraux pour remplir ſa place; ce qui faiſoit connoître que c'étoit à deſſein que les Eſpagnols ne vouloient pas paroître informez de la Tréve: que d'ailleurs lors-que le yacht qui étoit venu aux Indes, étoit parti de Hollande, on n'y parloit point encore ni de la mort du Roi de France, ni de celle du Prince Maurice: que cependant la Tréve que les Eſpagnols affectoient de taire, y avoit été publiée près d'un an auparavant;

vant ; que par conſéquent il ne falloit pas douter qu'ils n'euſſent quelque deſſein caché, en voulant ignorer une choſe connuë depuis longtems à toute l'Europe.

L'après-midi, le Coſequidonne nous fit avertir que nous ne pouvions voir l'Empereur ce jour-là, mais que ce ſeroit le lendemain. M. Adam fut d'avis que nous devions auſſi aller ſaluer le Prince à Jedo, puis-que les Portugais & les Caſtillans y étoient allez.

Le matin du 17. nous allâmes viſiter Ohoto Sionſabrondonne, Tréſorier Général, Maître des monnoies, & Conſeiller d'Etat, & nous lui preſentâmes 5. aunes de drap rouge cramoiſi ; 2. aunes d'étofe de ſoie travaillée en camelot & piquée ; une piéce de drap violet & or ; une piée de damas vert ; 3. carpettes de Nuremberg ; 5. bouteilles de verre ; une carabine, & un cornet à amorcer.

Après avoir accepté nos préſens avec les complimens ordinaires, il nous promit de nous faire avoir audience ce jour-là. C'eſt un homme fort eſtimé de l'Empereur, qui ne fait pas de grandes promeſſes aux gens, ni ne les amuſe pas de paroles ; mais il eſt en éfet bon ami, & ſert ceux qu'il croit qui le méritent.

Il y avoit déja deux jours qu'il s'étoit ouvert à M. Adamſz, & lui avoit dit qu'il ſembloit que nous n'étions atirez au Japon que par l'envie de faire capture ſur les Eſpagnols & ſur les Portugais ; que nous y venions cette année parce-que les autres y venoient, de-même que nous y étions venus il y avoit deux ans ; mais que nous n'y étions pas venus l'année précédente, parce-que les autres n'y étoient pas auſſi venus: que cette conjecture ſe confirmoit par le peu de mar-

marchandiſes que nous aportions, ce qui marquoit que nous en avions peu, & que nous n'étions Marchands que des priſes que nous faiſions ſur les autres.

M. Adamſz lui aſſura que nous n'étions nullement des pirates, mais des Marchands, & qu'on connoîtroit dans peu de tems au Japon, que nous trafiquions avec plus de droiture & de ſincérité que toutes les autres nations qui y venoient; que bien-loin d'épier l'ocaſion de prendre les vaiſſeaux Caſtillans, ou Portugais, la Tréve de douze ans ne nous permettoit plus de leur faire aucune inſulte, en quelque lieu du monde que ce fût. Ce fait lui aïant été afirmé auſſi-bien que tous les autres, par M. Adamſz, il têmoigna qu'il en étoit bien-aiſe.

Enſuite M. Adamſz lui fit toute nôtre hiſtoire, & par là il lui fit comprendre les raiſons qui nous avoient empêché de venir au Japon l'année précédente. Il nous interrogea ſur toutes les choſes qu'Adamſz lui avoit dites, écoutant avec beaucoup d'atention nos réponces, qui ne varioient point, parce-que nous diſions tous la vérité. Il étoit d'autant plus ardent à s'informer de tout, que c'étoit lui qui étoit chargé de répondre aux mémoires de l'Ambaſſadeur Portugais. L'aſſurance qu'il eut de la Tréve lui plut beaucoup, parce-que nous allions les uns & les autres au Japon, & il diſoit que nous ne nous troublerions plus, & que chacun y pourroit au-moins naviger en ſureté.

Lors-que nous eûmes pris nôtre congé nous allâmes chez le Coſequidonne, qui étoit revenu de la Cour. Nous en fûmes reçus favorablement, & nous lui préſentâmes 8. aunes de

drap

drap rouge cramoiſi ; une piéce de ſatin ſemé de petites roſes; une piéce de damas ; une piéce de drap d'or ; 3. carpettes de Nurenberg ; une carabine & un cornet à amorcer ; 100. billes d'acier.

Lors-qu'il eut vu ce préſent, il le fit ôter promtement de devant lui, diſant que nous avions eu beaucoup de peine à faire tranſporter toutes ces choſes, & qu'elles lui étoient inutiles. Il nous dît qu'il avoit donné avis de nôtre venuë à l'Empereur, à qui cette nouvelle avoit été agréable ; & que nous étions arivez à propos : puis il nous demanda quelle requête ou quelles propoſitions nous avions à faire à la Cour ?

Nous lui répondîmes que nous n'avions rien de particulier à propoſer ; que nous voulions ſeulement nous excuſer de ce qu'il n'étoit point venu de nos vaiſſeaux au Japon l'année précédente, & de ce que nous n'aportions point de réponce à la lettre qu'il avoit plu à l'Empereur d'écrire, ſur quoi nous lui fîmes une ample déduction de nos raiſons. Il nous dît qu'il feroit ſon raport à Sa Majeſté, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'en fût ſatisfaite ; que nous ne devions pas nous inquiéter là-deſſus.

Il nous preſſa de lui dire ſi nous avions quelque requête particuliére à faire. Nous lui répondîmes que nous voulions requérir Sa Majeſté qu'il lui plût de donner des paſſeports à nos vaiſſeaux, afin-qu'ils fuſſent francs, & qu'en quelque lieu, en quelque port qu'ils vinſſent terrir, ils y fuſſent bien reçus, & regardez comme étant ſous la protection de Sa Majeſté : qu'il lui plût auſſi de nous acorder des patentes pour nos vaiſſeaux, tant pour celui qui

nous

nous avoit amenez à Firando, que pour ceux qui y viendroient ci-aprés, à ce qu'ils puſſent décharger leurs marchandiſes, les faire porter dans les magaſins, les faire voir aux Marchands qui pourroient les demander, & les vendre, ſans être inquiétez par aucuns gardes, ou inſpecteurs, en gardant néanmoins pour Sa Majeſté tout ce qu'elle pourroit déſirer, & réſervant toutes les curioſités qu'on pourroit avoir, juſques-à-ce que Sa Majeſté pût faire ſon choix: que nous oſions le ſuplier de nous être favorable, & d'apuïer nôtre Requête.

Il nous répondit que nôtre demande étoit raiſonable, & que nous ne devions pas craindre d'être refuſez; que nous pouvions nous repoſer ſur lui; qu'il prendroit ſoin de faire préparer nos dépêches, pour nôtre retour de Jedo; diſant que Sa Majeſté avoit trouvé bon que nous euſſions intention d'aller féliciter le Prince ſon fils, ainſi-que Mr. Adamſz en avoit fait ouverture à S. M; & que pour lui il nous l'auroit conſeillé, vu-que les Portugais & les Caſtillans l'avoient fait: que nous aurions pour cet éfet des chevaux, des barques, des gens pour nous conduire, & tout ce dont nous aurions beſoin, & qu'on nous en délivreroit des patentes en partant.

Il nous fit auſſi un peu raiſonner touchant les afaires de nôtre Etat; puis il nous promit de nous mander ſur le midi, & de nous préſenter à l'Empereur. Après cela nous prîmes congé de lui, & il nous reconduiſit juſqu'au-delà de ſa porte. Enſuite il rapella M. Adamſz, & lui ordonnant de renvoier querir nos préſens, il lui dît qu'il devoit nous avoir avertis de ne lui en pas ofrir, ſachant bien qu'il n'avoit pas a-

acoutumé d'en recevoir ; que cela ne l'empêcheroit nullement de nous acorder ſa faveur, & que ce n'étoit pas par cette voie qu'il falloit l'aquérir.

Adamſz lui dît que ſi-peu de choſe ne valoit pas la peine d'être apellé un préſent, & que pour nous marquer qu'il ne ſe tenoit pas ofenſé que nous euſſions oſé le lui ofrir, il le ſuplioit avec nous de le vouloir retenir, ſeulement pour l'honneur de nôtre nation. Il s'arrêta un peu alors, & parut délibérer en lui-même; puis il dît que pour nous donner une marque de ſon amitié, il renonceroit pour cette fois à ſa réſolution & à ſa coutume ; & nous faiſant auſſi rapeller, il nous répéta la même choſe.

Cette faveur ſurprit extrémement les Japonois, auſſi-bien que les Caſtillans & les Portugais de qui il n'avoit rien voulu accepter ; quoi-que tous les ans ils lui aportaſſent de gros préſens ; & elle nous donna de bonnes eſpérances touchant nôtre établiſſement au Japon.

Sur le midi, nous fûmes mandez à l'audience, où nous portâmes auſſi nos préſens, qui ſuivant la coutume, furent mis, chaque ſorte, ſur une table particuliére. C'étoit une demie piéce de drap rouge cramoiſi ; une demie piéce de drap écarlate ; une piéce de Karſaie cramoiſi ; ... de velours noir uni ; 3. piéces de camelots luſtrez ; 2. piéces de ſatin broché d'or ; 3. piéces de damas ; 5. carpettes de Nurenberg ; dix bouteilles de verre ; 200. catis de plomb ; 2. fuſils de 8. piés de long ; 2. carabines & deux cornets à amorcer ; 5. dents d'éléfans ; 200. billes d'acier.

Lors-que nous eûmes ſalué l'Empereur, il nous demanda combien à-peu près nous avions de

de ſoldats aux Moluques ; ſi nous trafiquions à Borneo ; s'il étoit vrai que c'eſt là qu'on trouve le meilleur camfre, & d'où il y vient ; d'où vient le meilleur aquila & le meilleur calamba ; quels bois odoriférans nous avions dans nôtre païs, & quels étoient ceux que nous eſtimions le plus ? Nous repondîmes à toutes ces queſtions, par le moien de l'Interprète ; puis nous prîmes nôtre congé ; le Cofequidonne & le Sionſabrondonne nous venant reconduire juſques hors de la ſale, en nous félicitant du bonheur que nous avions eu, de trouver le moment favorable auprès de S. M. & en nous diſant que la choſe étoit allée ſi-loin qu'ils en étoient ſurpris : que ce n'étoit pas la coutume que S. M. parlât ſi-familiérement à perſonne, non-pas même aux plus grands Seigneurs du païs, qui lui aportoient des préſens de la valeur de dix, de vingt, & de trente mille ducats ; & qu'il ne leur parloit jamais ſi longtems qu'il nous avoit parlé : qu'il n'avoit pas dit une ſeule parole à l'Ambaſſadeur Portugais, & que celui de Caſtille n'avoit pas été beaucoup mieux traité.

Un peu après que nous fûmes ſortis M. Adamſz aïant été rapellé, nous dit quand il fut revenu, que l'Empereur regarda les draps, les camelots, les velours, & les fuſils même, l'un après l'autre, & qu'il lui dit ; Lors que les vaiſſeaux Hollandois viendront, aporteront-ils beaucoup de curioſités & de belles marchandiſes ? Adamſz répondit qu'il aſſuroit S. M. que les vaiſſeaux qui viendroient de Hollande aporteroient pluſieurs belles choſes. L'Empereur repliqua ; „ Oui, Oui, je voi „ bien que les Hollandois ſont paſſez maîtres „ auſſi-

„ auſſi-bien dans les manufactures que dans „ la guerre.

Nous mîmes enſuite nôtre propoſition par écrit, & la fîmes traduire en Japonois, & écrire en caractéres du païs, pour la laiſſer entre les mains du Coſequidonne, afin qu'il penſât à nôtre afaire, & que nôtre voiage à Jedo n'en retardât pas l'expédition. Nous envoiâmes auſſi à ſon Agent un préſent d'une piéce de camelot noir à gros grain, & de trois piéces d'armoiſin blanc de ſoie cruë.

Le 18. du même mois d'Août, 1611. Adamſz mit nôtre mémoire entre les mains du Coſequidonne, qui dit qu'il ſe le tenoit pour fort bien recommandé. Après-midi un de ſes Gentishommes nous aporta un paſſeport pour dix chevaux, & des lettres du Coſequidonne pour les bateliers & mariniers, & pour les barques ſur les riviéres, avec des lettres de recommandation pour ſon fils qui étoit à Jedo. Il nous dit de la part de ſon Maître, que nous ne devions nous mettre en peine de rien, qu'il avoit donné ordre à ſon fils de pourvoir à tout ce qui nous regarderoit.

Le 19. nous partîmes de Soringau par un fort mauvais tems, & nous arivâmes à Teſſeri par une groſſe pluïe, avec des éclairs & des tonnerres. Le 20. nous marchâmes par un tems à-peu-près égal, & nous allâmes coucher à Miſſima, qui eſt à 12. lieuës de Teſſeri Le 21. nous dinâmes à Wondebro, & paſſâmes une montagne nommée Facu-tamme, où il y avoit quatre lieuës à monter, & autant à deſcendre, le paſſage en étant fort difficile. Nous allâmes coucher à Futſiſawa, qui eſt à 16. lieuës de Miſſima.

Le 22. nous déjunâmes à Toska, qui eſt à deux

deux lieuës de Futſiſawa, & ſur le ſoir nous arrivâmes à Jedo, qui eſt à dix lieuës de Toſka, & où le Prince fils de l'Empereur tient ſa Cour dans le château. Nous logeâmes dans la maiſon de M. Adamſz, qui alla donner avis de nôtre venuë au Sadadonne, Préſident du Conſeil du Prince, & pére du Coſequidonne; & il rendit les lettres de ce dernier à ſon fils. Il les informa auſſi tous deux du détail de ce qui nous regardoit, de la cauſe de nôtre venuë, de l'état de nôtre païs, & des raiſons qui nous avoient empêchez de venir l'année précédente; les priant de faire entendre toutes ces choſes au Prince, de les lui expliquer favorablement, & de tâcher de nous faire promtement obtenir audience.

Le Préſident nous dit que le Prince ſeroit aſſurément bien content de nôtre venuë, par ce-qu'il avoit ouï dire qu'il y avoit deux ans qu'on avoit vu quelques-uns de nos vaiſſeaux au Japon, & qu'ils avoient trouvé beaucoup de faveur auprès de l'Empereur, qui leur avoit acordé la liberté du commerce, & des franchiſes; que depuis ce tems-là le Prince avoit pluſieurs fois témoigné qu'il ſouhaiteroit de voir des gens de nôtre nation; & que puis-que nous avions pris la peine d'aller juſques-là, il feroit enſorte que nous ſerions expédiez le lendemain, à-cauſe qu'on l'avertiſſoit que nous étions preſſez.. Il donna en même tems ordre à ſon Agent d'acompagner M. Adamſz, pour nous venir faire des complimens de ſa part, & nous ofrir ſes ſervices.

Le lendemain 23. nous allâmes lui rendre viſite, & nous lui préſentâmes 5. aunes de drap rouge cramoiſi; 2. piéces de camelot noir à gros grain, & une de camelot croiſé, de la même cou-

couleur ; une piéce de damas noir ; 5. pieces d'armoïsin blanc ; 3. boureilles de verre, une carabine & un tornet à amorcer. Il nous dît que ce n'étoit nullement sa coutume d'accepter des préſens ; mais que pour la premiére fois il ne vouloit pas nous refuſer, & qu'il nous donnoit cette marque d'amitié, afin-que nous euſſions plus de confiance en lui.

Enſuite il nous dît qu'encore qu'il fût incommodé, il alloit monter au château pour nous faire expédier ; que dès le ſoir précédent il avoit averti le Prince de nôtre venuë, qui en avoit reçu la nouvelle avec plaiſir, & qui déſiroit fort de nous voir. Cependant nous demeurâmes plus de demie heure à nous entretenir avec lui de l'état de nôtre païs & de quelques autres, des cauſes de la guerre qui étoit entre nous & le Roi d'Eſpagne, comment elle avoit commencé, & comment on avoit enfin conclu une tréve. Il têmoigna beaucoup d'étonnement de ce qu'un païs auſſi-petit que nous diſions qu'étoit le nôtre, avoit pu réſiſter ſi longtems aux forces d'un ſi-grand Roi.

Après cela il nous fit ſervir une colation de fruits & des autres choſes qu'on a coutume de préſenter au Japon ; puis nous prîmes congé, & quoi-que ce Seigneur eût un grand âge, & qu'il fût fort incommodé, ſur-tout en marchant, il ne laiſſa pas de nous reconduire juſques dans la cour, nous promettant qu'il nous manderoit après midi, pour aller au Palais.

En éfet, il nous manda ſur les deux heures, & nous conduiſit à l'audience du Prince, à qui nous préſentâmes une demie piéce de drap rouge cramoiſi ; une piéce de carſaye cramoiſi ; 15. aunes de velours ciſelé à fond vert & à fleurs noi-

noires ; 9. aunes & demie du même velours à fond rouge & à fleurs noires ; une piéce de damas ; une piéce de drap d'or ; 5. carpettes de Nurenberg ; une piéce de ſatin ſemé de petites roſes ; une piéce de camelot croiſé ; 3. dents d'éléfant ; 100. billes d'acier ; un fuſil à méche ; 2. carabines & 2. cornets à amorcer ; 500. catis de plomb.

Le Prince nous reçut fort-bien, & nous remercia de la peine que nous avions bien voulu prendre à-cauſe de lui. Nous lui demandâmes ſa protection & ſa faveur, ſelon les ordres que nous lui dîmes que nous en avions de nôtre Prince & de nos Maîtres, ce qui étoit la ſeule cauſe de nôtre voiage. Il répondit à ce compliment par un ſigne de tête, & nous donna congé. L'Agent du Sadadonne eut permiſſion de nous promener dans tout le palais, & il nous reconduiſit juſques dehors. On nous, acorda auſſi les chevaux, les barques & les gens néceſſaires pour nous remener à Soringau.

Adamſz alla faire nos remercîmens au Sadadonne, car l'Ambaſſadeur Eſpagnol avoit demeuré la trois jours, avant-que d'obtenir audience ; quoi-qu'il fût arrivé dans un équipage magnifique, & qu'il eût de grands préſens à faire. Le Sadadonne aïant ſu que nous voulions partir le lendemain matin, & que nous aurions bien voulu aller juſqu'au port de Wormgau par eau, dît que le Prince avoit ordonné qu'on nous fournît des voitures, & qu'il y auroit le lendemain une galére prête, avec un paſſeport, afin qu'on nous fournît enſuitte des chevaux pour le reſte du voiage ; & que ſi nous avions beſoin d'autres choſes, nous n'avions qu'à le déclarer.

Sur

Sur le soir, un des principaux Seigneurs de la Cour fut amené par l'Agent du Sadadonne, à nôtre logis, pour nous faire des complimens de la part du Prince, & pour présenter à Jaques Specx deux cattaves & une castinges & à Pierre Segertsz une cattave, leur faisant dire qu'il les prioit de ne s'arrêter pas au peu de valeur du présent, mais à l'afection avec laquelle le Prince le faisoit, & au temoignage qu'il nous donnoit que nôtre visite lui avoit été agréable.

Le matin du 24. M. Adamsz, alla remercier de nôtre part l'Agent du Sadadonne, & lui fit présent, suivant la coutume du païs, de 6. aunes de carisé rouge; de 2. aunes de drap écarlate; de 2. piéces d'armoisin de soie cruë; & de 3. bouteilles de verre. Sur le midi, il alla aussi rendre la visite au Tackendonne, qui étoit celui qui avoit été envoié de la part du Prince le jour précédent, & il lui présenta 3. aunes de carsaye; 3. piéces d'armoisin de soie cruë, & cinq bouteilles de verre, que son Agent reçut en son absence.

Après midi l'Agent du Sadadonne aporta les passeports pour faire avoir des chevaux, & des lettres pour les bateliers & pour les barques, avec 20. chemises à la Japonoise, pour Specx, & dix pour Segertsz. Au soir nous fûmes invitez à manger chez un Frére du jeune Gouverneur de Firando, qui est un des premiers Gentishommes de la chambre du Prince, & qui nous avoit déja rendu plusieurs petits services. Nous lui fîmes présent de 3. aunes de drap écarlate; de 6. piéces d'armoisin blanc de soie cruë; de 3. bouteilles de verre; & il nous donna des lettres pour son Grand-pére & pour son Frére.

Le 25. du même mois d'Août, nous allâmes remercier le Sadadonne & prendre congé de lui; puis nous nous embarquâmes dans la galére qui nous étoit deſtinée avec une barqüe pour le bagage. Nous fûmes dès le ſoir au port de Wormgau, qui eſt à 18. lieuës de Jedo, où nous logeâmes encore dans une maiſon de M. Adamſz. Nous y trouvâmes le navire & l'Ambaſſadeur de la Nouvelle Eſpagne, qui envoia deux ou trois de ſes ſoldats, nous faire des complimens de ſa part, & nous accabler de courtoiſies; à quoi nous tâchâmes de répondre de la même maniére.

Le 26. il plut tant que nous fûmes contrains de paſſer la journée en ce lieu-là, & nous y aprîmes des nouvelles de l'Ambaſſade, par le moien de deux hommes des Païs-bas qui étoient au ſervice de l'Ambaſſadeur. Ils nous dirent quel avoit été le but de ce voiage, & quel en avoit été le ſuccès. Ils nous aprirent la découverte qu'on avoit faite du païs de la Nouvelle Guinée, & de la côte de la Nouvelle Eſpagne, avec pluſieurs circonſtances.

Ils étoient entrez dans le port de Wormgau le 14. de Juin. Le but de leur voiage étoit en partie de ramener les Japonois, qui étoient allez l'année précédente dans la Nouvelle Eſpagne, avec le Gouverneur Don Rodrigo de Riduere. Ils avoient été traitez magnifiquement en ce païs-là, & il en avoit coûté plus de 50000. réales de huit au Roi d'Eſpagne: car ils avoient été défraiez depuis Acapulco juſqu'au Mexique. Lors-qu'ils avoient été proche de la ville, on avoit envoié des caroſſes au-devant d'eux pour les prendre; outre les grands frais qu'on avoit faits pour les préparatifs de l'Ambaſſade.

Mais

Mais nous ſûmes que dans les Inſtructions de l'Ambaſſadeur il n'étoit point fait de mention de ce qu'il avoit dit contre nous, & qu'il y avoit eu différent ſur ce ſujet entre lui & le Capitaine, ſoutenu des autres principaux Oficiers de l'Ambaſſade, qui avoient entendu ce qu'il avoit requis, & qui vouloient faire leurs proteſtations contre lui à cet égard. Mais comme il déclara qu'il ſe chargeoit ſeul de ce qui en pourroit ariver, ils ne paſſérent pas outre.

Sa commiſſion étoit ſeulement de demander la liberté de viſiter tous les ports, afin-que les connoiſſances qu'ils en prendroient, puſſent ſervir à naviger avec plus de ſureté les vaiſſeaux qui vont tous les ans des Manilles à la Nouvelle Eſpagne, parce-que faute de ces connoiſſances, ils avoient perdu pluſieurs navires très richement chargez; les vents forcez les pouſſant ordinairement, en faiſant cette route, vers les côtes du Japon, où ils demeurent affalez, & périſſent. En ſecond lieu l'Ambaſſadeur avoit ordre de demander la permiſſion de conſtruire des vaiſſeaux, à-cauſe qu'on ne le pouvoit faire qu'avec beaucoup plus de coût & de peine aux Manilles & à la Nouvelle Eſpagne, & qu'ils n'étoient pas ſi-bons que ſeroient ceux du Japon, où l'on trouvoit plus de matériaux, & de meilleurs, & plus d'ouvriers.

Pour la découverte faite depuis peu par les Caſtillans, dans le païs de la Nouvelle Guinée, les deux Flamans ne purent nous dire par quelle hauteur ni de quel côté c'étoit. Les Eſpagnols y avoient pris terre avec un vaiſſeau d'une grandeur médiocre, & ils y avoient trouvé des gens d'un naturel aſſez doux, mais peu civiliſez. L'air y étoit tempéré, & le païs paſ-

ſablement peuplé, pourvu d'or, de noix muſcades & de vivres.

Ils y avoient enlevé ſecrétement deux hommes, pour les envoier en Eſpagne, afin-que le Roi pût être informé par eux-mêmes de l'état de leur païs. On avoit deſſein d'y entretenir la navigation, & pour cet éfet on y avoit laiſſé quelques Caſtillans, afin de découvrir plus avant, & de chercher un lieu propre à faire une peuplade. Dans cette vuë on faiſoit conſtruire quelques vaiſſeaux en la Nouvelle Eſpagne, parce-qu'il y a beaucoup d'aparence qu'on pourra faire de grands profits dans ce païs-là.

D'un autre côté les Caſtillans avoient emploié 13. mois & demi à la recherche des côtes de la Nouvelle Eſpagne, & navigé juſques par les 45. & 46. degrès. Ils avoient découvert pluſieurs bons havres, des baies, & des lieux de relâche, où les vaiſſeaux qui vont des Manilles à la Nouvelle Eſpagne peuvent fort-bien ſe rafraîchir.

Ils diſoient qu'à leur départ de la Nouvelle Eſpagne on n'avoit point encore eu de nouvelles de la Tréve, ou que ſi l'on en avoit eu, on les tenoit ſecrétes, & ils s'étonnoient que nous en fuſſions informez; parce-que le même vaiſſeau qui étoit au Japon avoit amené des perſonnes qui avoient vu des lettres de France à S. Lucar & à Seville, qui faiſoient mention de la mort du Roi de France. Cependant cette mort n'étoit pas encore arivée lors-que nôtre flote, qui nous avoit aporté les nouvelles de la Tréve étoit partie; & néanmoins cette Tréve concluë & publiée avant la mort du Roi de France, n'étoit pas encore publiée aux Indes.

Cette déclaration nous fit ſoupçonner que les Eſ-

Eſpagnols avoient quelque deſſein particulier, & qu'aparemment ils avoient embarqué des ſoldats dans la Nouvelle Eſpagne, ſur les vaiſſeaux qui alloient aux Maniles, pour les envoier de là aux Moluques, & faire un nouvel éfort afin de nous les enlever, avant la publication de la Tréve. L'Ambaſſadeur nous envoia diverſes fois prier d'aller nous divertir avec lui, & de nôtre côté nous le fîmes auſſi prier de venir avec nous. Mais comme perſonne ne voulut rendre la premiére viſite, nous en demeurâmes là.

M. Adamſz aïant négligé ſes propres afaires pour être toûjours avec nous, & nous aïant fort utilement ſervi, nous lui donnâmes, en atendant mieux, 8. aunes de drap rouge cramoiſi; 4. aunes de cariſaye rouge; 3. aunes de drap écarlate; 3 piéces d'armoiſin noir; & une piéce de camelot noir luſtré.

Le 27. nous partîmes de Wormgau, & après avoir dîné à Capacure, nous allâmes coucher à Oxſo. Le 28. nous fîmes 17. lieuës, & couchâmes à Inſuwarra. Le 29. nous montâmes à cheval avant jour, & nous arivâmes à midi à Soringau.

M. Adamſz alla ſur l'heure porter au Coſequidonne les lettres du Sadadonne, & lui faire le raport de ce qui s'étoit paſſé dans nôtre voiage. L'Agent vint avec Adamſz, nous faire des complimens de la part de ſon Maître, qui avoit dit que l'Empereur avoit demandé quelles marchandiſes nôtre vaiſſeau avoit aportées, & qu'il lui avoit répondu qu'il en informeroit le lendemain Sa Majeſté.

Le 30. du même mois d'Août, Adamſz alla porter au Coſequidonne le mémoire de nos

marchandiſes, & le pria de faire avancer nôtre expédition. Le Préſident dît que les paſſeports étoient déja prêts, qu'il n'y manquoit plus que le ſeau. Nous aprîmes que la réponce par écrit que la Cour avoit faite au mémoire de l'Ambaſſadeur de Portugal, n'étoit pas favorable. Il avoit demandé que les vaiſſeaux de ſa nation puſſent trafiquer au Japon avec les mêmes immunités qu'auparavant ; ſur quoi on lui avoit répondu, *Que s'ils vouloient venir trafiquer comme auparavant, ils ſeroient traitez comme ils l'avoient été auparavant;* & voiant qu'il ne pouvoit obtenir rien de plus précis, il s'étoit retiré.

Nous rencontrâmes dans nôtre auberge un nommé Jacobii, qui étoit un Japonois Chrétien, Capitaine d'une jonque, qui avoit été arrêtée aux Manilles par le feu Amiral Wittert. Il nous fit le raport de ce qui s'étoit paſſé aux Manilles, & à ſon égard il ſe loüa extrémement du traitement qu'il avoit reçu de l'Amiral ; mais il n'étoit pas content des Maîtres & des autres Oficiers.

L'Amiral avoit fait tirer de ſa jonque 20. bales de farine, 50. bales de ris, 100. pots de poudre à canon, 8. petits tonneaux de laituës dans la ſaumure ; & lui avoit paié pour le tout 400. réales de huit, dont il s'étoit contenté, quoi-qu'il dit que cela valoit davantage. Mais il avoit fait enlever de ce qui apartenoit aux Caſtillans, quelques groſſes ancres de fer, environ 5000. catis de cloux de fer, & 500. catis d'argent, dont il n'avoit pas voulu paier la voiture.

Lors-que ce Capitaine fut arivé aux Manilles, le Gouverneur le fit mettre en priſon, parce-qu'il fut accuſé ſur pluſieurs chefs. Il y fut 30. jours, & il n'en ſortit qu'en paiant une amen-

amende de 600. catis, ſuivant les témoignages qu'il en avoit. Ainſi il n'étoit guéres ſatisfait ni des uns ni des autres. Il ne l'étoit pas de nos gens, parce-qu'ils avoient été la cauſe de ſon malheur: il ne l'étoit pas des Portugais, parce qu'encore qu'il fût Chrétien, ils ne lui avoient pas rendu juſtice, lui aïant fait paier ce que nos gens lui avoient enlevé par une violence à laquelle il n'étoit pas en état de s'opoſer.

Il eſt certain que puis-que nous étions en guerre, on avoit droit, ſelon l'uſage, de faire ce que nos gens avoient fait. Néanmoins il s'agiſſoit de peu de choſe, & quand il y auroit eu une plus groſſe capture à faire, il auroit mieux valu y renoncer, que de tirer ainſi tout à la rigueur, & de donner des prétextes de plainte à une nation de qui nous recherchions la faveur & la bienveillance. Car la principale cauſe du favorable accüeil que nous trouvions à la Cour, venoit des bons témoignages que les Japonois nous avoient rendus. Ils avoient raporté que nous n'inſultions en mer que les Portugais & les Caſtillans; que nous en avions toûjours bien uſé avec les Japonois, qu'ils n'avoient point de ſujet de ſe plaindre de nous; & ces raports nous avoient fait regarder par l'Empereur & par ſes Oficiers, pour des gens de probité.

Sur le ſoir l'Agent du Coſequidonne aporta de ſa part à Specx 20. chemiſes du Japon, & 10. à Segertſz. Le 31. Adamſz nous aporta deux paſſeports pour nos vaiſſeaux, & un ordre de l'Empereur pour prendre encore dix chevaux francs. Nous fîmes traduire les paſſeports; mais nous n'y trouvâmes point de clauſe pour pouvoir décharger nos vaiſſeaux, & vendre nos marchandiſes, ſans être ſujets aux viſites des gardes

des inſpecteurs, ce qui étoit le véritable ſujet de nôtre voiage, & le ſeul but où nous tendions.

Cette omiſſion nous cauſa beaucoup d'inquiétude, n'en pouvant pénétrer la cauſe. Nous préſumâmes que comme les Ambaſſadeurs de Caſtille & de Portugal avoient porté de grandes plaintes contre le Saphidonne, & qu'ils avoient fait connoître en détail au Coſequidonne les juſtes ſujets qu'ils en avoient, cet Oficier & les autres voioient que ſi l'Empereur en avoit quelque connoiſſance, ce Facteur ſeroit immancablement puni de mort, ils n'avoient rien voulu entamer qui le regardât. Car ſes injuſtices étoient ſi criantes, que nonobſtant que ſa Sœur fût une des femmes de ce Monarque, on ne doutoit pas qu'il n'en fût puni; & ſans doute que le Coſequidonne n'y vouloit pas donner lieu, ni ofenſer cette Sœur.

Nôtre conjecture ſe trouva être véritable: car on étoit perſuadé que ſi ce chef de nôtre Requête étoit propoſé à l'Empereur, il voudroit en ſavoir la cauſe, & faire éxaminer de qui nous nous plaignions, & qui étoient ceux qui nous traverſoient, & qui nous empêchoient d'agir en pleine liberté; ce qui auroit donné lieu à un éxamen de toute la conduite du Saphidonne.

Ainſi nous nous trouvâmes fort embaraſſez, ne voiant point de jour à réïtérer nôtre demande, outre que de nouvelles procédures nous auroient beaucoup retardez. Néanmoins nous ne pûmes nous réſoudre à laiſſer une afaire pour laquelle nous avions fait tant de dépence, & entrepris un ſi-pénible voiage; & nous prîmes le parti d'y revenir, quoi-qu'en pareille ocaſion il n'y eût point eu de Japonois qui eût oſé l'entreprendre, & qui eût pu obtenir une nouvelle audience.

Les

Les deux paſſeports pour les vaiſſeaux qui pourroient venir au Japon, étoient conçus en termes fort-favorables. En voici la teneur. „ Nous ordonnons & commandons par ces Pré-„ ſentes, très-expreſſément à tous & chacun de „ ceux qui ſont ſous nôtre domination, de n'in-„ quiéter en aucune maniére, ni donner aucun „ empêchement aux vaiſſeaux Hollandois, qui „ viendront dans nos païs du Japon, en quel-„ que lieu ou port que ce puiſſe être; mais au-„ contraire de les traiter favorablement, & de „ les aſſiſter en tout ce qu'ils pourront requérir; „ défendant à tous nos Sujets d'en uſer avec eux „ autrement que comme avec des amis, dequoi „ nous leur avons donné nôtre parole & pro-„ meſſe, qui ne pourra être violée par qui que „ ce ſoit. Daté ſelon le ſtile du Japon, l'An „ 1611. le 25. jour du ſeptiéme mois. Et c'étoit „ ſuivant nôtre ſtile, le 30. d'Août. Nous en avions demandé deux ſemblables, afin d'en laiſſer un à Patane, & l'autre à Bantam.

Le 1. de Septembre, Specx & Adamſz allérent trouver le Coſequidonne, & le remercier de la promte expédition. Il leur demanda ſi nous étions contens des paſſeports, & quand nous voulions partir. Ils lui répondirent que les paſſeports étoient tout-à-fait favorables, mais qu'il y manquoit une clauſe qui étoit que nos vaiſſeaux puſſent être déchargez, & nos éfets vendus, ſans être ſujets à aucuns viſiteurs ni inſpecteurs; ce qui étoit la principale faveur à quoi nous aſpirions. Le Préſident leur répondit que nous n'avions rien à craindre à cet égard, & que perſonne n'entreprendroit de nous inquiéter.

Il leur aſſura qu'il avoit écrit ſur ce ſujet au

Saphidonne, ſachant bien que c'étoit la l'épine que nous avions dans le pié, quoi-que par certaines conſidérations, nous ne l'euſſions jamais nommé. Sur cette ouverture, ils le prièrent, que pour plus grande aſſurance, il lui plût de nous donner un Acte de ſa main ſur ce ſujet, s'il jugeoit qu'il y eût trop de peine à ſe pourvoir encore devant l'Empereur. Il leur repliqua que cela n'étoit point néceſſaire, & que s'il ſurvenoit quelque difficulté, il ne falloit qu'écrire à M. Adamſz, qui étoit ordinairement à la Cour, & eſtimé de S. M. & qu'il promettoit que dès-que M. Adamſz lui parleroit, il nous feroit donner ſatisfaction, & obtenir le ſeau de l'Empereur.

Ils le remerciérent, & lui dirent que nous nous repoſerions ſur ſa parole; mais que néanmoins une telle afaire nous ſeroit d'un fort grand préjudice, parce-qu'elle empêcheroit nos vaiſſeaux de partir dans la ſaiſon convenable, & que s'ils ne partoient entre le 8. & le neuviéme mois, il falloit qu'ils fiſſent 5. ou 6. mois de ſéjour à Patane. Le Préſident voiant qu'on inſiſtoit ſi-fort, dît que puis que le tems nous preſſoit, & que ce que nous demandions ne ſe pouvoit faire en deux ni en trois jours, nous n'avions qu'à partir, & à laiſſer l'afaire entre les mains de M. Adamſz, qui la feroit comme ſi nous y étions préſens; nous aſſurant de ſa faveur ſur ce point, & diſant que nous ne devions nullement douter que la choſe ne réüſſit: ſur quoi ils prirent congé de lui.

Dès-qu'ils furent de retour, nous dreſſâmes nôtre Requête ſur ce point, & y aïant inſéré nos raiſons, nous la fîmes traduire en Japonois, & la ſignâmes. Sur le ſoir Adamſz alla

la

la porter au Coſequidonne, qui l'aïant luë dit qu'il y avoit des afaires à la Cour, & qu'il craignoit qu'elle n'y fût préſentée à contre-tems. Il la rendit donc, & dit à Adamſz qu'il allât le lendemain au palais, & qu'il ſe trouvât auprès de S. M. avec la Requête, & que s'il voioit que l'ocaſion fût favorable, & que S. M. eût quelque moment de loiſir, il la préſenteroit: qu'il tâcheroit de ſe trouver proche de S. M. & d'y faire trouver Hotto Sionſabrondonne avec lui, & qu'ils apuïeroient la Requête, eſpérant qu'elle ſeroit favorablement répondue. Cet avis nous fit reprendre courage, & nous fûmes de plus en plus confirmez que ce qui s'opoſoit à nôtre demande, étoit la peur qu'on avoit que le procédé du Saphidonne ne vint à la connoiſſance de l'Empereur.

Le 2. ſur le midi, Adamſz alla au palais, & le moment fut ſi favorable, que, graces à Dieu, l'Empereur aïant oui nôtre Requête, nous acorda ce que nous demandions, & ordonna qu'on en fît à l'heure même un Acte que S. M. ſeella, ainſi qu'Elle a coutume de ſeeller Elle-même tous les Actes, & il nous fut aporté dès l'après-midi, par Adamſz à qui l'Empereur avoit ordonné de nous dire, que nous ne trouverions de difficulté pour nos afaires en aucun lieu, que nous n'avions qu'à nous mettre en chemin, & à faire venir bien-tôt nos vaiſſeaux; qu'il pouvoit deſcendre avec nous & nous acompagner; permiſſion qui nous donna beaucoup de joie, auſſi-bien que le ſuccés de nôtre afaire, dont les Japonois furent ſurpris, parce-que nous avions obtenu ce qui venoit d'être refuſé aux Portugais & aux Caſtillans. Il eſt vrai que le Coſequidonne & Hotto

Sionſabrondonne nous avoient fidellement & ardemment ſervis. Ainſi nous remportions tout l'avantage que nous pouvions déſirer pour nos Maîtres, & il ne reſtoit plus qu'à envoier de bonnes cargaiſon au Japon.

Sur le ſoir Hotto Sionſabrondonne nous envoia faire des complimens par un Gentilhomme, qui préſenta de ſa part 8. chemiſes du Japon à Specx. L'Agent du Coſequidonne nous vint auſſi dire qu'il avoit beaucoup de joie de ce que nous avions été favorablement expédiez; que nous devions bien regarder à envoier un vaiſſeau l'année prochaine, afin de nous entretenir dans les bonnes graces de l'Empereur.

Le 3. du même mois de Septembre, nous allâmes remercier Hotto Sionſabrondonne, & prendre congé de lui. Il nous recommanda auſſi la même choſe, à l'égard de l'envoi d'un vaiſſeau & d'une bonne cargaiſon, nous diſant qu'il nous conſeilloit en ami de n'y pas manquer. Après midi nous partîmes de Soringau, en compagnie d'Adamſz, qui fut prié par le Capitaine Jacobii, ou Jaques, de lui rendre ſervice à l'ocaſion. Il ſollicitoit alors un paſſeport pour aller à Siam, ſelon le deſſein qu'il en avoit formé. Nous allâmes coucher à Utſimado qui eſt à 7. lieuës de Soringau.

Le 4. nous dinâmes à Haquingauwa, & couchâmes à Arrai, aïant traverſé la riviére de Senegouwo, ſur laquelle nous avions fait 14. lieuës. Le 5. nous partîmes incontinent après minuit, & nous dinâmes à Futſiſawa, qui eſt une grande ville au milieu de laquelle il y a un gros château. Nous couchâmes à Naring, aïant fait ce jour-là 18. lieuës & demie, entre des terres bien cultivées & enſemencées, avec de beaus arbres autour.

Le

Le 6. nous déjeunâmes à deux lieuës de Naring, dans une ville, nommée Aſtanamia, qui eſt d'une médiocre grandeur, & où il ſe fait un grand commerce de bois, les Marchands aïant leurs logis, leurs cours, granges & apentis, pour mettre leurs bois, ainſi-qu'en Hollande. Enſuite nous paſſâmes un petit golfe de mer qui avoit 7. lieuës, & nous rendîmes à Kuwano, qui eſt une grande ville défenduë par un fort château, d'où nous gagnâmes bientôt juſqu'à Domuda, pour aller coucher à Camitamme, aïant fait 17. lieuës ce jour-là.

Le 7. nous partîmes par un fort mauvais tems, & allâmes diner à Stutſiſamme, & coucher à Thibe, aïant fait 12. lieues de chemin. Le 8. il fut réglé que Specx, Adamſz, & le Gentilhomme que le Gouverneur de Firando nous avoit donné pour guide, iroient paſſer à Miaco, pour rendre les lettres du Coſequidonne à Itakura Froimendonne, & le remercier de celles qu'il nous avoit données pour le Coſequidonne & pour d'autres Seigneurs; & auſſi pour lui ofrir encore une fois un préſent de 4. aunes & demie de drap rouge cramoiſi, 2. piéces de camelot noir, une piéce de camelot noir croiſé, & 200. catis de plomb.

Ainſi nous nous ſéparâmes les uns des autres, ſur le midi, à Woots, Segertſz & Jean Couſijns prenant la route de Futſuni, avec le bagage, & nous celle de Miaco, où nous arivâmes le ſoir. Nous donnâmes incontinent avis de nôtre venuë à l'Agent du Froimendonne, qui nous promit de nous préſenter le lendemain à ſon Maître, qui étoit en feſtin ce jour-là.

Le 9. du même mois de Septembre, nous allâmes au château, & y fîmes porter nôtre

préſent, qui fut longtems refuſé; mais enfin à la preſſante ſollicitation d'Adamſz il fut accepté. Quand nous eûmes fait le raport du ſuccès de nôtre voiage, le Froimendonne en parut auſſi étonné que réjouï. Il nous ofrit des chevaux francs & une barque, pour nous mener juſqu'à Firando, ſi nous en avions beſoin. Lors-que nous eûmes pris congé de lui nous allâmes recevoir quelques ouvrages de vernis, que nous avions commandez en allant.

Le 10. nous partîmes de Miaco, & allâmes dîner à Fuſſomi, où nous nous embarquâmes ſur la riviére & deſcendîmes vers Oſacko, arivant le matin du 11. au fauxbourg Kuſſima, où nous chargeâmes nos hardes dans la barque de la loge; puis nous allâmes exprès à Sachar, ville fort-marchande, qui eſt à 3. lieuës d'Oſacko, & que nous voulions voir, afin d'aprendre le cours & le prix des marchandiſes.

Nous y arivâmes ſur le midi, & y trouvâmes Melchior van Santvoort, qui étoit un des gens du vaiſſeau de Quaeckernaeck, lequel nous rendit tous les ſervices qu'il put. Enſuite nous retournâmes au fauxbourg de Kuſſima, & le 12. nous deſcendîmes ſur la riviére à Dembo. Le ſoir du 14. nous couchâmes à Simmoieſecki. Le ſoir du 17 nous paſſâmes devant la ville de Frougi, & allâmes ancrer au port de Feſſima. Le 18. nous arivâmes à Nangoïa, & le 19. après midi à Firando, où le vieux & le jeune Gouverneur nous envoiérent faire des complimens; & de nôtre côté nous priâmes le Gentilhomme qui avoit été nôtre guide, d'aller leur en faire auſſi beaucoup pour nous, & de leur rendre les lettres du Coſequidonne, de Hotto Sionſabrondonne, & d'Itakura Froimendonne.

Sur

Sur le ſoir, Specx, Segertſz & Adamſz, allérent les voir l'un après l'autre. Ils firent paroître beaucoup de joie du ſuccès de nôtre voiage; & nous ofrirent leurs ſervices d'une maniére qui nous fit connoître que les autres Seigneurs leur avoient écrit en nôtre faveur. Ils ſont fort-bien à la Cour, & eſtimez de l'Empereur.

Le 20. le Gouverneur fit retirer les Gardes qui étoient toûjours demeurez dans le vaiſſeau, & nous fîmes travailler à le décharger. Le 23. le Conſeil des Oficiers du comptoir & du vaiſſeau réglérent les préſens qu'il falloit faire, au vieux Gouverneur, au jeune, & au frére du vieux, aux deux Agens, au Gentilhomme qui avoit été nôtre guide, & aux deux Gardes qui avoient été dans le vaiſſeau.

C'étoit une groſſe afaire que ce qui regardoit le vieux Gouverneur: il y avoit longtems qu'il faiſoit des dépences de ſa propre bource en faveur de nôtre nation. Il y avoit 8. ans qu'il avoit fait équiper une jonque exprès, à ſes frais, pour tranſpoater à Patane Quaeckernaeck & Van Santvoort, qui avoient obtenu permiſſion de l'Empereur d'aller chercher les Hollandois leurs compatriotes, & les informer du commerce qu'ils pouvoient faire au Japon, & de la permiſſion que l'Empereur leur en acorderoit.

Cet équipement avoit coûté à ce Seigneur 1500. catis d'argent, ou 1875. réales de huit, dont il n'avoit pas eu un ſeul denier de profit. L'an 1609. lors-que les vaiſſeaux *le Lion avec le faiſſeau de fléches*, & le yacht *le Griffon*, furent venus à Firando, & qu'il fallut qu'ils envoiaſſent des Députés vers l'Empereur, pour lui demander la liberté du commerce, ce mê-

me

me Seigneur leur donna une galére avec 56. rameurs à ſes dépens, pendant deux mois, & la galére ſe trouva tellement incommodée, à-cauſe du gros tems qu'ils avoient eu, qu'il la fallut dépecer.

Outre cela il fit la faveur à nos gens d'acheter la ſoie & le poivre que ces vaiſſeaux avoient laiſſé, afin ſeulement d'empêcher que le Saphidonne ne mît les mains deſſus, ainſi-qu'il auroit fait ſans doute, puis-qu'aucun Marchand n'auroit oſé en acheter ſans ſa permiſſion. On ſavoit même qu'il avoit perdu ſur les ſoies. De-plus lui & le jeune Gouverneur avoient fait la dépence des barques qu'il avoit fallu envoier à la Cour, pour donner avis de la venuë des vaiſſeaux, l'année 1609. & encore cette fois.

Cependant on peut dire qu'il n'avoit rien retiré de tout cela, les préſens qu'on lui avoit faits la premiére fois aïant été très-peu de choſe. Au-contraire les Chinois, pour qui il n'avoit point de dépences à faire, étant venus l'année précédente à Firando, avec 10. petites jonques lui avoient aporté plus de 4000. livres de profit.

Toutes ces choſes faiſoient voir qu'il falloit qu'il eût une ſinguliére afection pour nous; car s'il eût marqué au Conſeil de l'Empereur le moindre mécontentement de nôtre conduite, il eſt conſtant que nous n'y aurions trouvé ni accès ni faveur. Nous nous excuſâmes donc envers lui ſur le peu de valeur de nôtre cargaiſon, l'aſſurant que la premiére fois on ne manqueroit pas de lui faire mieux connoître combien nôtre nation étoit ſenſible aux obligations qu'on lui avoit; & cependant nous le priâmes d'accepter nôtre préſent, qui ne laiſſoit pas

d'ê-

d'être considérable par raport à nôtre vaisseau, & qui consistoit en une demie piéce de drap rouge cramoisi ; une piéce de carisaye rouge ; 2. piéces de satin semé de petites roses ; une piéce de damas ; 5. piéces d'armoisin blanc de soie cruë ; 500. catis de plomb ; 50. billes d'acier ; une dent d'éléfant ; 3. bouteilles de verre ; un mousquet de bord. Ce vieux Gouverneur se nommoit Foie Samma.

Après midi nous allâmes présenter au jeune Gouverneur 14. aunes de drap cramoisi ; une piéce de carisé rouge cramoisi ; une piéce de satin semé de petites roses ; 3. piéces de damas blanc ; 3. piéces d'armoisin blanc de soie cruë ; 200. catis de plomb ; une dent d'éléfant ; 50. billes d'acier ; 3. bouteilles de verre.

Nous présentâmes à Novo Sau Samma, frére du vieux Gouverneur, une piéce de carisaye rouge ; 2. piéces d'armoisin noir ; une piéce de satin semé de petites roses ; une piéce de damas, un morceau de drap d'or ; 100. catis de plomb. Ensuite nous fîmes les présens aux Agens & aux Gardes, qui ne purent être considérables, à-cause du grand nombre de gens à qui il falloit donner.

Le 27. du même mois de Septembre 1611. nous fîmes choix des gens que nous voulions laisser à Firando, & donnâmes les ordres pour les bâtimens qu'il y falloit faire. Le 28. nous nous rendîmes à bord du yacht *le Braque*, & fîmes voiles à Patane.

Mémoire touchant les Isles de Banda.

COMME les afaires qui nous ont été suscitées par les Espagnols & par les Portugais, dans

dans les Indes Orientales, ne ſont pas les ſeules que nous y avons euës, nous avons été ſouvent obligez de nous défendre, contre les autres Chrétiens de divers Roïaumes qui y trafiquent. Mais ſur-tout il a fallu nous armer à tout moment contre l'inconſtance & l'infidélité des Rois Indiens, qui ſont en grand nombre, & qui ne font nulle difficulté de violer leurs ſermens, leurs Traités & leurs alliances. Les grands démêlés & les guerres que nous avons eu à ſoutenir contre tant d'ennemis, ou conjointement, ou tour-à-tour; contre tant de diverſes nations, qui n'ont pas eu plus de bonne foi dans ce qu'elles ont dit que dans ce qu'elles ont fait, nous ont ſouvent rendus les objets de la médiſance des peuples de ces païs-là, & peut-être de la plus grande partie de l'Univers. On nous a voulu faire paſſer pour la cauſe de tous les troubles qui ſe ſont élevez de nos jours dans les Indes, & je ſai qu'on nous a calomniez ſur des points où je puis dire, ſans vanité, que nous méritons une loüange éternelle de patience, de conſtance, & de probité, au-lieu du blâme dont on oſe nous charger, ſans ſavoir le détail de ce qui s'eſt paſſé.

Il n'eſt pas poſſible de remédier tout-à-fait à ce mal; & d'ailleurs il arive rarement que les remédes qu'on emploie ſoient éficaces. Néanmoins il ne faut rien négliger, & quand l'ocaſion s'en préſente, il faut y apliquer ceux qu'on a en main. Les afaires qui arivérent dans l'iſle de Banda l'An 1621. & quelques années auparavant, ſont du nombre de celles ſur leſquelles on a tâché de nous décrier. Nous allons en raporter ici la vérité, afin-que nous n'aïons pas à nous reprocher de n'avoir pris

au-

aucun ſoin de nôtre réputation ; & nous conſeillons à ceux qui ſont inſtruits du détail des autres événemens qui nous regardent, de faire comme nous, & de mettre au jour l'innocence de la conduïte de nôtre nation, quand elle eſt acuſée injuſtement, laiſſant enſuite à Dieu, à qui la vérité eſt connuë, le jugement de ceux qui continuëront à nous calomnier.

Par un Traité d'Alliance du 10. d'Août 1609. fait entre les Orancaies & Seigneurs de toutes ces iſles, & les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, elles furent miſes ſous la protection de L. H. P. à-condition de les défendre contre les Portugais & leurs autres ennemis ; & en conſéquence les habitans demeurérent obligez de porter au fort de Naſſau, ou aux Commis de la Compagnie, tous leurs fruits, & de les leur livrer au prix qui eſt fixé par le Traité.

Ces conditions furent accomplies pendant quelque tems ; mais enſuite ils ne voulurent plus y avoir d'égard. Non-ſeulement ils portérent ailleurs leurs fruits, mais ils pillérent les comptoirs, ils maſſacrérent nos gens, même contre la foi des nouvelles promeſſes qu'ils avoient faites, & de la liberté qu'ils avoient ſolemnellement acordée. Ces maſſacres furent faits en divers tems, en divers lieux, & en diverſes perſonnes de nos principaux Oficiers, des Commis & des Serviteurs de la Compagnie.

Ils prirent nos petits bâtimens, quand ils en trouvérent l'ocaſion : ils s'emparérent de places & de païs qui nous apartenoient, & qui étoient abſolument ſous la domination de L. H. P. ils en tranſportérent les habitans : ils les contraignirent à renoncer au Chriſtianiſme qu'ils

qu'ils avoient embraſſé, & à reprendre la croïance des Maures; & ils commirent des excès inoüis dans les perſonnes de ceux qui refuſérent de s'y ranger.

Non-obſtant ces excès & ces violences, on fit quelques nouveaux Traités avec eux, ſur la parole qu'ils donnérent de ne s'y plus abandonner. Le Commandant Lam traita au mois de Mai 1616. & Laurens Real Gouverneur général, l'An 1617. Ces deux Traités ne ſubſiſtérent pas longtems. Les Bandanois les foulérent bientôt aux piés, à la ſollicitation des Anglois, qui faiſoient alors la guerre à la Compagnie, & qui leur fournirent ouvertement des vivres, des munitions de guerre, du canon, du monde & des vaiſſeaux.

Les hoſtilités de ces inſulaires durérent juſques au mois de Juin 1620. que la paix fut publiée à la rade de Jaccatra ſur la flote des Anglois & ſur celle des Hollandois. Elle avoit été concluë à Londres, au mois de Juillet de l'année précédente, entre le Roi de la Grande Bretagne & les Etats Généraux, & portoit la liberté du commerce reſpectivement dans les iſles Moluques, à Amboine, & à Banda; & chaque nation devoit fournir un nombre égal de vaiſſeaux pour la défence des droits des deux Compagnies, & du commerce qui étoit établi dans les Indes.

La réduction des Bandanois avoit été empêchée quelques années par les hoſtilités des Anglois, commiſes contre nous d'abord à Banda, puis ſur les côtes de Java, & dans toutes les Indes; & ces premiers encouragez par les promeſſes des autres, avoient déclaré la guerre au fort de Naſſau, & nous faiſoient tous les

les outrages qu'ils pouvoient. On ne voioit plus du-tout de noix muſcades ni de macis. Les Anglois en recevoient une partie, & les Portugais avoient l'autre, quoi-que de tout tems ils fuſſent auſſi ennemis déclarez des Anglois. Mais ils tâchoient de ſe ſervir de l'ocaſion pour engager les inſulaires, & ils avoient déja fait paſſer 50. ou 60. hommes dans l'iſle, avec eſpérance d'y en envoier un plus grand nombre, & d'en chaſſer pour toûjours & les Anglois & nos gens.

Après la publication de la paix entre les Compagnies d'Angleterre & de Hollande, nôtre Général propoſa dans le Conſeil commun la réduction de Banda, & le rétabliſſement des afaires des Moluques & d'Amboine, au-deſir du Traité de paix qui portoit que les deux Compagnies joindroient leurs forces enſemble. Il paroît par les Actes du Conſeil de Défence des deux nations, datez le 1. de Janvier 1621. nouveau ſtile, que les Commis Anglois déclarérent, que la néceſſité de donner ordre aux afaires qui avoient été propoſées leur étoit connuë, & qu'ils étoient prêts à y travailler en commun avec nous; mais qu'ils étoient alors ſans fonds, ſans monde, ſans vaiſſeaux, pour emploier en pareille ocaſion, & qu'il leur étoit impoſſible de rien contribuer. Nôtre Gouverneur répondit qu'il ſe voioit donc obligé d'y travailler en ſon particulier, quoi-qu'il eût atendu d'eux un ſecours dont il auroit eu beſoin; mais qu'il eſpéroit que Dieu lui prêteroit ſecours, & béniroit ſes entrepriſes.

Sur ce refus des Anglois, le Gouverneur général de Jaccatra, ou Batavia, pour la Compagnie Hollandoiſe, partit le 13. de Janvier, & territ à Amboine le 14. de Février 1621. d'où

il

il alla moüiller l'ancre le 27. du même mois à Banda, ſous le fort de Naſſau, qui eſt dans l'iſle de Nera. Lors-qu'il partit d'Amboine, il y avoit à la rade un des Conſeillers Anglois du Conſeil de Défence, qui avoit aſſiſté lui-même à la délibération de Jaccatra le 1. de Janvier précédent. Il fit porter des lettres par nos propres vaiſſeaux aux Anglois qui étoient dans la petite iſle de Puloron, par leſquelles il leur découvroit toutes les circonſtances de l'entrepriſe de nôtre Général contre la grande iſle, proprement nommée Banda, & de quelle maniére on la devoit ataquer, pour en donner avis aux Bandanois; ce qui fut fidellement éxécuté.

Dès-que le Général fut au fort de Naſſau, il aprit que les Anglois qui étoient à Puloron, avoient envoié du ſecours & 4. piéces de canon à la ville de Lontor, qui eſt dans la grande iſle de Banda. Il y a bien de l'aparence que s'ils euſſent pu recevoir des avis plutôt, ils auroient élevé des batteries, & empêché le Général d'entrer dans la paſſe de Lontor. Il ſut auſſi qu'il y en avoit actuellement quelques-uns à Lontor, qui encourageoient les habitans, qui les aſſiſtoient de leurs conſeils, & qui leur promettoient de leur aider à ſe défendre.

C'eſt ainſi qu'au préjudice des Traités, & des nouveaux engagemens où les Anglois étoient entrez, ils aſſiſtoient nos ennemis & les leurs propres, & nous trahiſſoient même en leur faveur. Nôtre Général les fit prier de ſe retirer de Lontor, par les raiſons ci-deſſus alléguées, & leur fit dire qu'au deſir du Traité & de l'ordre du Conſeil de Défence, ils ne pouvoient plus acheter de fruits aux Moluques, ni à Amboine, ni à Banda, qu'après la publication du Trai-

Traité, & que ce ne fût en commun, & dans les places qui leur étoient communes avec les Hollandois. Mais il y en eut encore qui ne laiſſérent pas de demeurer avec les Bandanois. Le Général fit ſes proteſtations, & leur fit déclarer que s'il leur arivoit quelque mal, il en ſeroit innocent, puis-qu'ils vouloient être parmi nos ennemis, & qu'ils ne craignoient pas de nous donner lieu de nous plaindre de leur conduite.

Le premier deſſein de nôtre Général, avoit été de faire deſcente dans un endroit nommé Fuchui, ſur la côte méridionale de la grande iſle de Banda, que quelques-uns nomment auſſi Lontor, à-cauſe de la principale ville qui y eſt, laquelle porte ce nom. Dans cette vuë il y envoia le vaiſſeau *le Cerf* moüiller l'ancre. Mais peu de tems après qu'il y fut établi ſur ſes amarres, il s'y trouva ſi maltraité par une piéce de canon des Anglois, qu'il fallut le remorquer du rivage avec une galére, & il y laiſſa deux ancres & deux cables. Si on ne l'eût ainſi remorqué, il couroit grand riſque d'être coulé à fond, ou brûlé. Tous nos gens déclarérent que le canon avoit été ſervi par un Canonier Anglois; qu'ils l'avoient vu diſtinctement & reconnu. Les Anglois eurent recours au déni, ainſi qu'on a coutume de faire dans une afaire ſi peu honnête.

Cet incident aïant obligé le Général à changer de deſſein, il réſolut d'aller faire la deſcente ſur la côte interne de Banda, d'y camper, & de faire dreſſer une batterie ſur la montagne. En éfet le 8. de Mars 1621. il y eut 17. compagnies qui débarquérent entre Combre & Ortatte. Enſuite elles marchérent le long du rivage, juſqu'à la portée d'une batterie de 3. pié-

piéces de canon qui avoient été prêtées aux insulaires par les Anglois. Si l'on se fût avancé davantage, cette batterie nous auroit emporté beaucoup de gens.

Il n'y avoit donc point de place où l'on pût camper surement, les ennemis étant maîtres de la montagne qui commandoit tous les lieux voisins, & l'on ne voioit aucun chemin pour aller les en chasser. Celui par lequel nos gens y avoient monté, trois ans auparavant, étoit coupé de trois retranchemens bien gardez. Ainsi les troupes furent contraintes de se rembarquer. Les Bandanois leur laissérent faire leur retraite sans les incommoder, mais non pas sans s'en moquer; & comme ils crurent avoir la victoire, ils renvoiérent leurs femmes & leurs enfans à Lontor.

Le canon des Anglois aïant fait échoüer ces deux projets, il fut résolu qu'on donneroit un assaut général aux deux côtés de l'isle en même tems, sur la côte interne avec 6. compagnies, & avec 10. autres sur la côte méridionale: qu'on feroit la descente au premier endroit une heure avant que de la faire au second, afin d'y atirer les ennemis: que cependant une compagnie de gens choisis, qui s'ofroient volontairement pour cet éfet, marcheroit du côté du Nord, & tâcheroit de monter sur la montagne, & que quelques-unes des autres feroient la même tentative par d'autres endroits. Il y eut 330. hommes ordonnez pour demeurer à la garde de 30. tingans, qui devoient servir à mener les 10. compagnies à la côte méridionale.

Le 11. de Mai, les 6. compagnies allérent encore débarquer, à la pointe du jour, entre Combre & Ortatte. Aussi-tôt le Capitaine Vo-

Vogel, à la tête d'une troupe des meilleurs ſoldats, aïant marché vers la montagne, ils commencérent tous à monter. Mais ils trouvérent tant de réſiſtance, qu'ils conſumérent toute leur poudre, & ſe virent dans un grand danger. Néanmoins aïant été bien ſecondez du reſte de leurs gens, les ennemis láchérent le pié peu-à-peu, quoi-qu'en diſputant toûjours le terrein.

Pendant-que cela ſe paſſoit, les dix autres compagnies aïant débarqué de leurs 30. tingans, dans une petite anſe, au côté méridional de l'iſle, les uns montérent ſur les rochers avec des échelles, & les autres ſans échelles. Lors-qu'ils furent au haut ils marchérent vers la ville, & y entrérent par-derriére. Ils ne trouvérent de réſiſtance, qu'une décharge de 10. à 20. mouſquets, que fit ſur nôtre avant-garde une troupe de coureurs qui tuérent un homme & en bleſſérent quatre ou cinq.

Il y avoit déja longtems que la ville étoit priſe par les 10. compagnies qui avoient débarqué au Sud, ſans que les Bandanois, qui ſe battoient contre celles qui avoient fait deſcente de l'autre côté, le ſuſſent encore. Dès-que les habitans de Madiangi, Luchui, Ortatte, & Sammar, en aprirent la nouvelle, ils abandonnérent les lieux de leurs demeures, & s'enfuirent. Les Lontorois, qui voioient de deſſus leur montagne les 30. tingans, croioient qu'ils étoient là ſeulement pour faire le tour de l'iſle, comme on avoit déja fait deux fois auparavant. Ainſi ils ne s'en mirent pas en peine, & ſe laiſſérent ſurprendre en plein jour.

Lors-que Lontor & les 4. autres places cideſſus nommées furent priſes, le reſte des Ban-

danois, ſavoir ceux de Sammar, de Combre, d'Ouwendendre, de Waïer, des iſles de Roſſigni & de Puloron, demandérent grace. On leur promit de leur pardonner, à-condition qu'ils démoliroient leurs murailles & leurs forts, & qu'ils rendroient leur canon, leurs mouſquets, leurs fuſils &c. ce qu'ils firent.

Après cela ils s'aſſemblérent, & reconnurent par un Traité qui ſe fit, que leur pais apartenoit aux Seigneurs Etats Généraux, tant par droit de conquête, que par la ceſſion qu'ils leur en faiſoient, promettant de les reconnoître à perpétuité pour leurs légitimes Souverains; de leur être fidelles; d'obéir à tout ce qui leur ſeroit commandé de leur part; & déclarant que jamais auparavant ils n'avoient reconnu aucun autre Souverain.

Pour ceux de Lontor, ils s'enfuirent, & ſe tinrent cachez parmi les habitans des autres iſles, & dans des lieux écartez. Mais enfin ils firent auſſi demander pardon, & on le leur acorda aux mêmes conditions qu'aux autres. Néanmoins ils ne ſe hâtérent pas de les éxécuter; au-contraire ils firent de nouveaux complots, & tâchérent de rallumer le feu de la rebellion. Le Gouverneur les voiant dans cette obſtination, les fit tous aſſembler ſur le rivage, & leur dît qu'il vouloit les faire tranſporter dans un autre endroit, où ils habiteroient en pleine liberté de Bourgeois, & où ils emporteroient tout ce qui avoit été trouvé dans leurs maiſons.

Il y en eut une partie qui déclara qu'elle étoit prête d'obeir. Les autres s'enfuirent au plus haut de la montagne de Banda, où pluſieurs fugitifs des autres places allérent les joindre.

dre. Ils tuérent un Sous-commis Hollandois, un Aſſiſtant & un jeune garçon. Mais on prit de telles meſures qu'ils furent bien-tôt affamez ſur leur montagne, & contrains de ſe rendre.

Ainſi toutes les iſles de Banda paſſérent ſous la domination des Etats. Mais on ne fit point de changemens à Puloron, ni on ne l'ataqua point, parce-que les habitans n'avoient pas remüé. Cependant les Anglois avoient fait, en leur faveur, pluſieurs batteries de neuf piéces de canon, dans une certaine petite iſle, qui joignoit la leur, & ils y avoient fait des retranchemens, avec des huttes, où ils ſe retiroient. Ces inſulaires étoient obligez comme les autres, par le Traité, de rendre toutes leurs armes, & ils obéirent ſans s'y faire contraindre. Mais nos gens ne voulurent point parler du canon qui étoit dans la petite iſle afin de ne donner occaſion à aucun different avec les Anglois, dont le Comandant nommé Omphry Filts Herbour, qui montoit le vaiſſeau *Exchange*, étoit alors à la rade d'Amboine. Lors-qu'on y eut reçu les nouvelles de la victoire de nôtre Général, il fit tirer onze coups de canon, pour nous en féliciter.

Ce récit eſt la pure vérité de ce qui s'eſt paſſé à Banda, & l'on défie tous les calomniateurs de faire voir que les afaires y aïent été traitées autrement. Les premiers Traités ont été très-volontaires. On s'eſt armé pour leur éxécution, lors-qu'ils ont été enfreints d'une maniére perfide, cruelle & inhumaine; & l'on n'a rien atenté contre les droits de la Compagnie Angloiſe, qui ne ſauroit prouver qu'elle en ait qui renverſent ceux qui nous ſont aquis par nos Traités & par nos armes.

De l'état de l'Iſle Borneo, & de ce qui s'y eſt paſſé l'An 1609.

NOUS partîmes de Bantam le 19. de Novembre 1608. & nous rencontrâmes proche de Luzapara le vaiſſeau *le Petit Soleil* qui venoit de Patane. Lors-que nous fûmes proche de Monte de Monapin, nous trouvâmes que la force des courans augmentoit tous les jours, & qu'ils portoient au Sud, par un vent frais de Nord; ce qui nous fit prendre le parti de porter le cap au Sud de Banca & de Billeron, & nous terrîmes ici, (à Succadana, dans l'iſle Borneo) le 17. de Septembre.

Sept ou huit jours après, nous convînmes avec la Reine, à 4. taïels d'or, pour les droits de doüane, de tout ce qui ſeroit déchargé & vendu de nôtre cargaiſon, dans ſon païs, durant un an. Mais à l'égard des autres vaiſſeaux, & des nouvelles marchandiſes qui pourroient y venir, les droits en devoient être paiez.

Nous y trouvâmes encore les Ambaſſadeurs de Bengermarſſin, qui n'étoient pas fort ſatisfaits de leur négociation; car ils croioient qu'on leur livreroit nos gens, & qu'ils les emmeneroient. Mais au-contraire la Reine & les Méterins avoient obligé ces Ambaſſadeurs à leur acorder un ſauf-conduit, & même à-condition que dans la paix qui ſe feroit entre elle & le Roi de Bengermarſſin, Simon qui étoit priſonnier en ce païs-là, y ſeroit compris, & qu'il ſeroit inceſſamment renvoié, & remis entre les mains de la Reine; ce que les Ambaſſadeurs avoient promis.

Outre cela la Reine & les Mâterins les a-

avoient fait conſentir que le yacht demeureroit encore 3. jours après leur départ. Enſuite les Ambaſſadeurs ſe retirérent avec deux pirogues, laiſſant leur jonque après eux; & le 17. le yacht remit à la voile, pour continuer ſon voiage à Amboine & à Banda.

Il y a ici une ſi grande fraïeur parmi le peuple, & ils craignent tant les habitans de Bengermarſſin, qu'à-peine oſe-t-on ſe mettre en mer, chacun apréhendant d'être pris & tué.

Tous les jours on reçoit des nouvelles & des alarmes vraies ou fauſſes. L'un a vu 4. ou 5. voiles en mer. L'autre a ouï dire que nous avons pris une jonque de Bengermarſſin, & que nous en avons tué tout l'équipage, & peut être, ſi cela étoit arivé, nos gens auroient-ils bien fait; mais cependant on jetteroit une grande épouvante dans ce païs-ci.

Lors-que le yacht vienda, il vous plaira de vous informer du Pilote George Pauluſz van Candyen, qui a pris en cachette, dans la chambre du Capitaine, à Bantam, une petite carte de cette côte, qui m'apartient, & qu'il a portée aux Anglois, qui l'ont contrefaite, ainſi que je l'ai apris; car la route de ce pais-ci s'y eſt trouvée toute piquée de petits trous, ce qui fait connoître qu'ils l'ont priſe. Quand on en parla au Pilote, il dît qu'il l'avoit fait voir à des amis, & non à des ennemis, & que nous ne devions pas trouver mauvais que nos amis cherchaſſent à faire leurs afaires, auſſi-bien que nous.

Vous verrez ce que vous aurez à faire à cet égard; mais je ne doute pas que les Anglois ne viennent ici. Dans les choſes que vous aurez à demander, ou à traiter, il eſt bon que de tels gens que ce Pilote, n'aïent connoiſ-

ſance de rien, puis-qu'ils ſont ſi peu fidelles à leurs Maîtres. Je ne doute pas qu'il n'ait reçu de l'argent des Anglois, pour les informer éxactement de cette route.

J'ai entretenu pluſieurs fois Quiai Area Commandant de Landa, au ſujet du commerce de ce lieu-là. Mais je ne voi point encore de fondement ſolide, ſur quoi l'on puiſſe apuïer; car les habitans dépendent tellement de ceux de Succadana, qu'ils n'oſent rien entreprendre ſans le conſentement de ceux-ci. Il m'a donné les connoiſſances du cours de la riviére, & montré de quel côté il faut naviger pour demeurer dans le canal où eſt la profondeur, & juſqu'où on la peut remonter. Il pourroit nous venir trouver dans ce lieu là, pour trafiquer avec nous. Si nous pouvions faire cet établiſſement, il faudroit abandonner Succadana; mais il n'eſt pas encore à propos d'y penſer. Il faut que nous aïons auparavant un endroit fixe, où nous bâtiſſions une loge.

Il m'a dit auſſi qu'on peut naviger juſqu'à Teïe, qui eſt ſur la riviére de Lauwe, où il y a une autre petite riviére qui coule vers Landa, m'aſſurant que ſi nous voulions y aller, nous n'aurions qu'à le faire avertir de nôtre arivée, & qu'il iroit nous trouver où nous ſerions. Je croi que ſi l'on faiſoit quelques préſens à ceux de Succadana, ils nous permettroient bien d'aller à Teïe.

Le même Quiai Area m'a parlé, auſſi-bien que pluſieurs autres de Landa, d'un lieu nommé Sadong, qui eſt au Nord de Sambas, & ſous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller par terre, dans un jour à Landa, où il a promis qu'il iroit trafiquer avec nous; &, ſe-

ſelon-qu'il me l'a fait eſpérer, Chili Pahang iroit auſſi, ou bien à Manpana, qui eſt au Sud de Sambas, ainſi-qu'il me l'a auſſi dit. C'eſt, ce me ſemble, la meilleure voie qu'il y ait à prendre, pour trafiquer avec ceux de Landa. Touchant tous ces païs-là, ſavoir, Sadong, Manpana, Sambas, Borneo, & Teïe, il vous plaira d'envoier vos ordres par le yacht qui viendra ici.

Chili Pahang a une grande quantité de pierreries, aiant acheté preſque toutes celles de ceux de Landa qui ont fait ce voiage. Il y avoit, entre-autres, deux pierres, chacune de 8. carats. Nous ſommes arivez ſept à huit jours trop tard; mais nous atendrons l'autre voiage, & j'eſpére que nous pourrons tout acheter: car quand Chili Pahang ſe ſera retiré, il n'y aura plus perſonne que nous pour acheter, vu-que la plupart des Chinois partent auſſi pour Greſſick, & qu'ils ont une aſſez groſſe partie de pierreries. Je ſuis perſuadé que de ce voiage il en ſera porté à Bantam, & dans les autres villes de Java, au-moins 4. ou 5 cents carats.

Il y a aux environs de Sambas beaucoup d'or qui n'eſt pas fort bon, & des pierres de bezoüard, qu'il faut mettre dans l'eau pour les éprouver, car il ſe commet beaucoup de fraudes dans ce commerce. Les réales ſont de requête en ce païs-là.

Il faut bien recommander à Pierre Aertſz qui eſt à Sambas, de chercher les voïes d'établir le commerce de Landa, & d'éxaminer quel ſeroit l'endroit le plus propre pour cet éfet, afin-que ſi les habitans de Succadana veulent faire les difficiles, on puiſſe s'en retirer, & aller bâtir une loge dans le lieu qu'il indiquera.

Il y a une riviére proche de Sambas, dont on dit qu'un bras ſe rend dans celle de Landa. Les habitans de Sambas & ceux de Landa ſont en guerre; mais les uns & les autres ſeroient bien-aiſes de faire la paix. Il faut recommander à Pierre Aertſz de travailler à y faire conſentir le Roi de Sambas. On a le ris à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana, & les pourceaux auſſi.

Le 26. d'Avril 1609. le yacht *le Dragon Volant* prit terre à Succadana. Il venoit d'Amboine & de Banda, & avoit rencontré proche de Madure la flote de l'Amiral Verhoeven qui lui avoit donné ordre de venir ici avec des lettres & des Inſtructions des Sieurs Directeurs, qui portoient les nouvelles de la Tréve, & ordre de faire des Traités d'alliance avec les Princes des Indes.

Le même Bloemart a reçu une lettre du Prince Maurice, pour préſenter au Roi de Borneo, & pour traiter auſſi avec ceux de Bengermarsſin. Pour éxécuter ces deux commiſſions il n'y a pas un petit chemin à faire, l'une étant pour le bout méridional de l'iſle Borneo, & l'autre pour le bout ſeptentrional. Il faudroit bien un an pour faire ce voiage. C'eſt pourquoi je juge à propos de demander ici qu'il nous ſoit permis d'aller trafiquer vers le Nord, ſavoir à Manpana, à Sambas, à Sadong, afin de pouvoir auſſi trafiquer à Landa; car Sadong eſt ſous la juridiction du Roi de Borneo. J'eſtime que c'eſt un endroit très-propre pour s'y établir, afin de trafiquer à Landa, & l'on pourroit faire un Traité avec le Commandant du lieu. Que ſi l'on vouloit demander permiſſion d'aller trafiquer plus loin, il faudroit avoir un bon yacht, parce-que tout eſt plein de pirates & de voleurs.

Néan-

Néanmoins j'eſtime que Sambas eſt encore le meilleur endroit où l'on puiſſe s'établir pour ce deſſein, vu que le Roi parut fort réjoüi d'y voir ariver Pierre Aertſz. Ce Prince marque plus d'empreſſement à recevoir bien les Marchands que ne fait la Reine de ce païs-ci, qui eſt avare, & qui achète elle-même autant de pierreries qu'elle peut, diſant qu'elle eſt âgée, & qu'il faut qu'elle amaſſe pour ſes enfans; ce qui cauſera la ruïne de ſon païs, ainſi que le Gouverneur & les Orancaies le ſavent bien dire. Cependant ils n'oſent lui en parler, de crainte qu'elle ne les faſſe hâter d'aller dans le paradis de Mahomet, ainſi qu'elle y a envoié le Roi ſon époux; pour un ſujet très-leger. En un mot c'eſt une femme ſur qui il n'y a point de fonds à faire.

Au regard de Bengermarſſin, ſi nous pouvons nous établir à Sambas, & dans les autres lieux, il ne s'en faut pas mettre en peine, parce-que les Chinois qui y viennent tous les ans de la Chine avec un Pelo, y ont tout gâté. Ils tirent tout ce qui y eſt, & y portent aſſez tout ce qu'il y faut, parce-qu'ils trafiquent à Malacca, & qu'ils y prennent toutes ſortes de mouchoirs & de toiles, qu'ils donnent à meilleur marché que nous ne les pourrions donner.

Quiai Sinipate eſt alle d'ici à Bengermarſſin, pour en amener l'oncle de la Reine, & ſans lui on ne peut rien faire où nous ſommes. Comme les deux Commandans de Landa, le Tommegon & Quiai Area ont des différens enſemble, la Reine y avoit envoié une pirogue pour procurer la paix entre eux, & pour dépoſer le Tommegon, ou le faire mourir, parce, dit-on, qu'il a envoié à Bantam une pirogue avec des diamans. Mais il s'eſt juſtifié, & l'on a fait la paix.

Quinze jours après que les gens que la Reine y avoit envoiez ont été de retour, il eſt venu une pirogue de Landa, qui a raporté que la guerre y avoit recommencé, & qu'il avoit été déja tué cinq ou ſix des principaux de part & d'autre : que les Sauvages de chaque parti s'étoient mis en campagne, les uns ſur l'eau avec des pirogues, & les autres par terre, au nombre de 4. ou cinq mille hommes, pour ocuper la riviére, afin que ceux de Succadana ne puiſſent la remonter.

Je m'imagine que c'eſt un jeu joüé par Chili Pahang, pour détacher ceux de Landa de la Reine de Succadana, & les ſoumettre au Roi de Sambas. Car il l'échapa belle étant ici, & s'il y fût demeuré encore un jour on l'auroit fait tuer, parce-qu'il tâchoit d'atirer à lui tous les principaux de la Cour. Sur cette nouvelle guerre on a envoié le 19. du même mois d'Avril 1609. quatre pirogues à Landa, avec quatre des principaux Orancaies de Succadana, pour tâcher de faire encore la paix.

Le 22. il eſt arivé une jonque de Greſſick, qui raporte que le Roi de Palimbam fait équiper 40. pirogues pour venir s'emparer de Succadana, à quoi je croi qu'il a été ſollicité par les Portugais, qui voudroient bien non-ſeulement avoir la liberté du commerce des diamans, mais ſe l'atirer à eux ſeuls, ſur quoi vous ferez vos réflexions.

Je ſuis allé trouver la Reine, & lui ai ofert, pour ſa ſureté & pour la nôtre, de faire toüer le yacht dans la riviére, à-condition qu'elle nous acorderoit la liberté de trafiquer à Landa & à Lauwe, & qu'aucune autre nation de l'Europe ne pourroit trafiquer ici. Elle m'a répon-

du

du qu'elle ne peut acorder la liberté de ce commerce, parce-que ce ſeroit la ruine de ſon païs, dont l'accès, d'ailleurs, eſt permis à toutes les nations; & qu'elle n'a pas deſſein de le défendre à perſonne.

Le Roi de Johor qui doit faire circoncire ſon fils, a invité à cette cérémonie tous les Princes ſes vaſſaux & ſes amis, au nombre deſquels eſt le Roi de Sambas. Je me propoſe d'y aller auſſi, pour traiter avec lui, & avec les autres Rois qui y ſeront, ſelon les ordres des Sieurs Directeurs; car ſon païs eſt propre pour entretenir commerce à Landa, où l'on prend les diamans, puis-que la Reine de Succadana ne nous veut pas permettre d'y aller; & je ſuis d'avis qu'on prie le Roi de Sambas de nous en donner la permiſſion par ſon païs, ou-bien de tenter quelque autre voie.

L'Amiral Van Caerden allant de Machian à Ternate, a été repris par les Eſpagnols, & mené au fort de Ternate. Il a été trahi encore cette fois par ſes gens, car la premiére fois qu'il fut pris par les galéres Eſpagnoles, il n'y eut aucun de ſes gens qui voulût ſe battre.

Le même Bloemart eſt parti de Succadana pour aller à Sambas, & il y eſt arivé le premier de Juillet 1609. Il a fait ſes propoſitions au Roi, & des ofres avantageuſes, ſi ce Prince pouvoit atirer dans ſon païs le commerce des diamans. La propoſition en aiant été favorablement écoutée, on a envoié une pirogue aux Sauvages chez qui les diamans ſe trouvent, & on leur a ofert de les laiſſer trafiquer avec nous à Sambas librement, & ſans paier aucuns droits.

On a encore commandé une autre pirogue pour aller à Mampana, avec des lettres qui

contenoient les mêmes ofres, pour faire tenir par terre de Mampana à Landa. Celle qui étoit allée dans le païs des Sauvages, a été 22. jours en ſon voiage, & a raporté qu'ils ont promis de venir à Sambas dans le ſeptiéme mois, ſelon leur compte, qui doit être le mois d'Octobre prochain, & de traiter avec le Roi.

Le 10. d'Août 1609. il eſt arivé une pirogue des Sauvages à Sambas, pour prier le Roi d'aller à la montagne proche de laquelle les diamans ſe prennent, afin de traiter avec leur Prince. Ils ont même envoié une montre d'un diamant qu'ils diſent être du poids de dix coupans, qui eſt entre 30. & 40. carats, & ils ont mandé qu'ils en ont une aſſez grande quantité depuis quatre carats juſqu'à 24.

Le Roi ne néglige rien. Il fait ſes préparatifs pour aller au rendévous. Ce qu'il demande principalement de nous eſt du canon & des munitions de guerre, & que nous bâtiſſions un fort ſur ſes terres. Car il croit que ſi le commerce des diamans ſe fait dans ſon païs, cela lui atirera des ennemis ſur les bras; parce qu'il y a des alliances entre ceux de Borneo & les Portugais, & que ces derniers donnant du ſecours aux autres, il n'auroit pas aſſez de forces pour leur réſiſter, ſi nous ne nous joignions pas avec lui. Je lui ai promis que s'il peut obtenir que le commerce des diamans ſe faſſe en ſon païs, nous lui prêterons tout le ſecours qu'il nous ſera poſſible, contre ſes ennemis & les nôtres.

Ce Prince m'a dit que ſi nous déſirions de l'or, on pouvoit facilement aller de ſon païs à Pahang, où il y en a beaucoup parmi le ſable, de-même qu'à Siam. Cet avis mérite qu'on

qu'on y faſſe réflexion, car ſans or on ne fait point bien ici ſes afaires.

Il eſt arivé de Landa quelques pirogues à Succadana, qui ont aporté une aſſez petite partie de diamans: mais elles y ont aporté les lettres que le Roi de Sambas avoit écrites à ceux de Landa; & l'on n'a pas craint d'y ajoûter que ce Prince avoit deſſein de ſe rendre maître de leur païs, par nôtre ſecours. Cette nouvelle a fort irrité la Reine, qui a réſolu d'y envoier dix pirogues, avec deux ou trois mille hommes, pour la défence du lieu.

Elle m'a déclaré tout ce qui ſe paſſoit, & m'a dit que nous avions pour but de ruiner ſon païs. Je lui ai dit que ce n'étoit nullement nôtre penſée: que nous étions des Marchands, qui cherchions des diamans à vendre, ſoit à Succadana, ſoit à Sambas, ou ailleurs: que ſi le Roi de Sambas a écrit quelque choſe en nôtre nom, c'eſt aſſurément ſans nôtre participation, ce qui l'a un peu apaiſée. Quoi-qu'il en ſoit ces gens-ci ſont fort-ſanguinaires, & il faudroit peu de choſe pour les porter à nous maſſacrer.

J'ai propoſé à la Reine de faire un Traité avec elle; mais elle n'y veut point entendre. Elle dit qu'il lui eſt égal que nous trafiquions ici ou ailleurs, que cela ne lui importe nullement. Elle a fait défendre aux gens de Landa de venir à nôtre comptoir. Je ne ſai pas ce qui arivera de tout ceci. Il faut tâcher à demeurer amis de cette Cour, juſques-à-ce qu'on trouve mieux ailleurs.

Enfin on a conclu un Traité avec le Roi de Sambas, ſigné dans ſa ville le 1. d'Octobre 1609. par Samuel Bloemart, au nom des Etats Généraux, du Prince Maurice, & des Sieurs Directeurs de la Compagnie.

Les habitans de Calca, de Séribas, & de Melanouge, ſe ſont revoltez contre le Roi de Borneo, de qui ils dépendoient, & ſe ſont ſoumis au Roi de Johor. On trouve dans leur païs beaucoup d'or, de pierres de bezoüard & de perles; ce qui me fait prendre la réſolution d'aller viſiter ce païs-là; car il faut de l'or pour faire le commerce des diamans, qui eſt nôtre principale vuë.

Le Roi de Borneo ſe prépare à venir ataquer Sambas, avec 150. pirogues, ce qui éfraïe beaucoup les habitans de cette derniére place. Ils avoient déja cherché des pirogues pour s'y embarquer & s'enfuïr: mais à la vénuë du yacht ils ont repris courage, & commencé à fortifier leur ville. Le Roi demande avec inſtance que nous y faſſions bâtir un fort. L'équipage du yacht a auſſi murmuré de ce qu'on le vouloit obliger de ſe battre contre une telle multitude de pirogues, dont on ne pourroit ſe débaraſſer. Cette circonſtance nous a obligez de débarquer le canon, & de faire des batteries ſur une pointe de la ville, d'où l'on peut battre tout le long de la riviére. Cependant il n'a point paru d'ennemis.

Je ſuis allé à Crimata, dans le yacht, pour acheter des outils avec d'autres choſes qui ſont de requête à Sambas, & de la viande pour ſaler. Dès-que la Reine ſut que nous étions partis pour y aller, elle envoïa défendre au Gouverneur de laiſſer trafiquer perſonne avec nous. Ainſi l'on n'a pas ſeulement voulu nous vendre une pipe de tabac, la défence étant ſur peine de l'amende d'un taïel d'or & un quart; ce qui nous a obligez de remettre auſſi-tôt à la voile, n'y aïant pas aparence que ceux qui nous ſont

de

de pareils refus, nous acordent la liberté du commerce à Landa.

Si le deſſein d'établir le commerce à Sambas réüſſit, on n'aura pas aſſez d'or pour acheter de groſſes parties de diamans. On m'a dit qu'on peut avoir du ſable d'or de Sey & de Calantam, car l'or eſt cher à Java. J'ai écrit au Sieur Adam Claaſz Commis à Greſſick qu'il prie le Roi de Serubaïa de nous faire obtenir la liberté du commerce à Landa; car la Reine de ce païs-ci relève de lui.

La plus commode riviére pour aller à Landa, eſt celle de Moira Landa. C'eſt par là que les jonques y vont. Il eſt vrai que de baſſe eau il n'y en a que deux piés à ſon embouchure; mais au-delà elle a 6. à 7. piés de profondeur, & cela dure juſqu'à Landa, ou du-moins il ne s'en faut que 7. ou 8. lieuës, d'où l'on fait le reſte du chemin dans des pirogues, toûjours fond mou. La riviére de Monpana eſt peu de choſe, étant étroite, ſans profondeur, & le fond étant fort dur. Il eſt dangereux d'y naviger à-cauſe des Sauvages: je le ſai pour y avoir paſſé. La riviére de Sambas a plus de profondeur.

Le Roi de Sambas fait tous ſes éforts pour s'accommoder avec les habitans de Landa, & s'atirer le commerce des diamans. Il promet de ne lever point de droits ſur nous, ſi nous voulons nous établir dans ſon païs, & que les habitans de Landa y viennent trafiquer. Il n'y a préſentement ni diamans, ni pierres de bezoüard. Le Roi dit qu'on y venoit autrefois de Landa, mais qu'il n'y avoit point d'acheteurs, ce qui avoit fait ceſſer ce commerce.

Le 18. de Novembre 1639. Quiai Cube, que le Roi avoit envoié aux Sauvages de Landa,

eſt

eſt revenu à Sambas, où il a conduit vingt Sauvages, parmi leſquels il y a quelques Orancaies, pour faire un Traité avec ce Prince. Le 26. ils s'en ſont retournez ſous promeſſe de revenir dans 5. ſemaines.

Le Roi aiant vu que ce tems-là étoit paſſé, leur a envoié le 28. de Décembre une pirogue, avec des préſens. Le bâtiment eſt auſſi-tôt revenu avec réponce de la part du Commandant, qui a dit que tout le monde étoit alors ocupé à recüeillir le Pady, & que non-ſeulement il ne manquera pas d'envoier auſſi une pirogue dans cinq ſemaines, mais qu'il a intention de venir lui-même.

Le même Roi a reçu des lettres de Sobi, iſle qui gît tout proche de Borneo; qu'il y a dans ce Roiaume 150. pirogues, où ſont embarquez 40. Rois, & qui aiant mis à la mer, ont été contrariées par les vents, & contraintes de s'en retourner. Elles atendront encore un mois, afin de voir ſi elles pourront venir devant Sambas, où elles aporteront des proviſions pour en faire durer le ſiége ſix mois.

Ce Prince a eu auſſi avis de Monpana que la Reine vous avoit fait prier de mener du canon à terre, & que c'étoit pour une mauvaiſe intention. Si vous deſcendez à terre vous ferez bien de vous tenir ſur vos gardes. Ne vous inquiétez pas au ſujet du commerce des diamans qui ſe pourra faire ici, car dès-qu'il y ſera ouvert, je dépêcherai une pirogue pour vous en donner avis, avant-que la nouvelle en puiſſe être portée de Landa à Succadana. Il ſe paſſera bien encore 7. ou 8. ſemaines avant-que nous puiſſions ſavoir ce qu'il en ſera.

Quoi-qu'on ait apris à Borneo que l'armée du

Roi

Roi de Johor eſt en marche pour y aller, on n'abandonne pourtant pas le deſſein de venir à Sambas.

Pierre Aertſz eſt venu le 18. de Mars 1610. ſaluer le Roi, à qui nous avons remontré que les Sauvages remettent à venir de mois en mois; qu'il y a un an que cela dure; que la ſaiſon pour le trafic des pierreries eſt paſſée; que nôtre ſéjour cauſe de grands frais à nos Maîtres, ſans leur aporter aucun profit; que perſonne ne vient rien acheter de nous &c.

Il nous a répondu que ſi ſes ennemis de Borneo, ne viennent pas au plein de la Lune, il remontera lui-même la riviére, & qu'il envoiera par terre des gens aux Sauvages, pour les prier de deſcendre juſqu'au lieu où il ſera; qu'il fera la même choſe à l'égard de Quiai Area & de Tommegon, pour tâcher de traiter auſſi avec eux; parce-que ſans cela il y auroit toûjours guerre entre les Maures & les Sauvages.

Que ſi les Sauvages venoient trafiquer à Sambas, quoi-que les Maures ne vouluſſent pas y venir, & que nous puſſions donner au Roi un ſecours de 20. ou 30. hommes, il feroit conſtruire un fort, où nous pourrions demeurer. Mais quand même les Maures, Quiai Area & Tommegon, feroient la paix, & traiteroient avec le Roi, il faudroit toûjours qu'il fît un fort pour ſe garantir des irruptions de la Reine de Succadana. Quiai Area feroit auſſi volontiers la même choſe, car il m'a dit ſept ou huit fois que ſi nous voulions nous établir à Landa il y feroit bâtir un fort, & Chili Pahang m'a ſouvent fait entendre qu'il ſeroit dans le même ſentiment, ſi nous voulions aller demeurer dans ſon païs.

Mé-

Mémoire d'Apollonius Schot, de Middelbourg, touchant les iſles Moluques.

NOUS poſſédons trois forts à Ternate, celui de Malaïa, ou d'Orange, commencé par l'Amiral Matelief, où le Roi de Ternate fait ſa réſidence: celui de Toluco, ou Hollande, qui eſt au bout oriental de l'iſle, ſur une hauteur, à une demi-lieuë au Nord de celui de Malaïa, bâti à chaux & à ſable, de-peur que les Eſpagnols n'allaſſent ocuper ce poſte, & pour y envoier demeurer une partie du peuple qui étoit de trop à Malaïa.

Nôtre troiſiéme fort eſt celui de Tacomma, ou Willemſtad, qui eſt au Nord-ouëſt, & qui a été conſtruit par l'Amiral Simon Janſz Hoen, où les habitans qui s'étoient retirez à Gilolo, ſont revenus. Ce fort couvre tout le païs qui eſt entre lui & Malaïa, où il ſe recüeille plus de clou de girofle qu'en aucune partie de l'iſle. On y fait par ce moïen la recolte en toute ſureté.

L'iſle Mothir, ou Motier, qui gît entre Tidore & Machian, eſt demeurée longtems preſque déſerte, à-cauſe de la guerre qui étoit entre les habitans de Tidore & ceux de Ternate. L'Amiral Wittert y a bâti un fort, au bout ſeptentrional, à la priére des Ternatois, & l'a peuplé en partie des naturels de l'iſle, qui s'en étoient fuis à Gilolo, & de tous les habitans de Gane, qui gît proche du bout oriental de Gilolo, vers Bachian, leſquels relevoient de Ternate Le nombre des habitans de Mothir eſt d'environ 2000.

L'Amiral van Caerden ſe rendit maître de l'iſle de Machian. On y a fait trois forts; celui

lui de Taffaſo, qui eſt au côté occidental; celui de Noſſagina, qui eſt au côté ſeptentrional; & celui de Tabillola, qui eſt au côté oriental. Ils ſont tous trois bien peuplez, ainſi-que quelques autres petites villes, qui ſont autour de l'iſle. Je croi qu'il y a bien en tout 9000. ames, en y comptant les habitans de Caioa qui y furent tranſportez l'an, 609. parce-qu'ils n'étoient pas en ſureté dans leur iſle.

Machian eſt la plus fertile des iſles Moluques, tant en clou, qu'en autres denrées. Elle produit aſſez de fruits pour ſes habitans, & pour en faire part à ſes voiſins, ſur-tout à ceux de Tidore & de Ternate où il ne s'en recüeille guéres. Ce n'eſt pourtant pas par la nature du fonds, c'eſt par l'humeur des habitans, qui ne veulent pas s'adonner à l'agriculture, qu'ils tiennent au-deſſous d'eux. Ils ont le cœur haut, & aiment les armes & la guerre. Auſſi l'ont-ils preſque toûjours enſemble, pillant & piratant ſans ceſſe les uns ſur les autres. Chacun de ces deux peuples forme à tout moment d'ambitieux deſſeins, & ne s'ocupe qu'à faire des éforts pour ſe ſoumettre toutes les autres iſles. Mais ceux de Machian & de Mothir s'adonnent plus au travail, & cultivent mieux leur païs.

Bachian eſt un Roiaume indépendant. L'iſle eſt de grande étenduë & preſque déſerte. Elle produit abondance de ſagu & de fruits. Le peu de gens dont elle eſt peuplée, ſont des négligens & des fainéans, qui ne penſent qu'à leurs plaiſirs. C'eſt par cette raiſon que d'un puiſſant Roiaume qu'elle étoit, elle eſt devenuë une iſle preſque inhabitée. Par cette même raiſon, le clou de girofle, dont elle produit quantité, y périt, n'y aiant pas aſſez de monde pour le recüeillir.

Au-

Autrefois elle a été en alliance avec les Portugais & avec les Eſpagnols, qui avoient élevé un fort à Labova, & y tenoient ordinairement une garniſon de 20. Eſpagnols. Il y demeure encore 17. familles Portugaiſes, & 80. Labovaiſes, toutes Chrétiennes. Un de nos Viceamiraux le prit l'An 1600. au mois de Novembre, & depuis ce tems là il y a toûjours eu une ſufiſante garniſon de nos gens.

Plus avant dans les terres, il ne nous eſt demeuré qu'une place nommée Gammedourre, fort-peuplée, aux habitans de laquelle ſe ſont joints Sabongo & ſes ſujets, qui ont abandonné le parti des Eſpagnols. C'eſt à leur requête que nous avons fait fortifier cette place, & nous y tenons une garniſon de 30. ſoldats ou plus, ſelon le beſoin.

Toutes nos places ſont ſufiſamment pourvuës de gens, tant que nous ſerons en bonne intelligence avec les habitans : mais il eſt à craindre que cela ne continuë pas, parce-que lorsqu'ils nous ont apellez, ils nous ont fait de grandes promeſſes, qu'ils n'ont pas éfectuées.

Le Traité que nous avons fait avec eux nous eſt avantageux. Il y a un article par lequel ils nous cédent tous les tributs qui ſe lèvent tant ſur les originaires du païs, que ſur les étrangers, afin de nous rembourcer de nos dépenſes tant aux fortifications, qu'en d'autres ocaſions qui les regardoient : & à nôtre égard il y a pleine franchiſe & immunité de tous droits. Mais il y a déja une partie des Nobles qui diſent que cela s'eſt fait ſans leur participation, & ils animent le peuple contre nous.

Outre cela ils nous ont fait bien d'autres promeſſes, qu'ils n'ont pu éxécuter, dequoi nous

nous ne ſommes pas ſatisfaits. D'ailleurs les Ternatois étant un peuple fier, qui a autrefois commandé à tous ſes voiſins, quelque abatus qu'ils ſoient, ils ne peuvent pas ſoufrir fort patiemment le joug qui leur eſt impoſé, bien-qu'il ſoit fort leger, & que nous ne prétendions nullement leur en impoſer un peſant. Au-contraire, ils voudroient bien ſe ſouſtraire, & nous maîtriſer nous-mêmes, & avec cela l'infidélité leur eſt comme naturelle, ainſi-qu'à tous les Maures.

Avec les autres moiens qu'on peut emploier pour les tenir en bride, celui-ci doit être particuliérement pratiqué, ſavoir; De laiſſer les maures ſe conſumer & ſe détruire eux-mêmes en partie, par les guerres qu'ils ſe font, ſans nous en mêler, qu'en cas de grande néceſſité. D'amener aux Moluques de nouveaux Chrétiens de Céram & des autres iſles, pour remplacer le nombre des habitans qui périſſent. D'inſtruire avec beaucoup de ſoin & de zèle les peuples dans la Réligion Chrétienne, & d'y en atirer le plus qu'on pourra. Car par là, en ſatisfaiſant aux devoirs de ſa conſcience, on uſe d'une très-bonne politique, puis-que les liens de la Réligion atachent fortement les hommes les uns aux autres.

A l'égard de l'état de nos ennemis aux Moluques, & de ce qu'ils y poſſédent, les Eſpagnols ſont maîtres de la ville de Gammalamma, dans l'iſle de Ternate, l'aiant enlevée aux habitans. Ils la nomment Neuſtra Signora Di Roſario. Elle a une muraille & des baſtions bâtis à pierre & à chaux. Elle eſt bien pourvuë de canon & de munitions de guerre, qu'on y envoie des Manilles.

La

La garniſon eſt préſentement de 200. Eſpagnols & de 90. Papaugos, qui ſont des habitans des Philippines, bien éxercez dans les armes, & ſervant comme les ſoldats Eſpagnols. Il y a encore 30. familles Portugaiſes; 60. à 80. familles Chinoiſes, qui font diverſes manufactures; & 50. à 60. familles Chrétiennes des Moluques.

Ils ont un autre fort entre Gammalamma & Malaïa, nommé SS. Pedro & Paulo, ſitué ſur une hauteur, où il y a ſix piéces de canon. Il y en a trente-trois de fonte dans la premiére fortereſſe. La garniſon de cette derniére conſiſte ordinairement en 27. Eſpagnols, 20. Papaugos, & quelques autres gens des Manilles.

Ils poſſédent toute l'iſle de Tidore, & y ont trois forts; ſavoir, celui de Taroula, qui eſt dans la grande ville où le Roi fait ſa réſidence. Il eſt plus fort que les deux autres par ſa ſituation qui eſt ſur une hauteur. La garniſon eſt ordinairement de 50. Eſpagnols, & de 8. ou 10. Papaugos. Il y a dix groſſes piéces de canon de fonte.

Le ſecond fort, eſt le vieux château Portugais que Corneille Baſtiaanſz prit, & qu'ils ont relevé. Il y a 13. Eſpagnols, avec pluſieurs inſulaires, & 2. piéces de canon.

Le troiſiéme ſe nomme Marieco, & eſt à la vuë de Gammalamma. C'eſt une petite ville bien peuplée des habitans de l'iſle. La garniſon eſt de 14. Caſtillans & de quelques Papaugos, & il y a deux piéces de canon. On voit encore dans l'iſle d'autres petites villes qui ne ſont peuplées que des originaires du lieu. Les guerres ont un peu dépeuplé le païs. On nous a dit que ce qu'il y a d'habitans propres à portes les armes, ne va pas à plus de 1000. hommes. Le Roi

de

de Tidore a des Sujets de ſa dépendance hors de l'iſle, qui lui fourniſſent du ſagu & du ris.

Ils ont pluſieurs forts à Gilolo ; ſavoir, celui de Sabougo, que Don Juan de Silva nous enleva l'an 1611. Il l'ont encore fortifié de 4. baſtions & d'une demi-lune à l'entrée de la riviére. La garniſon eſt de 6. Caſtillans & de 50. Papaugos. Mais les habitans ont quitté le parti des Eſpagnols, & ſont allez trouver nos gens à Gamconorre. Ce fort eſt bien pourvu de gros canon.

Le ſecond, nommé Gilolo, nous a été auſſi enlevé par le même Don Juan de Silva. Il y a un Roi particulier, & 50. ou 60. familles Eſpagnoles, avec quelques gens venus des Manilles. Ils l'ont fortifié, & y tiennent 50. à 60. Eſpagnols en garniſon. Ces deux forts ſont ſur la côte occidentale de Gilolo, à 7. lieuës de Malaïa.

Le troiſiéme ſe nomme Aquilamo, & eſt ſitué ſur la même côte, vis-à-vis de Machian. Il eſt au bord d'une petite riviére, environné de murailles, peuplé de naturels du païs, gardé par un petit nombre d'Eſpagnols, & par 40. inſulaires de Tidore, que le Roi y entretient, pour la ſureté de ceux qu'il y envoie chercher des vivres. Il y a un baſtion avec deux piéces de canon.

Ils ont trois forts ſur la côte de Moro, qui eſt la côte orientale de Gilolo ; ſavoir, Jolo, Iſiau, & Joffougho. Les garniſons ſont de 45. Eſpagnols & de pluſieurs naturels du païs, qui ſont preſque tous Chrétiens. Les Eſpagnols tirent de cette côte quantité de ris, de ſagu, & d'autres vivres pour Ternate & pour Tidore. Il y a environ 60. lieuës de navigation de Malaïa à Gilolo, & enſuite il faut faire environ une journée de chemin par terre.

Les

Les Eſpagnols tiennent ordinairement en mer une galére, une frégate, & quelques yachts à rames. Ils les font naviger par des eſclaves, par des priſonniers, & encore quand il en eſt beſoin, par quelques ſoldats qu'ils tirent des garniſons. Ils ſont aſſez-bien pourvus de munitions de guerre, qu'on leur aporte des Manilles, ainſi-que je l'ai déja dit; mais ils le ſont aſſez-mal de munitions de bouche; ce qui fait que leurs domeſtiques, le bas peuple, & même les ſoldats Eſpagnols déſertent ſouvent.

Pour ce qui regarde leur commerce, le Roi prend la moitié entiére du prix du clou de girofle, dans les lieux où il ſe vend. Ce ne ſont preſque que les Portugais qui en trafiquent, pour les tranſporter à Malacca & ailleurs. Depuis ſix ans ce négoce ne leur a pas été fort avantageux, ni au Roi, qui pendant la guerre fait plus de dépence qu'il ne tire de revenu. Mais ils vivent ſur l'eſpérance, & ils n'eſpérent pour l'avenir rien que de grand & de conſidérable.

Le Roi d'Eſpagne fait régir ce qu'il poſſéde aux Moluques par un Gouverneur particulier, qui dépend de celui des Manilles. Celui qui y eſt à préſent ſe nomme Don Jeronimo de Silva. Il eſt parti d'Eſpagne après la publication de la paix dans l'Europe. Avant ſa venuë on nous diſoit qu'il devoit ratifier la paix dans ces païs-ci.

Ce Gouverneur eſt aſſiſté d'un Sergeant Major, d'un Contador, d'un Pagador, & d'un Commis du Roi que le Gouverneur n'apelle au Conſeil que quand il lui plaît. Outre ces principaux Oficiers, il y en a encore d'autres, qui ſont des Alcaldes, des Barachelos, des Capitaines del Campo, avec beaucoup d'Intretandos & de Retormados, ſelon la coutume de la nation.

Don

Don Jer. de Silva entend fort-bien la guerre. Il eſt orgueilleux & ſévére, & tâche de faire réüſſir ſes afaires par intrigue. Néanmoins dans quelques entretiens que nos gens ont eu avec lui, au ſujet de celles de l'Europe, ils l'ont pénétré, & ont découvert que ſes ordres ſont d'entretenir ici la Tréve, ou de recommencer la guerre, ſelon que les ocaſions lui ſeront favorables. Quelques réponces qu'il a été obligé de faire, ont achevé de découvrir ce ſecret.

Comme il a fort-bien ſervi ſon Roi dans pluſieurs afaires importantes, on lui a donné plus de pouvoir & d'autorité que les précédens Gouverneurs n'en avoient. Il eſt oncle du Gouverneur des Philippines, ſi-bien qu'il y a lieu de croire qu'il fera mieux les afaires des Eſpagnols, que ſes prédéceſſeurs n'ont fait.

Il eſt venu des Marchands Portugais de Malacca & d'autres lieux, pour trafiquer à Amboine & à Banda. Nous les avons arrêtez, parce-qu'on n'a point encore voulu publier ni ratifier la Tréve dans les Indes; ce qui fait qu'ils ſe plaignent fort du Gouverneur Eſpagnol. Ils diſent, & nous le voions, que les Portugais obſervent la Tréve dans un endroit, & point dans l'autre, ſelon-qu'il leur eſt avantageux de l'obſerver, ou de ne l'obſerver pas. Il eſt aiſé de voir qu'ils l'auroient promtement publiée, ſi l'Amiral Wittert eût continué à les incommoder aux Manilles, & qu'il n'eût pas eu le malheur de ſuccomber comme il a fait.

Ils ont encore une autre raiſon d'en uſer ainſi. C'eſt la priſe qu'ils ont faite de nouveau de l'Amiral van Caerden; car ils ont trouvé tous ſes papiers, & connu par là le peu de forces & de munitions que nous avons aux Moluques. Ils

ont auſſi connoiſſance de l'état où ſont nos afaires dans nôtre patrie, par les papiers qu'ils ont trouvez dans le navire qu'ils ont pris aux Manilles, & dans le yacht; de-ſorte que leur eſpérance eſt tout-à-fait relevée. Car ils ſavent préſentement tous les ſecrets de nos Inſtructions, ce qui eſt dans les lettres qu'on a reçuës, quels ſont nos projets, quelles fautes ſe commettent dans nos afaires, & quels abus les particuliers ont commis, ſoit dans les vaiſſeaux, ou dans les comptoirs. En un mot ils ſont informez de tout, juſqu'aux moindres circonſtances.

Il ne faut pas douter qu'ils n'aient donné des avis au Conſeil d'Eſpagne, qui prendra de nouvelles meſures, & envoiera de nouveaux ordres. Car jamais auparavant ils n'avoient pu découvrir l'état de nos afaires: ce qui fait que nous devons nous atendre à un grand changement dans leur conduite, & que nous devons en aporter auſſi beaucoup dans la nôtre. Toutes ces choſes méritent qu'on y faſſe de grandes réflexions.

Il faut encore conſidérer que le butin que les Eſpagnols ont fait ſur l'Amiral Wittert aux Manilles, monte à quelques millions d'or, & que cela fournira des ſubſides au Roi d'Eſpagne pour faire de grandes entrepriſes. Car au-lieu qu'il n'avoit point de fonds auparavant, il en a préſentement du nôtre en ſes mains, & beaucoup plus encore de celui de ſes Sujets que nous avions pris. C'eſt une choſe à éxaminer dans la ratification qui ſe pourra faire de la Tréve: car nos priſes avoient été faites en tems de guerre, mais ce qu'ils ont fait à l'Amiral Wittert, & ce qu'ils ont pris ſur lui, a été fait depuis la Tréve, & dans un tems où elle a deu leur être connuë.

Le

Le meilleur moien, à mon avis, de rétablir nos afaires dans les Indes, & de nous rendre maîtres des Moluques, ſeroit d'envoier une flote bien montée & bien pourvuë, en droiture aux Philippines, pour y ataquer les Eſpagnols, comme dans le cœur de leur empire; de leur y enlever autant de places qu'il ſeroit poſſible, afin-qu'elles puſſent ſervir dans la ſuite à s'emparer du reſte; ce qui déconcerteroit tous leurs deſſeins. Rien n'eſt plus capable de les étourdir, que d'agir préſentement contre eux ofenſivement, vu les ſujets qu'ils nous en donnent. C'eſt à quoi ils s'atendent le moins.

C'eſt une choſe connuë qu'ils ont ici (aux Moluques) beaucoup de bons ſoldats, & bien aguerris, parce qu'ils ont tiré & qu'ils tirent encore tout ce qu'il y a de meilleur aux Manilles, où ils ne remplacent les garniſons que de nouveaux ſoldats, ſans expérience, pour garder les places avec les Commis Eſpagnols. D'ailleurs ils ſont tellement prévenus de l'opinion que nous ſommes rebutez d'aller aux Manilles, à-cauſe du grand échec que nous y avons reçu, qu'ils ne s'y atendent nullement.

Si cette entrepriſe pouvoit nous réüſſir, la meilleure partie du commerce avec les Chinois tomberoit entre nos mains; & comme le païs eſt extrémement fertile, on en tireroit des vivres pour la plupart de ceux que nous poſſédons, & des gens pour y faire des peuplades. Enfin par cette voie on affameroit les Eſpagnols aux Moluques, & on les y épuiſeroit.

Rélation du Voiage du même Apollonius Schot, fait de Bantam à Botton, à Solor & à Timor, & d'un deſſein ſecret du Roi d'Eſpagne, découvert.

couvert dans une lettre écrite par un Pilote Portugais à Matthieu Couteels à Bantam, datée le 5. de Juillet 1613.

JE NE sai pas si vous avez apris que suivant la Résolution du Général, en date du 9. de Novembre 1612. je suis parti à bord du *Terveer* pour aller faire un Traité avec le Roi de Botton, & que de là je devois aller aux isles de Solor & de Timor, pour en chasser les Portugais. Quoi-qu'il en soit, je me croi obligé, par beaucoup de raisons, de vous informer du succès de ce voiage.

Nous ne moüillâmes l'ancre à Botton que le 17. de Décembre 1612. parce-que nous avions été fort contrariez par les vents. Plusieurs gens de nôtre équipage furent fort mal, & il en mourut beaucoup; de-sorte que lors-que nous terrîmes, nous avions grand besoin de nous rafraîchir. Nous fûmes bien reçus du Roi & du peuple, & nous conclûmes le Traité dont vous trouverez une copie ici jointe.

A Botton, au-lieu de monnoie, on se sert de certains petits morceaux de métal, ainsi-que vous le dira le porteur de la présente; ce qui m'a obligé de mettre dans le Traité un article particulier, par lequel nous promettons de faire porter dans l'isle une bonne quantité de Casies, ou d'autre monnoie de cuivre, & le Roi a promis de leur donner cours, & qu'on nous les paiera en certaines toiles nommées Tametes, qui sont de requête aux Moluques & dans les autres païs voisins.

On pourra mettre à Botton les Casies à plus haut prix qu'elles ne se mettent ailleurs, ce qui sera un commerce à part, qui aportera beaucoup

coup de profit. Il seroit donc nécessaire de chercher l'ocasion d'y en envoier, comme aussi des Seraſſen Taenconden & d'autres marchandises, selon le mémoire ici joint, sur quoi l'on pourra faire assez de gain. On y a laissé pour Commis Gregoire Cornelisz, à qui vous pourrez écrite & envoier les marchandises.

Le 9. de Janvier 1613. je suis parti à bord du *Terveer*, en compagnie du yacht *la Demi-Lune*, que nous avions rencontré sur nôtre route, & nous sommes allez à Solor, avec quelques Ternatois que nous avions trouvez à Botton, où ils nous avoient amené une corcorre du Roi, qui avoit promis de la faire bien-tôt suivre par plusieurs pirogues. Nous avons jugé à propos de les atendre à Botton, d'autant-plus que nous atendions encore des forces d'Amboine, qui suivant les ordres du Général devoient nous venir joindre à Solor, & nous voulions leur donner le tems de s'y rendre.

En mon particulier je n'ai pu porter les habitans de Botton à ce que nous désirions, leur naturel y répugnant entiérement. Mais j'ai recommandé à ceux qui y demeurent de travailler à les y amener peu-à-peu. D'ailleurs je me suis contenté de la promesse que le Roi m'a faite, qu'il m'envoieroit des gens & des corcorres; ce qu'il a aussi executé; mais ils n'ont paru à Solor, qu'après la prise du fort.

Le 17. du même mois de Janvier 1613. nos deux vaisseaux ont paru devant le fort que les Portugais avoient dans cette isle. Aussi-tôt nous avons fait feu du *Terveer*, sur une batterie qui défendoit l'entrée de la rade, & nous l'avons démontée. Le gros tems nous a empêchez de faire descente à l'heure même, & nous avons

été contrains de retourner à bord avec perte d'un homme. Néanmoins, dans le même jour, nous avons brûlé une partie de la ville.

Le 21. nous avons amené une galiote, que les ennemis avoient toüée contre le rivage, & mis le feu dans une partie des maisons; & le 29. nous avons brûlé le reste.

Le 7. de Février 1613. nous avons détaché le yacht & la galiote prise, qui a été commandée par Willem Jansz, pour aller croiser par le travers de Timor sur deux frégates & une navette des Portugais, qu'on y atendoit de la Chine.

Le 27. nous avons apris par un transfuge, que les Portugais avoient fait donner des avis à Timor, touchant nôtre venuë, & ordre qu'on transportât leurs éfets à Malacca: sur quoi il a été résolu d'envoier le yacht, la galiote, & des corcorres à Timor, pour desemparer les bâtimens qui y sont; & que le *Terveer* demeurera ici, en atendant le succès.

Le 17. de Mars, un Pilote que nous avions envoié à Amboine est revenu avec un champan, 25 soldats, & 25. demi barils de poudre. Nous avons mis ici plusieurs fois du monde à terre, & avons reçu quelque secours des habitans, mais bien-peu.

Le 1. d'Avril le yacht & la galiote sont revenus de Timor, & ont amené une navette chargée de 250. bares de bois de santal, avec des prisonniers Noirs, quelques métifs, & 13. Portugais, entre lesquels il y a un Capitaine & un Commis. Ils ont brûlé à Timor une galiote dont le bois de santal a été sauvé. L'équipage s'en étoit fuï à terre, où les habitans ont ataqué & pillé tout ce qu'ils en ont rencontré.

Il

Il y a dans l'iſle de Timor pluſieurs Rois, avec quelques-uns deſquels nos gens ont parlé. Ils nous ont paru être fort de nos amis. On leur a déclaré que nous ſommes ici à Solor, & à quelle fin nous y ſommes, leur demandant du ſecours, à quoi ils ſemblent conſentir. Entre-autres le Roi de Coupan a envoié des députés pour requérir qu'on allât bâtir un fort ſur ſes terres, & ofrir de ſe faire Chrétien avec tous ſes Sujets, comme il l'avoit auſſi promis aux Portugais, avant nôtre venuë. Ils comptoient là-deſſus, & croioient que c'étoit un coup qui ne leur pouvoit manquer, ainſi-que nous l'avons vu dans une de leurs lettres écrite de Solor par Padre Vicario à ce Roi qui nous l'a envoiée. Elle contient beaucoup de choſes dont nous devons profiter: ſur-tout elle fait connoître que Coupan eſt une place très-propre pour établir le commerce ſur la côte de Timor, ſelon que les Portugais en avoient formé le deſſein, en quoi nous ferons bien de les ſuivre. Ce Roi a éxercé beaucoup d'actes d'hoſtilité contre eux, & a été bien aiſe d'aprendre que cela nous a donné de la confiance en lui.

Willem Jacobſz & Melis Andrieſz ſont allez parler au Roi d'Ammanoban, dans le païs duquel il y a beaucoup de bois de ſantal. Il agit comme les autres Rois de l'iſle, & me fait prier de me rendre auprès de lui pour faire un Traité, ce que la préſente mouſſon & les afaires que nous avons ne me permettent pas. Il y faudra penſer en tems & lieu.

Nos afaires étant dans cet état à Solor & à Timor, les Portugais aïant été diſperſez devant cette derniére place, & nos gens étant ici de retour, le *Zélande* eſt venu des Moluques

nous joindre le 3. d'Avril, & le 5. il a été réſolu de faire deſcente au côté occidental du fort, que nous avons battu le 7. d'Avril, avec 7. piéces qui tiroient inceſſamment ſur les dehors, dont les ouvrages étoient garnis de terre.

Le 9. outre cette premiére batterie nous avons encore fait porter à terre deux autres canons auſſi de fer, qui ont abattu une tour quarrée qui nous incommodoit beaucoup. Le 18. nous avons été renforcez du *Patane* qui eſt venu d'Amboine, ſur quoi nous avons fait ſommer encore une fois la place, déclarant que ſi elle ne ſe rendoit pas, il n'y auroit plus de capitulation ni de vie à eſpérer pour perſonne: ſur quoi ils ſe ſont rendus.

Le 20. ils ſont ſortis du fort avec armes & bagages, & nous ont laiſſé la moitié de leurs marchandiſes, & toutes les munitions de guerre, qui conſiſtoient en ſix barils de poudre du poids de 7. quintaux, un gros canon de fer, qui avoit été aporté de Goa, une piéce de fonte, 8. gros faucons de fonte, & quelques pierriers. Nous leur avons fait cette compoſition, parce-que nous avons apris que le ſecours de leurs gens aproche de Timor, & qu'il ſeroit difficile d'empêcher qu'il n'entrât dans le fort, vu-que ce que ce que nous avons de Hollandois eſt aſſez ocupé; & pour les Noirs, il ne faut pas beaucoup compter ſur eux.

En ſecond lieu, nous avons cru qu'il falloit ménager nos ſoldats & nos munitions, à-cauſe des nouvelles que nous avons des ennemis, & que la place étoit en état de ſe défendre, & de faire périr beaucoup de monde. Il y avoit encore deux pipes de vin, & pluſieurs grands pots d'arack, avec beaucoup d'autres vivres. Ce qui les a fait

fait réſoudre à capituler a été la préſence & la ſollicitation des femmes & des enfans.

Il eſt ſorti du fort plus de 1000. ames, & entre-autres, plus de 250. Noirs & métifs capables de porter les armes, avec environ 30. Portugais tant ſains que malades, & 7. Moines Dominicains. Le reſte des Portugais eſt revenu de Timor deux ou trois jours après que nous avons été maîtres du fort, ſi-bien que quand ils y étoient tous, il y avoit environ 89. Blancs, & 450. métifs. La capitulation porte que ceux qui voudront ſe retirer à Malacca en auront la liberté.

Tous les Portugais Blancs ſe ſont retirez, hormis deux ou trois. Les autres Chrétiens Noirs ſe joindront ſans doute à nous. Nous ſommes pourvus d'Interprètes & d'autres gens propres pour trafiquer à Timor; mais le commerce n'y va pas fort-bien.

Le fort de Solor eſt avantageuſement ſitué ſur une hauteur, au bord du rivage. Les dedans ſont de bonne maſſonnerie. Il y a de chaque côté une valée aſſez profonde, ſur-tout celle qui eſt du côté oriental l'eſt beaucoup, & elle eſt eſcarpée. Celle qui eſt du côté occidental deſcend en pente douce vers les terres. C'eſt là que les Portugais avoient des ouvrages avancez, de terre & de bois. Du côté de la derniére ils n'étoient renfermez que d'une muraille de maſſonnerie, le lieu étant de lui-même d'un trop-difficile accès.

Les habitans des lieux qu'ils poſſédoient, étoient preſque tous des nouveaux Chrétiens. Ils étoient maîtres de pluſieurs villages, ſavoir de trois dans l'iſle où étoit le fort. Il y avoit 40. familles dans celui qu'on nomme Chére-

bare : il y en avoit 80. à Pamancaie, & 30. à Louvelaings. Dans une autre iſle qui joint preſque à celle-ci, ils poſſédoient quatre villages. Il y avoit 1000. familles à Carmang ; 300. à Lovococol ; 100. à Lovoongin ; & 300. à Mimba. Dans l'iſle même, il y avoit 200. familles à Sika, & 100. à Larentoncal.

Les armes de ce peuple ſont des arcs, des fuſils, des boucliers & des ſabres. Il y avoit dans chaque village un Commandant & un Prêtre qui gouvernoient, & qui animoient le peuple contre nous. Enfin on nous avoit dépeint cette place & cette iſle, comme beaucoup plus foibles qu'elles n'étoient. Mais après nous être engagez un peu trop legérement à cette entrepriſe, il n'y a pas eu d'aparence de reculer, & il a fallu faire de néceſſité vertu. Nous avons fait un grand coup, car il y a un très-bon commerce de bois de ſantal à faire avec les Chinois.

Les habitans Mores qui ſe ſont déclarez pour nous, ont dans les iſles de Solor cinq petites villes qui ſe nomment Lamakere, Lamale, Toulon, Adenare, & Pratololi, qui ont dans leur dépendance quantité de païſans idolâtres. Les habitans d'Aude & de Sallelauvo ont auſſi pris nôtre parti. Ceux ci avoient tréve avec les Portugais lors-que nous avons paru. Mais ils ſe ſont déclarez contre eux, ſe diſant Sujets du Roi de Ternate.

Il y a parmi eux un perſonnage qui y eſt fort conſidéré, qui ſe nomme Kitebil. Il s'étoit fait Chrétien par force, & pour complaire aux Portugais qui avoient fait mourir ſon pére. Ces deux raiſons font qu'il les haït mortellement. Il entretient une grande correſpondance avec les

les Rois de Botton, de Macassar, de Bintam, & avec un Raïa Mena, qui est le plus puissant des Rois de Timor, auprès duquel il nous sert. Les nouveaux Chrétiens demeurent toûjours affectionez aux ennemis.

Après avoir fait partir la plus grande partie des Portugais, je me suis embarqué le 26. de Mai 1613. dans le *Patane* qui a été accompagné du yacht & de la galiote, & nous sommes allez à Timor, pour traiter avec les Rois qui sont sur la côte intérieure de l'isle. Nous y avons mené Jean G. de Vrye, avec quelques Interprètes qui se sont mis à nôtre service, & ont porté plusieurs marchandises propres pour ce lieu-là.

Nous avions pris terre à Timor le 4. de Juin 1613. & aïant fait demander au Roi de Mena de pouvoir parler à lui, nous l'avons prié de traiter alliance avec nous, & avec les Rois de Ternate & de Botton, & les habitans de Solor. Nous lui avons aussi ofert de construire un fort sur ses terres, moïennant que ses sujets nous y aident. Il nous a tout acordé, & a promis de charger nôtre yacht *la Demi Lune* de bois de santal.

Les Portugais avoient acoutumé de tirer de son païs plus de mille bares de ce bois, sans compter ce que les Chinois & les autres nations en enlèvent aussi. Tout cela se consomme à la Chine & sur la côte de Coromandel. Si nous pouvons nous rendre maîtres de ce commerce, & que nous puissions l'interdire aux Chinois, il nous ouvrira sans doute celui de la Chine.

J'ai aussi parlé au Roi d'Asson, & il m'a promis de nous vendre tout le bois de santal que son païs peut fournir. Ces deux Rois sont les principaux de Timor: ils sont tous deux

idolâtres; mais on peut mieux ſe fier ſur leur parole que ſur celle des Maures. Il y a chez eux beaucoup de cire, & elle s'y donne à bon marché. Jean G. de Vrye y demeure pour avoir l'œil ſur ces commerces; il nous en rendra bon compte.

Les amitiés & les ofres que nous font les Rois Maures de Solor ne ſont pas moindres que celles des Rois de Timor; & quoi-qu'il n'y ait pas tant de profits à faire à Solor, il eſt pourtant bon de ne pas négliger la conſervation de cette iſle, parce-qu'elle nous aſſure celle de Timor. D'aillcurs on en pourra tirer commodément des vivres pour les Moluques, & il y a encore diverſes raiſons qui doivent nous engager à nous y maintenir.

Voici ce que j'ai apris de pluſieurs priſonniers, ou déſerteurs Portugais, touchant les deſſeins de cette nation, & touchant les préparatifs qui ſe font dans les païs où elle domine. Mais je dirai auparavant, que nous avons un grand interêt à pourvoir à la ſureté des Indiens, qui nous ſont comme ſoumis, & à leur commodité, parce-que dès-que nous les laiſſerons embaraſſez, ils nous abandonneront. Les Ternatois même ſeront les premiers à le faire, quelque étroitement qu'ils paroiſſent être unis avec nous, dès-que cette liaiſon que nous avons enſemble, pourra les expoſer à quelque ſoufrance, ou à quelque péril.

Il eſt certain qu'on voit rouler de gros nuages ſur nos têtes dans les Indes. Il y a toute aparence qu'ils ſont prêts à crever ſur les Moluques, ſur Amboine, & ſur Banda, & que ce ſera dès-cette préſente année.

Le prétendu Monarque Univerſel de l'Eu-

ro-

rope, n'a reculé dans nôtre patrie, que pour avoir du tems, & raſſembler ſes forces, afin de nous acabler dans les Indes, & de nous en chaſſer, aiant eſpérance de reprendre enſuite ſes deſſeins dans l'Europe, & de les y pouſſer avec plus de ſuccès. Ainſi nous devons nous atendre à tout ce que ſont capables de faire, ſa diſſimulation, ſa mauvaiſe foi, ſa haine & ſa tirannie. Mais ſa diſſimulation n'eſt pas moins à craindre pour nous auprès des Indiens que le reſte.

Un Pilote Portugais m'a dit fort ſincérement qu'il paſſoit pour conſtant à la Cour & parmi les peuples d'Eſpagne & de Portugal, que nos forces ne venoient que de nôtre commerce dans les Indes, & que ce n'eſt que par là que nous nous ſommes trouvez en état de réſiſter à leur Roi.

Il m'a auſſi aſſuré que les 13. derniers vaiſſeaux qui ſont venus ici, ont été ſuivis par 13. galions, juſqu'au cap de Bonne-eſpérance, ſous le commandement du jeune Don Loüis Faïarde. Cette eſcadre avoit mis à la mer ſous prétexte d'aller croiſer ſur les Corſaires. Mais le bruit couroit parmi les Eſpagnols qu'elle alloit aux Manilles, quoi-qu'on n'en eût pourtant point de certitude.

Il m'a encore déclaré que Chriſtofle de Schotte, qui a été Gouverneur de Gammalamma, fut envoié des Manilles, ſur la fin du mois de Décembre dernier, par Don Juan de Silva, vers le Vice-roi de Goa, auquel il porta beaucoup d'argent comptant, & des lettres de change, pour faire équiper promtement 7. grands navires & 20. frégates, qu'il doit conduire à Malacca, & enſuite aux Manilles quand la ſaiſon ſera venuë, pour y joindre les forces qui y ſont, & aller faire un grand éfort aux Mo-

luques, dans le mois de Décembre prochain.

Il ſait, de-plus, que le même Gouverneur des Manilles a envoié à Macao un Général Eſpagnol nommé Tolledo, pour en amener un galion que les Eſpagnols y ont fait acheter. Le même Tolledo a auſſi ordre, d'en ramener ſix galions, qui y ſont allez de Malacca, & de les conduire aux Manilles.

J'ai apris qu'il eſt venu deux vaiſſeaux d'Eſpagne, exprès pour aporter des avis au Vice-roi de Goa, & des ordres pour envoier les forces qu'il a dans ces Indes, joindre celles qui ſont aux Manilles, afin-que tout fonde à la fois ſur les Hollandois. C'eſt à cette même fin qu'on fait conſtruire trois grands vaiſſeaux dans un lieu qu'on nomme Pintados.

Ceux qu'ils ont à Cayta ſont, le *Gouda*, & l'*Amſterdam* que montoit l'Amiral Wittert, tous deux pris ſur nous; l'*Eſprit Sante*; le *S. Juan Bapta*; le *Jean de Lupas* qui eſt un des plus grands navires; le *S. André*; le *S. Marc* qui eſt un aſſez petit bâtiment; & l'on y en attend deux qui viennent de Caſtille, & qui amènent des gens & des munitions pour cette flote.

On conſtruit aux Manilles trois nouvelles galéres, & il y en a une autre depuis longtems. On tient que la flote ſera compoſée de 18. gros navires, 20. frégates & 4. galéres, & outre les équipages elle ſera montée de 5000. hommes de troupes réglées. Mais pour les ſix vaiſſeaux qui ſont allez à Macao, on doute qu'ils puiſſent s'y joindre. Ce ſera Don Juan de Silva qui commandera cette armade, & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt demeuré dans le gouvernement des Manilles, quoi-que ſon tems fût fini.

J'ai encore été informé que Don Jeronimo de

de Silva, après la priſe de Maricque, avoit envoié une frégate à Malacca, porter des avis à Chriſtofle de Schotte, qui devoit conduire l'armade Portugaiſe de Goa à Malacca, ainſi-qu'il a été déja dit, pour la mener enſuite aux Manilles, & de-là ſe rendre aux Moluques dans le mois de Décembre, ou dans celui de Janvier prochain.

Cette frégate avoit relâché à Botton pour faire de l'eau; mais le Roi a fait arrêter le Pilote, qui étoit deſcendu à terre. Ce Prince & Henri van Raay ont tâché de ſe rendre maîtres de la frégate; mais un traître en fit donner avis à l'équipage.

Pendant-que je ſuis ici, il y eſt venu un Kitchil de Macaſſar, avec d'autres Députés, & 33. corcorres, qui aportoient des préſens au Capitaine de ce fort, à qui ils ont demandé permiſſion de parler, ce que je n'ai pas voulu leur acorder. Ils prétendoient éxiger un tribut des habitans de Solor, qui ont répondu qu'ils n'étoient tributaires que du Roi de Ternate. Je ne me ſuis ſervi, en cette ocaſion, que de raiſons pour les combattre.

Ces gens-là étoient fort inſtruits des préparatifs des Portugais & des Eſpagnols, & les vantoient beaucoup, diſant qu'ils avoient apris ces nouvelles des Portugais qui ſont dans leur païs, & de quelques Eſpagnols des Manilles qui avoient relâché avec une petite galére à Macaſſar, en allant à Ternate. Ils raportoient encore que nos gens avoient été maſſacrez à Maſulipatan, & que nôtre comptoir y avoit été pillé.

Pluſieurs autres Portugais m'ont confirmé les déclarations ci-deſſus, que le Pilote m'avoit faites. S'il vient des vaiſſeaux de Hollande, il ſe-

ſera bon de les faire partir promtement pour les Moluques. Il ſeroit encore à propos qu'il y en eût quelques-uns, qui, en paſſant, vinſſent relâcher à ces iſles-ci, & y paroître. On y a faute de fer pour forger, & de bois, planches & poutres. Je vous en donne avis.

J'eſpérois que le Sieur Général viendroit ici de Banda où il étoit; mais je crains qu'il ne ſoit obligé d'y ſéjourner plus longtems qu'il ne croioit, à-cauſe des afaires que les Anglois lui ont ſuſcitées. S'il ne vient pas, & que je ne reçoive point de nouveaux ordres, j'irai à Bantam vers la fin d'Août, & le vaiſſeau que je monterai ſervira enſuite à tranſporter des vivres & d'autres choſes ici & aux Moluques. Il y a pourtant de l'aparence qu'en ce tems-là il ſera venu des vaiſſeaux de Hollande. Penſez bien je vous prie à ce que je vous ai dit, que de ces iſles-ci on peut avictuailler les Moluques plus commodément & à moindres frais que d'aucun autre endroit. Fait à bord du *Terveer* le 5. de Juillet 1613.

Mémoire des Forts que la Compagnie poſſédoit dans les Indes Orientales, au mois de Juillet 1616.

DANS l'iſle de Ternate, le fort de Malaïa, & celui de Taluce: ceux de Tacomo & de Zabau dans l'iſle de Gilolo: celui de Marieco dans l'iſle de Tidore: un dans l'iſle de Mothir: ceux de Taffaſo, Tabillola, & Noffaca dans l'iſle de Machian: celui de Barneveldt dans l'iſle de Bachian: une bonne fortereſſe à Amboine, & encore les forts de Coubella & de Lauw, & la redoute de Hittou;

Dans

Dans les iſles de Banda, deux forts, ſavoir celui de Naſſau dans l'iſle de Nera, & un autre nommé Belgica: le fort Revenge dans l'iſle de Polüai, ou Pulo Wai: une bonne forteresſe à Palacatte ſur la côte de Coromandel. Les villes de Negapatan & de Maſſepatan ſont dans nôtre parti, & quoi-que nous n'y aïons point de forts, elles nous ont commis leur défence, & nous y avons du canon.

Nous avons un fort à Jaccatra qui eſt à une journée de chemin de Bantam, dans l'iſle nommée la Grande Java. Il a beaucoup d'étenduë, & contient pluſieurs maiſons qui y ſont renfermées, & qui ſont habitées par diverſes ſortes d'ouvriers. C'eſt nôtre principal magaſin de munitions de guerre, de vivres, & d'apparaux pour les navires. Il eſt ſous la direction du comptoir de Bantam, & il n'y a point de place aux Indes mieux pourvuë de ſoldats, de gros canon, & généralement de tout ce qui concerne la guerre.

On y entretient pluſieurs frégates bien équipées, & bien montées de gens & d'artillerie, outre les eſclaves & les priſonniers, qui y ſervent auſſi.

Toutes ces places enſemble ſont pourvuës de 5000. hommes de troupes réglées, de 193. canons de fonte, de 320. canons de fer, & de 360. pierriers.

Places abandonnées.

ON A démoli le fort de Gammalanor à Gilolo, parce qu'il n'y avoit rien à craindre du côté où il étoit. On a auſſi ruïné, dans l'iſle Botton, entre les Moluques & Java, un fort qu'on a ju-

jugé inutile. On en avoit fait de même à l'égard de ceux qui étoient dans les iſles de Solor & de Timor. Mais on y a envoié depuis peu les vaiſſeaux *l'Aigle* & *l'Etoile*, pour faire un nouveau Traité avec les habitans.

On avoit un comptoir à Greſſick dans l'iſle de Java; mais on a eu des raiſons pour l'abandonner. Il en a été de-même à l'égard de celui d'Achin, parce-que le Roi étoit animé contre nous. Nous y avons auſſi envoié depuis peu deux vaiſſeaux, pour tâcher de nous reconcilier avec lui.

Entre tous les Rois des Indes, il n'y en a point qui ait plus d'afection pour nous que le Roi de Johor, quoi-qu'il n'ait preſque point d'apui de nous, & que nous n'aïons point bâti de fortereſſe ſur ſes terres; faute dequoi ſes ennemis l'inſultent ſouvent; ce qui n'arriveroit pas ſi l'on avoit un lieu de retraite, où l'on pût ſe défendre.

Macaſſar dans l'iſle Célébes a été abandonné ſans raiſon, par le peu d'expérience des jeunes gens qui y étoient. Cependant c'eſt un païs qui fournit beaucoup de ris & de ſagu. Auſſi avons-nous recommencé à entrer en négociation avec les habitans, & il y a lieu d'en eſpérer un bon ſuccès.

Nous avons dans la ville de Jambi, qui eſt dans une des iſles qui dépendent de Sumatra, une étape de poivre, & un commerce qui nous eſt plus profitable qu'aucun autre. Nous avons auſſi, dans l'iſle Borneo la liberté du commerce des diamans, & des pierres de bezoüard.

Nous avons au Japon un grand édifice, qui a été bâti ſous la direction de Jaques Specx, qui y demeure encore en qualité de premier Commis.

Il

Il eſt vrai que d'abord le commerce que nous y avons fait dans la Duché de Firando, a été de peu de conſéquence ; mais préſentement les afaires y vont bien. Entre-autres les ouvrages de bois s'y font encore dans une plus grande perfection qu'à la Chine, & nous en tirons beaucoup de vivres & de denrées.

Les Jéſuites s'étoient établis ci-devant dans cette même Duché de Firando, qui par leurs intrigues ordinaires avoient atiré à eux tout ce qu'il y avoit de richeſſes dans la province. Ils s'étoient tellement introduits auprès des Seigneurs & des plus conſidérables habitans, qu'ils en avoient gagné la confiance ; & comme le Chriſtianiſme qu'ils leur préſentoient n'étoit ni auſtére, ni fort éloigné de leurs cultes, tant ces bons Péres ſavent s'accommoder avec toute ſorte de monde, les Japonois l'avoient embraſſé, & les Jéſuites pouvoient ſe vanter d'avoir converti preſque une multitude de gens, ſi c'eſt converſion que de ſavoir réciter *l'Ave Maria*, & faire des ſignes de Croix. C'étoit en cela que conſiſtoit tout le Chriſtianiſme de ces nouveaux convertis.

Le Duc, dont les revenus ſe trouvérent fort diminuez, s'aviſa, mal-à-propos, d'éxaminer d'où cela provenoit. Il ne lui fut pas difficile de connoître que les Jéſuites avoient profité de tout ce qu'il avoit perdu. Son reſſentiment alla loin : il en fit maſſacrer une partie, & chaſſa le reſte. Depuis ce tems-là les Péres n'ont oſé y retourner, & l'on y a oublié l'*Ave Maria*, mais on s'y ſouvient fort-bien de leurs atentats.

Entre les Rois de la Grande Java il y en a un qu'on nomme le grand Mataram, dans les terres duquel nous avons pluſieurs loges, où il ſe fait

un

un gros commerce. La principale eſt à Japara, ville abondante en ris, bœufs, brebis, boucs, poiſſon ſec, fèves, pois, & toutes ſortes d'autres denrées que nous prenons pour avictuailler les Moluques, Banda, & les autres lieux qui en manquent.

Bantam, dans la même iſle, eſt préſentement gouvernée par le Pangoran, qui s'eſt emparé de l'autorité & tient le Roi comme en ſujettion. C'eſt dans ce port-que nous chargeons & déchargeons nos vaiſſeaux. C'eſt là que réſide le Preſident & Directeur général de tous nos comptoirs, & c'eſt de-là que nous viennent nos ordres & nos inſtructions. C'eſt là qu'on envoie les livres de tous les comptoirs des Indes, & qu'ils ſont portez ſur un livre de compte général: de-ſorte qu'on y ſait toûjours préciſément en quel état ſont tous nos comptoirs de ces païs-là.

Etat préſent de l'iſle d'Amboine, & des autres iſles & lieux en dépendans, qui ſont ſous l'obéiſſance de L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux, & Meſſieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, dreſſé par le Commiſſaire Gilles Seyſt, l'an 1627.

JE PRIS terre à Amboine le 19. de Mars 1627. avec les vaiſſeaux *Orange* & *la Brille*. J'allai montrer ma Commiſſion au Sieur Gouverneur, & lui demander main forte pour ſon éxécution, ce qu'il me promit. Je viſitai le livre du Négoce, celui de la garniſon, celui de la loge, celui du magaſin qui étoit dans la ville, & généralement tous les régîtres. Ils avoient été tous clos & arrêtez le dernier de Fèvrier précédent.

Je

Je les trouvai en bon état. Il y avoit pourtant bien quelques petites fautes & legers abus ; mais il n'y avoit point de fautes qui paruſſent être faites de propos délibéré. Ce qu'il y en avoit venoit ſeulement des Copiſtes, & il fut aiſé d'y remédier. Les livres des comptoirs de Hittou & de Larique étoient auſſi au fort : je les viſitai comme les autres, afin-qu'à la premiére ocaſion on les envoiât à Batavia.

Je trouvai les marchandiſes bien-conditionées dans les magaſins, les vivres en bon état, & que le fort en étoit bien pourvu. On paie les ſoldats tous les mois, ce qui fait qu'ils ſe paſſent de prendre de la viande au fort : ils ſe nourriſſent des mêmes vivres que les eſclaves, pour épargner leur argent. Mais s'il falloit leur donner des rations, comme on faiſoit autrefois, il n'y auroit pas de viande pour plus de 5. mois. Au regard de l'huile, du vinaigre, des fèves, de la farine, du ſel, ſelon la conſommation qui s'en fait ordinairement, il y en a toûjours pour plus d'un an.

Le fort eſt au bord du rivage. Les vaiſſeaux peuvent ancrer à une demie portée de mouſquet, ſi-bien qu'ils y ſont en toute ſureté, le fond étant de bonne tenuë. Il y a un enfoncement preſque auſſi profond qu'un golfe, où ils ſont à l'abri de la plupart des vents. Le fort eſt environné d'un foſſé, où il y a ordinairement cinq piés d'eau. Il eſt entouré de murailles bâties de pierre, à chaux & à ſable.

Il y a quatre baſtions, dont les deux qui ſont du côté des terres ſont un peu plus grands que ceux qui regardent la mer : ils ſont auſſi plus élevez & bien remplis de terre : il y a des rempars tout-autour, hormis à ceux qui ſont vers la mer.

mer. Entre ces deux-là on voit un grand bâtiment, qui s'étend depuis l'un juſqu'à l'autre, où logent le Gouverneur, le premier Commis & d'autres Oficiers.

Sous ces logemens ſont les magaſins où l'on tient les vivres, ris, viande, lard, huile, vinaigre &c. & toutes les proviſions de réſerve. On y met auſſi le clou de girofle qui ſe recüeille dans l'iſle, & qu'on y aporte d'Ourion & de Larique. Au-deſſus des apartemens il y a encore un étage, où ſont les paquets de toiles, avec des caiſſes & des armoires pour les ſerrer. Les marchandiſes ſont là fort à l'air, & ſans cela elles ſeroient en danger de ſe gâter.

Il y a un bel arſenal, qui eſt couvert de tuiles. Toutes les toiles ſe vendent dans une boutique, qui eſt dans le fort, vers les terres, à côté d'une porte, & très commodément placée. Tout le monde, ſoit habitans de l'iſle, étrangers, Bourgeois, où domeſtiques de la Compagnie, y peuvent aller choiſir ce qui les aſſortit. Le débit ſe fait par un Sous-commis, qui ſe nommoit alors Nicolas Maarſman.

Avant-que l'*Orange* & *la Brille* y euſſent terri, la garniſon étoit ſi foible qu'il n'y avoit pas le Dimanche 84. hommes à faire la parade; encore y avoit-il parmi eux des Charpentiers & des maſſons. Ainſi ce fut très-à-propos que ces deux navires amenérent deux nouvelles compagnies de ſoldats, dont la plupart étoient deſtinez pour Amboine.

Le 21. de Mars, ou deux jours après nôtre arrivée, le Gouverneur, nommé Jean de Gorcum, fit débarquer ces deux compagnies, qui conſiſtoient en 160. hommes, & les fit entrer, dans le fort avec beaucoup d'éclat, en préſence des in-

inſulaires. Il y en avoit 32. hommes, Oficiers & ſoldats, deſtinez pour les Moluques.

Quoi-que, comme il a été dit, il n'eût alors paru au fort que 84. hommes à la revuë, néanmoins il y avoit à la charge de la Compagnie, pour le maintien de ſon autorité à Amboine & dans les dépendances, environ 450. hommes de toutes conditions, dont il y en avoit ordinairement environ 160. emploiez dans les retranchemens qui étoient là-autour, & qui contribuoient à la ſeureté de l'iſle. Il y en avoit 50. autres emploiez ſur des yachts, ainſi-qu'il en ſera parlé ci-après.

Les ſujets Négres qui habitent proche du fort ſont au nombre de 1230. hommes capables de porter les armes, & de 1620. en tout. Dans les autres endroits de l'iſle il y a environ 1830. hommes en tout, & généralement dans toute l'iſle 3060. hommes capables de porter les armes. Les deux Négreries de Larique & de Wacqueſie, qui ſont proches l'une de l'autre, au bout Ouëſt-ſud-oueſt de l'iſle, ne ſont habitées que par des Maures, qui ſont ſous l'obéiſſance du fort, ainſi-que les Chrétiens.

Il y aura pour cette mouſſon aparemment 70. bares de clou de girofle dans ces deux derniéres Négreries, & 250. à 300. bares, pour la mouſſon prochaine. Comme il n'y a pas lieu de ſe confier entiérement aux Maures, & qu'ils pourroient prendre des intelligences avec les Ternatois, on tient dans un petit fort, au-milieu de leurs villages, un Commis, un Sergeant & 17. ſoldats. Le nombre des Maures peut monter à 350. perſonnes.

Ourie & Aſſelouli ſont encore deux autres Négreries, proches, tout-de-même, l'une de l'au-

l'autre, au bout ocidental de l'iſle, habitées, par des Maures, au nombre d'environ 150. Ils pourront fournir pour cette mouſſon 30. bares de clou, & 70. pour la mouſſon prochaine. Il y a auſſi un petit fort, ocupé par 24. ſoldats, un Sergeant & un Aſſiſtant, à qui les Maures livrent le clou quand il eſt recüeilli.

Hatüa, Caylola & Cabeau, ſont trois Négreries dans l'iſle d'Oma, qui eſt tout-proche d'Amboine, habitées par des Maures, qui avoient toûjours été ſous la juridiction du fort. Mais au mois d'Août 1626. ils ſe donnérent aux Ternatois, ſans avoir pu dire quelle raiſon ils en avoient, & quel étoit le ſujet de leur mécontentement. Depuis ce tems-là ils ſont demeurez en guerre avec les ſujets du fort, les Ternatois leur prêtant du ſecours. Les habitans de ces trois Négreries montent à 1000, hommes

Les trois autres bourgs, ou petites villes de cette iſle, qui ſe nomment, Oma, Abora, & Crieu, ſont ſous l'obéiſſance du fort, & en reçoivent du ſecours. Les habitans en ſont Chrétiens, montant ſeulement à 300. hommes.

Il y a dans l'iſle d'Uleaſter ſept bourgs, ou petites villes qui ſont régies par trois Rois, ou Roitelets. La Compagnie y a une loge, où elle entretient un Sergeant & 17. ſoldats, a la priére des habitans, & par ce moien on tient auſſi l'iſle en ſujettion. Il y a environ 1500. perſonnes. Mais au côté oriental de l'iſle il y a encore deux bourgs & 5. villages, habitez par des Maures, qui tiennent plus pour les Ternatois que pour nous, & qui ſont environ 600. perſonnes.

L'iſle de Noſſelau eſt la plus orientale, par raport à Amboine. Il y a auſſi un Roi qu'on nomme le Roi de Tituai, qui a ſous lui trois bourgs,

bourgs, dont les habitans ſont Chrétiens, & au nombre de 1500. perſonnes, qui relèvent du fort d'Amboine. Tous ces inſulaires enſemble tant d'Amboine, que des iſles qui en dépendent, montent à 7460. hommes, outre les 1000. d'Oma qui ſe ſont révoltez.

L'iſle d'Amboine ni celles de ſa dépendance ne fourniſſent que peu de clou. Mais depuis 5. ou 6. ans on y a planté quantité de jeunes arbres, qui produiront dans 4. ou 5. ans, & qui ſont très-beaux.

Il y a encore une autre iſle, qui gît proche de Borneo, dont tous les habitans ſont Maures. La Compagnie y a auſſi un petit fort, qu'on y a fait à leur requête, pour pouvoir réſiſter à ceux du Bourg & de Ternate. On y tient un Sergeant & 18. ſoldats. Il ne s'y recüeille preſque point de clou, mais elle eſt fort commode pour nos petits bâtimens, qui vont croiſer ſur les jonques Malaies & ſur celles de Macaſſar, qui vont trafiquer à Cambelle, à Lohou, & à Manipe. Je n'y allai pas, parce-qu'elle eſt éloignée du fort, & que j'avois peu de loiſir. Elle n'eſt pas forte, & il n'y a qu'une piéce de canon avec ſes utenſiles. Il n'y a dans toute l'iſle que 400. hommes capables de porter les armes. Ils nous ſont fort afectionnez & fort ſoumis. Si l'on y envoioit quelques-uns de nos Eccléſiaſtiques, qui euſſent du zèle, on les porteroit ſans doute à embraſſer le Chriſtianiſme.

La Compagnie a des ſujets ſur la côte de Céram, qui la reconnoiſſent de bouche; mais qui de cœur tiennent pour les Ternatois. Canarie eſt au Nord de l'iſle d'Oma. Il y a quelques Maures, & le reſte des habitans eſt idolâtre. Ils ont été ſous la domination des Portugais. On

n'y trouve que du ſagu. La Négrérie, eſt à une lieuë & demie de la côte.

Lomma Caïa eſt une autre Négrerie à 4. lieuës Eſt de Canarie. Tous les habitans ſont Maures, & quoi-qu'ils ſoient ſous le pouvoir de la Compagnie, ils ſont plus afectionnez aux Ternatois qu'à nous. Lattoi & Hollai ſont à 2. lieuës Eſt de Louma Caïa. Les habitans ſont Maures & afectionnez aux Ternatois, quoi-que ſoumis à la Compagnie. Quelque-Ponti, ou Hatouſieli, eſt une très-petite Négrerie, à 2. lieuës de Lattoi & Hollai. Coacq en eſt à 4. lieuës. Il y a eu un fort nommé Harderwyk: mais la crainte que les habitans ont des Ternatois, les tient quelquefois en balance, à-cauſe des menaces que ceux-ci leur font. Car quand ils ne peuvent les réduire comme ils veulent, ils les tuënt, ou enlèvent leurs enfans, & les élèvent dans l'eſclavage, prenant les filles pour leurs concubines, & lors qu'ils en ſont las ils les chaſſent, ou les vendent. C'eſt ainſi que les Ternatois éxercent une tirannie auſſi brutale qu'inhumaine, & qu'ils font trembler tous les habitans de cette côte, qui aiment mieux leur demeurer aſſujettis, que d'être expoſez à leurs cruautés par les droits de la guerre. Ceux qui ſont encore ſous la domination du fort d'Amboine montent à 600. hommes capables de porter les armes.

Outre cela, il y a plus avant dans l'iſle ſix autres Négreries, dont la plupart des habitans ſont des païſans, tous idolâtres, au nombre d'environ 3000. hommes capables de porter les armes, qui reconnoiſſent le pouvoir de la Compagnie. Mais lors-qu'on les veut emploier pour le ſervice de leur propre païs, il faut les aller que-

querir avec des corcorres; parce-qu'ils habitent en des lieux montueux, & qu'ils n'ont jamais de bâtimens pour naviger.

Ils ſont fort rédoutez dans tous les païs de leur voiſinage, non à-cauſe de leur valeur, mais parce-qu'ils y vont par petites troupes, & ſe poſtent dans les montagnes, où ils vivent de racines d'herbes, de ſerpens, de leſards, de chauves-ſouris, & d'autres tels inſectes. Ils y demeurent ainſi quelques mois, ſe mettant autour du corps de fines écorces d'arbres & de la mouſſe, ſi-bien qu'ils reſſemblent à des arbres. En cet état ils vont ſe mettre en ſentinelle, & lors-que leurs ennemis s'aprochent d'eux, les prenant pour des arbres, ils les ſurprennent & les tuënt.

Cette ruſe, & d'autres qu'ils ont encore, les fait beaucoup redouter des ſujets du fort, Maures & Chrétiens, qui n'oſent ſortir de leurs montagnes, lors-qu'ils aprennent que les païſans ſont ſur pié pour de pareilles expéditions, car ils croient qu'il eſt impoſſible de ſe défendre d'eux, & que pour le moins ils ſont ſorciers; & c'eſt plus par la terreur dont ils ſont frapez, que par l'adreſſe, ou par le courage de ces païſans, qu'ils en ſont maltraitez.

Ainſi le Gouverneur prend un grand ſoin de les retenir dans ſes interêts, pour empêcher les révoltes des autres, ou pour les lâcher contre ceux qui oſent ſe révolter. Les Ternatois, de leur côté, leur envoient des préſens, pour les gagner & ſe les ſoumettre; mais ils paroiſſent avoir plus de penchant pour nous que pour eux. Ces ſoins qu'on prend de nous les ſouſtraire, obligent nos gens de leur faire auſſi tous les ans des préſens, & à l'ocaſion on en reçoit bien la recompenſe.

Le Gouverneur Gorcum avoit eu deſſein d'envoier querir un nombre de ces païſans, & de les mener dans l'iſle d'Oma, pour ſoumettre les trois Négreries rebelles, voulant auſſi lui-même y aller avec une Honie, ou flote de petits bâtimens, pour les ſerrer par mer. Mais comme les habitans de ces Négreries ſont des Maures, le Roi de Ternate prétend qu'ils ſoient ſes légitimes ſujets, parce-qu'ils étoient auſſi dans la rebellion contre les Portugais, lors-que l'Amiral Etienne van der Hagen ſe rendit maître de leur fort d'Amboine, en vertu du-quel fort, & des droits que les Portugais y avoient alors annéxez, la Compagnie tient toutes les petites iſles qu'elle poſſéde.

Comme donc ces trois Négreries, par leur révolte, n'étoient plus ſous le pouvoir des Portugais, lors-que leur fort fut conquis par les Hollandois, le Roi de Ternate prétend que nous n'avons aucun droit ſur eux. Au-reſte c'eſt une afaire que le Gouverneur ne veut pas preſſer, pendant-que les autres afaires demeurent dans l'état où elles ſont, quoi-que celle-ci donne quelque ateinte à la réputation de la Compagnie. Mais on aime encore mieux avoir le clou de girofle, dont nous ſerions privez, ſi l'on touchoit cette corde-là.

La choſe aïant été encore, depuis peu, miſe en délibération avec Willem Janſz Gouverneur du fort de Ternate, & avec moi, on a jugé à propos de ne pas donner cette ocaſion au Capitaine Hittou, de ne nous plus rien livrer; car d'ailleurs nous avions aſſez de monde pour réduire les trois Négreries ſous l'obéiſſance du fort. Mais l'on a mieux aimé la livraiſon du clou de Hittou, & l'eſpérance d'avoir encore

tout

tout celui de la côte de Céram, que la poſſeſſion de ces trois bourgs.

Il y a trois autres Négreries le long de la côte de Céram, à l'Eſt de Coacq, dont les habitans, quoi-que Maures, ont prêté le ſerment de fidélité au fort, plus par crainte que par afection, parce-que leur croïance les unit avec les Ternatois; ſi bien qu'on ne peut nullement ſe fier ſur eux. Il y a 6600. hommes capables de porter les armes.

Il y en a 4. autres plus éloignées de la côte, qui reconnoiſſent relever du fort, mais qui n'obéiſſent qu'autant qu'il leur plaît. On ne ſait pas préciſément quel eſt le nombre des habitans.

Toutes ces Négreries ſeroient ſoumiſes, & demeureroient dans l'obéiſſance & dans la fidélité, fourniſſant plus de 5000. hommes capables de porter les armes, ſi l'on pouvoit chaſſer les Ternatois de Lucielle, de Lohou, & de Cambelle. On peut demander ſi la choſe en vaudroit la peine, & de quelle utilité il ſeroit à la Compagnie d'afermir & d'étendre ſa domination ſur ce peuple, dans le païs duquel il n'y a que du ſagu, & très-peu de clou.

Je répons qu'il faut conſidérer que les Ternatois, s'étant un peu relevez par le ſecours de la Compagnie, du miſérable état où ils avoient été réduits par les Portugais & par le Roi de Tidore, n'ont pas eu ſi-tôt commencé à reſpirer, & à être plus à leur aiſe, que pour reconnoiſſance envers leurs protecteurs, ils ont emploié toutes ſortes d'artifices, afin-de leur faire du tort & de les afoiblir; dans l'eſpérance que leur aïant ſuſcité beaucoup d'afaires, ils pourroient devenir les maîtres, & dominer comme ils ont fait autrefois.

On connoît donc leurs pratiques, & l'on peut diſſimuler pour un tems, mais enfin on ne pourra s'empêcher d'en venir à un éclat, & de ſe faire la guerre; & alors on aura beſoin des ſujets de Céram. Car s'ils étoient du parti des Ternatois, il n'y auroit pas moien d'être avec quelque ſureté dans l'iſle d'Amboine, & bien-moins dans celles de ſa dépendance. C'eſt à quoi il faut parer du-moins autant qu'il ſera poſſible: car les Ternatois ont aſſez de prétextes pour former des prétentions ſur ces iſles; & ſur Amboine même, ainſi-qu'ils font à l'égard des trois Négreries d'Oma, dont ils ſe ſont mis en poſſeſſion, pour le recouvrement deſquelles on n'aura pas plutôt fait quelque démarche, qu'ils leveront le maſque, & ils ne ſe donneront aucun repos, qu'ils n'aïent remporté de grands avantages ſur nous, ainſi qu'on la déja connu par expérience.

Voilà l'état des afaires à nôtre égard. Parlons en maintenant par raport aux Ternatois. Ils ont un lieu de réſidence ſur la côte de Céram au Nord-ouëſt de Hittou, dans une place nommée Lucielle, où il y a environ 90. familles. Elle eſt ſituée ſur une montagne, & l'on ne ſauroit y aborder par-devant; mais on peut aller par-derriére chercher un chemin, où ſix perſonnes peuvent monter de front, & qui n'eſt pas bien connu à nos gens. Ils ont là 2. ou 3. piéces de canon de fer. Il y a un Commandant, ou Gouverneur, de la part du Roi de Ternate, & environ 90. hommes capables de porter les armes. Sous ce Gouverneur ſont les bourgs ſuivans.

Lohou d'où relèvent les villages d'Augen & de Locki. On y recüeille beaucoup de clou. Dans la grande mouſſon précédente il y en eut

400.

400. barés. Il y a du ſagu ſufiſamment pour les habitans, qui ſont au nombre de 2500. hommes. Thiel eſt à la pointe la plus méridionale de Céram. Pendant la mouſſon d'Ouëſt, on y peut ancrer ſur 40. ou 50. braſſes, mais on n'eſt qu'à une portée de mouſquet du rivage. On n'y recüeille point de clou: il y a environ 200. hommes.

Cambelle & Liſſidi n'en ſont pas loin. Dans une grande mouſſon on y trouve 3. à 4. cents bares de clou. Mais depuis que le Gouverneur Speult, ou l'Amiral Huigen chaſſérent les habitans, & firent gâter beaucoup de leurs arbres, ils ne prennent pas grande peine à en recüeillir, à-moins qu'il n'y aille des jonques, qui en ofrent un bon prix. Cette année il eſt allé trois jonques de Java & deux de Macaſſar à Cambelle & à Liſſidi. Le Gouverneur d'Amboine a envoié le vaiſſeau *la Brille*, pour empêcher qu'on ne trafique avec elles. Nous verrons ce qu'il fera. Les habitans ſont au nombre de 1000. hommes.

Par le travers de Cambelle, du côté ſeptentrional, gît une iſle nommée Kelang, qui eſt ſous le pouvoir de ceux de Cambelle & de Liſſidi. Il ne s'y recüeille point de clou. Les habitans qui ſont au nombre de 400. hommes vivent de rapines & de pirateries. Ce ſont là les principaux endroits qui incommodent l'iſle d'Amboine. On peut bien compter qu'ils ne ſe donneront point de repos qu'ils n'aïent réduit les Chrétiens ſous leur obéiſſance, & à embraſſer la croïance des Maures; & qu'ils feront monter le clou, s'ils peuvent à 100. ou 120. réales la bare; parce-que les habitans de Macaſſar iront le prendre, ſi on ne les en empêche.

Tous ces Behavesos ont à Amboine un ami considérable, qui se nomme le Capitaine Hittou, dont la juridiction s'étend depuis les 3. Fréres à l'Ouëst, jusqu'à la Négrerie de Thiel à l'Est, ce qui fait une grande partie de l'isle; & il a sous lui plus de 3000 hommes. Ce Capitaine est le plus expérimenté de tous les insulaires. Il sait admirablement dissimuler, & compte si fort sur son adresse, qu'il s'imagine se disculper toûjours auprès de nous, & que nous ne savons rien de ses menées, qu'il faut que nous soufrions, faute de pouvoir pour l'en châtier.

Ainsi nous agissons avec lui comme si nous le tenions pour un honnête homme, & par ce moien nous l'engageons à nous livrer du clou. Sans cela il ne nous en fourniroit pas plus que font ceux de Lohou & de Cambelle. Cette année il est ici venu devant Hittou 4. jonques de Java, à qui il ne voudra rien livrer, afin de se maintenir en crédit auprès de nous. Mais il ne laissera pas d'épier l'ocasion de les mener de nuit sur la côte de Céram, à Cambelle & à Lissidi, où il leur en fera vendre ce qu'il y en aura, hormis ceux qui seront à sa Négrerie, afin de ne paroître pas coupable.

Avant la venuë de nos deux vaisseaux *Orange* & *la Brille*, il paroissoit fâcheux, & de mauvaise humeur contre nos gens; mais quand il sut qu'ils avoient amené des soldats, il se modéra un peu, & commença de faire sa livraison. J'y ai été depuis le 19. de Mars 1627. jusques au 7. de Mai suivant, & pendant ce tems-là il en a livré 80. bares, faisant espérer qu'il en livreroit jusqu'à 300. Il est, avec justice, comme le reste des habitans d'Amboine, sujet du fort; mais il y a longtems qu'il ne prend que la qua-

li-

lié d'allié des Hollandois; & on le ſoufre, afin que ſe regardant ſur le pié de ceux de Lohou, de Cambelle & de Liſſidi, il les oblige auſſi à faire comme lui.

Ce ſont là nos ennemis ſecrets, qui font ſouvent des aſſemblées en cachette & des conſpirations, ſans qu'on puiſſe les ſurprendre. Chacun n'entreprend rien en particulier contre nous qu'il ne le communique aux autres. Ils ont correſpondance enſemble, & avec le Roi de Ternate, qui leur promet depuis deux ans de ſe joindre à eux, & de venir nous ataquer dans l'iſle, ſe perſuadant qu'il eſt en droit de le faire.

Premiérement parce que le Gouverneur Jean Speult fit agir les équipages de la flote, pour ruïner & rendre infertiles tous les lieux qui relevoient de lui, & pour détruire ſes villes. Secondement, parce que les Hollandois vouloient introduire leur monnoie, pour paier le clou. En troiſiéme lieu, parce-qu'ils violoient les priviléges de ſes rades, en y prenant les jonques de Macaſſar. En quatriéme lieu, parce-que Speult avant ſon départ, avoit voulu gêner les habitans des conquêtes de la Compagnie à une plus grande obéiſſance qu'ils ne ſe croioient tenus de la rendre; ce que les Ternatois ne prétendent pas ſoufrir à l'égard des habitans de la côte de Céram, qu'ils regardent toûjours comme leurs Sujets; & ils leur font tous les ans eſpérer que leur Roi envoiera une groſſe flote de corcorres à leur ſecours; ce qui ne manquera pas d'ariver ſi les différens qui ſont entre lui & le Gouverneur ne s'accommodent pas, & les afaires de la Compagnie n'en iroient pas mieux.

Pour détruire tous ces deſſeins, il me ſemble qu'il n'y auroit qu'à faire une bonne redoute à

Larique, & une à Ourie, au-lieu qu'il n'y a que deux très petits forts, avec 4. piéces du plus petit canon & un pierrier dans celui de Larique, & une garniſon de dix-ſept ſoldats ſous un Sergeant. Le petit fort d'Ourie eſt encore en moins bon état. Il a été commencé par le Gouverneur Gorcum; mais les fréquentes pluïes en ont fait ébouler la terre, & ce qu'il y avoit d'ouvrages eſt preſque ruïné. Il n'y a que 2. piéces de canon, un Sergeant & 24. ſoldats.

On a grand interêt à conſerver ces deux places, puis-que la conſervation de tout ce que la Compagnie poſſéde, en dépend. C'eſt par leur moien qu'on en tire du clou, & on en tirera toûjours tant qu'elles ſubſiſteront, quoi-que la plupart de ceux qui en relèvent ſoient Maures. Cependant ils ſont les objets des éforts & des tentatives des Ternatois & du Capitaine Hittou, & l'on doit bien y prendre garde.

Le Gouverneur Gorcum eſt d'avis qu'il y faut faire des redoutes, ainſi-que dans tous les autres forts, & l'on n'y mettroit que ſept ou huit hommes. Cela eſt bien penſé, car par ce moien on auroit au fort d'Amboine 60. à 70. hommes plus qu'il n'y en a préſentement, & on les trouveroit pour s'en ſervir au beſoin, au-lieu qu'il en faut beaucoup envoier dans tous ces petits forts. D'ailleurs les habitans ſeroient bien contens qu'on fît dans chaque lieu une redoute, ou maiſon bâtie de pierre, & cela coûteroit peu à la Compagnie; car il n'y auroit à paier que les maſſons, les charpentiers, & les forgerons. Les Noirs feroient eux-mêmes le reſte.

La maiſon bâtie de pierre qui eſt à Hatüa, dans l'iſle d'Oma, où nos gens ſont préſentement en ſureté, n'a coûté à la Compagnie

que

que 306. livres, & je croi qu'il n'en coûteroit guéres plus ailleurs; & le fort d'Ourie a déja coûté plus de 3900. livres; le fort de Pas en coûte plus de 700. Mais il y a préſentement à ce dernier fort une maiſon de maſſonnerie, qui eſt preſque achevée, & qui du côté de la mer, où elle a ſon aſpect, eſt entourée d'une grande demi-lune, qui étend ſes pointes ſi-avant, qu'elles embraſſent le bâtiment entier. Le tout eſt d'une bonne maſſonnerie à chaux & à ſable. Il y a 4. piéces de canon, un Sergeant & 22. ſoldats, & la place eſt en état de défenſe auſſi bien contre les Européens que contre les Ternatois, quand ils n'auront point de canon.

On mettroit aiſément ces places en ſureté, ſi c'étoit là que ſe recüeillît le clou. Mais dans tous les lieux où l'on a des forts il ne s'en recüeille que très-peu, hormis à Larique & à Ourie.

La plus grande quantité des girofles d'Amboine eſt dans la juridiction de Hittou, qui compoſe une petite république particuliére, laquelle eſt en alliance avec les habitans de la côte de Céram, où il en croît beaucoup. Suivant le Traité fait avec eux, ils ſont obligez de nous le donner bien conditioné, à 60. réales de huit la bare Portugaiſe, quoi-qu'ils ne l'aïent pas fait depuis pluſieurs années. Ils l'ont vendu aux étrangers 100. réales & juſqu'à 120. ce qui eſt un apas pour eux qu'on ne leur fera pas aiſément abandonner, & ſi l'on veut l'avoir au prix dont on eſt convenu, il faudra deſormais les y ranger par l'autorité & par la force. Sans cela il ne faut pas eſpérer qu'ils nous en livrent. Les remontrances n'y ont rien fait, & n'y feront rien, tant qu'ils trouveront un ſou plus qu'on ne leur veut donner.

Pour les amener au point où on les déſire, il faudroit commencer par chaſſer les négocians étrangers, Malais, Javanois, & ceux de Macaſſar. Quand même ils ſeroient déja dans les ports, il faudroit les y aller enlever, ou les y brûler. Cela ſe peut aiſément exécuter dans la plupart des havres, ainſi que j'en ai été informé. Il n'y a qu'à regarder ſi l'on veut ſoutenir la guerre contre eux, en cas qu'ils vinſſent à la déclarer, ainſi-qu il y a beaucoup d'aparence.

Cependant c'eſt l'unique moien de rétablir les afaires en ce païs-là. Autrement il ne faut plus eſpérer de clou de la côte de Céram, quelque beau ſemblant qu'on nous y faſſe. Il eſt vrai qu'on ne viole pas les rades & les ports: mais c'eſt lors-qu'on n'a point de raiſon valable pour le faire, comme eſt celle de la violation de la foi des Traitez, ſur-tout quand ils ont été ſuivis d'une éxécution qui a duré longtems. Ceux de Ternate, de Lohou, de Cambelle & de Liſſidi, ne nous tiennent aucune parole, & ne ſeroient pas obligez d'en tenir, parce-qu'ils nous regardent comme des infidelles. Ils ne trafiquent pas avec nous comme avec des alliez, & ſur le pié de l'alliance: ils n'y trafiquent que pour leur profit, & s'ils croient qu'il n'y en a point pour eux ils ſe moquent des Traités. Ils s'en ſervent bien, & veulent que nous les obſervions dans les points qui leur ſont avantageux; mais pour ceux qui nous le ſont, ils n'en veulent pas entendre parler.

Ainſi ils vendent volontiers leur clou au plus ofrant, ils opriment nos Sujets Chrétiens; ils débaûchent nos ſujets Maures; ils enlèvent les uns & les autres, comme il ariva dans le tems que j'y ſéjournai. Un champan d'Amboine ſortit

tit pour aller pêcher: il y avoit deux de nos Bourgeois & 7. autres tant Chinois qu'eſclaves Noirs. Ils allérent à l'iſle de Noſſelau, ſur la côte de Céram. Quatre corcorres de l'iſle de Boano, qui apartient au Roi de Ternate, allérent une nuit les prendre, tuérent les deux Hollandois, & firent priſonniers les Chinois & les eſclaves. Il fallut les reclamer, & on les fit rendre après cinq jours de priſon. Cependant il en avoit coûté la vie aux deux Hollandois.

Ce fut inutilement que le Gouverneur Goreum envoia demander juſtice à Kimalaha Liliatte, Gouverneur de Lohou pour le Roi de Ternate, qui réſide à Lucielle. Il s'excuſa ſur ce qu'il ne ſavoit ce que c'étoit, & prétendit que l'excuſe fût bonne, promettant pourtant que s'il pouvoit être bien informé de la vérité du fait, il en feroit raiſon. Ce fut tout ce qu'on en eut, & quelque ſollicitation qu'on fît depuis, on ne put rien obtenir de plus. Des incidens à-peu-près ſemblables arrivent tous les jours.

Le Conſeil s'étant aſſemblé à Amboine pour délibérer ſur les moiens qu'il y auroit de pourvoir à ces deſordres, & ſi l'on devoit ſe réſoudre à la guerre, on trouva de trop grands inconvéniens à prendre ce parti. Il fut donc réſolu qu'on prendroit patience encore quelque tems, & qu'on fermeroit les yeux ſur la conduite des inſulaires, juſques-à-ce qu'on eût des forces ſufiſantes pour les mettre à la raiſon: que néanmoins on feroit toutes les inſtances poſſibles pour obliger Kimalaha Liliatte à faire juſtice du meurtre nouvellement commis par ceux de Boano: que s'il n'avoit point d'égard à nos requêtes, on atendroit une ocaſion favorable pour uſer de repréſailles:

que cependant on ne feroit paroître aucun reſſentiment contre luy, ni contre le Capitaine Hittou, afin que la livraiſon du clou de Hittou, nous puiſſe être faite, l'aparence étant qu'il y en aura une très-bonne recolte.

Jamais les afaires de la Compagnie n'iront tout-à-fait bien, que toute l'iſle d'Amboine ne lui ſoit ſoumiſe. En ce cas on en pourroit tirer 600. barcs de clou par an. Mais on ne reüſſira dans ce deſſein qu'en extirpant les Maures, & les contraignant d'abandonner; & en introduiſant de nouveaux Chrétiens à leur place. Ce ſeroit le vrai moien de tenir en bride ceux de Céram.

Pour cet éfet, je croi qu'il faudroit mener 1000. hommes à Amboine, & les y faire ſéjourner 5. ou 6. mois. Ils ſufiroient avec les autres inſulaires qui nous ſont afectionnez, pour en chaſſer le Capitaine Hittou, non-obſtant le ſecours que lui donneroient ceux de Cambelle. Il eſt vrai que quand on l'auroit chaſſé, & ceux de ſa faction, il faudroit ſans doute cinq ou ſix ans pour repeupler l'iſle d'environ 2400. hommes pour le moins, non-ſeulement afin de recüeillir les cloux, mais pour s'opoſer aux entrepriſes du Capitaine & de ſa faction.

Car il faudroit faire ſon compte que dans les commencemens ils feroient tous les éforts imaginables pour rentrer dans leur païs, duquel ils ne perdroient pas aiſément le ſouvenir, non-plus qu'ont fait ceux de Banda, & ils ſeroient puiſſamment aidez par les Ternatois. Il faut donc, avant-que de mettre la main à l'œuvre, préparer un nombre de Chrétiens pour remplir la place des Maures qu'on chaſſeroit, & c'eſt par là qu'il faut commencer: car d'entretenir

une

une ſi groſſe garniſon pendant tant d'années, il y auroit bien plus de perte que de gain.

Le Gouverneur Gorcum a fait un réglement fort utile en obligeant chaque homme des ſujets du fort de planter & cultiver dix girofles par année: car l'iſle ſe peuplera bientôt de ces arbres, & dans dix ans on y recüeillera une grande quantité de clou. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait déja beaucoup d'arbres, mais ils ſont jeunes, & ne portent pas encore du fruit comme ceux de Hittou, d'autant-plus que le terrein où ils ſont n'eſt pas ſi-bon. Car autour du fort le fonds eſt ſablonneux, & les girofles n'y croiſſent pas bien, au-lieu que plus avant dant l'iſle, il eſt beaucoup meilleur.

Le feu Gouverneur Speult fit planter 4000. cocos dans une enceinte de terre, afin-qu'on pût avoir une bonne proviſion de noix; mais ils ſont péris pour la plupart, n'en étant demeuré que ſix à ſept cents, parce-que non-plus que les girofles, ils ne croiſſent pas bien dans les ſables. On a auſſi fait deux jardins où il y a 30. ou 40. orangers. Les girofles produiſent beaucoup une année, & moins l'année ſuivante. L'année que ceux de Hittou produiſent bien, ceux du reſte de l'iſle ne produiſent pas, deſorte que comme la fertilité doit être cette année à Hittou, on perdroit beaucoup ſi l'on n'en avoit pas la recolte.

Il y a 3. Conſeils établis à Amboine, le Conſeil d'Etat, le Conſeil de Juſtice, & le Conſeil journalier. Le premier eſt compoſé de 15. perſonnes tous Chrétiens. Il juge ſouverainement toutes les afaires civiles & criminelles, & tous les Sujets ſont obligez de s'y ſoumettre. Le Conſeil de Juſtice eſt compoſé

de

de ſix perſonnes ; & le Conſeil journalier de ſix. Celui-ci connoît des afaires tant des ſoldats que de la Bourgeoiſie : l'inſtruction s'en fait devant lui ; & quand elles ſont en état de juger, il les raporte au Conſeil de Juſtice.

Les frais des garniſons d'Amboine, & des comptoirs en dépendans, ont monté cette année à 438394. livres en y comprenant 30000. livres qui ont été avancées à ceux de Hittou ſur le clou, & qu'aparemment on ne retirera pas. Il y en a auſſi quelque choſe d'avancé aux Bourgeois Hollandois, & à quelques Chinois, qui ne s'inquiétent pas fort de paier. Il y a plus de 600. perſonnes à Amboine qui tirent des gages de la Compagnie. Le Gouverneur tire 200. livres par mois. Elle nourrit 308. eſclaves qui ne reçoivent point de gages.

En général les frais qui ſe font, ſont pour l'entretien des garniſons; pour les préſens qu'on eſt obligé de faire ; pour les Ecoles & les Etudians ; pour l'hopital où les pauvres ſont entretenus ; pour les fortifications ; pour l'Egliſe d'Amboine ; pour les rançons générales ; pour les ſoldes générales ; pour l'entretien du vaiſſeau *Munnikendam*, pour celui de 2. yachts, & d'une frégate : ſans y comprendre ceux qui ſe font pour deux vaiſſeaux qu'on y envoie tous les ans de Batavia, chargez de vivres & de munitions de guerre, & qui emportent à Batavia le clou qu'on a recüeilli.

Les droits qu'on lève ſont ſur le vin, ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ſur les beſtiaux ; la capitation ſur les Chinois ; les droits ſur les Cabarettiers, ſur les diſtillateurs d'arack, ſur les maiſons qui ſe vendent, ſur les cocos, & ſur les ..... Ils ont monté cette année à 13947. li-

livres. Les frais extraordinaires qui se font dans les ménages, & ceux des festins ne sont pas sur le compte de la Compagnie. Elle ne fournit que les rations, & rien de plus.

La Réligion & la propagation de la Foi Chrétienne, ne font pas ici de si grands progrès que beaucoup de gens se l'imaginent, ni à proportion du zèle que la Compagnie têmoigne pour cet éfet, & des frais qu'elle suporte, car elle paie plus de 500. livres par mois pour les Eccléfiastiques & pour les Maîtres d'Ecole. Le Dimanche on fait dans l'Eglise les éxercices de dévotion, où il ne paroît que trop que ceux qui sont au service de la Compagnie, non-plus que les autres, n'assistent que par coutume, & par nécessité, & non par zèle.

Les Bourgeois Hollandois qui sont au nombre de plus de 80. & qui sont redevables de plus de 80000. livres à la Compagnie, sans avoir de fonds pour la paier, trouvent néanmoins toûjours assez d'argent pour aller boire, & pour l'emploier en débauches, même le Dimanche, pendant-qu'on fait le service divin, où il n'y en a que 8. ou 9. qui assistent ordinairement, & qui communient. Cependant tous ces gens là devroient être en bon éxemple aux insulaires, ainsi-qu'ils y sont apellez.

Le Sermon en Hollandois dure avec le service depuis 8. jusqu'à 10. heures. Le Sermon en langue Malaie commence à 10. heures & demie & finit à 11. heures & demie. Il s'y trouve environ 300. insulaires, hommes femmes & enfans; mais point de Hollandois, ou très-peu. Le Pasteur étant en chaire catéchise chaque Dimanche 5. ou 6. enfans, & s'aquitte fort bien de cette fonction. Mais c'est là

tout:

tout : il n'y a plus de dévotion publique dans toute la ſemaine.

Je ne ſai pourquoi l'on ne fait pas plus d'éforts pour convertir les Maures qui ſont ſous l'obéiſſance du fort, car ſans doute ils ne ſeroient pas tout-à-fait inutiles. On ſatisferoit aux devoirs de ſa conſcience, & l'on y trouveroit aſſurément des avantages temporels. J'ai même ouï dire qu'il y en a beaucoup qui ſont dans des diſpoſitions favorables, & qui écouteroient volontiers les inſtructions qu'on leur pourroit donner. Le Conſiſtoire avoit une fois pris réſolution de leur envoier un Eccléſiaſtique demeurer parmi eux, pour leur parler, & les exhorter ſans ceſſe ; mais elle n'eut point d'éfet. Il eſt étonnant qu'on ne prenne pas d'autres meſures pour faire réuſſir un ſi grand ouvrage. Si ces gens-là retournent ſous la juridiction des Ternatois. ou du Capitaine Hittou, il n'y aura plus d'eſpérance de les gagner.

Les habitans & les Mardicres qui habitent autour du fort, font paſſablement leur devoir: il y en a qui communient, & les autres s'inſtruiſent ; mais ceux qui ſont dans les montagnes, ou dans les autres petites iſles, demeurent en un pitoiable état. Les Ecoles ſont aſſez bien ſervies. L'éducation que les enfans y reçoivent, portera un jour des fruits dans l'Egliſe, & dans le temporel. Le mal eſt qu'après que les Paſteurs & les Propoſans ont été là quelque tems, ils veulent ſe retirer ; & ceux qui viennent en leur place paſſant des années à étudier la langue, cela recule beaucoup les progrès de la jeuneſſe. M. Rogier qui fait le ſervice Malais demande préſentement ſon congé. Ainſi il faudra que ce ſervice ceſſe ſi M. du Praat n'eſt

n'eſt pas en état de le faire, ou s'il ne le veut pas faire.

Il y a 16. Ecoles entretenuës à Amboine, & dans les iſles de ſa dépendance. On y manque de papier & de plumes: il faudroit y en envoier. Ce défaut fait que les enfans ne peuvent aprendre qu'à lire. Il y a encore un autre plus grand obſtacle à leur avancement. Lorsqu'ils ont l'âge de 10. ou 11. ans, leurs parens ne les envoient plus à l'école, les retenant à la maiſon pour en tirer du ſervice, & ils oublient tout ce qu'ils ont apris. Il faudroit les obliger à continuer de les y envoier, au-moins trois mois par an.

Il y a d'autres écoles & 18. Maîtres, tous Chrétiens de profeſſion, qui ne ſont pas gagez du fort, & qui ſont dans les iſles & dans les montagnes. Ces gens-là ont encore très-peu de lumiéres. Ils ſont comme des roſeaux agitez par les vents, faute d'être aſſez enracinez. Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. Perſonne ne leur donne d'inſtruction, les autres Maîtres d'école, qui ne manquent pas de zèle pour les inſtruire, n'aïant pas la facilité de s'exprimer & de ſe faire entendre, & gardant eux-mêmes encore des reſtes de ſentimens & de pratiques païennes, faute d'une plus entiére & plus parfaite connoiſſance, qui ne leur eſt fournie d'aucun endroit.

Néanmoins quels que ſoient ces Chrétiens, tout imparfaits qu'on les trouve, quoi-que la plupart n'aïent preſque rien de plus que la profeſſion du Chriſtianiſme, il ſemble que ce petit raïon de lumiére ne laiſſe pas de les éclairer aſſez pour leur faire apercevoir quelques traces des vertus. Car ils ont plus de bonne

foi,

foi, & de douceur que n'en ont les Maures, & leur converſation eſt toute autre. Auſſi nos géns s'y fient-ils beaucoup plus.

Voilà-ce que je puis dire touchant l'état où j'ai trouvé les afaires d'Amboine &c. Fait à bord du vaiſſeau Orange le 17. de Mai 1627.

Etat préſent des iſles Moluques, ſous le gouvernement du Sieur Jaques le Fèvre établi par la Compagnie des Indes Orientales, dreſſé par G. Seyſt l'An 1627.

APRES-QUE l'*Orange* où j'étois embarqué, eut pris terre à Maleïe, je débarquai le 23. de Mai, & apris du Sieur Jaques le Fèvre, Gouverneur de ce fort, que le Roi de Tidore étoit mort, & que Kitchiel Garrilamma ſon fils, lui avoit ſuccédé: que Kitchiel Hamſia, autrement Don Pedro de Cunka, frére du Gougou & du Capitaine Laud, étoit revenu depuis 3. mois par Gammalamma à Maleïe, après avoir été 23. ans en priſon aux Manilles.

J'apris auſſi que les Ternatois avoient fait la paix avec les Eſpagnols & avec le Roi de Tidore: mais qu'il y avoit aparence qu'ils ne feroient pas longtems ſans guerre avec ces derniers, parce que Kitchiel Ali avoit pris le 22. d'Avril précédent, à Ganinenorre, une pirogue de Macaſſat, avec 30. perſonnes, qui portoient des lettres au Roi de Tidore: qu'il en avoit tué un homme: qu'il avoit fait les autres priſonniers, les aïant amenez à Maleïe, où il les tenoit encore reſſerrez: que les Ternatois, aïant depuis envoié deux corcorres à Tidore avec des préſens, pour contribuer à la pompe des funérailles du Roi, ſelon la coutume, les

Ti-

Tidorois, par repréſailles de la violence faite à ceux de Macaſſar, s'étoient emparez des deux corcorres, & avoient arrêté les Ternatois priſonniers, avec déclaration qu'ils ne les relâcheroient pas, que tous les priſonniers de Macaſſar n'euſſent été délivrez, & qu'on n'eût reſtitué tout ce qui leur avoit été pris, à quoi les Ternatois ne vouloient point entendre.

On me dît encore que le Gouverneur, & tous les Commandans Ternatois s'étant aſſemblez avoient réſolu de déclarer la guerre à ceux de Tidore: qu'en conſéquence le Roi avoit fait publier qu'on ne permît à aucun Tidorois d'aller à Machian, & qu'on eût à tuer ceux qui iroient, après la publication de la défence; & la choſe étoit encore ſur ce même pié lors de mon départ.

Je fis les mêmes démarches que j'avois faites à Amboine, montrant ma commiſſion au Gouverneur & lui demandant main forte. Je viſitai les livres; je fis les obſervations néceſſaires, & je trouvai le tout en bon état, ainſi qu'il paroîtra à ceux qui les verront, & à qui je les envoie avec ces préſentes.

J'ai trouvé le fort d'Orange, ou de Maleïe, en bon état, avec 4. bons baſtions de maſſonnerie à chaux & à ſable, étant à une demi-portée de mouſquet les uns des autres. Le fort eſt muni de 4. piéces de gros canon de fonte, de 6. autres auſſi de fonte, & de 23. de fer. Le petit fort de Talucco, qui eſt au Nord de Maleïe, à une demi-portée de canon, ſur la croupe d'une montagne, eſt gardé par un Caporal, qui envoie tous les mois querir les rations à Maleïe pour lui & pour ſa troupe qui eſt de 22. ſoldats. Le fort eſt de maſſonnerie à chaux & à

ſa

ſable, & il y a ſix piéces de canon, outre les pierriers qui ſont dans l'une & l'autre place.

Du côté de la mer, proche du gros baſtion d'Orange, il y a un fort grand édifice, où le Gouverneur & les autres Oficiers font leur réſidence, & où il y a de très-beaux magaſins. Aux deux bouts de cet édifice il y a deux autres bâtimens, qui ſervent encore de magaſins, l'un pour les vivres, l'autre pour les toiles & pour les autres marchandiſes, auſſi-bien que pour les deniers comptans & autres bons éfets.

Dans l'enceinte du fort habitent environ 50 familles, 26. de Hollandois mariez, 5. de Japonois, 4. de Pampangres, 10. de Bourgeois libres, & quelques Eſpagnols & Négres transfuges.

Tous les Mardicres qui ſont Chrétiens, & ſous nôtre obéiſſance, habitent au côté méridional du fort, dans un eſpace renfermé de paliſſades, où ils ont aſſez de commodités. Ils y compoſent une belle Négrerie, où il y a deux ruës qui ſe croiſent.

Il y a 30. familles de ces Mardicres qui s'entretiennent de leur travail, ſans être au ſervice de la Compagnie. Les 90. autres ſont à ſes gages. On donne à chacune 5. réales par mois, dont il faut que vivent le mari, la femme & les enfans. Ils ſont obligez de faire, ſans exception, tout ce qui leur eſt commandé, & la Compagnie en tire de grands ſervices. Sans eux on auroit de la peine à ſe maintenir. On les fait travailler aux fortifications. Ils abattent & vont querir le bois, pour les édifices & pour les conſtructions des vaiſſeaux; planches, poutres, ſoliveaux, éparres; & le bois de chaufage, pour le Gouverneur, pour les ſoldats, pour eux-

eux-mêmes. Dans ces ocaſions on leur donne une eſcorte de 40. à 50. ſoldats, parce-que les ennemis, qui ſont ſi-proche, ne manqueroient pas de les inſulter. Ils travaillent encore à dreſſer les poutres, à faire des afûts de canon, à faire des roues. En un mot on en tire beaucoup d'ouvrage.

Le Roi de Ternate & ſes ſujets font leur réſidence hors de nôtre fortereſſe entre Maleïe & Talucco, le long de la côte, proche de laquelle il y a une chaîne de roches. La place de Maleïe n'eſt pas moins forte par ſa ſituation que par ſes ouvrages. Elle eſt ſur le bord de la mer. A la vérité le terrein s'élève un peu en talus au-delà du fort, mais non-pas tant que cela le puiſſe beaucoup incommoder. Le côté du Sud, qui regarde Gammalamma, eſt défendu par un marais, au-travers duquel on auroit de la peine à faire paſſer du canon. Le côté du Nord, où les Ternatois ſe ſont établis, n'y donne pas beaucoup plus de facilité, à-moins qu'on ne fût maître de Talucco, qui n'eſt pas ſi bien ſitué que Maleïe, vu-qu'il y a une hauteur au-devant, d'où l'on peut voir dans la place. Néanmoins ſi les Ternatois demeuroient dans nos interêts, ce qu'ils ne feront que pendant qu'ils ne pourront faire autrement, il ne faudroit pas craindre que les Eſpagnols puſſent l'emporter. Mais il ne faut nullement compter ſur eux.

Il y a des armes de réſerve à Maleïe pour deux compagnies. Ainſi dans un beſoin, au defaut d'autres gens, on pourroit en armer les Mardicres. On ne tire point de clou de ce fort, parce-que les Ternatois ne veulent pas ſe donner la peine d'en recüeillir. Ils veulent nous perſuader qu'ils gagnent plus à cultiver leurs jar-

jardins & à pêcher. On n'a eu cette année que douze bares & 7. cattis de clou, qui ſont venus de Tacomma.

Les Eſpagnols qui ſont préſentement en paix avec les Ternatois, ſavent quand on va faire les recoltes, & en ſont avertis. Ils vont ſur les lieux & achètent tout ce qu'ils trouvent, à 100. ou 120. réales la bare; ce qui ne ſe peut faire que du conſentement du Gougou, du Capitaine Laud, & de Sooiſives. Une fois que la choſe ſe fit aſſez hautement, ils prirent le parti de nous prévenir, & de nous donner avis qu'il étoit venu une corcorre à Tacomma, qui y avoit amené des Marchands Eſpagnols, qui avoient fait leur emplette. On y envoia ſur l'heure auſſi une corcorre avec 40. hommes, qui trouvérent que tout étoit fait, & que les Marchands avoient enlevé le clou. Par cet avis tardif, ou faux, les Seigneurs Ternatois s'imaginérent qu'ils nous avoient dupez, en nous faiſant accroire qu'ils étoient nos fidelles amis. Ainſi le clou nous fut enlevé, & les Eſpagnols l'eurent. La choſe ariva le 26. de Juillet dernier.

Préſentement qu'on leur propoſe la guerre contre les Tidorois & contre les Eſpagnols, ils diſent qu'un ſeul vaiſſeau & le peu de gens que nous avons ne ſont pas capables de leur donner le ſecours dont ils auroient beſoin, & qu'il vaut mieux qu'ils entretiennent la paix, juſques-à-ce qu'il nous vienne d'autres forces de Batavia. Néanmoins la garniſon de Maleïe ſe trouva être de 240. Blancs, tous en bonne diſpoſition, ſans les Mardicres.

Les frais de l'entretien de Maleïe & de Talucco, depuis le dernier de Février 1626. juſqu'à la même date 1627. montent a 96117. livres,

vres, pour la garniſon, pour la ſolde, pour les préſens, & pour les fortifications.

Nous avions apris en arivant, ainſi que nous avions déja fait par le vaiſſeau *Bonne Eſpérance*, qu'à Bachian, dans l'iſle de Lavova, le Sengogie & les autres principaux habitans de cette iſle, avoient fait un complot pour ſe rendre maîtres du fort de Barneveldt, y maſſacrer nos gens, & livrer la place aux Eſpagnols. Dans cette vuë, ils envoiérent une pirogue avec des Députés à Gammalamma, demander du ſecours au Gouverneur pour l'éxécution de leur entrepriſe.

Le Gouverneur de Maleïe en aiant été averti, partit à bord du *Bonne Eſpérance*, pour prévenir ce coup, & s'étant rendu à Bachian, il fit arrêter cinq des principaux conſpirateurs, qui furent dans la ſuite éxécutez à Maleïe, & leurs têtes furent miſes aux bouts d'autant de pieux. Celles des quatre autres auteurs de cette conſpiration furent miſes à prix, chacune à ſoixante réales. Ils ſe ſauvérent dans les montagnes avec pluſieurs autres de leur faction.

Comme le Sieur Général de Batavia m'avoit donné ordre de faire la viſite de Machian, auſſi-bien que celle de Bachian, je partis de Maleïe le 16. de Juin, à bord de *l'Aigle*, en compagnie de l'*Orange*, qui étoit chargé de vivres pour un an, afin de les laiſſer à Machian, & de charger en leur place le clou qu'on avoit eu à Gnoffaquia, en atendant mon retour de Bachian. Enſuite nous devions aller encore de compagnie, pour nôtre ſureté, & pour celle de nos cargaiſons, prendre le clou qui étoit dans les autres magaſins, à Tabillola, à Taffaſo &c. car on n'oſoit pas aller avec des chaloupes fai-

re le tour de l'iſle, de-crainte des Tidorois.

Le 25. de Juin, nous moüillâmes l'ancre à Bachian ſous le fort de Barneveldt. Nous ſûmes que les Labovas, qui d'abord que leur conſpiration avoit été découverte, s'en étoient fuis dans les montagnes, étoient retournez chez eux, ſans venir au fort, parce-que le reſte des principaux auteurs de la conſpiration, la tête de chacun deſquels on avoit miſe à 60. réales, étoit parmi eux, & ils y avoient beaucoup d'autorité.

Bachian de Craſto qui avoit eté Chef des Labovas, pendant la minorité du Sengogie, n'avoit point eu de part à la conſpiration; mais il mourut très-peu de tems après, laiſſant deux jeunes fils. Dès-qu'il fut mort les Labovas fugitifs allérent trouver de nuit, & à heure induë, ſa veuve, nommée Dona Helena, & lui perſuadérent de ſe retirer avec eux dans les montagnes, lui ofrant de la reconnoître pour leur Souveraine, & de lui en faire l'hommage.

L'ambition l'aiant aveuglée, elle les ſuivit, abandonnant une belle maiſon qu'elle avoit proche du fort, & elle emmena ſes deux petits fils. Elle eſt encore préſentement avec eux dans la montagne, ſi bien qu'il n'eſt demeuré perſonne de cette nation au fort, qu'une vieille femme de conſidération, nommée Leonora Admiraals.

Lors-que nous fûmes arivez nous aprîmes d'un Enſeigne, du Commis, & d'un autre, que les Labovas atendoient avec impatience la venuë du Gouverneur, ou de quelqu'un qui eût commiſſion de lui, pour tâcher d'obtenir pardon de leur crime, tant pour les 4. proſcrits que pour les autres, afin qu'ils puſſent revenir au fort comme auparavant. Sur cette ouverture

re nous jugeâmes à-propos de leur envoier quelqu'un pour parlementer. Mais comme on crut qu'il ne ſeroit pas aiſé de les rencontrer, & qu'ils n'avoient rien fait ſans la participation du Roi de Bachian, qui ſans doute étoit d'intelligence avec eux, & qui avoit deſſein de les ranger ſous ſa juridiction, j'envoiai le Fiſcal Daniel Ottens, qui étoit mon Aſſeſſeur, & le Commis Vollenhove vers ce Roy, pour le prier de nous donner deux de ſes ſujets qui ſuſſent où les Labovas s'étoient retirez, pour y conduire un de nos gens, qui iroit leur dire de nôtre part que s'ils avoient des requêtes à faire, ils pouvoient envoier des Députés, à qui l'on donneroit un ſaufconduit.

Le Roi étant venu lui-même à nôtre comptoir nous donna deux de ſes gens pour acompagner nôtre Envoié, leur recommandant en nôtre préſence de le mener au lieu où étoient les Labovas, & de le faire parler à eux.

Le 29. l'Envoié étant revenu au fort, nous dît qu'il avoit amené trois Députés, entre leſquels il y avoit un des proſcrits, nommé Jüan Gabeſidi: qu'encore qu'il fût parti le Samedi matin à 10. heures, il n'avoit pu ariver que le Dimanche au ſoir au lieu de leur retraite, qui étoit tout de l'autre côté de l'iſle, proche du détroit de Patience: que leur Négrerie eſt aſſez proche du rivage ſur une hauteur: qu'ils l'ont beaucoup fortifiée: qu'ils ne voulurent pas permettre que ni lui ni aucuns des autres qui étoient avec lui en aprochaſſent: qu'ils faiſoient ſentinelle ſur le rivage: que la ſentinelle lui défendit de débarquer: qu'elle le fit demeurer dans ſa pirogue juſqu'au jour: que le jour étant venu, 50. hommes Labovas, Mardicres & eſclaves,

parurent sur le rivage, avec leurs arcs, leurs fléches & d'autres armes: qu'il leur parla, & qu'ils convinrent d'envoier avec lui les trois Députés qu'il avoit amenez, & qui étoient allez trouver le Roi de Bachian.

Ce Roi, suivi des principaux de ses sujets, étant venu au fort le 30. du mois, avec les Députés, on leur dît qu'aïant apris qu'ils désiroient parler au Gouverneur, ou à quelqu'un de sa part, on leur avoit envoié un saufconduit, afin qu'ils pussent venir déclarer librement ce qu'ils demandoient. Gabesidi, qui étoit bien le principal auteur de la conspiration, répondit qu'ils voudroient qu'on leur dît pourquoi on avoit enlevé leur Sengogie, & d'autres Chefs de leur troupe, & pourquoi on les avoit fait mourir?

On lui repliqua que c'étoit pour une raison qui lui étoit encore mieux connuë qu'à aucun autre, & que ceux qu'on avoit fait mourir avoient reconnuë juste: que s'ils en vouloient une explication plus particuliére, on la leur donneroit volontiers. Le Roi dît à Gabesidi qu'il n'étoit pas nécessaire de là demander, que le fait étoit trop notoire, & que c'étoit une chose que personne n'ignoroit; de-sorte qu'il ne pousa pas ses questions plus loin.

Il déclara qu'il étoit venu pour demander pardon pour lui & pour sa troupe. On lui dît que les fugitifs n'avoient qu'à revenir, qu'ils seroient aussi libres qu'ils l'avoient été auparavant, moiennant qu'ils se continssent dans l'obéïssance; que personne ne leur feroit d'insulte; qu'ils retourneroient habiter dans leurs quartiers, hormis les 4. proscrits.

On leur demanda en même temps, d'où ve-

venoit qu'ils demandoient pardon, puis-qu'ils ſoutenoient qu'ils n'avoient rien commis ni attenté; Sur cette queſtion il y eut pluſieurs raiſons alléguées de part & d'autre, & enſuite on ſe ſépara juſqu'au lendemain, que je les mandai. Ils revinrent avec le Roi, le Capitaine Laud, & tous les gens de leur ſuite. Après pluſieurs nouvelles défenſes, ils reconnurent enfin que leur Sengogie & les autres complices avoient été ſuppliciez avec juſtice, dequoi quelques-uns d'entre eux avoient bonne connoiſſance, aiant été emploiez par lui pour l'éxécution de ſes deſſeins, laquelle il ne pouvoit pas procurer tout ſeul, & que comme ils étoient naturellement ſes ſujets, ils n'avoient pas oſé lui déſobéir. Enfin ils ſupliérent que puis-que les plus coupables avoient été punis, on voulût ſe contenter de ce châtiment, & acorder un pardon général aux autres.

On leur demanda ſi, en cas qu'on leur pardonnât, ils reviendroient tous inceſſamment ſe remettre dans leurs habitations, ſous l'obéiſſance du fort, & ſous tel Chef qu'il plairoit au Sieur Gouverneur des Moluques de leur donner. Cette propoſition ne leur plut nullement. Gabeſidi répondit qu'ils étoient ſous l'obéiſſance du Roi de Bachian, qu'ils le reconnoiſſoient pour leur Chef, & qu'ils n'en vouloient point d'autre: qu'à l'égard de la Réligion ils iroient à l'Egliſe comme auparavant, qu'ils reviendroient habiter dans nôtre quartier, & non dans celui des Maures: que de tout tems ils avoient été ſujets du Roi de Bachian, comme ceux de de Machian l'étoient du Roi de Ternate.

Le Roi & le Capitaine Laud furent fort iritez de de cette propoſition, ils s'emporté-

rent en paroles & en actions, frapant du pié contre terre. Le Roi disoit qu'il ne soufriroit pas qu'on lui enlevât ainsi ses sujets, sans droit & sans raison : que s'ils ne l'avoient pas été, & si comme tels il n'avoit pas été obligé de les épargner, il les auroit, en nôtre considération, absolument détruits, & fait tous périr, lors-qu'il avoit été informé de leur atentat: que cependant pour recompense de sa bonne volonté nous voulions les lui soustraire.

Nous lui prouvâmes clairement que la souveraineté sur les Labovas nous apartenoit de droit : qu'ils avoient été conquis par le Vice-amiral Simon Jansz Hoen : que depuis ce tems-là ils avoient toûjours vêcu sous nôtre obéissance, & non sous la sienne : qu'il pouvoit compter que nous ne soufririons jamais qu'il nous en enlevât seulement un. Le Roi & les Labovas se récriérent de toutes leurs forces, persistant dans leurs prétentions, faisant de grands bruits, se plaignant qu'on leur vouloit faire une injustice criante; & ils s'en retournérent tous ensemble chez le Roi.

Après midi nous mandâmes encore le Capitaine Laud, & lui dîmes que nous étions surpris de leur injuste procédé, & de ce qu'ils avoient fait cesser la conférence du matin par leurs cris, par leurs hurlemens, & par leurs maniéres violentes : que nous l'avions fait venir lui seul pour lui déclarer avec douceur, & sans querelle ou emportement, que nous prétendions que les Labovas aïant été vaincus & soumis, étoient sous la domination du Prince de Hollande : qu'ils n'avoient point eu d'autre maître depuis ce tems-là, & que tous les habitans des Moluques en étoient témoins : qu'ils avoient

voient toûjours été commandez par les Hollandois, & non par le Roi de Bachian.

Ainſi nous le chargeâmes d'aller dire à ſon Roi que nous étions réſolus à maintenir nôtre autorité: que nous ne ſoufririons pas que nos ſujets nous fuſſent ſouſtraits par lui, ou par qui que ce fût: que c'étoit en-vain qu'il prétendoit nous faire perdre nôtre droit par ſes pratiques, & qu'avant qu'il en vint à bout il falloit qu'il comptât de pouvoir détruire nôtre fort juſqu'à la derniére pierre: qu'il n'avoit qu'à prendre ſon parti, & à voir s'il vouloit renoncer à l'alliance des Hollandois, en contribuant à entretenir leurs ſujets dans la rebellion, ou nous laiſſer agir contre eux ſans s'en mêler: que le lendemain le Fiſcal iroit demander réponce; qu'en cas d'obſtination il révoqueroit le ſaufconduit, & que les Labovas iroient rejoindre leur troupe, ou feroient ce qu'il leur plairoit.

Le lendemain 2. de Juillet, le Fiſcal accompagné d'un Commis, d'un Enſeigne, & d'un autre homme, alla trouver le Roi, pour lui réïtérer ce qui avoit été dit au Capitaine Laud le jour précédent. Ce Prince & les Labovas aïant perſiſté dans leur réſolution, il révoqua le ſaufconduit qui leur avoit été donné, à moins qu'ils ne vouluſſent revenir pour ſe mettre dans l'obéiſſance, excepté néanmoins les quatre proſcrits.

Il n'y a donc aucun lieu de douter que ce ne ſoit le Roi de Bachian qui les entretienne dans la rebellion, & qu'il ne les aſſiſte dans les montagnes où ils ſe tiennent, pour les attirer enſuite dans ſes négreries, à quoi il eſt de la derniére conſéquence de s'opoſer.

Lors-que je fus ſur le point de partir j'allai

lai prendre congé de ce Roi, & l'exhortai non ſeulement à ne ſe mêler plus des afaires des Labovas, mais auſſi à nous donner du ſecours contre eux, ainſi qu'il y étoit obligé en qualité de nôtre allié; à quoi il ne parut pas réſolu, ſoutenant toûjours qu'ils étoient ſes ſujets, & qu'on vouloit le priver de ſes droits. Je le priai d'envoier des paliſſades à nôtre fort, & des chauſſetrapes pour l'en garnir en-dedans, & il me le promit.

Il me pria auſſi de permettre qu'il envoiât au Sieur Général, à Batavia, une ambaſſade de 3 ou 4. perſonnes, pour demander le ſecours d'un ou de deux vaiſſeaux, afin d'aller enlever quelques-uns de ſes ſujets rebelles qui étoient à Amboine, & parmi les Papoüas, reconnoiſſant qu'il n'avoit pas aſſez de forces pour l'entreprendre. Il demandoit encore deux ou trois piéces de petit canon de fonte, pour leſquelles il ofroit de donner du clou; & il vouloit faire repréſenter les droits qu'il avoit ſur les Labovas, & l'injuſtice qu'on lui faiſoit.

Je refuſai de prendre ſes Ambaſſadeurs, juſques-à-ce que j'en euſſe permiſſion du Général. Il vouloit même envoier un fauconneau à Batavia pour le faire refondre. Je lui dîs qu'on n'y fondoit point de canon. Enfin s'étant retranché à prier qu'on portât une lettre au Général, qui contint ſes plaintes & ſes raiſons on y conſentit, & on lui envoïa un Aſſiſtant, pour lui aider. C'eſt la lettre qui eſt dans ce préſent paquet.

Bachian eſt un Roïaume indépendant. C'eſt un graud païs déſert, abondant en ſagu, en fruits, en poiſſon, & en pluſieurs autres ſortes de vivres, mais mal-peuplé, les habitans ne pouvant armer que deux corcorres. Ce ſont des

gens

gens paresseux & fainéans, qui n'aiment que le plaisir, & c'est par là que d'un assez puissant Roiaume, que cette isle étoit autrefois, elle est tombée dans l'état où elle est présentement. C'est aussi par cette raison qu'on n'y recüeille que peu de clou, & que les girofles y sont péris, quoi-qu'ils y croissent mieux qu'en aucun autre endroit.

La recolte y a été si-abondante cette année, que si les habitans avoient autant voulu s'apliquer au travail que font ceux de Machian, ils auroient selon l'opinion de ceux qui ont connoissance de l'état de l'isle, amassé plus de 300. bares de clou, au-lieu qu'ils n'en ont pu livrer que 27. bares; & il n'y en aura pas moins sans doute à la recolte prochaine.

J'ai envoié quelques-uns de nos gens visiter les arbres de Bachian & de Labova, qui m'ont raporté qu'il n'y avoit jamais eu plus d'aparence d'une bonne recolte qu'il y en a présentement; mais que les insulaires de Bachian ne prennent aucun soin des arbres; qu'en cüeillant le fruit, ils rompent les branches pour l'avoir plus aisément; que néanmoins comme il y a quantité d'arbres cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eût aussi quantité de fruit, si l'on prenoit soin de le recüeillir.

D'ailleurs le Roi incommode beaucoup ses Sujets, les ocupant, autant qu'il peut, à luy bâtir des maisons qui lui sont inutiles, & à lui construire des corcorres & d'autres petits bâtimens, qui ne servent qu'à son divertissement, sans avoir aucun égard à la saison de la recolte, pendant laquelle il faut qu'ils emploient leur tems à ces sortes de choses, tout-de-même que quand ils en ont le loisir.

Ce qu'il y a de plus fâcheux eſt que ceux qui vont cüeillir le clou, n'oſent le porter à nôtre Commis qu'ils ne ſoient allez le préſenter au Roi, qui le retient le plus ſouvent, & ne leur fait préſent que de quelque chétif morceau de toile, ne voulant pas établir un impôt fixe, afin d'en pouvoir ainſi uſer arbitrairement. Les habitans qui voient qu'il le porte lui-même au Commis, & qu'il en reçoit le prix, ne veulent pas ſe donner la peine de travailler, pour lui en faire avoir le profit, pendant qu'ils demeurent dans une miſére extrême.

Ce qu'on a eu de clou cette année, a été aporté au comptoir à la dérobée; mais quand le Roi le découvre il punit très-rigoureuſement ceux qui le font. Si dans le tems de la recolte le Commis va lui-même, ou envoie le prier de laiſſer aller ſes ſujets faire cet ouvrage; il ſe plaint qu'il n'a point de gens, qu'il n'eſt point ſervi; & il fait marcher des inſpecteurs avec ceux à qui il donne permiſſion, pour les empêcher de rien livrer à d'autres qu'à lui; de-ſorte qu'ils n'ont pas la même ardeur pour ce travail, qu'ils pourroient avoir ſi le profit leur en revenoit. Ils s'en excuſent, & aiment mieux aller chercher du ſagu, ou pêcher; ou s'ils y vont ils n'y veulent travailler que deux ou trois jours.

Ainſi c'eſt ſur un faux prétexte que ce Roi, dans la lettre qu'il écrit au Général, demande le ſecours d'un ou de deux vaiſſeaux, pour enlever ſes ſujets qui ſe ſont retirez ailleurs, diſant que lors-qu'il les aura, il pourra fournir plus de clou. Outre-que ce n'eſt qu'un prétexte, & une illuſion qu'il veut faire comme je l'ai déja dit, il n'eſt nullement à propos de lui procurer plus de forces qu'il n'en a, puis-qu'il eſt dans

de

de très-mauvaises dispositions, qui augmenteront à-mesure qu'il aura plus de pouvoir. On peut compter qu'il en usera en toutes ocasions comme il fait présentement au sujet des Labovas.

Si l'on vouloit emploier du bien & des vaisseaux à peupler cette isle, à-cause de sa bonté, & des grands avantages qu'on en peut retirer, il faudroit que ce fussent des gens qui eussent fait quelque séjour à Batavia, & qui y eussent été batisez, afin-qu'ils eussent pris quelque raport d'humeur & de conduite avec celle des gens de nôtre nation. Ils pourroient inspirer leurs sentimens à ceux de Bachian, & faire qu'ils se contiendroient sous nôtre obéissance.

On pourroit d'abord leur donner le païs des Labovas, & les arbres qui y sont à cultiver, puis-que par la conspiration que leur Sengogie & eux ont faite, ils en peuvent être légitimement chassez & dépossédez. On pourroit leur imposer des tributs fixes, & faire par-ce moien un établissement considérable. Mais il ne faut pas que ce soient des habitans des Moluques, ni des isles voisines, ainsi que quelques-uns le proposent, disant que s'il y avoit jour à conquérir Colonge & Langii, on pourroit en transporter les habitans à Bachian. Je répons qu'ils ne seroient propres ni pour Bachian, ni pour Amboine, & qu'ils ne pourroient l'être que pour Banda.

Les peuplades qu'on voudra faire dans ces deux autres isles, doivent y être amenées de loin, & des païs des idolâtres, où les gens qui seroient tentez de déserter ne puissent retourner. Il faut que ces gens-là n'aient jamais eu de commerce ni de correspondance avec les Maures,

de peur qu'ils n'entrent dans leurs interêts, & qu'ils ne ſe liguent avec eux contre nous. Si l'on pouvoit faire à Bachian une colonie de 800. à 1000. hommes avec leurs familles, il eſt certain qu'on en tireroit autant & plus de clou par an, qu'on n'en tire de Machian & d'Amboine.

Le ſeul obſtacle qui a empêché la Compagnie de joüir des avantages que promettent un ſi bon païs, eſt la fainéantiſe des habitans jointe à l'opreſſion qu'ils ſoufrent de la part de leur Roi. Mais les Maures, qui nous haïſſent naturellement, à-cauſe de la Réligion, ne ſeroient ni propres à les exciter au travail, pour-nous complaire, ni à les tenir en bride; & l'on peut d'autant moins atendre cela d'eux, que nous ne pouvons les y tenir eux-mêmes, puis qu'ils ont le deſſus, & que nous ſommes contrains de les ménager.

Avec les profits qu'on feroit par le moien d'une peuplade telle que je l'ai marquée, elle ſerviroit encore à mettre l'iſle de Bachian en ſureté contre les Eſpagnols, qui ſont toûjours atentifs aux ocaſions d'y retourner, & d'y rétablir quelques familles Portugaiſes. Il ſeroit même à-propos de commencer par la colonie de cette iſle, avant-que d'en envoier une à Amboine; car la choſe y réüſſiroit facilement ſi l'on avoit aſſez de gens pour ſe faire craindre des habitans, qui ne feroient pas alors la moindre réſiſtance. Mais il y auroit de grandes difficultés & des riſques dans ce qu'on entreprendroit à Amboine.

Le peuple qu'on meneroit à Bachian y trouveroit aſſez largement dequoi ſubſiſter, quand même il monteroit à pluſieurs milliers d'hommes. C'eſt ce que les Eſpagnols conſidérent,

en faiſant tous leurs éforts pour gagner le Roi, & pour y introduire un certain nombre de Portugais avec une grande ſuite d'eſclaves qu'ils promettent d'y mener, & il eſt fort à craindre qu'ils ne le faſſent à-préſent que les Labovas ſe ſont retirez dans les montagnes, proche du détroit de Patience, où ils entretiennent correſpondance enſemble. Il y a même depuis longtems quelques-uns des Labovas à Tidore & à Gammalamma, qui y ſont demeurez avec les Portugais, & ont embraſſé le Chriſtianiſme. C'eſt par leur moien que l'intelligence continuë.

Quand les habitans de Labova ſe déclarent contre nous, il n'y a pas plus de ſureté pour nous dans leur païs, qu'il y en a pour les Eſpagnols dans celui de Maleïe; car ils peuvent facilement venir de nuit dans nôtre quartier, & voir ce qui s'y paſſe, ſans que perſonne s'en aperçoive. Déja même il eſt arivé qu'ils nous ont débauché 5. ou 6. eſclaves & quelques Mardicres, qui ont déſerté, & ſont allez les joindre dans leur montagne, où ils leur aideront à faire des conſpirations, & à cauſer de grands deſordres. Ainſi il ſeroit à déſirer qu'on pût ſe paſſer des Labovas, & les chaſſer d'autour du fort, même de toute l'iſle, où ils nous rendront ſans doute de grands déplaiſirs, puis-qu'ils n'ont pas voulu accepter le pardon que je leur ai ofert, par l'avis du Sieur Gouverneur le Fèvre. Je crains même, que quand on ne le voudroit pas, on ne ſoit contraint d'agir contre eux, & de ſe rendre maîtres de leurs perſonnes, ou de les tuer dans l'action, ou de les chaſſer, ſi l'on veut être en ſureté. C'eſt à quoi le Sieur Gouverneur ſe trouvera réduit.

Ils ſont à-peu-près au nombre de 40. hom-

mes armez de boucliers, de ſabres, de fléches, d'arcs & de mouſquets, & en tout au nombre d'environ 120. perſonnes, femmes, enfans, eſclaves & Mardicres.

Le fort de Barnevelt bâti par le Vice-amiral Hoen, eſt en bon état. Les munitions de guerre y ſont dans un lieu convenable. L'eau n'y eſt pas bonne ; cependant en cas de beſoin on pourroit s'en ſervir. On va en prendre préſentement à la riviére, qui en eſt à une portée de petit canon. On n'y fait aucun autre commerce que celui du clou qu'on y achète, avec un petit fonds d'argent & de toiles pour le paier. La loge du Commis eſt auprès du fort, & l'on y laiſſe des marchandiſes autant qu'il en faut pour un mois. Le reſte eſt dans le fort même, où il y a largement auſſi des munitions de bouche pour un an.

Il y a préſentement 46. perſonnes dans la place, quoi-qu'ordinairement il n'y en ait que 30. Mais depuis la revolte des Laboyas on a renforcé la garniſon, dont les gages montent par mois à 689. livres. Il y a encore des eſclaves dont ſept qui ſont mariez, ſont au ſervice de la Compagnie : il y a deux Bourgeois & environ 25. Chinois, avec 3. Mardicres libres, tous demeurans hors du fort : ils s'entretiennent de leur pêche, & du travail de leurs mains.

J'ai trouvé que le Commis n'a pas bien fait ſon devoir à tenir les livres en bon ordre. Mais après avoir bien tout éxaminé j'ai vu que ce n'étoit que par pareſſe & par ignorance, & non manque de bonne volonté, ou de probité, & qu'il n'a point voulu frauder la Compagnie, ni faire rien tourner à ſon profit ; au contraire il a ofert que s'il y a quelque choſe à dire, on

on le prenne ſur ſes gages. Cependant cela ne ſufit pas. Sa négligence eſt dangereuſe, & incompatible avec le commerce. A la fin il y auroit dans ce comptoir une confuſion à quoi on ne pourroit plus remédier.

Si j'avois eu avec moi quelque homme capable, je l'y aurois laiſſé. Tout ce que j'ai pu faire a été de fournir de bonnes inſtructions à celui qui y eſt, & de l'exhorter bien à les ſuivre, tant à l'égard des livres que des Labovas, & j'en ai donné copie au Sieur Gouverneur.

Le 6. de Juillet nous avons remis à la voile, & le 11. nôtre vaiſſeau nomme *l'Aigle* a moüillé l'ancre à Machian, où nous avons trouvé l'*Orange*, qui avoit chargé le clou qui étoit à Gnofficquia. Comme le tems nous a preſſez nous y avons expédié promtement nos afaires. Dans cette iſle, qui a été conquiſe par l'Amiral Paul van Caerden, il y a trois forts, ſavoir, Gnofficquia au Nord, Taffaſo à l'Oueſt, & Tabillola du côté de l'Eſt.

Le premier eſt ſur une éminence qui a 300. pas de hauteur, loin du rivage, & de difficile accès. Il n'eſt pas d'une grande étenduë, mais il eſt environné d'une muraille de maſſonnerie à chaux & à ſable. Il commande la Négrerie des Maures qui en eſt proche, & que le canon peut battre aiſément. Il y a des vivres pour faire ſubſiſter longtems la garniſon qui conſiſte dans un Lieutenant & 55. ſoldats.

Comme il n'eſt pas aiſé d'y faire porter les marchandiſes à-cauſe de la hauteur du lieu, le Gouverneur le Fèvre a fait faire une maiſon ſur le bord du rivage pour y mettre celles qui ne ſont que pour l'iſle, avec les vivres & les denrées. Cette maiſon eſt forte, bien apuïée

&

& étançonnée au-dedans, & il y a 4. piéces de canon pour ſa défence. Le premier Commis de l'iſle qui en commande les trois forts, y fait ſa réſidence, avec tous ceux qui ſont emploiez au négoce.

Elle eſt environnée d'une paliſſade; au-dedans de laquelle il y a des logemens pour 20. ſoldats qui y font la garde, & pour 33. Mardicres, tous au ſervice de la Compagnie, & la plupart mariez, dont on arme fort-bien une corcorre, pour aller à Taffaſo & à Tabillola, & qu'on emploie à toute ſorte de travail, ainſi qu'on fait ceux de Maleïe. C'eſt là qu'on fait les proviſions pour les autres forts, où on les envoie en tems & lieu. C'eſt là auſſi que ſe recüeille le meilleur clou de l'iſle. Le Sengogie de la Négrerie qui eſt ſous le fort, nous eſt bien-plus affectionné que tous les autres: il a auſſi plus de ſujets, & eſt regardé comme le plus grand Seigneur de l'iſle, au-dedans & au-dehors. Le Roi de Ternate à épouſé une de ſes filles.

Il y a des vivres à Gnofficquia, pour plus d'un an, tant pour le fort, que pour ceux de Taffaſo & de Tabillola, & du ris pour plus de trois ans. Ce premier eſt capable de réſiſter à tous les aſſauts paſſagers; mais il ne pourroit ſoutenir un ſiége de quelque durée, parce-qu'on lui peut couper l'eau, qu'il faut aller querir au bas, vers la maiſon qui eſt au bord de la mer, à une grande portée de mouſquet. Il ſeroit bon d'y faire une citerne, qui pût contenir de l'eau pour 2. ou 3. mois. Alors il n'y auroit plus rien à craindre.

Taffaſo eſt auſſi entouré de maſſonnerie: il eſt un peu plus grand que Gnofficquia, ſur une hauteur, ou petite montagne, à 170. pas du ri-

rivage. On n'y a point d'eau non-plus: il la faut aller querir au bas. Mais il y a dans la deſcente un retranchement exprès pour aſſurer le paſſage au puits, & vers le rivage; & il eſt muni de quatre piéces de canon, ſi-bien qu'il pourroit mieux ſoutenir un ſiége que Gnofficquia. Les habitans demeurent aux deux côtés du fort, en raſe campagne, ſans compoſer de Négrerie, ou être à-couvert par des retranchemens, chacun ſe logeant & bâtiſſant, où il lui plaît. La garniſon conſiſte en ſoixante hommes, quatorze Mardicres qui reçoivent gages, & trois priſonniers ou eſclaves.

Tabillola eſt tout-de-même ſur une hauteur, à une grande portée de mouſquet du rivage. Il n'y a point d'eau: il la faut aller querir au bas, & paſſer par des brouſſailles pour ſe rendre au puits; de-ſorte que ſi l'on rompoit avec les Maures, qui ſont adroits à ſe ſervir de l'ocaſion de ces paſſages, aucun de ceux qui ſeroient envoiez pour querir de l'eau, n'échaperoit de leurs mains. Ainſi bien-loin de compter ſur un fort où il faut être à la merci de ces gens-là, je le regarde comme très-incommode & étant à charge. Ce ſeroit ſur le rivage, auprès du puits, qu'il faudroit le tranſporter. Il tiendroit alors les habitans en reſpect, & nos gens y ſeroient en ſureté, auſſi-bien que les éfets de la Compagnie, qui ſont dans une maiſon de paille, hors des baſtions de Tabillola, expoſez aux voleurs, ainſi-qu'il parut 2. ou 3. jours avant mon départ.

Les Maures étoient allez de nuit creuſer ſous la maiſon, & avoient volé pour environ 200. réales de marchandiſes, quoi que l'Aſſiſtant y faſſe ſa réſidence. Elle eſt tout-proche du plus

bas

bas des baſtions, toute garnie de planches en-dedans. Nos gens l'achetérent des Anglois avant-qu'ils en partiſſent. Il n'y réſide pour le négoce qu'un Aſſiſtant, qui va ſe pourvoir au comptoir de Taffaſo, où l'on peut aller à la rame dans une heure & demie. Il n'eſt ocupé que par un Sergeant & 19. ſoldats de la garniſon de Taffaſo.

Cette iſle a environ 7. lieuës de tour. Il y a une montagne ronde aſſez haute. Les habitans ſont ſous l'obéïſſance du Roi de Ternate qui les charge beaucoup. Elle eſt fort-peuplée; car ſelon la recherche que j'en ai fait faire, il doit y avoir environ 2200. hommes capables de porter les armes, en y comptant les habitans de l'iſle de Caïo, qui habitent à Tabillola, où ils furent tranſportez par le Capitaine Schot l'an 1609. parce-qu'en nul autre lieu ils n'étoient à couvert des Eſpagnols & des Tidorois. On y a auſſi tranſporté quelques habitans de Motir, qui y ſont allez volontairement demeurer, depuis-qu'on a raſé le fort qui étoit dans leur iſle.

C'eſt, après Bachian, l'iſle la plus fertile en clou de toutes les Moluques. Elle peut auſſi fournir aſſez de ſagu pour ſes propres habitans, & même pour en faire quelque part à ſes voiſins. Les habitans ne nous ſont pas fort affectionnez, mais auſſi ils n'ont pas tant d'éloignement pour nous qu'en ont la plupart des autres inſulaires. Ils ſe réglent ordinairement ſur les ſentimens des Ternatois, avec qui ils ont beaucoup de liaiſon par la conformité de Réligion, & par les mariages que ces deux peuples font enſemble, & que le Roi de Ternate avec ſon Conſeil prennent beaucoup de ſoin de procurer, afin de les tenir toûjours atachez à ſes interêts.

Ainſi

Ainſi quand les Ternatois ſont en bonne intelligence avec nous, les inſulaires de Machian ſuivent leur éxemple, & s'il arive que ceux-là nous tournent le dos, ceux-ci nous font mille avanies & mille inſultes. En particulier quand les Tidorois, nous font quelque outrage, ou nous en veulent faire, ceux de Machian ne nous ofrent point leur ſecours, ni ne nous en donnent point avis, & favoriſent nos ennemis, afin-qu'ils les favoriſent auſſi s'ils viennent à tomber entre les mains des Eſpagnols.

On voit par là quel fonds on peut faire ſur de pareils alliez, & ſi l'on doit eſpérer qu'ils feront la guerre à nos ennemis, ainſi qu'ils y ſont engagez par les Traités qu'ils ont faits.

C'eſt donc ainſi que les Ternatois en ont uſé juſques au mois d'Avril dernier, que le Gougou, le Capitaine Laud & les Soiſives, ſachant qu'on atendoit nôtre Général, convinrent avec le Gouverneur de Maleïe de déclarer la guerre aux Eſpagnols & aux Tidorois. Après cette réſolution il fut publié à Machian une défenſe, au nom du Roi de Ternate, de plus ſoufrir qu'aucun Tidorois entrât dans l'iſle. Depuis ce tems-là nous avons tiré 197. bares de clou de cette iſle, & nous continuërons à recevoir ce qu'il y en aura, tant que durera nôtre bonne intelligence avec le Roi.

Sous le fort de Gnofficquia eſt une petite ville du même nom, qui a ſon Sengogie, & cinq bourgs ou villages ſous ſa juridiction; la ville & les villages étant peuplez d'environ 610. hommes. Il y a entre ce fort & celui de Taffaſo 5. autres bourgs & villages auſſi ſous un Sengogie, peuplez d'environ 480. hommes: 7. bourgs ou villages, ſous deux ou trois Sengogies,

gies, entre Taffaſo & Tabillola, peuplez de 600. hommes; & 4. villages ſous deux Sengogies, entre Tabillola & Gnofficquia, peuplez de 300. hommes; faiſant en tout 1620. hommes en état de porter les armes. Mais ils n'arment que deux corcorres, parce-que la plus grande partie de ces gens-là habitent dans les montagnes, & que les autres vont naviger ſur des batimens étrangers. Il y avoit la plus belle aparence du monde d'une groſſe recolte, qui auroit deu nous fournir plus de quatre à cinq cents bares de clou. On n'a pu découvrir pourquoi nous ne les avons pas euës.

J'ai trouvé tous les comptoirs en bon ordre, hormis celui d'un des Commis qui avoit plus porté en compte qu'il n'avoit fourni. Sur les plaintes qui m'en ont été faites j'ai éxaminé la choſe, & l'aïant trouvé coupable, je l'ai emmené à Maleïe, où il a été condamné par le Conſeil à une amende de 650. réales, & à reſtituer à ceux qu'il avoit fraudez.

J'ai été de retour à Maleïe le 26. de Juillet, & j'y ai apris que le Roi de Ternate étoit mort le 16. de Juin, & qu'on en avoit proclamé un autre en ſa place, à l'inſu du Gouverneur, qui en étoit fort mécontent. C'étoit le Sengogie de Machian, de Sabouge & de Gomenorre, qui étoit frére du Gougou & du Capitaine Laud, & qui avoit été 23. ans priſonnier aux Manilles. Il ſe nommoit Kitchiel Hamſia; mais les Eſpagnols lui avoient donné le nom de Don Pedro da Cunkia. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit revenu des Manilles, d'où les Eſpagnols l'avoient ramené à Gammalamma, & renvoié à Maleïe.

Depuis ſon retour il avoit tenu pluſieurs conſeils,

ſeils, & fait des aſſemblées ſecrètes en faveur des Eſpagnols. Il s'en étoit entre-autres fait une à Tacomi, où Kitchiel Ali avoit aſſiſté ; mais nous ne pûmes découvrir quelles réſolutions y avoient été priſes, quoi-que nous euſſions donné nos Mardicres pour gardes à Kitchiel Ali, comme pour lui faire honneur, afin-qu'ils puſſent entendre une partie des choſes qui ſe diroient, & nous les raporter. Mais on fit enſorte qu'ils n'entendirent point les délibérations, parce-que, ſelon toutes les aparences, Hamſia, qui avoit été la nuit précédente au fort de Gammalamma, en avoit raporté les réſolutions toutes concertées.

On croit pourtant que les Ternatois ont réſolu de faire délivrer leur vieux Roi, qui eſt encore priſonnier aux Manilles ; ce que les Eſpagnols ne feront nullement, à moins que les autres ne s'engagent à nous déclarer la guerre, & à leur aider à nous chaſſer des Moluques. Car les Ternatois avoüent aſſez qu'il ſe fait de pareilles propoſitions dans leurs aſſemblées, & ils diſent qu'ils ne les écoutent que dans la vuë de procurer la liberté à leur Roi, & que dès-qu'ils y ſeront parvenus ils tourneront le dos aux Eſpagnols, & leur feront la guerre à eux-mêmes.

Ces délibérations ſe faiſoient déja pendant que le feu Roi vivoit encore, & il avoit été réſolu de donner une corcorre à Hamſia, pour aller aux Manilles, en faire part au Gouverneur, & pour diſpoſer avec lui toutes choſes, afin de parvenir à l'éxécution des réſolutions qui avoient été priſes à Tacomi. Mais Hamſia qui vit que le Roi étoit malade, qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il pût vivre encore longtems,

& que comme il étoit un des plus proches héritiers, il pouroit bien obtenir sa place, ne crut pas devoir se hater de retourner à Gammalamma. Il demeura auprès du Roi, & fut reconnu après sa mort.

On l'avoit assez bien traité dans sa prison aux Manilles: il y avoit été batisé; & l'on ne peut atendre de sa part que de très-fâcheux changemens, sur-tout dans l'état où sont les choses, & vu la paix qui est entre les Ternatois & les Tidorois. Enfin tout est à craindre, & nos gens sont présentement dans un grand péril.

Cependant ce nouveau Roi nous a raporté qu'avant son départ, c'est-à-dire, il y a sept mois, on avoit envoié des Manilles à Piscadore, deux galéres pleines de monde, qui en étoient déja de retour lors-qu'il partit, aiant eu 50. hommes de tuez, ou de blessez; mais qu'il ne savoit si c'étoit contre nos gens qu'elles s'étoient battuës, ou contre les habitans: que le Gouverneur Général des Manilles avoit fait équiper cinq navires, deux pataches, deux galéres, & plusieurs petits bâtimens, pour retourner, au commencement de la mousson du Sud, à Piscadore, & s'y joindre aux forces de Macau, & aux petits bâtimens du lieu même, afin d'aller à Taïovan, dans le dessein de s'y emparer du fort que nous y avons: qu'il avoit résolu que quand il y seroit, il feroit passer ses deux galéres & ses petits bâtimens, à la faveur du flot, au-delà du fort, & jusques dans le port, où ils seroient à couvert du canon de la place: que cette armade avoit été d'abord destinée pour les Moluques; mais que comme les galéres étoient revenuës fort-incommodées du combat: ce qui avoit fait croire que le succès ne leur en a-

avoit pas été favorable, le Gouverneur avoit réſolu de faire premiérement l'expédition de Piſcadore, dont il eſtimeroit la priſe trois fois plus que celle des Moluques: qu'après cette expédition il devoit venir aux Moluques, & y amener le vieux Roi de Ternate, pour être maître de ſa faction.

Ce retour du vieux Roi, que le nouveau craint, eſt ce qui l'a porté à nous venir ainſi rechercher, & à nous avoüer toutes ces choſes, nous priant d'en écrire au Sieur Gouverneur Général à Batavia, & de lui demander des forces pour le maintenir, & nous avec lui. Il dit encore qu'ils prétendent établir un Roi dans une place à part, & ſéparée des autres, vers lequel les Ternatois puiſſent ſe réfugier, ſi nous ne pouvons être chaſſez de leur iſle; afin que par ce moien, les inſulaires puiſſent ſe ſouſtraire à nôtre pouvoir quand il leur plaira, & que ces deux Rois partagent du moins les habitans de l'iſle.

Les Eſpagnols ont trois forts à Ternate, ſavoir Gammalamma, Dongiel, & Callematte: deux à Tidore, nommez Taboula & Romi. Pour la garde de ces forts, ils ont deux galéres, dont chacune eſt armée de 7. piéces de canon, & de 23. Blancs: mais ils n'ont d'eſclaves que pour en naviger une ſeule. Ils ſe fortifient partout; ils augmentent leurs garniſons, & forment de grands projets pour nous chaſſer. C'eſt à nous d'y prendre garde, & de renforcer auſſi les nôtres.

On ne ſauroit tenir en bride les inſulaires de Ternate & de Machian, juſqu'à les empêcher de livrer leur clou aux ennemis, qu'on n'ait le pouvoir & l'autorité de les punir. Les frais qu'-

qu'on feroit, pour ſe mettre en cet état, ſeroient, à mon avis, très-bien recompenſez. Sans cela il faut compter qu'ils ſont déja les maîtres, & qu'ils ſe regardent comme tels dans leurs aſſemblées, tâchant néanmoins de nous amuſer de paroles, & croiant qu'ils ont droit d'en uſer ainſi. Il n'y a pas moien de travailler à cet ouvrage avec le peu de gens qui eſt préſentement aux Moluques, n'y aiant pas plus de 442. Blancs, qui ont de paie par mois 6191. livres, 12. ſous.

Pour la ſureté de ces garniſons on leur a laiſſé *l'Aigle*, qui porte 32. piéces de canon, 6. pierriers, 16. barils de poudre, & 70. hommes, dont pourtant on en tirera 30. pour diſtribuer à Maleïe & à Machian. Ce navire eſt en mauvais état & fait eau. Lors-que nous étions à Bachian il y falloit pomper plus de 6000. bâtonnées toutes les 24. heures. Pendant-qu'on étoit devant Talucco, on boûcha les voies d'eau, mais il s'y en fait de nouvelles à tout moment, de-ſorte que ſi on ne lui donne bien-tôt un doublage, on ſera contraint de le dégrader, & de le haler ſur le ſec, parce-qu'il ne ſera plus capable de tranſporter le clou à Batavia.

Toutes les places, ou comptoirs, ſont pourvuës de Maîtres d'Ecole, qui y font tous les jours la priére. Il y a un Propoſant venu nouvellement à bord de l'*Orange*, qui explique tous les Dimanches l'Evangile à Maleïe, & s'en aquitte fort-bien. Les ſoldats & quelques autres s'y trouvent, avec 30 ou 40. femmes tant Hollandoiſes que Mardicres; mais les maris Mardicres n'y aſſiſtent point. Il y a auſſi un Maître d'Ecole qui leur lit une fois la ſemaine des priéres en Malais.

L'E-

L'Ecole y eſt fort-peu fréquentée : il n'y va que 5. ou 6. ou juſqu'à dix jeunes écoliers. Lorsque j'y arivai elle étoit fermée. Quand j'en partis il y alloit dix enfans, parce-qu'on en avoit fait venir quelques-uns de Machian. On n'en doit pas atendre beaucoup de fruit, puisqu'il n'y va que des enfans des Mardicres, qui ſont un peuple ramaſſé, dont la plupart ſont transfuges venus de chez les Eſpagnols, & qui dès-qu'ils ne ſont pas contens, déſertent avec autant de legéreté qu'ils ont peut-être fait la premiére fois en venant à nous; d'autant-plus qu'ils ne poſſédent ni terre ni rien qui les atache. Il n'en eſt pas de-même à Amboine, auſſi ne déſertent-ils pas ſi legérement.

Il n'y a point d'Ecole à Machian, n'y aiant que 3. ou 4. enfans pour y aller. Mais on fait des priéres deux fois le jour à Gnofficquia & à Taſſaſo, & le Dimanche une prédication, où l'on aſſiſte avec une dévotion édifiante. Après l'action, on fait des priéres en Malais pour les femmes. Les Mardicres ne vont point à l'Egliſe : ils diſent qu'après avoir travaillé toute la ſemaine pour leurs Maîtres, il faut qu'ils aillent le Dimanche chercher dequoi leur aider à vivre. C'eſt une défaite : ils n'ont aucune bonne intention pour s'y trouver, & auſſi n'entendent ils guéres la langue Malaïe.

Avant-que perſonne ſorte du fort de Bachian, on y fait les priéres. Le Dimanche on y lit un Sermon, où il ne ſe trouve preſque que des Hollandois. Il y a une belle Egliſe, mais on n'y fait pas le ſervice le Dimanche, parce qu'on a découvert une conſpiration des Labovas, qui devoient aller ſurprendre ceux qui ſeroient dedans, & les maſſacrer tous. C'eſt par cette rai-

ſon que les priéres & le ſervice ſe font préſentement dans le fort.

Il y a un Maître d'Ecole, qui depuis la déſertion des Labovas n'a que 4. ou 5. enfans à inſtruire. Ainſi l'on ne doit pas compter ſur le ſuccès des Ecoles aux Moluques. C'eſt pourquoi le Gouverneur a réſolu de renvoier les Maîtres pour en épargner les frais.

Voilà l'état où j'ai trouvé les Moluques Fait à bord de l'Orange le 15. de Septembre 1627.

Il eſt à-propos d'entretenir correſpondance avec les Sengogies de Gammacanaxo & de Sabona, & avec le Roi d'Iloda, qui nous ſont tous affectionnez, particuliérement ceux de Gammacanaxo, parce-qu'ils ſont ennemis jurés des Eſpagnols & des Tidorois, infeſtant ſans ceſſe les côtes de ces derniers, entre leſquels & les Ternatois ils ont ſouvent empêché la paix. Il faut auſſi vivre en bonne intelligence avec les Rois de Sarangani, de Mindano, de Boaio & de Solocque.

Il faut empêcher, à quelque prix que ce ſoit, que le Roi de Bachian ne ſe rende plus puiſſant. Il eſt trop remuant & trop fier, & ſes gens ſont trop mutins.

Ratification du Traité ci-devant conclu entre L. H. P. & la Compagnie des Indes Orientales d'une part, & le Roi de Ternate d'autre part, faite par l'Amiral François Wittert aux-dits noms de L. H. P. & de la Compagnie, & par le-dit Roi de Ternate.

QUE les Articles arrêtez & ſignez au mois de Mai 1607. entre l'Amiral Corneille Matelief le jeune & S. M. le Roi de Ternate, ſeront éxécutez de part & d'autre, ſelon leur forme & teneur, ce qui ſe fera de la part des Hol-

Hollandois & Zélandois, & de celle du Roi en la maniére qui ſuit.

L'Amiral promet d'aſſiſter les Ternatois de tout ſon pouvoir ; de leur aider à recouvrer les terres que leurs ennemis ont priſes ſur eux, & celles dont les habitans ſe ſont révoltez pour ſe mettre ſous la domination des Caſtillans & des Portugais. A cet éfet l'Amiral menera ſa flote aux Manilles, ou iſles Philippines, pour inſulter les ennemis, & empêcher qu'ils n'envoient des vaiſſeaux & des vivres aux Moluques.

Enſuite il doit revenir à Ternate, ſans relâcher en aucun autre lieu, ni faire aucune autre entrepriſe que celle des Manilles, au-moins ſi le tems & les vents le permettent. Cependant il envoiera quelques corcorres, qui ſont des yachts des Indes, à Amboine, avec des lettres d'avis, & à Banda, pour ſavoir ſi la flote y eſt arivée, afin d'aſſembler ici toutes ſes forces ; & il ne pourra partir des Indes pour s'en retourner, qu'il ne ſoit venu un autre Amiral avec commiſſion pour tenir ſa place.

Au cas que la paix ſe faſſe entre les Hollandois, & les Caſtillans & Portugais, ou qu'il y ait quelque ſuſpenſion d'armes entre eux, on y comprendra les Ternatois & leurs alliez, ſavoir Machian ; Motir, Xula, Çambelle, Lohou, Bouro, Manippe, Célébes, Minſau, Taſſeura, Pangaſer, Sanger, Manide, More, Lolodin, Cammecanor, Sabouge, Gilolo, & les autres iſles & nations qui relèvent du Roi de Ternate.

L'Amiral promet que lors-qu'il ſera de retour en Hollande, il recommandera fortement les afaires de Ternate à la Compagnie ; & qu'il l'exhortera à équiper une flote exprès, pour chaſſer les Caſtillans de cette iſle.

Sur quoi Nous Roi de Ternate, donnons pouvoir & autorité à ceux des Provinces Unies, Sujets des Etats Généraux, de nous protéger, défendre & servir de rempart, & si les Sieurs Directeurs de la Compagnie, nous envoient du secours pour nous défendre, nous leur jurons & promettons de n'abandonner jamais les interêts des Provinces Unies.

Nous promettons de restituer tous les frais qu'il conviendra faire pour cet éfet, du-moins autant qu'il sera en nôtre pouvoir: & cependant nous leur mettons entre les mains, & donnons en nantissement, jusques au jour qu'on pourra faire le compte, & fixer les sommes à quoi lesdits frais monteront, tous les tributs & impôts que nous levons ordinairement, tant sur nos sujets que sur les-étrangers, afin-que ce qui en proviendra soit retenu par eux en déduction; & pour eux ils demeureront francs de tous droits.

Nous promettons d'assembler promtement tous nos sujets, tant ceux qui sont dans cette isle, que ceux qui sont encore dispersez en d'autres lieux, & chez les étrangers, & qui conservent les sentimens de soumission qu'ils doivent avoir pour Nous, afin de joindre ces forces à celles des Hollandois pour chasser les Espagnols; & en cas qu'on n'y puisse réüssir, nous requérons de nouveaux secours.

Nous renonçons à trafiquer de nôtre clou de girofle avec aucune autre nation, & nous nous engageons à n'en vendre qu'aux Commis de nos-dits-Alliés, afin-que leur nom & leur réputation puissent s'acroître dans nôtre païs, & le prix dont Nous & le Sieur Amiral conviendrons ensemble sera fixe, & nos Sujets seront obligez de s'y tenir.

Afin-

Afin-qu'il y ait une parfaite intelligence entre nous, nos-dits Alliés ne feront aucune éxécution de juſtice ſur les Ternatois, qu'ils n'en aient donné avis & connoiſſance à nôtre Conſeil. Tout-de-même, s'il y a quelqu'un des Alliés, qui s'échape dans ſa conduite à nôtre égard, les Ternatois ne pourront éxercer juſtice contre lui, qu'ils n'en aient donné avis & connoiſſance au Conſeil de ſa nation. On ne fera de part ni d'autre de riſées ni de diſputes ſur le fait de la Réligion.

Si quelques étrangers veulent ſe joindre aux Ternatois, & embraſſer la croiance des Maures, ils ſeront obligez de les livrer entre les mains de leurs-dits Alliez. De-même les Ternatois qui voudroient ſe faire Chrétiens, ſeront rendus aux gens de leur nation.

Nous Roi de Ternate promettons auſſi, qu'à la premiére mouſſon, nous envoierons une ou pluſieurs corcorres à Lohou & à Cambelle, avec un Commandant, au nom & de la part des Etats Généraux & de la Compagnie, & en nôtre nom, pour faire entretenir par les habitans l'alliance perpétuelle faite entre les-dits Alliés & nous; auquel efet nous autoriſerons des perſonnes capables, & leur donnerons plein pouvoir, pour faire éxécuter le tout, & tenir nos ſujets dans la ſoumiſſion requiſe: Et de leur côté le Sieur Amiral & ſon Conſeil, commettront Adrien Corſz, ou tel autre qu'ils jugeront à propos, qui fera conſtruire des forts, s'il le trouve expédient, à Lohou, ou à Cambelle, pour réſiſter à nos ennemis, ou aux leurs.

Les ſujets des Seigneurs Etats Généraux, & les nôtres, enſemble nos alliés, amis & vaſſaux, ſeront tenus & engagez, & nous les y

engageons par ces préſentes, à entretenir le Traité perpétuel d'amitié, fréquentation, trafic & commerce; & en conſéquence les-dits Seigneurs Etats nos alliés & leurs Sujets traiteront les nôtres favorablement, nous prêteront ſecours dans tous nos beſoins, autant qu'il ſera poſſible, contre tous & chacun de nos ennemis, de-même que de nôtre part nous leur en donnerons contre ceux qui, en quelque maniére que ce fût, voudroient les ofenſer, les inſulter, ou leur faire tort. Auxquelles fins les-dits Seigneurs Etats, & Compagnie, & leurs Oficiers & Sujets, & Nous dit Roi de Ternate avec nos vaſſaux, amis & alliés, demeurerons enſemble dans une parfaite union, obligez & tenus de nous protéger & défendre mutuellement, ainſi-qu'il eſt porté ci-deſſus, ſous l'obligation de nôtre foi & parole, telles que nous les devons garder & obſerver envers Dieu & envers nos prochains.

Fait dans la ville de Maleïe, ou fort d'Orange, dans l'iſle de Ternate, aux Moluques, le mois de Juillet 1609.

Accord fait entre les Hollandois & le Capitaine Hitto, ou Hittou, pour le quartier de Hitto & les autres quartiers voiſins.

COMME les Sujets de L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, & entreautres l'Amiral Etienne van der Hagen & le Conſeil de ſa flote, nous ont tirez, par la grace de Dieu, de l'opreſſion où nous étions ſous les Portugais, ſavoir Nous Capitaine Hitto & tous les Chefs & habitans de Hitto, & des villes & places voiſines, à qui elles ont été reſtituées, par ordre de L. H. P. pour nous en laiſſer joüir paiſiblement & de tout nôtre païs, ainſi-que nous faiſons préſentement; A ces cauſes, & pour

pour reconnoître un tel bien-fait, Nous-dit Capitaine Hitto, & Chefs de Hitto & des lieux voiſins, promettons & jurons aux-dits Seigneurs Etats Généraux, à S. Ex. le Comte Maurice Gouverneur des Provinces Unies, & au Gouverneur du fort d'Amboine, de leur être fidelles tant-que nous vivrons, aux termes & conditions ſuivantes.

1. Nous tous-dits Chefs jurons enſemble d'aſſiſter le Gouverneur d'Amboine & de le faire aſſiſter contre tous ſes ennemis & les nôtres, qui voudroient atenter quelque choſe contre lui & contre le fort, ſoit par terre ou par mer. Nous jurons auſſi que nous ne vendrons point de clou à qui que ce ſoit, qu'aux Hollandois nos alliés, & du conſentement du Gouverneur.

2. Chacun demeurera dans ſa croïance, ainſi qu'elle lui a été inſpirée de Dieu, ou qu'il croit être ſauvé par elle; ſi bien qu'on ne s'inquiétera point les uns les autres au ſujet de la Réligion.

3. S'il arive que quelques-uns des gens de nos dits Alliés déſertent le fort, & ſe retirent à Hitto, ou dans les autres quartiers, nous promettons de les rendre toutes fois & quantes nous en ſerons requis par le Sieur Gouverneur. Tout de même ceux qui déſerteront Hitto, pour s'enfuir au fort, ſeront rendus aux Chefs de leurs quartiers.

4. S'il arive que quelques-uns des Alliés faſſent tort & injure aux habitans, ou commettent quelque inſolence dans leurs maiſons, le S. Gouverneur ſera obligé d'en faire le châtiment, & juſques-là les habitans ne ſeront point obligez de porter le clou au fort.

5. Si le S. Gouverneur mande les habitans pour travailler à quelques ouvrages, ceux d'O-

liſiva ſeront tenus d'aider à ceux d'Olilima. Il en ſera de-même de ces derniers à l'égard de ceux d'Oliſiva.

Sous ces promeſſes & ſermens, Nous Gouverneur pour L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, & S. Ex. le Comte Maurice, promettons au Capitaine Hitto, & à tous les Chefs & ſujets de ces quartiers, de leur donner ſecours, ainſi que nous ſerions à ceux de nôtre propre nation, contre tous ennemis qui voudroient les inſulter, ou faire invaſion dans leur païs.

Ce même Accord a été encore renouvellé par le même Capitaine Hitto, & par les Orancaies, aprouvé & ſigné en préſence du S. Gouverneur Fréderic Houtmau, au fort d'Amboine le 10. de la Lune Joumadil Owal, l'An de Mahomet 1019. & l'an de Chriſt 1609. le 9. du mois d'Août.

NOUS Sujets & habitans de Lohou, Leſidi & Cambelle, & nous tous les Olilimes & Oliſives qui y faiſons nôtre demeure, faiſons avec Orangcaïa Baſi la revérence à V. Majeſté; & prions Dieu qu'il lui acorde une longue vie.

Le ſujet pour lequel Baſi & nous vos Sujets faiſons la revérence à V.M. eſt pour l'informer que Hoen Vice-amiral Hollandois, & Houtman Gouverneur du fort d'Amboine, nous ont mandez au fort, où aiant comparu, le Vice-amiral & le Gouverneur nous ont requis de renouveller l'ancien accord qui a été fait entre les Hollandois & nous les Sujets de V. M. Nous avons répondu que nous ne le pouvions faire à-cauſe de la déférence que nous ſommes obligez d'avoir pour V. M. n'étant pas convenable que les Sujets s'avancent plus que leurs Maîtres.

Né-

Néanmoins preſſez par leurs ſollicitations, nous tous les Sujets de V. M. faiſons la revérence à la pouſſiére de ſes piés, & nous ſoumettons en toutes choſes, & promettons d'éxécuter entiérement le Traité fait entre V. M. & les Seigneurs Etats Généraux des P. V. & S. Excellence, ou que V. M. fera.

Ecrit au fort d'Amboine le Lundi 24. de la cinquiéme Lune Joumadil Owal, l'An de Mahomet 1019. & le 21. d'Août, l'An de Chriſt 1609. Signé, Yman van Lohou.

Traité d'Alliance entre les Orancaïes de Lohou, Cambelle & Leſidi l'Orancaie Baſi, l'Orancaie Hitto, d'une part; & Simon Hoen, Vice-amiral Hollandois, & Fréderic Houtman Gouverneur d'Amboine, d'autre part.

1. LES CHRETIENS feront profeſſion de leur Réligion, & les Mahométans de la leur, ſans s'inquiéter les uns les autres ſur ce point.

2. Ceux qui ſont ſous la juridiction du fort d'Amboine y demeureront, & ceux qui ſe trouvent ſous la juridiction de Hitto y demeureront auſſi. La même choſe ſera obſervée à l'égard de ceux qui ſont ſous la juridiction de Lohou. Ceux qui ſont ſous Leſidi & Cambelle obéiront. Si quelqu'un refuſe de reconnoître ſes Chefs, & paſſe ou ſous la juridiction des Hollandois, ou ſous celle de Hitto, ou de Lohou, ou de Cambelle ou de Leſidi, il ſera renvoié devant ſes Chefs pour y être jugé.

3. Les Hollandois ne pourront bâtir aucun fort ni château ſur nos terres, ſans nôtre conſentement, pendant-que nous ſerons en alliance.

4. Si quelqu'un des habitans d'une de nos quatre villes déſerte, & paſſe dans la juridic-

tion du Gouverneur, il le fera mettre aux fers, & nous le renvoiera, afin qu'il n'y retourne plus. Et ſi quelqu'un voulant ſe ſouſtraire à la juridiction du Gouverneur, vient dans une de nos 4. villes, ſans ſon conſentement, nous le lui rendrons.

5. Tout le clou ſera livré à nos-dits Alliés, quoi-que nous n'en fixions pas le prix; mais nous ſuivrons celui qui ſera fixé par nôtre Roi, Sa Majeſté de Ternate.

6. Si nos-dits Alliés ſont obligez d'entrer en guerre contre ceux de Banda & de Céram, nous ne ſerons pas obligez de nous y engager avec eux. Signé le Mécredi 25. de la Lune Joumadil Owal l'An de Mahomet 1019. & l'An de Chriſt 1609. le 26 d'Août.

Lettre du Roi de Ternate aux habitans de Lohou, Cambelle, Leſidi, & des places voiſines, en date du mois de Novembre 1609.

J'AI reçu vos lettres par le S. Vice-amiral Hoen, & j'y ai vu que vous êtes entrez en alliance avec le-dit S. Vice-amiral & le Gouverneur d'Amboine, au nom des Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, & de S. Excellence; ce qui m'eſt fort agréable. De mon côté j'ai auſſi traité ici une nouvelle alliance avec le S. Amiral François Wittert en la même qualité, que vous prendrez ſoin d'éxécuter ſçavoir: Que nous vivrons réciproquement, à perpétuité, en paix les uns avec les autres: qu'il ne ſera livré de clou qu'à nos dits Alliés, qui le paieront à 50. réales la bare: que nous nous Aſſiſterons mutuellement contre les Eſpagnols & contre les Portugais nos ennemis communs, s'ils veulent atenter quelque choſe contre nous, ſans nous abandonner en aucune ocaſion.

Les-

Lettre du S. Gouverneur Général Pierre Both au Roi de Tidore, écrite en langue de Ternate, le 8. de Mai 1612.

PUISSANT Roi, Dieu veüille rendre V. M. heureuſe ſur la Terre, & bénir ſon gouvernement. La lettre que vous avez écrite à nôtre frére le Roi de Ternate, laquelle contient un projet pour établir la paix entre les Tidorois & les Ternatois, nous a été communiquée. Nous y avons vu ce que V. M. dit avec raiſon, que jamais la paix ne ſera ferme & durable entre les deux nations, à-moins que les Hollandois & les Eſpagnols n'y entrent, & qu'il n'y ait auſſi paix entre eux, ce qui ſeroit le ſeul moien d'arrêter une effuſion de ſang qui dure depuis trop longtems. C'eſt ce qui nous donne ocaſion d'informer V. M. de tout ce qui a été réſolu dans nôtre païs ſur ce ſujet, & enſuite ici éxécuté par nous, afin-que V. M. puiſſe connoître que ce n'eſt pas par nôtre faute que la guerre dure encore, au grand préjudice de vôtre nation & de la nôtre.

Après une cruelle guerre, qui avoit continué pendant plus de 40. ans entre les Eſpagnols & nous, aiant enfin obtenu le rétabliſſement de nôtre liberté tant à l'égard de nos priviléges que de nôtre Réligion, il y a eu auſſi une Tréve concluë & publiée depuis quelques années entre eux & nous, qui comprend nos Amis & Alliez de part & d'autre, ainſi-que V. M. le verra dans une lettre de nôtre Prince, qu'elle recevra avec celle-ci.

Elle y verra encore que la même Tréve doit avoir lieu & être obſervée entre eux & nous, & nos Amis & Alliés reſpectifs, ici dans les Indes Orientales, un an après que la publication

en aura été faite dans nôtre païs. De nôtre côté nous nous sommes mis en devoir de nous conformer entiérement à cet article. Car on a envoié ici exprès, par l'Espagne ; un Député de Hollande, pour nous en avertir, sous la condition qu'il en informeroit aussi les Espagnols. C'est ce que je fis faire à mon arivée par un Capitaine qui leur en alla donner avis & pleine connoissance en mon nom, leur ofrant de nôtre part d'éxécuter les articles de la Tréve, les requérant de les éxécuter aussi, & protestant en même tems qu'en cas qu'ils en fissent refus, nous ne serions pas coupables de tous les maux qui pourroient s'en ensuivre.

Cependant ni Don Juan de Silva, ni les autres Oficiers du Roi, n'ont tenu compte de cette déclaration, ni ne se sont point adstreints à l'éxécution de ce Traité. Leur prétexte a été qu'ils n'avoient point reçu d'ordre de leur Roi de l'éxécuter. Ainsi la continuation de la guerre tombe absolument ou sur le Roi, ou sur ses Sujets, soit que dans les tems requis il ne soit point venu d'ordre à ceux-ci d'entretenir les clauses de la Tréve, soit que ces ordres aient été retractez, ou suspendus, ou que les Commandans qui sont dans les Indes, empêchent qu'ils n'aïent leur éfet.

Quoi-qu'il en soit, nous savons avec certitude, qu'il y a déja plus de deux ans, c'est-à-dire avant le départ de Don Juan de Silva des Manilles, que la Tréve leur étoit connuë, & que les avis en avoient été aportez ici aux Moluques, par Don Jéronimo. Nous avons aussi apris par les Portugais qui sont tombez entre nos mains à Banda & à Amboine, qu'elle avoit été publiée, par ordre du Roi d'Espagne à Goa

&

& à Malacca. D'où il paroît qu'ils ne veulent pas aujourdhui s'y ſoumettre à-cauſe des grands avantages qu'ils ont remportez, & du butin qu'ils ont fait ſur l'Amiral François Wittert, depuis le tems que la Tréve a deu être obſervée; parce-qu'ils ſeroient obligez de reſtituer ce butin, de rendre ce qu'ils ont uſurpé ſur les côtes de Sabouge & de Gilolo, & tous les priſonniers entre leſquels ſont le vieux Roi de Ternate, & l'Amiral Paul van Caerden.

Mais quoi-que pour éxécuter les ordres de Noſſeigneurs les Etats & de nôtre Prince, nous aïons recherché tous les moiens imaginables d'entretenir la Tréve, & de prévenir l'éffuſion du ſang, ce n'eſt pas que nous manquions de moiens pour nous dédommager par la force ouverte, même au quadruple, des torts qu'on nous a faits, & des pertes qu'on nous a fait frauduleuſement ſoufrir. Auſſi avons-nous réſolu de le faire en tems & lieu, ſur tous les Sujets du Roi d'Eſpagne, & leurs Adhérans.

Il ſeroit à ſouhaiter que le deſir inſatiable que cette nation a de dominer ſur les corps & ſur les ames, & que les pratiques & les terribles moiens qu'elle emploie pour cet éfet, fuſſent connus à V. M. comme ils nous le ſont. Vôtre Majeſté ne ſerviroit pas de pont aux Eſpagnols, pour paſſer à l'établiſſement de leur tirannie & de leur ſanguinaire empire, ainſi qu'elle fait au grand regret de tous les autres peuples des Moluques. Elle comprendroit bien que toute la recompenſe qu'elle doit eſpérer de tant de fidelles ſervices qu'elle leur rend, ſera de ſe voir elle-même un jour l'objet de leur perſécution & de leur cruauté, qui ſont allées juſqu'à détruire dans nôtre païs plus de

40000. perſonnes par les mains des Bourreaux, juſqu'à faire périr par l'épée, ou dans les mines aux Indes Occidentales des millions de gens, dont le ſang, auſſi-bien que le nôtre, crie continuellement vengeance à Dieu.

Il ſeroit trop long de raporter à V. M. les éxemples particuliers de ces barbaries. Je ne lui en alleguerai que deux, qui pourront ſervir de matiére à ſes réflexions dans l'ocaſion préſente, puis que les choſes ſe ſont paſſées dans ces païs.

Les Portugais, dans la premiére conquête qu'ils firent de Malacca, aïant reçu de grands ſervices de Ninache Tuan, dont la fidélité pour eux étoit au-deſſus de toute recompenſe, n'en eut point d'autre, que celle d'être deſtitué de ſa charge de Sabandar, qu'il avoit éxercée à Malacca, toute ſa vie, avec beaucoup d'honneur. Cet afront l'aïant mis au deſeſpoir, il fit dreſſer un échafaut, & un bûcher deſſus, où il ſe jetta & ſe brûla tout-vif, à la vuë du peuple; diſant qu'il aimoit mieux finir avec honneur le peu de jours que ſon grand âge lui permettoit d'eſpérer, que de vivre acablé d'infamie, & d'être expoſé à tout moment à une mort ignominieuſe, pour la fidélité qu'il avoit témoignée à des ingrats.

Abdalla Roi de Campar, aïant abandonné ſes femmes, ſes parens, ſes ſujets, ſon Roïaume, en faveur des Portugais, perdit publiquement la tête ſur un échafaut, à Malacca, par les mains d'un infame Bourreau.

Il n'eſt pas beſoin de repreſenter ici de quelle maniére ils ont traitté un des prédéceſſeurs du Roi de Ternate. La mémoire en eſt trop récente, la plaie ſaigne encore, & tout le monde en a

vu

vu ruiſſeler le ſang, quelques ſoins qu'ils aïent pris de le cacher. En un mot on ſait qu'ils font profeſſion de maſſacrer les Princes & les Rois. Ils ont aſſaſſiné l'illuſtre Pére de nôtre Prince. Deux Rois de France ont péri par les mains de deux aſſaſſins qu'ils avoient apoſtez. Ils en ont envoié pluſieurs pour tuer nôtre Prince, une Reine d'Angleterre, & le Roi qui y regne aujourdhui. Ils ont dans leur Réligion des gens qu'on nomme des Caſuiſtes, dont la plupart ſont Jéſuites, qui les abſolvent de tout ce qu'ils font, & ils regardent l'abſolution, ou plutôt la permiſſion que ces gens-là leur donnent de commettre tout ce qu'il leur plaît, comme quelque choſe de réel, qui les garantira de la malédiction de Dieu.

Je finis en faiſant bien des vœux au Ciel, à ce qu'il ouvre les yeux de V. M. afin-qu'éclairée ſur les tiranniques deſſeins des Eſpagnols, elle puiſſe ſe délivrer de leur joug, & rendre la liberté à ſon païs. Pour cet éfet j'ofre à V. M. la puiſſance & les armes de mes Maîtres les Seigneurs Etats Généraux, & du Prince Maurice, ne doutant pas que la domination Eſpagnole ne vous ſoit auſſi inſuportable qu'elle nous l'a été &c.

Renouvellement & confirmation de tous les Traités d'Alliance, faits entre le Roi de Ternate aux Moluques, & ſes Sujets dans le païs d'Amboine d'une part; & la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales de l'autre; avec une nouvelle aſſurance de l'éxécution des-dits Traités &c. ſuivant les réſolutions reſpectivement priſes dans 4. aſſemblées genérales tenuës à Hittou les 12. 14. 15. & 18. de Juin 1638. ſous l'autorité d'Antoine van Diemen Gouverneur Général dans les Indes pour la Compagnie, aſſiſté d'Antoi-

toine Caen & de Jean Ottens Conſeillers extraordinaires aux Indes.

Le Gouverneur Général & les Conſeillers des Indes de la part de L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux, & de S. A. Fréderic Henri, par la grace de Dieu Prince d'Orange, Comte de Naſſau &c. enſemble des Sieurs Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, aiant apris & vu de tems en tems, avec beaucoup de déplaiſir, quel cours les afaires prenoient, & les troubles qui s'étoient élevez dans ce pais d'Amboine, ſur-tout par le moien des Sujets du Roi de Ternate, à-cauſe de leurs infidélités, vendant & livrant leur clou à des Négocians étrangers qui viennent ici tous les ans, bien-armez & en grand nombre, des iſles de Macaſſar, de Java, & d'autres lieux, qui ſont protégez & défendus par les-dits Sujets du Roi de Ternate, contre la foi & la teneur des Traités ſolemnellement jurez, & de pluſieurs engagemens conſécutivement pris & réïtérez avec la Compagnie Hollandoiſe: juſques-là que les-dits Sujets, aïant recherché le ſecours des-dits étrangers, ont entrepris depuis quelques années de faire la guerre aux Hollandois, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où ils s'étoient miſe de diſpoſer des marchandiſes au préjudice des Traités, parce-qu'ils y trouvoient quelque gain; & qu'il s'eſt répandu beaucoup de ſang de part & d'autre: que ces étrangers ont enſuite porté par inductions & par menaces les Sujets de la Compagnie à ſe révolter, & à ſe retirer de deſſous ſon obéiſſance, à prendre les armes contre elle, à ſe ranger ſous Quinelaha Leliatto, Gouverneur pour le Roi de Ternate en ces quartiers, & qu'ils étoient prêts à éxécuter ce deſſein: Le-dit Gouver-

neur général s'eſt tranſporté en perſonne,
c une groſſe flote bien armée, la mouſſon
cédente, ſavoir de 1637. & eſt venu de Ba-
ia dans cette iſle, où il a d'abord pris d'aſ-
t les forts dudit Quinelaha, & la place de
cielle, où les étrangers avoient coutume de
arquer; & il a enfin réduit tous les ſujets à
dre l'obéiſſance qu'ils doivent, tant par la
ce des armes, que par de vives remontrances.
Cependant comme il étoit ſur le point de
uſſer une des principales afaires, ſavoir celle
i regardoit la côte de Céram, il s'eſt arrêté,
n'a rien voulu entreprendre, par conſidéra-
n pour Quitchil Ciborii Envoié du Roi de
rnate, & le Capitaine Laud, qui étoient
us le trouver, avec commiſſion pour aſſoupir
différens, & terminer la guerre.
Néanmoins aïant reconnu en cette ocaſion,
ſi-qu'on avoit déja fait auparavant, que les
jets du Roi qui ſont dans ces quartiers, ont
u d'égards pour ſes Envoiez, il a été jugé
ceſſaire, afin de pouvoir parvenir à un acom-
odement, que le Roi de Ternate prît la pei-
d'y venir lui-même en perſonne, & on l'en
rès-humblement prié par des lettres. A quoi
a répondu qu'il ſeroit prêt de s'y rendre,
rs-qu'on lui auroit reſtitué les places qui
rs de la priſe du fort d'Amboine, qui fut fai-
l'An 1605. par l'Amiral Verhagen, n'étoient
s ſous la juridiction des Portugais, & qui
ont paſſé que depuis ce tems-là ſous celle des
ollandois.
Sur ce refus, le Gouverneur général eſt ve-
u ici pour la ſeconde fois, avec ſes forces,
ſi à-propos, que S. M. y eſt venuë environ
ois mois après, & a fait promtement aſſem-
bler

bler tous ſes Sujets qui réſident dans ces quartiers, leſquels aïant tous comparu, enſemble les Chrétiens Hollandois & leurs Sujets Maures, excepté le Capitaine Hittou, qui ſe prétend neutre, & qui s'eſt abſenté; le-dit Roi de Ternate & le-dit Gouverneur aiant pris avis de leurs Conſeils, & murement délibéré ſur les moiens d'apaiſer les différens ſurvenus, d'exclure les Marchands étrangers, de faire éxécuter les Traités, d'aſſurer la livraiſon du clou aux Hollandois, ſous les conditions qui y ſont contenuës; & auſſi ſur les demandes & prétentions du Roi de Ternate; on a conclu, arrêté & établi ce qui ſuit, pour-être à l'avenir obſervé & acompli inviolablement.

1. Sont renouvellez, continuez & confirmez par ces préſentes, tous Traités, Accords & engagemens faits de tems en tems entre le-dit Roi avec ſes Sujets, & la Compagnie Hollandoiſe, touchant les Moluques & ces quartiers; tels qu'ils ſont encore en eſſence, &.qu'ils ſe trouvent entre les mains du Gouverneur d'Amboine, à-moins qu'ils ne ſoient opoſez à ce qui eſt contenu dans ces préſentes.

2. Promet S. M. pour l'entiére tranquillité du païs d'Amboine, & pour aſſurance que les-dits Traitez ſeront éxécutez à l'avenir, ſans y être plus fait aucune infraction;

Qu'elle emmenera d'ici avec elle tous les Ternatois, grands & petits, femmes, enfans, eſclaves, & tout leur bagage, ſans y en laiſſer aucun, ou y en envoier à l'avenir, que du conſentement du Gouverneur.

Qu'on ne recevra aux côtes, ni aux rivages; où ſeront les Sujets du-dit Roi qui demeureront dans ce païs, aucuns Négocians étrangers,

ers, soit Indiens, ou Européens, sans aucu-
exception, qu'ils ne soient pourvus de bons
asseports du Gouverneur général de Batavia;
ceux qui viendront ne pourront ancrer ail-
urs que dans ces quatre endroits; savoir,
us le fort de la Victoire à Amboine, sous la
douté à Hittou, & à Lohou & à Cambel-
, ou qu'autrement l'accès dans l'isle ne leur
ra pas permis: mais ceux qui auront moüil-
en ces lieux-là pourront trafiquer, pourvu
u'ils ne chargent point de clou; & avant leur
épart ils seront éxactement visitez par les
ollandois, & par les Chefs du lieu où ils se-
nt à l'ancre: & feront les Visiteurs déclara-
on qu'ils n'auront trouvé aucun clou de gi-
fle, ni queuës, ni balle de clou, sur peine de
vie, & de confiscation de biens au profit du
oi & de la Compagnie.

Que ceux qui viendront en ces quartiers sans
asseport du-dit Sieur Gouverneur, ou qui aïant
ncré en des lieux défendus, viendront à terre,
ront condamnez à des amendes.

Que pour interdire l'accès de ces quartiers
tous Négocians étrangers, & à tous ceux qui
ourroient y venir à la dérobée, par la faveur
avec l'aide des Sujets du Roi, afin de char-
r du clou, les Hollandois pourront faire
ls retranchemens dans tous les chemins, &
ix places d'accès, qui sont dans les quartiers
u Roi; y bâtir tels forts & mettre dedans
lles garnisons que bon leur semblera, & les
ujets du Roi seront tenus d'y travailler.

Que les-dits Sujets habitans de cette isle,
ui attenteront quelque chose au préjudice du
réfent Traité, ou des ordres du Roi, seront pu-
is en vertu des Sentences renduës par le Gou-
ver-

verneur Hollandois d'Amboine, comme aïant la principale autorité, & par le Gouverneur que le Roi a deſſein d'y établir auſſi, ſur la connoiſſance qu'ils auront priſe des faits,

Que les Sujets du Roi tant Oliſivas qu'Olimas, & les Hollandois avec leurs Sujets, vivront enſemble en parfaite union & amitié, & ſeront obligez de s'aſſiſter les uns les autres, en cas de beſoin, de toutes les forces qu'ils auront; & qu'ils ſe défendront mutuellement.

Que les Sujets du Roi ſeront tenus de ramer une fois l'année, avec les Hollandois & leurs Sujets, pour faire la ronde, lors-qu'il y aura des gens mal-intentionez à châtier, ou pour tels autres ſervices que le Gouverneur Hollandois & le Commiſſaire du Roi leur preſcriront pour le repos & la ſureté du païs: comme auſſi qu'ils s'aſſembleront une fois l'année, lors-que le Gouverneur les mandera, ſavoir une année au fort, & l'année ſuivante à Lohou, ou-bien au lieu où le Commiſſaire du Roi fera ſa réſidence; afin-qu'on puiſſe là les entendre en préſence les uns des autres, qu'on puiſſe accommoder leurs différens, & rendre juſtice avec connoiſſance de cauſe.

3. Le Gouverneur général acorde au Roi de Ternate ſa demande; à-condition que les ſusdits Traités ſeront éxécutez en faveur de la Compagnie, & que le clou ne ſera livré qu'à ſes ſeuls Commis, ſavoir la bare au prix de 60. réales de 8. en eſpèce, ou de 70. réales courantes, la-dite bare étant de 550. livres poids de Hollande, & le clou net & ſec; & en cas que cette clauſe ne ſoit pas obſervée & éxécutée ponctuellement, il déclare que le préſent Traité demeurera nul & de nul éfet. C'eſt à-

di-

ire, qu'il demeure d'acord & conſent que non-ulement tous les lieux & gens, qui l'an 1605. ors-que le fort d'Amboine fut pris ſur les Por-ugais, n'avoient point été ſous leur ſujettion, qui ſont venus depuis ſous celle des Hollan-ois, mais auſſi les pais qui depuis ce tems là ont ris des engagemens avec la Compagnie, ſavoir uro, Manipe, Kelang, Bonoa, Aſſahoudi, iſſibatte, Leſidi &c. demeurent audit Roi: & ncore il fera vuider & évacuer en ſa faveur, ous les conditions ci-deſſus exprimées, & laiſ-era ſous la juridiction du-dit Roi, l'iſle de Cé-am, avec toutes les places & villages qui s'y rouvent, ſans en rien excepter. Item dans l'iſle 'Uliaſſer, les Maures d'Iha & de Man, avec es petites Négreries qui en relèvent, ſavoir, 'ieïa, Naſot, Ourou, Attela & Matelotte; & dans l'iſle Oma, ou Boangebeſſi, les quatre ourgs Maures nommez Satuwa, Cabau, Queio-ola, & Ulilieu, ſous condition comme dit eſt que tous les habitans des dits lieux demeure-ont, ainſi que les autres, dans les engagemens ci-deſſus énoncez; & encore que les Sujets des Hollandois pourront aller, comme auparavant faire du ſagu ſur la côte de Céram, & y pren-dre tout ce dont ils auront beſoin, ſans que per-ſonne puiſſe s'y opoſer.

Ne pourront le Roi ni le Gouverneur qu'il é-tablira, charger de nouveaux tributs & impôts, es Sujets de la côte de Céram, ni les autres qui ui ſont remis, ni augmenter ceux qui ſont déja établis par les Hollandois.

Pareillement confirme le Général en faveur du-dit Roi la Sentence renduë par les 4. Chefs de Hittou, ſavoir, Kaïovan Orancaie de Tona & de Tanahitou Meſſing, Baros Neſopate, Bar-maille Patii Touban, & le fils de Keiliſe Tou-

toha-

tohato qui étoit malade ; en l'abſence de Kackii Ali, du Capitaine Hitto, & de Teloucabeſſi de Capha; quoi-qu'entiérement contraire à leur déclaration conjointement faite l'année précédente audit Général ; laquelle Sentence porte qu'ils reconnoiſſent Sa Majeſté de Ternate pour Roi & dominateur des 30. Négreries de Hittou; mais ſans qu'il puiſſe avoir aucune autorité ou prétention, ſur les ſept bourgs ou villages qui ſont du côté méridional, ſavoir, Ourien, Aſſeltelou, Barique, Waccaſſive, Alang, Lilleboi & Hattou, qui étoient ſous la juridiction des Portugais au tems de la priſe du fort ; tellement que les habitans demeurent & ſont réputez Sujets des Hollandois, quoi-que depuis quatre ans ils aïent voulu ſe ſouſtraire à leur juridiction, & paſſer ſous celle de Hittou, pourquoi ils doivent s'atendre à être châtiez en tems & lieu : Et demeurent les-dits 30. bourgs qui ſont laiſſez ſous la ſujettion du Roi, ſujets aux mêmes charges, & dans les mêmes engagemens ci-deſſus exprimez.

On ſe promet de part & d'autre que les Sujets reſpectifs, ſoit Chrétiens ou Maures, tant en ces quartiers qu'aux Moluques, ne pourront être détournez de leur Réligion, quoi-qu'ils vinſſent à le demander eux-mêmes ; & de ne ſe ſouſtraire de part ni d'autre aucun Sujet, ſoit par cette voie, ſoit par aucune autre ; mais qu'on laiſſera les gens reſpectivement à ceux à qui ils apartiennent, ſous les conditions ci-deſſus.

De plus le Général acorde au Roi qu'en cas qu'aux Moluques, quelques Ternatois, ou autres auparavant ſes Sujets libres, qui auroient paſſé du côté de l'ennemi, s'en fuſſent retournez après s'être faits Chrétiens ou Maures, ainſi que le porte le Traité, & qu'il a été pratiqué juſ-

qu'à préſent, ils ne ſeront ſollicitez ni par les ollandois ni par les Ternatois; mais il leur ſera rmis de ſe joindre à qui ils voudront, ſoit pour ofeſſer la Réligion Chrétienne parmi les Hol-ıdois, ou celle des Maures ſous le Roi de Ter-te; ſans qu'on uſe de part ni d'autre d'induc-ın pour les détourner. Sous ce préſent article ıt auſſi compris les Eſpagnols, Portugais, Ti-rois, Pampangres, Chinois, Japonois, & us autres.

Mais les eſclaves qui auroient paſſé d'un par-dans l'autre, ſavoir des Ternatois aux Hol-ndois & des Hollandois aux Ternatois, ſeront ndus à leurs maîtres; ou s'ils déclarent être ardicres, la Compagnie paiera pour chacun ı propriétaire la ſomme de 60. réales de huit, oitié en argent & moitié en [illegible]iles.

Pour lequel prix auſſi, ſoit en argent, ou en ou, les Ternatois pourront racheter des Hol-ndois, les Tidorois, ou leurs eſclaves, que les ollandois auront pris à la guerre.

Promet le Roi, ſur les inſtances faites par le énéral, de punir de mort, & de faire éxécuter romtement, ceux de l'iſle Soulu, auſſi ſes Sujets, ſquels, il y a deux ans, ou un peu plus, maſſacré-nt un Hollandois nommé Pierre Pauwelſz, & eux ſoldats, qui venoient de Kei au delà de Ban-a, dans une jonque, & avoient été jettez ſur la ôte de cette iſle, où ces traîtres les invitérent à eſcendre par des témoignages d'amitié. Il pro-ıet de-même de reſtituer inceſſamment, tous s Bourgeois & eſclaves de Banda, qui ſe ſont tirez de tems en tems ſur ſes terres.

Recommande le-dit Seigneur Roi au Gou-erneur Hollandois d'Amboine, de lever les roits qui lui apartiennent en ces quartiers-à, & l'autoriſe par ces préſentes à cet éfet, pour

pour lui faire tenir aux Moluques ce qu'il en recevra, par les ocaſions que ſe préſenteront, ou par les vaiſſeaux de la Compagnie.

Et pour porter plus puiſſamment S. M. à l'éxécution du préſent Traité & des précédens, il lui a été acordé & promis par le S. Général & par le Conſeil, ſuivant l'avis des Dix-ſept & les promeſſes qui ont été ci-devant faites audit Seigneur Roi, que la Compagnie fera préſent, à lui ou à ſes ſucceſſeurs, de la ſomme de 4000. réales de huit par an, outre ſes droits ordinaires; laquelle ſomme lui ſera paiée en argent comptant, ou en telles autres rares marchandiſes qu'il déſirera, des comptoirs de Batavia ou d'Amboine, & promtement à la fin de chaque année, dès-que les Hollandois auront eu aſſurance, que tous les cloux des païs des Moluques & des quartiers d'Amboine qui ſont ſous ſa dépendance, ſoit gros ou petits, auront été livrez à eux ſeuls. Sous laquelle condition expreſſe ſeront les-dites promeſſes effectuées; ou-bien en cas d'inéxécution de ſa part elles ſeront & ſont dès-à-préſent retractées. C'eſt à quoi le Gouverneur Hollandois d'Amboine ne manquera pas d'avoir l'œil, & le Gouverneur pour le Roi fera bien d'y veiller auſſi avec éxactitude, & ils donneront avis reſpectivement à S. M. & au S. Général, de ce qui ſe ſera paſſé.

Fait, terminé, conclu, écrit, ſigné & ſeellé, à bord du *Fréderic-Henri*, à la rade de Hittou, le 20. de Juin 1638. Signé & ſeellé par Antoine van Diemen, Antoine Caen & & Jean Ottens d'une part; & par Hamſia Naſſeron Minelahi Cha, Roi de Ternate, en préſence du Roi de Tidore & de Gilolo, du Capitaine Laud, de Kirchiel Sobori, & des Soliwas & Sengogies, d'autre part.

VOIA-

VOIAGES DE PIERRE van den BROECK. AU CAP VERT, A ANGOLA, ET AUX INDES ORIENTALES.

Où l'on voit comment & par quels incidens la Loge des Hollandois à Jaccatra, eſt devenuë un fort nommé Batavia, qui a donné ſon nom à la ville qui le porte aujourdhui.

COMME on équipoit un vaiſſeau à Dordrecht, pour l'envoier au Cap Vert trafiquer de peaux, me prenant envie de faire ce voiage, J'allai ofrir mes ſervices au Sieur Elie Trip,& à toute la Compagnie qui en faiſoit l'équipement, & je fus reçu Sous-commis. Nous mîmes à la voile le 10. de Novembre 1605.

Le gros tems nous aïant fait relâcher à Dartmouht, nous remîmes à la voile le 5. de Décembre. Le 15. de Janvier 1606. Nous moüillâmes l'ancre à une iſle qui gît par le travers du Cap Vert. Nous y rencontrâmes 2. vaiſſeaux Hollandois 3. François, & 5. Anglois, dont es uns cherchoient auſſi à trafiquer, & les aures des rafraîchiſſemens, pour aller au Breſil.

Je fus commandé pour aller à Portodale, ille du continent, où ſe fait le principal comerce de ces païs-là. J'y loüai une maiſon, ou : qui s'y apelle une maiſon, faite de paille,& ne eſclave Portugaiſe,tant pour faire la cuiſine ie pour me ſervir d'interprète; & j'y demeui ſeul avec elle.

Le 23. de Janvier 1606. on vit voler par-deſſus Portodale une ſi prodigieuſe multitude de grandes ſauterelles rouges, épaiſſes d'un pouce, que l'air en fut obſcurci pendant plus d'une heure. Ces inſectes broutérent tellement tout ce qui étoit ſur la terre, qu'elle ne produiſit rien, & la miſére fut ſi-grande, que les péres vendoient leurs enfans pour être eſclaves. J'en vis donner pluſieurs, chacun pour une meſure de millet, qui n'en contenoit pas plus que ce qu'un chapeau en peut contenir.

Huit jours après un lezard vint de nuit paſſer ſur mon corps nud. La froideur que je ſentis m'aïant réveillé, je me levai en ſurſaut, & je vis auprès de moi, un gros ſerpent qui tiroit la langue. Cet incident me fit croire qu'il pouvoit bien y avoir de la vérité dans ce que quelques-uns ont écrit, que les lezards avertiſſent les hommes qui ſont en danger d'être mordus par les ſerpens, d'autant-plus que les habitans du païs en étoient perſuadez.

Je fis là 4. mois de ſéjour, & j'y achetai des peaux, des dents d'éléfans, & de l'ambre gris. Le 6. de Juin je m'embarquai dans une chaloupe, & fus trouver le Commis à Juvale, d'où je me rendis à Réfuſco, où nos vaiſſeaux ſe diſpoſoient à faire voiles pour aller en Hollande.

Pendant-que nous faiſions de l'eau à la même iſle du Cap Vert où nous avions terri, il y vint une chaloupe Angloiſe de Juvale, pour nous donner avis qu'ils ſavoient où il y avoit un vaiſſeau chargé de riches marchandiſes & d'eſclaves, ofrant de nous y conduire, ſi pour leur part du butin, nous voulions leur donner les eſclaves Noirs de l'un & de l'autre ſéxe. Nous acceptâ-

nes le parti, & aïant trouvé le vaiſſeau ancré
i Juvale, il ſe rendit à nous.

Il étoit de Lubec, du port de 240. tonneaux, :hargé de ſucre de S. Thomas, de dents d'é-efant, de coton, d'une partie de réales de huit, le quelques chaînes d'or; de 90. eſclaves des leux ſèxes, de 4. Portugais, & de 11. hommes le Lubec malades. Le Maître étoit mort, & ls alloient terrir à Lisbonne.

Nous emmenâmes la priſe au Cap Vert, our y mettre de nos gens, & pourvoir à ce ui pouvoit lui manquer. Nous laiſſâmes les ſclaves entre les mains des Anglois; puis ous remîmes à la voile le 16. de Juillet 1606. & prîmes la route de Hollande, étant trois aiſſeaux de compagnie. Nous entrâmes dans a Meuſe le 5. d'Octobre ſuivant.

Ce qu'on peut tirer par par an de marchandi-es du continent & de la riviére qui ſont pro-hes du Cap Vert, monte à 30. ou 35000. peaux e bœufs, de buffles & d'élans; mais elles ont petites. On tire des riviéres de Gambi, e Catſiao, & de S. Domingo, beaucoup de ents d'éléfant & de cire; un peu d'or, & de is; & de très bon ambre gris. Dans le tems ue j'y étois, la mer en jetta ſur le rivage une iéce d'environ 80. livres. J'en achetai 4. li-res, dont une partie fut venduë en Europe u prix de 800. florins la livre, & l'autre partie u prix de 450. florins.

La plupart des Portugais qui réſident dans es païs-là ſont de vrais bandits. Il en demeu-e une partie à Portodale & à Juvale, où ils rafiquent avec les Anglois, & avec nous. Ils aſſemblent dans ces deux places autant d'eſcla-es qu'ils peuvent, & les mènent à S. Domingo,

ou à Catſiao, d'ou ils les envoient au Breſil, & ils les y vendent bien cher. Il y en a qui aiant amaſſé de groſſes ſommes à ce négoce, rachètent leur ban, obtiennent remiſſion de leurs crimes, & s'en retournent en Portugal.

A l'égard des habitans du païs, voici ce que j'en ai vu ou apris ſur les lieux. Ils ſont noirs comme du goldron, & bien-proportionez. Ils ont le viſage tailladé, & ſont naturellement malins & larrons. Il y en a beaucoup qui parlent François, parce-qu'il y a longtems que les François trafiquent avec eux. Il y en a peu qui parlent Flamand. C'eſt une langue qu'ils n'aprennent pas facilement.

La plupart ſont idolâtres. Quelques-uns adorent la Lune, & d'autres le Diable qu'ils nomment Cammate. Lors-qu'on leur demande pourquoi ils adorent le Diable, ils répondent que c'eſt parce-qu'il leur fait du mal, mais que Dieu ne leur en fait point. Il y a auſſi des Mahométans parmi eux.

Ils ont ſouvent des guerres avec leurs voiſins, & ils ſe ſervent d'arcs & de fléches. Ils ſont bien à cheval. On leur mène des chevaux de Barbarie, qui courent fort-vîte. Cela n'empêche pas que je n'aie vu un Négre ſur le rivage de la mer, paſſer à la courſe le meilleur coureur des chevaux qu'ils avoient. Ils nagent auſſi & pêchent fort-bien.

Quand ils ont défait leurs ennemis, ils leur coupent la tête, ainſi que font les inſulaires des Moluques, & les parties naturelles, qu'ils portent à leurs femmes, pour marques de leur victoire. Les hommes prennent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir. Ils les tiennent ſujettes comme des Eſclaves. Elles les ſer-

ſervent à la maiſon, & travaillent à la culture des terres.

Quand la femme a préparé le dîner, le mari va s'aſſeoir & mange, & la femme le ſert, puis elle emporte le reſte, & le va manger dans la cuiſine. J'ai vu venir ſouvent des païſans de la campagne, avec leurs femmes groſſes, par qui ils faiſoient aporter 15. à 16. peaux de bœuf ſur la tête, & avec cela elles portoient un enfant lié ſur leur dos, pendant que les maris n'étoient chargez que de leurs armes.

Les femmes ſont ſi robuſtes, que dès-qu'elles ont accouché, elles vont elles-mêmes laver leur enfant dans la riviére, ou dans la mer. Il y en a quelques-unes qui vont auſſi-tôt après coucher avec leurs maris. Lors-qu'il meurt quelqu'un, homme ou femme, les amis s'aſſemblent, font des cris & des hurlemens éfroiables, pendant 4. ou 5. jours. Ils boivent de-même, & le bruvage eſt du vin de palme, ou de l'eau-de-vie. Ils conduiſent les morts au tombeau, au ſon des flûtes & des tambours, mettant un pot de vin ou d'eau à leur tête, afin-qu'ils ne ſoufrent pas de la ſoif. Cela s'obſerve pendant pluſieurs années, les parens y en portant tous les matins & tous les ſoirs. Ils diſent que les morts deviendront blancs dans quelque tems, & qu'ils iront la trafiquer comme nous faiſons.

C'eſt une choſe ſurprenante combien ils boivent d'eau-de-vie. Un jour il en vint un me viſiter de la part du Roi, qui but tout d'un trait un friſon qui en étoit plein, & après l'avoir bu il en redemanda.

Voiage d'Amſterdam à Angola & à la riviére de Congo, à bord du Neptune, *dont le Capitaine ſe nommoit Adrien Janſz.*

APRES mon voiage du Cap Vert, je me rengageai pour aller encore en qualité de Souscommis à Angola & à la riviére de Congo. Nous fîmes voiles du Texel le 26. de Novembre 1607. en bonne compagnie. Le gros tems nous contraignit de relâcher deux fois à Falmouth en Angleterre, où nous aprîmes qu'il étoit péri 5. ou 6. vaiſſeaux de la flote avec laquelle nous étions partis.

Lors-que nous fûmes par le travers de la Guinée, nous mîmes le cap ſur la côte de Manigette, & bien-tôt après nous vîmes venir 5. ou 6. canots avec des Négres, qui nous aportoient des rafraîchiſſemens: mais ils n'oſérent aborder que nous n'euſſions moüillé trois fois un de nos doigts dans la mer, & que nous n'euſſions laiſſé tomber dans nos yeux les goutes d'eau qui y pendoient; cérémonie que nous prîmes pour être un ſerment parmi eux.

Quand cela fut fait ils s'aprochérent, ſans vouloir néanmoins paſſer à nôtre bord, craignant qu'on ne les prît & qu'on ne les retint, ainſi-que les Portugais avoient fait pluſieurs fois. Ils nous aportérent du manigette, ou blé de leur pais, & des dents d'éléfans. Le 4. de Mars 1607. nous fûmes par le travers de Cabo Cors, & du fort de la Mine, où nous trouvâmes le Général Adrien van der Goes, avec deux navires & quelques yachts, qui trafiquoit de l'or.

Les Hollandois donnoient ſoixante morceaux de toile de Siléſie, chacun d'une aune & demie, pour une Bende d'or, qui fait le poids de deux onces. Ils donnoient diverſes ſortes de verroterie, des chauderons de cuivre & des baſſins, dont ils tiroient beaucoup de profit.

Cet-

Cette côte fourniſſoit alors plus de 1800. livres d'or par an.

Nous prîmes de-là nôtre cours vers le cap di Lopo de Gonſalo, où le Roi d'Ollibatte vint à nôtre bord avec un grand canot plein d'hommes & de femmes, de dents d'éléfans, & de rafraîchiſſemens. Il me troqua une partie de dents d'éléfans, pour leſquelles je lui donnai des toiles de coton.

Le lendemain je remontai la riviére, & allai trouver le Roi, pour avoir encore des rafraîchiſſemens. Les femmes m'incommodérent extrémement, & j'eus bien de la peine à m'en débaraſſer. Le Roi même, pour m'obliger, m'ofrit le choix de ſes concubines.

Le 3. d'Avril 1607. nous remîmes à la voile, à-deſſein de courir vers le Breſil, par la hauteur du cap de Bonne-eſpérance, & puis de ranger la côte de Lowango. Mais les travades elles-mêmes nous y pouſſérent, & au grand étonnement des Pilotes, qui l'ont ſouvent entrepris ſans ſuccès, nous moüillâmes l'ancre le 22. à Lowango, qui eſt par la hauteur des 4. degrès & demi de latitude Sud.

Nous y rencontrâmes nôtre autre vaiſſeau qui étoit parti avant nous du Texel, ſous le commandement du Général Wemmer van Berchem, qui du cap de Lopo avoit auſſi gouverné ſur le Breſil. Ainſi nous avons été les premiers qui aïent fait en dix-neuf jours le chemin depuis ce cap juſqu'à Lowango. Mais nous avons apris qu'après nous, pluſieurs autres, l'ont auſſi fait. Nous courions toûjours à 10. ou 12. lieuës de terre, parce-que les courans que cauſent les embouchures des riviéres, portent de Benin vers le golfe. Mais à cette diſtance nous

ne nous en apercevions pas.

Nos gens pêchérent une dorade, qui avoit cinq piés de long, & trouverent dans ſon corps un poiſſon volant d'un pié & trois pouces de long. Etant encore tout frais, je le fis rôtir ſur le gril, & lui trouvai le goût de l'éperlan.

Le 1. de Mai 1607. nous commençâmes à troquer du drap pour des dents d'éléfans. Enſuite le Commis m'envoia porter des préſens au Roi, pour obtenir la permiſſion de trafiquer à Maïomba qui dépend de lui, qu'il m'acorda.

Le matin du 11. de Juin, comme je me promenois ſur le tillac, je vis quatre chevaux marins qui alloient paître à terre, & je me mis dans la chaloupe pour les voir de plus près. Ils nous regardérent fort paiſiblement aprocher d'eux, puis quand nous en fûmes bien-proche, ils ſe retirérent pas à pas, & rentrérent dans la mer. Quelquefois ils mettoient leurs muſeaux hors de l'eau; mais dès-qu'ils nous apercevoient, ils replongeoient Quoi-que nous fiſſions tous nos éforts pour tirer deſſus & en tuer un, il ne nous fut pas poſſible: aparemment qu'ils ont l'odorat fort ſubtil. Ils ſont de la grandeur des buffles, & ont la peau unie à-peu près comme les chiens marins. Ils ont les oreilles courtes, comme quand on les a coupées aux autres chevaux, les naſeaux larges, deux dents crochuës qui leur ſortent de la bouche, comme celles des pourceaux. Ils ont les jambes courtes, & les piés de la figure d'une feuille de trèfle. Ils hanniſſent comme les autres chevaux.

Enſuite le Commis me fit paſſer à bord du yacht, pour aller dans la riviére de Congo, où je fus 16. jours avant le Général Berchem, qui m'envoia en commiſſion à Banſa de Songeo, vers

vers le Comte nommé Don Migiel, pour lui demander permiſſion de nous retirer, nos marchandiſes étant preſque toutes vendues.

CeComte fait ſa réſidence à ſept lieuës en remontant la riviére. Il me fit rendre beaucoup d'honneurs par ſes enfans, juſques au lendemain que je le vis. Il étoit aveugle, & âgé deplus de 110. ans. Les gens y ſont accoutrez à-peu-près à la Portugaiſe, avec un manteau ſur les épaules, & un chapelet à la main. Ce Seigneur fait bien entretenir les loix dans ſon païs, & tout y eſt bien réglé. Il y a quatre ou 5. Egliſes où les Portugais diſent tous les jours la Meſſe, & deux ou trois écoles, pour inſtruire les enfans.

Le peuple eſt doux & traitable, propre à la guerre, & adroit à faire ſes afaires. Ce ſont les femmes qui travaillent en ce païs-là. Elles labourent, elles ſèment & moiſſonnent, les maris les tenant comme en ſervitude, & les obligeant de travailler. Quand quelqu'un a une belle fille, il va ofrir ſa virginité au Comte, qui la marie enſuite avec un des Oficiers de ſa Cour, qui ſe charge auſſi de l'enfant, & qui reçoit cette charge comme une faveur.

Après-que l'ainé des fils du Comte, qui ſe nommoit Don Simon, m'eut retenu & régalé trois jours chez lui, j'eus la liberté de m'embarquer dans un amack d'un des domeſtiques du Comte, qui me remena juſqu'au Padron, où étoit nôtre vaiſſeau. Sur la route nous vîmes quantité de cerfs & de biches, des troupeaux de chévres, qui avoient le poil court, & des criniéres longues comme celles des chevaux; des brebis preſque ſauvages, des coqs de bruiére, des perdrix, & pluſieurs bêtes qui nous étoient inconnuës.

Le Roïaume s'étend depuis le cap de Sainte-Catérine, qui eſt par les deux degrès & demi de latitude Sud, juſqu'au cap de Ledo. Il confine par l'Eſt à la mer d'Ethiopie: par le Sud, aux montagnes de la Lune & aux Cafres: par l'Ouëſt, aux montagnes d'où ſortent les ruiſſeaux qui font le Nil: par le Nord, au Roïaume de Benin. Il a environ 660. lieuës d'étenduë, s'étendant depuis les deux degrès & demi juſques par les 13. degrès de latitude Sud.

Le Roïaume eſt diviſé en ſix grandes Provinces, ou Gouvernemens, qui ſont Bemba, Songo, Sunda, Pango, Batta & Dunda; outre quelques petites iſles qui ſont dans la riviére de Zaire, & qui en relèvent.

Bemba eſt le long de la mer, & s'étend depuis la riviére d'Ambriſi juſques à celle de Coanze. La capitale de cette Province ſe nomme auſſi Bemba. Elle eſt ſituée entre la riviére de Loſa & celle d'Ambriſi, éloignée de la mer de cent lieuës d'Italie.

La Province de Songo tourne autour des riviéres de Zaire & de Loango, juſqu'à celle d'Ambriſi. Elle finit aux rochers rouges de la frontiére du Roïaume de Loango. La ville capitale ſe nomme auſſi Songo.

Sunda tourne autour de la ville de Congo, que les Portugais ont nommée Santo Salvador, d'où elle a 8. lieuës d'étenduë juſqu'à la riviére de Zaire. La ville capitale porte le même nom de Sunda.

La province de Pango étoit autrefois un Roïaume particulier. Elle confine à Sunda par le Nord; à Batta par le Sud; à Congo par l'Ouëſt; aux montagnes du Soleil par l'Eſt. La ville capitale, auſſi nommée Pango, eſt à l'Ouëſt

l'Ouëſt de la riviére de Barbela, qui ſort du même lac que le Nil.

Batta eſt au Nord-eſt entre Pango & la riviére de Barbela; & s'étend au Sud juſqu'aux montagnes brûlées. La ville capitale porte le même nom.

La ville de Congo eſt dans la province de Bemba, ſur une montagne, éloignée de la mer d'environ 150. lieuës d'Italie. Il y a encore dans là même province une autre montagne fort-haute, qui a de longueur environ 6. lieuës de France. Elle eſt aſſez-bien peuplée, & il y a pluſieurs bourgs & villages, où l'on compte plus de 100000. ames.

Quoi-que les Anciens aient cru que la Zone torride étoit inhabitable, à-cauſe des ardeurs du Soleil, on a bien éprouvé le contraire. Entre-autres Edoüard Lupo Portugais, qui a demeuré longtems à Congo, a écrit que l'air y eſt ſi tempéré, que l'Hiver n'y eſt pas plus froid que l'Automne l'eſt à Rome; & qu'on n'y change point d'habits aux changemens des ſaiſons. Il n'y fait même point de froid ſur les cimes des montagnes.

Il y pleut en Hiver, tous les jours 2 heures avant midi, & autant après, & ces pluïes cauſent une ſi grande chaleur, qu'elle eſt inſuportable aux Européens. La longueur des jours & des nuits y eſt égale toute l'année. On y a l'Hiver quand nous avons le Printems, & il y commence le 15. de Mars, L'Eté y commence à la mi-Septembre. Les pluïes y continuënt cinq mois de ſuite, depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin d'Août. Pendant toute cette ſaiſon à-peine voit-on quelques jours clairs & ſéreins. Il y tombe ſans ceſſe de groſſe pluïe que

la terre boit auſſi-tôt Mais l'Eté y eſt fort ſec, & il y pleut rarement.

Il y regne preſque toûjours un vent que les Portugais apellent Meſtro, & qui donne ſouvent de la pluïe. La principale riviére eſt la Zaire, qui vient du ſecond lac du Nil. C'eſt la plus grande de toute l'Afrique. Son embouchure eſt de ving-huit lieuës de large: elle contient pluſieurs petites iſles, & reçoit le Vambo & la Barbella. Après elle celle de Coanze eſt la plus conſidérable: elle arroſe les Roïaumes de Congo & d'Angola. Il y a encore le Lelonda, qui nourrit des crocodiles, des chevaux marins, & une ſorte de poiſſon qu'on nomme Pourceau, & qui eſt quelquefois ſi-gros & ſi-gras, qu'il pèſe juſqu'à 500. livres.

Les chevaux marins ſont tannés, & n'ont preſque pas de poils ils vont paître à terre, & de jour ils retournent dans l'eau. Les Africains en ont aprivoiſé quelques-uns; ce qui eſt arivé rarement & avec beaucoup de difficulté. Ceux qui l'ont été, ſe ſont trouvez courir fort vîte mais il faut ſe donner de garde de leur faire paſſer des riviéres; car ils ſavent bien s'y jetter, & ſe plonger juſques au fond, puis on ne les revoit plus. Il y a auſſi, dans ces mêmes fleuves, des bœufs marins, qui vivent quelques jours lors-qu'ils ſont hors de l'eau.

L'abondance des eaux qui ſont dans ces païs-là, jointe à la proximité du Soleil, les rend très-fertiles en herbages, en fruits, en moiſſons, en grains &c. & la fertilité ſeroit encore plus grande, ſi les habitans prenoient plus de ſoin de les cultiver.

Il y a dans une des montagnes de Bemba des mines d'argent & d'autres métaux, & dans les

les endroits peu fréquentez, quantité d'éléfans, qui ſont fort puiſſans, quand ils par viennent à la moitié de leur âge. Ils vivent ordinairement juſqu'à 50. ans: on peut comprendre leur grandeur par les dents qu'on en voit, qui pèſent quelquefois juſqu'à 200. livres.

Leurs oreilles ſont preſque auſſi larges que le ſont les boucliers des Turcs, & elles ont quelquefois juſqu'à ſix piés de long, étant de figure ovale. Ils s'en ſervent, auſſi-bien que de leurs queuës, à ſe chaſſer les mouches de deſſus le corps, & à les tuer. Les Anciens ſe ſont bien abuſez d'avoir cru que les éléfans ne pouvant plier les genoux, ou du-moins les jointures de leurs jambes, s'apuïoient contre des arbres pour dormir; & que c'étoit à-cauſe de cela qu'on les prenoit facilement. Au-contraire, ils ſont même aſſez agiles pour grimper contre les arbres, afin d'en manger les feüilles, & ils ſe courbent autant qu'ils veulent, pour boire dans les plus petits ruiſſeaux.

Il y a auſſi, à Congo, des Tigres qui n'ataquent point les Blancs, & qui ne dévorent que les Noirs, ce qu'on a vu ariver l'égard de deux hommes qui étoient couchez & dormoient l'un auprès de l'autre. Le Noir fut dechiré, & le Blanc n'eut point de mal. Quand la faim les preſſe, ils ataquent auſſi les bêtes privées. On les nomme Engoi à Congo. On tient que la chair de leurs cuiſſes, par où elles ſe joignent au corps, & qui fait comme leur aiſſelle, eſt venimeuſe, & que ceux qui en mangent deviennent forcenez, & en meurent.

Il y a un autre eſpèce d'animal, qu'on nomme Sebro, qui reſſemble tout-à-fait à un mulet, hormis qu'il engendre. Son poil eſt fort

extraordinaire. Depuis l'épine du dos juſqu'au deſſous du ventre il a trois raies de différentes couleurs, ſavoir une blanche, une noire, & une jaune; & elles ſont ſi pareilles que chaque raie a juſtement trois doigts de largeur. Cet animal produit tous les ans: il eſt ſauvage, & extrémement leger à la courſe, ce qui a donné lieu aux Portugais de dire en commun proverbe: Il court auſſi vîte qu'un Sebra.

On y voit encore d'autres animaux, dont il y en a qui ſont comme des bœufs, & d'autres un peu plus petits, qu'on nomme Empalanges. On y voit des buffles ſauvages, des loups qui ſentent de fort-loin, des renards, des cerfs, des chévres, des lapins, & quantité de liévres, parce-qu'on n'y chaſſe point. On y voit des chats-civettes qu'on y aprivoiſe pour le profit.

Il y a diverſes ſortes de ſerpens, dont quelques-uns ont juſqu'à 25. piés de longueur, & 5. piés d'épaiſſeur. Ils ont le goſier ſi large qu'ils peuvent devorer un cerf entier. Ils vivent également ſur la terre & dans l'eau. Quand ils ont trouvé dequoi ſe raſſaſier, ils vont dormir, & c'eſt alors que les habitans qui les rencontrent les tuënt, pour les manger: car ils en trouvent la chair excellente. Il y en a qui ſont ſi venimeux que quand on en a été mordu, on meurt dans 24. heures, ſans qu'aucun des bons remédes qui ſont en ces païs-là puiſſe ſauver un homme.

Il y a une eſpèce de bêtes de la grandeur d'un belier: elles ont des aîles comme les dragons, une queuë, & une longue gueule avec pluſieurs rangs de dents. Elles vivent de chair cruë & n'ont que deux piés, aiant la peau rouſſe, avec des taches rouges & bleuës.

On

On y voit quantité de poules, de coqs d'inde, de paons, d'oies, de canards, de perdrix privées & ſauvages, de faiſans, de pigeons, de tourterelles, d'aigles, de cignes, de faucons d'éperviers, de pélicans, de perroquets verts & gris, & d'oiſeaux carnaſſiers. Il y a un très petit oiſeau qui chante auſſi-bien que les canaries.

On y trouve beaucoup de criſtal, & de métaux dont le fer eſt eſtimé le meilleur. Il croît dans la province de Bemba une grande abondance de grain qu'on nomme Leuco, qui reſſemble à la ſemence de moutarde, étant néanmoins un peu plus gros. On le moult avec des moulins à la main, & il rend de fort-bonne farine, dont le pain vaut celui qui ſe fait de froment: il eſt fort commun dans le Roïaume.

Il y croît auſſi force millet & orge, qu'on nomme Maza Congo, ou Grain de Congo. Il y croit du blé de Turquie & du ris, mais ni l'un ni l'autre n'y eſt eſtimé. Il y a quantité d'arbres fruitiers, de citrons, de limons, de bananes ou figues des Indes, dont le goût eſt excellent, auſſi-bien que la nourriture.

Il y a dans les campagnes un grand nombre de palmiers, dont les uns produiſent des dates, & les autres des noix des Indes. Il y en a une troiſiéme eſpèce qui fournit du vin, de l'huile, du vinaigre, des fruits, & une ſorte de pain. L'huile ſe tire du dedans du fruit, & reſſemble à-peu-près à nôtre beurre, hormis que la couleur tourne un peu ſur le verd. On s'en ſert comme nous nous ſervons du beurre pour manger, & de l'huile pour brûler.

On tire le vin de la cime des arbres qu'on preſſe, & il en ſort une liqueur fraîche mais douce, qui s'aigriſſant quand on la garde, ſert de

de vinaigre. Quand on en boit de fraîche elle eſt fort diurétique, ce qui fait qu'il y a peu de gens dans ces païs-là, qui ſoient tourmentez de la pierre ou de la gravelle. Elle enivre ceux qui en boivent trop. On fait le pain de l'amande du fruit de cet arbre, qui eſt aſſez ſemblable à nos amandes, mais elle eſt un peu plus dure. Ce fruit eſt verd par-dedans & par dehors, d'un goût rude, mais de très-bon goût quand il eſt boüilli.

Il y a quantité d'herbes médecinales, & de fruits qui ont la même vertu. Ils ſont même, pour la plupart, agréables au goût. Il y a des melons, des concombres, & d'autres ſemblables fruits en abondance.

Il y a des montagnes entiéres de roches, qui ne le cédent point au marbre en beauté. Il y en a d'autres qui ſont toutes de jaſpe, de porphire, de marbre blanc & d'autre couleur. Ce marbre eſt nommé à Rome Marbre de Numidie, ou d'Afrique.

Il y a certaines roches où l'on voit des lits entiers de jacinthe. On pourroit aiſément la ſéparer, & en faire des colomnes entiéres & des obeliſques. Il y en a d'autres où l'on trouve du cuivre rouge & du jaune.

La riviére de Zaire, ou Sarre, qui a bien 5. lieuës d'Italie de largeur, coule juſqu'à 14. ou 15. lieuës en mer, ſans que ſes eaux perdent leur douceur. C'eſt une connoiſſance certaine pour les mariniers, qui doutent de leur eſtime. On peut la remonter juſqu'à 5. lieuës; mais au-delà on trouve des eſpèces de cataractes & de ſauts, comme ceux du Nil & du Danube.

Celle de Lelonda, qui paſſe le long de la ville de Congo, demeure preſque à ſec, dès-

que

que les pluïes ont ceſſé. Il croît un arbre admirable, ſur les bords de celle de Loanda. On le nomme Enſanda, & il eſt toûjours verd. Ses branches montent d'abord en haut, puis elles deſcendent, & prennent racine par leurs bouts en terre, ce qui le fait multiplier extraordinairement. Il croît ſur la premiére écorce un eſpéce de lin qu'on aprête, & qui ſert à faire des habits au commun peuple.

Dans les mers, il y a beaucoup de balénes noires, qui ſe font la guerre & ſe tuënt les unes les autres. Les habitans pêchent celles qui ſont mortes, en tirent le lard, & le mêlent avec le goldron, pour en froter leurs navires. Il y a des ſardines, de la raie, des étur-geons, des écreviſſes &c.

Les habitans ſont noirs, quoi-qu'il y ait quelques femmes qui ſont jaunâtres. Ils ont les cheveux noirs, ou roux. Ils ſont d'une taille médiocre. Les prunelles de leurs yeux ſont noires, ou de la couleur du verd de-mer. Ils ont les lévres épaiſſes, & pourtant moins que les autres Maures, & ils ne ſont pas ſi-laids de viſage que les autres Noirs. Les habitans de Bemba ſont ſi-robuſtes, qu'ils coupent tout d'un coup un eſclave en deux par le milieu du corps, ou abattent la tête d'un bœuf.

Les maiſons ſont, par-tout, baſſes & étroites, non faute de pierre, de bois, ou de chaux, mais faute d'adreſſe: car il n'y a ni maſſons, ni menuiſiers ou charpentiers parmi eux. Chacun eſt l'architecte de ſa propre maiſon.

On ſe ſert de coquilles, au-lieu d'or, ou d'argent: cependant ils ne laiſſent pas de faire de gros trafics, avec cette ſorte de monnoie.

Les habitans des iſles qui ſont dans la riviére de

de Zaire, faiſoient autrefois la guerre avec de petits bâtimens faits d'écorces d'arbres : il y en avoit d'aſſez grands pour contenir juſqu'à 200. hommes. Ils les nageoient fort vîte; & quand il falloit entrer en action ils ceſſoient de nager, & prenoient en main leurs arcs & leurs fléches.

Lors-que les femmes de l'iſle de Loanda, vont pêcher des moules, pour en avoir les coquillages, elles prennent un pannier, & étant en mer, elles le plongent dans l'eau; d'où l'aiant retiré plein de ſable, elles y cherchent les moules qui différent beaucoup les unes des autres. Les plus belles ſont les fémelles. Elles ont cours pour leur prix ſelon leur beauté. Ces mêmes inſulaires ont preſentement de petits bâtimens à voiles & à rames, faits d'écorces d'arbres. Les hommes nagent ſi-bien, qu'ils peuvent traverſer trois lieuës de mer à la nage.

Tous les habitans de ces païs-là ont un grand penchant à voler les étrangers, mais ils ne ſe dérobent rien les uns aux autres. Le penchant des femmes, auſſi pour les étrangers, eſt encore plus grand que le penchant au larcin. Elles ne ſavent ce que c'eſt que d'honneur & de réputation: elles courent encore avec plus d'abandon après les Blancs, qu'après les autres.

Les hommes & les femmes vont tête nuë. Leurs cheveux ſont adroitement treſſez & entrelaſſez. Il y en a pourtant quelques-uns qui portent des eſpèces de chapeaux de coques de noix, ou d'écorces d'arbres entrelaſſées. D'autres ont de gros bouquets de plumes entre leurs cheveux, à quoi ils tiennent par le moien de fils d'archal. Les hommes & les femmes ont de gros anneaux aux oreilles.

La plupart de leurs habits ſont d'étofes faites

tes d'écorce d'arbre,& commencent à imiter les maniéres Portugaiſes. Les femmes ont des anneaux de cuivre,ou d'étaim,autour des jambes, pour ornement ; & pluſieurs hommes en portent auſſi.

Ils couchent à terre,ſur des nattes, vivent de fruits, de poiſſon & de viande, mêlant tout enſemble dans un plat. Les plus conſidérables mangent la plupart du tems ſeuls, & aſſis ſur des nattes... Ils ne ſe déchargent jamais le ventre ſur la ſurface de la terre: ils creuſent de grands trous, & mettent un gros bâton devant pour s'y apuïer. Leurs tambours ſont étroits par le bas, & larges par le haut. Leurs flûtes ſont d'ivoire.

Toutes ces coutumes & maniéres ſont celles de ce païs-là en général, ſur-tout dans le plat pais & dans les petites villes. Mais dans les grandes il y a plus de régularité & de volupté.

Les habitans de Congo révérent extrémement leur Roi : ils balient les ruës par où il doit paſſer. Dans les bonnes villes les hommes & les femmes ſuivent autant qu'ils peuvent les modes Portugaiſes. Ils s'habillent de velours, d'autres étofes de ſoie, & portent des chaînes d'or. Pour le petit peuple, qui eſt pauvre, il va toûjours nud, & ne ſe couvre que les parties naturelles.

Le Roi mange à la Portugaiſe: il rend juſtice en public, & en peu de paroles. Les Courtiſanes jouënt de la flûte, & pendant que les unes en jouënt, les autres danſent à la Moreſque, avec beaucoup d'adreſſe & d'agrément.

Chacun eſt herboriſte, & s'aplique à connoître la vertu des ſimples afin d'être ſon propre Médecin. Ils ſe font paſſer les fiévres avec de la poudre de bois de ſantal, & la douleur de tête par la ſaignée. Ils ſe purgent d'une poudre faite de l'écorce d'un certain arbre. La

La quantité d'or, d'argent, de cuivre de criſtal, de fer, & de mines d'autres métaux qui ſont dans leur païs, fait comprendre qu'ils doivent être fort-riches. Il faut y ajoûter les grands profits qu'ils retirent d'un grand nombre de dents d'éléfans, qu'ils vendent aux étrangers, & des chats civettes, auſſi-bien que de quelques autres animaux: de-ſorte qu'on peut mettre leur Roi au rang des plus puiſſans Monarques.

Il y a un Gouverneur dans l'iſle de Loando, qui veille ſur la pêche qu'on fait des coquilles qui tiennent lieu d'argent; & dont le Roi tire un gros revenu. Il s'y fait auſſi un grand trafic d'eſclaves que les Portugais achètent pour les tranſporter ailleurs, & de toiles d'écorces d'arbres, qui ſont de requête dans les pais voiſins.

Le Roi d'Angola envoie tous les ans des préſens à celui de Congo, qui ſont regardez comme un tribut qu'il lui paie.

Les peuples ont beaucoup de diſpoſition aux armes, & ſont naturellement belliqueux. Néanmoins il n'y a point parmi eux de villes murées, ni de forteresſes ſur leurs frontiéres, de-ſorte qu'ils ne pourroient réſiſter aux Européens, mais ils reſiſtent à leurs voiſins, & les battent ſouvent.

Bemba, ou Bamba, eſt comme le boulevard du Roïaume, parce que les habitans y ſont encore plus belliqueux & ont plus de courage qu'ailleurs. En cas de beſoin le Roi peut mettre ſur pié juſqu'à 400000. hommes, armez à la maniére de leur païs. Leurs ſabres ſont ſemblables à ceux des Suiſſes, & comme les ſoldats ſont robuſtes, ils s'en ſervent avec beaucoup d'avantage. Ce ſont les Portugais qui leur en fourniſſent. Ils ſe ſervent auſſi d'arcs & de boucliers

cliers qui ſont faits d'écorces d'arbre.

Le Gouverneur de Batta entretient des arquebuſiers, pour tenir en reſpect les Giaquas, qui ſont des peuples qui habitent le long du Nil, du côté de l'Eſt. Sans cela ils feroient de continuelles irruptions, & même ils en font ſouvent. Mais les habitans de Batta, étant avertis par un coup de mouſquet, qui s'entend de fort-loin, prennent auſſi-tôt les armes, & chaſſent ces ennemis. Cette ſeule Province peut mettre ſur pié 70. à 80000. hommes.

Il y a un Gouverneur dans chaque Province qui fait ſa réſidence dans la ville capitale. Tout le peuple, juſqu'aux principaux Seigneurs, reconnoît le Roi pour Maître abſolu de tout ce qu'il poſſéde. Les Seigneurs ſe nomment Mani. Le Roi ne ſuit aucunes loix écrites, pour rendre la juſtice. Il ne ſuit que les anciennes coutumes, & que ce que la raiſon lui dicte touchant le droit des parties.

Toutes les troupes du Roïaume de Congo ne conſiſtent qu'en infanterie. Quand il faut combattre, elles ſe reſſerrent, ou s'étendent, ſelon que le terrein le permet, ou-bien elles ſe diviſent en petits corps. L'armée régle ſes mouvemens ſur les ſignaux du Général, qui a ſon poſte dans le milieu, ou ſur les ordres qu'il envoie dans chaque quartier. Il y a un ſignal particulier concerté pour chaque évolution, qui ſe donne par le moien des inſtrumens.

Ils en ont un de bois qui fait un bruit terrible, quand on ſoufle dedans. Ils ont des tambours faits d'une écorce entiére d'arbre couverte d'une peau, & ils battent deſſus avec des baguettes d'ivoire. Ils ont un autre inſtrument triangulaire, qui eſt fait de plaques de fer bien jointes, ſur quoi

quoi l'on frape avec un bâton. Ils ſe ſervent encore de dents d'éléfans creuſées, qui rendent un ſon guerrier qui anime beaucoup.

Le Général a un grand nombre de ces inſtrumens grands & petits, pour s'en ſervir ſelon les ocaſions, & que les corps d'armée ſont plus ou moins gros. Les ſoldats ont auſſi des ſignaux particuliers entre eux. Ceux qu'on place dans les premiers rangs, ſont ordinairement les mieux faits & les plus diſpos, qui au fort du combat doivent animer les autres, & les avertir par des clochettes de ce qu'ils ont à faire.

Il n'y a perſonne dans le Roïaume de Congo, qui poſſéde rien en propre, ni qui puiſſe diſpoſer d'aucune choſe au profit des ſiens. Tout apartient au Roi, qui ôte & qui donne ſelon qu'il lui plaît. Les enfans même du Prince ſont ſujets à cette loi; de ſorte que ſi chacun paioit tous les ans au Roi ce qu'il lui doit, ils ſeroient dépoüillez de tout ce qu'ils ont.

On fait mourir peu de gens pour crimes. Si un Sujet du Roi de Congo a un différent avec un Portugais, il ſe décide ſelon les loix de Portugal.

Quoi-que la Réligion Chrétienne ſoit introduite en quelques endroits, la plupart des peuples ſont pourtant encore idolâtres. Les uns adorent le Soleil & le croient le mari de la Lune. D'autres adorent la Lune comme femme du Soleil. D'autres adorent des bêtes aîlées. D'autres encore adorent la Terre comme mére nourrice de tout le genre humain.

Voici comme la Réligion Chrétienne s'y eſt introduite. Jaques Cano aiant été envoié par Jean II. Roi de Portugal, en qualité de Capitaine Général, pour reconnoître la côte d'Afrique, entra enfin dans la riviére de Zaïre, où

où étant descendu à terre, il trouva des gens mieux faits & plus traitables que dans les autres Provinces. Il se rendit à la Cour, & y fut bien reçu. Il emmena un Ambassadeur & des enfans de plusieurs Seigneurs avec lui en Portugal, pour être instruits en la Réligion Chrétienne. Ils furent batisez, & dans la suite renvoiez dans leur païs, où quelques Prêtres allérent avec eux; & en même tems on y envoia une célèbre ambassade.

Les Prêtres, qui étoient des Moines Dominicains, étant arivez à Congo, gagnérent d'abord un Oncle du Roi & son Fils. Ensuite le Roi & la Reine même se firent aussi batiser, & firent bâtir une Eglise sous le nom de Sainte Croix. On brûla un grand nombre d'Idoles. Le Roi prit le nom de Jean, la Reine celui d'Eleonor, & leur fils aîné celui d'Alfonse.

Les Dominicains firent aussi bâtir des couvens & des Eglises pour eux. Ils nommérent la ville de Congo Santo Salvador. Ils atirerent beaucoup de gens à leur croiance, & ne manquérent pas de s'atirer en même tems de grands dons. Après la mort de ce premier Roi Chrétien, & après celle de quelques autres qui le suivirent, aussi-bien que de ces Fréres Prêcheurs, il survint des troubles, jusques-là que les fréres s'élevoient les uns contre les autres.

Il y avoit un Archévêque à S. Thomas, qui prenoit soin d'envoier un Evêque à Congo. Mais il y alloit très-peu de Prêtres: ceux qui y étoient envoiez se hâtoient peu d'y aller: les peuples, qui ne vouloient pas changer leur ancienne idolâtrie pour la nouveauté qu'on leur présentoit, s'opoſoient à leurs progrès, les femmes se soulevoient avec fureur, parce-

qu'on

qu'on vouloit qu'elles se contentassent d'un seul mari, ou que n'étant point mariées elles vêcussent chastement. Toutes ces circonstances firent qu'au-lieu des nouveaux progrès qu'on auroit pu espérer, ceux qui avoient été déja faits soufrirent beaucoup de diminution.

Enfin les Jésuites y sont allez, & ont bâti un couvent dans l'isle de Loando, d'où ils envoient toûjours quelque Missionaire au continent. Mais le peuple qui n'a point de connoissance de la langue Latine, qui vit d'une maniére fort débordée, & ne veut point être tenu en bride, va par curiosité, par coutume, & par legéreté, les écouter un jour; & le lendemain il retourne à l'idolâtrie domestique, & reprend son premier train.

Quand j'eus fait mon raport de ce qui s'étoit passé à la Cour du Comte, au Conseil de nôtre vaisseau, je me rembarquai dans le yacht pour me rendre à Lowango, où je reçus ordre de m'en aller avec le reste de la cargaison vers la côte de Guinée. Je partis le 20. de Septembre 1667. & je pris terre le 6. d'Octobre à Camende sur la côte d'Or.

Après y avoir trafiqué, je passai par le travers du fort de la Mine, & me rendis à Cabo Cors, où il y avoit plusieurs Négocians particuliers, qui alloient à l'envi les uns des autres, & ruinoient le commerce. Je les laissai, & pris la route de Morré, où je troquai toutes mes marchandises pour de l'or.

Cependant nôtre vaisseau, que j'avois quitté à Lowango y territ aussi. Je vendis le yacht, & m'étant rembarqué dans ce vaisseau, nous allâmes, en compagnie de deux autres, au cap de Lopo, où nous relâchâmes le 1. de Février

vrier 1609. & de-là fîmes voiles en Hollande.

En paſſant ſous la Ligne nous vîmes un poiſſon à corne, qui paroiſſoit avoir près de 5. braſſes de long, & ſa corne près de demie braſſe. Ses nageoires étoient bleuës, & ſon corps d'un bleu azuré. Pendant-qu'il fut proche de nôtre vaiſſeau, nous ne vîmes aucun autre poiſſon. Nous préſumâmes qu'il falloit que ce fût un poiſſon pareil à celui qui, dans un des voiages précédens, avoit fiché ſa corne dans l'*Amſterdam*. Cette corne, qui ſe trouva dans le gros du vaiſſeau, lors-qu'on voulut lui redonner un doublage à Amſterdam, & qui n'en put être retirée qu'avec une peine extrême, avoit paſſé au-travers du doublage de ſapin, & du bordage de chêne, juſques dans l'allonge. On m'a dit qu'elle eſt encore entre les mains du Sieur Bart Janſz van Steenhuiſen Directeur, & qu'on l'y peut voir.

Le 4. de Juin 1609. nous terrîmes heureuſement au Texel, & le lendemain, nous menâmes à Amſterdam 44. livres d'or, & une groſſe partie de dents d'éléfans.

Second Voiage à Angola, que j'ai fait en qualité de Premier Commis ſur le yacht Maurice.

NOUS mîmes à la voile le 17. de Septembre 1609. pour retourner à Angola & le 4. de Janvier 1610. nous terrîmes à Lowango. Quoique l'air y ſoit mal-ſain, j'y établis pourtant un comptoir le 8. de Février ſuivant. Juſques-là perſonne n'avoit oſé y trafiquer qu'à bord, & l'on m'a dit qu'il a fallu revenir à en uſer de-même.

J'envoiai le yacht à Congo, & demeurai avec un Contre-maître dans la ville où ſe fait le principal commerce des dents d'éléfans. J'y vis un Négre qui avoit neuf piés de hauteur,

meſure de bois en Hollande. Il étoit fort-bien proportionné en ſa taille. Son pére n'avoit que 3. piés de haut, & étoit fort laid. Quelques-uns de leurs compatriotes adoroient le fils à-cauſe de ſa grandeur.

J'allois ſouvent me promener ſur le rivage de la mer, où je vis une fois un chien marin mort, tout ſemblable aux autres chiens, hormis qu'il avoit les jambes plus courtes. La mer l'avoit jetté ſur le rivage, où les pêcheurs le laiſſérent juſques-à-ce que les vers s'y fuſſent mis; puis ils le portérent au Roi, qui en fit un grand feſtin. Il nous fit l'honneur de nous en envoier un quartier de derriére, qui puoit ſi-horriblement, que j'en fus incommodé. Je donnai un quart d'aune de drap, pour le faire emporter ſecrétement.

Le 9. le Contre-maître qui me ſervoit, & qui ſe nommoit Willem Barentſz, mourut. On ne voulut pas permettre qu'il fût enterré, parce, diſoit-on, qu'il ne pleuvroit plus s'il y avoit un Blanc enterré dans le païs. J'ofris en vain de gros préſens. Il fallut que j'emploiaſſe des eſclaves des Portugais pour le porter à la mer. Ainſi je demeurai ſeul.

Peu de tems après on m'aporta une multitude de perroquets & des chats-civettes à vendre. Comme les perroquets me furent donnez pour très-peu de choſe, j'en pris les langues, & les fis cuire à l'étuvée, aiant ouï dire qu'on ne mangeoit rien de plus délicat; & en éfet je trouvai ce ragoût fort-bon. J'en réſervai trois des plus beaux, que j'aportai en Hollande, & il y en a encore un chez moi qui parle ſi-bien, & ſi diſtinctement, que je n'en ai jamais vu qui parlât de-même.

J'ac-

J'achetai auſſi un caméléon qui vêcut plus de deux mois ſans rien manger, de-ſorte qu'éfectivement il y a de l'aparence qu'ils vivent de vent. On a écrit qu'ils reçoivent l'impreſſion de toutes les couleurs qui leur ſont opoſées, & qu'ils les prennent; mais après en avoir ſouvent fait l'expérience, j'ai trouvé que le mien ne prenoit que 3. ou 4. couleurs, ſavoir la verte, la griſe, & la jaune. Il reſſembloit à-peu-près à un leſard. La plus grande différence n'étoit qu'en ce que le deſſus de la tête du caméléon étoit plus plat.

Le même mois de Novembre 1609. une Reine nommée Manni Lombre, me fit inviter à manger d'un jeune éléfant, aiant deſſein de me faire enſuite coucher avec elle. Elle m'envoia querir par ſes Oficiers, qui m'emmenérent au lieu de ſa réſidence, qui étoit à la diſtance de dix lieuës. Là elle me fit manger par force de ſon éléfant qu'elle avoit fait tuer exprès pour me régaler, & qui étoit ſi puant, que je fus malade d'en avoir mangé. Mais elle fut fort irritée de ce que je ne voulus pas répondre à ſon deſir, & me renvoia me donnant tant de marques de mécontentement, que je me trouvai heureux d'échaper de ſes mains.

Après avoir été plus de 15. mois languiſſant & malade dans ce païs-là, où cependant je troquai toutes les marchandiſes que j'avois pour des dents d'éléfans, du cuivre, & du bois rouge, je pris congé du Roi & de la Cour, le 9. d'Avril 1611. Ce Prince me fit préſent de 100. livres de dents d'éléfans, d'une peau de léopard qui étoit très-belle, & d'un chat-civette, afin de m'engager à y retourner.

Le Roi, qui depuis qu'il étoit parvenu au gou-

vernement n'étoit pas allé seulement jusqu'à la distance d'un jet de pierre de son palais, vint me rendre visite, dans la maison que j'occupois, pour me prier de revenir, & de lui aporter quelque chose de curieux.

Dès-le même jour, je fis mettre à la voile, & le 27. de Juillet suivant je me rendis à Amsterdam, où j'aportai 65000. livres de dents d'éléfans, une partie de cuivre, & une de bois rouge pour servir de montre.

Troisiéme voiage à Angola, que j'ai fait en qualité de premier Commis, à bord du Soleil.

TROIS Vaisseaux destinez pour Madére, deux destinez pour la Guinée, & le nôtre, firent voiles du Texel, de compagnie, le 30. d'Octobre 1611.

Lors-que nous fûmes proche de Madére, & sur le point de nous séparer, un garçon de bord, allant déploier le pavillon du vaisseau, tomba sur la hune, fit rompre les cercles, & alla tomber dans le sein de la voile, sans se blesser.

Dix jours après que nous nous fûmes séparez, comme nous étions par le travers du fort de Sante Crous, dans l'isle de Ténériffe, nous découvrîmes 5. voiles qui portoient sur nous. Nous courûmes sous le fort, mais avant que nous fussions à la rade le Vice-amiral de ces 5. vaisseaux nous avoit assez haussez, pour faire feu sur nous. Par bonheur nous lui répondîmes, car sans cela on nous auroit aussi canonez du fort, nous prenant pour des Corsaires.

Ceux qui chassoient sur nous, nous voiant à couvert, remirent le cap à la mer, & aussi-tôt nous vîmes venir un Algoasil, pour demander d'où étoit le bord. Il alla porter au fort la réponce que nous lui fîmes, & le Facteur du Commis

mis Gerrit van Veen vint à nôtre bord, avec un Algoasil, deux Prêtres & le Capitaine du fort, qui firent la visite, & nous les régalâmes bien. Les planches d'une chaloupe que nous portions en fagot, étoient étenduës au-dessus des marchandises au fond de cale; ce qui fut le plus grand bonheur du monde; car s'ils avoient reconnu que nous voulions aller à Angola, nous aurions été traitez en criminels de lèze-majesté. Lors-que la brune fut venuë nous levâmes l'ancre sans bruit, & continuâmes nôtre route, sans plus rien voir le lendemain.

Proche de l'isle de S. Thomas, un poisson volant, long d'un empan, entra dans le vaisseau par un des écubiers. Je le mangeai & lui trouvai le goût de l'éperlan. Le 15. de Fèvrier 1612. nous prîmes terre à Maïomba, où j'établis un comptoir pour le commerce du bois rouge, & le 23. du même mois nous moüillâmes l'ancre à la rade de Lowango. Nous y trouvâmes en bonne santé les gens que j'y avois laissez, qui y avoient acheté une bonne partie de dents d'éléfans pour la Compagnie.

Le Roi, à qui je fis un présent, selon la coutume, me fit l'honneur de me venir voir, & parut fort satisfait de ce que j'étois retourné dans son païs. Je ne saurois m'empêcher de raporter ici une chose qu'on traitera peut-être de fable, mais qui pourtant est véritable.

Quelques jours avant ma venuë, le Roi aiant mandé le Commis Adam Vermeulen, que j'avois là laissé, lui dît; Je vous avertis que Fitor Macasse (c'est ainsi qu'on m'apelloit en ce lieu-là) sera ici un tel jour, & la chose ariva éfectivement. Cela fut dit à Vermeulen en présence d'un grand nombre de gens, dont la

plupart m'en rendirent témoignage avec lui.

Le 22. d'Avril 1612. le yacht *la Lune* dont Jooſt Gerritſz Lijnbaen, étoit Maître & Commis, prit terre à Lowango, pour y trafiquer ſous mes ordres. Quand j'eus examiné le comptoir de cette ville, j'allai viſiter les autres qui étoient à Congo; & lors-que je fus de retour je fis charger 96000. livres de dents d'éléfans, dont deux qui étoient d'une même bête, peſoient l'une 126. livres & l'autre 128.

Le 21. de Mai 1612. nous remîmes à la voile, pour retourner en Hollande, où nous prîmes terre au Texel.

Deſcription du Roïaume de Lowango.

Le Roïaume de Lowango, qui eſt enclavé dans celui d'Angola, au continent de l'Afrique, eſt par les 4. degrès & demi de latitude méridionale. La baie en eſt bonne, mais à l'entrée, vers le bout ſeptrional, il y a un banc qui court depuis la pointe près d'une demie lieuë le long de la côte: il gît à environ 2. braſſes & demie de profondeur, & n'eſt pas large. Quand on l'a dépaſſé on trouve 5. braſſes & demie d'eau, juſqu'à la portée d'un petit canon de terre, & là on trouve 3. braſſes, fond d'argile rouge. C'eſt l'endroit où les vaiſſeaux ancrent ordinairement.

Lowango ſe reconnoît aiſément, par les hautes montagnes rouges qui ſont du côté de la mer; n'y en aiant point d'autres ſemblables ſur toute la côte. Depuis le cap de Lopo juſqu'à Lowango les terres courent, preſque toûjours au Sud-eſt-quart-de-ſud, & au Sud-ſud eſt. Preſque toute l'année les courans portent au Nord avec tant de rapidité qu'il paroît fort difficile de les ſurmonter, & de gagner au Sud.

On

On en eſt encore empêché par les vents de Sud-eſt qui regnent continuellement ſur la côte, quoi qu'il ſe lève au matin une petite fraîcheur de terre, qui à midi vient du large.

La ſaiſon la plus propre pour ſurmonter les courans & gagner au Sud, eſt celle des mois de Janvier, Février, Mars & Avril, qu'il y pleut extrémement, & qu'on y a ſans ceſſe des grains & des travades; car ſi l'on s'en ſert à propos, le mauvais tems vous porte où vous voulez aller. Sans cela la choſe ſeroit impoſſible, au-moins ſelon ce que les hommes en peuvent juger, par les courans rapides que forment les riviéres qui ſe dégorgent dans la mer. Ce qui fait qu'il faut toûjours naviger à dix ou douze lieuës de terre, ainſi-que je l'ai deux fois éprouvé.

Le Roi tient ſa Cour dans la ville de Banſa de Lowango, qui eſt à une lieuë de la côte, ſur une petite montagne, où il y a quantité d'arbres. Le palais ocupe près de la moitié de la place. Il eſt entouré d'une haie de branches de palmier. Il n'y a que 3. ou 4. grands apartemens; mais plus de 250. petites maiſons pour les femmes du Prince, & pour ſes concubines, qui ſont au nombre de plus de 1500. & qu'on reconnoît à leurs braſſelets d'ivoire.

Elles ſont fort étroitement gardées. Si quelqu'une eſt ſurpriſe en adultére, on la mène, avec l'homme à qui elle s'eſt abandonnée, ſur le haut d'une montagne, d'où on les précipite en bas, par l'endroit le plus eſcarpé. Leurs corps ſont briſez en piéces, avant qu'ils aient roulé juſqu'à la moitié de la pente. Il n'y a point de miſéricorde pour ce crime, & j'ai été préſent à une pareille éxécution.

Les Fils du Roi ne ſont pas héritiers de la

couronne, ce ſont ceux de ſa Sœur, ou de l'aînée de ſes Sœurs, parce-qu'ils ſont certainement du ſang Roial, & qu'elle n'eſt connuë que d'un ſeul mari, & le Roi a tant de femmes & d'enfans qu'il y auroit toûjours des guerres entre eux, & qu'on ne ſauroit lequel élire.

En éfet ce Prince a de ſes concubines plus de 500. enfans des deux ſèxes, qui ne peuvent parvenir à aucunes charges ni dignités. Ainſi les mâles deviennent, pour la plupart, des voleurs, & les filles des garces.

Chacun peut prendre autant de femmes qu'il en peut entretenir, & ils les tiennent fort reſſerrées. Il faut qu'elles gagnent la vie de leurs maris, comme font toutes les autres femmes de la côte d'Afrique. Elles cultivent la terre avec des bêches & des hoïaux, ſément & moiſſonnent, ce qui ne leur eſt pas un petit travail, pendant que les hommes s'amuſent à rien, & demeurent couchez ſur le côté, comme font les femmes en Eſpagne. Elles ſervent leurs maris à table, puis vont manger leurs reſtes dans la cuiſine.

Ils mangent beaucoup de poiſſon, & de la chair de pluſieurs ſortes de bêtes, mais puante, ou du-moins à demi corrompuë. Quelques-uns même y laiſſent venir des vers pour la manger. Ils ont diverſes eſpèces de bons fruits. Ils boivent de l'eau, & du vin de palme, qu'ils tirent des arbres. Ils ont un fruit nommé Colla, dont ils font uſage comme les Indiens font de l'arecca & de la betelle, en mâchant preſque tout le long du jour. En commençant à le mâcher on le trouve amer, puis on le trouve fort-doux. On tient qu'il eſt très-ſain, & c'eſt ce qui en rend l'uſage ſi-commun.

Pendant-que le Roi boit perſonne n'oſe le re-

regarder, ou-bien il lui en coûte la vie ſans rémiſſion. Avant-qu'il boive on ſonne une clochette, & chacun baiſſe le viſage contre terre. Quand il a bu, on ſonne encore, & chacun ſe relève. Du tems que j'étois là le fils aîné de la Sœur du Roi, qui devoit ſuccéder à la couronne, & qui avoit à-peu-près neuf ans, étant fort aimé du Roi, toucha ſans y penſer l'habit de ce Prince & le regarda dans le moment qu'il buvoit. Le Roi le tua ſur le champ, & fit ſervir ſon ſang à ſes idolâtries.

Je demandai pourquoi le Prince avoit uſé de cette ſévérité envers cet enfant ? On me répondit qu'il falloit qu'il le fît, ou qu'il mourût lui-même ; ce qui fait connoître dans quel prodigieux aveuglement ſont ces peuples.

Le Roi même eſt un Magicien. Il va ſouvent entretenir le Diable proche d'un arbre qui eſt devant ſon palais. Son pére vit encore, & l'on tient qu'il a plus de 160. ans. Il n'a pas été Roi, ainſi qu'on le peut bien inférer de ce que j'ai déja dit, & s'il ſurvit au Roi, ce ſera ſon ſixiéme fils qui montera ſur le trône.

Tous les jours de fête le Roi ſe fait voir publiquement dans la place qui eſt devant ſon palais, où les Grands de l'Etat, pour l'honorer, danſent & ſautent en ſa préſence; hommage qui s'apelle Sacralilla. D'abord qu'ils paroiſſent à l'entrée de cette place, ils ſe proſternent le viſage contre terre, puis s'étant relevez ils vont toûjours ſautant juſqu'auprès de lui, & s'y aſſéïent à terre.

Les revenus de ce Roïaume conſiſtent en dents d'éléſans, en cuivre, en habits qu'on nomme Lavougus, qui ſont faits d'herbes, & qui ſont la monnoie qui a cours. Le Roi en a des maiſons

pleines. Mais les principales richeſſes conſiſtent en eſclaves des deux ſexes. Les gens ſont noirs, bien-proportionez dans leurs perſonnes, & doux. Ils ont plus de penchant pour nôtre nation que pour les Portugais, ſont careſſans, & ne ſont point larrons. Quand ils ſe rencontrent ils ſe frapent dans les mains pour ſe faire honneur, & pratiquent, ainſi-que les Grands, le Sacralilla à leur maniére. Ils ſont fort-fiers de la beauté de leurs habits, quoi-qu'ils ne ſoient faits que d'herbes.

Les hommes qui portent de longues juppes depuis la ceinture en-bas, ont autour du corps un demi-ou un quart d'aune de drap en forme de ceinture. Par-deſſus ils ont une peau de léopard, ou de quelque autre bête, qui leur pend comme un tablier. Ils ſont nuds depuis la ceinture en haut, & ont ſur la tête des bonets d'herbe piquez, avec une plume deſſus, & une queuë de buffle ſur l'épaule, ou dans la main, pour chaſſer les mouches. Ils portent de larges braſſelets de cuivre, ou d'argent.

Les femmes n'ont que des Lavougus de paille, d'une aune en quarré, dont elles couvrent leurs parties naturelles, & qui les entourent juſques ſur le derriére, quoi-qu'elles en laiſſent encore la moitié à découvert; ce qui fait une perſpective fort deſagréable. Le reſte de leur corps eſt nud par le haut & par le bas. Elles s'oignent d'huile de palmier & de bois rouge mis en poudre. Elles ont autour des jambes des chapelets de petites perles qu'elle font de coquilles, & des braſſelets d'ivoire aux bras. Elles portent toûjours ſous le bras une petite natte, pour s'aſſeoir deſſus, par-tout où elles vont.

Il faut bien ſe donner de garde d'avoir aucun

cun commerce avec elles, car de dix qui s'y haſarderont, à-peine y en aura-t'il un qui n'en meure, ou qui du moins n'y gagne une groſſe maladie. Il faut que cela vienne de ce que leur tempérament eſt tout-à-fait contraire au nôtre, de leur extrême luxure, ou des vivres qu'elles mangent, qui ſont corrompus & puants. Toutes les expériences que j'ai vuës, quand quelqu'un de nôtre nation a été aſſez malheureux pour habiter avec elles, ont été qu'ils tomboient dans une groſſe maladie, & que les ſaignant, ils mouroient le troiſiéme ou le quatriéme jour.

Quoi-que les hommes portent diverſes ſortes d'armes ils ne ſont point guerriers; mais bons pêcheurs. Ils ſe mettent au matin dans leurs canots, vont à la mer, & aportent ſouvent à midi beaucoup de poiſſon. Un jour que je donnai au garçon qui me ſervoit, un ſoufflet qui le fit ſaigner du nez, tous ceux qui étoient préſens en pleurérent, hommes & femmes, ce qui me confirma dans l'opinion que j'avois qu'ils étoient doux & pitoiables. Ont ils des querelles ils ſe battent à coups du plat de la main, ainſi-que font les Chinois dans les Indes.

Il y a dans ce Roiaume abondance de volatiles, & d'éléfans. Pendant-que j'y ai trafiqué j'y ai acheté 216000. livres de dents. Il y a quantité de buffles, de bœufs, de vaches, de cerfs, de biches, de pourceaux, de brebis, de boucs, de tigres, de léopards, de chats civettes, diverſes ſortes de guenons, & d'autres bêtes, qui fourniſſent de très-belles peaux.

De mon tems on tua un homme ſauvage à Manicongo. Il étoit proportioné comme un autre homme, hormis qu'il avoit tout le corps hériſſé de poil. Il avoit le nez plat, les

narines larges, & par-derriére, au-deſſus du croupion, une petite queuë longue & épaiſſe d'un poucce. Les habitans qui prétendent en avoir vu d'autres, diſent qu'ils ne parlent point, & qu'ils paſſent les nuits dans les arbres. Ce fut auſſi dans un arbre qu'il fut ſurpris avec ſa femme & ſon enfant, mais ſa femme & l'enfant échapérent, car ils ſont fort-legers à la courſe.

La plus grande partie du cuivre vient du Roïaume des Inſijeſſes. On l'en aporte à la dérobée, parce-que ces deux peuples ſe font la guerre. On m'a dit qu'il y a des mines d'étaim & d'argent; mais les habitans ſont ſi pareſſeux qu'ils ne veulent pas y travailler. Il y a des endroits où il croît du poivre comme celui de Benin, du gingembre, & des cannes de ſucre, dont on ne fait point d'état.

Les Portugais de Loüande & de S. Paul, ont trafiqué de lavaugus à Lowango, il y a environ 30. ans. Ce ſont auſſi des lavaugus qu'on donne en paiement aux ſoldats du Roi d'Eſpagne, qui ſont dans la place qu'il a conquiſe à 30. lieuës de Loüande & de S. Paul, dans les terres, & qui s'apelle Maſagaum, où l'on tient qu'il y a des mines d'argent. Les Portugais y achètent auſſi beaucoup de bois rouge, de dents & de queuës d'éléfans.

Voiage aux Indes Orientales, que j'ai fait en qualité de premier Commis, à la priére du Général Gérard Reynſt.

EN PARTANT du Texel le 3. de Mai 1613. pour me rendre à bord, les ſoldats, après avoir bu pluſieurs raſades, faiſant des décharges de leurs armes, tuérent nous tous preſens un homme d'une tête d'épingle qui lui

lui entra dans le cœur. Le ſoldat ignoroit qu'il y en eut une dans ſa poudre. Cela doit ſervir d'avis à ceux qui portent des armes de ne tirer pas legérement & ſans beſoin ſur un homme.

Je m'embarquai ſur le *Naſſau*, un des navires de la flote commandée par le Général Reynſt, dans le Conſeil duquel j'eus ma voix. Nous fimes voiles du Texel le 2. de Juin 1613. par un vent d'Eſt & d'Eſt-quart-au-nord-eſt. Mais le vent changeant, nous fimes le tour de l'Angleterre, & courûmes au Nord-eſt.

Le 1. d'Août, étant par la hauteur des 60. degrès & demi, nous n'avions que deux heures de nuit. On voioit à lire à deux heures après minuit. Le 1. d'Octobre, nous ancrâmes dans les baies de S. Antoine & de S. Vincent, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre. Entre autres rafraîchiſſemens nous prîmes force poiſſons avec la ſeine. L'équipage de l'*Amſterdam* en prit d'un coup de ſeine aſſez pour nourrir le lendemain toute la flote, ſans ce qu'on en avoit laiſſé échaper, de-peur que la ſeine ne ſe rompît.

Les iſles de S. Vincent & de S. Antoine, ne ſont pas à plus de trois lieuës l'une de l'autre. Celle de S. Antoine eſt peuplée de quelques Portugais, de mulâtres de Portugal, & de beaucoup d'eſclaves des deux ſèxes. Ils ſubſiſtent des huiles tirées des tortuës qu'ils vont pêcher, dans une certaine ſaiſon de l'année, vers l'iſle de S. Vincent, qui eſt auſſi peuplée. On y en prend beaucoup, & il vient des barques charger les huiles, qu'on tranſporte en divers pais. Il y a auſſi beaucoup de boucs, dont ils aprêtent les peaux comme le cuir d'Eſpagne. C'eſt un bon lieu de relâche dans les voiages de long cours. Néanmoins l'eau n'y eſt pas bonne.

Nous remîmes à la voile le 5. de Novembre 1613. & relâchâmes encore à l'iſle d'Annobon, qui gît par un degré 40. minutes de latitude Sud, à 45. lieuës du continent d'Afrique. Elle eſt très-fertile en oranges, limons, citrons, noix de cocos, figues, ananas, blé de Turquie, millet, & divers autres fruits. Il y a peu de bœufs & de vaches, beaucoup de pourceaux & de boucs; des poules, des pigeons, & pluſieurs autres eſpèces d'oiſeaux; ſur-tout abondance de poiſſon. Elle produit beaucoup de coton, dont Dona Loſia de Silvia, en Portugal, tire juſqu'à plus de 8000. ducats par an.

Entre les oranges que nous y prîmes, une ſeule peſoit 3. livres poids de Hollande. Le Gouverneur qui voiant nos forces, en avoit bien uſé, demanda & obtint une lettre de recommandation, pour les autres vaiſſeaux Hollandois, qui viendroient à ſa rade. Il la fit bien valoir pendant-que ceux qui y relâchérent ſe trouvérent les plus forts. Mais une fois le *Delft* aiant mis trop peu de monde à terre, il fit priſonniers tous ceux qu'il put atraper, & ne les rendit qu'en païant des rançons exceſſives; ce qui doit obliger les paſſagers à ſe tenir toûjours ſur leurs gardes, & à ſe ſouvenir de l'infidélité des Portugais.

Nous remîmes à la voile le 21. de Mars 1614. & le 3. de Juin nous moüillâmes à la rade de l'iſle Anſüannii. Le Général m'envoia le lendemain porter un préſent au Roi; & le prier de nous faire donner des rafraîchiſſemens en païant. Ce Prince vint au-devant de moi, avec les flûtes & les tambours, & me mena dans ſon palais.

Il étoit Arabe de naiſſance. Il nous donna ſur

le

le champ 13. bœufs, dix moutons & 20. poules, avec de fort bons fruits. Convenus de ce que nous paierions pour chaque bœuf, je retournai à bord pour dire au Général, que l'acord étoit fait à douze réales de 8. par piéce.

Je fus encore renvoié à terre de l'autre côté, à la ville de Démonio, où je fus magnifiquement reçu par la Reine & ses Sujets. On ofrit de nous accommoder de tout ce qui étoit dans le pais, & on nous logea dans la maison d'un Gentilhomme où nous fûmes défraïez. On nous fit présent d'un bouc dont on tira 25. livres de graisse, outre celle de la viande cuite dans le chaudron. Les matelots ne l'aiant pu manger elle fut gardée pour mettre avec des légumes.

Je fis marché de 203. bœufs, 30. moutons, 10. boucs extraordinairement gras, & 600. poules; d'une partie de ris qui n'étoit pas encore net, de millet, de fèves aprochantes des fèves de haricot. Je donnai 12. réales de huit pour chaque bœuf, une barre de fer pour 3. bœufs, un miroir de Nurenberg pour un, une sonnette d'épervier pour un autre. Je donnai au Roi une main de papier pour un bœuf qui auroit coûté en Hollande 90. livres. Ces bœufs ont de grosses bosses sur le dos, semblables à ceux dont Jean Huigens a donné la figure dans ses Voiages.

Le pais d'Anſüannii est par les 11. degrès 50. minutes de latitude Sud. La rade est assez bonne. Au bout septentrional, de la baie les vaisseaux sont à l'abri de la mousson du Sud. Pour y entrer il faut raser la côte le plus qu'on peut, jusques-à-ce que la ville de Samodo vous demeure au Sud sud-est.

Les grands vaisseaux y moüillent sur 23. à 25. brasses, fond de sable mêlé de roches.

Au

Au côté oriental les vaiſſeaux ſont à couvert de la mouſſon du Nord, dans une belle baie, où ils ancrent ſur 20. 23. à 30. braſſes, proche de la ville de Demommoo, où réſide la Reine, nommée Mollana Alachorra, dont le mari a dominé ſur toutes les iſles de Comorre.

Il y a dans cette iſle 4. grandes villes murées & 34. villages. Les inſulaires ſont Mahométans. Il y a beaucoup de Moſquées. Leurs Docteurs ſont Arabes. Le peuple eſt d'un naturel doux. On n'y voit point les femmes, comme dans les Indes. Il y a beaucoup d'eſclaves qu'on tire des pais du Prête-jan, d'Ethiopie, & de Madagaſcar, à bon marché. Ils peuplent le pais, cultivent les terres, & les Maîtres en ſont bien ſervis.

L'iſle arroſée de quantité de clairs ruiſſeaux coulans des montagnes, eſt très fertile. Il y croît diverſes ſortes de bons fruits. Il y a quantité de volatiles, des paons, des perdrix, des cailles, des perroquets &c. Avec un nombre extraordinaire de cocos, & abondance de poiſſon.

Les vaiſſeaux ſont joints & couſus avec du Cairo au-lieu de clou. Quand la mouſſon y eſt propre, ils vont à Madagaſcar querir du ris du millet, de l'ambre gris, & des eſclaves; qu'ils portent en Arabie, par la mer Rouge, pour y troquer des toiles & des mouchoirs des Indes, du coton, & de l'amfion.

De retour auprès du Général, il me fit embarquer dans une chaloupe, pour aller à l'iſle Gaſiſa à douze lieuës d'Anſüannii, où nôtre navire *Naſſau*, qui avoit chaſſé ſur ſes ancres, avoit remoüillé. D'abord en aprochant nous ne trouvâmes point de rade: mais enſuite nous jettâmes le grapin au côté ſeptentrional, devant une

baie

baie de ſable blanc & la ſeule de ſemblable autour de l'iſle. L'endroit où l'on moüille a 25. ou 30. braſſes de profondeur ; à une portée de petit canon du rivage, devant un banc long & étroit, ſur lequel à-peine une chaloupe peut paſſer de baſſe eau.

Le Roi & toute ſa Cour me reçurent fort-bien. Il me fit préſent de quelques bœufs maigres, & de noix de cocos de mauvais goût. Il y a dans cette iſle ſi-peu d'eau douce que la plupart des habitans ſont obligez d'en boire de ſomache, & les gens conſidérables boivent l'eau de leurs chétives noix de cocos. Nous vîmes avec étonnement, que les matins & les ſoirs le bétail qui venoit des plaines & des montagnes, s'en alloit boire de l'eau de la mer.

Le peuple eſt malin & de mauvaiſes mœurs. Il y a près de dix petits Rois dans l'iſle, qui ſe font la guerre ſans ceſſe ; de-ſorte que les étrangers s'y doivent bien tenir ſur leurs gardes.

Le 2. de Juillet 1613. le Général aïant fait remettre la flote ſous voiles, nous allâmes la rejoindre. Le 28. du même mois, devant paſſer par le travers de l'entrée de la mer Rouge, & perſonne de nôtre nation n'y aïant navigé juſques alors, il fut réſolu dans le Conſeil qu'on m'y envoieroit en qualité de Capitaine Major, ſur le *Naſſau*, pour éxaminer quel commerce on y pouvoit faire, & quels avantages la Compagnie en retireroit.

Le 2. d'Aout, le *Naſſau* s'étant détaché de la flote, nous courûmes par le travers du pais de Mélinde, & mettant le cap ſur la côte, nous fîmes juſqu'à 60. lieuës de chemin en 24. heures. Nous entrâmes le 9. dans une belle baie, au cap de Dorfou, & lui donnâmes le nom de baie de

Naſ-

Naſſau, parce-qu'aucun Hollandois n'y avoit été, & que nous ne la trouvâmes point dans les cartes.

Le lendemain nous levâmes l'ancre, & aïant doublé le cap de Gardafin, qui eſt par les 11. degrès 45. minutes, nous remoüillâmes à côté du cap, afin de voir ſi nous trouverions des gens avec qui l'on pût parler. Nous y vîmes des Négres, qui prirent la fuite lors-qu'ils nous aperçurent : mais on les joignit. Ils ne voulurent parler que de loin, & dirent qu'il n'y avoit point là d'eau, ni d'autres rafraîchiſſemens à eſpérer.

Nous continuâmes donc à naviger vers Monte de Felix, dont les habitans ne voulurent point non-plus parler à nos gens. A la fin on gagna juſqu'à un petit village, nommé Dordori d'où les habitans s'enfuïant emportoient tout ce qu'ils pouvoient.

On découvrit quelques vaiſſeaux Arabes à la rade, de l'autre côté du cap, où l'on aprit que nous étions à Illie de Mette, d'où nous devions traverſer vers l'Arabie Heureuſe. Le 26. du même mois d'Août 1613. nous la découvrîmes, & fûmes à demi-lieuë au-deſſous d'Aden.

Le Sous-commis alla dans une chaloupe, avec la banniére blanche, déclarer au Gouverneur le ſujet de nôtre venuë. Les Turcs le reçurent fort-bien, & me le renvoiérent promtement, avec du poiſſon & des moutons gras, pour me dire que j'étois le bien venu.

Le lendemain nous moüillames ſous le fort, ſur 7. braſſes d'eau, proche de quelques petits bâtimens Arabes, Perſans & Indiens; qui pour décharger la nuit leurs éfets, étoient allez ſe poſter à l'abri du fort.

Le

Le Capitaine des ſoldats envoié par le Gouverneur pour viſiter le navire, m'invita de ſa part à dîner avec lui ; ce que j'acceptai, puiſque je voulois obtenir la liberté du commerce.

Sur le midi, on vit venir de terre une obſcurité ſurprenante, qui amena une très-groſſe ondée de pluie. Une rougeur formoit, dans cette obſcurité, comme dans un four ardent, un objet afreux. Le Gouverneur prit ſoin de nous envoier dire, que nous jettaſſions encore deux ou trois ancres. Le nuage alla roulant vers l'Ethiopie, & quand l'orage qu'il cauſa fut ceſſé, nous vîmes tout nôtre vaiſſeau couvert de ſable rouge ; auſſi épais que le doigt.

Le Gouverneur, me dît après que ce nuage obſcur ſemblable à un tourbillon, ſe forme du ſable de la mer, qui ſouvent en retombant enſeveliſſoit des caravanes entiéres, hommes & chameaux, & que c'étoient là les véritables Momies qu'on rencontroit quelquefois. Je fus conduit au palais avec beaucoup de cérémonie, entre les ſoldats rangez en haie.

Le Gouverneur ſe nommoit Heſſa Aga. Après mes préſens faits, il me demanda de quelle nation nous étions ? Je lui répondis Hollandois, Sujets des Seigneurs Etats Généraux & du Prince d'Orange, alliez de Sa Hauteſſe : que nous venions en amis, pour trafiquer, comme faiſoient nos compatriotes dans toutes les terres de l'obéiſſance du Grand Seigneur. Il me dît que ſi nous venions comme amis, nous aurions toute liberté dans le païs ; mais qu'il falloit auparavant qu'il en donnât avis au Bacha Vice-roi de Jamen, ou de l'Arabie Heureuſe. Cependant il nous fit trouver une maiſon commode.

A-

Après le repas je m'en retournai à bord, pour faire décharger des draps & des merceries de Nuremberg, que j'envoiai à terre avec le Sous-commis. Dans la ſuite j'apris par un Aga que le Bacha ne vouloit pas que je laiſſaſſe à Aden des gens & des marchandiſes juſqu'à mon retour, je pris congé de lui pour me retirer le laiſſant & les Marchands étrangers dans la crainte que nous n'enlevaſſions leurs vaiſſeaux, quoi-que toüez tout-proche du fort.

Nous remîmes à la voile, & allâmes moüiller à une ville d'Arabie, nommée Chihiri. Le Roi nous envoia un Selbi, petite barque de planches couſuës enſemble avec du cairo, qui nous aporta des rafraîchiſſemens de boucs, de moutons, de poiſſon, & de fruits.

Il ariva un incident fort extraordinaire à nôtre venuë. A la même rade où nous moüillions, il vint une multitude de poiſſons inconnus, juſques à ce temslà. Ils étoient preſque ſemblables à nos grandes Schooles, & encore plus aux ſardines de Portugal. Comme il ſembloit qu'ils vinſſent de compagnie avec nous, on leur donna le nom de Hollandois. Il y en eut pendant trois ans une ſi-prodigieuſe quantité, que les hommes en étant raſſaſiez & dégoûtez, les faiſoient ſécher; & les donnoient à manger aux chameaux. Au bout des trois ans on n'en prit plus, & l'on n'en a pas revu depuis.

Le lendemain 20. d'Août 1614. j'allai voir le Roi, & fus conduit à ſon palais, par pluſieurs ſoldats & Marchands Arabes. Puis ils nous menérent dans une belle & ſpacieuſe maiſon, où je trouvai un grand repas tout ſervi; le tout de-peur que nous ne violaſſions le privilége de ſa rade. On nous aſſura que ſi nous venions com-

comme d'honnêtes Marchands, nous aurions la liberté du commerce dans tout le pais.

Je demandai permiſſion d'y laiſſer 2. ou 3. de mes gens pour aprendre la langue, juſqu'à mon retour, parce-que la mouſſon étoit paſſée, & qu'il falloit que j'allaſſe faire le raport de mes découvertes, à mon Général à Bantam. On m'acorda ma demande ſur le champ, & l'on nous pourvut d'une bonne maiſon.

Pour profiter de cette ocaſion, je laiſſai là un Aſſiſtant nommé Antoine Claaſz Viſſcher, & deux hommes avec lui, lui donnant peu d'argent, & quelques chétives merceries de Nuremberg. Puis je pris congé du Roi, qui me promit fort que mes gens ſeroient en toute ſureté.

Le même jour avant-que de me retirer j'envoiai le Sous-commis querir de l'argent à bord. En l'aportant ſa barque fut renverſée par les briſans. Les gens ſe ſauvérent à la nage : mais le ſac d'argent demeura au fond de la mer. Durant le plus bas de l'eau je fis plonger, & promis une bonne recompenſe à qui me raporteroit le ſac. Ceux du pais y aïant perdu leur peine, un Quartier-maître qui nageoit bien, voulut auſſi tenter fortune. En plongeant, ſon pié donna juſtement ſur le ſac qu'il prit, & aporta au grand étonnement des ſpectateurs, qui regardérent cela comme un enchantement.

La ville de Chihiri dans l'Arabie Heureuſe, eſt par les 14. degrès 50. minutes de latitude Nord, ſituée ſur un ſable aride, au bord d'une grande baie, où l'on ancre à une portée de petit canon de la ville, ſur 8. braſſes, fond de bonne tenuë. Elle eſt fort grande, par la diſtance des maiſons, éloignées les unes des autres. Elles ſont bâties d'argile, & enduites de chaux par-

dehors;

dehors. Il y a un château avec, 4. tours rondes, bon pour ſe garantir d'une courſe, mais qui ne peut ſoutenir le canon. Il y a 3. ou 4. Moſquées. C'eſt le principal port que le Roi aie.

Ce Prince tient ſa Cour, la plupart du tems, à Hadermuid, ville dans les terres, à une journée de Chihiri. Il ſe nomme Sultan Abdulla, iſſu lui & ſes ſujets des vrais Arabes. Il paie tous les ans entre les mains du Bacha Vice-roi du Grand Seigneur, un tribut de 4000. réales de huit, & de 20. livres de bon ambre gris.

Son peuple eſt ſincére, doux & bien-faiſant, modeſte en démarche & en actions, dévot dans la Réligion de Mahomet. Les femmes de conſidération ne vont que maſquées. Elles ſont fort luxurieuſes, & d'une belle taille. Les parens tiennent à honneur que les étrangers veüillent avoir commerce avec leurs filles. Ils vont même les leur ofrir pour une très-legére recompenſe, lors-qu'elles ſont encore jeunes. Il demeure, dans ce pais-là, beaucoup de Benjanes des Indes, & de Perſans.

Il y va tous les ans des vaiſſeaux des Indes, de Perſe, d'Ethiopie, des iſles Comores, de Madagaſcar, de Melinde. Nous y laiſſâmes 13. ou 14. petits bâtimens à la rade.

De Chihiri nous fîmes voiles à Cutſinni, qui eſt juſtement à l'entrée de la mer Rouge, ſur la côte de l'Arabie Heureuſe, par la hauteur des 15. degrès 32. minutes, où nous moüillâmes ſur 16. braſſes d'eau, fond de roches, à une portée de petit canon de la ville.

Etant à terre, le Roi nommée Sayd Bon Sahidi, ſuivi de 1000. ſoldats avec de larges ſabres nuds ſur les épaules, vint me prendre par la main, & me mena dans ſon palais, où je fus bien

bien régalé. Il me permit de laiſſer de mes gens dans ſon païs juſqu'à mon retour. Mais aiant apris qu'il étoit ami des Portugais, qui venoient tous les ans trafiquer chez lui, & ennemi du Grand Seigneur, je réſolus de n'y laiſſer perſonne pour cette fois, & de me retirer; ce qui ſe fit avec beaucoup de marques de civilité de part & d'autre.

Le 25. de Décembre 1614. nous eûmes la vuë de l'iſle de Juganao, où les hommes, les femmes & les enfans, vont tout-nuds, ſans aucune honte. De-là nous courûmes ſur Java, & rencontrâmes le Général Both, qui montoit le *Delft*, & qui vouloit aller faire de l'eau à Sumatra, pour s'en retourner en Hollande avec 4. navires richement chargez.

Je paſſai à ſon bord, pour l'informer de ce que j'avois fait dans la mer Rouge, qu'il avoit beaucoup d'envie d'aprendre. Après lui en avoir dit une partie, je continuai ma route, & allai moüiller le 30. de Décembre 1614. à la rade de Bantam, d'où le Préſident Jean Pieterſz Coen, me fit partir le 5. de Janvier 1615. pour aller charger des vivres à Jaccatra, & les mener aux Moluques.

En ce tems-là les 10. ſacs de poivre, dont chacun peſoit 60. livres poids de Hollande, & par conſéquent 600. livres, ſe donnoient à Bantam pour 15. réales de huit, & on le vendoit 21. ſous la livre en Hollande.

Ma commiſſion faite à Jaccatra, qui eſt-à-peu-près à 12. lieuës de Bantam, je rangeai la côte de Java, & rencontrai à la rade de Japara le Général Reynſt, qui eut beaucoup de joie de me voir. Je lui fis raport de toutes mes découvertes & Negoces, ſur les côtes de la mer Rouge,

ge, & dans l'Arabie, dont il fut fort ſatisfait. Il me donna ordre d'aller à l'iſle Botton, relever le Commis qui y étoit, en mettre un autre en ſa place, & après continuer ma route vers les Moluques.

Je fus fort-bien reçu du Roi de Botton, & j'apris que quelque tems auparavant un grand crocodile, ſortoit de la riviére toutes les nuits, & dévoroit des hommes, ou des femmes, ou des enfans, ou du bêtail; mais on n'en entendit plus parler depuis ma venuë.

Ma commiſſion éxécutée, je remis à la voile, & le 6. d'Avril 1615. je moüillai à la rade d'Amboine, d'où je partis 2. jours après pour aller aux iſles de Banda, rejoindre le Général Reynſt, qui étoit à l'ancre, proche du fort de Naſſau, avec 11. navires.

Le jour que cette flote fit voiles d'Amboine à Banda, le mont Gunnapi, qui avoit continuellement brûlé depuis 17. ans, s'ouvrit ſi-prodigieuſement, & jetta une telle abondance de feux, de flammes & de groſſes pierres, dans la mer, & dans le fort, qu'on ne put faire tirer une ſeule piéce de canon, par la quantité de cendre dont les canons étoient couvers; de-ſorte que la garniſon étoit en grand danger, ſe voiant ſur le point d'être ataquée par les Bandanois, qui y acouroient de Lontor & des autres lieux. Mais la venuë du Général fit changer la face des afaires, & ſa préſence ſauva le fort de Naſſau.

Avant-que d'être au bord du rivage, nous rencontrâmes beaucoup de grands morceaux de pierres brûlées, qui avoient ſauté de la montagne juſques dans l'eau. Quelques-unes avoient plus d'une braſſe de long, & auprès des groſſes

il

il y en avoit tant de petites, qu'à peine nôtre chaloupe put passer. L'eau même boüilloit au bord de la mer, & l'on voioit floter des poissons, tuez par la chaleur.

Pendant que nous fûmes à la rade, le Général envoia souvent des gens, abattre de très-beaux arbres, qui portoient des noix muscades, dont le fort avoit besoin.

Le 14. de Mai 1615. le *Nassau*; l'*Aeole*, le *Neptune*, *l'Etoile du matin* avec deux frégates, une chaloupe, & 10. canots bien amez, eurent ordre d'aller se rendre maîtres de l'isle Poulowai, ou Pulo Wai. Adrien van der Dussen commandoit les soldats, les Japonois & les matelots, au nombre de 900. hommes.

Nous jettâmes l'ancre sous le fort de Poulowai, & fîmes descente promtement, chassant les Bandanois de leurs retranchemens; puis nous fûmes donner l'assaut au bastion qui étoit du côté de l'eau, qui fit d'abord une grande résistance, pendant une demi-heure, mais nous l'emportâmes. Ce furent les Japonois qui y plantérent les premiers leurs drapeaux, & nos gens ne firent que les seconder. Les Bandanois voiant le bastion pris, abandonnérent la place, & s'enfuirent vers les montagnes.

Cependant nos gens accablez de la fatigue de cette journée, s'étant arrêtez pour prendre du repos, les insulaires, s'en aperçevant, revinrent sur leurs pas, & reprirent, sans opposition, le côté du fort, tourné vers les terres, & séparé par une muraille de la partie qui regardoit la mer. Ils mirent aussi-tôt le feu dans le Pagode, & les magasins qui étoient pleins de noix muscades, de macis, de ris, & d'autres marchandises. La flamme & la fumée qu'un

vent, de la montagne, pouſſoit vers nous, obligea nos gens de reculer. Et nous expoſa au feu des fuſils des ennemis, qui nous maltraitérent tellement que le 3. jour nous fûmes contrains d'abandonner honteuſement la place, après y avoir perdu beaucoup de monde.

Nous fîmes priſonniers un Prêtre & un Maître d'école Javanois, qui nous dirent qu'il y avoit eu près de 30. Orançaies de tuez dans le fort. Pour nous, le baſtion nous coûta 9. hommes, & nous en eûmes 15. ou 16. de bleſſez; mais à la retraite, il nous en fut tué 27, & nous en eûmes 170. de bleſſez.

Deux de nos gens paſſérent du coté des Bandanois. L'un d'eux nommé Ooghien d'Harlem, nous fit bien du mal, tirant ſans ceſſe de deſſus un arbre. Il tua deux hommes tout-proche de moi & en bleſſa un autre dans un moment.

De retour à Nera, les ſoldats furent fort rebutez de ce qui étoit arivé, & il y eut beaucoup de jalouſie entre les Oficiers du Conſeil, de ce qu'en partant j'avois dit au Général, que ceux qui lui conſeilloient d'aller en perſonne à cette expédition, n'étoient pas ſes amis.

Enſuite j'eus ordre de m'embarquer ſur *la vieille Zélande*, pour aller aux Iſles Moluques, avec l'Amiral Verhagen. Le 1. de Juin 1615. nous moüillâmes ſous le fort de Maleïe à Ternate, où étoit le Sieur Laurens Réal Gouverneur de toutes les Moluques. Quelques jours après on m'ordonna de paſſer ſur le *Middelbourg*, en qualité de premier Commis, pour mener des vivres & des marchandiſes à Motier & à Batſian; où un ſoldat Allemand, remuoit les oreilles comme un chien, ſe les faiſant allonger,

ger, & ſe les laiſſant pendre comme font les chiens.

L'iſle de Ternate fournit par an à-peu-près 400. bares de clou de girofle, & dans la grande mouſſon, qui vient une fois en 7. ans, elle en fournit juſqu'à 1000. bares. La bare eſt de 600. livres poids de Hollande. Tidore en fournit 300. par an, & 12 à 1300. dans la grande mouſſon. Motier que nous poſſédons toute entiére, n'en fournit pas plus de 100. Machian qui eſt auſſi toute entiére à nous, fournit 2. à 300. bares de clou par an, & 15. à 1600. dans la grande mouſſon. Ce qu'on en tire ſi peu vient de ce que les habitans gagnent plus à pêcher, qu'à amaſſer & à nétoier le clou. Batſian n'en fournit que fort-peu, ou point-du-tout. Gilolo ne fournit que du ſagu, des pourceaux, & quelques autres vivres pour les garniſons.

En partant de Batſian, nous prîmes la route de Bantam, où nous terrîmes heureuſement. Le Préſident Coen, ſuivant les ordres du Général Reynſt, me fit rembarquer ſur le *Naſſau*, & m'envoia, pour Préſident, aux côtes de la mer Rouge, où j'avois déja été. Sur la route nous relâchâmes à Ticou & à Priaman, dans l'iſle de Sumatra, où j'achetai une partie de poivre, à 16. & à 17. réales de huit les 360. livres. On tient que c'eſt le meilleur poivre de toutes les Indes. On pourroit y charger tous les ans plus de 3000. bares de poivre, ſi l'on avoit de l'or pour le paier, & ſatisfaire le Roi d'Achin, de qui cette place dépend.

Nous remîmes à la voile pour Ceilon, où je devois parler au Roi, & nous y mouillâmes à la rade de Palagama ſur 13. braſſes. Les habitans étant allez en diligence avertir le Roi de

ma venuë, il me fit prier instamment d'aller le trouver dans le haut païs. Mais je ne pus, vu que la saison d'aller à la Mocha se seroit passée, je m'en excusai, & lui fis savoir, par une lettre, ce que j'avois ordre de lui dire.

Ceilon est, à mon gré, la plus agréable & la plus fertile de toutes les isles, & même de tous les païs que j'ai jamais vus. On y voit de belles plaines & des montagnes couvertes de verdure. Il y croît abondance de la meilleure canelle qui soit au monde. Le quintal, qui fait 128. livres, y vaut 4. larins, ou 40. sous. Il y a quantité de belles pierreries de couleur, de bêtail, de bêtes sauvages, & de privées, & de poisson. La monnoie dont on se sert vers les côtes de la mer, pour vendre & acheter, est du poisson sec, qu'on prend proche des isles Maldives, & qu'on nomme Albacorises. Il y a des éléfans qu'on croit en tous lieux avoir des qualités si-extraordinaires qu'on leur atribuë de l'intelligence. On tient même pour certain que les éléfans des autres païs en rencontrant quelqu'un de Ceilon, le reconnoissent, & lui témoignent du respect.

J'ai vu dans cette isle un homme & une femme qui avoient la jambe grosse, & telle que Jean Huigens en a fait representer dans son livre. On dit qu'ils sont de la race de S. Thomas.

Après nous être un peu rafraîchis nous remîmes à la voile, & sur nôtre route, vers le fort de Colombo qui apartient aux Portugais, nous prîmes un petit bâtiment tout chargé de canelle destinée pour Coetsin, où on la vouloit charger dans les carraques qui devoient aller en Portugal. Nous fîmes tous nos éforts pour ranger la côte des Indes, & nous rendre devant Coetsin,

ſin, afin de voir s'il n'y auroit point de moien d'inſulter quelqu'un des vaiſſeaux qu'on diſoit y être en charge aſſez avant en mer. Mais comme nous n'y trouvâmes pas les choſes dans l'état que nous avions crû, nous continuâmes nôtre route vers la mer Rouge.

Le 11. de Janvier 1616. nous prîmes terre à Chihiri, où nous trouvâmes deux des gens que nous y avions laiſſez, qui étoient Viſcher & Crabbe, qui ne furent pas peu réjoüis de nous voir, auſſi bien que les habitans. J'y laiſſai Wouter Heute en qualité de Sous-commis, à la place de Viſſcher, & fis voiles à la Mocha où nous terrîmes le 15. du même mois, au grand étonnement des habitans, qui n'avoient jamais vu de vaiſſeaux d'Europe.

Nous allâmes jetter l'ancre entre 30. bâtimens grands & petits, [illegible] Perſans & Arabes, qui furent ſurpris & éfraïez de nous voir. Le Gouverneur envoïa ſur l'heure une barque avec 2. ou 3. Turcs, nous demander qui nous étions, & pourquoi nous venions là? Après nôtre réponſe, ils s'en retournérent, & le lendemain 27. je deſcendis à terre, & fus conduit au palais, au ſon des flûtes & des tambours, où le Gouverneur me fit encore les mêmes demandes.

Quand je l'eus informé de tout, il me fit beaucoup d'honnêtetés, & me fit donner une veſte de drap d'or, ſelon la coutume du pais. Après quelques entretiens, & nous avoir régalez, il nous fit conduire dans une belle maiſon, qu'il nous avoit fait préparer, & qui devoit nous coûter 140. réales de huit de loier, pendant la mouſſon, qui eſt de 6. mois. Enſuite je m'acordai avec lui ſur les droits à paier, dans le Gouvernement du Vice-Roi de l'Arabie Heureuſe.

Ils furent réglez à 3. & demi pour 100. tant pour l'entrée que pour la sortie des marchandises. Le lendemain je fis porter des marchandises à terre, que je vendis fort-bien. Je fus paié en réales & en ducats d'or.

Le 6. de Mars 1616. il ariva à la Mocha, un Caffel ou une caravane d'Alep & de Suees, d'environ 1000. chameaux, qui aportérent près de 200000. Reales de huit, & 100000. ducats tant de Hongrie & de Venise, que des païs des Maures, sans ce qu'il y en avoit qui ne fut point déclaré aux bureaux. Il y avoit aussi des velours, des satins, des damas, des armoisins, des étofes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du safran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg.

Ces caravanes mettent ordinairement deux mois à faire le voiage. Les marchandises sont manufactures des Arabes, des Indiens, & des Persans. On les troquoit là pour des toiles de coton grosses & fines, de l'indigo, du poivre, du clou de girofle, des noix muscades, du macis; & des marchandises de la Chine.

Le même jour j'obtins permission du Gouverneur d'arborer le pavillon du Prince sur nôtre maison, dans la ville de la Mocha, dequoi toutes les nations étrangéres murmurérent beaucoup. Il faisoit alors, jour & nuit, une si grande chaleur, que ne la pouvant suporter je me faisois souvent jetter de l'eau sur le corps.

Le 21. d'Avril, le Bacha m'envoia un Firman, passeport, ou lettre de créance, pour tous Seigneurs & Gouverneurs de sa juridiction, afin de me faire défraïer & traiter par-tout comme sa propre personne; & le Capitaine des galéres eut ordre de me conduire avec 20. soldats.

dats Turcs au palais, pour lui parler. Le lendemain je partis à cheval, avec le Sous-commis Jean Arentz, & un Trompette, pour avancer dans le païs, & le visiter.

Nous passâmes par un village, & arrivâmes sur le soir dans la petite ville de la Mousa, à 8. lieuës de la Mocha, dont le Gouverneur me reçut bien. Le lendemain nous passâmes par le petit fort d'Acuma, à 7. lieuës de Mousa, & fûmes coucher au fort d'Asavinde, à trois lieuës de l'autre.

Le lendemain nous traversâmes la petite ville d'Offuse, à 3. lieuës d'Asavinde, où une Compagnie de soldats Turcs vint au-devant de moi, pour me mener dîner avec le Gouverneur. Cette place est imprenable, étant située dans la pente d'une montagne escarpée, où à-peine deux personnes peuvent-monter à la fois. Le Gouverneur étoit Arabe. Il me fit présent d'une veste de drap, à-cause du froid que je commençai à sentir en ce lieu-là. Nous fumes coucher à Saruï Mota, à 2. lieuës d'Offuse.

Le lendemain nous allâmes à Taïesse, grande ville murée, à 4. lieuës de Mota, où nous logeâmes chez le Gouverneur, qui nous régala bien, & nous fit trouver des chevaux frais, des chameaux & des ânes. Je visitai la ville, où il y a 6. hautes tours, beaucoup de Mosquées, un magnifique tombeau d'un Bacha, dont la dépence a été de plus de 1000. reales de huit. Il s'y fait un gros commerce.

Nous gagnâmes jusqu'au bourg d'Acar à 5. lieuës & demie de Taïesse. Après cela nous passâmes par le bourg de Marios, qui est dans la pente d'une montagne; ce qui me donna lieu de voir, de dessus mon cheval, labourer, semer

& moiſſonner en même tems, & cela dure toute l'année, dont je fus fort-ſurpris. Nous fumes coucher à 2. lieuës & demie de Maïios, dans la ville d'Ype, où nous allâmes dans un bain, comme l'on fait en Turquïe.

Le lendemain nous nous rendîmes à Machadder, ville à 5. lieuës & demie d'Ype, & enſuite à la ville de Nacaſmare; puis à Jerrime, ville murée à 6. lieuës & demie de Machadder. Il y tomba de la grêle ſi-groſſe que je n'en avois jamais vu de ſemblable.

Le jour ſuivant nous fumes dîner à Dammer, à trois lieuës & demie de Jerrime, & dont le Gouverneur, Hongrois, envoia 100. ſoldats au-devant de nous, & nous fit dîner avec lui. Il y a dans le milieu de la ville un château bâti de pierre de taille bleüâtre, & mal-pourvu de canon. De là nous marchâmes juſqu'au bourg de Seraſia, à 5. lieuës de Dammer, & le Secretaire du Bacha nous y fit demeurer. On nous regala de cerfs, biches, lievres, coqs de bruiére, cailles, pigeonneaux rotis & en pâte, de toute ſorte de deſſert, fruits, tartes, maſſepains, & de bon vin rouge du pais.

Le lendemain avant jour nous remontâmes à cheval, & près de la montagne, le Secretaire m'envoia au nom du Bacha, un beau cheval enharnaché d'or & d'argent, pour faire mon entrée dans la ville. En aprochant nous rencontrâmes le Maréchal des armées à cheval, avec 300. ſoldats Turcs & Arabes, rangez ſous 5. drapeaux, qui après trois décharges de leurs armes, marchérent devant nous.

Proche de la ville, de Chenna, nous vîmes le Bacha lui-même, venant au-devant de nous avec plus de 200. des Seigneurs de ſa Cour, tous

à

à cheval, vêtus d'étofes d'or & d'argent, dont l'éclat brilloit au lever du Soleil, heure où ils nous rencontrérent. Le Bacha envoia 2. garçons bien-faits, vêtus en femmes, pour me dire de le ſuivre doucement, & qu'il m'atendroit dans ſon palais; où il reprit ſa marche.

En arivant dans la ville, à peine pouvions-nous paſſer au travers de la multitude du peuple. Il falloit que le Secretaire & deux pages à cheval marchaſſent devant, pour écarter la foule.

Arrivé au palais, 2. valets vinrent prendre mon cheval par la bride, & le menérent juſques devant la ſale, où il y avoit des tapiſſeries étenduës, ſur leſquelles je deſcendis, & je marchai vers le Bacha entre deux haies de ceux qui compoſoient ſa Cour. Il étoit aſſis dans un lieu élevé; & on lui rendoit des reſpects non comme à un Roi, mais preſque comme à un Dieu. Quand je lui eus rendu les miens, il me fit aſſeoir; ſur quoi le Capitaine qui étoit mon Interprète, lui dît, Seigneur. Bien vous ſoit, le Capitaine ne doit pas être aſſis de cette maniére, & il me fit aporter un beau ſiége.

Lors-que je fus aſſis, le Bacha me demanda d'un air ſévére; Quel étoit le ſujet qui m'amenoit? Après l'avoir ſatisfait, il mit ſa main ſur ma tête, & me dît, ſoiez le bien-venu. Comme il ſavoit que j'étois fatigué du voiage, il me dit, allez vous repoſer, nous aurons le tems de nous entretenir, & il me fit donner par ſon Secretaire une veſte d'étofe d'or, pour marquer que ma venuë lui étoit agréable. Je remontai à cheval, & fus conduit par 4. ou 5. Seigneurs dans la maiſon du Majerdom, où je devois dîner. Après dîner, on me mena dans le logis préparé pour moi, où il y avoit une bonne proviſion de vivres, du

mouton, des poules, du vin, & tout ce qu'il falloit, pour y être commodément.

La ville de Chenna eſt à trois lieues du bourg de Séraſia, où j'avois couché. J'y arivai le 9. jour après mon départ de la Mocha, aiant fait en tout 55. lieues de chemin. Je fis mes préſens au Bacha, & aux autres à qui il en falloit faire; je fus invité à un feſtin dans le jardin du Secretaire, où il y eut une grande compagnie, & un grand repas. Il y avoit dans le jardin diverſes ſortes de fruits, des raiſins, des amandes, des pêches, des oranges, des limons, des citrons, dont les arbres étoient beaux & vigoureux. Entre-autres il y avoit une quantité de différens roſiers, des cabinets très-propres & bien-ornez, des jets d'eau, & le bâtiment étoit fort-agréable. Etant à table, il parut un léopard d'une grandeur énorme, auſſi privé qu'un chien, qui vint manger ce qui tomboit ſous la table, ſans faire mal à perſonne.

Enſuite j'allai viſiter le château où loge le Bacha. Il y avoit plus de 1000. perſonnes en ôtage, hommes, femmes & enfans, tous fréres, enfans, ou ſœurs des grands Seigneurs de certaines provinces que le Bacha retient ſous ſon pouvoir par ce moien, & qui n'oſent ſe révolter. Il y a pluſieurs antiquités, entre-autres un grand édifice qu'on dit avoir été bâti par Noë. C'eſt là que les femmes du Bacha ſont gardées par des Eunuques. Il y a une belle Moſquée, devant l'entrée de laquelle on voit un gros morceau de bois enfermé de treillis de fer, qu'on prétend être une piéce de l'Arche de Noë, & qu'on révére comme une Relique.

Lors-que je fus ſur les murailles du château, mon Trompette commença de ſonner, *Guillaume.*

me de Naſſau. A l'inſtant un ſoldat Turc vint me fraper ſur l'épaule, me diſant, Tout-beau, Capitaine, crois-tu déja que le château ſoit à toi ? Je m'excuſai le mieux que je pus, ainſi qu'il faut faire en pareille ocaſion ; & le ſoldat me fit beaucoup d'amitiés. Il me dît qu'il avoit été fort-bien traité par ceux de nôtre nation, par qui il fut fait priſonnier, ſur les galéres de Spinola, en allant à Dunquerque. Il me mena voir un grand lion ſur le haut d'une tour, où il étoit dans une cage de fer.

J'y vis un puits qu'on prétend avoir été fait par le Patriarche Jacob, & qui avoit plus de 100. braſſes de profondeur. On y puiſe l'eau avec des ſeaux de fer, qui eſt ſi-froide qu'on n'en peut mettre dans la bouche. Il y avoit encore une autre Moſquée quarrée, en plate forme, dans laquelle on voioit plus de 100. colomnes, chacune d'une ſeule pierre, avec pluſieurs antiquités qui précédoient la naiſſance de N. S. Jéſus Chriſt.

Après cela le Bacha me fit prier d'aller le trouver, & il me refuſa la permiſſion de laiſſer quelqu'un à la Mocha, diſant qu'il ne pouvoit la donner que par l'ordre du Grand Seigneur ; d'autant-plus que les Docteurs Mahométans craignoient que peu-à-peu nous ne vouluſſions nous étendre juſqu'à la Mèque, où eſt le tombeau de leur grand Profète. Ils alléguoient ce qui s'étoit déja paſſé ; que d'abord nous avions été à Chihiri, d'où nous étions allez à Aden ; qu'enſuite nous étions venus à la Mocha ; que nous étions déja même à Hideda, d'où nôtre yacht ſe préparoit à naviger plus avant dans la mer Rouge, quoi-qu'il ne fût permis à aucune nation Chrétienne d'y aller.

Ainſi par la faute de ceux qui étoient demeu-

rez à bord du yacht, qui avoient agi ſans mon ordre, je ne pus rien obtenir, ſinon la confirmation du Traité, portant que nous ne paierions de droits d'entrée & de ſortie que 3. & demi pour cent. Les habitans & les Marchands Perſans, Indiens, & des autres nations, en furent autant jaloux que ſurpris: mais il n'a pourtant point été rompu juſqu'à préſent, & nous eſpérons qu'il ſubſiſtera. Les autres paient 15. à 16. pour cent.

Le lendemain j'allai avec le Secretaire, par ordre du Bacha, en compagnie de 50. à 60. Seigneurs, à un jardin nommé Roſſe, à une petite lieuë de la ville, où un grand feſtin fut acompagné de pluſieurs divertiſſemens. Le lieu même en fourniſſoit de très-agréables, par de fort beaux cabinets, de jolis apartemens, des jets d'eau, d'excellens fruits, & des viviers remplis de poiſſon.

Le 16. de Mai 1616. je partis de Chenna, après que le Bacha m'eut encore fait donner une veſte d'étofe d'or; & je fus eſcorté d'une troupe de ſoldats.

J'ai déja dit que Chenna eſt ſituée ſur la riviére de Jamen, ou de l'Arabie Heureuſe, à 50. ou 55. lieuës par terre de la Mocha. Elle a environ 2. lieuës de tour, & eſt murée d'une pierre griſe fort-dure, naturelle, & non cuite comme la brique. Il y a 3. belles portes de pierre de taille bleüâtre. A chaque diſtance de la portée d'un arc, on y voit de petites tours rondes avec des jalouſies.

Il y a 4. hautes Moſquées avec leurs tours, & quantité de beaux édifices; des maiſons de plaiſance, pour s'y aller divertir, d'autres pour y habiter; des bains où les hommes vont le matin, & les femmes l'après midi. Preſque toutes

les

les femmes de la ville ne sortent que masquées. Elles se font suivre de plusieurs esclaves de leur sexe, quand elles vont dans les ruës, ainsi que les femmes de Turquïe. Il y a parmi les habitans beaucoup d'enfans de Chrétiens que les Turcs prennent au Levant, & qu'ils transportent dans ces païs-là pour les peupler.

Le Bacha que nous vîmes nommé Jaffer Bacha étoit originairement Hongrois, & portoit la qualité de Vice-roi du Grand Seigneur. Ce Vice-roi change tous les 3. ans, comme les Divisores de Portugal dans les Indes. Cependant il y avoit déja 9. ans que celui-ci étoit continué. On croioit qu'il en avoit fait empoisonner sur la route deux autres qui venoient aux tems réglez le remplacer. Il a toûjours guerre avec les Arabes.

Tous les habitans sont Mahométans. Les Benjanes, les Indiens, les Persans & les Juifs font un grand commerce en ces païs-là.

Le 24. de Mai, j'arivai à la Mocha, où mes gens me reçurent avec joie. Les Marchands du païs & les étrangers furent également jaloux de la composition que j'avois obtenuë à l'égard des droits. Ils presentérent une Requête sur ce sujet, ne pouvant soufrir que des Chiens & des Infidelles reçussent des gratifications où ils ne pouvoient avoir part. Mais leur Requête fut rejettée. Le Bacha leur dît nettement que tel étoit son bon plaisir.

Je vis dans la maison du Capitaine Mime, Commandant des galéres, un mouton d'Ethiopie sans laine, mais bien avec un poil rude; & 6. cornes. J'en promis dix réales de huit. J'en vis un autre qui venoit des terres du Prête-jan, & qui avoit un poil uni & doux, avec une large

queuë, qui traînoit juſqu'à terre, & qui peſoit autant que le tiers de tout l'animal, ainſi-qu'on le ſut quand on l'eut tué.

La célébre ville de la Mocha eſt ſituée au bord de la mer Rouge, ſur la côte de l'Arabie Heureuſe, par la hauteur des 13. degrès 18. minutes de latitude Nord. La rade y eſt paſſablement bonne. On y ancre ſur 4. 5. à 7. braſſes, fond de ſable.

Elle eſt grande, mais point murée. Il y a quantité de grandes & belles maiſons. Quelques-unes ſont bâties de pierre de taille bleuâtre, & quelques autres de brique; d'autres d'argile & de roſeaux. Au bout ſeptentrional de la ville il y a un petit fort revêtu de pierre de taille, qu'y fit faire Henri Middelton, pendant qu'il en fut maître par le moien de ſes vaiſſeaux.

Il n'y a que 50. à 60. ans que ce n'étoit qu'un bourg de pêcheurs, qui eſt devenu floriſſant depuis que les Turcs ſe ſont rendus maîtres du païs: la raiſon eſt que le grand navire Roial, qui deſcend tous les ans de Suees, chargé de précieuſes marchandiſes, couroit trop de riſques à Babel-mandel, par où il falloit qu'il paſſât pour aller à Aden, où le principal commerce de ces païs-là ſe faiſoit auparavant. Ainſi la Mocha donne à-preſent plus de revenus qu'aucune autre place.

La ville eſt aſſez peuplée, & les habitans ſont de diverſes nations. Le Gouverneur eſt Turc, la plûpart de ſes ſoldats le ſont auſſi. La garniſon eſt de 300. hommes. Les habitans Benjanes montent à plus de 3000. qui ſont Marchands, Orfèvres, Banquiers, ou Artiſans. Il y a auſſi beaucoup de Juifs fort-ruſez, des Indiens, des Perſans, des Arméniens; mais la plupart ſont des Arabes.

Les

Les vaiſſeaux que j'y vis ariver furent, un de Suratte; un de Goga; 5. de Diu; 2. de Touwel; 2. de Dabul; un de Goa; 2. de Calicut; 3. de Cananor; un d'Achin; un de Maſulipatan; 16. de Negena, Promiens, & Cadts; un de Moſambique; 2. de Melinde; 3. ou 4. d'Ethiopie; chargez de tant de diverſes marchandiſes qu'on en étoit ſurpris. Elles ſe tranſportent par les caravanes, ou par le navire Roïal, à Juda Mecca, à Suees, & au Caire.

Ces mêmes vaiſſeaux amènent des multitudes de pellerins qui vont à la Mèque. Ils ſe rendent à la Mocha ordinairement depuis la mi-Mars juſqu'à la fin d'Avril. Ils en partent dans l'autre mouſſon, qui commence en Août, & s'en retournent avec de bonnes cargaiſons de marchandiſes d'Europe, & beaucoup d'argent comptant. Le navire Roïal aporta plus de 350000. réales de huit, & 50000. ducats de Veniſe, ou Maures, quantité de draps & d'autres étofes de laine & de ſoie, de l'étaim, du mercure, du vermillon, du ſafran, des mercéries de Nuremberg, des cuirs de Moſcovie, du fouwa dont on fait des teintures en écarlate, des Kahauwa * eſpèce de fèves noires, qu'ils mettent dans de l'eau boüillante qui en devient noire auſſi, & ils la boivent.

A mon retour de la Mocha à Chihiri, le 16. du même mois de Juillet 1616. je caſſai le comptoir que j'y avois établi, & en retirai mes gens & les marchandiſes; dequoi le Roi & pluſieurs de ſes Sujets témoignérent beaucoup de déplaiſir. Lors-que je fus au palais, ce Prince me reçut fort bien, & m'ofrit toutes ſortes de condi-

* *Il ſemble que ce ſoit ici la premiére fois que les Hollandois ont vu des fèves de café.*

ditions avantageuſes pour faire demeurer mes gens ; mais comme je n'avois ni commiſſion, ni fonds ſufiſant, je m'en défendis, & repris la route des Indes.

Le 2. d'Août 1616. nous moüillâmes l'ancre dans la riviére de Suratte. J'allai trouver le Gouverneur, pour lui déclarer le ſujet de ma venuë. Il me reçut favorablement, & m'ofrit la liberté du commerce, ſur quoi je lui demandai une maiſon pour y établir un comptoir, ainſi que les Anglois. Mais il n'oſa me l'acorder ſans la permiſſion du Grand Mogol ſon Maître. Il y avoit 2. mois de chemin à faire pour aller trouver ce Monarque, dans la ville d'Agra où il tient ſa Cour, & comme la mouſſon s'en alloit paſſée, je n'oſai pas en entreprendre le voiage. Cependant les Anglois firent tous leurs éforts, & n'épargnérent ni préſens ni promeſſes pour nous faire renvoïer.

Je m'aperçus de cette intrigue, & étant allé chez le Gouverneur qui nous avoit mandez, je lui dis que j'étois prêt à me retirer, & à retourner à l'heure même à mon bord, dequoi les Marchands un peu étonnez, & craignant que je n'inſultaſſe le vaiſſeau que j'avois vu à la Mocha, & qu'ils atendoient tous les jours, allérent prier le Gouverneur de me rapeller, & de m'acorder pour cette fois la même faveur qu'il faiſoit aux Anglois. Je retournai à terre, & il ofrit de me laiſſer loüer une maiſon juſques au tems de mon retour, auquel il tâcheroit d'avoir l'agrément de l'Empereur.

J'en loüai donc une, & j'y laiſſai un Commis, avec 3. autres hommes & des marchandiſes. Le Gouverneur me donna ſa main, & me promit de les conſerver comme la pru-

nelle de ſon œil. Il me fit auſſi un préſent de 9. petites piéces de toile de Gufuratte ; c'eſt le plus grand honneur qu'on puiſſe faire à un homme en ce païs-là. Ce changement ſurprit également les Anglois & les habitans.

Lors-que nous eûmes remis à la voile, nous découvrîmes par le travers de Baſſaie, ville que les Portugais poſſédent ſur la côte des Indes, une frégate toute neuve que nous emmenâmes à Bantam, & qui a été une bonne priſe pour le ſervice de la Compagnie.

Le 10. d'Octobre 1616. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Calicut, où nous vîmes venir à nôtre bord un canot avec deux Anglois, que ceux de leur nation y avoient laiſſez pour y trafiquer ſous nôtre nom.

Le lendemain j'allai à terre aïant commiſſion de nôtre Général pour parler au Samorin, qui étoit alors en campagne devant Coetſie. Je déclarai le ſujet de ma venuë au Prince ſon fils, qui parut extrémement ſurpris de ce que je venois réveiller l'afaire de l'Amiral Pierre Willemſz, dont il y avoit ſi-longtems qu'il n'avoit ouï parler. Il me dît qu'ils avoient été abuſez par les Anglois qui étoient là venus ſous nôtre nom, & qu'il ne lui étoit pas poſſible de rien faire en cela, vu l'abſence du Secretaire qui étoit avec l'Empereur. Il me pria donc de lever l'ancre, & d'aller trouver le Roi ſur la côte, m'ofrant 3. ou 4. de ſes Gentishommes, pour m'acompagner. Mais le vent étant trop contraire nous ne pûmes y aller.

Le lendemain le Prince nous régala, & nous vint reconduire juſques ſur le rivage avec ſes gardes. Là je reçus un meſſage de la part de l'Impératrice, avec priere d'aller la trouver.

El-

Elle étoit à demie-lieuë dans les terres, où après m'avoir reçu d'une maniére fort gratifiante, elle me pria de faire enſorte qu'on entretint le Traité fait avec l'Amiral P. Willemſz. Elle me donna auſſi une bague d'or où il y avoit deux beaux rubis, à condition que nous reviendrions l'année ſuivante. Le palais où elle logeoit étoit beau & bien bâti. Comme j'allois m'embarquer le Prince me fit faire une ſalve de 7. coups de canon, & m'envoia 3. pirogues pleines de rafraîchiſſemens.

Les Laſcares, ſoldats, (ou Nairos) ont ici de grands priviléges. Lors-qu'il leur plaît de coucher avec une femme, ils entrent hautement dans la maiſon, & crient au mari, *Po*, *Po*, ou Retire-toi; puis quand il eſt ſorti, ils mettent leur ſabre ſur le ſeüil de la porte, & pendant qu'un Nairo y eſt, le mari n'oſeroit rentrer. J'en ai été témoin oculaire.

Le 13. de Novembre 1616. nous prîmes terre à Bantam, où le Préſident Coen nous aprit la mort du Général Reynſt.

Le 7. de Janvier 1617. le Préſident me donna Commiſſion, d'aller en qualité de Commandant du navire *Middelbourg* & du yacht *le Pigeon* à l'iſle Maurice, à celle de Madagaſcar, aux côtes de la Mer Rouge, & juſqu'à Suratte, avec ordre d'inſulter les Portugais par-tout où je le pourrois faire. Ma Commiſſion fut ſignée le 5. de Mars ſuivant.

En atendant que tout fût prêt, le Préſident m'ordonna de mener pluſieurs vaiſſeaux croiſer le long de la côte de Pulo Beſſi, proche de Bantam, ſur les jonques venant de la Chine, & de les arrêter. Les premiers vaiſſeaux que nous vîmes furent deux François nommez *Marguerite*

&

& *Montmorenci*. Je retins le yacht juſques-à ce que j'en euſſe donné avis au Préſident, & reçu ſa réponce.

Enſuite nous découvrîmes deux jonques de la Chine, que je contraignis à venir moüiller auprès de moi juſqu'à nouvel ordre. Le 29. comme j'étois à terre avec le Preſident, un Chinois & une femme vinrent nous donner avis, qu'il ſe braſſoit une grande trahiſon contre nous; ſurquoi nous réſolûmes d'emporter de nuit tout l'argent à bord, & de ne laiſſer que le premier Commis nommé Buſero.

Le 8. de Mars, je partis avec les deux vaiſſeaux qui étoient ſous mon commandement pour aller éxécuter ma commiſſion; & le 9. d'Avril 1617. nous laiſſâmes tomber l'ancre à la rade de l'iſle Maurice.

Après avoir chargé une partie d'ébéne, & ce qui reſtoit des éfets naufragez des vaiſſeaux de l'Amiral Both qui avoient péri, nous remîmes à la voile le 23. de Mai, pour aller à Madagaſcar acheter du ris & des eſclaves, & nous fûmes ſur la côte le 4. de Juillet ſuivant.

Nous rangeâmes cette côte juſques au ſoir que nous vîmes une belle baie; mais comme le vent forçoit, les Pilotes n'oſérent y entrer. Cependant le lendemain nous l'avions dépaſſée, & quoi-que nous fiſſions nos bordées pour y retourner, il ne fut pas poſſible, à-cauſe de la force des courans.

Le jour ſuivant, voiant qu'il n'y avoit pas moien de terrir à Madagaſcar, nous réſolûmes de faire route vers l'iſle de Pemba, dont nous eûmes bien-tôt la vuë, & dont les courans nous empêchoient auſſi d'aprocher. Nous fûmes donc contrains de ſerrer nos voiles; nous perdî-

mes

mes nôtre grande chaloupe qui étoit à la toüe ; & nous nous écartâmes du yacht. Outre cela nôtre gouvernail ſe briſa, & le navire fit eau par tant d'endroits, qu'en 24 heures qu'on pompa continuellement à deux pompes, on fit plus de 40. mille bâtonées d'eau. Enfin nous nous rendîmes fort deſemparez, & dénuez de vivres, à la rade de Monte de Felix, dans la mer Rouge.

Après nous être raccommodez le mieux que nous pûmes, j'allai à terre chercher des rafraîchiſſemens pour les matelots, qui étoient la plupart malades, & acablés de leur fatigue à pomper. Un Arabe nous aporta environ 100. livres de gomme d'Arabie. De retour à bord, on trouva que le navire continuoit à s'ouvrir de plus en plus, & les vivres diminuoient toûjours ; ce qui nous fit reſoudre d'aller à Soccotora. Etant ſous voiles le vaiſſeau ſe tourmenta tant, qu'à-peine pouvions-nous le maintenir ; de-ſorte que pour nous ſauver, & la cargaiſon, nous réſolûmes, quoi-que ce fût à contretems, de prendre vent en poupe, & de mettre le cap ſur Suratte.

Le 16. du même mois de Juin, la tempête continuant toûjours, nous jettâmes le plomb, & trouvâmes 50. braſſes. Nous vimes floter des ſerpens, ce que les Pilotes eſtiment être une bonne marque. Le ſoir du 18. nous moüillâmes l'ancre ſur 8. braſſes d'eau, par un tems embrumé ; mais nous ne laiſſâmes pas de voir la montagne de Damman, ville des Portugais. Nous levâmes l'ancre, & nous étant un peu plus aprochez nous remoüillâmes ſur 7. braſſes. Le lendemain matin, au quart du jour, quand l'eau fut baſſe, nous ne trouvâmes plus que 4. braſſes & demie, & nous perdimes encore le gouvernail que nous avions refait.

Je

Je fis alors couper le grand mât, & à demi-
ot aïant fait border la miséne, nous nous laiſ-
mes dériver côté en-travers vers la côte, où
us allâmes donner sur le soir. Nous vîmes le
vage bordé d'une si-grande affluence de peu-
e, que nous en fûmes étonnez. Je fis passer
ux matelots au-travers des brisans, qui étoient
rribles, pour savoir où nous étions.

Cependant l'eau baissa si-fort, que sur la bru-
: j'allai au rivage à pié sec, pour y faire tra-
iller à une barricade qui pût nous mettre en
reté, vu que nous étions bien-proche de la
lie de Damman, & à l'extrémité des frontié-
s du grand Mogol. Quand l'eau fut au plus
is, elle se trouva éloignée de plus d'une por-
e de mousquet de l'endroit où le vaisseau étoit
choüé, & nous connûmes que les marées mon-
nt & descendent de trois Brasses & demie sur
ette côte. Le lendemain nous aprîmes que nô-
e yacht *le Pigeon*, qui s'étoit écarté de nous,
voit aussi échoüé un jour plutôt que nous, à une
euë de la place où nous étions. L'équipage
int nous rejoindre.

Enfin tous ensemble nous nous emploiâmes
e toutes nos forces à nous retrancher avec de
rands tonneaux pleins de clou de girofle &
'autres épiceries, pour tâcher de sauver nos
fets, & de les transporter à nôtre comptoir
e Suratte. La barricade achevée nous brûlâ-
nes le vaisseau, pour en sauver la ferrure, &
narchâmes, enseignes déployées, vers le bourg
le Gandivi, où nos gens se logérent dans une
onne maison. Pour moi j'allai en diligence à
Suratte, afin d'y donner avis de nôtre naufra-
e au Commis Pierre Jelisz, & de pourvoir à la
ureté de nos éfets.

Pen-

Pendant-que nos gens furent dans leur barricade, qu'on avoit nommée Ten Broeck, les habitans de Damman, dont nous n'étions qu'à 5. lieuës, eurent tant de peur, qu'ils n'oſérent ouvrir leurs portes.

Le 30. de Septembre 1617. ſept navires Anglois étant venus ancrer à Suratte, j'allai les prier de nous emmener à Bantam, ou de nous vendre un petit bâtiment Portugais qu'ils avoient pris, ce qu'ils nous refuſérent avec beaucoup de dureté. Enfin pour éviter les grands frais qu'il en auroit coûté à la Compagnie, nous prîmes la réſolution de paſſer par les Roïaumes de Partabaſſa, de Décan & de Golconda, & d'aller à Maſulipatan.

Après avoir donné les ordres néceſſaires au comptoir de Suratte, nous partimes au nombre de 103. Hollandois & 29. Indiens, & nous rendimes au bourg de Laſpour, puis à Nosharri, où demeurent pluſieurs Perſans, & où il ſe fabrique beaucoup de Baftas tant gros que fins, & enſuite à Gandivi, qui eſt à 18. Cos de Suratte; puis au village de Dagau, qui eſt à 4. Cos de Gandivi, & nous y arivâmes à minuit.

Le lendemain nous partimes avant jour, & gagnâmes juſqu'au bourg d'Armau, qui eſt à 7. lieuës de Dagau, & la derniére place de la frontiére de Guſuratte. Le lendemain nous marchâmes ſur les terres du Roi de Partabaſſa, paſſant par les villages de Caüendi & Carondi, juſqu'à celui d'Onni, à 5. Cos d'Annau, où on vouloit, nonobſtant nôtre paſſeport du Roi, que nous païaſſions un impôt de 5. mamodis pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & 7. mamodis pour chaque cheval. Nous n'en voulûmes rien faire, & ſur le minuit nous

conti-

continuâmes nôtre marche, par le bourg de Serion juſqu'à Camela, qui eſt à 5. lieuës d'Onni, où l'on recommença de nous parler de paier les droits.

Le lendemain de bon matin nous marchâmes en montant ſur la montagne, où nous fûmes environnez d'une groſſe troupe de gens, qui avoient abattu des arbres pour fermer les paſſages, & qui fondirent ſur nous avec des cris ſi horribles, que tout en retentiſſoit; & il ſembloit que l'Univers alloit périr.

Nos gens ſe rangérent en ordre, & on tira 25. coups de mouſquet dans le gros, ſur quoi les Indiens s'arrêtérent tout court. J'envoiai deux de nos cavaliers leur parler, qu'ils n'oſérent attendre, & qui pourtant firent un priſonnier, qu'un Japonois fendit en deux par le milieu du dos, ſans ordre. Nous continuâmes de monter, & l'on continua, de nous tirer des fléches, ce qui ceſſa lors-que nous eûmes fait une ſeconde décharge.

Nous arrivâmes au ſoir dans le bourg de Gannotra, à 7. Cos de Camela, & dont les habitans s'en étoient fuis, ſi-bien que nous ne pûmes avoir de vivres. Nous marchâmes le lendemain enſeignes déploiées, paſſant par une montagne dont le chemin étoit fort rude, & par le bourg de Tauwer, juſqu'à celui de Gandebarri, à 8. Cos de Gannotra, dont les habitans avoient auſſi pris la fuite.

A minuit nous continuâmes de marcher ſur la montagne, paſſant par le bourg de Malganhan; & à midi nous arivâmes avec beaucoup de peine au bourg de Gandeberi, qui eſt à trois Cos de Gandebarri. Nous crûmes prendre là quelque repos, étant proche des terres du Roïaume de

Dé-

Décan. Mais nos domestiques Indiens ne nous le conseillérent pas, étant assez près d'une fortereffe du Roi de Partabassa.

En éfet quand nous fûmes descendus de la montagne, il s'assembla une multitude de gens, qui couroient à nous de tous côtés, avec leurs bruits ordinaires, & crioient Tuë, Tuë ces Chiens, *Mahar Cotta*, *Mahar Cotta*. Nous nous remîmes en ordre, & avançâmes toûjours, jusques auprès d'un petit bois où il y avoit encore d'autres gens postez. Je fis faire une décharge de mousqueterie sur eux; & étant entré avec une partie de mes gens dans le bois, nous ne vimes plus personne.

Mais quand nous eûmes passé le bois, nous rencontrâmes le Gouverneur avec environ 300. cavaliers bien montez & bien-armez, qui crioient aussi Tuë, Tuë ces Chiens d'infidelles, croiant qu'ils alloient faire passer leurs chevaux pardessus nous. Quand ils se furent aprochez à la distance de la longueur de trois piques, le tiers de ma compagnie fit une décharge, qui abatit le Gouverneur avec deux de ses gens. Nous achevâmes de le tuer, & primes son cheval.

A cet aspect le reste de ses cavaliers fut tellement épouvanté, qu'à-peine se pouvoient-ils tenir à cheval, & ils s'écartoient de nous de tous côtés sans ordre. Il vint deux autres gros de cavalerie, qui prétendirent mieux faire; que nous forçâmes encore à faire retraite. Ils se ralliérent hors de la portée du mousquet, & nous tâchâmes de gagner toûjours pais. Néanmoins leurs gens de pié, cachez dans les brouffailles, nous incommodoient beaucoup de leurs fléches & de leurs longs fusils, se servant aussi de dards ardents & d'autres tels artifices, & nous conduisant ainsi jusqu'à la frontiére de Décan. En-

Enfin après avoir toûjours marché en combattant, depuis midi jusques au soir, Dieu permit que les habitans de Décan, en guerre avec ceux-ci, vinssent à nôtre secours. Le Gouverneur de Décan nous reçut fort bien, & nous fit conduire plus de demi-lieuë sur ses terres, sous les montagnes de Gatos, où il nous envoia des soldats pour nôtre sureté. Nous eûmes 3. hommes de tuez, & 28. de griévement blessez de fléches, ou de coups de fusils. Nous emploiâmes la nuit presque entiére à les penser.

Le lendemain ce Gouverneur nous fit escorter par 8. à 10. cavaliers, jusques au bourg de Callara, qui est sur une des plus hautes cimes des montagnes de Gatos, où l'on nous demanda aussi le paiement du tribut. Non-obstant le passeport du Roi, il fallut paier 30. réales de huit. Nous y aprîmes avec certitude, combien nos persécuteurs avoient perdu de monde.

Outre le Gouverneur de la fortereſſe, dont la mort causa celle de ses 5. misérables femmes, de ses domestiques, & de tous ses esclaves, qui se jettérent dans le feu où son corps fut brûlé, nous leur avions tué 9. cavaliers, & 76. hommes de pié, avec 7. chevaux, & 2. que nous leur avions pris. Si nous n'eussions passé dès cette nuit-là sur les terres de Décan, il ne seroit pas réchapé un seul d'entre nous; car tout le païs étant en rumeur, il s'étoit assemblé pendant la nuit une armée entiére. Cette nation de Partabassa, ou de Raspouts, fournit au Grand Mogol ses meilleures troupes, si l'on excepte celles des Phatannes.

Le lendemain, nous allâmes à une petite ville, près d'une fortereſſe nommée Wandanderin, parce-qu'il n'y avoit point d'aparence de

demeurer avec tant de bleſſez, ſi-proche des frontiéres. Le Gouverneur nous avertit de nous tenir bien ſur nos gardes, à-cauſe de 200. cavaliers par qui Malder Gaen, qui étoit ſous le commandement de Melic Ambaar, Général des troupes du Roïaume de Décan, nous faiſoit atendre ſur les paſſages pour nous ſurprendre, parce-qu'ils croioient que nous étions fort-chargez d'or & d'argent.

J'envoiai le Sous-commis lui porter un préſent, lui montrer mon paſſeport, & lui demander quelque ſecours pour mes gens bleſſez. Quand il eut vu le paſſeport il fit venir tous ſes ſoldats, & leur ordonna de nous laiſſer paſſer par-tout, ſans nous faire aucune peine.

Après deux jours de repos, à cauſe de nos malades, nous traverſâmes Tieſgau, bourg muré, où il y a un bon château. De-là nous allâmes dans un autre bourg auſſi muré, nommé Sinduat, puis dans la petite ville de Berrenera, à dix Cos & demie de Wandanderin.

Le lendemain nous partîmes avant jour, & paſſâmes par les villages de Sabergau, Malagam, Sanklei, Sontanne, Milgera, juſqu'à la petite ville de Patoda, qui eſt à 14. Cos de Berrenera. Ce pais eſt très-fertile: il eſt à 2. lieuës des Gatos, qui ſont deux montagnes voiſines, ſur chacune deſquelles il y a une fortereſſe, l'une nommée Anneque, & l'autre Tanneque. Il n'y a qu'un paſſage entre ces deux montagnes, par où le Mogol puiſſe paſſer. Mais il y trouve trop d'opoſition de la part des Rois de Décan, de Viſiapour, & de Golconda. Les Gatos s'étendent depuis Partabaſſa juſqu'à Coetſie, ou Coutſie, & y ſervent comme d'un mur.

Après un de ſéjour de 2. ou 3. jours à Patoda, nous

nous considérâmes que nous faisions une prodigieuse dépence, & il fut résolu que ceux qui étoient en santé partiroient, laissant là le Sous-commis avec les malades. Je les recommandai fort au Gouverneur, puis nous nous mîmes en chemin, & aïant traversé 6. villages, nous allâmes coucher à 12. Cos, au bourg de Dutanna.

Le lendemain nous traversâmes encore 7. villages, & allâmes coucher à Lasour, petite ville murée, à 10. Cos de Dutanna, & le jour suivant nous fumes dîner à celle de Nisiampor, à 10. Cos de l'autre, & à un Cos de Doltabat, capitale du Roïaume de Décan. Je pris une partie de mes gens & j'allai pour la visiter: mais parce-que nous étions des étrangers, on ne voulut pas nous y laisser entrer.

Elle est située dans une grande place unie, vers le pié d'une montagne presque ronde, qui, à la prendre à 60. piés du bas jusqu'à la moitié de sa hauteur, est non-seulement escarpée, mais taillée naturellement aussi-droit & aussi-uniment que le pourroit être une muraille, soit que cela ait été fait exprès, comme quelques-uns le croient ou par la nature.

Au haut de cette montagne il y a une forteresse qu'on peut mieux nommer imprenable qu'aucune autre du monde, tant qu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un sentier étroit qui est dans la ville, environnée d'un double rempart, & de fossés revêtus de pierre de taille; les rempars sont flanquez de tours rondes, à la distance d'une portée de mousquet. Il y a beaucoup de petites piéces de canon, dont quelques-unes ont 3. ou 5. bouches. C'est là que sont les femmes du Roi & des grands Seigneurs, ce qui fait qu'on y laisse encore moins entrer les hommes.

Sur le refus qui nous fut fait, nous allâmes visiter les fauxbourgs qui ſont fort grands, mais point murez. On y trouve abondance de toutes choſes. Proche des rempars de la ville, on voit 3. canons d'une grandeur ſi-extraordinaire, que je n'en avois jamais vu de ſemblables, y en aïant un, nommé Moloc Meidaan, qui a une demi-braſſe de diamétre.

Je retournai au ſoir joindre le reſte de nos gens, & le lendemain, nous fumes au camp de Melic Ambaar, où nous dreſſâmes nos tentes près du quartier du Roi de Golconda. J'envoiai mon Sous-commis avec la lettre du Roi au Secretaire, afin-qu'il en expédiât auſſi une pour nos gens que nous avions laiſſez; & nous demeurâmes là 4. jours, en atendant cette expédition.

Le 5. jour j'allai trouver le Général Melic Ambaar, qui étoit un Habeſſi du païs du Prête jan. Il étoit noir, de grande taille, d'un air & d'un port ſévére, & aimé & reſpecté. Il avoit été eſclave d'un Seigneur qui l'avoit acheté 20. pagodes, valant 4. livres la piéce. Après la mort de ſon Maître ſa Veuve l'épouſa; & il s'eleva enſuite par ſes heureux exploits, comme autrefois leur faux Profête Mahomet.

La Veuve qu'il avoit épouſée ne lui aïant donné que peu de bien, il vêcut d'abord de rapines, dans les montagnes où il alla s'établir. Peu-à-peu la troupe de voleurs avec qui il s'étoit mis, s'étant groſſie, elle crut juſqu'au nombre de 5000. chevaux, quoi-que Niſiamſiam Roi de Déean eût fait tous ſes éforts pour les détruire. Mais ces gens-là inſtruits des routes des montagnes, ſachant y prendre leurs avantages, ſoutinrent longtems la guerre contre lui.

Enfin le Roi de Décan ſachant que le Grand Mo-

Mogol avoit deſſein de l'ataquer, fit ofrir la paix à Melic, & de grands avantages, s'il vouloit entrer dans ſes interêts, & combattre pour lui. Melic, auſſi adroit que courageux, pénétra ſon deſſein, & le refuſa, continuant toûjours ſon premier métier, juſques-à-ce qu'enfin il ſe vit à la tête de 8000. hommes, & alors ſa faction augmenta encore de beaucoup dans le Roïaume.

Le Roi craignant les ſuites de ſes attentats, lui fit faire de nouvelles ofres encore plus conſidérables. Melic fit réponce que ſi le Roi vouloit épouſer ſa fille, & la faire Reine, il entreroit dans ſon parti contre le Mogol, & ne l'abandonneroit jamais. Le Roi y conſentit, & aïant épouſé la fille de Melic avec toutes les ſolemnités requiſes, le fit Général de ſes armées, & lui donna de grands revenus, dequoi il n'eut pas ſujet de ſe repentir, ce Général l'aïant depuis fort-bien ſervi.

La premiére femme du Roi, fille du Roi de Perſe, jalouſe de cette ſeconde, lui reprocha qu'elle n'étoit qu'une Caſſarine, c'eſt-à-dire concubine, & que ſon pére n'étoit qu'un miſérable rebelle. La fille de Melic s'en étant plainte à lui, il gagna le Secretaire du Roi, qui empoiſonna la Princeſſe Perſane.

Après la mort de Mouto Niſiamſiam, le jeune Niſiamſiam, qui n'avoit que 5. ans, aïant été déclaré Roi, la Régence demeura entre les mains de Melic, qui pour cet éfet fit auſſi ſecrétement empoiſonner la Reine mére du Roi, qui avoit douze ans lors-que nous étions là, & qui eut auſſi envie de nous voir.

Melic Ambaar alors Général des armées du Roïaume, faiſoit tête aux forces du Grand Mogol, avec le ſecours de 3. Rois, ſavoir celui

de Golconda ; qui lui entretenoit 6000. chevaux ; celui de Visiapour, qui lui en entretenoit 10000. celui de Ballegate, proche de Goa, qui lui en entretenoit 12000. outre l'infanterie ; desorte qu'il avoit sous son commandement 80. mille chevaux, & de l'infanterie à proportion. Nous vîmes ce prodigieux camp, qui étoit presque au pié des montagnes de Gatos, à l'endroit où le passage en est le moins difficile.

Ce Général fait observer une bonne discipline à ses troupes, & gouverne bien le Roïaume. Il fait si sévérement punir les voleurs, qu'on porteroit sans crainte de l'or sur sa tête dans les chemins. Pour suplice il fait verser du plomb fondu dans le corps. Il n'en coûteroit pas moins que la vie à qui porteroit de fortes boissons dans son camp, qui avoit bien 4. lieuës de tour, & où il faisoit assez froid. On y trouve à vendre tout ce dont on a besoin.

Melic donc me fit asseoir sur un siége auprès de lui. Je lui fis présent d'un sabre du Japon, & d'un poignard de Java. Il me fit donner un autre passeport pour les malades que j'avois laissez, & une veste d'or & de poil de chameau, suivant la mode du païs, quand on veut faire honneur à un étranger.

Il me demanda si je voulois demeurer à son service, m'ofrant de gages 100. pagodes de 4. livres la piéce, par mois, avec le revenu d'un village ; ce que je refusai. Pendant-que j'étois encore auprès de lui, il y vint des Envoiez de ceux contre qui nous nous étions battus, demander que nous leur rendissions les chevaux que nous leur avions enlevez. Il se prit à rire, & leur dît, le voilà, prenez-le lui-même. Pourquoi les avez-vous laissé prendre ?

L'a-

L'aiant quitté, ſon Secretaire me ſuivit & me mena voir ſon logement, & ſon écurie, où il y avoit un très beau cheval Arabe, qui lui avoit coûté 3000. pagodes, ou 12000. livres.

Le 23. de Novembre nous paſſâmes au-travers de pluſieurs villages & d'une petite ville, & fûmes coucher au bourg de Jeckedonne, à trois Gans, ou 12. Cos du camp, relevant du Grand Mogol. Le lendemain nous traverſâmes trois villages, allant coucher à 8. Cos, dans la ville d'Ambar, où il fallut prendre des vivres pour 3. jours. Le jour ſuivant nous vîmes 7. villages, & couchâmes au bourg de Degau, à 15. Cos d'Ambar, puis au bourg de Hartegum, à 12. Cos & demi de Degau; & enſuite au bourg de Mangalar, à 12. Cos de Hartegum. Melic a mis ſous contribution ce bourg & 500. autres de la domination du Mogol, dont il tire de groſſes ſommes; car c'eſt un païs très-fertile, étant ſitué le long d'un des bras du Gange.

Le lendemain nous vîmes encore pluſieurs bourgs, & nous traverſâmes le bras du Gange, que je paſſai à cheval: puis nous rencontrâmes une troupe de bœufs de charge, qui alloient de Maſulipatan à Suratte, chargez d'épiceries appartenant à des Marchands Turcs, Arabes, & Arméniens. Nous fîmes ce jour-là 12. Cos, & logeâmes au ſoir à Cafrio, où nous rentrâmes ſur les terres de Melic. Nous trouvâmes un grand changement de tems, & un air beaucoup plus ſain.

Le lendemain nous fîmes 10. Cos, & couchâmes à Laüorra; nous montâmes ſur une montagne, & paſſâmes au-delà de la ville de Gandaar, où réſide un Renégat Portugais, nommé Manſſor Gaan, avec 6000. chevaux, étant la

frontiére du Roïaume de Golconda. Nous y vîmes quantité de liévres, de cerfs, de coqs de bruiére, de perdrix, de paons. Sur le haut de la montagne proche de la ville, il y a un grand étang, fort-poiſſonneux.

Nous fîmes 8. Cos la nuit ſuivante, traverſant ſix bourgs pour ariver à Carua, ſur le bord d'une riviére. Nous rencontrâmes une autre troupe de bœufs, chargez de poivre, allant de Goa à Décan. On m'aporta une carpe ſi-groſſe, que je n'en avois jamais vu de ſemblable, & je l'eus à fort-bon marché.

Nous marchâmes toûjours, trouvant pluſieurs villages ſur nôtre route, juſques au lendemain, que nous fûmes ſur les terres de Golconda. Nous abordâmes au village de Chamentapour, où nous dreſſâmes nos tentes étant proche de Caulas, ville Roïale, près de laquelle l'armée du Roi campoit. Le lendemain nous allâmes nous repoſer dans un lieu proche de la ville. L'armée étoit de 6000. chevaux, & de 30000. hommes d'infanterie. La ville eſt dans la pente d'une montagne, entourée de murailles de pierre blanche & griſe. On ne voulut pas m'y laiſſer entrer, & l'on me dit que je venois aſſurément comme eſpion.

De-là nous paſſâmes par pluſieurs places & bourgs ruinez. Le 4. jour nous paſſâmes devant Golconda, à 36. Cos de Chamentapour. On ne nous permit pas non-plus d'y entrer, parceque c'eſt la demeure des femmes de la plupart des Seigneurs du païs. Nous allâmes loger à un demi-Cos de la ville de Bagganaga.

J'envoiai le Sous-commis trouver le Gouverneur de Maſulipatan, nommé Mier Caſſiem, alors à la Cour, pour lui donner avis de mon ari-

arivée, & le lendemain j'y allai moi-même. Il me demanda la Commiſſion du Roi, & m'en donna une autre de ſa main, me promettant qu'il ſeroit toûjours nôtre ami, de-ſorte qu'il me parut que nous nous ſeparions en bonne intelligence, & que je devois atendre toute ſorte de gratification de ſa part.

Ce jour nous fîmes 8. Cos, & logeâmes au bourg de Mellictouſiar. Le lendemain, nous diſpoſant à en partir, nous fûmes emmenez dans la ville, avec quelque ſorte de violence, & l'on nous y tint 2. jours dans une vieille grange, après-que le Fiſcal nous eut fait deſarmer.

Le lendemain le Roi paſſa devant la grange où nous étions, pour aller dîner chez le Gouverneur de Maſulipatan, où je fus mandé: mais je m'en retournai plus vîte que je n'étois allé, & je ne fis pas mal. Après avoir ſollicité pendant trois jours, pour obtenir la liberté de partir, nous allâmes encore une fois chez le Fiſcal avec un préſent, & il nous expédia ſur l'heure, me menant chez Mier Mahomet Mommin, où l'on nous donna nos dépêches.

Le Gouverneur de Maſulipatan en aiant eu avis, me manda, & me dît de lui faire voir mon paſſeport, afin-qu'il me pût dire s'il étoit en bonne forme. Lors-qu'il l'eut il le retint, me promettant de m'en donner un autre, ne trouvant pas à propos qu'une ſi groſſe troupe de gens allât à Maſulipatan, qu'il falloit que ce fût à Pettepouli, d'où nous irions à Paliacatte. Je me retirai, connoiſſant encore mieux qu'auparavant, en quel païs nous étions.

La ville de Bagganaga où tient ſa Cour le Roi Sultan Mahomet Cottabaſſia, né d'une femme Turque, & iſſu des Chérifs, eſt fort-grande,

& remplie de beaux édifices publics & particuliers. Le Roi eſt un jeune homme Blanc & beau, à-peu-près de l'âge de 23. ans, mais il n'a pas encore le gouvernement entre les mains. C'eſt un vieillard nommé Mier Mahomet Mommin, qui manie les afaires.

Les revenus de ce Roïaume montent par an au-deſſus de 1800. mille pagodes, de 4. livres la piéce. La plus grande partie provient du ſel, qu'on tranſporte ſur des bœufs dans toutes les Indes. Mais le Roi eſt obligé de paier par an 400. mille pagodes au grand Mogol, quoi-qu'ils ſe faſſent la guerre. Il s'y fait un grand commerce, & il y aborde des peuples de toutes nations. Les Maures y vivent avec beaucoup d'éclat.

L'Oficier de police doit tous les ſoirs porter au Roi des mémoires de tout ce qui s'eſt paſſé dans la ville, où à la Cour. Au mois de Mars toutes les femmes qui font métier de danſer, viennent ſe préſenter devant le Roi, & danſent dans des cours, dans des jardins, & dans des maiſons de plaiſance. Le païs abonde en diverſes ſortes de fruits excellens, & en toiles de coton blanches & peintes.

Depuis 11. ans les revenus du Roi ſont beaucoup augmentez par la découverte d'une mine de diamans. Il a fait deffenſe de vendre aucun diamant au deſſus de 5. carats, ſans en faire déclaration; de-ſorte qu'il ne ſe peut qu'il n'en ait une grande quantité. On tient qu'il en a dans ſon tréſor un plein vaſe, qui ſont tous au-deſſus de 5. carats. Je l'ai ouï dire à pluſieurs Benjanes de ce païs-là, gens qui paroiſſoient être aſſez-bien informez, & très-dignes de foi.

Enfin dans une marche de 5. jours, nous paſſâmes par 17. villages, & fîmes 56. Cos & de-

demi, jusqu'au bourg d'Abrahim Patam, situé sur une riviére qu'il faut traverser pour aller à Pettepouli. Avant-que d'ariver à ce bourg nous passâmes le long des deux grosses forteresses du Roïaume, nommées Condiviri & Condepoulli.

Lors-que nous nous fûmes là reposez, nous reçûmes une lettre de Hans de Haas, qui portoit que nous prissions le chemin de Pettepouli; à quoi nos gens ne pouvoient se résoudre. Nous prîmes néanmoins celui de Masulipatan, parceque nous voïions que tant les Hollandois que les Maures, qui étoient aventis de nôtre marche, nous en prioient.

De-là je fus porté dans un palanquin, autravers de 8. villages, & me rendis à Masulipatan, avant-que nôtre troupe y arivât, ce qui fut le 24. de Décembre 1617. après avoir été 7. semaines & 3. jours en chemin. L'Oficier de police de la ville prétendoit se rendre maître de nos armes, sous prétexte de les garder.

Le lendemain j'apris, que ceux de mes gens que j'avois laissez malades par le chemin, avoient été arrêtez par ordre du Roi au bourg de Normol. Je partis aussi tôt pour y aller. En y arivant je trouvai qu'ils étoient sous les armes, & aux prises avec les habitans du païs, qui étoient en grand nombre; de-sorte que ce fut un bonheur que j'y arivasse.

Comme je voïois que nous n'étions pas les plus forts, & que d'ailleurs je craignois de faire du préjudice au commerce de la Compagnie, je priai les habitans de nous laisser continuer nôtre marche; mais ce fut en-vain. Le Sieur de Haas, qui étoit là en qualité de Gouverneur de la part de la Compagnie, s'y rendit aussi: mais on ne voulut pas non plus

l'écouter, ſans que j'en ſache la raiſon, ſi-bien que malgré nous, il nous fallut retourner par Badora juſqu'à Pettepouli. J'envoiai pourtant 6. malades à Maſulipatan avec le bagage.

En retournant ainſi ſur nos pas, nous ne trouvions perſonne qui voulût nous vendre des vivres dans les villages; & je fus contraint de m'en aller toute la nuit en poſte à nôtre loge, où l'on ne put me donner du ſecours. Mais un Marchand Perſan, nommé Mier Camaldin, voulut bien m'accompagner juſqu'au-delà de Pettepouli, n'aiant pu entrer dans la ville, & nous retournâmes à Montepouli, non ſans beaucoup de péril; & le danger auroit été bien-plus grand encore pour nous, ſi nous n'euſſions pas eu ce Marchand qui nous ſervit de caution.

Nous ne trouvâmes point là de chaloupe-quoique de Haas me l'eût bien promis; & nous fûmes contrains d'y paſſer la nuit à l'air. Le lendemain le yacht y vint, mais ſans canot. Les gens du païs refuſérent de nous en loüer, & de nous mener à bord; ce qui nous fit beaucoup de peine, & nous fit retomber dans un nouveau péril, étant forcez de traverſer les briſans à la nage, avec nos armes ſur les épaules, & de gagner juſqu'au vaiſſeau de la même maniére. Quand nous fûmes tous à bord, nous levâmes l'ancre, & fîmes voiles à Paliacatte, où nous moüillâmes dès le lendemain. Je m'en allai avec 63. de nos gens au fort de Gueldres.

Le 28. de Janvier 1618. de Haas envoia le *Der Goes* avec 3. frégates, & une Sangueſelle le long de la côte, pour croiſer ſur les Portugais. Je m'embarquai avec lui ſur le *Der Goes*, & allai juſqu'à Tirepopeliére, où la Compagnie avoit une loge. Etant par le travers de S. Tho-

Thomas, les frégates mirent le cap sur la ville, s'en aprochant autant qu'elles purent. Nous jettâmes l'ancre sur 6. brasses d'eau, hors de la portée du canon, après-qu'on eut fait feu deux fois sur nous.

Durant la nuit de Haas aiant mandé à son bord les Oficiers des frégates, nous délogeâmes avant jour sans trompettes, & allâmes à Tirepopeliére, où nous débarquâmes de Haas & moi, pour nous rendre à la loge. Pendant-que nous étions là nous allâmes à Polosére, & au fort de Bardauwa, où nous fûmes bien reçus. Nous y vîmes une fort jolie femme Gentive, à-peu-près de 20. ans, qui se préparoit à se brûler le lendemain 11. de Février 1618. avec le corps mort de son mari, & qui paroissoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Comme nous voulûmes l'en dissuader, elle se moqua de nous, & nous dit qu'il falloit qu'elle suivit son mari dans l'autre monde, ou qu'elle seroit exposée au mépris de ses parens & de tous les hommes, dont aucun ne voudroit plus l'épouser. Mais elle nous pria de vouloir, après sa mort, intercéder pour ses enfans envers le Naick, afin qu'il les fit nourrir. Nous lui promîmes que si elle vouloit changer de résolution, nous la transporterions dans un autre païs, où l'on ne sauroit point ce qui se seroit passé; ce qu'elle refusa toûjours constamment.

Le jour qu'elle devoit se brûler, elle prit ses plus beaux habits & ses joïaux, se frota les yeux de jus de limon, & sauta dans le feu prononçant Ram, Ram, & rien de plus. Il y avoit autour d'elle plusieurs Prêtres Benjanes, qui faisoient tant de bruit avec des tambours, qu'à-peine pouvoit-on s'entendre; il falloit être tout pro-

che d'elle pour ſavoir ce qu'elle diſoit.

Le bûcher étoit compoſé de bois, & de quelques baſſins avec de l'huile, & au milieu il y avoit un creux dans lequel elle ſe jetta. Auſſi-tôt tous les aſſiſtans prirent des tiſons brûlans, & l'en couvrirent, faiſant tant de tintamarre, qu'on ne pouvoit entendre ſes plaintes & ſes gémiſſemens, ſi elle en pouſſoit.

Le lendemain nous vîmes une étoile, ou une comette ſurprenante. C'étoit comme une longue flamme de feu qui ſe détacha du Ciel, & qui traverſant l'air comme un trait, ou plutôt comme le feu d'un canon de demi-calibre, alla tomber dans le pais du Naick de Sangier. Les habitans en furent fort éfraïez, croiant que c'étoit un préſage de guerre. En éfet, un mois après, Iſtopo Naick, Général du Naick de Madre, fit une irruption dans leur pais, où il pilla & deſola tout.

Le deſordre fut ſi grand qu'il fallut penſer à ſauver les éfets de la Compagnie, ce qui fut éxécuté le 30. du mois de Mars, & nous abandonnâmes la belle loge que le Naick nous avoit acordée, & où nous avions pluſieurs marchandiſes.

Après avoir aſſez longtems croiſé ſans rien découvrir, nous paſſâmes à bord du *Thertole*, & retournâmes avec les frégates à Paliacatte. Dès-que nous y fûmes, nous y vîmes ariver un Commis nommé Gysbert van Suylen, qui étoit malade, & qui vint de Ceilon dans un Cattamaran, chétif petit bâtiment de deux piéces de bois liées enſemble. Il ſe plaignit fort du Roi de Candi, qui n'entretenoit pas les clauſes du Traité qui avoit été fait avec lui. Je me rembarquai ſur *le Lion d'or*, pour retourner à Maſuli-

pa-

patan, laiſſant Adolfe Thomaſz pour premier Commis dans le fort de Gueldres, muni de 30. piéces de Canon & dont la garniſon étoit de 130. ſoldats Hollandois.

J'ai paſſé 6. ans dans les pais du Roi Cotebipa ſur la côte de Coromandel, réſidant dans une ville maritime nommée par les Maures Nyſampatnam. Ce Roïaume commence, du côté du Sud à la riviére de Pena, qui le ſépare du pais des Gentives, & il s'étend au Nord juſques au bout de la côte d'Orixa.

Les principales villes maritimes ſont, Carera Montepouli, célébre par le négoce qui s'y faiſoit autrefois beaucoup plus grand qu'aujourdhui; Nyſampatnam, Maſulipatnam, ville la plus marchande de toute la côte de Coromandel; Cotepatnam; Caſſiamaleta; Narſapour; Peteperur d'où il vient quantité de cairo, ou caire, dont on fait les cordages des vaiſſeaux. Il y a encore la ville de Pentacota, & pluſieurs autres petites places ſur la côte d'Orixa.

On voit du côté de la mer une belle riviére, par où l'on tranſporte le ſel qui ſe trouve en abondance dans les Gouvernemens de Maſulipatnam & de Nyſampatnam, & en la remontant ou le mène dans le haut pais, d'où l'on ramène des grains. Dans la ſaiſon des pluïes, les terres qui ſont du côté de la mer demeurent ordinairement inondées des eaux qui coulent des montagnes. La riviére eſt poiſſonneuſe, mais il y a auſſi des crocodiles, qui tiennent en alarme ceux qui habitent le long de ſes bords, parcequ'ils dévorent aſſez ſouvent des hommes & des bêtes. J'en ai vu quelques-uns.

Depuis la côte juſqu'à 12. lieuës dans les ter-

res,

res, le pais produit abondance de toutes sortes de vivres, & plus il tire au Nord plus il est fertile. Autrefois les Portugais y alloient avec quantité de champans, de celytones, de fustes, & emmenoient un grand nombre de denrées & de marchandises à Cochin; mais depuis-que nous sommes établis sur cette côte, leur commerce y est réduit presque à rien. Ce sont présentement les Maures & les Gentives, qui leur portent des vivres, ce qu'il ne nous est pas aisé d'empêcher, parce-que les Souverains des pais par où ils passent, veulent demeurer neutres, & que leurs pais soient ouvers aux Marchands de toutes les narions.

Il y a plusieurs endroits, du pais, où l'eau est amére. C'est une chose surprenante que l'eau des puits creusez dans la roche même, proche des montagnes, ne soit pas douce. Les anciens habitans sont Gentives, ou idolâtres. Leurs Prêtres se nomment Bramines, dont ceux du commun sont souvent Secretaires des grands Seigneurs; car ils savent beaucoup mieux écrire & chiffrer que les autres Gentives.

Ils sont Pytagoristes, & ne mangent rien qui ait eu vie. Ils ne mangent même point d'œufs, ni d'herbages qui soient rouges, tant ils ont horreur du sang. Il y en a pourtant des sectes qui ne s'abstiennent pas de manger de la viande, hormis du bœuf, ou de la vache, regardant comme une abomination quand on en mange, jusques-là que ceux qui nous servoient n'osoient prendre les plats où il y en avoit, pour les mettre sur la table.

Il y a une secte nommé Parriaas, la plus méprisée de toutes, à une personne de laquelle si un autre Gentive touche, il est regardé comme

soüil-

ſoüillé, & plongé dans l'eau, par ordre de la Juſtiee, pour le purifier. Ceux-ci mangent de toutes ſortes de viandes, même juſqu'à des bêtes mortes de maladie, ou par accident. C'eſt un feſtin pour eux, comme pour les Maures de tuer un cheval & de le manger. Ils habitent dans les bourgs & les villages, & ne ſont point reçus à demeurer dans les villes.

Il y a 18. races de Gentives, qui ne ſe mêlent point par mariage les unes avec les autres. Pour faire les mariages, les parens du jeune homme vont trouver le pére de la fille, & la lui demandent, lui promettant une ſomme d'argent convenable à ſa qualité. Ils marient leurs enfans à neuf, ſix, & même à 4. ans. Lorsqu'une fille en a déja 12, qui eſt le tems où on les tient capables d'avoir la compagnie d'un homme, ils la regardent comme trop-vieille, & perſonne n'en veut plus. C'eſt une marque que ce n'eſt pas une honnête perſonne, ou qu'elle ne vient pas d'honnêtes gens: car ils ſont éxacts au dernier point à ne confondre point le ſang de leurs races avec celui des autres nations, ou des autres races, & ils ne veulent point de femmes qu'ils puiſſent ſoupçonner d'avoir pu ſe mêler avec d'autres gens. Je ne ſai pourtant ſi cela n'arive point lors-que les femmes ſont une fois mariées; mais il faut qu'ils s'en conſolent comme les autres, car on ne peut pas parer à tout, & ils font ce qu'ils peuvent ſur ce point.

Pour les jeunes hommes, ils peuvent atendre auſſi longtems qu'ils veulent à ſe marier. Mais ils n'oſeroient ſe raſer la barbe que lors-qu'ils ſe marient; ce qu'ils font avec beaucoup de cérémonie & de ſuperſtition, comme je l'ai vu ſouvent. Quand la 1. femme ne donne point d'en-

d'enfans à ſon mari, elle conſent qu'il en épouſe une 2. & même une 3 : mais la 1. demeure toûjours ſupérieure aux autres. Néanmoins il arive de grands deſordres dans ces ſortes de ménages, dequoi j'ai eu ſouvent connoiſſance.

Ils font tous les ans, en certains lieux dont ils conviennent, des aſſemblées générales, qu'ils nomment Tierton. C'eſt à-peu-près, comme les Kermiſſes des Hollandois, où les aſſemblées des jours des conſécrations des Egliſes parmi les Romains. Car les peuples s'y rendent en foule à l'honneur de leurs Idoles, dont ils ont des multitudes. Les unes ſont des figures humaines avec quelque choſe de très-ſingulier, par éxemple, pluſieurs bras, ou pluſieurs têtes. D'autres ont des corps humains, & des têtes de bêtes. Il y en a qui ſont dans des poſtures laſcives. Les unes ſont des ſtatuës, les autres ſont des peintures. J'ai vu quantité de ces abominations dans divers Pagodes.

Devant chacune de ces Pagodes, il y a ordinairement une figure d'un bœuf, taillée en pierre, fort artiſtement faite. La plupart des Pagodes ſont auſſi bâties de pierre, & l'on ne peut aſſez s'étonner de voir ces grands édifices, quand on ſait le peu d'outils dont ſe ſervent ceux qui les font. Cela paroît incompréhenſible, & l'on ne peut s'empêcher de conclure, que ceux qui les ont conſtruits, avoient d'autres inſtrumens & d'autres machines que leurs ſucceſſeurs n'en ont aujourdhui. Il faut que les arts ſe ſoient amortis parmi eux, par les guerres continuelles qu'ils ont euës, & qu'il y ſoit péri un grand nombre d'antiquités, ſur-tout dans les lieux où il y a des Maures.

Ce n'eſt pas une choſe moins étonnante de voir

voir comme ils s'assujettissent aux Maures. Dans des lieux où il y a 1000. Gentives contre un Maure, ils sont soumis, & soufrent tout ce qu'il plaît à cette impérieuse nation de leur imposer. Cela m'a donné lieu de les étudier, & après avoir bien considéré toutes leurs maniéres, j'ai trouvé que les Gentives sont lâches, sans courage, élevez dans des sentimens d'esclaves, atachez à leurs interêts, aussi-bien que les Maures, âpres sur le point d'honneur, & qui agissant souvent contre les loix de l'honneur & de la probité, & en étant convaincus, se rétablissent pourtant bien-tôt, & sont regardez comme s'il ne s'étoit rien passé.

Ils ne font guéres de fêtes, ni d'assemblées, ou de jeux, que les femmes publiques n'y soient apellées, pour leur donner le plaisir de la danse & de la musique; ce qui se fait particuliérement lors-qu'il arive des étrangers dans leur païs; autrement ils croiroient ne leur avoir pas fait assez d'honneur.

Dans les lieux où ils sont les maîtres, il faut qu'elles aillent tous les jours danser dans les Pagodes, & on leur assigne pour cela des pensions. Mais parmi ceux qui sont sous la domination des Maures cette pratique n'a point de lieu. Il n'y a qu'au mois d'Avril, qu'elles sont toutes mandées publiquement par un Maldaar, qui est comme un Huissier, & elles doivent se transporter de tous les endroits du Roïaume à Baganagar, pour célébrer par des danses la mort du premier Roi Maure; coutume qui m'a paru aussi ridicule qu'extraordinaire. Les femmes qui dansent tous les jours dans les Pagodes, ne doivent se prostituer à aucuns Chrétiens, Maures, ou Parrias; si-non elles sont cassées aux ga-

gages, & traitées avec beaucoup d'infamie.

Les corps des Bramines & des Gentives ſont brûlez après leur mort. Il y a une race parmi eux, qui y eſt en grande eſtime, dont les gens ſont tous ſculpteurs, ou faiſeurs de torches & de flambeaux. Ils portent une certaine pierre liée à leur cou, ou à leur bras, ou dans leurs cheveux, & étant morts ils ſont enterrez à leur ſéant. Ceux des autres races qui portent la même pierre, ſont auſſi enterrez de la même maniére.

Les femmes qui ne ſe jettent pas dans le bûcher où l'on brûle les corps de leurs maris, & qui veulent pourtant rétablir leur honneur, ſe coupent les cheveux, ſe tiennent dans la ſolitude, mènent un grand deüil, & pleurent leur perte pendant quelque tems. C'eſt une grande honte pour elles de ſe remarier. On les regarde alors comme des débauchées. Pour les hommes ils ſe remarient quand ils veulent.

Les parens font un feſtin 8. ou 10. jours après la mort d'un homme, où on le pleure de nouveau. Ce jour-là le plus proche parent du mort va raſſembler ſes cendres, & les porter auprès d'une riviére, où ils les mêlent avec d'autres cendres, & les jettent peu-à-peu dans l'eau, en faiſant quelques priéres. Quand la commodité le permet on dreſſe les bûchers le long des riviéres, des étangs, ou des viviers, s'il n'y a point de riviéres, & ſouvent ils y aportent des vivres, pour les ofrir au mort, ou plutôt pour les donner en proie aux corbeaux.

Je leur ai vu célébrer tous les ans à Nyſampatnam une fête qui me paroiſſoit fort étrange. Une heure avant jour, ils vont ſe faire enterrer juſques au cou; ce qui ſe pratique, entre-

au-

autres, par ceux qui ont fait quelque vœu. Leur tête demeure ſeule au-deſſus de la terre, ornée de joïaux & de fleurs. D'autres ſe font enterrer la tête, & ont le corps dehors. D'autres ſe couchant font bêcher un peu de terre ſur eux. D'autres ont des maniéres auſſi étranges, & l'on ne ſait à quoi tout cela peut aboutir.

Ils demeurent en cet état juſqu'au lever du Soleil, qu'un d'entre eux vient, comme ſi c'étoit un de leurs Dieux, auſſi extraordinairement acoutré que ce qui ſe fait eſt extraordinaire. Il a le corps & le viſage peints, portant un ſabre nud d'une main & de l'autre un arc & des fléches. On amène après lui un bouc, qu'on ſacrifie dans le lieu où ſe font toutes ces poſtures. Il en prend le ſang & en aſperge ceux qui ſont veautrez dans la terre, ou enterrez, & ils ſe relèvent auſſitôt pour s'en retourner dans leurs maiſons.

Ce même jour-là chaque famille mène un bouc dans un certain lieu marqué, & on l'y ſacrifie. On laiſſe la tête pour la recompenſe de celui qui l'a tué, & on emporte le corps pour faire feſtin dans la famille. Voilà quelles ſont les ſolemnités de cettre rare journée.

Le matin en ſe lavant le viſage, ils ſe tournent vers le Soleil, & en ſe retournant quelquefois ils lui font une eſpèce de revérence avec des ſignes de leurs mains. Les Bramines hommes & femmes, ſe vont ſouvent baigner dans des étangs & dans des viviers, & ceux qui demeurent le long des riviéres s'y baignent. Ils plongent la tête pluſieurs fois dans l'eau, afin de ſe laver auſſi, à-moins que l'eau ne ſoit trop froide, ne faiſant alors que s'en aſperger la tête, au-lieu de la plonger dedans.

Lors-qu'il ſe fait une éclipſe de Lune, ce qu'ils

qu'ils ſavent bien prévoir & calculer, ils vont à grandes troupes, hommes, femmes & enfans, ſe baigner dans la mer. Ils font même 20. à 30. lieuës pour cela, & ceux qui en ſont trop loin vont ſe baigner dans les plus grandes riviéres; ce qui eſt un éfet de ſuperſtition, vu-qu'ils croient que les bains faits dans cette circonſtance les lavent de leurs péchez.

La premiére fois que je vis l'étrange & éxécrable pratique que les femmes obſervent de ſe brûler avec les corps de leurs maris morts, j'étois avec Jean van Weeſick. Nous fûmes avertis de ce qu'on alloit faire, & nous fûmes ſur le lieu. Le frére du mort vint au-devant de nous, nous remercier de l'honneur que nous faiſions à ſon feu frére. Nous vîmes un creux de 10. à 12. piés en quarré, & de la hauteur d'un homme, environné de bois, & dans le fond quantité de charbons ardens. Il y faiſoit auſſi-chaud que dans le four le plus ardent.

De-là on nous mena chez une femme en préſence de qui l'on danſoit, ou joüoit des inſtrumens, & l'on mâchoit de la betelle avec des airs fort-gais. Nous lui parlâmes pour la détourner de ſon deſſein. Elle nous répondit, que nôtre conſeil la couvriroit d'infamie; qu'après avoir tant aimé ſon mari, il ne ſeroit pas honnête de l'abandonner, & de ne vouloir point lui tenir compagnie dans l'autre monde.

Enſuite elle ſe leva, & nous aïant préſenté de la betelle, elle s'en fut vers la riviére, pour s'y baigner & ſe purifier; puis elle mit ſur elle une chemiſe ſoufrée, diſtribua ſon collier, ſes pendans d'oreilles & ſes braſſelets à ſes parens, ſortit de ſa maiſon & s'en alla au bûcher, en fit le tour, & levant les mains, ſe jetta d'un air

gai

gai & ſatisfait dans le creux, où on la couvrit de bois ſec, & d'autres matiéres préparées pour cet éfet. On y jetta auſſi quelques pots d'huile, afin-que le braſier fût plus ardent, & que les flammes la dévoraſſent plus vîte. Au moment qu'elle ſauta dans le feu, les Prêtres, les parens & les autres aſſiſtans ſe prirent par la main, & hurlérent pendant un quart d'heure. C'étoit une femme des plus conſidérables, qui n'avoit que 24. ans, & qui laiſſoit un enfant de 3. mois après elle.

La ſeconde femme à qui je vis faire ce funeſte manége, étoit âgée d'environ 50. ans. Elle pratiqua les mêmes cérémonies; mais ce qu'il y eut de différence eſt que quand elle fut au milieu du feu, elle le trouva ſi chaud qu'elle tâcha de s'en tirer, & l'eût fait, ſi les aſſiſtans ne l'en euſſent pas empêchée. Un Bramine de nos voiſins s'étant noïé, fut mis ſur un gros bûcher, où ſa femme alla ſe mettre auprès de lui, le baiſant, & le prenant entre ſes bras. Alors on vint la couvrir impitoiablement d'un gros monceau de bois, où l'on mit le feu, avec de l'huile qu'on y jetta, & ils brûlérent enſemble. L'horreur que nous avions euë des deux premiéres éxécutions que nous avions déja vuës, nous empêcha d'aller voir celle-ci, & 3. ou 4. autres, où nous fûmes invitez.

Dans les lieux où les Maures dominent, cette barbare extravagance n'eſt pas tolérée, étant regardée comme contraire à leur Loi. Deux fois que des femmes étoient entrées dans cette frénéſie, en des lieux où je me ſuis trouvé, & que tout étoit prêt pour l'éxécution, on envoia les en empêcher. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré qu'on fait prendre à ces malheureuſes cer-

tai-

taines drogues qui leur troublant le cerveau, leur ôtent le ſentiment de ce qu'elles vont faire.

Les Benjanes tiennent l'immortalité de l'ame. Ils diſent que ſelon qu'on a bien ou mal vêcu, l'ame entre dans le corps d'une bête bonne ou méchante. Je me ſuis ſouvent entretenu avec des Bramines, au ſujet de leur croïance: mais il paroît qu'ils n'ont pour fondement que des fables pleines de ſens impénétrables, & de queſtions inutiles. Ils font beaucoup de vœux pour des pélérinages, & ſur-tout pour aller viſiter certaines Pagodes, particuliérement celles qui ſont vers le Gange, & encore plus celle où ils diſent qu'eſt enterrée la tête de Rama Raga, autrefois Souverain de tous ces païs-là, avant que ſes vaſſaux ſe fuſſent ſoulevez contre lui. Ils diſent qu'il y a tous les ans un prodigieux concours de peuple à ce tombeau.

Il y a encore une autre Pagode pour laquelle ils ont une dévotion extraordinaire. Elle eſt dans la ville de Tripetti, au païs des Gentives, & les peuples y vont auſſi en foule. J'ai vu beaucoup de gens porter des vivres par ofrande hors de la ville, ſous un certain arbre, où ils aſſuroient qu'ils étoient conſumez peu après qu'ils étoient oferts; mais j'étois fort perſuadé que tout le miſtére conſiſtoit dans la voracité des corbeaux, qui revenoient à tout moment à cet arbre, ſous lequel ils trouvoient ſi ſouvent à manger. Les uns diſoient qu'ils faiſoient ces ofrandes à Dieu; mais ceux avec qui nous avions quelque familiarité nous avoüoient que c'étoit au Diable, parce qu'ils voioient bien que nous le reconnoiſſions.

Ils ont beaucoup de reſpect pour les Pélérins de profeſſion, quoi-que ce ſoient des gueux pleins

pleins d'audace & d'éfronterie, & de francs garnemens. J'ai connu une certaine femme & toute ſa famille, qui aiant eu beaucoup d'enfans, & entre-autres pluſieurs filles, qui étoient tous morts, fit un vœu qu'en cas qu'elle eût une fille qui reſtât en vie, elle conſacreroit ſon bonneur à Dieu, & en feroit une proſtitution publique; ce qu'elle éxécuta en éfet, & ſa fille s'eſt abandonnée à tous allans & à tous venans. Elle avoit près de 30. ans, quand je partis de ce païs-là. Voilà de quelle nature, à-peu-près, ſont les vœux qu'ils font, & les fruits de leurs pélerinages.

Ils obſervent auſſi le chant des oiſeaux. Au matin, en ſortant de chez eux, ils prennent bien garde aux rencontres qu'ils font, & en tirent de bons ou de mauvais préſages pour ce qui leur arivera pendant la journée. S'ils font une ſiniſtre rencontre, ils s'en retournent dans leurs maiſons, ou s'arrêtent juſques-à-ce qu'ils en aient fait une meilleure, & que quelque choſe d'un augure plus favorable ait paſſé devant eux. Ils tiennent auſſi qu'il y a dans le jour & dans la nuit certaines heures qui ſont funeſtes, dequoi ils prétendent avoir connoiſſance par le cours des étoiles, qu'ils obſervent éxactement. Pendant ces heures là ils ne s'apliquent à rien: ils n'entreprennent ni de trafiquer, ni de cultiver la terre, ni de ſe mettre en chemin pour voiager, ni aucune autre choſe que ce ſoit: ils atendent qu'elles ſoient paſſées. Quand quelqu'un éternuë une ſeule fois, c'eſt un mauvais préſage. Ils ont mille autres ſuperſtitions folles & damnables, dont il faut prier Dieu qu'il les retire, les illuminant par ſa grace, & les faiſant revenir de ce profond aveuglement.

Lors-que les hommes travaillent, dans leurs maiſons, dans les campagnes, ou ailleurs, ils n'ont qu'un ſimple morceau de toile, comme un mouchoir, ſur leurs parties naturelles. En d'autres tems ils ont un eſpèce de tablier noüé, autour de leur ceinture, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Ceux qui demeurant dans les villes, converſent avec les gens qui y ſont, ou qui ſont à leur ſervice, portent des Cabaies.

Les femmes ont ordinairement un vêtement qui a douze Cobydas de long, & 2. de de large, qu'elles ſe noüent premiérement autour de la ceinture, puis au-deſſus de l'épaule droite. Elles ne ſe couvrent jamais la tête, ſi ce n'eſt quelquefois qu'elles y font paſſer le bout de ce grand morceau de toile qui eſt noüé ſur leur épaule. Il y en a pourtant qui portent un eſpèce de petit corps, qui leur deſcend depuis le cou juſques ſous le ſein, & ſous les bras aux-quels elles l'attachent, & par-derriére juſqu'au-delà des épaules, ce qui eſt comme une grande gorgerette; mais elles ont toûjours le corps nud depuis le ſein juſqu'à la ceinture. Les enfans, garçons & filles, demeurent tout-à-fait nuds, juſqu'à l'âge de 4. ou 5. ans.

Le travail à quoi ils s'apliquent eſt la culture de la terre, ſemer, moiſſonner, planter & provigner; & outre cela ils s'ocupent beaucoup à faire du ſel. Ils ſèment des racines longues d'un empan & demi, mais guéres groſſes, & qui ſervent aux teintures rouges. Il y faut avoir beaucoup d'égard, car on y peut être aiſément trompé, venant beaucoup meilleures dans un endroit que dans l'autre. Celles qu'on eſtime le plus croiſſent dans l'iſle de Tambrève, vis-à-vis de Nyſampatnam: enſuite ce ſont celles de

Gan-

Ganſam & celles de Manar, quand elles en ſont éfectivement. La couleur où elles ſont emploiées ne paſſe point; au-contraire plus on lave les étofes où elle eſt miſe, plus le rouge en eſt beau.

Ce païs-là raporte par an à ſon Roi plus de 1700000. pagodes. Souvent en voiageant au-travers du Roiaume je me ſuis étonné du grand revenu qu'il produit, ne ſachant d'où l'on peut tirer tant d'argent, car le peuple y eſt pauvre, & mène une miſérable vie. Ceux même qui ſont riches n'oſent le faire paroître, ni en vivre plus à leur aiſe, parce-que quand les Gouverneurs le ſavent, ils ne manquent pas de prétexte pour les ruiner, prenant ocaſion de quelqu'une de leurs actions, où à-peine y aura-t-il ſeulement une ombre de faute.

Ils ne ſont pas propres dans leur manger; & ne le ſont qu'extérieurement dans leurs perſonnes, hommes & femmes ſe lavant ſeulement ou ſe baignant, une ou deux fois le jour, en de l'eau froide, ou chaude. Comme les uns & les autres portent les cheveux longs, ils ſe lavent la tête d'huile, tous les 10. 12. ou 15. jours, ceux qui en ont le moien ſe ſervant d'huiles odoriférentes, n'y laiſſant aucune ordure.

Les Maures qui ſont dans ce païs-là tirent toute leur ſubſiſtance du Roi. Les Perſans ſont ceux qui ont le plus de crédit à ſa Cour. Cette nation eſt la plus ſuperbe & la plus orgueilleuſe de toutes celles qu'on voit aux Indes, & pille les autres, dans les lieux où elle a part au gouvernement. Ces gens-là font métier de prêter à uſure, & ne craignent pas de prendre au-moins 4. pour 100. chaque mois, & 5. pour 100. lors qu'ils prêtent à des Gouverneurs, ou

à des perſonnes qu'ils ſavent être fort-preſſées. C'eſt principalement par cette voie qu'ils s'enrichiſſent, ſuçant les Gentives & les épuiſant juſqu'à la moëlle, ſans épargner leur propre nation, quand l'ocaſion ſe préſente.

Les principales fortereſſes du Roïaume ſont Condiveri, Condepouli & Golconda, quoiqu'il y en ait pluſieurs autres moins conſidérables, comme je l'ai vu en voiageant. Condiveri conſerve tout le pais qui eſt au-deçà de la riviére, & le met à couvert contre les Gentives. Ils tiennent que c'eſt une place imprenable, à-moins que ce ne ſoit par trahiſon, ainſi qu'elle fut priſe par les Maures, il y a 34. ou 35. ans.

Il y a toûjours dans cette fortereſſe des proviſions de vivres pour 2. ans. Elle ne manque jamais d'eau. L'iſſuë en eſt par un ſentier plein de détours, & dans un lieu fort-haut, n'étant acceſſible par aucun autre endroit.

Sur le haut de la montagne où elle eſt ſituée il y a aſſez d'eſpace pour ſemer des grains. La plupart de la garniſon eſt de Gentives. Ils y ſont comme en eſclavage, n'oſant deſcendre que très-rarement dans la ville, ou n'y deſcendant jamais. On y entretient auſſi quelque cavalerie.

La fortereſſe de Condepouli eſt à-peu-près ſemblable. Les garniſons de chacune de ces places conſiſtent en 3. ou 4000. ſoldats, ou du-moins devroient monter à ce nombre: mais les Commiſſaires & les Oficiers d'intelligence enſemble n'y en tiennent pas plus de 2000. & profitent de la paie de ceux qui manquent.

Ceux qui peuvent ſe rendre maître de ces 2. places, le ſont bien-tôt de tout le plat pais: car étant ſur des montagnes, où il n'y a d'accès que par

par un ſeul endroit impraticable pour peu qu'on trouve de réſiſtance, il faut que tout céde à ceux qui les tiennent. Les autres forts de Naudigen, de Ragamandraga, & d'Eclour, ne peuvent pas faire une grande réſiſtance. Le principal Oficier qui ait inſpection ſur ces forteresſes, eſt un Maure, qui a ſous lui quelques Naicques, qui ſont Gentives; il gouverne le plat pais qui en eſt voiſin.

Le Roïaume eſt diviſé en Gouvernemens qu'on aferme tous les ans. Les noms de ceux que je connois ſont, Condiveri, Bellum, Corde, Venicorde, & Nyſampatnam. Ils ſont tous au-deçà de la riviére, & Condiveri eſt le chef de tous les autres. Les fermes en produiſent tous les ans, en argent, en ſerges, en ſel, en toiles peintes & autres 40000. pagodes.

Condepouli, Maſulipatnam, Naglawance, Sandrapatla, Gelapondi, Ecour, ſont 5. places des villages de la dépendance deſquelles ſe tire la principale partie de l'indigo qu'achétent les Hollandois & les autres Marchands, pour le tranſporter du côté du Nord, à Chaul, & à Dabul. Mais on n'en a point tiré depuis 2. ans, à cauſe de la guerre qui a réduit ces gens-là dans la derniére miſére; c'eſt-à-dire, la guerre que les habitans de Nyſamyca ont contre les Portugais de Chaul.

Ragamandraga Tatepaque eſt une iſle qui a d'un côté la mer, & de l'autre la riviére de Narſapour Petais, qui ſe décharge dans la mer proche de Perour. Cette iſle eſt très-fertile, & abonde en diverſes denrées. La riviére de Narſapour Petais eſt fort large: on pourroit faire ſur ſes bords des doublages, & conſtruire des vaiſſeaux de 400. tonneaux. Mais on n'en peut

ſortir aiſément qu'au mois d'Octobre, que commence la mouſſon des vents de Nord. Le bois dont on ſe ſert pour les conſtructions, deſcend du haut païs ſur l'eau.

On fabrique, dans le Gouvernement de Ragamandraga, quantité de Betilles, des Salamporis & des Parcalles. A Tatepaque on fabrique des Dongrais, qui ſont nommez Dongrais de Peta, des Betilles; & à Naſapori & Condepouli, quantité de fines Parcalles.

Maſulipatam, ou Maſulipatnam, fournit du ſel, du ris, quelques ſerges, mais qui ne ſont pas ſi bonnes que celle de Nyſampatnam; des toiles & quelques autres marchandiſes, dont les fermes montent par an à 180000. pagodes. Les droits de Nyſampatnam ſont afermez 55000. pagodes. Le Gouverneur qui y eſt preſentement en donne bien 1000. pagodes de plus, parcequ'il a ſous fermé d'un autre.

De cette ſomme de 55000. pagodes le Roi en donne au Gouverneur pour ſes gages & pour ſa dépence, & aux autres Oficiers qui ſont avec lui dans le gouvernement 8000. pagodes, & les habitans de Nyſampatnam lui en donnent 5000. Mais très peu de ſes domeſtiques ſont paiez en argent. Il les paie en ris-ſale, en ſel, & en grains qu'il leur compte à un tiers plus cher qu'ils ne valent. Les principaux Oficiers, comme le Sabandar, le Prêtre, le Juge, & quelques autres, ſont paiez en argent.

Le Gouverneur fait une groſſe dépence & entretient un train tel qu'il n'y en a point dans nos païs de l'Europe qui en ait un plus magnifique, & qui le porte plus haut que lui. Le Gouvernement conſiſte dans la ferme des droits du Roi, qui ſe renouvelle tous les ans, & ſe donne

au

au plus ofrant, qui pour s'enrichir gouverne avec beaucoup de dureté, & accable tellement les habitans, qu'ils ſont tout-à-fait à plaindre. Les Gouverneurs, paient leurs fermes en 3. termes de 4. mois en 4. mois. S'ils gagnent du bien ce n'eſt pas ſans peine. Il faut qu'ils travaillent furieuſement; encore eſt-il incompréhenſible comment ils peuvent lever ce qu'ils donnent, & ce qu'ils retiennent.

S'ils n'ont pas achevé de paier au bout de l'an, ils ſont le plus ſouvent ſi maltraitez de coups, que de leur vie ils ne ſe rétabliſſent en parfaite ſanté, comme cela eſt arivé de mon tems. Quelques profits qu'ils faſſent ils crient toûjours comme s'ils perdoient; car comme l'envie régne extrémement parmi ces gens-là, quand on ſait qu'ils ont beaucoup gagné, on ne manque pas de les charger de quelque accuſation qui les fait tomber dans la diſgrace de leur Prince, qu'ils l'aient meritée, ou non.

On ne parvient à aucun emploi que par préſens, ou par intrigue. La plupart des Gouverneurs, ou Fermiers, ſont des Bramines, ou des Benjanes; gens ruſez s'il en fut jamais, éxercez en toutes ſortes de filouteries, qui ſavent admirablement paier de paroles, & s'accommoder aux tems, qui s'humilient juſqu'à l'extrémité, quand ils ont beſoin de quelqu'un pour quelque afaire particuliére, & ſont importuns juſqu'à l'éfronterie.

Peu de Maures veulent entrer dans les fermes; mais ils recherchent volontiers les commiſſions d'Inſpecteurs ſur la conduite des Gouverneurs qui les ont, & qui ſont obligez de leur faire de gros préſens, pour leur faire fermer les yeux. C'eſt par là que les plaintes des

pauvres ne peuvent venir jusques aux oreilles de ceux qui ont l'autorité en main, pour les raporter au Roi, afin-qu'il y soit pourvu ; & c'est aussi par cette voie que tout le pais est ruiné.

Ainsi les Gouverneurs n'ont qu'à gagner le Sabandar & quelques autres Oficiers, pour avoir la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Car en aiant leurs témoignages, ils se disculpent facilement auprès des Tréforiers, des Inspecteurs généraux, & de ceux qui ont les fermes générales. Souvent même ils leur font voir qu'il s'est trouvé quelque empêchement à ce qu'ils aient pû lever, comme à l'ordinaire, tous les droits qui leur étoient afermez, & ils obtiennent diminution de leurs fermes. Cependant ils font la plupart de ces choses si grossiérement, ou si impudemment, qu'on ne le connoît pas, que quand on le veut bien ignorer ; il arive quelquefois que quand les Gouverneurs sont poussez à bout, les Sabandars & les Inspecteurs ordinaires se trouvant participer à leurs friponneries, reçoivent le même châtiment.

Je n'ai pu découvrir qu'ils eussent aucune Loi écrite, ni aucun tribunal pour les afaires criminelles ; quoi-que quelquefois quand on a surpris des voleurs, on les empale, ou on leur coupe la tête, qu'on met au bout d'une perche. Une des Princesses filles du Roi, étant morte, on suplicia toute une famille, sur le soupçon qu'elle avoit été ensorcelée par ces gens-là.

Il arriva une fois à Masulipatan que des voleurs s'y rendirent au soir, comme gens de conséquence. Un d'entre eux étoit porté dans un palanquin, en homme de considération. Ils logérent dans la maison d'un Maure où ils volérent, & étant surpris ils usérent de violence. Le bruit

bruit aiant fait aſſembler le peuple, ils s'enfuirent, mais il en fut pris un qui étoit bleſſé. Néanmoins après l'avoir retenu un peu de tems en priſon, il fut relâché, ſans recevoir aucun châtiment. En général ils ne ſont pas ſanguinaires.

C'eſt dans les mois de Fèvrier, Mars, Avril & Mai, qu'on voit le plus de voleurs. Cela vient de ce que les riviéres ſe ſèchent alors, & qu'on les peut traverſer. Ils pillent ſouvent des villages entiers; les habitans qui ſont d'un des côtés de chaque riviére allant inſulter ceux qui ſont de l'autre. Il ne fait pas ſeur de voiager en ces tems-là. Les voleurs ſe tiennent le jour dans les bois, ou dans les montagnes, & les habitans de certains villages leur vont porter des vivres, à condition qu'ils les épargneront. Ces deſordres ſont ceux dont les Gouverneurs Fermiers ſe mettent le moins en peine. J'ai même ouï aſſurer que quelquefois ils s'entendent avec les voleurs, & partagent enſemble.

L'année des Gentives eſt auſſi compoſée de 12. mois, & commence environ le 20. de Mars. Celle des Maures ſe régle par les Lunes, & commence le 10. de Janvier. Ils y font entrer 13. Lunes, & la partagent en trois ſaiſons, celle de la chaleur, qui commence en Mars & finit en Juin; celle des pluïes, qui commence en Juillet & finit en Octobre; & celle du froid, qui commence en Novembre & finit en Fèvrier. Il fait aſſez froid en ce pais-là aux mois de Décembre & de Janvier. Depuis la mi-Mai juſqu'à la mi-Juin il y fait de ſi-grandes chaleurs, par un vent qui vient du Nord, que quelquefois on a une peine extrême à les ſuporter. Quand on tourne ſon viſage du côté du vent,

il ſemble qu'on ſoit à l'ouverture d'un four ardent. Le bois & la pierre jettent auſſi une chaleur incroiable, mais on trouve l'eau qu'on boit fort-froide.

Dans cette ſaiſon il y a toûjours quelqu'un que les chaleurs font mourir, ſouvent par leur imprudence; parce-qu'étant trop échaufez ils boivent du lait, ou de l'eau, ou qu'ils en boivent trop. Ce fut ce qui fit mourir nôtre compatriote le Sieur Pierre Iſaacſz, & j'ai vu mourir de la même maniére pluſieurs Gentives. Si l'on voiage en ce tems-là, on ne peut marcher que juſqu'à 9. heures du matin, & il ne faut recommencer qu'à 3. heures après midi. C'eſt un grand plaiſir de voiager quand les chaleurs ſont paſſées. Ils diviſent les jours & les nuits en 8. parties, mettant 60. heures dans le jour naturel comme nous 24.

Il y a double poids & double meſure dans tout le Roïaume. En quelques endroits le Candi, ou la Bare, eſt de 380. livres: en d'autres elle eſt de 500. livres. Un candi contient 2. Mans. Un man 8. Bijs. Un bijs 5. Ceers. Un ceer 24. Tols. Ce ſont là les meſures.

Il y a 4. ſortes de monnoies, des Pagodes, des Fanons, des Neüels, & des Caſſes. Les Marchands étrangers y portent preſentement des Sérafins, des Larins, & des Réales. Un Pagode fait 15. Fanons, un Fanon 8. ou 9. Neüels, un Neüel 3. 4. 5. ou 6. Caſſes, un Sérafin 16. à 17. Fanons, un Pagode 7. ou 8. Larins, une Réale, 10. ou 10. & demi, ou 11. Fanons.

Les fruits qui croiſſent dans ce pais ſont des Mangas, ou Mangens, des Bananes, des Limons, des Grenades, des Anaſſes ou Ananas en abondance, des Oranges, des Citrons, des james,

mes, mais il y en a peu de ces derniers. Il y a auſſi une ſorte de pomme de la groſſeur des plus groſſes ceriſes, avec un petit noïau au-dedans. Il y a des Jamodes qui ſont tout-noirs & aigrets. Les arbres qui les produiſent ſe trouvent en quantité dans toutes les Provinces, & en certains endroits on en voit des bois entiers, dont on ſe ſert pour faire des ouvrages de charpente. Ils fourniſſent un bruvage fort-agréable, quand il n'eſt pas falſifié.

On voit encore par-tout des arbres qui portent les tamarins. Tous les ans au moins d'Avril, on tranſporte quantité de raiſins de Golconda vers le bas pais, où les eaux ſomaches rendent la terre ſi-mal diſpoſée, que la vigne n'y peut croître. On trouve auſſi dans toutes les Provinces un grand nombre d'arbres de Raies, & pluſieurs autres ſortes d'arbres ſauvages.

Il y a diverſes eſpèces de bêtes privées, & de ſauvages, des tigres, des éléfans, des ours, des léopards, des chats-civettes, une multitude de guenons, des cerfs qui ont par-tout ſur le corps de petites taches blanches, & qui étant mordus par des ſerpens, n'en ſoufrent aucune autre incommodité que celle de perdre une plaque blanche qui leur tombe. Ils ont des cornes comme ceux de nôtre pais.

On y en voit encore d'une autre ſorte, qui n'ont point de taches, qui portent les cornes droit en haut, tournées comme ſi c'étoit un tour de vis, étant fort-luſtrées, & fort agréables à voir. Lors qu'on en rencontre de petits, on peut les rendre auſſi privez que des chiens, & s'en faire ſuivre par-tout où l'on veut, les faire manger à la table & dans la main.

Il y a quantité de renards, & de ſerpens, dont

dont quelques-uns ſont ſi venimeux, que ceux qui en ſont mordus meurent ſur le champ. Il y en a d'une autre eſpèce, dont les habitans diſent, qu'on en a vu qui avoient la tête où les autres ont la queuë. Mais ce n'eſt qu'une reſſemblance de tête; car on prétend que chaque demi-année ils changent; que leur tête ſe ferme & que leur queuë s'ouvre pendant ſix mois; puis pendant ſix autres mois leur queuë demeure fermée & leur tête ouverte. Il y en a encore quantité d'autres qu'on nomme Cobra Toppella, qui ſont auſſi très-venimeux.

Il y a des élans, des belettes, des porc-épics, & beaucoup de bêtes qui nous ſont étranges; une eſpèce de rats de campagne, qui tirent ſur la couleur de roſe, & ſont d'un excellent goût; une multitude innombrable de bêtes privées, de bœufs, de vaches, de buffles, de brebis, de chévres de trois ſortes; mais il s'en faut beaucoup qu'elles ne donnent autant de lait que celles de nos Provinces.

Tous les chevaux y ſont petits, mais très-propres à voiager, & ſoutiennent mieux la fatigue que ne font les grands chevaux du pais, qui ſont fort lâches. Mais on y en mène de Patane: ſurtout ceux d'Arabie & d'Ormus y ſont fort eſtimez.

Dans le même mois de Mars 1618. étant arivez à Maſulipatnam, nous fûmes bien reçus du Gouverneur, qui nous fit donner une veſte d'étoſe d'or, & nous fit conduire à nôtre logis par les danſeuſes publiques. Les marchandiſes que nous avions portées, furent auſſi-tôt venduës argent comptant. Il y avoit même des gens qui venoient nous aporter leur argent, avant-que nous puſſions leur faire la livraiſon, de-peur de n'en avoir pas.

En-

Enſuite je partis avec Samuel Kint, qui avoit été Sous-gouverneur de Paliacatte, pour aller à Bantam. Nous relâchâmes à Achin, où il ſe fait un gros commerce de poivre. Après la permiſſion du Roi, j'allai à terre trouver le Commandant que nous y avions, nommé Corneille Comans, qui étoit venu dans le vaiſſeau *le Faucon*, pour traiter avec le Roi, au ſujet de Ticou & de Priaman. Nous fumes enſemble lui porter un préſent, afin d'obtenir la liberté du commerce. Pour paroître devant lui, on nous fit prendre des habits à la mode du païs, par où l'on nous marquoit que nous étions les bienvenus, & l'on nous renvoya ſur des éléfans. Le lendemain nous vîmes un combat d'éléfans privés & ſauvages, qu'on fit battre enſemble.

Mais ce qui nous fit grand pitié, fut de voir le traitement que reçut celui qui avoit la garde de l'éléfant du Roi. Parce-qu'il étoit venu un peu trop tard, il fut livré à l'éléfant ſur lequel le Roi étoit aſſis, qui le prit 3. fois avec les dents, l'enleva, & le jetta en l'air, ſi-bien qu'il fut tout briſé & mourut ſur la place. Perſonne n'oſa lui donner le moindre ſecours, ni même faire ſemblant de s'apercevoir de ſon infortune.

Le Roiaume d'Achin eſt au bout ſeptentrional de Sumatra par les 4. degrès 28. minutes de latitude Nord. On y recueilloit autrefois beaucoup de poivre; mais maintenant il s'y en recueille peu, le Roi aiant fait couper la plus grande partie des arbriſſeaux, & fait ſemer du ris en leur place.

Ce Prince eſt continuellement en guerre avec ſes voiſins, ſur-tout avec le Roi de Johor, quoi-qu'il en ait épouſé la Sœur. Ses ſujets le redoutent beaucoup à-cauſe des tirannies qu'il

éxerce sur eux, inventant sans ceſſe de nouveaux genres de mort & d'autres ſuplices, pour avoir le plaiſir de les tourmenter.

S'il arive qu'un homme, ou une femme faſſe la moindre faute, ou ſeulement quelque choſe qui lui déplaiſe, il faut quelquefois que toute ſa race en patiſſe. Il ne ſe paſſe guéres de jours qu'il ne faſſe ſuplicier quelqu'un. Faire couper le nez, les mains, ou les jambes, n'eſt qu'un jeu à quoi il s'éxerce ordinairement puis il envoie les mutilez en éxil dans l'iſle Pulo Wai, vis-à-vis d'Achin. Il a de belles galéres & de beaux canons de fonte. Entre-autres il en a un qu'on charge de plus de 125. livres de fer. Il entretient un grand nombre d'éléfans.

Je vis le Roi de Pahan, dont celui d'Achin a conquis le païs, & tranſporté à Achin plus de 10000. de ſes habitans, qui couroit après ce dernier comme les gens du commun. On tient que le Roi d'Achin a fait cacher dans un trou en terre plus de 25. bares, ou bahars d'or, chacune du poids de 360. livres.

Lors-que nous eûmes expédié nos afaires à Achin, & que j'eus fait charger à mon bord le poivre que nôtre Commandant y avoit, je pris la route de Jaccatra, par le détroit de Malacca. Quand nous fûmes par le travers de la ville de ce nom, nous y ancrâmes aſſez proche pour voir au cadran quelle heure il étoit, & par conſéquent pour en bien contempler la ſituation. Enſuite nous allâmes faire de l'eau à l'iſle de Carimon, qui eſt devant le détroit de Sincapura, & où il y a de fort-grands arbres, qui peuvent ſervir à faire des mâts, même à des carraques.

Après cela nous fûmes relâcher dans la riviére de

de Jambi, où le Sieur André Souri trafiquoit & achetoit du poivre pour la Compagnie. Nous y déchargeâmes quelques paquets de mouchoirs & de toiles. Cette riviére de Jambi, ou Jambai, eſt par les 50. minutes de latitude Sud, dans l'iſle de Sumatra. Il la faut remonter 25. lieuës pour venir à nôtre loge. Le poivre s'y vendoit alors 6. réales & demie de huit le picol, qui eſt de 120. livres. Autrefois on en tiroit juſqu'à 1100. laſtes, mais à preſent on n'en tire pas plus de 900. On l'amène du païs des montagnes dans des canots qui deſcendent ſur la riviére.

Le 7. de Novembre 1618. nous terrîmes à Jaccatra, où nous aprîmes, avec beaucoup de ſurpriſe, que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il ſe fortifioit pour réſiſter à ſes ennemis. Nous y vîmes une comette à queuë, qui paroiſſoit ſur ce païs-là.

Le 11. de Décembre 1618. je me rembarquai ſur l'*Ange*, pour retourner à Suratte. Nous rencontrâmes proche du cap Pontam Java, un Vliger de Java, monté par un Flamand de Bantam, qui nous aprit que les Anglois s'étoient emparez par trahiſon d'un de nos vaiſſeaux, nommé *le Lion Noir*, qui venoit de Patane; ce qui nous fit prendre la réſolution de retourner à Jaccatra.

Sur cette nouvelle que nous y portâmes, il fut jugé à propos de fortifier nôtre loge, & de la mettre en état de défenſe contre les inſultes des Anglois. On l'entoura donc de paliſſades, & l'on y éleva des rempars de terre.

Les Javanois aiant vu nos travaux, commencérent auſſi à ſe fortifier; & nous qui vîmes qu'il falloit périr, ſi nous n'étions pas en état de

de nous maintenir, nous entreprîmes de faire de nôtre loge un fort capable de réſiſter aux aſſauts de ceux qui voudroient l'ataquer, & chacun y travailla de toute ſa force.

Ainſi dans un tems où les Hollandois ne penſoient à rien moins qu'à s'emparer d'une place dans les Indes, n'y à s'en aproprier par aucune autre voie, aïant aſſez d'afaires ſur les bras, la néceſſité les contraignit d'en ocuper une, & d'y bâtir une forteresſe, qui eſt devenuë leur boulevart. Ils doivent cet établiſſement à la jalouſie des Anglois, qui ne croioient pas que la guerre qu'ils leur faiſoient leur dût procurer cet avantage. Les hommes forment des projets, & Dieu diſpoſe des événemens.

Le Roi qui vit de quelle conſéquence étoit nôtre entrepriſe, & qui autrefois avoit eu de nous du canon, fit faire des batteries; ſi-bien que de part & d'autre on fut ſur la défiance, & l'on pouſſa les ouvrages avec le dernier empreſſement. Mais les Javanois étant infiniment plus forts de monde, & aiant les matériaux à ſouhait, avançoient beaucoup plus leurs travaux, que nous les nôtres. Ils dreſſérent dans une nuit une batterie de cables, de bois & de terre dans la loge des Anglois, vis-à-vis nôtre nouveau cavalier, & y auroient fait un fort capable de nous empêcher l'entrée de la riviére, ſi l'on n'y eût pourvu.

Le Dimanche 23. de Décembre 1618. le Conſeil s'etant aſſemblé, & aiant conſidéré nôtre perte comme certaine, & que toutes nos afaires alloient être ruinées dans les Indes, il fut réſolu qu'on tiendroit ferme, qu'on continuëroit à ſe fortifier, & qu'on agiroit ofenſivement. Pour cet éfet le Commis le Fèvre fut envoié

voié à la loge des Anglois, afin de leur déclarer que s'ils n'ôtoient la nouvelle batterie qu'ils avoient fait élever, nous la détruirions.

Les Anglois s'en excuſérent, diſant, que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ſes gens, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'y toucher, & n'en avoient pas auſſi l'intention. Dès-que le Fèvre fut ſorti de leur loge, les Javanois y entrérent, & l'ocupérent. Nôtre Général fit auſſi prendre les armes à tous ſes gens, & leur ordonna de ſe tenir prêts pour le premier coup de cloche.

A ce ſignal, j'allai avec ma troupe mettre le feu au quartier de la tranchée. Pierre Dirckſz le mit au quartier des Chinois, & Pierre van Ray à la loge des Anglois & à la batterie. On tira ſur nous cinq coups de canon de l'angle qui avançoit dans la riviére; mais ils ne firent aucun mal. Alors les Javanois commencérent auſſi à tirer de la ville. Les ſemelles des ſouliers d'un Charpentier auprès de moi furent emportées, & les deux talons du Commis Jooſt Grendel le furent en même tems, avec la jambe d'un ſoldat. Le boulet étoit de 4. livres, & il bondit de terre dans la porte.

Le Gouverneur m'ordonna de faire tirer ſur la ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi elevé, afin de voir ſi l'on pourroit faire bréche dans la muraille. On y tira 50. coups de canon de demi-calibre, avant la nuit, ſans rien abattre, & nous ceſſâmes pour épargner la poudre. Les gens de la ville ne demeurérent pas en reſte. Nous eûmes ce jour-là 15. hommes de tuez, 3. Hollandois, & 12. Noirs, & 8. ou 10. de bleſſez.

La ville de Jaccatra, dans l'iſle nommée la grande Java, eſt ſituée par les 6. degrès 10. mi-

minutes, à 12. lieuës de Bantam, vis-à-vis de la riviére, & entourée d'une bonne muraille de pierre rouge. Il y avoit alors un cavalier fort élevé avec du gros canon, & des rempars au-dessous, dont on nous incommodoit fort, aussi-bien que d'un bastion à l'entrée de la riviére, que le Roi fit boucher avec des estacades, pour nous empêcher d'en sortir.

Nôtre loge consistoit dans un nouveau bâtiment, nommé Maurice, qui régnoit sur la riviére; & dans le vieux nommé Nassau, au côté méridional. Il y avoit au côté septentrional une courtine de terre, le long du rivage, & une palissade de 9. piés de hauteur, & de 7. d'épaisseur, sans parapet, si-bien que les ennemis nous y voioient à découvert, & il y avoit 3. angles ouvers au côté oriental, où étoit à-demi élevé du côté de la ville le cavalier, sur lequel il y avoit 2. piéces neuves de canon de fonte de demi-calibre. L'angle qui étoit sur la riviére, du côté du logement de Maurice, étoit élevé de 2. piés au-dessus du rez de chaussée, & entouré de quelques défences contre une irruption, mais non à l'épreuve du mousquet, il y avoit dessus 2. piéces de canon de fonte, & 5. piéces, grosses & petites, d'une autre sorte d'artillerie.

L'angle qui étoit au Nord-est, & qui regardoit la mer, étoit de même hauteur que la courtine, avec des palissades jusques au parapet, & un toit de bois pour se garantir de la pluie, avec 7. autres piéces, grosses & petites, de la même artillerie. Au côté du Nord-est il n'y avoit point encore d'angle commencé, quoi que bien néceſſaire: il n'y avoit qu'une défense faite de bambouc au logement de Nassau, & une galerie

rie d'où l'on pouvoit tirer du mousquet.

Le lendemain le Général m'établit Capitaine Major de toute la compagnie. On continua tout le jour à tirer sur la place, & l'on travailla sans cesse à relever le cavalier qui s'étoit éboulé; & comme nous étions à découvert en tirant, nous fûmes obligez de nous couvrir de nos belles toiles, & de marchandises de prix.

Un Lieutenant nommé Abraham Jansz, aiant été commandé avec 30. soldats & matelots, pour aller se rendre maître de la batterie des ennemis qui étoit de l'autre côté, à l'entrée de la riviére, demeura sur la place avec 7. hommes, par leur peu d'expérience. Cet incident aiant encore relevé le courage des Javanois, ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant la batterie du cavalier, & élevérent malgré nous une autre batterie dans le quartier des Chinois, proche du logement de Nassau.

La nouvelle de ce commencement de guerre aiant été portée à Bantam, le Pangoran fut fort irrité de ce que le Roi de Jaccatra, avoit souffert que nous eussions fait des travaux, & de ce qu'il ne s'y étoit pas opposé dès l'abord. Néanmoins quoi-qu'il fût animé depuis longtems contre le Roi à-cause de nous, comme il craignoit que si nous demeurions vainqueurs, nous n'allassions aussi l'ataquer, il envoia du secours à Jaccatra. D'ailleurs les Anglois ne cessoient de l'animer, & lors-qu'ils aprirent que nous avions brûlé leur loge & leur batterie, ils voulurent aussi brûler la nôtre à Bantam; mais le Pangoran ne le voulut pas permettre.

Le 27. de Décembre 1618. après avoir passé les jours & les nuits à travailler à nos ouvrages, le Général fit faire une revuë, où nos gens se trou-

trouvérent être 240. hommes en état de porter les armes, en y comprenant 80. Noirs. Ils furent tous distribuez en deux compagnies, l'une sous mon commandement, & l'autre sous celui du Sieur Carpentier. Il y avoit en tout, avec les femmes & les enfans, plus de 350. personnes.

Le 29. onze vaisseaux Anglois venant de Bantam parurent à la vuë de nôtre flote. Le lendemain le Général Coen, par l'avis du Conseil, m'aiant autorisé pour commander en Chef dans la loge, se rendit à bord pour faire tête aux ennemis, & atendre dans le détroit de la Sonde nos vaisseaux qui devoient venir. Il laissa pour Capitaine sous moi Jean de Gorcum, Pilote du *Lion d'Or*, & pour Conseiller Pierre van Ray Sous-commis.

Le Général monta *le Vieux Soleil* qui revenoit du Japon avec une cargaison très-riche, & il avoit sous son pavillon le *Delft*, *le Lion d'Or*, *les Armes d'Amsterdam*, *l'Ange*, *le Faucon*, & *le Chasseur*, qui avoient presque tous leurs cargaisons entiéres. Sur le soir, 400. hommes de Bantam vinrent à Jaccatra par la riviére d'Anque.

Le 31. le Général Coen mit à la voile, & porta sur les Anglois; mais comme il étoit obligé d'aller trop près du vent, il ne les put joindre. La flote Angloise alla enfin moüiller l'ancre à une portée de mousquet de la sienne, avec le pavillon rouge, & le Général envoia un Trompette dans un canot tout-proche du bord du Général Coen, qu'il ne voulut pas aborder, pour le sommer de se rendre, à-faute dequoi les Anglois protestoient d'aller le prendre; sommation qui fut acompagnée de termes injurieux, & de grosses menaces.

Le lendemain 1. de Janvier 1619. les deux flo-

flotes s'étant miſes ſous voiles, les Anglois ſe retirérent, & on les perdit de vuë. Le 3. nôtre Général paſſa par le travers de Jaccatra pour aller à Amboine. Il nous envoia un canot avec 7. hommes, 8. demi-barils de poudre, & une lettre pour moi. Les Anglois, après l'avoir ſuivi quelque tems, revinrent à la rade de Jaccatra, au nombre de 18. vaiſſeaux; de-ſorte que nous nous vîmes aſſiégez par les Javanois ſur terre, & par les Anglois ſur mer. Les Javanois tâchérent de nous empêcher d'avoir de l'eau: mais ce fut vainement. *Le Lion Noir* que les Anglois nous avoient pris tout chargé, fut brûlé de nuit avec ſa cargaiſon juſqu'à la quille.

Le 13. qui étoit un Dimanche matin, le 4. angle de nos retranchemens, du côté du logement de Naſſau, étant achevé, je fis planter de nouveaux drapeaux ſur tous les quatre angles, de chacun deſquels je fis battre la ville. Cette nouvelle batterie d'un 4. angle, qui n'avoit pas encore été vuë, & ces 4. drapeaux nouvellement arborez, cauſérent tant de terreur aux habitans, que le lendemain nous trouvâmes, proche du vieux logement, des billets écrits en Javanois, où il étoit parlé de paix, & comme perſonne ne pouvoit aſſez bien les lire, & encore moins écrire, on prit le parti d'y répondre en Chinois, ou en Malais, & d'envoier quelqu'un, avec une banniére blanche, porter la réponce.

Cette réponce, preſentée au bout d'un bâton où il y avoit une banderole blanche, fut reçuë par un Javanois qui la porta au palais. Sur le ſoir le Secretaire du Sabandar étant venu proche de nôtre fort, auſſi avec une banniére blanche, demanda au nom du Roi de pouvoir

voir nous parler. Je fis mettre tous nos gens sous les armes, & le Secretaire s'étant desarmé, entra & donna une lettre du Roi, qui déclaroit qu'il avoit intention de vivre en paix avec les Hollandois, comme il avoit fait auparavant, sauf ses droits sur la loge. On lui répondit sur le champ qu'on ne souhaitoit que la paix, moiennant qu'elle se fît avec sincérité; sur quoi le Secretaire s'en retourna, disant qu'il aporteroit le lendemain la réponce.

Cependant les Javanois sortirent en foule de derriére leurs batteries, courant par-tout sans plus rien craindre, & nous fûmes obligez de leur défendre d'aprocher davantage. Ils ne laisférent pourtant pas de passer devant la loge pour aller pêcher. Le lendemain nous reçûmes une autre lettre, par laquelle, autant que nous la pûmes entendre, le Roi nous prioit d'envoier quelqu'un auprès de lui, disant qu'il nous donneroit des otages. Nous deputâmes le premier Commis Evert Hermansz, avec Josef de Natelaar, & le Docteur de Haan.

Les otages nous aiant été délivrez, ils allérent trouver le Roi qui ne vouloit point entendre parler de paix jusqu'au retour du Général Coen, à moins que nous ne ruinassions le cavalier, & le nouvel angle; & nos Députés s'en revinrent avec cette courte réponse.

Le lendemain on nous renvoia deux otages, & de nôtre côté nous députâmes le Pasteur Adrien Jacobsz Hulsebos, Evert Hermansz, & le Docteur de Haan, qui déclarérent que nous étions fort-disposez à vivre en paix & à faire alliance avec le Roi; mais que pour le present nous ne pouvions abattre nôtre cavalier, ni ruiner aucun autre de nos ouvrages, vû-que les Anglois fai-

faiſoient tous leurs éforts, par intrigues & ouvertement, pour nous détruire: que ſi le Roi avoit intention de renouveller ſincérement ſes alliances avec nous, & de nous permettre de continuer paiſiblement nôtre commerce, nous ceſſerions nos travaux, & ne ferions plus de nouveaux retranchemens, juſqu'à la venuë de nôtre Général, à-condition que le Roi n'en feroit plus auſſi.

Ce Prince ne voulant point entendre à ces propoſitions, ni rendre de réponce, nos Deputés lui demandérent s'il vouloit donc la guerre, ou la paix, & s'il falloit ôter les banniéres blanches, & tenter le ſort des armes? Le Roi répondit enfin; Oui, Oui, je voi que les Hollandois veulent la guerre; mais il n'importe. Enſuite il commença de ſe plaindre des pertes que cette guerre lui avoit cauſées; & dit que les Hollandois avoient encouru la peine de 4000. reales, dont on étoit convenu dans le Traité fait avec le précédent Général, s'ils venoient à faire la guerre au Roi, ou aux Anglois; de-ſorte qu'on connoiſſoit bien qu'il n'avoit en vuë que de tirer de l'argent. Les Députés lui répondirent qu'ils me feroient leur raport, & qu'ils ne doutoient pas que je ne facilitaſſe la paix. Le Roi parut irrité de leur réponce, & alors les Députés lui demandérent ce qu'il lui plaiſoit donc de me faire dire. Il répondit, *Tida Mau Candati*; ſur quoi ils ſortirent & revinrent à la loge.

Le lendemain on vit revenir dans nôtre fort des Orancaies pour otages. Je renvoiai auſſitôt des Deputés, qui trouvérent le Roi aſſis au milieu des Oficiers de ſa Cour, & des principaux des troupes de Bantam. En entrant

au

au quartier du Comte, nos gens rencontrérent 3. Commis Anglois, qui leur dirent de quitter leurs armes, & de ſe laiſſer bander les yeux, pour être ainſi conduits devant le Roi & devant leur Général. Ils répondirent qu'ils n'en vouloient rien faire, qu'ils venoient pour négocier avec le Roi, & qu'ils n'avoient point d'afaires avec le Géneral des Anglois.

Ils parlérent fort aigrement du Général Coen, & l'acuſant d'être la cauſe de cette guerre, ils dirent beaucoup de calomnies contre lui. Enfin ils ſe mirent en devoir de ſe ſaiſir des perſonnes des Députés, contre le gré du Comte, & de les entraîner. Mais à la fin après-que nous eûmes vu le Roi, & conféré avec lui, ſans pouvoir rien conclure, le Comte nous eſcorta lui-même, & nous fit repaſſer à nôtre fort; dequoi les Anglois outrez prirent les armes contre les Javanois.

Après midi le Comte revint demander ſi nos Députés vouloient aller avec lui au baſtion de Wattincx, trouver le frére du Roi, qui avoit pouvoir & commiſſion pour traiter avec nous. Lors-qu'ils furent auprès de ce frére, qui étoit le Dommagon, il recommença d'éxagérer les pertes que cette guerre avoit cauſées, & à prouver que nous avions encouru la peine des 4000. réales, en conſéquence du Traité par lequel nous nous étions engagez, de ne point faire la guerre aux Anglois dans ſon païs.

Enfin il déclara que puis-que nous ne voulions point abattre nôtre cavalier, ni ruiner le dernier angle que nons avions fait, & pour les dédommagemens prétendus en conſéquence du Traité, il falloit que nous païaſſions au Roi une ſomme de 8000. réales. Les Députés répon-

pondirent qu'ils n'avoient pas fait la guerre aux Anglois ſans raiſon; qu'ils avoient ſoufert des pertes auſſi grandes & plus grandes que celles du Roi; & que cependant ils nous feroient leur raport.

Je fis aſſembler le Conſeil pour délibérer ſur cette demande de 8000. réales; car nous n'étions pas fort bien pourvus de poudre: nous craignions encore qu'on ne nous empêchât d'aller prendre de l'eau, auquel cas nous n'aurions pu tenir deux mois contre les Javanois & les Anglois joints enſemble: nous faiſions une perte très-conſidérable par l'uſage que nous étions contrains de faire de nos belles toiles pour nous couvrir dans nos ouvrages: nous ſouhaitions fort de mettre le comptoir de Bantam en ſureté, afin d'avoir moien de faire donner des avis, au ſujet des Anglois, aux vaiſſeaux de nôtre nation qui pourroient venir de l'Europe: enfin nous ſavions que de 4. mois nous ne pouvions recevoir de ſecours de nôtre Général qui étoit allé aux Moluques.

Par ces conſidérations il fut réſolu qu'on offriroit 6000. réales au Roi, 5000. en argent, & 1000. en toiles; à-condition que les Traités faits avec les Généraux Pierre Both & Gerrit, ſeroient obſervez comme ils l'avoient été auparavant; que nôtre fort demeureroit dans l'état où il ſe trouvoit, juſques au retour du Général Coen, ou des premiers vaiſſeaux qui reviendroient des Moluques; & que les Anglois ne pourroient faire leurs logemens ſi-près des nôtres, qu'ils avoient fait auparavant, afin de prévenir les inconvéniens qui en pourroient réſulter. Enfin on devoit encore requérir que les Javanois, ni les Chinois ne pourroient bâtir

qu'à 20. toiſes du fort. Cette Réſolution étoit datée du 18. du Janvier 1619.

En conſéquence les Députés étant retournez pour avoir audience, ils ne purent l'obtenir. Le lendemain ils furent mandez par le Comte, & trouvérent le Roi acompagné de ſes deux fréres, l'un Prêtre, l'autre Dommagon, & de quelques Oficiers, à qui ils leurent l'arrêté dans nôtre Conſeil, après l'avoir fait traduire. Le Roy y donna ſon conſentement, & en ſigna l'Acte que le Comte m'aporta dans le fort, me le délivrant en préſence des Oficiers qui l'acompagnoient, & de nos gens devant qui il fut lu.

Alors je donnai ordre qu'on arborât par-tout des pavillons blancs, & chacun fit éclater ſa joie. A la priére du Sabandar je lui donnai la ſomme & les toiles dont on étoit convenu; & dans le même jour je reçus divers préſens du Roi.

Le 22. de Janvier, il m'envoia le Sabandar avec quelques autres Oficiers, me prier de vouloir, par amitié & conſidération pour lui, à l'éxemple des précédens Généraux, aller le viſiter, & voir partir les troupes de Bantam. Sur cette propoſition j'aſſemblai le Conſeil, & le priai d'y faire de ſérieuſes réflexions parceque j'y trouvois beaucoup de difficulté, & que la choſe étoit d'une dangereuſe conſéquence, ajoûtant néanmoins que je m'en raportois à leur avis, & que je ne craignois pas de m'expoſer dans les ocaſions où ils jugeroient que l'interêt de la Compagnie le demanderoit.

Suivant la délibération du Conſeil, j'allai à la Cour avec le Docteur de Haan, 5. ſoldats, & un jeune garçon de ſervice, & j'y portai des pré-

préſens. Dès-que je fus arivé & voulus m'aſſeoir, je fus environné & fait priſonnier par une troupe de Javanois, ce qui fut un grand malheur pour moi, & un grand bonheur pour la Compagnie; car de la maniére que les Javanois & les Anglois avoient concerté leurs trahiſons, il nous eût été impoſſible de ne nous y pas laiſſer ſurprendre, & de conſerver nôtre fort juſqu'à la venuë de nôtre Général, puis-que les Anglois avoient déja ſecrétement planté 16. piéces de canon ſur leur nouveau logement.

Je fus donc conduit devant le Roi & devant le Général Anglois, qui me firent lier piés & mains, & le reſte de mes gens ne fut pas mieux traité. On m'ordonna d'écrire à ceux de nôtre fort, de ſe rendre inceſſamment, ou-bien qu'on les y contraindroit, & qu'on ne feroit quartier à perſonne. Ce billet fût porté par le garçon Négre du Commis Houtbraken, qui étoit arivé là de Bantam le jour précédent.

Dès-qu'on eut été averti de la trahiſon, nos gens fermérent la porte du fort, & recommencérent à ſe retrancher, répondant qu'ils ne pouvoient prendre ſi-promtement la réſolution de ſe rendre. Vers le ſoir le Commis Houtbraken vint me trouver, & me dît qu'il avoit été envoié par le Pangoran de Bantam pour procurer nôtre paix avec le Roi. Je fus d'avis qu'il retournât promtement à Bantam, pour demander du ſecours au Pangoran, & tâcher par ſon moien de me faire délivrer, afin-que nous puſſions nous maintenir juſqu'à la venuë du Général, en lui faiſant des ofres d'une groſſe recompenſe; car le tems qu'il avoit cherché étoit venu, & il avoit alors ocaſion de pêcher en eau trouble.

Le lendemain deux Anglois qui entendoient le Flamand, vinrent avec le Sabandar m'ordonner d'écrire encore à ceux du fort de ſe rendre, de ceſſer de planter du canon, d'abattre le cavalier, & qu'on leur donneroit un navire Anglois pour ſe retirer. La réponce des Hollandois fut qu'ils avoient réſolu de ſe défendre juſqu'à l'extrémité. Pendant cette négociation les Anglois firent porter de nouveau canon à terre; ils firent de gros préſens au Roi, & lui prêtérent encore 2000. réales de huit.

Le 29. du même mois de Janvier 1619. ceux du fort envoiérent ofrir 2000. réales pour ma rançon. Le Roi non-ſeulement refuſa l'ofre, mais il me fit lier & garotter, & m'envoia par 2. Anglois ſur le rempart, à l'endroit où donnoit la batterie du cavalier, faiſant en même tems ſommer le fort de ſe rendre, faute dequoi il l'ataqueroit le lendemain, & n'y laiſſeroit perſonne envie, s'il le pouvoit prendre. Lors-que je fus ſur le rempart, je connus que ſi l'on n'eût pas jugé à propos de faire ceſſer le feu continuel que la batterie de nôtre cavalier avoit d'abord fait deſſus, elle auroit bien-tôt fait tomber la muraille.

Je fus donc la préſenté avec la corde au cou; mais au-lieu de crier à nos gens de ſe rendre, je les exhortai de toute ma force à ſe défendre courageuſement. Les Javanois en aiant connoiſſance me retirérent, & me traînérent ſur le pavé juſqu'au palais. Le même jour les Anglois tirérent dans le fort des fléches, où il y y avoit des billets atachez, par leſquels ils ofroient des conditions favorables, ſi l'on vouloit ſe rendre, ſi-non ils proteſtoient qu'ils ſeroient innocens du ſang qui ſeroit répandu. Enſui-

ſuite Dael leur Général écrivit une lettre à-peu-près de la même teneur, à quoi l'on jugea qu'il étoit inutile de répondre.

Le lendemain nos gens en reçurent un autre, qui portoit; Que pour prévenir toute éfuſion de ſang de part & d'autre, on lui remît entre les mains le fort & tout le canon: qu'il donneroit la vie à tous ceux qui y étoient de quelque nation qu'ils fuſſent, & qu'il les garantiroit de la violence des Javanois: que ſi quelqu'un vouloit prendre ſervice parmi les Anglois, il auroit les mêmes gages qu'il avoit eu, & qu'on lui en donneroit encore deux mois pour argent d'engagement: que le Roi avoit agréé toutes ces conditions: qu'on eût à lui faire réponce, ſi l'on ne vouloit qu'il fît joüer le canon tout-à-l'heure, que ſi l'on avoit intention de capituler, on pouvoit lui envoier des Députés, & qu'il donneroit des otages.

Le Conſeil du fort voiant que le Roi & les Anglois avoient fait enſemble un Traité pour détruire les Hollandois, & pour raſer la place; que leurs batteries étoient prêtes; que les banniéres de guerre étoient arborées; qu'il n'y avoit plus de poudre dans nôtre fort que pour un jour; qu'il n'y avoit pas moien de tenir juſqu'au retour du Général Coen, qui ſelon toute aparence, ne pouvoit revenir de plus de 4. mois; que beaucoup de nos gens étoient malades; que les fatigues continuelles acableroient bien-tôt les autres; que le nouveau logement ne pouvoit être aſſez promtement muni de terre pour réſiſter au canon; il fut réſolu qu'on capituleroit avec les Anglois, parce-que le Général Coen avoit dit à Jaques le Fèvre, que ſi l'on étoit obligé de rendre la

place, il aimoit mieux que ce fût aux Anglois qu'aux Javanois. Cette Réſolution fut ſignée de 20. perſonnes le 30. de Janvier 1619. & aprouvée des Bourgeois qui étoient dans le fort.

Le lendemain le Général Anglois envoia un Commis dans la place, & le Capitaine Jean van Gorcum alla le trouver; mais on ne put rien conclure pour cette fois. Le 1. de Février 1619. le même Capitaine fut mandé par le Roi, auprès de qui ſa négociation n'eut pas plus de ſuccès. Néanmoins y étant retourné après midi, on convint des articles ſuivans.

Savoir, que le fort, le monde & les munitions de guerre demeureroient au pouvoir des Anglois: que les marchandiſes, l'argent & les joïaux demeureroient au Roi: que les Anglois nous donneroient un vaiſſeau bon & capable de naviger, monté de 2. piéces de canon, avec 50. mouſquets, 20. piques, un baril de poudre, des voiles, des ancres, des cordages, & des vivres pour 6. mois: que le Roi nous donneroit 2000. réales en argent, moiennant quoi nous promettions de faire voiles à Coromandel, ſans relâcher en aucun lieu ſur la route: que tous les Chrétiens qui étoient dans le fort ſeroient libres: qu'un jour après la ſignature de la capitulation ils ſe retireroient dans l'iſle de *** avec 6200. réales & leur bagage, ſans être inſultez par les Javanois, ni par qui que ce fût: que ceux qui n'étoient pas Chrétiens demeureroient aux Anglois, à la réſerve des Japonois: qu'aucun des priſonniers, ou de ceux qui pouvoient porter les armes, ne pourroit ſervir de 9. mois contre les Anglois: que les priſonniers ſeroient relâchez, pour aller rejoindre leur troupe.

Que

Que d'un autre côté, ils s'obligeoient à fournir aux Hollandois 2. vaiſſeaux Anglois, pour ſe défendre de toute inſulte, pendant-qu'on équiperoit le vaiſſeau qui les devoit tranſporter: que le Général Anglois leur donneroit un paſſeport qui leur ſerviroit juſques-à-ce qu'ils euſſent rejoint leur Général: que juſques-à-ce qu'on eût livré le fort, il en ſortiroit douze des principaux qui y étoient, ſavoir, Van Ray, le Paſteur, 2. Sous commis, 2 Aſſiſtans, 2. Sergeans, 2. Canoniers: qu'en leur place il y entreroit 4. Anglois & 4 Orancaies Javanois, & pas un Javanois de plus, tant que les Hollandois y ſeroient.

Cette capitulation fut ſignée le 1. de Février 1619. par Wydurck Rama Roi de Jaccatra, par Thomas Dael Général, & tous les Oficiers de ſon Conſeil, & tous ceux du fort.

Dès le ſoir, toute l'argenterie du Général Coen fut délivrée au Général Dael; mais on ne voulut pas me permettre d'aller ce ſoir-là dans le fort. Le lendemain matin, voici ce qui ſe paſſa pour le bonheur de la Compagnie.

Le Pangoran de Bantam, ému des promeſſes que je lui faiſois faire par Houtbraken, & d'ailleurs jaloux de la proie qui alloit tomber au Roi de Jaccatra, fit partir promtement le Dommagon avec 2000. hommes, pour empêcher nôtre accommodement, & pour m'emmener. Le Dommagon étant arivé fut trouver le Roi, qui ne ſe doutoit de rien, & lui rendit une lettre du Pangoran. Comme en la lui rendant il vit qu'il n'y avoit preſque perſonne avec ce Prince, il lui mit le poignard ſur la gorge, & en même tems ſes gens ſe rendirent maîtres de toutes les avenuës, puis de toute la ville.

Le Roi ſe voiant au pouvoir du Dommagou qui le menaçoit de lui ôter la vie, conſentit à tout ce qu'il voulut. Ce fut-là comme un préſage de la deſtinée qui l'attendoit; car enfin il fut chaſſé de ſon Roïaume avec ſes femmes & ſon fils aîné, & s'en alla plus avant dans le païs, d'où il fut pourtant contraint de revenir, pour gagner ſa vie à pêcher avec un canot.

Les Anglois me voiant tiré de leurs mains & mené a Bantam & leur entrepriſe renverſée, demandérent la permiſſion de rembarquer leur canon, de ſorte que le fort ne demeura plus environné que des habitans de Bantam, qui pour paroître nos amis, y portoient des rafraîchiſſemens, à-condition que nos gens ne travailleroient point aux fortifications.

Pour moi je fus mené à Bantam, & étroitement gardé dans le palais du Roi, quoi-que l'on m'y fit des careſſes, dans l'eſpérance que le Général Coen rendroit le fort à ce Prince. Cependant ceux qui y étoient travailloient le plus ſecrétement qu'il leur étoit poſſible à perfectioner les ouvrages, & ſelon le conſeil que je leur donnai, ils le nommérent Batavia, & mirent ce nom en groſſes lettres ſur le portail. Les fortifications étant en érat, nos gens firent des ſorties ſur les Javanois; ce qui me mit pluſieurs fois en danger d'être poignardé.

Le 25. de Mars 1619. le Général Coen moüilla l'ancre ſous le fort de Batavia. La flote qu'il amena des Moluques étoit compoſée de 17. vaiſſeaux. Il trouva mauvais qu'on eût donné un nom au fort ſans ſon conſentement, & le fit éfacer. Le lendemain aiant débarqué ſes gens, au nombre de 12 drapeaux de ſoldats & de matelots, il prit le 30. du mois la ville de

Jac-

Jaccatra ſans réſiſtance, n'y aïant eu des nôtres que 2. hommes de tuez, & 3. du côté des Javanois.

Auſſi-tôt il en fit raſer les murailles, & abattre les maiſons; puis le 8. d'Avril il ſe rendit devant Bantam, où il envoia ſur l'heure nous demander au Pangoran, avec 70. autres priſonniers qui avoient été pris ſur *le Lion Noir*.

Ces propoſitions furent dures à entendre, & le Pangoran s'en prenant à moi, me menaça de me faire tuer. Le lendemain le Général lui, écrivit par deux perſonnes qui lui dirent encore de bouche, qui ſi nous n'étions tous à bord dans 24. heures, on ſauroit bien nous aller prendre. Sur cette menace le Pangoran en fit embarquer 63. dans la vieille chaloupe du *Lion Noir*, mais il me retint encore avec 7. ou 8. autres.

Au ſoir étant ſeul avec moi, il me dît qu'il me comparoit à un petit oiſeau, qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, qui mangeoit des meilleurs morceaux de ſa table, & en recevoit pluſieurs autres bons traitemens. L'oiſeau dit un jour au Roi, il eſt vrai que vous me faites beaucoup de bien, mais de quoi me ſert-il? Permettez-moi qu'au-moins une fois je me ſerve de mes aîles: je vous promets de revenir dans la cage dorée où je ſuis ſi-bien gouverné. Le Roi ſe fiant ſur ſa promeſſe lui laiſſa prendre ſa volée. L'oiſeau revint en éfet, mais ce ne fut pas pour rentrer dans ſa cage. Il me voulut faire entendre qu'il craignoit mon retour.

Enfin on me relâcha auſſi le lendemain avec les autres qu'on avoit encore. Je retournai avec la flôte à Batavia, où je fus reçu avec joie par les gens du fort, qui avoient ſi ſouvent craint pour ma-

ma vie. Enſuite le Général me renvoia devant Bantam, avec une flote, pour en retirer tout ce que je pourrois. Il y eut beaucoup de Chinois qui ſe rendirent à nôtre bord, & je les envoiai à Batavia. Je reçus ordre du Général d'en faire déclaration au Pangoran, qui répondit que cela ne lui importoit nullement, & que ces gens-là iroient où ils voudroient, ajoûtant qu'il l'avoit bien dit, que l'oiſeau s'envoleroit & qu'il reviendroit, non pour rentrer dans ſa cage, mais pour faire envoler les autres oiſeaux avec lui.

Le 2. d'Août 1619. je commençai les hoſtilités contre Bantam, quoi-que nous euſſions encore 11 de nos gens dans la loge qui y étoit. Nous titâmes ſur la ville, & primes une troupe de pêcheurs, dont 2 ne voulant pas ſe rendre priſonniers, furent tuez.

Le 20. d'Octobre, il y eut un homme ſur le *Dordrecht*, l'un des vaiſſeaux de nôtre flote, qui prit mon couteau, & l'avala avec le manche, & avec cela un clou de fer ardent. Un autre but à trois traits un plein baril de quart, qui contenoit 12 friſons.

Le 11. de Novembre, j'allai, avec 6 vaiſſeaux & un yacht qui étoient ſous mon commandement, de Bantam à Pulo Panian, croiſer ſur les Anglois. Le lendemain le Gouverneur Houtman, qui montoit le *Ouëſtfriſe*, vint ancrer auprès de nous à la rade où nous étions.

Depuis le 11. de Juillet juſques au jour que nous partîmes de devant Bantam, nous prîmes 9 jonques grandes & petites, tant de Bantam que de quelques Chinois; 15. tingans; 18. vlîgres; 7. Javanois; 34. femmes; & 132. Chinois, dont la plupart venoient à nous volontairement, dans le deſſein de quitter Bantam, &

& de s'habituer avec nous. Nous prîmes 12. laſtes de ris, 8. laſtes de radys, 500. livres de cire, quantité d'éparres & d'autres bois.

Le 15. de Décembre, nôtre flote, forte de 28. vaiſſeaux, fut moüiller à la rade de Bantam. Le 28. le Général, par l'avis du Conſeil, détacha les vaiſſeaux *la Fidélité*, *Tholen*, *le Cerf*, *Samſon*, *l'Ours* & *le Chien*, pour croiſer dans le détroit de la Sonde, ſur 3 navires Anglois qu'on atendoit d'Angleterre, & je devois les commander.

Le 4. de Janvier 1620. je renouvellai mon engagement au ſervice de la Compagnie pour 3 ans. Comme les vaiſſeaux qui devoient croiſer dans le detroit, proche de Cracatau, y étoient déja; & que leur nombre fut augmenté juſqu'à 12 j'allai avec Willem Janſz. les re joindre; & en atendant le butin que nous eſpérions faire, on fit autant de bois qu'on put.

Cependant nous découvrîmes *le Bul* vaiſſeau Anglois, qui étoit entré dans le détroit. Le navire que je montois nommé *le Vieux Soleil*, & 1 galeaſſe, portérent auſſi-tôt ſur lui. Je le contraignis d'amener, & de venir moüiller ſous le pavillon. Il nous aprit que la paix étoit faite entre eux & nôtre Compagnie, & nous en montra des lettres qu'il nous mit en main, nous aſſurant qu'il étoit ſuivi de près d'un yacht de la Compagnie, qui en aportoit la nouvelle. Je mis à la voile avec lui, & le menai à Batavia, où nôtre venuë ſurprit extrémement le Général Coen. Nous y anerâmes le 27. de Mars 1620.

Le 13. d'Avril, le Général fit partir le yacht *le Cerf*, & le vaiſſeau Anglois *le Bul*, pour aller porter à la flote les nouvelles de la paix, & il me commanda de les conduire enſuite juſques

au-delà du détroit de la Sonde, & d'empêcher qu'aucun Anglois n'allât à Bantam, ſans être acompagné de quelqu'un de nos gens. Selon cet ordre les Anglois n'y envoiérent qu'une chaloupe avec un Commis Hollandois, à qui l'on ne voulut pas donner audience.

Ainſi le 15. nous remîmes à la voile, & courûmes vers le détroit, où nous rencontrâmes, ſur le minuit, la flote Angloiſe, forte de 11. vaiſſeaux. Mais comme je crus ne devoir pas aller ainſi la nuit me mettre au milieu d'eux, puis-qu'ils n'avoient pas encore eu nouvelle de la paix, je portai le cap ſur la côte de Sumatra, juſques au quart du jour, afin de m'aprocher d'eux à la pointe de jour. Ils étoient ancrez ſur la côte de Java, & leur vaiſſeau *le Bul* les avoit déja joints avec nôtre yacht. Cependant ils n'arborérent point de pavillon blanc; ſur quoi je pris mon cours vers Batavia, donnant avis de leur venuë à nôtre flote & à nôtre Général.

Les Anglois voiant que je me retirois, firent force de voiles pour me ſuivre; mais ils furent obligez de moüiller l'ancre ſous Pulo Panian, avant-que de pouvoir me joindre. Je tirai 5. coups de canon, & l'Amiral me répondit de 9. J'envoiai mon premier Commis à ſon bord, afin de lui dire que s'il tenoit la paix pour faite, il pouvoit paſſer avec nous au-delà de Bantam, parce-qu'ils étoient auſſi en guerre avec la Régence de cette ville.

Le matin du 11. le Général Coen ariva ſur nous avec 13. navires, outre ceux qui étoient devant Bantam, ſi-bien que nôtre flote étoit compoſée de 17. vaiſſeaux. Il fit jetter l'ancre au vent des Anglois. Je fis tirer 3. coups & ame-

amener mon pavillon ; & le Général les salüa de 9. le Vice-amiral de 7. & tous les autres chacun de 3. L'Amiral Anglois répondit de 25 le Vice-amiral de 20. & les autres à proportion ; tout cela se passant à la vuë de Bantam. Les Anglois envoiérent 3 Commis à bord de nôtre Général pour le saluer.

Alors les deux flotes furent ancrer ensemble à la rade de Bantam, étant composées de 29 vaisseaux, 17 Hollandois & 12 Anglois. On envoia 2 ou 3 fois du monde à terre pour parler au Pangoran, qui ne voulut point donner audience ; sur quoi nôtre Général resolut de se retirer à Batavia, & d'y emmener la plus grande partie de la flote.

Les Anglois demandérent qu'on leur acordât un logement à Batavia, dans l'endroit où le leur avoit été ; mais comme c'étoit tout-proche de nôtre fort, on leur en fit refus ; & on leur assigna une autre place qui étoit proche du lieu où avoit été le palais du Roi, dequoi ils ne parurent guéres contens.

Le 9. de Juin 1620. la paix entre les Anglois & nous aïant été publiée, on en fit des réjoüissances dans le fort & sur les vaisseaux.

Commission.

„ Nous Jean Pieterſz. Coen, Général de „ tous les forts, villes, païs, comptoirs, na- „ vires, yachts, chaloupes, & du commerce „ des Indes, pour L. H. P. les Seigneurs Etats „ Généraux, S. E. le Prince Maurice ; & les „ Sieurs Directeurs de la Compagnie des Indes „ Orientales, dans les Provinces Unies, A tous „ &c. Savoir faisons qu'aiant jugé expédient „ d'envoier le navire *les Armes de Zélande* avec „ une considérable cargaison à la Mocha & à

„ Suratte, & de faire établir, pour l'avance-
„ ment du commerce en ces quartiers là, des
„ Commis, des Sous-commis, des Aſſiſtans,
„ & un Chef ou Commandant ſur eux tous,
„ comme auſſi ſur le commerce de Suratte, &
„ ſur le ſus-dit navire; Nous déclarons qu'aïant
„ bonne connoiſſance des qualités, de l'expé-
„ rience &c. de Pierre vanden Broeck, nous
„ l'avons commis & autoriſé pour cet éfet, le
„ commettons & autoriſons par ces préſentes,
„ commandons & ordonnons à tous Commis,
„ Maîtres, Sous-commis, Aſſiſtans, Pilotes,
„ Oficiers, Matelots & Soldats, étant à bord
„ du-dit vaiſſeau, ou dans les comptoirs, &
„ au ſervice de ladite Compagnie, à la Mocha
„ & à Suratte, ſans en excepter aucun, de recon-
„ noître ledit van den Broeck pour Comman-
„ dant dudit navire, & Chef ſous Nous du com-
„ merce de la Compagnie dans ces pais-là, de lui
„ obéir &c. de l'aſſiſter & lui prêter la main,
„ tant dans ce qui regarde l'adminiſtration de
„ la juſtice, qu'en ce qui concerne le commerce.
„ Fait au fort Jaccatra le 14. Juin 1620. Signé
„ Coen, & Par ordonnance du Général, Theys
„ Corneliſz. Vleys-houwer Secretaire.

Le 6. de Juin 1620. je partis en qualité de Chef & Directeur des comptoirs d'Arabie, de Perſe, & des Indes, & de Commandant du navire *les Armes de Zélande*, pour aller dans la mer Rouge; & le 22. d'Août je pris terre à la ville d'Aden. Nous voïons ſouvent en cette mer, l'eau boüillonner, & s'élever auſſi rouge que du ſang, ce qui étoit cauſé par la rapidité des torrens, des ravines & la quantité d'eau qui y rouloit des terres. Quand on en puiſoit, on y trouvoit au fond beaucoup de ſable rouge; ce qui

qui donne lieu de croire que c'eſt de-la que cette mer a pris ſon nom.

Comme l'Aga reçut fort bien les gens que j'envoiai à terre avec un Interprète, j'y allai auſſi le lendemain, portant une lettre de recommandation du Soudan pour ſon Gouverneur en ce païs-là. Il me promit auſſi-tôt de me faire donner une maiſon.

Enſuite j'aſſemblai le Conſeil, où aïant remontré que la mouſſon pour aller à Surate, étoit prête à finir, & que ſelon les aparences, il ſe paſſeroit beaucoup de tems avant-qu'on pût ariver à la Mocha, ce qui feroit perdre l'occaſion du voiage de Suratte, il fut réſolu que le Commis Herman van Gil débarqueroit avec une partie des marchandiſes, pour ſe rembarquer à la premiére ocaſion, ſur des vaiſſeaux Arabes qui le meneroient à la Mocha, ſuivant le deſſein qu'on avoit; & que cependant je partirois en diligence, pour aller à Suratte, prendre poſſeſſion de ma direction ſur le commerce d'Arabie, de Perſe, & des Indes.

Ainſi Van Gil, un Sous-commis, 2 Aſſiſtans & 2 matelots, furent à terre, avec le fonds qui leur fut mis entre les mains; & après que je les eus recommandez au Gouverneur, je remis à la voile le 20. d'Août 1620. & allai relâcher à l'iſſe de Soccotora, où ſe trouve le meilleur aloë qui ſoit au monde.

Jean van der Duſſen Sous-commis, étant allé dans l'iſle y fut bien reçu, parce-qu'il y remena l'équipage d'un des vaiſſeaux du Roi, qui avoit fait naufrage à Monte-Felix.

Nôtre chaloupe étant revenuë à bord avec des rafraîchiſſemens, je la renvoiai auſſi-tôt. On y eut en troc une partie de bon aloë, un

bœuf,

bœuf, 24. brebis, 2. pots de beurre, & quantité de dattes seches. Mais les habitans ne voulurent pas laisser entrer nos gens dans la ville, & comme il fit du gros tems, & que leur chaloupe chassa sur son grapin, ils furent obligez de revenir à bord; & nous fimes voiles à Suratte.

Cette isle de Soccotora gît par les 12. degrès 30. minutes, par le travers de l'embouchure de la mer Rouge, & est fort-fertile. Elle est sous la domination de Roi de Catsini, qui se nommoit alors Sultan Amer.

Le 27. nous vimes floter des serpens, ce qui est une marque qu'on n'est pas loin de la côte des Indes. Nous trouvâmes fond sur 50. brasses, puis sur 40. 30. 20. & enfin sur 5 brasses.

Le 1. d'Octobre 1620. nous moüillâmes l'ancre à l'embouchure de la riviére de Suratte, sur 5. brasses. J'envoiai une chaloude remonter la riviére, pour demander un Lamaneur au comptoir. Sur la brune, l'eau aiant beaucoup baissé, le vaisseau toucha & fut en péril: mais le montant le remit à flot.

Je débarquai le 4. & fus fort bien reçu du Gouverneur & des habitans. Après avoir pris possession de mon emploi, j'allai à Brochia, à Camdaïa, à Amadabat, visiter les comptoirs que j'y avois déja auparavant établis. Tous les Seigneurs de ces païs la me firent des caresses, & le Gouverneur me fit présent d'un bon cheval. Ils me menérent à la chasse aux cerfs & aux liévres. Ils chassent le cerf avec des léopards, & les liévres avec des chiens. Nous en primes plusieurs des uns & des autres.

Le 20. de Novembre 1620. je renvoiai mon vaisseau *les Armes de Zèlande* à Batavia. Ensuite

ſuite j'ordonnai le Commis Wouter Heute pour Chef du commerce à la Cour d'Agra, où je l'envoiai réſider auprès du Mogol.

Le 7. de Fèvrier 1621. une frégate nommée *la Bonne Fortune*, que j'avois fait conſtruire à Gandivi, vint ancrer à la rade de Suratte: ce qui donna beaucoup de jalouſie aux Anglois & aux Maures. Le 7. d'Avril je l'envoiai à Batavia, avec une très-petite cargaiſon.

Le 26. de Juin, je vis un petit ſerpent qui avoit deux têtes aux deux bouts de ſon corps, & qui alloit un mois entier d'un côté où il étoit conduit par l'une de ſes têtes, & l'autre mois, il étoit conduit par l'autre.

Le 12. de Septembre la mouſſon commença de changer, & les vents ſouflérent du Nord. Nous vîmes paſſer un de ces orages ſubits que les Maures nomment Eléfant, qui ſont comme un Ouragan. Il ne dura qu'une demi-heure. Le 1. d'Octobre, 6. vaiſſeaux qui venoient d'Angleterre, terrirent à Suratte.

Le 20. nôtre vaiſſeau *Samſon* qui venoit de la Mocha, où il avoit laiſſé le yacht *Weeſp*, y territ auſſi. Quoi-que j'euſſe donné des paſſeports, il s'étoit rendu maître, ſur la route, d'un petit bâtiment de Cadts, place ſous la domination du Grand Mogol, & l'avoit coulé bas, après l'avoir pillé. Il en avoit encore pris 2. autres de Cananor, ville de l'Empereur de Calicut, ſur la côte des Indes, dont il avoit enlevé 2000. ducats & 4. femmes; & un 4. qui venoit d'Helick, ſur la côte d'Ethiopie, dont il avoit enlevé une partie d'or en barre, des dents d'éléfans, & d'autres marchandiſes de moindre conſéquence, & l'avoit auſſi coulé à fond.

Outre cela il avoit pris 2. bâtimens richement

ment chargez, de Dabul, ou Daboul, dont une partie des équipages avoit été miſe à terre, ſur la côte d'Arabie & le vaiſſeau en avoit amené près de 100. hommes. Le reſte avoit été envoié à Batavia, ſous la conduite d'un petit nombre de nos gens. Ces hoſtilités animérent extrémement les Maures, & expoſérent à un grand péril le fonds de la Compagnie dans les Etats du Mogol, qui montoit à plus de 6. tonnes d'or. Mais enfin heureuſement je me tirai de ce mauvais pas, malgré les éforts que les Anglois firent pour nous perdre. Car ils firent dire à la Cour qu'on voioit preſentement la vérité de ce qu'ils avoient avancé, & qu'on pouvoit connoître par expérience ſi nous étions de vrais Marchands, ou des Voleurs & des Pirates.

Le 10. de Février, je renvoiai à Batavia le *Samſon* richement chargé de marchandiſes pour le Sud & pour l'Europe. Enſuite je m'en allai à cheval, avec un nombre de mes gens, confirmer & établir des comptoirs pour la Compagnie, à Brochio, à Boodra, à Sirches, à Amadabat, & à Cambaie. Comme j'étois prêt à partir un Docteur Maure, de mes amis, vint me dire; Ce n'eſt pas aujourdhui pour vous un jour heureux; gardez-vous d'entreprendre ce voiage, & atendez juſqu'à demain, car je trouve qu'il vous en prendra mal, ſi vous vous mettez aujourd'hui en chemin.

Je mépriſai cet avis, & aiant monté à cheval je fus coucher à Brochia, ville murée & bien peuplée, où les Anglois achetoient depuis longtems des toiles de coton. Le Duc Hamet Gaan, Commandant de 3000. chevaux, & Gouverneur du lieu m'y reçut bien. De-là j'allai à Boodra ville du païs des Bonjanes, auſſi murée, & dont

dont le Gouverneur, qui étoit Colonel de 2000. chevaux, me reçut auſſi bien.

Enſuite j'allai à Amadabat, paſſant le long d'une ancienne ville ruinée, qui ſe nommoit Mamdabat, où les Rois de Guſuratte tenoient autrefois leur Cour. Mais quand le Mogol eut conquis ce Roiaume, il la fit raſer.

La ville d'Amadabat eſt belle, murée & bien peuplée. Le Duc Roſtom Gaan, Commandant de 5000. chevaux, y tient ſa Cour, pour le Mogol qu'il repréſente, & c'eſt lui qui expédie toutes les afaires du Roiaume. Il me reçut bien, & les habitans ſuivirent ſon éxemple. J'y établis un comptoir, puis j'en partis, & un cheval dont le Sous-commis qui le montoit étoit tombé à terre, & que perſonne n'oſoit prendre, me rompit pluſieurs dents; fâcheuſe avanture pour moi, qui me fit reſſouvenir de la profétie du Docteur Maure.

Nous allâmes paſſer à Sirches, petite ville, où ſe fait l'indigo. Nous vîmes un admirable tombeau d'un Roi de Guſuratte. Le lendemain nous arivâmes à Cambaie, belle ville, murée & fort-bien peuplée, ſituée ſur une riviére qui porte le même nom. Il y demeure un grand nombre de riches Marchands Benjanes. Les Portugais en fréquentoient autrefois le port avec leurs frégates; mais maintenant leur commerce y eſt anéanti.

Un vieux Marchand Benjane, qui ſe diſoit âgé de 180. ans, vint me trouver, avec ſon fils, qui ſe diſoit avoir 160. ans. Mais, autant-que nous le pûmes comprendre, ils comptent les années par les Lunes, de-ſorte que ſur 180. ans, cela feroit une différence d'environ 12. ans d'avec nôtre maniére de compter.

Lors-

Lors-que j'eus expédié mes afaires, je paſſai la riviére de Cambaie, pendant-que l'eau étoit au plus bas, pour retourner à Suratte. Car pour traverſer cette riviére il faut prendre le tems de l'ébe, la marée montant & deſcendant ordinairement de 5. braſſes. Tous les ans il y périt des gens qui ne ſont pas aſſez éxacts à obſerver le tems des mouvemens de l'eau. Comme les habitans de ce païs-là ont ouï parler d'Aléxandre le Grand, & qu'on trouve que la mémoire s'en eſt perpétuée parmi eux, je croirois facilement que ce fut ce fleuve qu'il ne put traverſer avec ſon armée.

Après 25. journées de voiage je me rendis à la loge de Suratte. Le même jour nôtre caffila, ou caravanne, y arriva d'Agra. Elle étoit de 300. chameaux chargez, dont je fis inceſſamment porter la charge à bord, & je l'envoiai à Batavia, en compagnie de la frégate *Suratte*, que j'avois nouvellement fait conſtruire.

Le 29. d'Avril 1622. un des vaiſſeaux de l'Empereur, nommé *Tocoli*, venant de la Mocha, prit terre à Suratte. Il y avoit parmi ſa cargaiſon plus de 250000. roupies, de 24. ſous la piéce; la plus grande partie pour les Marchands d'Amadabat, de Cambaie, de Suratte, & d'autres lieux.

Le même jour nous aprîmes, que le Sultan Chrom, troiſiéme fils du Grand Mogol, avoit fait étrangler de nuit, par ſes eſclaves, ſon frére aîné qui devoit monter ſur le trône après la mort de l'Empereur leur pére.

Le 4. d'Octobre 1622. l'Amiral Jaques Dedel, aïant paſſé près de Moſambique avec de gros vaiſſeaux bien-armez, y aiant détruit 3 grandes carraques Portugaiſes, à quoi-quelques

An-

Anglois lui avoient aidé, vint terrir à Suratte.

Le 10. une femme Gentive se brûla toute vive, avec le corps mort de son mari, proche de Suratte, en sa petite maison qui n'étoit que de paille. Ce fut elle qui prit la chandelle à la main, pour y mettre le feu.

Le 4. de Décembre 1622. les yachts *Heusden* & *Veesp*, vinrent de Batavia bien chargez. J'envoiai le *Weesp* & la frégate *Mocha*, que j'avois aussi fait construire de nouveau, joindre nôtre flote qui étoit devant Goa, & porter des lettres au Sieur Jaques Dedel. Ensuite j'y envoiai aussi le *Heusden* avec une riche cargaison pour Batavia & pour la Hollande.

Le 15. de Février 1623. nôtre caravane vint d'Agra, aiant été 61. jours en marche. Elle aporta 358. paquets d'indigo. Le 3. de Mars un Benjane qui n'avoit que 34. pouces de haut, vint me visiter : il étoit bien-fait en sa taille, & ses membres étoient bien proportionez. Le 2. de Juin, je reçus une lettre du Roi Sultan Amer, de Chihiri, dans l'Arabie Heureuse, qui m'invitoit à retourner trafiquer dans ses Etats, & me faisoit toutes sortes d'ofres obligeantes.

Le 1. de*** 1623. le *Schoonhove*, dont le Commis se nommoit Wollebrand Gellijnsz le jeune, vint terrir à Suratte, étant le premier vaisseau qui y soit venu de Hollande en droiture. Peu après le *Heusden*, qui revenoit de Perse, y territ aussi. Il avoit laissé en Perse, par mon ordre, Huybert Visnicht en qualité de Commis, avec un fonds pour trafiquer.

Le 12. *La Paix* & le *Weesp* vinrent de Batavia, & aportérent beaucoup d'argent & de marchandises. Puis on nous saisit tout ce que nous avions, & l'on nous garda fort étroitement,

ment, parce-que je ne voulois pas recevoir des mains des Anglois, 2. bâtimens Maures qu'ils avoient arrêtez; & nous demeurâmes en arrêt, ſans rien faire, eſſuïant beaucoup de menaces, juſques-à-ce que nous euſſions acordé avec eux.

Cependant j'envoiai *la Paix* & le *Weeſp* avec leurs cargaiſons en Perſe, pour fournir le comptoir, & en aporter des ſoies.

Enfin les Anglois & les Maures s'accordérent, & nous fûmes remis en liberté. Après le Duc m'envoia querir, & me pria de ne pas aigrir nôtre Général ſur cette afaire, me faiſant préſent de 2. habits à la Moreſque, & d'un Firman. Je travaillai auſſi-tôt à envoier les vaiſſeaux que nous avions où ils étoient deſtinez. Le *Schoonhove* & la frégate *Brochia* furent chargez de petites piéces de toile, & d'autres toiles pour mener à Batavia: & le yacht *Heuſden* partit le 19. de*** 1623. avec une riche cargaiſon, en compagnie de 2. Anglois, pour s'en retourner en Hollande. Ce fut auſſi le premier vaiſſeau qui y alla de Suratte en droiture.

Dans le même tems *la Paix* & le *Weeſp* étant revenus de Perſe, je leur fis promtement prendre leur cargaiſon, & *la paix* fit voiles le 19. de*** 1623. pour retourner auſſi en Hollande; mais le *Weeſp* partit le 29. pour Batavia.

Le 19. de Septembre, le *Dordrecht*, qui fut le 2. vaiſſeau, qui vint en droiture de Hollande à Suratte, y aporta une groſſe cargaiſon. Le 5. d'Octobre il nous vint 3. vaiſſeaux de Batavia avec beaucoup de marchandiſes.

Le 16. de Novembre, je fis partir 4. vaiſſeaux, en compagnie de 4. Anglois, aiant fait un Traité enſemble pour réſiſter à 8. galions ennemis, & à quelques autres qui étoient avec eux;

eux ; & agir ofenſivement ſuivant l'ocaſion.

Le 17. de Mars 1624. ils revinrent tous enſemble de Perſe, après avoir combattu durant 2. jours contre les galions Portugais, qui avoient été contrains de prendre chaſſe, aiant été fort incommodez dans le combat. Albert Becker, qui commandoit les Hollandois, fut tué d'un gros boulet, dès le commencement de l'action.

Ils amenérent de Perſe le Sieur Jean van Haſſel, avec Moſſabeeque, qui alloient pour Ambaſſadeurs du Roi de Perſe auprès de L. H. P. & du Prince Fréderic Henri de Naſſau.

Nôtre caravane, qui vint d'Agra, au nombre de 450. chameaux, m'amena de la part du Duc, un bouc avec une corne, qui étoit toute-droite ſur ſa tête, & qu'il falloit ſcier tous les 2. ou 3. mois, une fois d'une côté, & une autre fois de l'autre, ou-bien elle auroit gagné & ſe ſeroit étenduë ſur toute la tête. Elle m'amena encore d'Agra un cerf privé, avec qui, en allant à Brochia, nous en prîmes d'autres : car on lui avoit ataché un lacet à ſes cornes, & on le laiſſoit courir au milieu d'une troupe de cerfs ſauvages, ainſi-qu'on en voioit aſſez ſouvent, & comme ils luttoient enſemble, les cornes du cerf ſauvage s'embaraſſoient dans le lacet, & y demeurant arrêtées, mes gens alloient le prendre, & l'amenoient.

Le 23. d'Avril 1624. j'envoiai 2. vaiſſeaux à Batavia, richement chargez, & en renvoiai 2. en Hollande, qui portoient les Ambaſſadeurs de Perſe. La nuit du 27. de Mai nous eûmes un Eléfant, orage où les vents parcoururent toutes les pointes du compas avec tant d'impétuoſité, qu'ils abattirent beaucoup de maiſons & d'arbres. Il dura 6. heures. Il y avoit

avoit 40. ans qu'on n'en avoit vu qui euſſent duré ſi-longtems.

Le 3. d'Octobre 1624. 2. vaiſſeaux venant d'Amſterdam & un de Zélande, prirent terre à Suratte, & y aportérent un gros fonds de marchandiſes, ce qui nous acommoda fort. Peu de tems après nous aprîmes qu'il y avoit 9. galions Portugais devant Daman; ſur quoi je fis promtement décharger la cargaiſon des 3. vaiſſeaux, & les fis réquiper, avec un Anglois dont l'équipage ſe tint auſſi en état, pour faire tête aux ennemis, s'ils venoient les ataquer dans le baſſin de Sohalli, où ils étoient.

Le 11. 4. galions, un yacht, 25. frégates, & quelques petites galéres ſe preſentérent devant le baſſin. L'Amiral Portugais écrivit aux Anglois & à nous, pour nous provoquer à nous mettre au large, & à nous battre contre lui. Nous nous moquâmes de ſa fanfaronade, ſachant qu'il ne pouvoit prendre aucun avantage ſur nous dans le lieu où nous étions, & tâchant de l'arrêter juſques-à-ce que nos gens, ou les Anglois, que nous atendions, puſſent paroître.

Le 19. les galions partirent ſubitement, parce-qu'une frégate qui étoit en ſentinelle, leur vint donner avis qu'elle avoit découvert 3. vaiſſeaux Anglois, qui venoient du large. En éfet ils les rencontrérent proche de Daman, & 2. de leurs vaiſſeaux en abordérent le yacht, & en furent comme les maîtres, y mettant des Portugais pour les conduire. Enſuite ils chaſſérent ſur les 2. autres qui prirent leur cours vers la Perſe, & ſe ſauvérent.

Cependant l'équipage du yacht porta promtement de petits barils de poudre dans la chambre du Capitaine, que les Portugais n'avoient enco-

encore pu forcer, & y aïant mis le feu ils firent ſauter tous les ennemis qu'on y avoit laiſſez pour gouvernr le vaiſſeau, qui non-obſtant l'état ou cette manœuvre le mit, ne laiſſa pas de naviger encore, & de ſe ſauver auſſi vers la Perſe. Nous aprîmes par Daman, que les Portugais avoient perdu 60. hommes de leur nation, la plupart volontaires.

Il nous vint auſſi un autre avis, qu'on avoit encore découvert 3. vaiſſeaux Anglois ſur la côte. Nous réſolûmes, avec le Préſident des Anglois, d'envoier tous les nôtres conjointement, pour ſe joindre à eux, & faire tête aux ennemis; ce qui fut éxécuté le lendemain.

Le 6. de Novembre 1624. il nous vint 2. vaiſſeaux de Batavia, & un aux Anglois. Pour prévenir certains inconvéniens, j'établis Fréderic Kiſgens Commandant de nôtre flote. Le 29. les 6. vaiſſeaux en quoi elle conſiſtoit, ſe joignirent aux Anglois, & le 4. de Décembre ils firent voiles en Perſe.

Le 1. d'Avril 1626. je fus inſtamment prié par le Gouverneur & par le Conſeil, de me rengager encore au ſervice de la Compagnie, à quoi je conſentis. Le 4. de Novembre, le nouveau Gouverneur de Suratte, nommé Mier Mouſſa, me fit préſent, à ſon avénement d'un cheval, de 18. Maures d'or (qui ſont une monnoie) & d'un manteau de drap d'or doublé de velours.

Le 6. de Décembre nous aprîmes que le Grand Mogol étoit mort. Cette nouvelle mit tout le païs dans une ſi grande confuſion, que le Gouverneur nous envoia 6. de ſes ſoldats, & un petit baril de poudre, avec avis de nous tenir ſur nos gardes. Le 14. j'allai à bord du *Dordrecht* afin d'y donner les ordres pour ſon dé-

part, pour Hollande avec une très-riche cargaiſon. La je reçus nouvelles que le Prince Chrom s'aprochoit avec ſon armée, qu'il y avoit déja de ſes troupes à Suratte, & qu'on nous demandoit de ſa part 10000. roupies.

Je retournai promtement à nôtre loge, d'où je partis la nuit, & allai vîte au devant du Prince avec un préſent. Je fus le premier arivé de tous les habitans & des étrangers qui étoient à Suratte, & je le ſaluai le premier. Il me fit préſent d'un beau cheval, & m'ofrit de me faire grand Seigneur, ſi je voulois me mettre a ſon ſervice. Je lui demandai un nouveau paſſeport, qu'un de ſes Secretaires m'envoya dès le lendemain. Puis je retournai à bord, & trouvai que le *Dordrecht* avoit déja fait voiles pour Hollande. Je donnai les ordres pour faire partir ceux qui étoient deſtinez pour la Perſe.

Lors-que je fus de retour à Suratte, j'y trouvai le paſſeport que le Secretaire du Roi m'avoit envoié. Il y avoit auſſi un cheval, dont Machobat Gaan, grand Capitaine, & Général de ſes armées, me faiſoit préſent. Le lendemain le château de Suratte fut remis entre les mains de ce Prince.

C'eſt une choſe digne de remarque que ce qui ariva en ce tems-là. Le puiſſant Roi ou grand Monarque des Indes, alors nommé Cha de Gaan, fils du feu Grand Mogol, reçut nouvelles que les Usbéeques, nation qui confine à la Tartarie & à la Chine, s'étoient mis en campagne avec une armée de 20. mille femmes à cheval, & de 30. mille hommes : que cette armée avoit pris par aſſaut la ville de Caboul, ſituée ſur la frontiére, proche de Candabar, qui apartenoit au nouveau Roi Cha de Gaan : qu'elle

y avoit éxercé des cruautés inouïes, tué, massacré: qu'aiant apris que le Roi envoioit une puissante armée pour venger cet outrage, les Usbéeques avoient pillé & rasé la ville, & emmené toute la jeunesse au-dessous de 14. ans, en esclavage: que les femmes étoient allées les premiéres à l'assaut: qu'elles étoient aussi fermes à cheval & sous le harnois que les hommes: qu'elles étoient puissantes de leurs personnes, vigoureuses, & avoient un regard presque afreux. C'est dequoi nous avons eu connoissance, par le moien d'une jeune esclave de cette nation, qui a été entre nos mains.

Ces femmes soldats portoient avec elles des vivres pour 15. jours, & en croupe dequoi nourrir aussi leurs chevaux, n'y aiant ni éxercice militaire qu'elles ne fissent, ni fatigue qu'elles ne soutinssent, ni exploit guerrier qu'elles n'éxécutassent, ni action violente & cruelle qu'elles ne commissent tout de-même que les hommes. On peut justement les comparer aux Amazones, de qui l'on a écrit les mêmes choses. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, est qu'elles tiennent leurs maris aussi soumis, & les font aussi-bien travailler, que les Indiens font travailler leurs femmes.

Le même jour un Ambassadeur de Perse vint me prier de permettre qu'il s'embarquât sur un de nos navires, pour repasser en Perse. Le 9. de Mai 1627. un de nos vaisseaux, qui venoit de Chihiri m'aporta un présent & une lettre du Roi des Arabes, qui me prioit de retourner trafiquer dans ses Etats.

Le 8. d'Octobre 1627. Jean van Hassel vint avec toute sa famille, femme & enfans, me relever & prendre ma place. J'allai le lendemain

à bord, pour faire honneur au Commis Jean Smit ; qui étoit envoié en Ambaſſade à la Cour de Perſe, & l'amener à terre avec cérémonie.

Le 22. un Aide de Canonier Anglois aiant été tué par un de nos matelots, j'en fis faire une information. Les Anglois s'étoient ſaiſis du coupable, & vouloient vîte le faire éxécuter. Je leur fis dire, que s'il ſe trouvoit chargé, on rendroit auſſi bonne juſtice contre lui ſous le pavillon de nôtre Prince, qu'ils pourroient faire ſous le pavillon de leur Roi, & ils me renvoiérent le prévenu. Après avoir pris connoiſſance de l'afaire, je voulus que juſtice en fût faite. Mais comme je prévoiois que les Anglois ne voudroient pas ſoufrir que nous le fiſſions éxécuter, je le condamnai à être jetté tout vif à la mer. Comme ils virent que l'éxécution s'alloit faire, & que ſa Sentence lui avoit été prononcée, ils vinrent tous à nôtre bord intercéder pour lui, & on lui pardonna.

Le 5. de Décembre 1628. Moſſabeeque Ambaſſadeur de Perſe, qui revenoit de Hollande, vint par terre de Maſulipatan à Surate, où je le pris à mon bord pour le remener en Perſe.

Le 23. je pris congé de tous mes amis, me rendis à bord, & je fis voiles en qualité d'Amiral de 6. vaiſſeaux, & en compagnie de 6. Anglois, avec qui j'avois fait une charte-partie, pour nous battre contre les Portugais, dont la flote étoit de 9. galions, ſi nous venions à la rencontrer. Quand nous fûmes par le travers de Cabo Jaſques, nous eûmes avis que les galions y avoient paru 5. jours auparavant, avec 23 frégates. Nous envoiâmes une berge Angloiſe & nôtre

tre yacht au rivage, pour aprendre en quel état étoient les afaires de Gomeron : ils raportérent qu'il n'y avoit point de vaiſſeaux à la rade.

Le 5. de Fèvrier 1629. nous allâmes jetter l'ancre à cette rade, & donnâmes l'épouvante par-tout ; parce-que les habitans n'avoient pas reconnu nos pavillons. Le 7. j'allai à terre, & ſaluai le Duc qui me régala. Je partis avec 3. vaiſſeaux, pour aller à Ormus prendre du ſel & de la terre rouge, & faire du bois. Je ſaluai le fort de trois coups de canon, & il me répondit d'autant. Le Gouverneur m'envoia complimenter à mon bord, & je deſcendis à terre, & m'en allai au fort le ſaluer. Quand j'y entrai, on me fit une ſalve de 9. coups de gros canon. J'y fus bien régalé, & le Gouverneur me fit préſent d'un beau cheval.

Le lendemain il me fit l'honneur de venir me viſiter à mon bord, ce qui ſurprit tout le monde. Dès-que j'eus expédié mes afaires, je m'en retournai à Gomeron, pour diſpoſer toutes choſes, afin de remettre à la voile.

L'iſle d'Ormus gît à 3. lieuës du continent de Perſe. Elle ne produit que du ſel, la montagne qui y eſt n'étant que de ſel. On trouve en de certains endroits du rivage, une terre rouge, qui eſt de grand débit aux Indes & à Arracan. Le château eſt ſéparé de la ville qui tombe en ruine. Le Gouverneur m'envoia encore par préſent un gros morceau de nége gelée, pour boire dans du vin de Schiras.

Le 29. nous eûmes nouvelles que Cha Abas Roi de Perſe étoit mort, & que ſon fils Cha Saffi, âgé de 17. ans, lui avoit ſuccédé. Enſuite je repaſſai à bord avec le Sultan, 2. Princes, l'Ambaſſadeur, & quelques Anglois, ce qui ne

s'étoit encore jamais fait auparavant. Nous y bûmes à la ſanté du nouveau Roi, Duc de Schiras, & de pluſieurs autres Princes.

Le lendemain le Sultan & le Gouverneur m'invitérent à un feſtin, dans un de leurs jardins, aſſez loin de la ville, où ſe trouvérent pluſieurs Seigneurs. Nous y allâmes à cheval, & y fûmes magnifiquement régalez. On y mena des danſeuſes publiques, qui ne ſe tenoient pas moins bien à cheval que les hommes. En nous retirant je reçus encore un cheval par préſent, avec des remercîmens du régal que j'avois fait à mon bord. Les 2 Princes de Julfaſniſſe m'en donnérent auſſi un Arabe, qui étoit fort-jeune, avec quelques étofes d'or.

Après avoir fait embarquer 1000. bales de ſoie, je repris la route de Suratte le 5. de Mars. 1629. & j'y terris le 22. du même mois. Là je fis mes adieux pour une 2de fois, & en partis le 20 d'Avril, avec une flote dont la cargaiſon étoit de 12. tonnes d'or, pour me rendre à Batavia, où je moüillai l'ancre le 19. de Juin.

Le 22. d'Août, 1629. le fort de Batavia fut aſſiégé par 80. mille hommes du Mataram. Nos gens firent des ſorties, & mirent le feu aux ouvrages des ennemis, ſans perte de leur part. Le 20. de Septembre, le Général Coen, qui étoit malade depuis longtems d'un flux de ventre, en mourut, & le 21. le Sieur Specx, qui étoit à bord du vaiſſeau *Hollande*, avec ſa femme & ſes ſœurs, qui étoit revêtu de la qualité de Conſeiller des Indes, prit terre à Batavia.

Le 22. le Général fut enterré avec beaucoup de cérémonie à l'Hôtel-de-ville. Je portai ſes éperons; & cependant on fit tirer le canon de toutes parts à ſon honneur, & pour incommo-

moder les ennemis. Le 25. le Sieur Specx fut provisionnellement déclaré Général, jusques-à-ce qu'il y fût pourvu par les Sieurs Directeurs.

Le 2. d'Octobre, les Javanois levérent le siége, après avoir perdu beaucoup de monde, tant par les sorties qu'on fit sur eux, que par la faim. Nous sûmes dans la suite, qu'il ne s'en étoit retourné que 30. mille, dont les maladies en avoient encore beaucoup emporté pendant leur retraite & depuis leur retour. Leur Mataram se nommoit Soussoimia.

Le 25. de Décembre 1629. je fus établi Commandant de la flote qui devoit retourner en Hollande, par le Conseil du fort de Batavia, & ensuite j'eus la même commission des Conseillers des Indes, pour chaque vaisseau en particulier. L'Acte en étant expédié, je fis arborer le pavillon d'Amiral sur le vaisseau *Utrecht*, & le pavillon de Vice-amiral au mât d'avant du *Prince Henri*. La flote étoit composée de 8. vaisseaux & d'une galéasse.

Le 16. le Général Speck nous aiant régalez, avec la Dame veuve du Général Coen, qui devoit revenir avec nous en Hollande, nous nous rendîmes à bord. Le Général me fit donner la chaîne par le Sieur Antoine van Diemen, pour la porter à l'honneur de la flote. Le lendemain nous mîmes à la voile, & le 20. nous ancrâmes à Pulo Panian, devant Bantam, où les Anglois nous aportérent des lettres pour leurs supérieurs.

Le 22. nous sortîmes du détroit de la Sonde. Là le premier Commis Croock, vint dans un yacht, & visita tous les vaisseaux l'un après l'autre, afin de voir s'il n'y avoit point d'hom-

mes ou de femmes qui ne dussent pas y être ; & il n'y en trouva point. Cependant après son départ il s'en manifesta plus de 30. que je lui renvoiai à Batavia.

Le 17. de Février 1630. nous ancrâmes dans la baie du cap de Bonne-espérance. Là les équipages commencérent à se mutiner. Nous y fîmes de l'eau ; mais nous eûmes peu d'autres rafraîchissemens, parce-que les Sauvages prirent l'épouvante. Comme je vis que la mutinerie augmentoit, j'enterrai vîte mes lettres, selon la coutume, proche du rivage de la baie de la Table, & fis remettre à la voile le 26.

Le 17. de Mars, toute la flote moüilla l'ancre à l'isle de Sainte Héléne, & le 23. nous remîmes à la mer. Le 20. d'Avril 1630. étant par la hauteur des 30. degrès 32. minutes, nous entendîmes tirer un coup du *Dordrecht*. Tous les autres vaisseaux mirent le cap sur lui, excepté la galéasse, qui étoit si-loin sous le vent, que le lendemain nous la perdîmes de vuë, & depuis nous ne la revîmes plus, jusques-à-ce qu'elle eût terri en Hollande.

Lors-que nous fûmes proche du *Dordrecht*, nous aprîmes que le feu y étoit. Nous envoiâmes vîte des matelots au secours, qui dîrent qu'ils l'avoient éteint. C'étoit sur le minuit, & ils se mirent à boire & à se divertir. Le lendemain à la pointe du jour, on revit le feu qui avoit presque gagné par-tout. Les matelots se jettérent dans la chaloupe & dans le canot : il n'y eut que le Capitaine, & 11. hommes avec lui, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner le vaisseau. Ils étoient persuadez que les autres matelots, qui étoient allez la nuit à leur secours, n'avoient fait que débaucher ceux du

du navire en péril, qui auroient travaillé avec plus d'ardeur & de ſuccès à ſa conſervation, s'ils euſſent été ſeuls.

Des-que la flamme qui avoit été ſi-long-tems renfermée dans le fond de cale, ſe fut fait jour au-deſſus des ponts, le navire fut bientôt brûlé juſqu'à fleur d'eau. Le Capitaine & ceux qui étoient demeurez avec lui, ſe jettérent, à la mer, où mon canot alla les recevoir. Il n'y eut que le Prévôt qui ſe noïa.

Le feu prît, autant qu'on le put découvrir, par la négligence du garçon du Maître-valet, qui en diſtribuant les rations de biſcuit, avoit plaqué la chandelle contre le fronteau de la ſoute, le bout de laquelle, quand elle fut à ſa fin, tomba entre les montans, proche des paquets de macis, où il le laiſſa, ſans ſe donner la peine de l'ôter, ou de l'éteindre, parce-qu'il préſuma qu'il étoit éteint. Les écoutilles furent fermées, & le feu couva juſques-à-ce que la fumée le manifeſtât, de-ſorte que tout le macis étoit alors déja brûlé. Il y brûla un fort beau jeune éléfant qu'on menoit au Prince Fréderic-Henri.

Le 6. de Juillet 1630. je moüillai l'ancre au Texel, les vaiſſeaux deſtinez pour la Zélande, & pour la Meuſe, s'étant ſéparez de nous, quand nous avions paſſé par le travers de leur ports. La galéaſſe, qui s'étoit écartée en mer, fit le tour d'Angleterre, & entra auſſi heureuſement dans le port.

J'arivai à Amſterdam le 8. de Juillet, après avoir été plus de 17. années conſécutives au ſervice de la Compagnie, qui me fit préſent d'une chaîne d'or de la valeur de 1200. livres. Enſuite j'allai porter le préſent au Prince, & l'entrete-

nir de l'état où étoient les Indes. J'en entretins auſſi L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux, & ſi j'avois beaucoup eſſuïé de peines & de dangers, j'eus le plaiſir de me voir reçu avec toute ſorte de bon accueil & de gratification.

Fin de la premiére partie du Tome Quatriéme.

RECUEIL DES VOIAGES

Qui ont servi à l'établissement & aux progrès

DE LA

COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES,

Formée dans les

PROVINCES-UNIES DES PAÏS-BAS.

TOME QUATRIEME.

Seconde Partie.

Seconde Edition reveue par l'Autheur.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ETIENNE ROGER,
Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment general de Musique.
M. D C C X V I.

VOIAGE DE GEORGE SPILBERG AMIRAL HOLLANDOIS, AUX ISLES MOLUQUES, PAR LE DE'TROIT DE MAGELLAN.

L'AMIRAL George Spilberg aiant eu commiſſion pour aller aux Moluques, par le détroit de Magellan, fit voiles du Texel le 8. d'Août 1614. par un vent de Sud-eſt. La flote qu'il commandoit étoit compoſée de ſix vaiſſeaux équipez par les Sieurs Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales. Les noms des vaiſſeaux étoient *Le Grand Soleil*, *La Grande Lune*, *Le Chaſſeur*, le yacht *La Mouëtte*, tous quatre d'Amſterdam; *Aeole*, de Zélande; & *L'Etoile du Matin*, de Rotterdam.

Nous navigeâmes juſqu'au 23. d'Octobre, ſans rien de remarquable. Ce jour-là nous vimes l'iſle de Brave, & enſuite, l'iſle de Fague; dont le terrein étoit fort-haut. Sur le midi nous fûmes par la hauteur des 15. degrés 30 minutes, & nous dépaſſâmes les iſles du Cap Vert, qui ne ſont pas miſes par leur véritable hauteur dans les cartes, ainſi-que les a miſes le Capitaine Vincent, ſavoit par les 17 degrès.

Le 9. de Decembre 1614. on rendit des actions de grace à Dieu, dans toute la flote, d'avoir heureuſement dépaſſé les dangereux bancs des Abrolhos, qui s'étendent bien-avant en mer.

Le matin du 12. nous découvrîmes les terres du Breſil. La côte paroiſſoit aſſez haute, avec

plusieurs collines, dont il y en avoit de fort pointuës par le haut, & d'autres plus larges; mais proche du rivage le terrein étoit fort bas. Nous allâmes tantôt côtoïant les terres, tantôt plus au large, quand quelques bâncs nous obligeoient de nous alarguer.

Le 19. en courant à l'Ouëst & à l'Ouëst-quart-de-nord-ouëst, par un bon frais de l'Est, nous aprochâmes de la côte, qui étoit haute, & où il y avoit des pointes. Les Pilotes crurent que c'étoit le cap de Frio. Mais *la Mouëtte* qui avoit navigé toute la nuit de l'avant, nous, raporta que c'étoit Rio Janeiro que nous avions par proüe, & que devant l'embouchure il y avoit trois petites isles, espérant qu'avant la fin du jour nous aurions la vuë de Ilas Grandes. C'est pourquoi *la Mouëtte* eut ordre de se mettre encore de l'avant.

Le matin du 20. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Ilas Grandes, entre 2 grandes isles couvertes d'arbres, sur 13. brasses d'eau. L'Amiral fit mettre du monde à terre pour les visiter. Le 21. nous allâmes moüiller à une autre isle, qui en étoit à demi-lieuë, & nous y ancrâmes sur 5 brasses. On y pêcha, tant avec la seine qu'en diverses autres maniéres, & l'on prit quantité de poisson, parmi lequel il se trouva des crocodiles aussi longs qu'un homme.

Le 23. nous fûmes moüiller derriére une autre isle, aussi sur 5. brasses. Nous y trouvâmes 2 petites huttes, & beaucoup d'ossemens d'hommes sous un rocher. Le 24. on y dressa des tentes pour les malades, qui y furent conduits, & gardez la nuit par 3 corps de-garde de soldats.

Le 28. l'Amiral aiant fait pavillon blanc pour signal de Conseil, il fut résolu que *le Chas-*

seur

ſeur eſcorteroit les chaloupes qui iroient faire de l'eau à une riviére à 2 lieuës de-là. Il y fut, & mouilla l'ancre à une lieuë & demie de la flote, d'où le canon pouvoit à-peine porter juſqu'à terre, au mépris de ſes ordres, qui étoient de mouiller le plus proche du rivage qu'il pourroit, pour la ſureté des chaloupes.

Le 29. la chaloupe & le canot de l'Amiral allérent à l'aiguade, & une troupe de matelots fut dans l'iſle, pour faire du bois. Ils revinrent à bord ſur le midi, & dès-qu'ils eurent déchargé; on les y renvoia. La nuit, quand ils eurent empli leurs fûtailles, & qu'ils voulurent s'en retourner, il ſe trouva qu'ils touchoient, & qu'ils ne purent ſe mettre à flot. Ils paſſérent là toute la nuit en atendant le retour de la marée, ſous une hutte que l'équipage du yacht y avoit faite. Le matin, étant revenus à bord, ils nous avertirent qu'ils avoient oui un grand bruit de gens dans le bois.

Le 30. on renvoia les chaloupes de *la Lune*, de *l'Etoile du matin* & du *Chaſſeur*, à l'aiguade, & 9 ou 10 ſoldats, ſous François du Cheſne Lieutenant du Capitaine Roelandt Philipſz; le reſte des matelots étant ſans armes, quoi que contre leurs ordres.

A Soleil levant nous vîmes *le Chaſſeur* tirer ſon canon ſur le rivage, & comme il continua nous nous doutâmes, qu'il étoit ſurvenu quelque accident. Nous y envoiâmes 3 chaloupes bien-armées, qui aiant abordé le yacht, aprirent qu'il étoit venu 5 canots armez de Portugais & de métifs, qui avoient pris nos 3 chaloupes, & maſſacré tous nos gens; que ſa chaloupe même avoit été priſe à une portée de mouſquet de ſon bord.

Nos trois chaloupes armées voiant encore les canots, & aiant mis le cap ſur eux, ils prirent chaſſe. Cependant elles les hauſſérent : mais en aprochant d'une pointe qui étoit tout proche d'un rocher, elles découvrirent 2 fregates qui venoient à leur ſecours. Ainſi elles ne virent plus rien à faire, qu'à nous raporter les triſtes nouvelles de ce qui s'étoit paſſé.

Le 1. de Janvier 1615. le Conſeil aiant été aſſemblé, on amena au bord de l'Amiral 4 matelots priſonniers accuſez d'avoir voulu s'emparer du yacht, par trahiſon, pour ſe l'aproprier. Ils furent ſéparez & étroitement gardez, aiant avoûé qu'ils étoient 14 qui en avoient formé le complot.

Le 2. l'équipage de *la Mouëtte* fut diſtribué ſur tous les vaiſſeaux, d'où l'on y envoia d'autres matelots. Mais comme nous n'avions pas encore aſſez d'eau, le yacht fut renvoié à une lieuë de la flote pour y ancrer tout-proche de terre, afin de défendre les chaloupes. Le calme fut ſi-profond, qu'il fallut que 4 chaloupes le nageaſſent, & toutes 4 aiant fait leur eau revinrent à bord. Elles avoient trouvé le corps de l'Eſquiman du yacht, qui flotoit tout traverſé de fléches, & les matelots l'avoient enterré.

Le 3. & le 4. on éxamina les priſonniers. Le même jour on envoia ordre à *la Mouëtte* d'aller ancrer entre *le Chaſſeur* & le rivage, pour la ſureté des chaloupes. Les Sauvages vinrent de nuit dans 2 canots reconnoître nôtre yacht.

Le 5. deux des accuſez furent condamnez à être atachez au bout de la verguë du vaiſſeau où ils ſervoient, & où ſix Mouſquetaires devoient tirer ſur eux & les tuer. Le Fiſcal Chriſtien Stulinck & le Conſolateur leur furent envoiez pour.

pour les exhorter à la repentance & à la mort, & ils demeurérent toute la nuit auprès d'eux. L'éxécution aiant été faite le lendemain, on alla enterrer les deux corps dans l'iſle. Ils étoient âgez chacun d'environ 25. ans.

Le 8. on acheva de faire de l'eau, & le ſoir les 2 vaiſſeaux rejoignirent la flote. Il fut réſolu en partant, que ſi, en allant au détroit de Magellan, quelques-uns des vaiſſeaux s'écartoient des autres par la tempête ou autre accident, le rendévous ſeroit à la baie de Cordes: qu'enſuite ce ſeroit dans toutes les autres baies & iſles du détroit, dans chacune deſquelles, en y paſſant, on ficheroit un pieu, où chaque vaiſſeau atacheroit un cercle, ou une corde, avec quelque autre marque, afin-que ceux qui ſuivroient puſſent ſavoir qui ſeroient ceux qui y auroient paſſé; & que les pieux ſeroient mis dans les endroits les plus viſibles, & où l'on ancre ordinairement. Il fut auſſi réglé qu'on s'atendroit juſqu'à 6 ou 7 jours dans la baie, après lequel tems chacun continuëroit ſa route vers l'iſle Lamochie, dans la mer du Sud.

Le 11. il fut propoſé dans le Conſeil, d'aller à la baie de S. Vincent chercher des rafraîchiſſemens, faute dequoi les malades qui avoient été mis à terre, n'avoient pu recouvrer leur ſanté. Au-contraire les maladies augmentoient tous les jours, ſur-tout celle du ſcorbut; & comme il faut beaucoup de gens pour manœuvrer de ſi-gros vaiſſeaux, particuliérement dans un voiage d'un ſi long cours, où il falloit très-ſouvent moüiller & lever l'ancre, l'Amiral ſouhaitoit extrémement de faire rafraîchir les équipages. Car il ne lui paroiſſoit pas poſſible de paſſer le détroit de Magellan, où il y avoit

tant de fatigues à ſuporter, avec des équipages acablez de foibleſſe.

Ainſi le même jour on ôta les tentes, & l'on rembarqua tout ce qui étoit à terre. On avoit monté de nouvelles chaloupes dans cette iſle, pour remplacer celles qu'on avoit perduës. Nous mîmes à la voile la nuit ſuivante, mais quand le jour fut venu nous fûmes pris de calme, & il fallut remouiller.

Le 14. les Prévôts amenérent à bord de l'Amiral le reſte des priſonniers pour cauſe de trahiſon, afin d'être auſſi jugez. Tous les Oficiers étant venus intercéder pour eux, le Conſeil leur pardonna, & on les relâcha ſous la foi de leur ſerment, les diſtribuant ſur différens vaiſſeaux. Le 15. nous mîmes de nuit à la voile, & prenant nôtre cours au Nord-ouëſt-quart-de-nord, nous portâmes le cap ſur la côte.

Le 17. nous vîmes monter une groſſe fumée de terre. *Le Chaſſeur* & *la Mouëtte* s'étant mis de l'avant, les autres les ſuivirent. Sur le ſoir le yacht *la Mouëttë* étant revenu ſous le pavillon, l'Amiral y énvoia ſa chaloupe. Mais Balten Stevenſz de Fleſſingue, qui commandoit le yacht, & qui avoit été autrefois dans ces païslà, déclara qu'il ne connoiſſoit point celui ſur la côte duquel on ſe trouvoit, & qu'il croioit qu'on étoit beaucoup déchu.

Il fut réſolu que la chaloupe de l'Amiral, armée de 2. pierriers, 16. ſoldats, & 10 matelots, ſous le commandement de Pierre Coignet, iroit 2 heures avant jour, où l'on avoit vu du feu, & qu'il porteroit un pannier de verroterie & d'autres merceries, afin de voir s'il pourroit trafiquer, à quoi il ne put parvenir. Nous jettâmes l'ancre à une lieuë de terre, ſur 16. braſſes d'eau.

Le

Le 18. *la Mouëtte* s'avança vers le rivage avec une petite banniére blanche. On vit beaucoup de monde ſur le bord de la mer & dans le bois. Lors-que le vaiſſeau fut plus proche les Portugais criérent qu'on n'envoiât qu'un homme, & qu'on n'entreprît pas d'aprocher avec des chaloupes. Jean Hendrikſz ſecond Pilote de *la Lune*, s'étant deſhabillé, & jetté à la mer, gagna juſques au bord à la nage.

Il alla ſe poſter ſur un rocher, & voiant un ſi-grand nombre de Portugais & de Sauvages, armez d'arcs & de fléches, il leur cria de les laiſſer, & d'envoier un homme parler à lui. Un fit arrêter les autres, & s'étant avancé lui demanda; d'où nous venions, ce que nous cherchions, & où nous voulions aller? Il répondit que nous venions de Flandres, que nous cherchions des rafraîchiſſemens pour de l'argent; & que nous voulions aller à Rio de Plata. Le Portugais dît que nous ſavions bien qu'il y avoit des défences de leur Roi de trafiquer avec nous; mais que ſi nous voulions tenir la choſe ſecréte, & donner parole que nous n'irions pas à S. Vincent, pour découvrir ce qui ſe ſeroit paſſé, ils nous fourniroient le lendemain les choſes dont nous aurions beſoin.

Sur le midi, la grande chaloupe de l'Amiral armée de 2 pierriers & de 40. hommes, alla porter ordre au yacht *la Mouëtte* de ſe mettre de l'avant, & de chercher une baie, & que quand il l'auroit trouvée, il tirât un coup de canon pour ſignal. L'ordre aïant été éxecuté les 4. vaiſſeaux y allérent mouiller avec lui, laiſſant juſqu'à nouvel ordre *le Chaſſeur* à l'ancre, où l'on avoit parlé aux Portugais.

Le 19. de fort-grand matin, nous vîmes derriére

riére la pointe de la riviére 2 canots, qui s'en retournérent auſſi-tôt. L'Amiral envoia *la Mouëtte* & deux chaloupes dans la riviére pour la ſonder. Incontinent après nous vîmes ſortir de la ville de Sanctus, qui étoit aſſez proche, un canot, avec beaucoup de gens qui vinrent ſur le rivage portant une banniére blanche. Nous fûmes aſſez proches pour leur parler, nous leur dîmes la cauſe de nôtre venuë.

Ils nous rèpondirent qu'il falloit que nous écriviſſions à leur Gouverneur, & que nous miſſions la letre dans un bâton ſur le rivage, & qu'ils nous y aporteroient réponce. Entre autre ils nous avertirent de nous donner de garde des Sauvages qui ſont autour de S. Vincent. Peu après le yacht qui étoit entré dans la riviére, aiant tiré un coup de canon, les vaiſſeaux levétent l'ancre, & y entrérent auſſi. Après midi, on mit une lettre au bout d'un grand bâton qu'on alla planter ſut le rivage.

Le 20. l'Amiral fit ôter le pavillon blanc, & arborer celui du Prince, avec les flames, & pavoiſer l'embelle & les hunes de ſes vaiſſeaux. Puis il envoia des chaloupes vers le lieu où l'on avoit mis la lettre le jour précédent. Quand elles y furent, on vit avancer 2 canots, nagez par des Portugais, qui donnérent une autre lettre au Patron. L'Amiral & le Conſeil l'aiant luë, & n'y trouvant rien de poſitif, on en écrivit une autre, qu'on porta aux gens qui étoient dans le canot, avec 2 bouteilles de vin d'Eſpagne, 2 fromages, un petit paquet de couteaux, & un autre de verroterie, dont on leur fit préſent.

Dans le même tems, nous vimes ſur le rivage de S. Vincent, qui étoit le lieu où ceux de Sanctus nous avoient défendu d'aller, beaucoup de

gens

gens qui faiſoient voltiger une banniére blanche. Quatre de nos chaloupes étant allées à eux, les Sauvages dirent qu'ils n'oſoient trafiquer avec nous, ſans la permiſſion du Gouverneur. Ainſi nos gens les laiſſérent. En ſe retirant ils dirent qu'ils alloient cueillir des fruits dans une iſle qui étoit là proche, les autres n'y prêtérent point de conſentement, mais ils n'en firent point auſſi de défences. Sur le ſoir 2 de nos chaloupes, qui étoient avec *le Chaſſeur*, nous aportérent des oranges, des limons, & un peu de viande.

Le 21. le Capitaine Guillaume van Anſſen, ſon Enſeigne & le Lieutenant Ruffin, allérent dans 3. chaloupes bien armées, pour avoir plus de certitude des ſentimens des habitans, qui leur donnérent une lettre écrite au nom du Gouverneur, mais point ſignée. Elles amenérent à bord 2. Portugais, un métif, & un Breſilien leur eſclave & Pilote, en la place deſquels le Lieutenant, l'Enſeigne & un Aſſiſtant, étoient demeurez pour otages.

L'Amiral leur fit force careſſes, & les fit viſiter tout ſon vaiſſeau. Les Commandans des autres vaiſſeaux ſe rendirent au même bord pour les ſaluer. Sur le ſoir, l'Amiral les acompagna hors de ſon bord, & les mena voir par-dehors *la Lune* & *le Soleil*, & ils parurent trouver tous les vaiſſeaux fort beaux. Quand ils en furent à une portée de mouſquet, ces 2 derniers les ſaluérent chacun de 3 coups de canon. Nos Officiers qui étoient à terre demandérent permiſſion d'entrer dans la ville de Sanctus: on leur répondit qu'on n'avoit point d'ordre pour cela: ainſi ils revinrent à bord.

Le 22. le yacht revint ſous le pavillon. L'Amiral aiant vu que toutes les démarches des Por-

Portugais n'étoient que des ruſes, pour nous faire conſumer du tems, aſſembla le Conſeil général, afin de prendre de nouvelles meſures. Cependant les particuliers nous amenérent en ſecret, des fruits, des pourceaux, du ſucre, & des conſerves.

Le 23. ſept chaloupes armées nagérent vers S. Vincent, ſuivies du *Chaſſeur* & du yacht *la Mouëtte*, bien montez de gens, l'Amiral & tous les Oficiers de guerre y étant embarquez. En aprochant du rivage 3. de nos gens ſe mirent de l'avant, avec une banniére de paix, & une lettre au bout d'un bâton, où il y avoit auſſi une banderole blanche. Un Portugais étant venu au-devant d'eux, prit la lettre & la lut, témoignant qu'il n'en étoit pas ſatisfait, & leur parlant inſolemment: ſur quoi on ôta les banniéres blanches, & on arbora celles du Prince.

Peu de tems après nous remontâmes la riviére, & nous trouvâmes une *ingénie*, où les Portugais avoient mis leurs principaux éfets & meubles. Cette *ingénie* étoit grande, forte, bien bâtie, & pleine d'habitans. Il y avoit une Egliſe nommée Signora de Negues. Nous aprîmes des Portugais qu'elle avoit été bâtie par une certaine race de gens venus d'Anvers, qu'on nommoit les Ecoſſois. Le païs d'alentour étoit fort-agréable, & il y avoit abondance de cannes de ſucre. Nous cueillîmes là quantité de fruits, qui furent chargez dans un canot que nous y trouvâmes, & menez à bord, où les chaloupes retournérent auſſi.

Le 25. l'Amiral fit encore nager 6. chaloupes, & s'embarqua dans une, ſuivi du vacht; & il alla au même endroit où il avoit été le 23. Le yacht étant un peu demeuré de l'arriére, on na-

nagea en l'atendant, vers une petite baie de ſable, où l'on voioit ſur le bord un bâtiment en ruine, qui paroiſſoit avoir été une redoute. On trouva là des fruits. Pendant-qu'on les cueilloit, une troupe de Portugais & de Sauvages, qui étoient derriére la redoute, tirérent quantité de fléches, qui ne bleſſérent perſonne.

Nos Mouſquetaires aiant fait feu les chaſſérent bien-vîte. L'Amiral en ſe retirant, fit cacher 30. Mouſquetaires dans la redoute, & ordonna que les chaloupes & le reſte de ſes gens s'éloigneroient un peu du rivage, afin de voir ſi, ſelon leur coutume, ils viendroient en foule crier après nous. Mais aiant conçu du ſoupçon, ils envoiérent un eſpion viſiter la redoute, & il alla leur donner avis de l'embuſcade. Les chaloupes retournérent prendre les Mouſquetaires, & portérent enſuite une multitude d'oranges à bord.

Le 26. il fut réſolu qu'on ne feroit plus qu'un tour à terre. Ainſi 3. chaloupes nagérent vers une petite iſle pour en cueillir les fruits. En y débarquant on découvrit un vaiſſeau qui couroit vers la baie, & l'on revint vîte en donner la nouvelle à la flote. L'Amiral fit armer & mettre de l'avant 4. chaloupes, qu'il ſuivit lui-même avec le Vice-amiral, à bord du *Chaſſeur*, que le yacht ſuivit auſſi. Dès-que nous fûmes en parage, nous vîmes venir le petit bâtiment, qui nous aiant découvers revira & mit le cap à la mer. Mais comme il étoit pris de calme, il ne put échaper, & il ſe rendit ſans réſiſtance. Le Pilote de *l'Etoile du matin* y étant entré d'abord avec ſes gens, l'Amiral & le Vice-amiral le ſuivirent.

La fabrique de ce bâtiment étoit comme celle

le France: il étoit du port de 72. tonneaux: il venoit de Lisbonne, & étoit deſtiné pour Rio de Janeiro, d'où il étoit. Il avoit à ſon bord 18. Portugais, matelots & paſſagers, 2. petits canons, une partie de mouſquets & de demi-lances. Sa cargaiſon n'étoit que d'une petite quantité de fer, de coton, d'huile, de ſel, & d'autres choſes ſemblables.

Lors-qu'ils nous virent ſur leur bord, la crainte qu'ils eurent leur fit dire qu'il y avoit encore 10. ou 12. de nos gens priſonniers à Rio Janeiro, parmi leſquels il y avoit un Lieutenant logé chez le Gouverneur nommé Francois du Chêne, qui avoit été bleſſé d'une fléche à la poitrine, dont il étoit préſentement guéri.

Sur le ſoir, on envoia un des priſonniers à terre avec une lettre qu'ils avoient compoſée tous enſemble. Il y alla dans le canot que nous avions pris le 23. du mois, & propoſa leur échange pour les priſonniers Hollandois, homme pour homme, & que nous rendrions le reſte de ceux que nous avions, pour des fruits

Le 27. nous vîmes une banniére de paix ſur le bord du rivage. Le Fiſcal s'y etant rendu avec 2. chaloupes, y trouva une lettre au bout d'un bâton, qu'il porta à l'Amiral. Cette lettre marquoit-bien le génie & l'humeur des Eſpagnols: car ils déclaroient qu'ils n'acorderoient rien de ce qu'on leur demandoit, qu'ils ne rendroient pas un Flamand pour une multitude de Portugais: que ſi nous voulions avoir quelque choſe, nous devions compter que nous ne l'obtiendrions qu'à la pointe de l'épée; & que nous ferions-bien de nous retirer.

Le 28. l'Amiral plein de compaſſion pour nos gens priſonniers, & peu diſpoſé à maltraiter

les

les Portugais qu'il avoit, voulut encore faire une tentative. Il ordonna à ces derniers d'écrire à leurs amis & aux Eccléſiaſtiques, & envoia un d'entre eux avec 2. petits enfans porter les lettres à S. Vicent. Ceux-ci les donnérent à un Portugais qui promit de les faire tenir, & d'aporter réponce le lendemain.

L'après-midi nous déchargeâmes le bâtiment pris, & il y eut quelque pillage pour les matelots, entre-autres des cofres de bord biengarnis, dont ceux qui étoient peu vêtus s'acommodérent. Il y avoit auſſi pluſieurs Reliques, des Croix, des Bulles d'Indulgence & d'autres pareils menus ſuffrages; quelques-unes d'une fort belle écriture, traitant de matiéres de Théologie & de Droit; un coffre plein de belles eſtampes & de peintures; une couronne de vermeil doré, & quelques autres piéces d'argenterie; & encore 2 eſclaves apartenant à la Société des Jéſuites.

L'Amiral ofrit de rendre toutes ces choſes avec les priſonniers, pour retirer nos gens. Mais ce fut en-vain, & les Portugais nous firent connoître en cette ocaſion, ainſi-qu'ils avoient fait en beaucoup d'autres, qu'ils étoient ecore plus avides du ſang des Hollandois, que des richeſſes, quoi-qu'ils têmoignaſſent une extrême ardeur pour elles. Les priſonniers que nous avions, voiant leur aheurtement, trembloient ſans ceſſe, & craignoient à toute heure de ſe voir jetter à la mer. Ils écrivoient à leurs Péres Spirituels & aux autres Eccléſiaſtiques; mais il n'y en eut pas un qui temoignât la moindre pitié, ni qui leur donnât au-moins la conſolation de leur faire réponce.

Le 29. ſept chaloupes allérent au même lieu

où elles avoient été le jour précédent, & les Portugais donnérent encore des lettres de la même teneur que les précédentes, qui ne contenoient que des refus. Nous allâmes cueillir autant d'oranges & de limons qu'il nous fut poſſible, & en nous retirant, nous brûlâmes la vieille redoute, & tout ce qui étoit autour, pour nous venger de l'ataque qui nous y avoit été faite la premiére fois, & des moqueries des Portugais, auſſi-bien que des cruautés qu'ils avoient auparavant exercées ſur nos gens qui étoient tombez entre leurs mains.

Le 30. nous brûlâmes le bâtiment que nous avions pris. Par les lettres que nous y trouvâmes, nous vîmes qu'en ce lieu-là, & dans tous ceux de leur domination, on y étoit depuis longtems averti de nôtre voiage & de nôtre route; ce qui nous fit connoître qu'il falloit abſolument qu'il y eût des traîtres parmi les principaux de nôtre païs, qui donnaſſent avis à la Cour d'Eſpagne de tout ce qui ſe paſſoit.

Le matin du 31. quatre chaloupes nagérent vers un endroit où l'on n'étoit point encore allé. Mais nous y trouvâmes des rochers eſcarpez, bordez de gens; ce qui nous fit retourner à nos vaiſſeaux. Cependant le vent aiant paſſé au Nord, l'Amiral fit tirer un coup, pour ſignal d'apareiller. Dès qu'on eut levé les ancres le vent changea, & il y eut calme tout-plat, deſorte qu'il fallut remouiller.

Les chaloupes de l'Amiral & du *Chaſſeur* aiant été commandées pour aller encore faire de l'eau, & armées de 5. Mouſquetaires, une groſſe troupe de Sauvages ſortit d'un bois, & tira une ſi-grande quantité de fléches, qu'elles tomboient comme de la grêle. Il y avoit derriére

re eux des Portugais qui les faiſoient avancer à coups de bâton. Nos gens aiant fait quelques décharges s'enfuirent vers leurs chaloupes. Mais ils furent pourſuivis de ſi-près qu'on leur enleva la chaloupe du *Chaſſeur*. Ils ſe jettérent dans les autres, & en s'éloignant du rivage, ils en rencontrérent encore 4. des nôtres qui les ſuivoient.

Lors-qu'ils leur eurent apris l'accident qui étoit arivé, elles nagérent toutes enſemble vers terre, d'où les Sauvages recommencérent à leur tirer des fléches. Mais quand nos Mouſquetaires firent leurs décharges, ils prirent la fuite. Les chaloupes ſe retirérent auſſi, emmenant celle du *Chaſſeur*, quoi-qu'elle eût été percée à couler bas. Nous perdîmes 4. hommes en cette ocaſion, & preſque tout le reſte des autres fut bleſſé. Ce malheur ariva par la faute des Patrons des chaloupes, qui n'avoient pas éxactement obſervé leurs ordres, & qui étoient allez inconſidérément les uns avant les autres, ſans s'atendre, comme il étoit néceſſaire.

Le 2. de Février 1615. l'Amiral fit mettre à terre 4. priſonniers Portugais, & retint le reſte pour ſervir ſur les vaiſſeaux. Parmi ces 4. relâchez il y avoit un Pilote, nommé Pedro Alvérez, qui paroiſſoit avoir trafiqué avec des gens de nôtre nation. Il nous fit de grandes promeſſes au ſujet de ceux que nous laiſſions entre les mains des Portugais, & nous aſſura qu'il travailleroit avec ardeur à leur délivrance. Mais nous ne comptâmes ſur ſa parole qu'autant qu'il falloit pour n'être pas trompez. On lui rendit la liberté, parce-qu'il avoit femme & enfans auſſi-bien que les 3. autres, & qu'il avoit perdu & vaiſſeau & voiture. L'Amiral leur

donna même de l'argent, ſur quoi ils ne furent pas avares de remercîmens, leur coutume étant d'en faire profuſion.

Trois heures avant jour, toute la flote aiant mis à la voile, puis remouillé à-cauſe du calme, on vit venir un Portugais dans un canot, qui aporta un Perroquet, des poules & des oranges, priant l'Amiral de vouloir relâcher un de ſes beaufréres qui étoit encore parmi les priſonniers, & qui avoit auſſi femme & enfans, ofrant même de ſe mettre en ſa place, lui qui étoit un jeune homme ſans engagemens. On le refuſa; on remit ſes préſens dans ſon canot; & on le renvoia.

Le 4. du même mois de Février, nous remîmes à la voile par un beau frais. Le 16. nous fîmes le Sud-oueſt-quart-de-Sud, le vent venant du Nord-oueſt, parce-qu'il avoit été réſolu que dès-qu'on ſeroit par la hauteur de Rio de Plata, l'Amiral arboreroit le pavillon du Prince pour ſignal, & que nous rangerions alors la côte de plus près. Nous étions en ce moment là par la hauteur des 38. degrès 46. minutes, & nous courûmes ſur le même rumb juſques au 1. de Mars, que nous fûmes à midi par les 46. degrès 46. minutes.

Le 7. de Mars 1615. nous eûmes un horiſon fin, & fûmes à midi par la hauteur des 52. degrès 6. minutes. Nous remarquâmes que nous n'étions qu'à deux lieuës de terre, & nous vîmes diſtinctement cinq montagnes, toute la côte paroiſſant être également un païs de dunes. Comme nous y aperçumes de la fumée qui montoit, nous allâmes terre-à-terre, par un vent de Nord-nord-eſt, juſques-à-ce que nous fûmes certainement que c'étoit la riviére Rio Galegas, qui a peu de profondeur. En

En découvrant ce païs, il y eut de nos gens qui crurent que c'étoit le détroit de Magellan, ſe trompant d'autant-plus que ce détroit eſt par les 52. degrés 30. minutes. Le yacht & *l'Etoile* ſe mirent de l'avant, parce-que le Pilote nommé Martin Fieterſz avoit été pluſieurs fois dans ce païs-là. Vers le ſoir nous jettâmes tous l'ancre ſur 15. braſſes, à une demi-lieuë de terre, proche d'un cap fort-élevé, que nous crûmes être le cap de Virginie.

Sur le minuit le cable de l'Amiral s'étant rompu, il perdit ſon ancre, ce qui l'obligea de tirer un coup, & de mettre deux feux; puis il mit le cap à la mer, à petites voiles. Enfin la tempête augmentant toûjours, nous nous trouvâmes tous écartez les uns des autres.

Le matin du 8. du même mois de Mars, l'Amiral ne vit plus que le yacht auprès de lui, les autres vaiſſeaux étant diſperſez. Nous courions des bordées, tantôt au large, tantôt ſur la côte, & jettions ſans ceſſe le plomb, trouvant 10. 15. 20. & 25. braſſes, & bientôt après point de fond. *La Mouëtte* ſe laiſſa aller à la dérive. Nous vîmes des terres qui nous demeuroient au Sud-ſud-eſt & au Sud-eſt; ce qui nous fit conjecturer que c'étoit la terre de Fogue, ou de Feu. Nous fîmes ainſi plus de 4. lieuës de chemin, le cap de Virginie nous demeurant au Nord-nord-oueſt. Nous aurions ſans doute été jettez ſur la terre de Fogue, s'il n'eût plu à Dieu de nous envoier un vent d'Oueſt, à la faveur duquel nous courûmes au Nord, & nous nîmes au large pour parer les bancs.

Le 9. tous les vaiſſeaux ſe rejoignirent. Le 20. le gros tems ceſſa entiérement. Le 11. ſur le midi nous connûmes que nous avions reculé

d'un degré, nous trouvant alors par les 51. degrès 30. minutes. Le 12. le gros tems étant revenu nous mîmes à la cape. Le 13. à midi nous fûmes par la hauteur des 50. degrès 20. minutes, par un beau tems. Le matin du 14. nous amurâmes les couëts, & mîmes le cap sur la côte. A midi nous fûmes pour la seconde fois par les 51. degrès 26. minutes.

Depuis le 14. jusques au 20. nous eûmes des vents variables & du gros tems, & après avoir beaucoup louvoié nous nous trouvâmes proche de terre, dans un endroit où nous avions déja été, par les 52. degrès. La nuit suivante, le yacht, nous rejoignit. Il étoit entré dans le détroit jusqu'à l'isle des Pinguins, où il avoit laissé à l'ancre *l'Etoile du matin. La Mouëtte* y avoit moüillé le 17. de Mars, à deux lieuës de ce premier, & il y avoit eu une grande mutinerie à son bord. Les matelots s'étant rendus maîtres du bâtiment, avoient pris les armes & contraint le Maître & le Commis de leur accorder tout ce qu'ils avoient désiré.

Ils avoient forcé le Commis à leur servir de Cuisinier, & ils l'eussent assassiné dans la chambre, si le Maître n'eût intercédé pour lui, leur remontrant qu'ils ne tireroient aucun avantage de sa mort. Enfin lors-qu'ils eurent bu par excès, il y en eut 2. qui coururent à la chambre, chacun avec un sabre à la main, & lui voulurent ôter la vie. C'étoient 2. jeunes hommes, l'un de Frise, âgé de 20. ans; l'autre de Dordrecht, qui eût été pendu dans son païs, si ses parens n'eussent obtenu sa grace.

Aiant été encore arrêtez par le Maître, ils voulurent couper le cable, & il les en empêcha; mais ils levérent l'ancre, & se laissérent dé-

dériver dans le détroit. Quand leur plus aveugle fureur eut commencé à s'apaiſer, il y eut différent entre eux, à qui ſeroit Capitaine. Cette querelle donna ocaſion au Maître, au Chirurgien, & à quelques autres, qui n'avoient point de part à la mutinerie, d'entrer après eux dans la chambre, auſſi le ſabre à la main, & d'ataquer les 2. plus mutins, qu'ils bleſſérent; puis étant ſecondez par ceux qui n'étoient point coupables, qui coururent encore à leur ſecours, ils ſe rendirent maîtres des autres, qui ſe ſoumirent aſſez facilement, & chargérent de toute la faute leurs compagnons.

Sur leur déclaration, & à-cauſe des excès que les 2. auteurs de la ſédition avoient commis & voulu commettre, on les jetta à la mer, & l'on fit les Actes néceſſaires pour la preuve de tout ce qui s'étoit paſſé. L'Amiral commit le Vice-amiral pour aller informer du fait, faiſant venir le Commis & le Maître à ſon bord, afin de les entendre. Il leur ofrit de diſtribuer leur équipage ſur les autres vaiſſeaux, s'ils avoient encore quelques mauvais ſoupçons, & de mettre d'autres matelots à la place. Ils répondirent qu'ils eſpéroient qu'il n'ariveroit plus rien de fâcheux, & ils furent remenez à leur bord, où le Vice-amiral fit les remontrances néceſſaires à leurs gens.

Le matin du 25. du même mois de Mars 1615. non-obſtant le gros tems & les vents contraires, nous eûmes la vuë du cap de Virginie, où nous mouillâmes l'ancre. Mais le fond étoit ſi-mou, que de 3. ancres que nous jettâmes, il n'y en eut pas une qui pût mordre; ſi-bien que l'Amiral aiant fait le ſignal de remettre à la voile, nous prîmes nôtre cours à l'Oueſt-

nord-oueſt, ſans être ſuivis des autres vaiſſeaux.

Le 26. l'Amiral aiant beaucoup louvoié, ſe trouva proche du pais des 7. montagnes, où n'étant que ſur 10. braſſes d'eau il remit le cap à la mer. Le 27. le vent aiant paſſé à l'Oueſt, l'Amiral retourna au cap de Virginie, côtoïant les terres qui étoient baſſes, & fort ſemblables à la côte de Douvres. Il y découvrit *la Mouëtte* qui par un coup de canon, lui fit connoître, qu'il étoit fort dangereux d'aprocher trop de la côte, ce qui l'obligea de revirer, & de courir encore au large. Enfin, après beaucoup d'autres manœuvres, il alla mouiller proche de la terre de Fogue, avec *la Lune*, *l'Aeole*, & *le Chaſſeur*. *La Mouëtte* jetta l'ancre un peu plus loin; mais la nuit ce vaiſſeau chaſſa, & aiant été repouſſé par les vens forcés, il fit une aſſez grande dérive.

Comme le gros tems nous avoit beaucoup retardez, nous empêchant d'entrer dans le détroit, pluſieurs murmurerent, ſur ce qu'on diſoit qu'il n'étoit pas poſſible que de ſi gros vaiſſeaux y puſſent entrer. Il y en eut qui propoſérent d'aller hiverner au port Deſirado, où Candish & Olivier de Noort avoient hiverné. D'autres dirent qu'il valoit mieux retourner au cap de Bonne-eſpérance, pendant-que la ſaiſon le permettoit, & que de-là on iroit aux Indes Orientales; chacun ſe mêlant ainſi de dire ſon ſentiment.

Enfin Pierre Baers Commis, étant allé dans la chambre de l'Amiral, déclara, en préſence de tout le monde qui y étoit, que lui & le Maître deſiroient ſavoir où ils devoient ſe rendre, s'ils venoient à être ſéparez des autres par quelque accident, où qu'on ne pût paſſer le dé-

détroit. L'Amiral répondit ; Nous avons ordre de traverſer le dérroit de Magellan. Je n'ai point d'autre route à vous marquer. Faites ce qu'il vous ſera poſſible pour demeurer avec nous. Cette réponce promte, courte & réſoluë, arrêta les murmures, & chacun fit ſes éforts pour paſſer ce dangereux détroit.

Le 28. de Mars, on remit à la voile : mais on ne vit point *la Mouëtte* ; & l'on crut que l'équipage s'en étoit rendu maître ; & avoit déſerté le pavillon, à-cauſe des 2. matelots qui avoient été jettez à la mer. Ainſi il n'entra que 4. vaiſſeaux dans le détroit. Le tems étoit beau, & le vent venoit de l'Oueſt, & de l'Oueſt-quart-au-Sud. Vers la brune nous jettâmes l'ancre, ſur 28. à 30. braſſes, proche de la côte ſeptentrionale.

Le 29. le vent étant Oueſt-quart-au-ſud-oueſt, il pouſſa les courans hors du détroit avec tant de force, que nous fûmes contrains de demeurer tout le jour à l'ancre. Mais ſur le ſoir on eut du gros tems. L'œillet du cable de l'Amiral aiant alors rompu à l'arganeau, l'ancre demeura dans le fond, & comme nous virions le cable, nous dérivâmes ſur un banc, où il n'y avoit pas plus de 16. à 17. braſſes de profondeur. Puis en aiant trouvé davantage, nous dérivâmes toute la nuit hors du détroit.

Le 30. nous mîmes à mâts & à cordes, juſqu'à midi qu'on fit ſervir les 2. pacfis, courant au Nord-quart-de-Nord-oueſt, c'eſt-à-dire, l'Amiral ſeul, & ſéparé de ſa flote.

Le 2. d'Avril 1615. Nous embouquâmes encore le détroit, courant d'abord au Sud-eſt-quart-de-ſud, & peu-à-peu plus à l'Oueſt, pour nous mettre ſur la côte ſeptentrionale.

Après nous fîmes l'Oueſt-nord-oueſt, jettant toûjours la ſonde juſqu'au premier quart que nous mouillâmes ſur 25. & 30. braſſes, dont bien nous prit; car quand le jour, fut venu, nous vîmes, en levant l'ancre, qu'il y avoit des bas-fonds tout-autour de nous.

Lors-que nous fûmes dans le détroit, nous trouvâmes un banc d'un quart de lieuë de large, où il y avoit d'abord 98. braſſes d'eau, puis 76. & enfin 5. ſeulement. Peu après nous eûmes plus de profondeur, & alors nous vîmes le premier pas du détroit, qui n'avoit pas demi-lieuë de large. En même tems nous fûmes pris de calme: mais le flot nous aiant portez dans le pas, nous jettâmes la ſonde ſur 40. braſſes, ſans trouver de fond propre à mouiller l'ancre.

Nous vîmes ſur cette Terre de Fogue, ou del Fuego, une homme d'une très-grande taille, qui ſe montra pluſieurs fois, montant quelquefois ſur une colline, ou ſur une petite montagne pour nous voir. Proche du pas cette Terre eſt un lieu fort ſec, où il y a des dunes qui aprochent de celles de Zélande. Le calme continuant on mit la chaloupe à la mer pour nager le vaiſſeau, & ainſi nous traverſâmes le pas, & jettâmes à midi l'ancre ſur 16. braſſes, entre le premier & le ſecond pas.

Le 4. nous remîmes à la voile, par un vent de Nord-nord-oueſt, portant le cap à l'Oueſt-quart-de-ſud-oueſt, par un beau frais: mais au ſoir le vent étant devenu contraire, nous mouillâmes ſur 16. braſſes, ſous la pointe du ſecond pas, vers la côte ſeptentrionale.

Le matin du 7. le Commis Corneille de Viane deſcendit à terre, & il fut bien-tôt ſuivi de

de l'Amiral qui voulut auſſi viſiter le païs. Ils ne virent point d'hommes, mais 2. autruches, qui couroient ſi-vîte qu'un cheval auroit eu peine à les ſuivre. Ils trouvérent une riviére fort-grande & fort-large, le long de laquelle il y avoit des arbriſſeaux garnis de grains noirs, qui étoient de bon goût. Le cap de cette terre fut alors nommé le cap de Viane.

Le 8. après midi, aiant remis à la voile, nous courûmes au Sud-oueſt juſqu'à la pointe du ſecond pas, où nous fimes le Sud-ſud-oueſt. Sur le ſoir nous fûmes proche des iſles des Pinguins, qui ſont au nombre de 3, à qui nous donnâmes les noms ſuivans; à celle qui eſt au Sud, le nom de la grande Côte; à celle du milieu, le nom de la grande Patagone, ou de l'iſle des Géants; à celle qui eſt au Nord, & qui eſt la plus petite, le nom de l'iſle de la Cruche.

Le 9. l'Amiral envoia le Fiſcal à l'iſle de la grande Côte, afin de voir s'il n'y auroit point quelque marque qu'il y eût paſſé de nos vaiſſeaux. Il y trouva un pieu avec un cercle, & une lettre qui y avoit été laiſſée par *l'Etoile du Matin*. Ce vaiſſeau en étoit parti le 25. de Mars pour s'avancer dans le détroit, ainſi-qu'on le voioit dans la lettre.

On alla auſſi à l'iſle de la Cruche, où l'on trouva un pieu & un cercle, mais point de billet; ce qui fit préſumer que c'étoit encore *l'Etoile* qui l'y avoit mis. Enſuite l'Amiral alla lui même à l'iſle de la grande Côte, où il vit 2. corps morts enterrez ſans doute à la maniére de ce païs-là, n'aiant qu'un peu de terre ſur eux, & des fléches & des arcs tout-autour. On les découvrit un peu, & on les vit enſevelis

dans des peaux de pinguins. L'un étoit de la taille ordinaire d'un homme, & l'autre n'avoit pas plus de 2 piés & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers artiſtement faits de coquilles de limaçons auſſi luſtrées que des perles, On remit enſuite ſur eux toute la terre qu'on en avoit ôtée.

Nous ne trouvâmes rien dans ces iſles qui fût bon à manger, le terrein en étant ſi infertile qu'il n'y croît qu'un peu d'herbe, que les pinguins mangent, à-peu-près comme il en croît ſur les dunes en Hollande, où elle eſt auſſi mangée par les lapins.

Le 10. du même mois d'Avril, nous remîmes à la voile par un vent de Nord-eſt. Sur le midi, nous trouvâmes une belle baie de ſable, proche de laquelle les Eſpagnols avoient autrefois bati une ville nommée Philippe, qui eſt toute ruinée. Nous y mouillâmes ſur 15. braſſes, fond de bonne tenuë. Comme nous y étions, le vent força tellement que nous fûmes obligez de mettre les mâts de hune bas. L'orage paſſa bientôt, & le beau tems revint.

Le 11. l'Amiral fut à terre, où il ne trouva rien que de bonne eau, & tout autour quantité de traces de bêtes, qui marquoient qu'il y en venoit pour boire. Sur le midi, nous remîmes à la voile, par un vent de Nord-nord-eſt, courant toujours le long de la côte ſeptentrionale, où le terrein étoit tout-ſemé d'arbres, & fort uni en quelques endroits, avec des aparences que les Eſpagnols l'avoient autrefois cultivé. On ne trouvoit point de fond, qu'on ne fût tout-proche de terre.

Vers le ſoir, nons remouillâmes ſur 30 braſſes, ſi-près du rivage qu'un coup de mouſquet

y auroit porté. Nous fûmes ſurpris de voir ſur la côte méridonale, de beaux arbres, & des bois entiers bien verds, avec quantité de perroquets, ſavoir, par la hauteur des 54. degrès. Nous ne le fûmes pas moins de voir un paſſage par lequel on découvroit la pleine mer, & ſi le yacht eût été avec nous l'Amiral l'y auroit envoié; car il croioit que par-là on iroit bien-tôt dans la mer du Chili. Mais le yacht s'étant écarté au premier pas du détroit, ce deſſein ne put être éxécuté.

Le matin dú 12. nous remîmes à la voile, courant au Sud & au Sud-quart-de-ſud-eſt, juſques-à-ce que nous fuſſions à une grande pointe, derriére laquelle il y avoit un grand enfoncement, où la rade paroiſſoit bonne. Les terres étoient là fort hautes, & il y avoit une montagne auſſi-couverte de néges que ſi l'on eût été au milieu de l'Hiver. De là nous fîmes le Sud-oueſt, pour aller au troiſiême pas. Mais le vent étant variable, nous remouillâmes au ſoir ſur 42. braſſes droit devant le pas.

Le matin du 13. l'Amiral envoia ſa chaloupe viſiter un autre grand enfoncement, que nous crûmes être la baie des Moules. L'Amiral étant deſcendu à terre, n'y trouva rien de bon que de l'eau douce, & des arbres dont l'écorce avoit le goût auſſi fort que celui du poivre; ce qui fit que nous nommâmes cet enfoncement la baie du Poivre, quoi-qu'il y ait des arbrès de la même eſpèce en d'autres lieux.

Nous remimes à la voile, mais au-lieu d'avancer nous reculâmes, tant les vents qui venoient de ces hautes côtes, étoient variables & contraires. Ainſi il fallu remouiller. Le 16. le vent s'étant rangé à l'Eſt, nous remîmes enco-

re à la voile, courant d'abord à l'Eſt-quart-de-ſud-eſt, puis au Sud, & enfin au Sud-oueſt, car les terres courent à l'Oueſt, & même juſqu'au Nord-oueſt; de-ſorte que nous dépaſſâmes la baie des Moules, à côté de laquelle gît une petite iſle. Les terres étoient fort-hautes, & couvertes de néges en pluſieurs endroits.

Sur la brune, l'Amiral fit tirer un coup de canon, afin-que s'il y avoit quelqu'un de nos vaiſſeaux, aſſez proche du lieu où nous étions, il pût l'entendre. Nous vîmes auſſi monter de la fumée, ſur quoi nous tirâmes encore un coup de canon. Peu après nous vîmes venir une chaloupe, qui nous aprit que nos vaiſſeaux étoient à l'ancre dans la baie de Cordes, où ils n'étoient que de ce même jour-là. Ce fut une grace de Dieu bien particuliére, que de ſi-gros vaiſſeaux, contrariez par les vents, retardez par le gros tems, aiant à traverſer des paſſages ſi étroits, à courir ſur divers rumbs de vent, à ſurmonter tant de ras de marée, & de courans qui varioient, ſe rencontraſſent préciſément dans le même jour à leur rendévous, après s'être écartez les uns des autres, & avoir traverſé le premier pas en des tems différens.

Vers le ſoir, nous jettâmes l'ancre ſur 17. braſſes. Peu après le Vice-amiral, les Maîtres & les Commis ſe rendirent à bord de l'Amiral, où chacun fit le récit de la maniére dont il avoit traverſé la plus grande partie du détroit. On avoit vu le jour précédent, ſur le rivage, pluſieurs Sauvages avec leurs femmes & leurs enfans, à qui Cruick, Maitre de *l'Etoile*, & quelques autres avoient parlé avec douceur, leur aiant fait préſent de couteaux & d'autres merceries, & donné du vin d'Eſpagne, dont on pou-

pouvoit comprendre à leurs geſtes qu'ils étoient bien-contens.

En recompenſe ils avoient donné à nos gens certaines perles faites de coquilles aſſez artiſtement, & enfilées enſemble. Mais ils ne revinrent plus pendant-que nous fûmes là mouillez. Nous crûmes que c'étoit parce-qu'ils avoient eu de la fraieur d'entendre tirer, ainſi qu'on faiſoit tous les jours, en allant à la chaſſe aux canards, aux oies, &c.

Le lendemain nous fûmes pris de calme. Ainſi nous fîmes nager nôtre vaiſſeau, pour aller mouiller dans la baie où les autres étoient. Le 18. du même mois d'Avril 1615. il fut réſolu qu'on reſteroit la 8 jours, pour faire de l'eau & du bois. Le même jour *le Chaſſeur* fut nagé par des chaloupes, derriére la petite iſle qui étoit dans la baie, & il y fut nétoié. Les équipages eurent pour rafraichiſſemens une multitude de moules fort-bonnes, & une autre ſorte de coquillage à-peu-près du goût des huîtres, mais meilleur. Il y avoit auſſi du creſſon de mer, du perſil de Macedoine, & pluſieurs grains rouges d'arbriſſeaux.

Le 24. nous remîmes à la voile, par un vent de Nord-quart-de-nord-oueſt, qui nous fit doubler un cap en louvoiant. Nous vîmes ſur le rivage opoſé quantité de gens qui avoient allumé un feu, aiant quelques canots, dont un nagea vers nous aſſez avant, nous faiſant des ſignaux avec une pagaie; mais il n'oſa venir à bord. Vers le ſoir, nous mouillâmes ſur 16. braſſes, proche d'une petite iſle, près de laquelle il y en avoit 7. ou 8. autres auſſi fort-petites, à qui l'on donna des noms.

Le 25. on trouva une belle baie, avec un fond de

de bonne tenuë, ſur 16. 18. & 20. braſſes, qui étoit à une lieuë & demie de l'endroit où nous étions. Nous remîmes à la voile pour y aller, mais le vent aiant changé, nous ne pûmes gagner juſques là, & il fallut remouiller un peu à l'Eſt, ſur 23. braſſes.

Le 26. nous fîmes la même manœuvre, & nous ancrâmes ſur 25. braſſes, derriére une iſle qui eſt au Sud. Là nous vîmes un paſſage & une ouverture pour aller dans la mer du Sud. L'Amiral alla dans l'iſle, & aiant monté ſur une montagne, il jugea, auſſi-bien que ceux qui l'acompagnoient, que c'étoit un véritable paſſage, ainſi-que nous l'avons déja dit dans l'article du 11. d'Avril précédent.

Mais nos Inſtructions portoient de ſuivre le détroit de Magellan, ſans tenter d'autres paſſages: car nous étions déja informez, qu'il y en avoit au Sud, ainſi-qu'on le lit dans l'Hiſtoire des Indes Orientales, écrite en Eſpagnol, par le Pére Joſeph de Coſte, traduite par Jean Huigens Linſchoot, & par d'autres. En éfet il dit ſur la fin du chapitre 10. que Don Gava Mendoza, Gouverneur du Chili, aiant envoié le Capitaine Ladrihlero, avec 2. vaiſſeaux, pour chercher un paſſage qui eſt au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par-là en haute mer, courant du Nord au Sud, ſans ſuivre le détroit. Il y a encore pluſieurs autres Hiſtoriens de cette opinion, tenant pour certain qu'il y a dans le détroit de Magellan, un paſſage du côté du Sud, par où l'on ſe met promtement au large, & l'on gagne bien-tôt la mer du Chili.

Le 21. *l'Etoile* mouilla l'ancre dans la baie dont il a été parlé, qui eſt belle, & où il y avoit 25. braſſes de profondeur, fond de bonne te-

tenuë. On y trouva quantité de grains d'arbriſſeaux, rouges ou violets, & de bon goût. Il y avoit auſſi une riviére, dont les eaux couloient des montagnes, & après s'être aſſemblées paſſoient au-travers des bois pour ſe rendre dans la mer. Il y avoit abondance de moules & d'autres coquillages. Elle fut nommée la baie de Spilberg, du nom de l'Amiral.

Le 1. de Mai 1615. tous les vaiſſeaux étant dans cette baie, l'Amiral envoia Martin Pieterſz, Maître de *l'Etoile*, & Henri Reyerſz, premier Pilote, avec une chaloupe pour chercher le paſſage. Ils ne s'étoient encore guéres éloignez, lors-qu'ils virent de très beaux oiſeaux ſur la terre. Quatre matelots aiant demandé permiſſion, débarquérent pour en aller tuer. Auſſi-tôt ils ſe virent ataquez par une troupe de Sauvages armez de groſſes maſſuës, qui les pourſuivirent, & en aſſommérent 2. ſavoir un Canonier de *l'Etoile*, & le page de la chambre du Capitaine, les 2. autres eurent le bonheur de ſe ſauver. L'Amiral fut fort-mécontent de ce qu'on leur avoit donné cette permiſſion, les Oficiers n'en aiant reçu aucun pouvoir.

Le 2. nous ancrâmes ſur 10. braſſes, dans une bonne baie, où une riviére venoit ſe décharger. Le 3. un des domeſtiques de l'Amiral, nommé Abraham Pieterſz, étant mort, on l'enterra dans une iſle proche d'une riviére à qui l'on donna le nom de la riviére d'Abraham. L'Amiral aiant voulu remonter cette riviére, avec 3. chaloupes armées, dès-qu'elles y furent entrées les courans les y pouſſérent avec tant de force, qu'à-peine 8. hommes, par le moien des rames, pouvoient empêcher chaque chaloupe d'avancer trop-vîte.

Le

Le long de la riviére ils virent pluſieurs petites huttes où les Sauvages faiſoient leur demeure ; mais qu'à la vuë des chaloupes ils avoient abandonnées. A l'entrée de la riviére il y avoit un grand eſpace entouré de pieux, qu'on prit pour une pêcherie. L'*Aeole* étant allé chercher plus loin une autre rade que celle où nous étions, raporta que l'endroit le moins profond qu'il eût trouvé étoit de 130. braſſes.

Le 4. ſur le midi, le vent s'étant rangé à l'Eſt, nous remîmes à la voile &, courûmes à l'Oueſt-nord-oueſt. Nous vîmes dans la côte ſeptentrionale un canal preſque auſſi large que le détroit même, où les courans rouloient avec beaucoup de force. Sur le ſoir, les chaloupes qui étoient de l'avant pour ſonder, raportérent que ce canal s'étendoit droit devant nous à l'Oueſt-nord-oueſt. Comme nous avions vent & marée à gré, il fut réſolu qu'on continueroit toute la nuit de naviger, quoi-que quelques-uns ſoutinſſent qu'il étoit plus à propos de jetter l'ancre, & d'atendre le jour.

Le Maître de *L'Etoile* & les Pilotes de *la Lune* & de l'*Aeole* étant venus à bord de l'Amiral, pour lui faire cette remontrance, d'autant-plus, diſoient-ils, que nous tombions dans le calme, nous trouvant alors entre les hautes côtes qui ſont proche du cap Maurice; pendant qu'on tenoit conſeil ſur ce ſujet, il ſe leva un vent ſi-favorable, que d'un commun avis on demeura ſous voiles, le yacht étant de l'avant. C'étoit certes une choſe qui inſpiroit de la ſurpriſe & de la fraïeur, de voir de ſi-gros vaiſſeaux enfoncez entre deux ſi hautes côtes, naviger de nuit ſur une eau ſi-profonde qu'on ne trouvoit point de fond.

Le

Le 5. nous vîmes que le canal s'élargiſſoit, & nous découvrîmes par proüe la pleine mer. On fut alors pris de calme, & l'Amiral aiant dérivé vers la côte auſtrale, fit tirer un coup pour ſignal aux chaloupes de venir le nager de cette côte où il étoit affalé. Dès-que les chaloupes lui eurent jetté la hanſiére le vent changea, de-ſorte que tout le jour & toute la nuit nous courûmes au Nord oueſt-quart-à-l'oueſt, & fîmes beaucoup de chemin.

Le matin du 6. nous eûmes un vent frais, & un tems chargé. Nous vîmes bientôt le cap du Sud, qui étoit fort-reconnoiſſable par ſa hauteur en écore, & par quelques pointes qui ſont comme de petites tours. Ainſi nous débouquâmes le long de la côte méridionale, y aiant pluſieurs dangereux écueils, & de petites iſles, le long de la côte ſeptentrionale; & nous paſſâmes dans la mer du Sud.

Sur le midi le vent força tellement, que lors-qu'on voulut haler les chaloupes à bord, celle de l'Amiral ſe briſa, & on eut beaucoup de peine à ſauver les autres. Nos vaiſſeaux même ſe trouvérent dans un fort grand péril, à-cauſe des iſles qui étoient ſous le vent à nous, craignant que le vent ne nous y fît dériver, & qu'il ne nous jettât ſur leurs côtes. Comme elles ſont au bout du canal de Magellan, à-peu-près de-même que les Sorlingues ſont au bout du canal d'Angleterre, nous leur donnâmes auſſi le nom de Sorlingues.

La ſortie de ce canal eſt aſſurément bien-dangereuſe par la quantité d'iſles & d'écueils fort élevez qui y ſont, n'y aiant aucun lieu où, en cas de beſoin, on puiſſe ancrer & ſe mettre à l'abri. Le cap méridional qu'on nomme le cap

de

de Desirado, ou de Desir, est d'une forme fort extraordinaire, ainsi qu'on le peut voir dans les cartes. Dès-qu'on l'a doublé on commence à trouver une mer agitée & du gros tems; de-sorte qu'après les périls du détroit, on se trouve exposé à de nouvelles extrémités, ainsi-qu'on le voit dans toutes les Rélations, & que nous le certifions ici.

Le soir du 7. du même mois de Mai, le vent, qui forcoit toujours, sauta au Nord, si-bien qu'il fallut serrer les huniers, & faire des bordées toute la nuit. Le 8. le gros tems continua, mais il s'apaisa un peu le 9. comme nous étions par les 50. degrès.

Le 21. nous eûmes la vuë du Chili; ce qui nous obligea de remettre le cap à la mer, pour courir à l'Oüest-nord-oüest, & de ce côté-là nous vîmes une isle, que nous crûmes être la Mocha. En jettant le plomb nous trouvâmes 38 brasses, fond de sable. Le matin du 23. nous vîmes fort-distinctement cette isle, sur laquelle nous courûmes à pleines voiles à l'Est, le vent venant du Sud. Vers le soir, nous serrâmes les huniers, pour retarder un peu nôtre course. Nous trouvâmes 60. & 70. brasses, & eûmes calme durant la nuit.

Le matin du 24. nous fûmes par le travers de la Mocha, & nous mouillâmes sur 18. brasses, fond de bonne tenuë & à 2 ou 3 lieuës de terre. Le vent contraire, nous empêchant d'aprocher de l'isle, nous louvoiâmes tout le lendemain, & ancrâmes au soir sur 17. brasses, à demi-lieuë du rivage. La côte septentrionale est basse, & l'isle y est fort large. La côte méridionale est toute hérissée de rochers, contre lesquels la mer brise avec de grands mugissemens.

Le 26. à la pointe du jour, il fut résolu, qu'on

qu'on envoieroit au rivage 4 chaloupes armées, avec des marchandiſes. L'Amiral & beaucoup d'autres Oficiers y allérent auſſi. Nous trouvâmes ſur le bord de la mer pluſieurs inſulaires avec des rafraîchiſſemens de brebis, de poules & d'autres volatiles cruds & cuits, & ils nous parlérent avec beaucoup de douceur.

Sur le midi, l'Amiral ſe rendit à ſon bord avec les rafraîchiſſemens, & avec le Souverain de l'iſle & ſon fils. Après avoir été régalez ils viſitérent le vaiſſeau, & en leur montrant le canon, on leur fit entendre qu'on venoit à deſſein de s'en ſervir pour combattre les Eſpagnols; de quoi ils marquérent de la joie les tenant pour leurs ennemis.

Comme ils paſſérent la nuit à bord, l'Amiral fit mettre le lendemain, en leur préſence, tout ſon monde ſous les armes. Aprés déjeûner ils s'en retournérent acompagnez de pluſieurs de nos Oficiers, & furent régalez de quelques ſalves de canon. Nous troquâmes encore des haches, des grains de verroterie, & d'autres merceries, pour des moutons. Nous avions deux mourons gras pour une petite hache. Quoi-qu'ils nous reçuſſent bien, ils ne voulurent pourtant pas permettre qu'aucun de nos gens allât dans leurs maiſons, ou s'aprochaſſent de leurs femmes. Ils nous aportoient eux-mêmes toutes leurs denrées juſques dans les chaloupes. Enfin ils nous firent des ſignes de leurs mains de nous rembarquer, & de nous retirer. L'Amiral leur fit entendre qu'il le feroit inceſſamment, & en éfet il fit remettre à la voile, & nous courûmes la bande du Nord.

A ce dernier tour que nous fîmes au rivage, nous emmenâmes une brebis bien ſinguliére. El-

Elle avoit le cou fort-long, une boſſe ſur le dos comme en ont les chameaux, un bec-de-liévre, & des jambes fort-longues. Ces inſulaires ſe ſervent de brebis pour labourer & cultiver leurs campagnes, comme on fait de chevaux & d'ânes. Nous eûmes plus de 100. brebis & moutons fort-gras & fort-hauts, dont la laine étoit blanche, comme celle des moutons de nôtre païs. Nous eûmes auſſi force poules & autres volatiles; pour des haches, des couteaux, des chemiſes, des chapeaux, &c.

Les gens étoient doux & traitables. Ils mangeoient aſſez ſobrement & avec quelque propreté, paroiſſant preſque auſſi civiliſez que les Chrétiens. Si l'Amiral eût fait des inſtances pour demeurer plus longtems à leur rade, ils lui auroient encore fourni des vivres.

Le matin du 28. du même mois de Mai, nous eûmes un bon vent de Sud, & nous gouvernâmes au Nord-nord-eſt. Sur le midi nous vîmes terre, & crûmes que c'etoit l'iſle de Sainte Marie. Vers le ſoir, nous fûmes tout-proche de la côte de cette iſle, qui paroiſſoit être peu fréquentée, & qui étoit entourée de rochers, ſi-bien que nous connûmes que nous nous étions trompez. Ainſi nous remîmes le cap à la mer pour nous en alarguer, & courûmes des bordées en atendant le jour.

Le 29. comme nous vîmes que nous n'étions pas encore fort-loin de l'iſle, nous fimes force de voiles, rangeant la côte, juſques-à-ce que nous euſſions découvert l'iſle de Sainte Marie, où nous moüillâmes l'ancre après midi, ſur 6. braſſes. Peu après nous vîmes paroître 20. ou 25 cavaliers, avec la lance à la main, qui firent divers tours de côté & d'autre. On envoia le

Fiſ-

Fiſcal avec 4. chaloupes armees pour propoſer à ces Indiens de trafiquer avec eux. Le Fiſcal amena un Eſpagnol & un Indien, en la place deſquels il avoit laiſſé un Sergeant pour otage, & ils paſſérent la nuit à bord. En aprochant de l'iſle nous vîmes une barque à l'ancre, qui mit à la voile dès-qu'elle nous eut decouvers. Au Nord-nord-eſt il y a un banc étroit, qui court près de trois lieuës en mer.

Le 30. l'Amiral fit mettre ſon monde ſous les armes, en préſence de l'Eſpagnol, qui conſidéroit atentivement toutes choſes. Enſuite on le mena au vaiſſeau de l'Amiral, où l'on fit paſſer auſſi les gens en revuë. L'Amiral lui fit une ſalve d'un coup de canon, & le Vice-amiral lui en fit une de mouſqueterie. Il invita le Vice-amiral & quelques autres Oficiers à dîner avec lui, & ils y allérent.

Ils étoient à-peine à terre, & pas encore à table, que la chaloupe du *Chaſſeur* alla les avertir qu'on avoit vu de deſſus la hune une troupe de gens armez qui marchoient vers le lieu où ils devoient manger. Sur cet avis ils ſe rembarquérent vîte, & emmenérent priſonnier avec eux l'Eſpagnol qui les avoit voulu trahir.

Le 31. à la pointe du jour l'Amiral mena dans l'iſle trois compagnies de ſoldats, avec quelques matelots, & les fit ranger en ordre. Les Eſpagnols les aiant vu débarquer, mirent le feu à leur Egliſe, & prirent la fuite. Les troupes s'avancérent au quartier où ils demeuroient, & emmenérent quantité de brebis, de poules & de denrées. Dans les eſcarmouches qu'on fit avec eux, nous eûmes 2. hommes de bleſſez : les ennemis en eurent 4. de morts, les chevaux ſur quoi ils étoient en aiant ſans doute ſauvé un grand nombre. A-

Avant-que de se retirer l'Amiral fit brûler toutes leurs maisons qui étoient fort-bien pourvuës de vivres. Le feu les consuma bien-vîte, comme n'étant bâties ni couvertes que de cannes & d'autres roseaux. Sur le soir tout le monde se rembarqua. L'isle est fertile; l'air y est sain; mais il n'y a point de mines d'or ni d'argent. En recompense on y recueille abondance de ris, d'orge, & de fèves. Il y a quantité de brebis, de poules &c. On amena plus de 500. brebis & moutons à bord.

Le Conseil s'étant assemblé on y concerta un Régiement, touchant ce qu'il y auroit à observer dans la mer du Sud, tant eu égard à la navigation, qu'en cas de combat; & il fut enjoint aux Oficiers de s'y conformer, & de le faire éxactement observer par les équipages.

Le 1. de Juin 1615. nous remîmes à la voile, & nous mouillâmes sur 36. brasses au bout du banc long & étroit dont il a été parlé. La nuit le vent aiant passé au Nord, nous fûmes obligez de demeurer à l'ancre, près de la petite ville d'Auroca, où l'on entretient ordinairement une garnison d'environ 500. Espagnols, parce-que la place est souvent ataquée par les habitans du Chili. C'est de ce côté-là que le Roi d'Espagne a le plus de forces; mais la guerre continuelle qu'il est obligé d'y soutenir, empêche qu'il ne se rende maître du païs.

Le matin du 3. nous remîmes à la voile, & côtoïâmes l'isle par un vent de Sud, jusqu'après midi, que nous nous trouvâmes proche d'une autre isle nommée Quiriquina, peu éloignée du continent, derriére laquelle nous passâmes, & nous fumes par le travers d'une petite ville nommée la Conception, où nôtre prisonnier nous

nous dit qu'il y avoit 200. Eſpagnols, avec pluſieurs Indiens. Mais le vent étant trop foible, nous ne pûmes en aprocher, & nous mouillâmes ſur 26. braſſes. Nous demeurâmes juſqu'à l'11. du mois, dans ce parage, qui eſt par la hauteur des 33. degrès 23. minutes, ſans pouvoir avancer ni reculer.

Enfin il fut réſolu de porter droit ſur la côte, & nous nous rendîmes à un cap proche d'une valée, qui vient en pente d'une haute montagne. Nous crûmes être à la rade de Val-pariſa: mais aiant connu que nous nous étions trompez, nous continuâmes à naviger juſqu'à Soleil couchant, que nous mouillâmes ſur 40. braſſes, proche d'un autre cap ſemblable au premier, où le païs paroiſſoit fort-beau.

Le Conſeil s'étant aſſemblé, le Maître de *l'Etoile* y entra pour donner avis qu'il avoit oüi le ſon d'un cor, & vû un feu. Auſſi-tôt on fit armer 3. chaloupes, & ceux qui furent à terre y trouvérent ſeulement quelques perſonnes qui deſcendoient de la montagne, & quelques bêtes le long du rivage. On vit auſſi de petites maiſons vers la montagne; mais on n'y alla pas, faute d'ordres de l'Amiral.

Le 12. du même mois de Juin, ſur le midi, nous mouillâmes dans la baie de Val pariſa. Nous y vîmes 3. maiſons au bord de la mer, & un bâtiment à l'ancre. Ceux qui étoient dedans filérent leur cable bout pour bout, & y mirent le feu, le conduiſant ainſi tout brûlant dans un petit enfoncement qui étoit entre des rochers. Nous y envoiâmes des chaloupes pour le prendre. Mais des Eſpagnols poſtez derriére les rochers, les en empêchérent, par des décharges continuelles de leurs mouſquets. Néanmoins

moins elles paſſérent à la fin, & s'étant aprochées du vaiſſeau, on le vit déja tellement embraſé, qu'il n'y avoit plus de moien de le ſauver. Elles retournérent aux vaiſſeaux qui étoient mouillez par le travers des maiſons, *le Chaſſeur* demeurant ſeul auprès de celui qui brûloit.

L'Amiral & le Vice-amiral étant deſcendus à terre avec 200. ſoldats, trouvérent les maiſons auſſi en feu, & les Eſpagnols, tant cavaliers que gens de pié, en ordre de bataille, ſans oſer pourtant aprocher, à-cauſe de nôtre canon qui joüoit ſans ceſſe. Au-contraire à meſure que nous nous aprochions d'eux ils reculoient. Enfin la brune ſurvenant, l'Amiral ſe rembarqua, & aiant ramené ſes troupes à bord, il fit lever l'ancre, & nous courûmes au large à pleines voiles.

Sur le minuit, nous ſerrâmes nos voiles, de-peur de dépaſſer Quintero. Les Eſpagnols qui étoient, tant à Val-pariſa, qu'à S. Jago, Sainte Marie, & par-tout ailleurs, avoient été avertis de nôtre voiage, comme nous le ſûmes de divers endroits & entre-autres de nôtre priſonnier Eſpagnol, nommé Joſeph Cornelio, qui nous déclara qu'il y avoit déja 3. mois que Rodrigo Mendoſa étoit allé nous chercher à Baldivia, & en d'autres lieux de la mer du Sud, avec 2. galéres & une patache. Nous avons auſſi parlé ci-devant des lettres de Rio Genera, écrites au Breſil. Toutes ces circonſtances nous confirmoient dans l'opinion qu'on ſavoit en Eſpagne tout ce qui regardoit nôtre voiage. Val-pariſa eſt la baie ou le port de S. Jago, à 18. lieuës dans les terres.

Le 13. à midi, nous nous trouvâmes à 32. degrés 15. minutes. Après midi, nous mouillâmes

mes ſur 20. braſſes, dans la baie de Quintero, où les vaiſſeaux ſont tellement à l'abri, qu'ils ne craignent aucun vent. Dès le ſoir l'Amiral avec des troupes, fut reconnoître la ſituation du païs, & chercher de l'eau, dont nous avions grand beſoin.

On vit de loin quantité de bêtes, qu'on crut d'abord être des vaches & des brebis. Mais on connut que c'étoient des chevaux ſauvages, qui alloient boire à une petite riviére où il couloit beaucoup d'eau douce des montagnes. Dès-qu'ils nous aperçurent ils s'enfuirent au galop, & nous ne les revîmes plus, tant que nous fûmes en ce lieu-là.

Le lendemain l'Amiral & le Vice-amiral étant retournez à terre, furent ſe poſter avec leur monde vers le ruiſſeau, pour la ſureté des matelots qui iroient faire de l'eau; & y éleverent une demi-lune, pour s'y défendre, ſi l'ennemi venoit les ataquer. Les Eſpagnols parurent en divers endroits par pelotons, mais quoi-qu'ils fuſſent bien montez, ils ne nous incommodérent point: ils ſe raſſemblérent ſeulement pour ſe poſter au coin d'un bois. Le 16. on relâcha 2. Portugais qu'on avoit pris devant S. Vincent, & un vieux inſulaire de Sainte Marie, qui reçurent cette grace avec d'autant plus de joie, qu'elle leur étoit imprévuë.

La baie de Quintero eſt belle, & la rade en eſt bonne. Il y a une aiguade fort commode, & dont l'eau eſt de très-bon goût. Candiſch y en fit auſſi, mais avec perte de beaucoup de gens. Pour nous, nous n'y en perdîmes ni n'en eûmes point de bleſſez, le retranchement que nous avions fait étant bon & de défenſe. On lui donna le nom de Crèvecœur. Nous trouvâmes

encore une autre riviére, où l'on pêcha quantité de poiſſon. Nous fîmes auſſi du bois fort commodément, & l'on y en peut faire autant qu'on veut : C'eſt le lieu du monde le plus propre pour ſe rafraîchir, & faire ces ſortes de proviſions. Le 17. du même mois, nous remîmes à la voile & courûmes au large.

Le 1. de Juillet 1615. nous nous raliâmes à la terre, & la côtoïâmes, pour ne dépaſſer pas la petite ville d'Aricqua, par le travers de la quelle nous nous trouvâmes le ſoir du 2. Elle eſt ſituée par les 18. degrès 40 minutes. On voit à l'un de ſes côtés une haute montagne, dans la pente de laquelle il y a un gros bourg ; & à l'autre côté, une agréable campagne verdoiante d'herbages & de quantité d'arbres, entre-autres, d'orangers & de citronniers.

C'eſt là qu'on porte-tout l'argent de la Poteſie, ou du Potoſi, & on l'y embarque pour le tranſporterà Panama, & de Panama par terre à Porto Velo, ou ailleurs où l'on l'embarque pour Eſpagne. Comme nous n'y trouvâmes ni galions, ni vaiſſeaux, nous remîmes le cap au large.

Le 10. il y eut calme avec un tems chargé, dequoi nous fûmes ſurpris, parce-que nôtre priſonnier Eſpagnol nous avoit dit qu'il y faiſoit toûjours beau tems, & que depuis pluſieurs années il n'y avoit point plu. Sur un avis qu'on avoit vu quelques voiles, les chaloupes aiant été à la découverte, raportérent qu'elles n'avoient vû qu'un fort-petit bâtiment, qu'on préſuma être un eſpion, qui alloit devant nous porter la nouvelle de nôtre venuë, & donner avis des manœuvres que nous faiſions. En éfet la choſe ſe trouva véritable ; car tous les jours,

&

& même d'heure en heure, on recevoit à Lima des nouvelles de ce qui nous arrivoit, & l'on ſavoit en quel lieu nous étions.

Le 11. étant par la hauteur des 13. degrès 13. minutes, nous revîmes le petit batiment, ſur lequel ou chaſſa, ſans pouvoir le joindre. Le 14. pendant-que nous étions à l'ancre proche de terre, ſur 60. braſſes, l'Amiral envoia au rivage 2 chaloupes armées, & des marchandiſes afin de voir ſi l'on pourroit trafiquer avec les Indiens. Comme nos gens aprochoient, ils virent beaucoup de maiſons & de gros édifices, ce qui leur fit croire que c'étoit une ville, ou une fortereſſe. Quand ils furent tout-proche ils diſtinguérent 2 grands bâtimens, ſemblables au château, ou à un cloître, au-devant deſquels il y avoit une haute muraille en décadence, qui ſervoit de rempart.

Derriére cette muraille il y avoit une troupe de gens armez, partie à pié, partie à cheval, qui firent feu ſur les chaloupes, pour empêcher le débarquement: mais on n'avoit pas ordre de débarquer; ni de donner combat. Les ennemis battoient ſans ceſſe le tambour, s'avançant pluſieurs fois juſques ſur le bord de la mer, & faiſant diverſes cavalcades, avec des airs menaçans. Nos gens voiant leurs bravades, firent des décharges ſur eux, & en jettérent 3. ou 4. par terre; manœuvre qui fit peur aux autres, & qui les obligea de ſe cacher derriére le mur, ſi-bien qu'on ne les revit plus. Les chaloupes revinrent à bord ſans un ſeul homme de bleſſé. Après midi, nous remîmes à la voile, & rangeâmes la côte, mais le calme nous contraignit de remouiller.

Le 16. à la pointe du jour, on découvrit un

bâtiment au large. Quatre chaloupes aiant nagé de force le joignirent, & il se rendit sans résistance. Le Maître & la plus grande partie de l'équipage qui s'étoient jettez dans leur chaloupe, croiant se sauver, furent aussi pris, & amenez sous le pavillon. Ils étoient en tout au nombre de 19. dont quelques uns étoient passagers. La cargaison étoit de peu de valeur, consistant en olives, & en quelques autres denrées. Mais il y avoit une bonne somme d'argent, dont nos soldats & matelots pillérent & cachérent la meilleure partie. Le Maître, qui se nommoit Jean-Batiste Gonsales, paroissoit être un homme paisible & de bonnes mœurs. Il venoit d'Aripica, & alloit à Caliou, ou Calao de Lima. On déchargea le bâtiment, puis on le coula bas.

Sur la brune nous découvrîmes 8. voiles, qui parurent des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire. On demanda aux prisonniers quels étoient ces vaisseaux & à quelle fin ils étoient en mer ? La plupart, & entre-autres Jean-Batiste, répondirent nettement, que c'étoit une flote que le Roi d'Espagne avoit fait équiper, en atendant nôtre venuë, pour nous combattre, & qu'elle nous ataqueroit sans doute. En éfet la chose arriva, quoi-que, selon ce que nous en apprîmes dans la suite, par les prisonniers que nous fimes, le grand Conseil du Pérou n'eût pas été d'avis qu'on s'y hazardât, & encore moins qu'on nous vint chercher, alléguant que c'étoit trop s'abaisser, d'aller avec une flote Roïale chasser sur quelques vaisseaux particuliers : qu'il étoit plus avantageux & plus convenable à la majesté de leur Maître, de nous atendre, & de nous laisser enlacer nous-mêmes, puis-qu'on savoit préciséement quelle

étoit

étoit nôtre route, & que nous allions à Caliou; ce qui étoit tout ce qu'ils pouvoient ſouhaiter: qu'on feroit des batteries de canon ſur le rivage, à la faveur deſquelles on prendroit ſans doute tous nos vaiſſeaux.

Mais Don Rodrigo de Mendoza, Commandant général de cette Roïale flote, & parent du Marquis de Montes Claros, Vice-roi du Pérou & du Chili, avoit été d'un avis contraire. Ce jeune Seigneur avide de gloire, & plus conduit par le feu de ſon imagination que par aucune expérience, repliqua que 2. de ſes vaiſſeaux étoient capables de détruire tout ce que les Anglois en avoient en mer, & que nous n'étions que comme un rien pour la flote, tant par nôtre petit nombre, que parce-qu'il ne nous regardoit que comme des poulets, ou des poules, en comparaiſon des Anglois.

Ce beau commencement de harangue avoit été apuïé de quelques raiſons, ſavoir; Qu'il n'étoit pas poſſible que nous ne fuſſions dans une extrême foibleſſe, après la fatigue que nous avions ſouferte dans un ſi-long voiage: qu'il falloit que nos équipages, fuſſent ou malades, ou morts, ou du-moins hors d'état de ſe défendre: que nous devions manquer de vivres, ou n'en avoir que très-peu: qu'il étoit aſſuré que nous ne l'atendrions pas: que s'il nous pouvoit joindre, nous ne ſoutiendrions pas même ſa premiére ataque, & qu'il nous contraindroit de nous rendre, ainſi qu'il diſoit en avoir déja auparavant contraint pluſieurs autres.

Le Vice-roi auſſi magnifique en penſées & en paroles, que ſon parent, & qui avoit autant d'ambition, ravi de l'entendre ainſi parler, & de reconnoître ſon ſang en ce jeune Seigneur ſi-

brave & ſi-réſolu, lui dit; Vous avez raiſon; Allez; Je ne croi pas que vous aiez rien à faire qu'à donner ordre qu'ils ſoient liez piés & poings, & amenez ici.

Un diſcours ſi-ſuperbe & ſi-flateur pour Mendoza, l'aiant animé juſques au bout, il fit vœu & s'engagea par ſerment de ne s'en retourner jamais qu'il ne nous eût battus, ou que dumoins il n'eût emmené quelqu'un de nos vaiſſeaux dans le port de Caliou; & pour confirmation de ſon vœu il communia.

Le Conſeil, par déférence pour le Vice-roi, & par ſon propre penchant à la fanfaronade, avoit-jugé les raiſons de Mendoza bien-fondées. Ainſi cet Amiral aiant reçu ſes ordres, mit à la voile avec ſon armade, & partit de Caliou le 11. de Juillet, avec 8. grands galions.

Celui qu'il montoit, ſe nommoit *Jeſus Maria*, & portoit 24. piéces de gros canon de fonte, avec 300. hommes, tant matelots qu'ſoldats & Canoniers; outre 2. Capitaines, un Sergeant Major, un Enſeigne en pié, 24. Enſeignes & Sergeans réformez, avec leurs pages & laquais, ſans y comprendre le Chef, qui étoit environné de quantité de Dons & de Cavalleros; ſi bien que le navire, étoit monté de 460. hommes, aiant coûté de fabrique au Roi 150000. ducats.

Le ſecond galion ſe nommoit *Sainte Anne*: il portoit 14. piéces de gros canon de fonte, & pluſieurs autres petits, & étoit monté par un Amiral Eſpagnol nomme Pedro Alvarez de Piger, qui avoit la réputation d'être le plus vaillant ſoldat qui eût été jamais envoié aux Indes. C'étoit lui qui, quelques années auparavant, avoit pris un navire Anglois dans la mer du Sud.

Sud. Il avoit pour ſecond Gaſpar Coldron, qui, en cas de mort, devoit lui ſuccéder. Il y avoit à ſon bord 200. hommes, matelots, ſoldats & canoniers, outre un Capitaine de ſoldats, un Enſeigne, un Sergeant, & pluſieurs Volontaires & leurs valets, faiſant 300. hommes. C'étoit le plus fort vaiſſeau & de la plus belle fabrique qu'on eût auſſi jamais vû dans les Indes; & il avoit coûté au Roi autant que le précédent.

Le 3. galion étoit auſſi un gros navire nommé *le Carme*, monté par Don Diégo de Starbis, Meſtre-de-camp. Il portoit 8. piéces de gros canon de fonte, & 200. hommes, matelots, ſoldats, Oficiers & leur ſuite.

Le 4, qui ſe nommoit *Don Diégo*, étoit de la même capacité, & également monté de canon & de gens, avec encore 6. Capitaines du Chili, & pluſieurs autres Oficiers réformez qui les avoient ſuivis. Il étoit commandé par Jéronimo Peraca, Meſtre-de-camp.

Le cinquiéme, qui ſe nommoit *le Roſario*, étoit monté par le Capitaine Dommingo d'Apala, & portoit 4. piéces de gros canon, avec 150. hommes.

Le ſixiéme, nommé *S. Franciſco*, étoit monté par le Capitaine Loüis Albedin, 70. Mouſquetaires, & 20. matelots, ſans canon. Il fut coulé à fond dès la premiére ataque qui ſe fit de nuit, ainſi-qu'il ſera dit ci-après.

Le ſeptiéme, nommé *S. André*, étoit monté par le Capitaine Don Jean de Nagena, originaire d'Allemagne, 80. Mouſquetaires & 25. matelots, avec pluſieurs Oficiers, ſans canon.

Le 8. avoit été envoié par le Vice-roi, après le départ des 7. autres, pour les renforcer encore; ſi-bien que les gens qui étoient ſur ces 7.

premiers, ne ſavoient pas de combien de monde & de canon il étoit monté.

Le 17. l'armade arivant ſur nous, nous portâmes auſſi ſur elle, & vers le ſoir nous fûmes proche les uns des autres. L'Amiral Alvarez de Piger, Vice-amiral de cette armade, Capitaine expérimenté, ne jugea pas que ſes gens euſſent fait une bonne manœuvre, ni qu'il fût bon de paſſer la nuit ſi-proche de nous. Il en voia une barque de pêcheur, qu'il faiſoit toûjours tenir auprès de lui, dire à l'Amiral Rodrigo, qu'il ne lui conſeiiloit pas de nous ataquer pendant la brune, ou que ſi l'Amiral le faiſoit, il proteſtoit contre, & déclaroit que l'événement ne lui en pourroit être imputé.

Non-obſtant cet avis l'Amiral Eſpagnol vint ſur les 10. heures aborder *le Grand Soleil* que nôtre Amiral montoit, & après quelques paroles que les 2. Amiraux eurent enſemble, ils firent feu l'un ſur l'autre, d'abord de la mouſqueterie, puis du canon; ce qui n'étoit pas moins afreux que ſurprenant, de tels combats ne ſe faiſant pas ordinairement de nuit.

Lors que nos Mouſquetaires eurent fait leur décharge, nôtre Amiral fit un ſi-grand feu de ſon canon, que Rodrigo auroit alors bien voulu s'alarguer de lui, Mais comme il faiſoit calme tout-plat, il fallut qu'ils demeuraſſent longtems ſous le feu l'un de l'autre, qui fut continuel, & toûjours acompagné du ſon des tambours & des trompettes, auſſi-bien que des cris & des efroïables hurlemens de Eſpagnols.

Enfin Rodrigo aiant paſſé, il fut ſuivi d'un autre galion, qui étant un peu meilleur voilier, ne demeura pas ſi-longtems ſous le feu de nôtre Amiral, & n'en fut pas ſi-incommodé. Le *S. Fran-*

Franciſco paſſa le 3, & aiant dérivé par le calme ſi-proche de nôtre Amiral, qu'il ſe trouva flanc à flanc, il fut incontinent criblé de coups, ſi-bien qu'il ſembloit devoir couler bas à l'inſtant. Cependant il alla toûjours dérivant juſqu'à nôtre yacht, ſur lequel aiant fait une grande décharge de mouſqueterie, il y jetta les grapins, croiant qu'il s'en rendroit maître facilement. Mais le yacht ſe défendit vigoureuſement, repouſſa les Eſpagnols, ſe déborda, & vit le *S. Franciſco* couler à fond aſſez près de lui, faiſant périr la plupart de ceux qui tâchoient de ſe ſauver.

Cet accident fut le ſalut du yacht; car pendant-qu'il rendoit ce combat, l'Amiral Eſpagnol dériva auſſi vers lui, & commença de lui envoier ſes bordées. Ce fut juſtement lors-que le combat contre le *S. Franciſco* finiſſoit, deſorte qu'il répondit vigoureuſement à Don Rodrigo. Néanmoins la partie étant ſi inégale, il n'auroit pu s'empêcher de ſuccomber, ſi nôtre Amiral, qui remarqua le danger où il étoit, n'y eût envoié une chaloupe pleine de gens, & il commanda au Vice-amiral d'en faire autant. Comme la chaloupe de l'Amiral étoit proche du yacht, & qu'elle ne fut point reconnuë, quoi-que l'équipage criât de toute ſa force, *Orange*, *Orange*; il lui tira un coup de canon, qui porta ſi-bien qu'elle coula bas dans le moment. Il n'y eut pourtant qu'un homme qui périt, & tous les autres ſe ſauvérent. Cependant la chaloupe du Vice-amiral s'étant auſſi aprochée, le yacht fut dégagé, & ſe retira ſans être beaucoup incommodé.

La même nuit quelques autres vaiſſeaux allérent ataquer le Vice-amiral qui les reçut d'u-

ne telle maniére, que le lendemain ils n'eurent pas envie d'y retourner. Comme pendant toute la nuit nous ne vîmes point le Vice-amiral Eſpagnol, non-plus que quelques autres de leurs vaiſſeaux, nous crûmes qu'ils avoient porté ſur l'*Aeole* & ſur *l'Etoile*, *du matin*, que le calme avoit tellement fait dériver, que nous n'en pûmes aprendre aucune nouvelle pendant la brune. Ce calme qui avoit toûjours duré, ne leur avoit pas permis de ſe rallier à la flote.

Le jour étant venu, qui fut le 18. de Juillet 1615. l'Amiral Eſpagnol, qui les découvrit, porta ſur eux, croiant qu'il en auroit meilleur marché qu'il n'avoit eu des autres. Mais il connut bien-tôt que le plus court étoit de penſer à la retraite. Cependant le vent s'étant levé, 5. des vaiſſeaux ennemis ſe joignirent, & envoiérent diverſes fois des chaloupes à leur Amiral, pour lui dire qu'ils avoient réſolu de ſe dégager de nous, comme nous l'aprîmes dans la ſuite par nos priſonniers, entre-autres par un Capitaine & par un premier Pilote. Auſſi étoient-ils tellement incommodez du combat nocturne, qu'ils n'avoient point d'envie de le reprendre en plein jour.

Nôtre Amiral & nôtre Vice-amiral aiant remarqué leurs mouvemens, portérent droit ſur l'Amiral & ſur le Vice-amiral Eſpagnols, qui eurent recours à prendre chaſſe. Rodrigo qui vit qu'Alvarez de Piger demeuroit de l'arriére, fit petites voiles & l'atendit. Nôtre Vice-amiral l'aiant joint, lui envoia ſes bordées, & nôtre Amiral s'en étant auſſi aproché, il ſe fit un furieux combat entre ces 4. vaiſſeaux pavillons. Enfin l'*Aeole* les aiant joints, les 2. Eſpagnols tombérent à la fois ſous le feu des 3.

nô-

nôtres, & allérent à la dérive l'un contre l'autre, vergue à vergue, ce qui nous donna un grand avantage, un côté de chacun de leurs vaiſſeaux leur demeurant inutile, pendant que les nôtres faiſoient feu de tous côtés. Auſſi furent-ils tellement deſemparez que chacun des Amiraux croiant que ſon vaiſſeau alloit périr, tâchoit de ſe ſauver ſur le bord de l'autre. En éfet il y eut quantité de gens de l'équipage d'Alvarez qui ſe jettérent dans le galion de Rodrigo, perſuadez que le leur, qu'ils voioient criblé de coups, alloit couler à fond.

Mais lors-qu'ils furent à bord de leur Amiral, ils n'y trouvérent plus que 40. à 50. hommes en vie, qui s'étoient tous ralliez au château d'avant, ainſi-qu'ils nous le déclarérent eux-mêmes, & y avoient arboré une banniére blanche, qui fut retirée & remiſe pluſieurs fois, quelques Cavaleros l'aiant ôtée chaque fois, & aimant mieux mourir que de tomber entre nos mains. Ainſi nous continuâmes toûjours de leur envoier des bordées.

Les gens d'Alvarez qui avoient paſſé au bord de Rodrigo, voiant l'état de ſon vaiſſeau, repaſſérent au leur, & aiant repris courage, firent encore feu, pour ſe défendre. Enfin nôtre Vice-amiral fut pouſſé par les lames entre les 2. Eſpagnols, qui firent alors joüer ſur lui les bordées qui leur étoient longtems demeurées inutiles, & de ſon côté il ne manqua pas de leur envoier toutes les ſiennes.

Enſuite s'étant trouvé tout-proche de l'Amiral Eſpagnol; celui-ci lui jetta les grapins, & ſes gens ſautérent à l'abordage. Les nôtres qui étoient ſous le pont de cordes, ſe battirent avec les eſpontons, avec les pierriers, & avec les

autres armes, tuant presque tous ceux qui avoient sauté à leur bord. Pendant ce tems-là, les 2. galions Espagnols étoient toûjours par 2. autres côtés sous le feu de nos 2. autres navires, & ils se virent enfin tellement desemparez, qu'ils commencérent à s'écarter l'un de l'autre, & celui de Rodrigo prit chasse. Mais nôtre Amiral chassa toûjours sur lui, & ne l'abandonna point jusques au soir, que la brune lui en déroba la vuë.

Depuis ce tems-là nous ne le revîmes plus, ni n'en aprîmes aucune nouvelle sur le lieu. Cependant il n'y a point d'aparence qu'il ait pû s'éloigner si-fort pendant la nuit, que nous n'aions pu le revoir ou le découvrir le lendemain, ainsi-que nous revîmes tous les autres vaisseaux de son armade, d'autant-plus qu'il y eut calme toute la nuit; ce qui nous fit présumer qu'il pouvoit bien être allé tenir compagnie au *S. Francisco* dans le fond de la mer, comme fit son Vice-amiral, ainsi-qu'il en sera parlé ci-après, en raportant les nouvelles que nous en dirent les Indiens à Guiarme & à Pcita. Nous sûmes aussi que le *Sainte Marie* avoit eu le même sort, & nous avions déja vû nous mêmes qu'il commençoit à s'enfoncer, lors-que nous le perdîmes de vuë.

Nôtre Vice-amiral & l'*Aeole* chassant toûjours sur le Vice-amiral Espagnol, le percérent de tant de coups, qu'il n'y avoit plus d'espérance qu'il pût se maintenir; & il sembloit à tout moment qu'il alloit couler bas. Il se vit donc contraint de faire pavillon blanc, & les Espagnols nous ofrirent de se rendre, la vie sauve. Nôtre Vice-amiral envoia 2. chaloupes armées à son bord, & commanda aux Capitai-

taines de lui amener Alvarez de Piger, à quoi il ne voulut nullement consentir. Il dît qu'il prétendoit passer encore cette nuit sur son vaisseau, à-moins qu'on n'y voulût laisser quelques Capitaines pour otages en sa place; ce qui lui fut refusé, lui remontrant que c'étoit une grande & criminelle obstination de vouloir demeurer dans un vaisseau, qu'on voioit qui alloit couler bas.

Néanmoins il n'y eut pas moien de le vaincre. Il ofrit seulement d'aller, si nôtre Vice-amiral venoit le querir, si-non, il dît qu'il aimoit mieux périr avec son vaisseau, servant son Roi & sa patrie. Pendant cette contestation, un des matelots de l'*Aeole*, aiant monté à son bord, en enleva le pavillon; & en même tems nos gens, qui virent qu'il n'y avoit pas moien de réduire le Commandant à une capitulation, s'en revinrent, abandonnant 10. ou 12. matelots qui au mépris des ordres qu'ils avoient reçus, s'étoient jettez dans le galion, à-dessein d'être les premiers à piller.

La brune étant survenuë, les Espagnols avec l'aide de ces 10. ou 12. matelots Hollandois demeurez avec eux, tâchérent de maintenir leur galion en pompant, & par d'autres manœuvres. Mais voiant que le péril augmentant, il falloit périr, ils allumérent quantité de lumiéres & de torches, faisant de grandes lamentations & des cris extraordinaires, afin d'émouvoir à compassion ceux qui les pourroient entendre. Enfin le navire coula bas à nôtre vuë.

Le lendemain 19. de Juillet, l'Amiral envoia 4. chaloupes où le Vice-amiral Espagnol avoit péri, afin de voir s'il y auroit quelqu'un qui flotât sur des planches, ou sur des mâts, & qu'on pût

pût sauver. On trouva 60. à 70. hommes encore en vie, qui voiant nos chaloupes, & les croiant Espagnoles, leur demandoient du secours avec toute l'ardeur qu'on peut s'imaginer: mais les aiant reconnuës pour ennemis, ils changérent de ton, & criérent de toute leur force Miséricorde, Miséricorde.

Comme nos gens ne trouvoient point Alvarez, & qu'on leur dît qu'il s'étoit noïé la nuit, aiant déja reçu au combat 2. blessures, ils sauvérent le premier & le second Pilotes, un Capitaine & quelques soldats, laissant le reste à la merci des flots. Néanmoins quelques-uns des matelots, tuérent plusieurs de ceux qui flotoient, & qui lutoient contre la mort; ce qu'ils firent au préjudice des ordres qui leur avoient été donnez.

Ce fut là le succès de ce combat, où il plut à Dieu de nous protéger extraordinairement, dont graces soient à jamais rendues à son infinie miséricorde. La perte de ces 3. vaisseaux afoiblissoit beaucoup les forces des Espagnols. Ce qu'il y eut d'extraordinaire est que nous n'eûmes ni beaucoup de morts, ni beaucoup de blessez. *L'Etoile du matin*, que nôtre Vice-amiral montoit, en eut le plus, savoir 16. de morts, & 30. à 40. de blessez; ce qui ariva dans le tems qu'il étoit au milieu des deux pavillons Espagnols. Sur tous les autres vaisseaux ensemble il n'y eut que 24. morts, & 16. ou 18. blessez. Le même jour nous mîmes le cap sur Caliou de Limà, mais comme il calmoit, nous fîmes très-peu de chemin.

Le 20. nous eûmes le vent favorable, & aiant dépassé l'isle, nous courûmes droit vers le port, où nous vîmes 13. ou 14. bâtimens de diverses gran-

grandeurs, qui trafiquoient au Pérou, n'allant jamais que terre à terre; ce qui fit que nous ne pûmes nous en aprocher, parce-qu'il n'y avoit pas aſſez de profondeur pour nos vaiſſeaux. Ainſi nous retournâmes à nôtre premier projet, qui avoit été de mouiller à la rade de Caliou de Lima, pour tâcher d'aprendre ſi l'Amiral Eſpagnol s'étoit ſauvé. Comme nous ne le trouvâmes point là, & qu'on n'en ſavoit aucunes nouvelles, nous demeurâmes perſuadez qu'il étoit péri, & nous en eûmes une entiére certitude à Guiarme & à Peita.

Lors-que nous fûmes proche de Caliou de Lima, nôtre Amiral s'étant mis de l'avant ancra ſur 9. à 10. braſſes, tout-proche de terre.

A-peine étoit-il établi ſur ſes amarres, que les ennemis plantérent ſur le rivage une piéce de canon de 36. livres de balle, avec quelques autres petites piéces, & tirérent ſur lui, ſans lui cauſer aucune incommodité. Le yacht laiſſa tomber l'ancre à côté de lui, & reçut un coup qui traverſa ſon vaiſſeau, ſi-bien qu'il s'en fallut peu qu'il ne coulât à fond.

Cependant nous vîmes ſur le rivage beaucoup de troupes, à la tête deſquelles le Vice-roi étoit lui-même, ainſi-que nous l'aprîmes enſuite, & qui conſiſtoient en 4000. hommes d'infanterie & 8. compagnies de cavalerie. Avec cela nous nous trouvions expoſez aux batteries que les ennemis avoient ſur le rivage, qui pouvoient abattre nos mâts, ou couper nos cables, & par-conſéquent retarder beaucoup nôtre voiage. Leurs vaiſſeaux qui étoient proche du rivage, en très-grand nombre, étoient auſſi tout-remplis de troupes, & bien-pourvus de munitions. Toutes ces conſidérations obligérent le Conſeil

à

à conclure qu'il falloit s'alarguer juſqu'à 2. ou 3. lieuës, & la choſe fut à l'heure même éxécutée.

Ainſi nous allâmes jetter l'ancre à l'entrée du port de Caliou de Lima, où nous demeurâmes juſqu'au 25. du même mois de Juillet, faiſant tous nos éforts pour ſurprendre quelques-uns de leurs vaiſſeaux. Mais ce fut inutilement ; car ils ne faiſoient jamais que raſer la côte, & ils étoient bien plus legers à la voile que les nôtres: de-ſorte que tout le butin qu'on fit ne conſiſta qu'en un très-petit bâtiment, preſque de nulle valeur.

Le 26. nous remîmes à la voile pour continuer nôtre voiage, rangeant la côte auſſi près qu'il nous étoit poſſible, juſqu'après midi que nous vîmes un petit bâtiment tout-proche du rivage. L'Amiral y envoia 3. chaloupes armées, ſans que nôtre flote fît aucune manœuvre pour retarder ſa courſe & pour les atendre, ne mouillant que vers le ſoir ſur 15. braſſes. Les chaloupes amenérent ſous le pavillon le bâtiment qui ſe trouva chargé de ſel, & de 80. tonneaux de ſirop, qui furent diſtribuez à tous les vaiſſeaux. L'équipage s'étoit ſauvé à terre avec tout ce qu'il avoit pu emporter. L'Amiral trouvant bon de retenir ce bâtiment, y établit Jean de Wit pour Capitaine, & envoia des matelots pour le naviger.

Après cela on délibéra dans le Conſeil ſur ce qu'il y auroit à faire, ſi l'on rencontroit l'armade de Panama, & il fut réſolu qu'on la combattroit avec le canon, en quoi conſiſtoit nôtre principale force, & qui étoit la maniére de combattre la plus avantageuſe pour nous: qu'on feroit tous ſes éforts pour éviter l'abordage, & que

que dans cette vuë on ſe tiendroit toûjours aſſez loin des ennemis : que pour cet éfet on ne feroit pas des manœuvres ſi-hardies ni ſi-pleines de riſques qu'eux : qu'il falloit toûjours ſe ſouvenir que nous étions en des mers étrangéres, environnez de leurs terres, où nous ne pouvions eſpérer aucun lieu de retraite, pour nous ſauver, ou pour nous raccommoder, ſi nous étions en péril, ou deſemparez ; & que nous ne pouvions compter que ſur les moiens qui ſe trouvoient entre nos mains & avec nous, dans nos vaiſſeaux.

Outre cela il falloit conſidérer que nôtre voiage étoit encore d'un très-long cours : que nos Maîtres qui avoient équipé la flote, atendoient de nous d'autres ſervices aux Manilles & ailleurs, qui leur devoient être très-importans, & que c'étoit particuliérement dans cette derniére vuë que nôtre flote étoit en mer : que comme dans le combat livré à l'armade de Lima, nous avions eu beaucoup de deſavantage en ce que tous nos vaiſſeaux n'avoient pû demeurer enſemble, par le calme qui les empêchoit de s'aprocher les uns des autres ; il falloit penſer à ſe tenir ſerrez autant que le vent & l'ocaſion nous le pourroient permettre.

Que ſi nous avions le bonheur de nous rendre maîtres de quelques vaiſſeaux ennemis, en ce cas il étoit ordonné à tous Capitaines, Maîtres, Pilotes & autres, de demeurer dans leurs propres vaiſſeaux & de les garder & auſſi aux Capitaines des ſoldats de ne pas quitter leurs bords pour paſſer à ceux des vaiſſeaux pris : qu'il falloit contraindre les priſes à envoier leurs propres chaloupes aux nôtres, afin de ne pas tomber dans le deſordre où l'on avoit déja été, & de ne ſe mettre pas en danger de perdre nôtre avanta-

ge ;

ge, & nos gens, ainſi-que nous en avions perdu par leur imprudence, & par leur trop d'ardeur pour le pillage.

Que ſi l'on jugeoit à-propos d'envoier nos chaloupes aux bords des priſes, cela ne ſe pourroit faire que par l'ordre de l'Amiral, ou du Vice-Amiral en ſon abſence, & dans une ocaſion preſſante; auquel cas on choiſiroit les gens qui ſeroient les plus propes pour cette fonction, & qui ſauroient la langue Eſpagnole, à qui l'on recommanderoit de ſe conduire avec beaucoup de circonſpection.

Le 27. de Juillet, nous remîmes à la voile, & le 28. nous mouillâmes à la rade de Guiarme, ou Guarme, par la hauteur dès 10. degrès de latitude Sud. C'eſt un bel endroit, où il y a un bon port, qui peut contenir quantité de vaiſſeaux. Il y a un grand étang, ou marais, couvert d'eau douce, dont nous fîmes proviſion.

Dès-que nous fûmes établis ſur nos amarres, l'Amiral envoia une troupe de ſoldats à terre, où ils ne trouvérent que des maiſons vuides les habitans, qui avoient eu avis de nôtre venue, s'en étoient fuis dans les bois. Ainſi l'on ne fit pas beaucoup de butin. Pendant-que nous fûmes là mouillez, l'Amiral envoia pluſieurs fois Jean-Batiſte, Maître du petit bâtiment que nous avions pris la veille de la bataille, viſiter le païs avec nos gens, & chercher des ocaſions d'avoir des rafraîchiſſemens.

Après avoir parcouru divers endroits, ils trouvérent enfin des oranges & d'autres fruits. Les matelots trouvérent auſſi dans quelques maiſons des poules, des pourceaux & de la farine. Enſuite on donna ordre à un homme diſcret, & de la fidélité duquel l'on ſe tenoit aſſuré,

ré, de s'avancer vers les lieux où les habitans s'étoient retirez, & de parler à eux, pour leur demander des nouvelles de l'Amiral Rodrigo & de ſon armade. Il nous raporta qu'il étoit certain que les 2 gros galions étoient péris, ſans qu'il s'en fût ſauvé une ſeule perſonne, que ceux que nos chaloupes nous avoient amenez du galion d'Alvarez.

Le 3. d'Août 1615. l'Amiral relâcha & fit mettre les priſonniers à terre ſans rançon, faveur qui les ſurprit autant qu'elle les réjouit. Après midi nous mîmes les voiles ſur les cargues, & fîmes le Nord-oueſt par un bon vent juſques au 6 du mois, que nous découvrîmes l'iſle de Loubes, entre qui & le continent nous allâmes paſſer. Elle gît par les 6. degrés 40. minutes, & ſon nom de Loubes vient d'un poiſſon qu'on apelle ainſi dans ces quartiers-là, & dont il y a une grande quantité.

Le 8. nous laiſſâmes tomber l'ancre dans le port de la ville de Peita, & le 9. on envoia 300 hommes, dans 8 chaloupes, qui aiant débarqué marchérent en bon ordre vers la ville, autour de laquelle ils trouvérent des retranchemens qu'ils ne pouvoient forcer ſans perdre beaucoup de monde. Ainſi après quelques eſcarmouches. l'Amiral qui prenoit un grand ſoin de conſerver ſes gens, ſachant le beſoin qu'il en avoit, les fit rembarquer. Nous y perdîmes un homme, & en eûmes 3. ou 4. de bleſſez.

Cependant ſur les inſtances que firent les ſoldats, *l'Etoile du matin*, l'*Aeole* & le yacht, eurent ordre de mettre à la voile, & d'aller ſe poſter proche de la place, qui demeura ainſi aſſiégée. Après midi on vit venir du large un pêcheur ſur qui Jean de Wit chaſſa, & vers le

ſoir

ſoir il l'amena ſous le pavillon. Le bâtiment & les voiles étoient d'une fabrique extraordinaire, & il étoit navigé par 6 Indiens jeunes, robuſtes & vigoureux, qui étoient en mer depuis deux mois, amenant quantité de poiſſon ſec, & de bon goût, qui fut diſtribué ſur la flote.

Le 10. on remit du monde à terre, en plus grand nombre que le jour précédent, & en même tems nos 3. vaiſſeaux firent joüer leur canon ſur la ville, juſques-à-ce que les troupes fuſſent rangées en ordre & marchaſſent. On trouva la ville ouverte & vuide, les habitans s'en étant fuis vers les montagnes, & aiant emporté tout ce qu'ils avoient pû. L'Amiral y aiant fait mettre le feu, elle fut bientôt réduite en cendres, & les troupes s'en retournérent à bord.

Le 12. du même mois d'Août, l'Amiral envoia poſter en ſentinelle le yacht, à une lieuë & demie au Sud, & la flote aiant quitté Peita, laiſſa tomber l'ancre ſous un cap, proche d'un golfe, pour y atendre l'armade qui devoit venir de Panama. Durant le ſéjour que nous y fimes, l'Amiral envoia tous les jours Jean de Wit, avec ſon petit bâtiment à la découverte, & tous les ſoirs il ſe rendoit ſous le pavillon.

On envoia auſſi à terre 5. de nos Indiens, pour cueillir des fruits, & pour ſavoir ce qu'on diſoit de l'Amiral Eſpagnol. Ils nous raportérent enfin qu'on en avoit des nouvelles certaines, parce-qu'il s'étoit ſauvé. 5. ou 6. hommes, par miracle, & on ſut que tout le reſte avoit péri avec le galion. Un de ces Indiens nous découvrit auſſi des afaires ſecrétes, & de grande importance, à quoi nous adjoutâmes foi, parceque, comme il a été dit, il nous avoit paru

diſ-

diſcret, de bonnes mœurs, & afectionné pour nous.

Les Indiens nous aportérent encore des lettres qui nous donnérent des éclairciſſemens. Le Capitaine Caldron avoit écrit à La Dona Paula, femme du Commandant de Peita, qui s'étoit retirée dans la ville de S. Michel, à 12. lieues dans les terres. Sa réponce portoit, qu'elle étoit fort-touchée de ce qu'il étoit priſonnier entre nos mains, avec pluſieurs autres Eſpagnols, & que ſi elle n'étoit point retenuë par des raiſons importantes, elle viendroit ſe jetter aux piés de l'Amiral, & intercéder pour eux. Elle nous envoia quantité de citrons, d'oranges, de choux & d'autres rafraîchiſſemens qui furent diſtribuez par-tout.

Cette Dame eſt dans une grande réputation au Pérou, tant à-cauſe de ſa beauté, que de ſa modeſtie & de ſon eſprit, qui lui ont aquis beaucoup d'autorité dans ces païs-là. Elle ſollicitoit inſtamment pour la liberté des priſonniers, laquelle on lui refuſa dans les termes le plus honnêtes qu'il fut poſſible, juſqu'à lui têmoigner qu'en ſa conſidération on n'eût pas ataqué Peita, ſi on l'eût connue auparavant.

Cette ville étoit forte, particuliérement du côté de la mer, où le canon n'auroit pu faire bréche. Il y avoit 2. Egliſes, un couvent & pluſieurs beaux édifices. Son port eſt un des meilleurs de tout le païs. Ls armades de Panama s'y rendent, & quantité de vaiſſeaux y vont décharger. On va enſuite par terre à Caliou de Lima, pour éviter la difficulté qu'on trouve par mer à ſurmonter la force des courans qui vous contrarient. Le Vice-roi y avoit fait donner avis de nôtre venuë, & envoié des ar-

armes pour ſa défenſe. Mais quoi-que les habitans euſſent paru aſſez réſolus le premier jour, ils perdirent bientôt courage.

Pendant nôtre ſéjour, l'Amiral qui voioit que les vivres commençoient à diminuer, envoia 4. chaloupes armées à l'iſle de Loubes, pour pêcher des poiſſons de ce même nom. Elles en revinrent chargées, & aportérent quelques-uns de ces poiſſons encore en vie. Ils étoient de fort-bon goût & fort-nourriſſans, & ſervoient à épargner les vivres. Cependant quelques eſprits hargneux, comme il s'en trouve preſque toûjours dans les communautés, refuſérent de continuer d'en manger, diſant que ce n'étoit pas de cette de ſorte de vivres qu'on devoit faire ſa nourriture ordinaire, & qu'ils engendreroient des maladies. Pour ôter à ces gens-là tout prétexte de murmure, l'Amiral fit ceſſer de pêcher, quoi-que toutes les fois qu'on y alloit, on fît une pêche très-abondante.

Nos matelots prirent dans cette iſle 2. oiſeaux d'une grandeur extraordinaire, qui avoient un bec, des ailes & des griffes comme en ont les aigles, un cou comme une brebis, & une tête comme un coq, ſi-bien que leur figure étoit auſſi-extraordinaire que leur grandeur.

L'Amiral voiant que la plupart de nos priſonniers n'étoient propres à rien, les fit mettre à terre, ne retenant que le premier Pilote, le Capitaine Caſper Caldron, & environ 30. autres. Il relâcha auſſi les Indiens, & leur rendit leur vaiſſeau.

Le 21. du même mois d'Août, nous remîmes à la voile, & le 22. nous remîmes le cap ſur la côte, & y allâmes remouiller. Depuis ce tems-là nous remarquâmes que les courans étoient fi-

ra-

rapides, & qu'ils nous étoient ſi-contraires, qu'il ne nous étoit plus poſſible d'avancer que par un vent très-favorable.

Le 23. nous l'eûmes tel, & aiant remis à la voile, nous rangeâmes la côte juſques au ſoir, que nous ancrâmes par le travers de la riviére nommée Rio de Tomba, dans laquelle les chaloupes même ne peuvent entrer, par la quantité des bas-fonds qui y ſont, & la force des courans qui en viennent.

Le 24. il fut réſolu qu'on iroit en droiture à l'iſle Coques qui git par les 5. degrés de latitude Sud, parce-qu'elle eſt fort-commode pour ſe rafraîchir; & pour cet éfet le vent aiant paſſé à l'Oueſt, nous fîmes voiles, & courûmes au Nord-nord-oueſt. Le 27. nous fûmes par un degré & demi de latitude Sud, proche du cap de Sainte Héléne. Le 30. nous gouvernâmes plus au Sud. Dans ces parages nous fûmes ſans ceſſe expoſez au gros tems, aux tourbillons de vent, à la pluie, aux éclairs, & aux tonnerres.

Depuis le 2. de Septembre 1615. que nous étions par les 4. degrés 30. minutes, juſques au 7. du même mois, nous cherchâmes toûjours l'iſle de Coques ſans la trouver, à-cauſe du gros tems. Le même jour Jean de Wit fut contraint d'abandonner ſon petit bâtiment, qui faiſoit eau en beaucoup d'endroits. A-peine en avoit-on tranſporté les munitions, & retiré l'équipage, qu'il coula bas.

Depuis le 7. juſques au 13. le gros tems n'eut aucun relâche; ce qui cauſa des maladies. Le 14. il ceſſa, & nous fûmes par la hauteur des 8. degrés 10. minutes. Le 17. nous découvrîmes les terres de la nouvelle Eſpagne, qui nous parurent d'abord fort-baſſes, quoi-qu'il

y eût ensuite des collines, & des montagnes d'une hauteur prodigieuse. Les jours suivans nous eûmes des vents variables, & tantôt du calme tantôt du gros tems.

Le 1. d'Octobre 1615. nous fîmes des bordées pour nous aprocher des terres que nous voïons toûjours. Le 2. nous en fûmes assez proche, & nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits. L'Amiral fit armer une chaloupe pour aller à la découverte, & le yacht se mit de l'avant afin de sonder le fond, & de chercher une rade. Mais l'équipage revint dire qu'il n'avoit trouvé ni rade, ni port, dequoi nous fûmes étonnez.

Sur le soir, la chaloupe étant aussi revenuë raporta qu'on avoit trouvé une bonne baie, tout-proche des terres, où l'on pouvoit ancrer sur 15. ou 16. brasses; que les habitans étoient venus sur le bord de la mer, avoient parlé à nos gens, & promis de fournir des rafraîchissemens, moïennant qu'on les allât querir; mais que comme il n'y avoit point d'ordre de mettre à terre, l'équipage n'avoit osé l'entreprendre. Le vent étoit si-contraire, que nous ne pûmes gagner jusqu'à la rade. Ainsi nous fûmes contrains de remettre le cap au large. Le païs que nous vîmes paroissoit fort-agréable, verdoiant, & bien garni d'arbres.

Le 3. étant par les 16. degrés 20. minutes, nous tâchâmes de gagner la rade, sans y pouvoir parvenir, faisant la même manœuvre jusqu'au 5. que nous vîmes plusieurs mâts liez ensemble, qui dérivoient en pleine mer. Nous jugeâmes d'abord que c'étoit quelque vaisseau, & nous en eûmes ensuite la certitude par une de nos chaloupes. On en commanda une autre pour aller vi-

viſiter la côte, & voir ſi l'on pouvoit mettre du monde à terre, & avoir des rafraîchiſſemens, dequoi nous avions un beſoin extrême. Le rapport fut que la choſe n'étoit pas poſſible; que la mer briſoit avec tant d'impétuoſité, que les chaloupes courroient trop grand riſque d'être renverſées. Le même jour nous jettâmes l'ancre ſur 40. braſſes, par les 16. degrés 40. minutes.

Le 6. il fut réſolu qu'on ne laiſſeroit pas d'envoier des chaloupes au rivage; & elles revinrent ſans avoir pû paſſer. On avoit vû ſur le bord de la mer quelques hommes qui faiſoient des ſignaux pour inviter nos gens à paſſer juſqu'à eux, & des troupeaux de bêtes qui paiſſoient. Le 8. on en commanda encore 3. autres, qui ne purent auſſi paſſer. Mais quelques matelots s'étant des habillez, traverſérent à la nage, & virent des millions de cerfs & de biches fort-ſauvages, qui s'enfuirent de toute leur force à leur vuë.

Le 9. nous rangeâmes la côte, & ſur le ſoir du 10. nous mouillâmes l'ancre proche d'un cap derriére lequel étoit la ville d'Aquapulco, ou Aquapolque, où il y avoit un bon port. Le 11. nous tâchâmes d'entrer dans le port, & l'après-midi nous allâmes mouiller l'ancre auprès du fort, qui nous envoia 10. volées de canon, ſans nous faire aucun mal.

L'Amiral aiant fait avancer une chaloupe, avec une banniére blanche, les Eſpagnols vinrent au devant, & non-ſeulement ils parlérent civilement, mais ils ofrirent de nous donner des rafraîchiſſemens, & tous les ſecours dont nous aurions beſoin. Pour plus grande aſſurance, 2. d'entre eux, ſavoir Pedro Alvarez Sergeant Major, & Franciſco Menendus Enſeigne, qui

ſavoient fort bien le Flamand, aiant ſervi pluſieurs années en Flandres, vinrent à bord de l'Amiral, à qui il réïtérérent les mêmes ofres; puis ils s'en retournérent à la ville. La nuit nous toüâmes nos vaiſſeaux ſi proche du fort que nous en pouvions diſtinctement voir toute la ſituation & le canon.

Le 12. nous eûmes des ſoupçons que les Eſpagnols faiſoient quelque machination contre nous; ce qui nous obligea de faire tourner nos vaiſſeaux, enſorte qu'ils prêtaſſent le côté au fort, & de tenir le canon paré. Cependant comme on avoit encore envoié une chaloupe, pour épier ce qui ſe paſſoit, elle ramena les 2. mêmes perſonnes, qui ofrirent de demeurer en otage, juſques-à-ce qu'on eût éfectué ce qu'ils avoient promis.

Après pluſieurs honnêtetés de part & d'autre, il fut arrêté que nous rendrions tous les priſonniers, & que pour leur rançon on nous donneroit 30. bœufs, 50. brebis, une certaine quantité de poules, de choux, d'oranges, de citrons &c. Dès-que cet accord fut fait nous vîmes venir à la flote pluſieurs autres Capitaines & Cavaliers, & entre-autres le Capitaine Caſtilio qui avoit ſervi plus de 20. années dans les Pais-bas. Ils nous firent tous beaucoup de civilités. Le même jour nous envoiâmes des gens à terre, pour faire de l'eau & du bois.

Le 13. on fit encore la même choſe. Sur le ſoir les Eſpagnols nous envoiérent une barque, pour nous aſſurer qu'ils éxécuteroient le lendemain leurs promeſſes. Le 14. ils nous firent quelques ſalves du canon, & nous envoiérent les bœufs, les moutons & les fruits dont on étoit convenu, ce qui ne donna pas une médiocre joie aux équipages. Le

Le 15. Don Melchior Harnando, Couſin du Vice-roi de la Nouvelle Eſpagne, ſe rendit à bord de nôtre Amiral, avec ordre de viſiter une flote, qui avoit pû vaincre une armade Roiale, telle que celle que Don Rodrigo avoit commandée. Il fut bien reçu & bien régalé, & l'on fit mettre devant lui tous les ſoldats de rang ſous les armes. Enſuite le fils de nôtre Amiral & le Fiſcal allérent à terre ſaluer le Gouverneur qui leur fit beaucoup d'honnêtetés. Sur le ſoir, chacun de nos vaiſſeaux fit une ſalve de trois coups de canon, & de quelque mouſqueterie. Le lendemain les priſonniers que nous avions furent relâchez, & les Eſpagnols promirent d'uſer de la même généroſité, ſi quelqu'un de nôtre nation tomboit entre leurs mains.

Pendant-que toutes ces choſes ſe paſſoient, nos gens continuoient avec beaucoup d'empreſſement à faire du bois & de l'eau, dequoi nous avions un extrême beſoin, parce-que le nombre des malades augmentoit, ſur tout parmi l'équipage du *Soleil*, où il y avoit plus de 60. hommes couchez dans les cabannes. Auſſi avoit-on réſolu que ſi les Eſpagnols ne nous vouloient pas permettre de nous pourvoir de ces ſortes de rafraîchiſſemens, on ſe mettroit en état d'en prendre par la force des armes. Cependant nous ne l'aurions pu faire qu'avec beaucoup de peine & de danger, puis-qu'il y avoit dans le fort 17. piéces de canon de fonte, avec quantité de mouſquets, d'autres armes, & de munitions qu'on y avoit envoiées exprès à-cauſe de nous, la nouvelle de nôtre voiage étant en ce lieu-là depuis plus de huit mois.

Gregorio Porreo, Gouverneur de la place, avoit alors pour la défense du fort 400. hommes outre plusieurs Gentishommes & Volontaires, & auparavant il n'avoit que 40. hommes & 3. piéces de canon. La ville d'Aquapulco n'est pas-bien pourvuë de vivres: il faut les aller querir bien-avant dans les terres, & en fournir aux vaisseaux qui vont aux Manilles & en viénnent, dont elle est le lieu de relâche.

Toutes ces considérations nous donnoient de la surprise, en voiant que les Espagnols s'adoucissoient pour nous dans un tems où ils pouvoient nous causer bien de l'embarras, & que nous venions de leur faire une plaie qui saignoit encore. Nous admirions donc ce changement, & cette maniére d'agir si-opposée à celle qu'ils avoient ordinairement, & si-favorable pour nous dans l'ocasion préfente. Car supposé que nous eussions pû faire de l'eau & du bois par force, il est pourtant certain qne nous n'aurions point eu de bestiaux, puis-qu'ils pouvoient les faire emmener, ou les emmener en abandonnant leur ville, & se retirer dans les bois & en 100. autres lieux, ou nous n'aurions pû ni osé les suivre.

Le 18. du même mois d'Octobre, nous remîmes à la voile, & fîmes peu de chemin jusqu'au 26. qu'aiant vû un vaisseau à l'ancre proche de terre, on y envoia 4. chaloupes armées. Les gens du vaisseau les voiant porter sur lui, coupérent les mâts & le beaupré, & les aiant liez ensemble ils en firent un radeau, sur lequel 12. personnes se sauvérent à terre.

Il étoit encore demeuré à son bord 11. hommes, & entre-autres il y avoit deux Moines & un Pilote, qui n'avoient osé s'exposer sur ces mâts.

mâts. Ils tirérent ſur nos chaloupes, qui ne ſe laiſſant pas ſi aiſément épouvanter, s'avancérent, prirent le bâtiment, & l'amenérent ſous le pavillon. Il n'étoit chargé que d'uſtenſiles de peu de conſéquence, & de quelques denrées qui furent diſtribuées à tous nos vaiſſeaux. On nous dît qu'il étoit allé à la pêche des perles; mais il n'avoit rien pêché. Il étoit monté de 4. piéces de canon de fonte & de deux petits pierriers, & pourvû d'autres armes & de munitions, de-ſorte qu'aparemment il avoit plutôt été équipé pour faire la guerre, que pour pêcher des perles. Nous étions alors par les 18. degrés, & entre les 10. & 12. minutes.

Le 27. on y envoia Jean Hendrickz Pilote de *la Lune*, avec 22. hommes, matelots & ſoldats, pour le naviger & ſuivre la flote.

Depuis le 1. de Novembre 1615. juſques au 10. le tems fut doux & calme. Le ſoir du 10. nous laiſſâmes tomber l'ancre par le travers d'un port nommé Selagues, qui eſt par les 19. degrés. Nos priſonniers nous dirent qu'il y avoit là une riviére fort poiſſonneuſe, avec quantité de citrons & d'autres fruits: qu'à 2. lieuës de là il y avoit des prairies où les beſtiaux paiſſoient. On commanda 2. chaloupes pour y aller, on trouva la riviére, & les arbres fruitiers. Mais on vit auſſi ſur le rivage quantité de traces d'hommes qui avoient des ſouliers; ce qui empêcha nos gens de paſſer plus avant, ils revinrent faire leur raport. Les traces des ſouliers nous firent préſumer que c'étoient des Eſpagnols d'Aquapulco, parce-que nos priſonniers nous avoient aſſuré qu'il n'en demeuroit que 2. ou 3. en ce quartier-là, & que tous les habitans étoient Indiens.

Par cette raiſon, l'Amiral envoïa un des priſonniers à terre, avec une lettre par laquelle il demandoit qu'on voulût trafiquer amiablement avec nous, & nous donner des beſtiaux & des fruits. Comme on ne vit paroître perſonne ſur le rivage, on pendit la lettre à une branche d'arbre.

Le 11. on mit 200. ſoldats à terre, & des banniércs blaches ſur les chaloupes. Au-contraire les Eſpagnols, qui parurent ſur le rivage, firent voltiger une banniére bleuë, pour marquer que nous n'avions à eſpérer d'eux que la guerre. Dès-que nos gens furent à terre, une groſſe troupe d'Eſpagnols cachés dans le bois, en ſortit ſubitement, & fondant ſur eux avec de grands cris & beaucoup d'adreſſe, ils les épouvantérent ſi-fort que la préſence de quelques Oficiers, qui par bonheur étoient avec eux, fut néceſſaire pour les empêcher de prendre la fuite.

Mais s'étant reconnus & aiant repris courage, ils chargérent les ennemis avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en fuite. Cependant ils ne jugérent pas à-propos de les pourſuivre, de-peur qu'il n'y eût quelque autre embuſcade dans le bois, & ils ſe rembarquérent d'autant-plus volontiers qu'il y en avoit deja quelques-uns qui manquoient de poudre. Nous perdimes 2 hommes, & en eûmes 6 ou 7 de bleſſez. Il demeura un Capitaine & pluſieurs Eſpagnols ſur la place, ſans les bleſſez qu'ils eurent, dont on ne ſut pas le nombre.

Le 15. nous remîmes à la voile, & fumes au port de Natividaat, à trois lieuës de celui de Selagues, où nous croïons faire de l'eau, & prendre des fruits, ſans courre aucun riſque.

Le

Le calme étant ſurvenu, nous n'y pûmes mouiller que le lendemain au ſoir. Le yacht alla ſe poſter proche de l'embouchure d'une riviére dont l'eau étoit très-bonne, d'où il pouvoit défendre ceux qui iroient à l'aiguade.

Le 17. l'Amiral, pour plus grande ſureté des matelots, deſcendit à terre, avec une troupe de ſoldats. Comme il trouva tous les lieux d'alentour libres, & qu'il n'y avoit perſonne qu'on pût craindre, il renvoia promtement les chaloupes, pour prendre toutes les fûtailles vuides, qui furent auſſitôt remplies.

Le même jour on mit à terre le plus jeune de nos Moines, pour aller à de petites maiſons qu'on voioit, & prier les Indiens de nous donner des rafraîchiſſemens. Le Moine aiant demeuré avec eux juſqu'au lendemain, revint aux chaloupes avec 2 chevaux chargez de poules & de fruits, promettant d'en amener encore autant le lendemain; & il le fit fidellement. Il nous dît auſſi qu'il n'y avoit pas un Eſpagnol en ce lieu-là, & que la troupe qui nous avoit ataquez y avoit paſſé, mais qu'elle étoit allée plus loin, croiant nous y trouver.

La nuit du 20. nous ſortîmes du port à pleines voiles. Le 24. nous fûmes aſſez proche du cap de Corente, ou Corentin, par la hauteur des 20. degrés. Le 26. il fut réſolu que nous irions en droiture à l'iſle des Larrons.

Le 3. de Décembre 1615. nous eûmes la vuë de 2. iſles, dont les Pilotes furent étonnez, ne ſachant point qu'il y eût des iſles ſi-avant en pleine mer. Le 4 à la pointe du jour, nous vîmes de loin un rocher, & le prenant pour un vaiſſeau, nous fûmes tout-réjoüis, eſpérant que nous trouverions ce que nous cherchions

depuis long-tems, c'eſt-à-dire quelque bâtiment qui vint des Manilles. Ce rocher giſoit par les 19. degrés, à plus de 55. lieuës au large, & il n'y avoit aucune autre terre qui en fût proche.

Le 6. à midi, étant par les 18. degrés 20. minutes, nous découvrîmes une autre iſle, où il y avoit 5. petites collines, dont chacune ſembloit faire une petite iſle à part.

Depuis ce jour-là juſqu'au 1. de Janvier 1616. nous fîmes aſſez de chemin: mais les maladies regnérent dans la flote, & il nous mourut beaucoup de gens. Le ſoir du 23. nous eûmes la vuë de l'iſle des Larrons, dont le terrein étoit bas & uni. Sur le ſoir nous craignîmes d'être trop près de tere, & nous mîmes toute la nuit à mâts & à cordes.

Le matin du 14. nous fûmes tout-proche de terre. Les Indiens vinrent dans leurs petites barques, criant autour de nos vaiſſeaux, ſans aborder. Il fut réſolu que toute la flote iroit mouiller proche du rivage. Dès-qu'on eut mis des gens à terre, les inſulaires vinrent trafiquer amiablement avec eux, aportant pluſieurs ſortes de fruits & d'herbages, qui firent beaucoup de bien à nos malades.

Le 26. nous enterrâmes le premier Commis de *l'Etoile*. Nos décharges de canon & de mouſquetterie, épouvantérent tellement les Indiens, quoi-qu'on eût pris ſoin de les avertir de ce qu'on feroit, & de leur en dire la raiſon, que toutes leurs barques ſe diſperſérent, & on ne les revit plus. Ainſi le même jour nous prîmes nôtre cours vers les Manilles.

Mais aiant été pris de calme, & preſque point fait de chemin, les inſulaires qui nous vi-

virent encore assez proches, revinrent à nos bords, & nous suivirent quelque tems en mer, nous aportant toûjours plusieurs sortes de fruits & de denrées, jusques-à-ce que le vent, qui commença de forcer, les fit penser à la retraite. La nuit suivante nous courûmes à pleines voiles, si-bien que le lendemain nous perdîmes de vuë les isles des Larrons.

Ces isles furent découvertes l'An 1519. par Ferdinand Magellanes, qui les nomma les isles de Velos, à-cause de la quantité de petites barques qui y étoient, & de leurs voiles qui étoient faites avec beaucoup d'adresse. Les Indiens qui les habitent n'ont pas leurs pareils au monde en l'art de nager. Ils se jettent à la mer, & plongent jusques au fond, ainsi que nous l'avons vû plusieurs fois: car comme nous y jettions de petits morceaux de fer, ils plongeoient tout à l'heure même, & les raportoient.

Ce n'est pas aussi sans raison, qu'on a encore donné à leurs isles le nom d'isles des Larrons, car ils en éxercent le métier avec la derniére subtilité. Ils sont puissans & robustes, hommes & femmes, mais ils n'en sont ni moins dispos, ni moins adroits. Ils vont nuds, hormis qu'ils ont des chapeaux de paille, & que les femmes couvrent de feuilles leurs parties naturelles. Ils ont abondance de poules & d'autres volatiles, & encore plus de poisson. Ils ont des Idoles qu'ils adorent, mais nous ne sûmes point de particularités de leurs croïances.

Le 9. de Février, à la pointe du jour, nous découvrîmes le cap de Spirito Sancto, que nous doublâmes assez vîte, & le soir nous mouillâmes à la bouque du détroit de Manilles, par les 13. degrés 15. minutes, d'où nous vîmes, selon nôtre estime, l'isle de Capul.

Le 10. on mit du monde à terre avec des banniéres de paix, & l'on parla aux Indiens, qui dirent que Capul étoit encore bien-loin devant nous, marquant par des signes le lieu où elle étoit. On leur demanda des rafraîchissemens, mais ils dirent qu'ils ne vouloient pas nous en donner, parce qu'ils savoient que nous venions pour combattre les Espagnols, qui étoient leurs alliés. Nous les en priâmes avec instance, & ils persistérent toûjours dans leurs refus, si-bien que ne jugeant pas à propos d'user de force, on rapella les chaloupes.

Le 11. sur le midi, nous jettâmes l'ancre dans le port de Capul, proche de quelques maisons qui étoient sur le bord de l'eau. Les habitans ne furent pas si scrupuleux que ceux du jour précédent, quoi qu'ils sussent bien que nous faisions la guerre aux Espagnols. Dès-que nos gens furent à terre ils trafiquérent ensemble, & nous eûmes des poules, des pourceaux, & d'autres choses, avec promesse de nous en amener davantage le lendemain ce qu'ils firent. Nous eûmes tout par troc, ne donnant de nôtre part que de petites merceries.

Le 19. du même mois de Février, nous prîmes nôtre cours droit vers le détroit de Manilles, & sous la conduite de 2 Indiens, qui nous servoient de Pilotes, nous gagnâmes bien tôt le cap, & entrâmes dans la bouque.

Pendant-que nous traversions le détroit, nous allions tous les jours à terre, cueillir des noix & d'autres fruits qui firent beaucoup de bien à nos malades; ce qui nous obligea d'en faire une bonne provision. Les habitans de ces lieux-là étoient vêtus d'une maniére honnête, avec de longues robes presque faites comme des chemises.

ſes. Ils avoient beaucoup de reſpect pour les Eccléſiaſtiques, comme nous le remarquâmes à l'égard d'un de nos 2 Moines priſonniers: car dès qu'ils le virent ils allérent lui baiſer les mains; & lui firent beaucoup de ſoumiſſions. Nous ne vîmes point leurs femmes. Elles demeurérent toûjours cachées dans les bois & ailleurs.

Le 19. nous mouillâmes l'ancre proche de la grande iſle de Luçon, où la ville de Manilles eſt ſituée. Nous y vîmes une maiſon fort adroitement bâtie ſur des arbres, & qui étoit aſſez conſidérable pour être regardée comme la maiſon d'un Gentilhomme.

Le 26. il fut réſolu dans le Conſeil, d'envoier 4 chaloupes bien-armées, voir de près ce que c'étoit que cet édifice. Le raport fut qu'il étoit vieux, en décadence, & qu'on n'y avoit trouvé perſonne. Nôtre deſſein étoit de faire quelque priſonnier Eſpagnol, pour être plus amplement informez de ce qu'on nous avoit dit à Capul, ſavoir qu'il y avoit longtems qu'une armade nous atendoit aux Manilles, & nous deſirions ardemment d'en aprendre des nouvelles plus particuliéres.

Le même jour, aiant mis à la voile, nous rangeâmes la côte, paſſant par le travers d'une montagne prodigieuſement haute, nommée Albaca, qui brûloit toûjours, étant remplie de ſoufre & d'autres ſemblables matiéres. Vers le ſoir, nous ancrâmes ſur 25. braſſes, proche d'une pointe de terre ſur laquelle les habitans allumérent un feu, pour donner avis de nôtre venuë à leurs voiſins.

Depuis le 21. nous continuâmes à naviger dans le détroit juſqu'au ſoir du 24. que nous en vîmes l'autre bouque, qui nous parut fort étroi-

te, & comme on étoit à l'entrée de la nuit, nous laissâmes tomber l'ancre.

Le 25. une chaloupe qui s'étoit mise de l'avant pour sonder le passage, aiant bientôt fait un signal, toute la flote s'avança, & à la faveur des courans elle débouqua & se remit au large, navigeant toute la nuit suivante sans faire moins de voiles.

Le 26. nous fîmes tous nos éforts pour gagner le port de Manilles: mais le calme & le vent contraire nous en empêchérent. Nous vîmes des feux & d'autres lumiéres en divers endroits, qui nous firent connoître qu'on savoit par-tout nôtre venuë. Aussi pendant que nous traversions le détroit, & depuis encore, nous fûmes toûjours suivis d'une petite barque, qui alloit si-vîte & qui louvoioit si-bien, qu'il ne nous fut pas possible de la prendre. Elle portoit de tems en tems de nos nouvelles.

Le 27. après avoir bien couru des bordées, nous ancrâmes à une lieuë du port, sur 40. brasses, proche d'un cap qui s'étendoit jusqu'au port. Sur le minuit l'Amiral aiant fait tirer un coup pour signal, nous remîmes à la voile, & fîmes la même manœuvre jusques au lendemain au soir, que nous remouillâmes à l'isle de Maribela, où il y a 2 hauts rochers, & derriére laquelle est la ville de Manilles.

C'est dans cette isle qu'on tient toûjours la nuit une garde avancée, & c'est-là que font leur demeure les Pilotes Côtiers, qui attendent les vaisseaux qui viennent de la Chine, pour les pilotter à Manilles, parce-que l'entrée du port est fort dangereuse, dequoi nôtre Pilote Espagnol avoit pris soin de nous avertir.

Le matin du 1. de Mars 1616. nous vîmes 2 voi-

voiles qui traverſoient d'une côte à l'autre. On envoia 3 chaloupes pour faire au-moins quelques priſonniers : mais en-vain : elles revinrent au ſoir, ſans avoir pû les joindre. Le 3. nous louvoiâmes tout le jour, ſans rien gagner, & le ſoir nous ancrâmes proche d'une petite iſle, qui couroit vers la grande iſle de Luçon, & nous vîmes 4. champans derriére. Nos chaloupes allérent les prendre, & les amenérent ſans réſiſtance, ceux qui étoient dedans, s'étant retirez à terre. Il y en avoit 3 vuides, & le plus grand étoit chargé de ris, d'huile, de poules, de fruits & d'autres denrées, qui furent très-néceſſaires à nos malades.

Mais ce qu'il y avoit alors de plus utile à trouver, étoit quelque perſonne qui pût nous dire des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans ces païs-là. Pour y parvenir, on commanda encore 4. chaloupes, qui ne trouvérent qu'un champan chargé de chaux, où il n'y avoit perſonne. Cependant on vit quantité de gens ſur le rivage, qui ne voulurent point parler. Vers le ſoir on découvrit un autre champan ſous voiles, tout-à-terre, ſur lequel 2 chaloupes aiant chaſſé, elles le joignirent la nuit, & le prirent. Comme le vent forçoit, & que le champan n'étoit chargé que de bois de charpente, nos gens le laiſſérent, emmenant avec eux 6 Chinois qu'ils y avoient trouvez.

A la premiére enquête, ils déclarérent, qu'il y avoit encore dans ce quartier-là d'autres champans chargez de vivres, & de quelques marchandiſes, ſur quoi l'on commanda deux chaloupes pour aller les chercher.

Le 5. du même mois de Mars, après midi, nous vîmes venir du large 2 bâtimens, qui

avoient

avoient le cap sur nous. *Le Chasseur* & nôtre petite prise que nous avions nommée *la Perle*, furent détachez pour aller chasser sur eux. La nuit suivante nos chaloupes prirent 2 champans, navigez par des Chinois, & il y avoit un Espagnol qui alloit lever les tributs que les places voisines paient tous les ans à la ville de Manilles. Ils étoient chargez de ris, de poules, d'autres denrées, & de marchandises.

Le 6. le yacht & *la Perle* amenérent sous le pavillon 3 champans, dont 2 étoient chargez de tabac, de poudre, de peaux de cerf, & d'autres marchandises de moindre valeur, qui furent distribuées sur tous les vaisseaux. Les gens qui y étoient nous informérent enfin de l'armade des Manilles; savoir; qu'elle étoit allée aux Moluques, sous le commandement de Don Jean de Silva, y faire la guerre à nos gens: qu'elle étoit composée de 10 galions d'une grandeur extraordinaire, 2 yachts & 4 galéres: que ces vaisseaux étoient montez de 2000. Espagnols, & d'un grand nombre d'Indiens, de Japonois & de Chinois.

Le 7. nôtre Amiral envoia un champan & 3. Chinois à Manilles, avec une lettre par laquelle il proposoit au Conseil d'échanger les prisonniers qu'il avoit, tant Espagnols que Chinois & Japonois, pour ceux de nôtre nation qui étoient entre les mains des Espagnols.

Le 8. nôtre yacht & quelques chaloupes étant allez vers le rivage, pour en amener 4. champans que nos gens avoient pris, mais qu'ils n'avoient pu amener à-cause du gros tems, revinrent le lendemain matin avec les champans chargez de noix & d'autres fruits, & avec 2 bœufs & un cerf, qu'ils avoient tuez à coups de fusil.

Le

Le Conſeil s'étant aſſemblé ce jour-là il fut réſolu que ſi les Chinois ne revenoient pas le lendemain, on feroit voiles aux Moluques, pour aller ſecourir nos gens. Car comme on avoit ſû que Silva n'étoit parti que le 4. de Février, & que la mouſſon étoit prête à finir, on vit que ſi l'on ſe hâtoit, & qu'on partît avant la fin de cette mouſſon, on pourroit ſe rendre encore à tems aux Moluques, & avant que les Eſpagnols y euſſent fait leurs plus grands efforts; au-lieu que ſi on laiſſoit paſſer la mouſſon, il faudroit atendre 6. mois, ce qui ſeroit d'une fâcheuſe conſéquence.

Cependant il étoit certain que les jonques de la Chine paſſoient aux Manilles vers la mi-Avril, & en les prenant on auroit fait un grand butin. Mais la néceſſité de ſecourir les Moluques, jointe aux ordres qu'on en avoit, l'emporta, d'autant-plus que nôtre flote étoit encore de 6. bons vaiſſeaux, bien montée d'équipages & de ſoldats, & bien ravitaillée; & nous ſavions que les Eſpagnols avoient fait leur compte de nous chaſſer cette fois entiérement de toutes ces iſles, ne doutant point qu'une ſi puiſſante armade, pour l'équipement de laquelle ils travailloient depuis 3. ans n'en dût venir à bout.

Le 10. n'aiant point reçu de nouvelles des Chinois, nous prîmes nôtre cours vers les Moluques. Le même jour, tous nos priſonniers Chinois & Japonois furent remis dans leurs champans & renvoiez. On ne retint que l'Eſpagnol & un Indien. Nous fûmes pris de calme, & remouillâmes aſſez proche de terre.

Le matin du 11. nous remîmes à la voile. Après midi nous eûmes un vent frais, qui nous pouſſa

pouſſa entre tant d'iſles que nous ne ſavions quel côté prendre, ni par où nous pourrions en ſortir. Nous fîmes venir le Pilote Eſpagnol, qui connoiſſoit l'endroit où nous étions: il nous conſeilla de n'avancer pas davantage à-cauſe de la brume qui venoit, & ſuivant ſon conſeil nous ne fîmes que louvoier.

Le 12. nous eûmes un vent favorable, & par le ſecours du Pilote, nous ſortîmes de tous les canaux, & courûmes au large. Le 14. nous mîmes en panne, par le travers de l'iſle de Panei, parce-que nôtre Pilote Eſpagnol, nous avertit qu'il y avoit en ce lieu-là beaucoup de bas-fonds, & qu'on n'y pouvoit paſſer la nuit ſans péril. Enſuite nous continuâmes de naviger par un vent aſſez favorable juſqu'au matin du 18. que nous nous trouvâmes par le travers de l'iſle de Mindenao, que nous côtoïames juſques au ſoir. Mais comme on nous avertit qu'il y avoit là des dangers ſous l'eau, nous remîmes le cap au large.

Le 19. nous courûmes de nouveau ſur la côte, & le ſoir nous y mouillâmes l'ancre ſur 36. braſſes, fort proche de terre, où une petite barque vint du rivage à bord d'un de nos vaiſſeaux, & promit qu'on nous aporteroit le lendemain des rafraîchiſſemens, ſans que nous euſſions la peine de les aller querir.

En éfet le 20. nous vîmes venir pluſieurs canots, qui nous aportérent des poules, du poiſſon, & d'autres denrées que nous eûmes à fort grand marché, & ſi le bon vent qu'il faiſoit ne nous eût point invitez à partir, ils nous en auroient aporté beaucoup davantage, avec quantité de pourceaux. Nous remîmes donc à la voile, & gagnâmes bientôt juſqu'au cap de

Ca-

Cadem, où les vaiſſaux Eſpagnols qui font voiles aux Moluques, vont faire de l'eau. Lorsque nous y fûmes, nous envoiâmes vîte demander des nouvelles de Don Jean de Silva. Les habitans ne voulurent rien dire, & firent ſemblant de n'en rien ſavoir, déclarant ſeulement qu'il y avoit deux jours qu'un vaiſſeau Eſpagnol & un yacht avoient relâché à ce même cap, & qu'ils alloient aux Moluques. Entre l'iſle de Mindenao & celle de Tagimo nous trouvâmes des courans fort-rapides, qui nous contrariérent, & nous retardérent beaucoup.

Pendant ce tems-là les canots du païs nous aportérent des poules, des pourceaux, des chévres, du tabac, & d'autres denrées qu'on païoit en argent, en toiles, couteaux, verroterie &c. dont les Sauvages étoient fort contens. L'Amiral permit auſſi à chaque matelot d'acheter certaines choſes, comme du tabac, des fruits &c. car ce païs-là étoit abondant & fertile, & les habitans marquoient aimer nôtre nation, & haïr les Eſpagnols. Nous en eûmes même une entiére aſſurance, car leur Souverain ofrit à nôtre Amiral de l'acompagner, avec 50. de ſes petits bâtimens, équipez à leur maniére.

Ils nous firent auſſi voir une patente ſignée de Laurens de Réal, par laquelle il donnoit avis à ceux qui pourroient venir à l'iſle de Mindenao, que les habitans étoient des meilleurs amis des Hollandois, & qu'il prioit tous ſes compatriotes d'en uſer bien avec eux.

Le 23. du même mois nous eûmes un vent à perroquet, qui nous fit débouquer d'entre ces deux iſles. Ce beau tems dura juſqu'au 26. que nous eûmes une tempête qui défonça nos voiles,

&

& nous cauſa d'autres deſordres. Le 27. nous dépaſſâmes l'iſle de Sanguin, & eûmes la vuë de pluſieurs autres iſles.

Le 29. nous prîmes terre à Ternate, & mouillâmes l'ancre à Maleïe. Dès-que nous eûmes été découvers du fort, le Capitaine Hamel & François Lenimens Secretaire du Gouverneur, ſe rendirent au bord de l'Amiral pour lui marquer leur joie de ſa venuë. Quelque tems après, le Gouverneur y paſſa lui-même, puis ils s'en allérent enſemble à terre, ſelon les ordres des Sieurs Directeurs.

Il faut remarquer ici qu'en voulant terrir à Ternate, nous perdîmes une journée de chemin, parce-que pour nous rendre à la ville, nous courûmes de l'Eſt à l'Ouëſt, au-lieu que quand on court de l'Ouëſt à l'Eſt on la gagne.

Voici une Carte des iſles Moluques & de Botton, que moi Jean Corneliſz de Moye ai deſſinée avec toute l'exactitude poſſible, pendant les diverſes navigations que j'y ai faites, ſur-tout dans le détroit de Botton, où je me ſuis appliqué à obſerver tout. On trouve toûjours fond dans ce détroit, & les chifres qu'on y voit en marquent la profondeur: les cinq zeros ooooo. marquent les endroits où il n'y a point de fond, ou du-moins qu'il y a plus de 100. braſſes de profondeur, ou-bien il faudroit être tout-proche de terre. Dans une des petites baies qui ſont du côté oriental, il y a une bonne aiguade, où j'ai fait deux fois de l'eau, me tenant ſous voiles, & faiſant de petites bordées, pendant-qu'on amenoit les fûtailles à bord, parce-qu'il n'y avoit pas moien d'y ancrer; ce qui ſe faiſoit aſſez aiſément. Au-reſte je n'ai rien marqué que je n'aie vu, ou ſondé moi-

mê-

même. C'eſt par cette raiſon qu'on y trouve certains païs qui ne ſont pas entiérement deſſinez, & vers leſquels du côté de l'Oüeſt gît un bas-fond de 4. à 6. braſſes de profondeur, fond de roche, ainſi-que me l'ont aſſuré Jean Krijn, & pluſieurs autres, qui y ont navigé, & qui ont vû clairement le fond.

Le 3. d'Avril 1616. il vint à Maleïe un navire chargé à la Chine. Il fut promtement déchargé, & les marchandiſes furent portées dans les magaſins. Le 5. le yacht *l'Aigle* qui étoit allé chercher des vivres, revint & mouilla l'ancre auprès de nous. Il y avoit des pourceaux, des poules, des fruits & d'autres denrées tant pour Maleïe, que pour les autres forts.

Le 8. Corneille de Viane partit à bord de nôtre yacht pour aller à Banda, eſcorté de *l'Aeole*, qui revint le 16. ſous le pavillon. Le Gouverneur étant revenu une ſeconde fois à nôtre bord fit voir ſa Commiſſion, par laquelle le Gouvernement abſolu de toutes les Moluques, de Banda & d'Amboine, lui étoit déféré; ſans préjudice du commandement de nôtre Amiral ſur ſa flote. Après cela tous nos ſoldats deſcendirent à terre pour ſe rafraîchir.

Le 2. de Mai, nous partîmes avec 6. vaiſſeaux, pour aller à Machian, empêcher que les ennemis n'y chargeaſſent du clou. Le vent nous étant favorable, nous fûmes bientôt à l'ancre ſous le fort Maurice, que l'Amiral alla viſiter, puis ceux de Taffaſor, de Tabillola, & juſqu'à Nahaca.

Le 12 nous aprîmes à Tidore, du S. Caſſelton Général de 4. navires Anglois, que le Commandant Jean Dirckſen Lam étoit allé aux iſles de Banda, avec 12. navires de guerre, bien

bien montez de ſoldats & de matelots: que le 10. d'Avril il s'étoit emparé de l'iſle Pulo Wai, la plus fertile & la plus riche de toutes, & qui produit le plus de noix muſcades & de macis: que ſes troupes avoient fait paroître une extrême vigueur: qu'elles s'étoient bientôt renduës maitreſſes de l'iſle; & que les habitans de toutes les autres étoient allez ſe ſoumettre, & avoient renouvellé un Traité d'alliance, fort avantageux à la Compagnie.

Le 16. le Gouverneur de Tidore ſe rendit à Maleïe. Le 18. nôtre Amiral délivra des priſons & des galéres des Eſpagnols, 7. priſonniers Hollandois, qui y étoient retenus depuis 4. ans, donnant en échange un Moine, un Pilote Eſpagnol, 2. Eſpagnols pris dans la mer du Sud, & un autre que nous avions amené des Manilles. Jamais on n'a vû de plus grande joie que celle de nos 7. compatriotes, parce-qu'ils avoient fait leur compte de finir leur vie dans leur dure captivité. La nuit ſuivante nous en vîmes revenir un autre nommé Pierre de Vivére. Il avoit été mis ſur les galéres, mais comme il avoit épouſé une femme Eſpagnole, & qu'il étoit bon ouvrier en orfévrie, on lui avoit donné aſſez de liberté, & il avoit enfin trouvé moïen de ſe ſauver avec ſa femme.

Le 25. comme nous fûmes de retour à la rade de Machian, l'Amiral reçut un billet du Gouverneur qui lui donnoit avis qu'il étoit venu un vaiſſeau des Manilles, qui étoit à l'ancre ſous Gammalamma. Le Vice-amiral ſe mit auſſi-tôt ſous voiles pour y aller. Le 27. *l'Etoile* revint nous joindre. Le même jour il vint une chaloupe de Maleïe, qui aporta une lettre à l'Amiral, lequel l'aiant luë, nous fimes voiles

les tous enſemble, & paſſâmes le long de Tidore, d'où l'on nous tira 8. volées de canon, qui ne nous firent aucun mal.

Le 28. nous ancrâmes dans le port du fort Marie. Dans le même inſtant l'Amiral ſe fit nager au fort de Maleïe, & après midi il revint à bord avec le Gouverneur & d'autres Oficiers, qui allérent tous enſemble au fort Marie. Le 29. l'Amiral ſe trouvant incommodé revint à ſon bord.

Le 30. le Gouverneur fut averti par des lettres de Machian, que nos gens avoient découvert quelques vaiſſeaux en mer; ſur quoi nous nous mîmes en parage, & allâmes croiſer.

Le 1. de Juin 1616. nous fûmes rapellez de la croiſiére, & nous retournâmes à Maleïe, où l'on vit venir le même jour 12. vaiſſeaux d'Amboine, ſi-bien que la flote fut de 17. voiles. Quelques-uns furent d'avis d'ataquer l'iſle de Tidore, ou une autre place des Eſpagnols: mais la choſe ne fut pas éxécutée.

Le 19. Laurens de Réal fut élu par le Conſeil Général des Indes, Gouverneur & Commandant général, & inſtallé dans ſa charge. Le 18. nôtre Amiral reçut ordre & commiſſion du Gouverneur, de s'en aller à Bantam avec les vaiſſeaux *Amſterdam* & *Zélande*, qui demeuroient ſous ſon commandement, & d'y diriger les afaires ſelon ſa prudence.

Le 27. nous relâchâmes, avec ces deux vaiſſeaux à Japara, où nous fîmes des vivres.

Le 17. de Septembre 1616. nous terrimes à Jaccatra, où nous donnâmes les œuvres de marée à nos vaiſſeaux, avec de nouveaux doublages, nous tenant toûjours ſur nos gardes, à-cauſe de l'armade de Don Jean de Silva. Car

Pen-

nous avions apris qu'il étoit allé à Malacca, d'où il devoit venir à Bantam & à Jaccatra, pour nous en chaſſer. Mais nous fûmes informez le 30. qu'il étoit mort à Malacca, & qu'on ſoupçonnoit que c'étoit de poiſon. Nous ſûmes auſſi que ſon armade, qui étoit afoiblie tant de vaiſſeaux que de gens, avoit repris la route des Manilles. Ainſi cette armade, à l'équipement de laquelle on avoit emploié 3. ou 4. ans, & des ſommes immenſes, ſe diſſipa ſans avoir rien entrepris, & cauſa beaucoup de préjudice aux afaires des Eſpagnols.

Pendant-que nos vaiſſeaux prenoient le radoub à Jaccatra, nous y vîmes venir divers bâtimens des Moluques, de Banda & d'ailleurs, bien chargez d'épiceries. Il y en vint auſſi de de Hollande, entre-autres 4 fort grands, bien montez d'équipages & de ſoldats, & avec de riches cargaiſons, où il y avoit quantité de réales. Il y en vint un autre du Japon, qui avoit auſſi un très-grand nombre de réales, & d'argent non-monnoïé, du cuivre, du fer, & quantité d'autres bonnes marchandiſes, qu'il avoit enlevées d'une priſe qu'il avoit faite ſur les Portugais, & qui alloit à Maçau.

Le 20. nous y vîmes encore venir le vaiſſeau nommé *la Concorde* de Hoorn, commandé par Jaques le Maire, qui étoit parti de Hollande le 14. de Juin 1615. & venu par le Sud de Magellan. Mais quand on ſut qu'il n'étoit pas chargé par la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voiage ſans ſa participation, le Préſident Jean Pieterſz. Coen le fit confiſquer au profit de la Compagnie, & diſtribua l'équipage ſur tous les autres vaiſſeaux.

Pendant leur longue navigation ces gens-là n'a-

n'avoient découvert ni de nouvelles terres, ni de nouveaux peuples avec qui l'on pût trafiquer. Ils diſoient ſeulement avoir trouvé un nouveau paſſage, autre que celui par où l'on paſſoit ordinairement ; quoi-qu'il n'y eût pas d'aparence, puis-qu'ils avoient emploié juſtement 15. mois & 3. jours dans leur voiage juſqu'à Ternate, & que de leur aveu ils avoient eu des vents favorables ; outre que n'aiant qu'un vaiſſeau, ils n'avoient pas été ſujets aux retardemens où l'on eſt preſque toûjours expoſé quand on eſt en compagnie, parce-qu'il faut ſouvent s'atendre les uns les autres.

Ces prétendus faiſeurs de découvertes, qui ſe vantoient d'avoir paſſé par un nouveau détroit, étoient fort-étonnez de ce que la flote de l'Amiral Spilberg avoit terri à Ternate ſi-longtems avant eux, quoi-qu'elle fût compoſée de ſi-gros vaiſſeaux, qu'elle eût été ſi-ſouvent retardée, qu'elle eût livré des combats, qu'elle eût relâché, ſéjourné, & trafiqué en tant de ports. Cependant ils n'étoient partis que 8. mois après elle, & elle n'avoit emploié qu'un an & 7. mois dans toutes les expéditions qu'elle avoit faites juſqu'aux Moluques.

Le 14. de Décembre 1616. l'Amiral Spilberg fit voiles pour s'en retourner en Hollande, avec ces deux mêmes vaiſſeaux, *Amſterdam*, qui étoit du port de 1400. tonneaux, & *Zélande* qui étoit de 1260.

Le 22. mourut Jaques le Maire, qui avoit été Préſident ſur *la Concorde* de Hoorn, vaiſſeau confiſqué, & que nous remenions avec nous en Hollande. Tout le monde fut afligé de ſa perte, parce-que c'étoit un homme d'in-

telligence & d'expérience pour la navigation.

Nous fîmes voiles ſur la fin de Décembre, le 24. de Janvier 1617. nous relâchâmes à l'iſle Maurice, pour faire de l'eau. Le 30. de Mars, nous en fîmes à l'iſle de Sainte Héléne. Le 24. d'Avril nous paſſâmes ſous la Ligne, & le 1. de Juillet 1617. nous entrâmes heureuſement dans nos ports.

Comme on a ci-deſſus-parlé de la navigation Auſtrale de Jaques le Maire, & de la découverte qu'il a faite d'un nouveau paſſage à la mer du Sud; & qu'il mourut dans le navire de l'Amiral Spilberg, on a joint ici le Journal qui en a été tenu, croiant que le Public ſera bien aiſe de le voir.

NAVI-

NAVIGATION AUSTRALE

faite par

JAQUES LE MAIRE,

& par

WILLEM CORNELISZ SCHOUTEN,

les années 1615. 1616. *&* 1617.

Où l'on voit la découverte d'un nouveau paſſage au Sud du detroit de Magellan, qui s'étend juſqu'à la mer du Sud.

COMME par certaines Lettres d'Octroi accordées par L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux des P. V. à la Compagnie générale des Indes Orientales, il étoit fait défenſe à tous Marchands & habitans de ces Provinces, de naviger à l'Eſt du cap de Bonne-eſpérance, & par le détroit de Magellan, ſoit pour aller aux Indes, ou en quelque autre païs que ce fût, connu ou inconnu, Iſaac le Maire fameux Marchand, originaire d'Amſterdam, demeurant à Egmont, pouſſé du deſir de négocier dans les régions les plus reculées, s'apliqua à en chercher les moiens, ſans que ce fût au préjudice des Patentes de la Compagnie.

Il s'en entretint donc pluſieurs fois avec Willem Corneliſz Schouten, homme expérimenté dans la marine, qui avoit fait déja trois fois le voiage des Indes Orientales, & en avoit viſité la plupart des régions en qualité de Pilote, de Maître & de Commis. Celui ci, qui étoit fort curieux de faire des découvertes, & des voiages

de long cours, dit à le Maire qu'il ne doutoit pas qu'il n'y eût un autre chemin que celui de Magellan pour entrer dans la mer du Sud, qui ne ſe trouvoit point compris dans la défenſe des Etats, & par lequel il devoit être permis de paſſer. Enſuite ils eſpéroient découvrir de grands & riches païs, où l'on pourroit faire un gros commerce, & charger des vaiſſeaux entiers de précieuſes marchandiſes, de quoi le Maire diſoit avoir quelque connoiſſance; concluant que ſi l'on ne réuſſiſſoit pas dans ce deſſein, on pourroit toûjours paſſer par le detroit de Magellan, & aller par la mer du Sud aux Indes Orientales, où l'on ne pouvoit manquer de faire un grand profit.

Enfin ils réſolurent d'aller faire une recherche dans la partie Auſtrale du monde qui étoit encore inconnuë, au midi du détroit de Magellan, & de voir s'il y auroit quelque autre paſſage dans la mer du Sud, à quoi ils trouvoient beaucoup d'aparence, par diverſes circonſtances qui avoient été remarquées en divers tems, proche de ce premier détroit.

La chartepartie qu'ils firent fut qu'Iſaac le Maire fourniroit la moitié des frais du voiage, du vaiſſeau & de la cargaiſon, & Schouten l'autre, par les engagemens qu'il prendroit avec ſes amis, & avec d'autres qui voudroient bien entrer dans ſes vuës; & que ce dernier ſe chargeroit du ſoin de l'équipement, & de donner ordre à tout ce qui ſeroit néceſſaire. Celui ci engagea donc auſſi dans l'entrepriſe Pierre Clemenſz Brouwer, Bourguemaiſtre de Hoorn, Jean Jeanſz Molenſwerf Echevin, Jean Clemenſz Kies Secretaire, & Corneliſz Serger bourgeois de la même ville, qui prirent la qualité

lité de Directeurs avec lui, Isaac le Maire, & Jaques le Maire son fils.

Ils assemblérent donc par leur crédit de grosses sommes de deniers, sans déclarer à aucun des associez, quel étoit le commerce qu'ils vouloient faire, & le voiage qu'ils avoient projetté, la chose demeurant secréte entre les Directeurs. Ainsi ils équipérent à Hoorn un grand vaisseau & un yacht. Le premier se nommoit *la Concorde* & étoit du port de 360. tonneaux, monté par Schouten en qualité de Maître, ou de Capitaine, & par Jaques le Maire en qualité de Commis, aiant son frére pour Sous commis. Il y avoit à son bord 65. hommes d'équipage 29. piéces de petit-canon, 12. pierriers, des mousquets, des munitions de guerre, une chaloupe à voiles, une à rames, une barque & un canot, des ancres, des cables, des voiles, & des manœuvres de rechange.

Comme ils ne découvroient pas leur dessein, ainsi-qu'il a été déja dit, ils engagérent des matelots & des Oficiers, à-condition d'aller partout où il plairoit au Maître de les mener. Le peuple, selon la coutume, parla fort diversement de ce dessein, & du voiage que ces vaisseaux alloient faire; & enfin on leur donna généralement le nom de Chercheurs d'Or; mais les Directeurs se qualifiérent entre eux du nom de Compagnie Australe.

Le 16. de Mai 1615. la reveuë de l'équipage se fit par les Directeurs. Le 27. *la Concorde* se rendit au Texel, & le yacht le 4. de Juin. Voici les particularités de leur voiage tirées du Journal de Aris Claessen Commis du yacht, & de plusieurs écrits & recits de bouche d'une partie des autres qui firent le voiage.

Le 14. de Juin 1615. ils firent voiles du Texel. Le 17. ils mouillérent aux Dunes d'Angleterre, & Schouten étant allé à Douvres y loüa un Canonier Anglois, qui ſe rendit à bord parmi les matelots qui étoient allez faire de l'eau. Le 25. ils relâchérent à Plimouth, où on loüa un Charpentier natif de Médenblick. Le 8. de Juillet, le ſecond Charpentier du yacht mourut, & le 16. la mer fut ſi-agitée que la barque qui étoit à la touë de *la Concorde* s'étant remplie d'eau, la hanſiére rompit, & le bâtiment périt. Ce fut par la hauteur des 20. degrés 30. minutes.

Le 21. d'Août 1615. ils découvrirent la côte de Sierra Liona, qui eſt fort-haute, & qui leur demeuroit à 6. lieuës Nord-eſt-quart-de-nord. Ils virent auſſi les iſles de Mabrabomba, qui giſent près du cap méridional de cette côte, au Nord des Baixos de Sainte Anne. Sierra Liona étant la plus haute terre qui ſoit entre le cap Vert & la côte de Guinée, eſt par là fort connoiſſable. Au ſoir ils mouillérent l'ancre ſur quatre braſſes & demie, fond mou, & pendant la nuit, de baſſe eau, ils ne furent que ſur 3. braſſes & demie.

Le 22. ils mouillérent ſur 4. à 5. braſſes, fond vaſard, à une lieuë des iſles de Mabrabomba, qui ſont fort-hautes, & au nombre de 3, giſant de rang au Sud-ſud-oueſt, & au Nord-nord-eſt, à demi-lieuë au large du cap méridional de Sierra Liona. On y débarqua, mais on ne trouva point que le païs fût habité. On y vit des traces de bêtes ſauvages. Le terrein étoit rempli de brouſſailles, ou de montagnes.

Le 23. le Commis Jaques le Maire ſe rendit à bord du yacht, & prit les 2. chaloupes pour aller au rivage oposé aux iſles. Il trouva une

une riviére ayant à ſon entrée des rochers qui empêchoient les grands vaiſſeaux d'y entrer: mais au-delà elle étoit aſſez profonde, & ſi-large qu'on y pouvoit louvoier. Il ne vit point d'hommes, mais il vit 3. bœufs ſauvages, & une multitude de guenons, avec quelques oiſeaux qui aboïoient comme des chiens; & aïant remonté la riviére près de 3. lieuës, à la faveur du flot, il trouva ſeulement quelques palmiers ſauvages, ſans voir aucuns fruits.

Le lendemain 24. les 2. chaloupes retournérent chacune dans une riviére particuliére. Aris Claeſz Commis du yacht étoit dans l'une avec un des Aſſiſtans, & Claes Janſz Ban étoit dans l'autre, avec le ſecond Pilote. Ils remontérent chacun près de 5. lieues. Le Commis avoit été dans une riviére d'eau ſalée, & n'avoit rien vû de ce qu'il cherchoit. Ban avoit été dans une riviére d'eau douce, & y avoit trouvé une plaine avec 8. ou 9. arbres chargez de limons, qu'on ſecoüa, & on en fit tomber 750. fruits preſque murs, & qui pouvoient ſe garder. On avoit auſſi vû des tortuës & des crocodiles, mais il n'y avoit point d'hommes.

Il fut réſolu qu'on tâcheroit de faire entrer les vaiſſeaux dans la riviére d'eau douce, pour y faire de l'eau & prendre des limons. Mais elle ne fut pas aſſez profonde, & les vaiſſeaux remoüillérent devant l'embouchure, le long de la côte qui étoit ſous le vent, ſur 6. braſſes, l'eau y étant unie à-cauſe des Baixos de Sainte Anne qui couvroient cet endroit-là.

Le 26. le yacht s'en alla vers la pointe méridionale de la baie, qui a environ 5. lieuës de large de la côte du Nord à celle du Sud. Le 27. *la Concorde* leva l'ancre afin de ſuivre le

yacht. Sur le midi la chaloupe ramena le Maire à ſon bord, avec 1400. limons qu'on avoit ramaſſez de divers endroits, ſans avoir vû d'hommes. Au ſoir le navire ancra proche du yacht ſur 3. braſſes & demie, fond de bonne tenuë.

Le 29. on connut qu'on n'étoit pas à la riviére de Sierra Liona, & aiant remis à la voile, on dépaſſa les iſles de Mabrabomba par l'Oueſt, ſur 12. à 15. braſſes. Au ſoir on en doubla la pointe, remouillant ſur 15. braſſes.

Le 30. on leva l'ancre, & l'on alla mouiller à la véritable rade de Sierra Liona, ſur 8. braſſes, fond de ſable, à une portée de mouſquet de terre, d'où l'on vit 8. ou 9. petites maiſons couvertes de paille. Les Noirs criérent en leur langage qu'on allât les prendre, parce-qu'il n'y avoit point là de canots, & celui du vaiſſeau y étant allé en amena 5. à bord, dont l'un étoit Interprète. Ils demandérent des otages, parce que depuis peu un vaiſſeau François, avoit trompé 2. de leurs compatriotes, & les avoit emmenez.

Aris Claaſz étant demeuré à terre, on eut d'eux 700. limons preſque meurs, & des bananes, pour de la verroterie. On fit auſſi de l'eau, qui eſt bonne & qu'on fait aiſément, parce-qu'elle tombe d'une montagne droit au bord de la rade. L'on n'a qu'à preſenter les fûtailles, & l'eau tombe dedans.

Le 31. on troqua encore plus de 25000. limons. On en pouvoit avoir aſſez, les bois en étant pleins. On eut auſſi du poiſſon des Nêgres. Le 1. de Septembre 1615. on remit à la voile. Le 2. on remouilla par le travers d'une petite riviére. Quelques gens étant deſcendus à terre aportérent au ſoir une petite bête qu'on nom-

nomme Antilop, qu'ils trouvérent dans un bois, où les Négres l'avoient miſe à un lacs.

Le 5. d'Octobre 1615. ſur le midi, comme on étoit par la hauteur des 4. degrés 27. minutes, le Pilote étant à l'arriére, dans la galerie, entendit un grand bruit à l'avant du vaiſſeau, & crut que quelqu'un étoit tombé de l'éperon, ou du beaupré, dans l'eau. Il regarda donc promtement à côté de lui, & il vit l'eau toute rouge de ſang, comme s'il y en eût été répandu une grande quantité, dequoi il fut fort étonné. On découvrit enſuite que c'étoit un gros poiſſon, ou monſtre à corne, dont la corne avoit donné dans le vaiſſeau d'une ſi-grande force, qu'elle s'y étoit rompuë. Car quand on fut au port de Deſir, & qu'on eut mis le vaiſſeau en carène, on vit à l'avant, à 7. piés ſous l'eau, une corne fichée dans le corps du bâtiment, à-peu-près de la figure & de l'épaiſſeur du bout d'une dent d'élefant commune, qui n'étoit point creuſe, mais bien remplie, & d'un os fort dur. Elle avoit paſſé tout-au-travers des 3. bordages, ſavoir le doublage, le franc-botdage, & le ſerrage, & le bout en étoit entré juſques dans l'éguillette.

Ce fut un grand bonheur qu'elle eût donné droit dans l'éguillette qui étoit ſur le ſerrage, car ſi elle eût paſſé entre deux éguillettes, & qu'elle n'eût rencontré que les 3. bordages, dont celui du milieu étoit de chêne & les 2. autres de ſapin, elle y eût aparemment fait un grand trou, qui auroit mis le vaiſſeau en danger de périr. Elle étoit entrée de l'épaiſſeur de plus d'un demi-pié dans le bâtiment, & étoit encore à peu-près un demi-pié en-dehors. Ce fut le ſang qui ſortit de la plaie où la rupture s'étoit

faite, qui enſanglanta ainſi l'eau.

Le 15. étant à 2. degrés 36. minutes, on prit 40. bonites en un jour; & le 16. étant par un degré 45. minutes, on vit beaucoup de balénes. Le 20. on paſſa ſous la Ligne équinoxiale.

On navigea juſqu'au 25. du même mois d'Octobre, ſans que perſonne des équipages ſût où l'on vouloit aller. Il n'y avoit que le Maître & Directeur Willem Corneliſz Schouten, & le Commis Jaques le Maire, qui le ſceuſſent. Mais ce jour-là on en donna publiquement avis, & l'on fit lecture de l'ordre qui portoit qu'on chercheroit un autre paſſage que celui du détroit de Magellan, pour aller dans la mer du Sud, afin d'y découvrir certains païs méridionaux, où l'on eſpéroit faire de grands profits; & que ſi l'on ne pouvoit y réüſſir, on iroit par cette même mer aux Indes Orientales. L'équipage marqua beaucoup de joie d'avoir apris où il alloit, chacun eſpérant qu'il auroit quelque petite part aux avantages qu'on pouvoit retirer d'un tel voiage.

Le 1. de Novembre on paſſa le Soleil, & on l'eut à midi au Nord. Le 3. étant par la hauteur des 19. degrés 20. minutes, on vit quelques oiſeaux noirs, & 2. ou 3. Jeans de Genten. Après midi, on vit les iſles de Martin de Vaes, ou de l'Aſcenſion, qui demeuroient au Sud-eſt-quart-de l'Eſt. Le 20. étant à 36. degrés 57. minutes, on vit une multitude de poux marins, inſecte fort aprochant des poux communs, gros comme de petites mouches.

Le 23. on vit, à 40. degrés 56. minutes, beaucoup de balénes, & l'eau pale.

Le 6. de Décembre, à 4. heures après midi, étant à 47. degrés 30. minutes, on eut la vuë d'u-

d'une côte blanchâtre qui n'avoit pas beaucoup de hauteur. On se trouva, justement selon qu'on le souhaitoit, au port de Desir, & au soir on mouilla sur 10. brasses, à une lieuë & demie du rivage. L'ebe alloit au Sud avec autant de force qu'au Pas de Calais, ou devant Flessingue.

Le matin du 7. on leva l'ancre, & l'on courut au Sud jusqu'à midi qu'on fut à l'entrée du port de Desir; par les 47. degrés 40. minutes. On s'avança vers la passe, pendant le vif de l'eau, de-sorte que les rochers dont parle Olivier de Noort, qu'il faut laisser au Nord en entrant dans ce havre, étoient sous l'eau; mais quelques uns paroissoient qu'on prit pour ceux qui étoient marquez par de Noort, si-bien qu'on courut au Sud pour les parer.

Cette manœuvre fit qu'on s'écarta au Sud de la véritable passe, & qu'on entra dans une baie qu'on ne cherchoit pas; l'on y mouilla sur 4. brasses & demie de haute eau; & de basse eau 14. piés. *La Concorde* aiant touché de l'arriére, & le fond étant de roches, il n'y a pas de doute que si le vent n'eût pas soufflé de l'Ouëst, & que l'eau n'eût pas été aussi-calme qu'elle étoit, le navire auroit fait naufrage.

On trouva-là beaucoup d'œufs, sur les rochers, & de fort-belles moules, du poisson, & particuliérement de l'éperlan de 12. pouces de long, ce qui fit qu'on nomma cette baie, la baie des Eperlans. La chaloupe nagea vers les isles des pinguins, qui gisent à 2. lieuës Est-sud-est du port de Desir. Elle aporta au soir deux lions marins, & 150. pinguins.

Le 8. on quitta la baie des des Eperlans, & l'on se rendit par le travers du port de Desir. La chaloupe s'étant mise de l'avant pour son-

der la paſſe, raporta ſur le midi qu'elle avoit trouvé 12. à 13. braſſes d'eau. Incontinent après midi on eut le vif de l'eau, avec un vent d'Eſt-nord-eſt, & l'on remit à la voile, le yacht navigeant de l'avant droit dans la paſſe.

On n'avoit encore fait qu'une lieuë & demie dans le canal, lors-que le vent changea & devint contraire. On jetta l'ancre ſur 20. braſſes, fond de roches unies. Demi-heure après on eut un vent forcé du Nord-oueſt, & quoique chaque vaiſſeau fût ſur 2. ancres, ils ne laiſſérent pas d'être tous deux pouſſez contre le rivage méridional: car quand il y auroit eu 20. ancres à chacun, elles ne les auroient pas arrêtez; ſi-bien que nous allions périr.

Déja *la Concorde* avoit d'un côté les façons ſur la roche, & pendant-que l'éau deſcendoit, le vaiſſeau ſe tourmentoit, & baiſſoit quelquefois encore un peu plus ſur le côté. Néanmoins il ne s'ouvrit point. Le yacht fut jetté ſur des rochers, preſque ſans eau, & où il étoit auſſi tellement ſur le côté, que de baſſe marée on pouvoit marcher à pié ſec ſous la quille, à l'endroit du grand mât, & elle étoit par-tout de la hauteur de plus d'une braſſe hors de l'eau; ſpectacle afreux, & qui preſentoit une perte totale. Mais le vent qui forçoit alors du Nord-nord-oueſt le ſoutint, & l'empêcha d'achever de tourner ſens-deſſus-deſſous.

On reconnut encore mieux que cette force du vent l'avoit conſervé lors-que la tempête s'apaiſa; car alors il tomba ſur le côté qui étoit au vent, dont les façons demeurérent trois piés plus bas que la quille, & le côté qui étoit vers le rivage en l'air. On crut alors qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de le conſerver. Cependant

dant le flot venu, le tems étant assez calme, il retourna de lui-même sur son assiette, & pendant la brune on le nagea jusqu'à l'autre vaisseau.

Le matin du 9. on remit à la voile pour entrer plus avant, & l'on gagna jusqu'à l'isle nommée par l'Olivier van Noort, l'isle du Roi. Le yacht passa jusqu'au derriére de l'isle, mais le vent étoit si-contraire que *la Concorde* n'y put passer. Quelques gens étant allez à terre trouvérent que tout étoit presque couvert des œufs de certaines mouëttes d'une espèce particuliére. Un homme, sans changer de place, pouvoit chercher dans 45. nids, en chacun desquels il y avoit 3. ou 4. œufs, presque comme des œufs de vaneau, mais un peu plus gros.

Le 10. la chaloupe alla de l'autre côté, chercher de l'eau douce, & l'on creusa jusqu'à 14. piés en terre; mais elle étoit toûjours somache, tant sur les montagnes que dans les valées. On vit des autruches, & des bêtes fort farouches presque semblables à des cerfs & qui avoient le cou aussi long que le corps. On trouva sur le haut d'une montagne des monceaux de pierres, qu'on remua, & l'on vit dessous des squelettes d'hommes qui avoient 10. & 11. piés de long, d'où il paroît que-là on enterre les hommes sur le plus haut des montagnes, & qu'on les couvre de pierres, pour garantir les corps des bêtes & des oiseaux.

Le 17. du même mois, le vaisseau s'avança jusqu'à l'isle du Roi, & pendant le vif de l'eau, jusques sur le rivage, où on lui donna les œuvres de marée. De basse eau on alloit à pié sec tout-autour. Le 18. on mit aussi le yacht en carène, à une portée de mousquet du navire.

Le 19. pendant qu'on travailloit à ces 2. vais-

ſeaux, & qu'on donnoit le feu au yacht, la flamme y prit à l'impourvu, & gagna ſivîte juſqu'aux haubans & aux autres manœuvres, & enſuite par-tout ailleurs, qu'il n'y eut pas moien de l'éteindre, le bâtiment étant ſur leſec, à plus de 50. piés de l'eau. Ainſi les 2. équipages le virent brûler devant leurs yeux, ſans pouvoir le ſauver. Les jours ſuivans on emporta ce qui n'étoit pas brûlé, le canon, la ferrure, & d'autres choſes.

Le 25. les matelots trouvérent aſſez avant dans les terres de grandes foſſes pleines d'eau douce, mais blanche & épaiſſe: ils ne laiſſérent pourtant pas d'en emporter dans de petits barrils ſur leurs épaules. Ils emportoient auſſi tous les jours des oiſeaux & des œufs, & quelquefois de jeunes lions marins qui étoient de bon goût. Ces lions ſont de la grandeur d'un petit cheval, aiant la tête ſemblable à celle d'un lion, avec une criniére longue & rude; mais les lionnes n'en ont point, & ne ſont pas de la moitié ſi groſſes que les mâles. On ne les pouvoit tuer qu'en leur donnant ſous la gorge, ou dans la tête, avec des balles de mouſquet. On leur donnoit 100. coups de levier & de pinces de fer, juſqu'à leur faire rendre le ſang par la gueule & par le nez, qu'ils ne laiſſoient pas de s'enfuir, & de ſe ſauver.

Le 10. de Janvier 1616. le navire remit à la voile, mais le vent de mer l'obligea de remouiller proche de l'iſle des Lions. Le 13. il ſortit du port & ſe mit au large. Le 18. les iſles de Sébaldt lui demeurérent à 3. lieuës au Sud-eſt. Sur le midi, il fut à 51. degrés.

Le 18. le vent aiant paſſé à l'Oueſt, on ancra à midi, ſur 50. braſſes, fond de ſable noir, mêlé

mêlé de petites pierres. Enſuite le vent aiant ſauté au Nord, on eut une mer unie, & beau tems. L'eau étoit auſſi pale, qu'au milieu des terres, & l'on courut la bande du Sud-quart-au-ſud-oueſt. Sur les 3. heures après midi on découvrit les terres à l'Oueſt, & au Sud-oueſt, & bientôt après au Sud. Vers le ſoir le vent ſoufla du Nord, & l'on fit l'Eſt-ſud-eſt, pour demeurer au vent, car il força incontinent après, & il fallut ſerrer les huniers.

Le matin du 24. on revit les terres à ſtribord, à une lieuë du vaiſſeau, & l'on trouva fond ſur 40. braſſes, par un vent d'Oueſt. La côte couroit à l'Eſt-quart-de-Sud-eſt, & il y avoit de hautes montagnes, qui étoient blanches de nége. On la rangea toûjours, & ſur le midi on en trouva le bout. Mais on en vit une autre à l'Eſt qui étoit auſſi fort-haute.

On jugea que ces deux côtes étoient à-peu-près à 8. lieuës l'une de l'autre, & il ſembloit qu'il devoit y avoir un paſſage entre-deux. On le crut parce qu'on remarqua des courans rapides qui portoient au Sud entre ces deux côtes. A midi, on ſe trouva par les 54. degrés 46. minutes. Après midi on eut un vent de Nord.

On courut vers cette ouverture: mais ſur la brune on fut pris de calme, & toute la nuit on ne fut porté que par les courans, preſque ſans aucune fraîcheur. On vit des multitudes de pinguins, & des balénes à milliers, ſi-bien qu'il falloit toûjours être ſur ſes gardes, courir des bordées, ou faire d'autres manœuvres, pour les éviter.

Le matin du 25. on ſe trouva proche de la côte la plus orientale, qui étoit fort-haute & entre-coupée, & qui du côté ſeptentrional couroit

roit à l'Eſt-ſud-eſt, autant-que la vuë pouvoit s'étendre. On la nomma Terre des Etats, & celle qui étoit à l'Oueſt Maurice de Naſſau. On eſpéra de trouver le long de l'une & de l'autre de bonnes rades, & des baies de ſable; car on voioit des deux côtés des rivages ſabloneux, & un beau fond de ſable.

Il y a là du poiſſon, des pinguins & des chiens marins en abondance, beaucoup d'oiſeaux & de bonne eau; mais point d'arbres. Le vaiſſeau faiſoit vent largue, le vent venant du Nord, & comme on couroit au Sud-ſud-oueſt on faiſoit beaucoup de chemin. A midi, on fut à 55. degrés 36. minutes, & l'on courut au Sud-oueſt, par un bon frais, avec de la pluïe. On vit alors que la côte méridionale de l'ouverture, depuis le bout occidental du Païs de Maurice de Naſſau, couroit à l'Oueſt-ſud-oueſt & au Sud-oueſt, tant que la vuë pouvoit s'étendre; & qu'elle étoit toute haute & entrecoupée.

Sur la brune, le vent s'étant rangé au Sud-oueſt, les lames furent groſſes pendant toute la nuit, & l'eau fort-bleuë; ce qui fit conclurre, qu'il falloit qu'il y eût au lof une grande profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût trouvé un chemin pour y aller, inconnu juſques alors. En éfet là choſe étoit véritable. Nous vîmes là des Jeans de Genten d'une grandeur extraordinaire, c'eſt-à-dire des mouëttes de mer qui avoient le corps auſſi gros que des cignes, & dont les ailes étenduës avoient chacune une braſſe de long. Elles venoient ſe percher ſur le navire, & ſe laiſſoient prendre & tuer par les matelots.

Le

Le 26. à midi, on fut à 57. degrés, & l'on eut une groſſe tempête du Sud-oueſt & de l'Oueſt, qui dura 24. heures, pendant leſquelles on mit à la cape & l'on courut toûjours au Sud. On vit encore la haute côte au Nord-oueſt. Durant la brune on vira au Nord-oueſt, toûjours à la cape.

Le 27. à midi, on fut par les 56. degrés 51. minutes. Il faiſoit fort-froid, & il tomboit des nuées de grêle. Le 28. on fit ſervir les huniers. Le vent ſoufla premiérement de l'Eſt, puis paſſa au Nord-eſt; & l'on courut d'abord au Sud, puis à l'Oueſt & à l'Oueſt-quart-de-ſud-oueſt. A midi on fut à 56. degrés 48. minutes.

Le matin du 29. on eut un vent de Sud-eſt, & l'on courut au Sud-oueſt. Après le déjeuné, on vit 2. iſles qui nous demeuroient à l'Oueſt-Sud-oueſt. Sur le midi, on en fut tout-proche mais on ne put les dépaſſer, ſi-bien qu'il fallut paſſer par le Nord. C'étoient des rochers gris & arides, entourez de beaucoup d'autres plus petits, & qui giſoient par les 57. degrés de latitude Sud. On leur donna le nom d'iſles de Barneveldt, à-cauſe de M. Jean Oldenbarneveldt Avocat, ou Conſeiller Penſionaire de Hollande & de Oueſt-friſe.

On fit alors le Oueſt-nord-oueſt. Sur le ſoir on revit les terres qui nous demeuroient au Nord-oueſt, & au Nord-nord-oueſt. C'étoient celles qui ſont au Sud du détroit de Magellan, & qui s'étendent toûjours au Sud. On n'y voioit que de hautes montagnes couvertes de nége, qui finiſſent à un cap fort-pointu, qu'on nomma le cap de Hoorn, il gît à 57. degrés 48. minutes. Ce Cour la fut beau; mais au ſoir il ſe leva un vent de Nord, & les lames rouloient

de

de l'Oueſt. On prit ſon cours à l'Oueſt, & l'on trouva des courans rapides qui y portoient.

Le 30. on trouva encore des courans qui portoient à l'Oueſt, l'eau étant bleuë & la mer toûjours groſſe; ce qui fit encore plus préſumer qu'on trouveroit le paſſage qu'on cherchoit. A midi, on fut à 57. degrés 34. minutes.

Le matin du 31. le vent ſoufla du Nord, & l'on courut à l'Oueſt. A midi on fut par les 58. degrés. Après midi, le vent s'étant rangé à l'Oueſt & à l'Oueſt-ſud-oueſt, il fut fort-variable. On avoit alors doublé le cap de Hoorn, & l'on ne voioit plus les terres. Les lames rouloient de l'Oueſt, & l'eau étoit fort bleuë; ce qui donna une certitude entiére qu'on entroit dans la mer du Sud, & qu'on n'avoit plus de terres par proüe. On eut des vents variables, beaucoup de pluïes, de la grêle; de-ſorte qu'il falut ſouvent courir des bordées.

Le 3. de Février 1616. à midi, on fut à 59. degrés 25. minutes: mais l'on ne découvrit point de terres, & l'on ne vit point de marques qu'il y en eût au Sud. Le 12. on diſtribua une triple ration de vin à l'équipage pour célébrer la joie qu'on avoit de nôtre paſſage, le détroit de Magellan nous demeurant à l'Eſt.

Le même jour, par avis du Conſeil, à la ſollicitation du premier Commis, ce paſſage nouvellement découvert entre le Païs de Maurice de Naſſau & les Terres des Etats, fut nommé le Détroit de Jaques le Maire; quoiqu'avec beaucoup plus de raiſon on dût le nommer le détroit de Guillaume Schouten, Capitaine, ſous la conduite & par l'expérience duquel le voiage avoit eu un ſi-heureux ſuccès.

Pen-

Pendant le tems qu'on emploia au paſſage de ce nouveau détroit, & à naviger par le Sud autour des côtes nouvellement découvertes, juſques-à-ce qu'on fût au côté occidental du détroit de Magellan, on eut fort ſouvent du gros tems, une mer agitée, des pluïes, de la brume, un air chargé, quantité de grêle & de nége dont l'équipage ſoufrit beaucoup. Mais la joie de la découverte, & l'eſpérance d'en faire encore d'autres fort-avantageuſes, lui fit ſuporter conſtamment toutes ces fatigues.

Le 15. on fut à 51. degrés 12. minutes, le vent ſouflant de l'Ouëſt, & l'on courut au Nord. Le lendemain le vent vint du Nord-oueſt, du Nord-nord-oueſt, & de l'Ouëſt, juſqu'au 23. qu'on trouva les vents aliſez du Sud, & qu'on eut un beau-tems. A midi on fut à 46. degrés 30. minutes. Le 24. le canon du haut pont fut retiré du fond de cale & on le remit à ſa place. Le 25. on fit ſervir les perroquets, comme étant alors dans une mer pacifique, où il ne faiſoit plus de gros tems.

Le 27. on retira auſſi le canon du premier pont, car au port de Deſir on avoit deſcendu toute l'artillerie au fond de cale. A midi on fut juſtement par les 40. degrés. On eut un vent de Sud & de Sud-ſud eſt, & l'on courut au Nord, faiſant beaucoup de chemin.

Le 28. il fut réſolu dans le Conſeil où les 4. Pilotes aſſiſtérent, qu'on relâcheroit aux iſles de Juan Fernando, pour s'y rafraîchir, l'équipage ſe trouvant ataqué du ſcorbut. A midi, on fut par les 35. degrés 53. minutes. Sur la brune on fit petites voiles, de-peur d'aller trop à la côte, & l'on courut au Nord-nord-eſt.

Le 1. de Mars, 1616. à la pointe du jour, on eut par proüe la vuë de ces iſles, qui demeuroient

Nord-

Nord-nord-eſt au vaiſſeau lequel étoit pouſſé d'un vent frais du Sud. On y mouilla l'ancre à midi. Elles giſent à 33. degrés 48. minutes, au nombre de 2. le terrein de l'une & de l'autre étant aſſez haut. La plus petite eſt la plus occidentale. Elle eſt aride & ſtérile, n'y aiant que des rochers & des montagnes ſans verdure. Dans la plus grande, qui eſt la plus orientale, il y a auſſi des montagnes, mais couvertes d'arbres & fort-fertiles. On y trouve beaucoup de bêtail, comme des pourceaux, des boucs, & le long de la côte une quantité prodigieuſe de poiſſon. Les Eſpagnols vont y pêcher, & y rempliſſent en très peu de tems leurs barques, qu'ils mènent au Pérou.

On mit le cap ſur la côte occidentale de l'iſle, faute bien-grande, car il falloit courir ſur la côte orientale, pour gagner la rade qui eſt à la pointe orientale de la plus grande de ces iſles. Car en faiſant le tour par l'Oueſt, & en allant derriére l'iſle, on tomba dans le calme, comme il arive ordinairement le long d'une côte en écore & fort-élevée, de-ſorte qu'on ne pouvoit en aprocher pour jetter l'ancre. On y envoia donc la chaloupe pour ſonder, & elle raporta qu'elle avoit trouvé fond ſur 30. & 40. braſſes, tout-proche de tèrre, fond de ſable, qui tout-d'un-coup venoit à 3. braſſes, & où il y avoit bon mouillage.

Les gens de la chaloupe dirent encore qu'ils avoient vû une belle valée couverte de verdure, avec de grands arbres verdoïans, mais qu'ils n'avoient pas eu le tems de deſcendre à terre: que néanmoins ils avoient auſſi vû en divers endroits quantité de belles eaux coulant des hauteurs, beaucoup de boucs ſur la montagne, &

d'au-

d'autres bêtes que l'éloignement n'avoit pas permis de diſtinguer: qu'en très-peu de tems ils avoient pris quantité de poiſſon: que dès-que l'hameçon étoit dans l'eau le poiſſon y mordoit, & l'on ne faiſoit que le jetter & le retirer ſans ceſſe, juſques-à-ce qu'on en eût autant qu'on ſouhaitoit. C'étoit, pour la plupart, du Corcobado & des brémes: qu'ils avoient encore vû un grand nombre de loups marins. Ces nouvelles réjouirent fort les malades. La nuit il y eut calme; & les courans firent dériver le vaiſſeau aſſez loin.

Le 2. du même mois de Mars, il alla ſe rallier à la terre, mais non-pas ſi-près qu'on pût trouver fond. On renvoia des gens dans l'iſle pêcher & chaſſer. Leur chaſſe ne fut pas ſi heureuſe que leur pêche, car les haliers ne leur permettoient pas de paſſer facilement, & ils n'eurent que la vuë des boucs & des pourceaux. Mais pendant qu'une partie alla querir de l'eau, ceux qui étoient demeurez dans la chaloupe pêchérent à l'hameçon 2. tonneaux de poiſſon d'un très-bon goût. Ce fut là tout l'avantage qu'on put tirer de cette iſle.

Car le matin du 3. le vaiſſeau fut à plus de 4. lieuës ſous le vent de toutes les 2. quoi-que pendant plus de 24. heures on fît encore des éforts incroiables pour en aprocher. Mais à la fin on y renonça, & il fut réſolu qu'on continuëroit à faire route, vû qu'on avoit tous les jours le vent favorable, & qu'on n'en profitoit pas. Cette réſolution chagrina extrémement les malades. Néanmoins on remit à la voile, & coulant au Nord-oueſt-quart-à-l'oueſt, par un vent frais du Sud, on fit beaucoup de chemin.

Le 11. on paſſa la ſeconde fois ſous le Tropique

que du Capricorne, par un vent de Sud-eſt, courant au Nord-oueſt. On trouva enſuite les vents aliſez de l'Eſt & de l'Eſt-ſud-eſt, & l'on navigea juſques au 15. qu'on fut à 18. degrés. Alors on changea de route, & l'on monta la chaloupe à rames, pour s'en ſervir à l'avenir, lors-qu'on ſeroit proche des terres.

Le 20. on fut à 17. degrés. Les lames étoient groſſes, & venoient du Sud, le vent continuant à être Eſt-ſud-eſt. On courut à l'Oueſt, & l'on trouva qu'on avoit nord-oueſté un demi-rumb. On vit quantité d'oiſeaux, entre-autres des Queuës de fléches, qui ſont des oiſeaux blancs comme nége, aiant le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queuës blanches fenduës ou échancrées au milieu, & de 2. piés, ou 2. piés & demi de long. Ils ſont de la groſſeur des mouëttes de mer ordinaires.

Le 3. d'Avril 1616. jour de Pâques, on fut à 16. degrés 12. minutes, l'aiguille demeurant juſtement Nord & Sud, ſans varier. La moitié de l'équipage ſe trouva infectée du ſcorbut, & le 9. Jean Corneliſz Schouten qui avoit été Capitaine du yacht, frére du Capitaine de *la Concorde*, en mourut.

Le matin du 10. après la priére, il fut jetté à la mer. Peu après on découvrit les terres qui nous demeuroient au Nord-oueſt & au Nord-oueſt-quart-de-nord, à environ 3. lieuës. C'étoit une iſle fort-baſſe, & de peu d'étenduë. On vit alors beaucoup de mouëttes & de poiſſon, & l'on courut ſur l'iſle, aſſez proche de laquelle on fut à midi: mais on ne trouva point de fond.

La chaloupe étant allée ſonder plus avant, les matelots y trouverent fond ſur 25. braſſes, à une petite portée de mouſquet de terre; ils avoient

voient vu quantité de ſerpens de mer, & de poiſſon ſemblable à celui des côtes des iſles de Don Jean Fernando. Cependant on n'oſa faire avancer le navire ſi-proche du rivage, de peur d'accident.

La chaloupe y étant retournée après midi, ne put paſſer à-cauſe de l'impétuoſité des briſans. Les matelots ſe jettérent à la mer, & paſſérent à la nage, s'aidant les uns les autres, & laiſſant la chaloupe ſur le grapin. Mais ils n'aportérent que quantité d'herbages qui étoient à-peu-près du goût du creſſon qui croît dans les jardins de Hollande. Ils dirent qu'ils avoient vû 3. chiens qui n'aboïoient point, ne jettoient aucun cri, & ne rendoient aucun ſon; & de l'eau qui étoit tombée ce jour là, amaſſée dans de petites foſſes.

On crut que pendant les malines cette iſle devoit être inondée, ou du-moins en partie. Il n'y avoit rien que d'un côté, en-dehors, une bordure d'arbres bien verds, qui paroiſſoient plantez comme le long d'une digue; ce qui faiſoit un bel objet; & de l'eau ſalée au milieu de l'iſle, de-même qu'en pluſieurs autres endroits. Elle gît par les 15. degrés, à 925. lieuës de la côte du Pérou, ſelon l'eſtime.

Pendant 24. heures le vent aiant ſouflé du Nord, on courut à l'Oueſt, vers les iſles de Salomon, après avoir donné le nom d'iſle des Chiens à celle dont on vient de parler. La nuit on eut des vents forcez, avec de groſſes pluïes.

Le 14. du même mois d'Avril, le vent étant Eſt & Eſt-ſud-eſt, on courut à l'Oueſt & à-l'Oueſt-quart-de-nord-oueſt & l'on vit beaucoup d'oiſeaux & de poiſſon. Après midi on découvrit encore une iſle fort baſſe, qui

nous

nous demeuroit au Nord-oueſt, fort grande, & courant au Nord-eſt & au Sud-oueſt. Auſſi-tôt on mit le cap ſur la côte, & l'on gouverna au Nord-oueſt.

Sur la brune, le navire étant encore à une lieuë de l'iſle, on vit venir un canot avec 4. Indiens tout-nuds & tout-rouges, hormis leurs cheveux qui étoient noirs & fort-longs. Ils ſe tinrent aſſez loin du vaiſſeau, criant & faiſant des ſignes pour inviter les gens à deſcendre à terre. Mais perſonne ne put les entendre, & ils ne nous entendirent point non-plus, quoiqu'on leur parlât Eſpagnol, Malais, Javanois, & Flamand.

A Soleil couchant le navire s'étant aproché de l'iſle, on ne trouva point de fond, ni de changement d'eau, quoi-qu'on ne fût guéres qu'à une portée de mouſquet du rivage; c'eſt pourquoi on revira, & l'on remit le cap à la mer. Le canot retourna trouver quantité d'Indiens qui l'atendoient ſur le bord de l'eau. Peu de tems après il en revint un autre, qui ne voulut point non-plus aborder le vaiſſeau. On ſe parla encore, & l'on ne put s'entendre. Le canot tourna ſens-deſſus-deſſous; mais les Indiens le retournérent promtement avec beaucoup d'agilité & d'adreſſe, & ſe remirent dedans. Ils faiſoient des ſignes pour inviter à deſcendre à terre, & on leur en faiſoit pour les inviter à venir à bord.

L'iſle n'eſt pas large, mais fort-longue. Il y a quantité d'arbres, qui paroiſſoient être des palmiers & des cocos. Elle gît par les 15. degrés 15. minutes, & ſon rivage eſt de ſable blanc. On y vit la nuit des feux allumez en divers endroits. Mais comme on ne ſe pouvoit

en-

entendre, on la quitta, & l'on fit le Sud & le Sud-ſud-oueſt pour monter au vent.

Après avoir navigé pendant la brune environ 10. lieues, toûjours au Sud ſud-oueſt, on ſe trouva le matin proche de la côte, où l'on vit encore pluſieurs hommes nuds, qui crioient à faire croire qu'ils deſiroient qu'on allât à eux. Il vint auſſi un canot vers le vaiſſeau, avec 3. Indiens qui crioient de-même, & qui ne voulurent point aborder. Mais ils nagérent vers la chaloupe, & s'en aprochant, les matelots leur marquérent beaucoup de douceur, & leur firent preſent de couteaux & de verroterie, ſans qu'on entendît un ſeul mot de ce qui ſe diſoit de part & d'autre.

Un peu après qu'ils eurent quitté la chaloupe, ils s'aprochérent du navire, & on leur jetta une petite corde, qu'ils ſaiſirent, mais ils ne voulurent pas paſſer à bord. Enſuite la chaloupe revint du rivage, ſans avoir rien avancé. Cependant quand les Indiens eurent été aſſez longtems proche du vaiſſeau, il y en eut un qui ſe haſarda juſqu'à monter dans la galerie, où il tira les cloux des petites fenêtres qui étoient aux cabanes du Commis & du Maître, & les cacha dans ſes longs cheveux.

On remarqua que ce qu'ils eſtimoient le plus étoit le fer. Ils tiroient de toute leur force les chevilles du corps du vaiſſeau, & faiſoient de grands éforts pour les arracher. Ils conſentoient qu'un d'entre eux demeurât à bord, pourvû qu'un des matelots ſe mît dans leur canot, pour aller à terre; ce qui leur fut refuſé. C'étoient de grands-larrons, qui alloient tout nuds, n'aiant qu'un petit morceau de natte ſur leurs parties naturelles. Ils étoient peints du haut

juſques au bas, de diverſes figures, comme de ſerpens, de dragons; & d'autres choſes monſtrueuſes. Le fond de la couleur étoit d'un bleu tel que cauſe la poudre à canon, quand en brûlant elle a touché à quelque partie du corps. On leur verſa du vin dans leur canot, mais ils ne voulurent pas rendre la coupe.

On renvoia encore une fois la chaloupe au rivage avec 8. Mouſquetaires, & 6. autres hommes armez de ſabres. Le Sous-commis Claas Janſz, & Aris Claaſz qui avoit été Commis du yacht, s'y embarquérent auſſi, afin de voir l'iſle & ce qui s'y paſſeroit. Dès-qu'ils eurent traverſé le refrein, & que les matelots furent proche de terre, ils virent ſortir environ 30. hommes d'un bois, avec de groſſes maſſuës, qui leur voulurent arracher leurs armes, & haler la chaloupe ſur le ſec, en aiant déja tiré dehors 2. hommes, qu'ils croioient traîner dans le bois. Mais les Mouſquetaires, dont les mouſquets étoient bien ſecs, tirérent 3. coups dans la troupe, & en tuérent ſans doute ou en bleſſérent quelqu'un mortellement.

Ces Sauvages étoient auſſi armez de grands bâtons, & d'une autre arme au bout de laquelle il y avoit comme des branches, ou des épines, qu'on crut être des épées d'Emperadors. Ils avoient encore des frondes dont ils jettoient des pierres, mais ils ne bleſſérent perſonne. Pour des arcs & des fléches, on ne leur en vit point. On vit des femmes, qui vinrent prendre les hommes à la gorge, en faiſant de grands cris, & l'on ne ſavoit d'abord ce que cela vouloit dire: mais enfin on crut que c'étoit qu'elles les vouloient faire retirer.

On nomma cette iſle, l'iſle ſans fond; parce

ce-qu'on n'y en trouva point. Il y avoit ſur le bord de la mer une liſiére ſemée de palmiers, au milieu couverte d'eau ; de-ſorte que voiant une terre ingrate, & des habitans ſauvages, avec qui il n'y avoit que des coups à gagner, on remit le cap au large, par un vent d'Eſt. On trouva la mer unie & ſans briſans, ce qui fit préſumer qu'il y avoit d'autres terres aſſez proche, au Sud. L'iſle gît à 15. degrés, à-peu-près à 100. lieuës de l'iſle des Chiens.

Le matin du 16. du même mois d'Avril, on vit une autre iſle, qui nous demeuroit au Nord, ſur laquelle on mit le cap. Il n'y avoit point de fond, non plus qu'à la précédente, & le milieu en étoit auſſi ſubmergé, mais tout-autour il y avoit des arbres, quoi-qu'il n'y eût ni palmiers ni cocos. Les matelots de la chaloupe qui allérent ſonder juſqu'au rivage, ne virent point d'hommes ; mais ils trouvérent aſſez proche du bord de la mer un puits, ou une mare pleine d'eau douce, qu'on auroit bien pû porter dans des barrils de galére ſur le rivage, la difficulté n'étant que de les porter enſuite à bord : car les briſans étoient ſi-impétueux, que la chaloupe n'avoit pû les franchir. Il avoit fallu la laiſſer au-de là ſur le grapin, & les matelots ſe tiroient les uns les autres à terre avec une corde, & enſuite encore de-même pour retourner à la chaloupe. Ainſi ils n'emportérent que 4. barrils d'eau, ce qui ne ſe fit qu'avec beaucoup de peine, & avec péril.

On trouva dans cette iſle la même ſorte d'herbage reſſemblante au Creſſon, qu'on avoit trouvée dans l'iſle des Chiens, avec quelques écrevices, des coquillages, & des limaçons de très-bon goût. Sur la brune on reprit ſon

cours à l'Oueſt, par un vent d'Eſt aſſez frais. Le même jour, on fut à 14. degrés 46. minutes. L'iſle gît à 15. lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Oüaterlandt, ou Païs d'eau, parce-qu'on y en avoit un peu trouvé. On fit cuire une pleine chaudiére de creſſon, dont les malades ſe trouvérent tout-rafraîchis.

Le matin du 18. on vit une autre iſle baſſe, qui nous demeuroit au Sud-oueſt, & qui couroit Oueſt-nord-oueſt & Eſt-ſud-eſt, giſant à 20. lieues de la précédente. On y porta le cap & en étant proche, la chaloupe alla ſonder le long de la côte, où l'on trouva fond ſur 20. 25. & 40. braſſes, près d'une pointe ſous laquelle il y avoit un banc étroit qui couroit en mer, & finiſſoit à une portée de mouſquet.

Dès que l'ebe fut venuë, on envoia la chaloupe chercher de l'eau. Ceux qui la navigeoient, la laiſſérent ſur le grapin-au-delà des briſans, & ſe tirérent encore les uns les autres avec des cordes, au-travers de la mer, juſqu'à terre. Ils paſſérent aſſez avant dans un bois; mais n'aiant point porté d'armes, & voyant un Sauvage, qui leur parut avoir un arc, ils allérent vîte ſe rembarquer, & retournérent à bord. Lors-qu'ils furent un peu éloignez du rivage, ils y virent venir 5. ou 6. Sauvages, qui les voiant déja ſi-loin, rentrérent dans le bois.

Il y avoit dans cette iſle quantité d'arbres ſauvages fort-verds, & elle étoit auſſi inondée d'eaux ſalées, en pluſieurs endroits. Quand les matelots y eurent paſſé, ils ſe virent tout-couvers de moûches, & elles les ſuivirent juſqu'au navire. Leurs viſages, leurs mains, tout en étoit garni, & l'on avoit de la peine à les re-

reconnoître. La chaloupe même & les rames, dans ce qui en paroiſſoit hors de l'eau, en étoient toutes noires; de-ſorte que c'étoit une choſe étonnante. Celles qui vinrent à bord ſur les matelots & ſur la chaloupe, voloient par eſſaims ſur le viſage & ſur le corps des gens, & les tourmentoient ſi-fort, qu'ils ne ſavoient comment faire pour s'en délivrer. A-peine pouvoient ils boire & manger. Tout ce qui ſe mettoit à l'air en étoit auſſi-tôt rempli. On avoit beau ſe froter le viſage & les mains, battre des mains l'une dans l'autre, ſe fraper dans les endroits où elles étoient, cela n'y faiſoit rien. Ce tourment aiant duré 2. ou 3. jours, il vint un tems frais qui contribua beaucoup à diſſiper ces inſectes, avec le ſoin qu'on en prit, ſi-bien qu'au bout de 4. jours on n'en vit plus du-tout. On donna à cette iſle le nom d'iſle des Mouches.

Après le retour de la chaloupe on ſe remit au large, & l'on eut beaucoup de pluïes dont on aſſembla les eaux avec des linceuls & avec des voiles. Pendant la nuit on fit petites voiles, afin de n'aller pas échoüer ſur quelqu'une de ces baſſes iſles, par non-vuë.

Le 23. on fut à 15. degrés 4. minutes. On eut alors une groſſe mer, les lames roulant du Sud; ce qui continua encore le jour ſuivant; & le vent ſoufla du Nord eſt, & particuliérement de l'Eſt & de l'Eſt-quart-de-ſud-eſt. Quelques-uns crurent que la Terre Auſtrale qu'on cherchoit, étoit encore à 250. lieues par prouë. Le 25. on emplit 4. fûtailles d'eau de pluïe. Les lames continuérent à rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord-oueſt dans la mer d'Eſpagne.

Le 3. de Mai 1616. le vent ſoufla de l'Eſt ſud-eſt, & l'on courut la bande de l'Oueſt. A midi on fut par les 15. degrés 3. minutes. On vit ce jour-là de grandes Doradés, & ce fut la premiére fois qu'il en parut dans la mer du Sud, aux yeux de l'équipage du navire.

Le 9. on fut à 15. degrés 20. minutes. On étoit alors, ſelon l'eſtime, à 1510. lieuës des côtes du Pérou & du Chili. Sur le midi, on découvrit une voile, qu'on prit pour une barque. Elle venoit du Sud, & paſſa par le travers du vaiſſeau, portant au Nord. Le navire mit le cap ſur elle, & l'aiant hauſſée il fit feu de ſes piéces de chaſſe de l'avant, qui lui tirérent à ſtribord, pour la faire amener; mais aiant refuſé, il fit encore une autre décharge, dont elle ne parut pas ſe mettre plus en peine.

Les Oficiers du navire aiant fait mettre la chaloupe à la mer, avec 12. Mouſquetaires, on la fit nager vers la barque, & cependant on fit encore une décharge d'artillerie ſur ſon arriére, ſans deſſein toutefois de l'incommoder, ou de la deſemparer. Auſſi n'amena-t-elle point encore ſes voiles; mais elle fit tant de diverſes manœuvres pour échaper, qu'enfin elle gagna le vent au navire.

La chaloupe qui étoit encore plus fine de voiles qu'elle, & qui nageoit mieux, l'aiant enfin preſque jointe, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mouſquet, lui en tira 4. coups. Lorſqu'elle fut tout-à-fait proche, quoi-qu'elle n'eût pas encore abordé, il y eut des hommes qui de fraïeur ſe jettérent eux-mêmes à la mer. Entre-autres, il s'y en jetta un avec un petit enfant, & un autre qui avoit 3. trois petites bleſſures au dos: mais on les retira. Ils jettérent auſſi

auſſi pluſieurs choſes dans l'eau, particuliérement des nattes & 3. poules.

Les gens de la chaloupe aiant amené le petit bâtiment à bord, ſans qu'il eût fait aucune réſiſtance, comme n'y aiant point d'armes, on en fit ſortir 2. hommes, qui y étoient demeurez, & qui ſe jettérent aux piés des Oficiers, leur baiſant les piés & les mains. L'un de ces hommes étoit vieux & tout-gris, l'autre étoit jeune. On n'entendit point ce qu'ils diſoient, mais on les traita fort-humainement.

La chaloupe étant promtement retournée, pour tâcher de ſauver ceux qui s'étoient jettez à la mer, elle n'en put prendre que 2. qui flotoient encore ſur une rame, montrant de la main le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que les autres avoient enfoncé. Un de ces 2. là étoit celui qui avoit été bleſſé, & on le penſa. Il avoit de longs cheveux jaunes. Il demeura dans le bâtiment 8. femmes, avec 3. enfans à la mammelle, & quelques autres qui avoient 9. ou 10. ans, ſi-bien qu'il y avoit eu environ 25. perſonnes. Les hommes étoient tout-nuds, & les femmes n'avoient rien qu'une petite couverture ſur leurs parties naturelles.

Sur le ſoir, on remit les hommes dans leur bâtiment, où leurs femmes, qui les avoient cru perdus, ſe jetterent à leur cou. On leur donna des grains de verroterie qu'elles ſe pendirent au cou, & quelques couteaux, & on leur témoigna autant de douceur qu'on put. En reconnoiſſance, ils firent preſent de 2. nattes belles & fines, & de 2. noix de cocos, parce-qu'ils n'en avoient que très-peu, & elles leur devoient fournir à boire & à manger. Mais ils firent voir qu'ils en avoient déja bu toute l'eau, & mar-

quérent n'avoir plus aucun bruvage. En éfet on les vit boire de l'eau de la mer, & ils en donnoient à leurs enfans, dont l'on fut fort-étonné.

Ils avoient de petits morceaux d'étofe comme des mouchoirs de toile, dont ils ſe couvroient leurs parties naturelles, ainſi-qu'il a été déja dit, au-moins les femmes, & même quelques-uns des hommes. Ils s'en couvroient auſſi le corps par la grande ardeur du Soleil. Ils étoient tout-rouges, & oints d'huile. Les femmes avoient les cheveux auſſi-courts que les hommes les ont en Hollande, & ceux des hommes étoient longs, & teints d'un beau noir.

Le bâtiment qu'ils navigeoient étoit fort-ſingulier. Il étoit fait de 2 longs & beaux canots, entre-leſquels il y avoit aſſez d'eſpace. Il y avoit ſur chaque canot, à-peu-près au milieu, 2. planches d'un beau bois rouge, fort-larges pour que l'eau coulât deſſus, & il y avoit d'autres planches qui alloient du bord d'un des canots ſur le bord de l'autre, pour les joindre. Elles y étoient atachées bien ferme, & bien liées enſemble, mais il n'y en avoit pas juſques aux bouts; car à l'avant & à l'arriére de chaque canot il y avoit de longues pointes, ou de longs becs, qui avançoient, & étoient ſi-bien couverts que l'eau n'y pouvoit entrer.

A l'avant d'un des canots, à ſtribord, il y avoit un mât, au bout duquel étoit un taquet, avec une voile d'artimon & ſa vergue. Cette voile étoit de nattes, & de quelque côté que le vent vint, ils ſavoient le prendre, & navigeoient ſans bouſſole, & ſans aucun autre inſtrument, hormis des hameçons, pour pêcher, dont le haut étoit de pierre & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortuë: il y en avoit même de nacres

cres de perle. Leurs cordages étoient bons, & auſſi épais qu'un cable, faits d'une matiére à-peu près ſemblable aux cabas de figues qui viennent d'Eſpagne. Quand ils ſe ſéparérent du navire, ils prirent leur cours au Sud-eſt.

Le 10. le vent ſoufla du Sud-ſud-eſt, & du Sud-eſt-quart-au-Sud, & la courſe fut à l'Oueſt & au Sud-oueſt. Dès le matin, après le déjeuné, on vit, à babord, des terres fort hautes tirant ſur le bleu, qui nous demeuroient à 8. lieuës Sud-oueſt-quart-au-ſud. On mit le cap ſur la côte, & l'on navigea tout le jour, preſque toûjours par un beau frais, ſans en pouvoir aprocher. Sur le ſoir on vit une voile bien-loin ſous le vent, & peu-après encore une; auſſi bien loin ſous le vent, & on les prit toutes 2. pour des barques de pêcheurs, parce-qu'elles couroient pluſieurs bordées, & que la nuit elles mirent des feux, & ſe joignirent. Pendant la brune le navire ne fit auſſi que louvoier.

Le matin du 11. on ſe trouva proche d'une iſle qui étoit fort-haute, à 2. lieuës de laquelle, au Sud, il y en avoit encore une autre baſſe & longue. On paſſa ſur un banc où il y avoit 14. braſſes de profondeur; fond pierreux, qui étoit à 2. lieuës de terre, & dès qu'on l'eut paſſé on ne trouva plus de fond. Une des 2. petites voiles qu'on avoit vuës le ſoir précédent, s'étant avancée vers le navire, on atacha un barril de galére à une corde, & on le laiſſa par l'arriére à la traînée, afin-que les Indiens du petit bâtiment le viſſent, & qu'ils allaſſent prendre la corde pour ſe faire haler à bord. Mais comme ils ne pouvoient la ſaiſir, un matelot s'étant jetté à la mer la pouſſa juſqu'à eux. Ils détachérent le barril, & atachérent en ſa place 2.

noix de cocos, & 4. ou 5. poiſſons volans; puis criérent vers le navire. Comme on ne les pouvoit entendre, on crut qu'ils vouloient qu'on retirât la corde.

Ils avoient dans leur bâtiment un petit canot, pour le mettre à la mer en cas de beſoin. Ces gens-là ſont bons mariniers à leur maniére. Leurs bâtimens reſſembloient à celui dont on a déja fait la deſcription. Ils ſont bons voiliers, & peu de ceux de Hollande vont plus vîte qu'eux. Ils gouvernent par le moien de 2 rames y aiant un homme pour cet éfet à l'arriére de chaque canot, & lors-qu'ils veulent virer de bord, ils vont avec leurs rames à l'avant. Quelque-fois auſſi les bâtimens virent d'eux-mêmes, quand les Pilotes retirent leurs rames, & ils voient fort bien quand il y a lieu de virer ainſi, ſans aller à l'avant. Ils virent auſſi en laiſſant ſeulement le cap debout au vent.

On mit la chaloupe du navire à la mer pour aller ſonder. Les matelots raportérent qu'ils avoient trouvé fond ſur 15. 14. & 12. braſſes, fond de coquilles, à une portée de petit canon de terre; ſur quoi on ferra les voiles, & on y mit le cap. Les Sauvages aiant remarquée cette manœuvre, leur montrérent l'autre iſle, & ſe mirent de l'avant. Néanmoins on mouilla au bout de celle-ci, ſur 25. braſſes, fond de ſable, à une portée d'un petit canon du rivage.

Cette iſle eſt proprement une haute montagne, aſſez ſemblable à une des iſles Moluques. Il y a quantité d'arbres dont la plupart ſont des cocos; c'eſt pourquoi on la nomma l'iſle des Cocos. L'autre eſt beaucoup plus longue & plus baſſe, courant Eſt & Oueſt. Dès-que le vaiſſeau fut établi ſur ſes amarres, on vit 3. petits bâ-

bâtimens, qui en firent plusieurs fois le tour, & 10 ou 12 canots qui l'abordérent, dont les uns venoient du rivage, & les autres du bord des 3 petits bâtimens.

Il y en eut 2 qui déploiérent de petits pavillons blancs, & le navire fit la même chose. Il y avoit 3. ou 4. hommes dans chaque canot qui étoit arrondi à l'avant, & aigu à l'arriére. Ils étoient touts faits d'une seule piéce d'un beau bois rouge, & nageoient d'une vîtesse extrême. Lors-qu'ils aprochoient du vaisseau, les Indiens sautoient à la mer, & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie, 2 marchandises qu'ils paroissoient estimer beaucoup. Ils donnoient 4. ou 5. noix pour un clou, ou pour un petit chapelet de grains de verroterie, & l'on eut 180. noix ce jour-là. Enfin ils vinrent à bord en si-grand nombre, qu'on ne savoit presque plus de quel côté se tourner.

On envoia la chaloupe sonder le long de l'autre isle, & voir s'il n'y auroit point de meilleur mouillage, celui où l'on étoit n'aïant aucun abri. Lors-qu'elle fut à une assez grande distance du navire, le long de la côte où elle navigeoit, elle se vit environnée de 12. ou 13. canots de cette autre isle, aux-quels il s'en joignit encore d'autres. Les gens qui les navigeoient avoient un air furieux, aiant dans les mains de gros bâtons d'un certain bois très-dur, faits comme des assagaies, dont la pointe étoit tranchante & un peu brûlée.

Ils abordérent la chaloupe croiant s'en rendre maîtres fort-facilement. Les matelots se voiant dans la nécessité de se défendre, tirérent

3 coups de mouſquet au milieu d'eux, dont ils ne firent d'abord que rire & ſe moquer, regardant cela comme un jeu d'enfans. Mais le 3 coup en aiant percé un dans la poitrine, & la balle étant ſortie par le dos, ſes compagnons le voiant défaillir, nagérent vers lui pour le ſecourir. Voyant ſa bleſſure, ils s'alarguérent bien-vîte de la chaloupe, & s'aprochérent d'un de leurs bâtimens, lui criant d'aborder la chaloupe, & de la couler bas, du-moins autant que les matelots le purent comprendre: mais les Indiens qui navigeoient ces bâtimens ne voulurent pas le faire, ſachant que les canots qui avoient été à bord du navire, y avoient été bien reçus, & que leurs gens en étoient fort-contens.

Ce peuple étoit fort-larron. Ils dérobérent à la vuë de l'équipage un plomb de ſonde, pendant-qu'un Pilote ſondoit. Ils tachoient de prendre tout ce qu'ils voioient, & de ſe ſauver à la nage. Il y en eut qui volérent à un matelot ſon oreiller, ſa couverture, & ſon habit de bord. D'autrés dérobérent des couteaux, & enfin tout ce qu'ils purent trouver, ſautant à la mer dès-qu'ils avoient quelque choſe entre les mains. Ainſi l'on hala ſur le ſoir la chaloupe à bord, de-peur qu'ils ne vinſſent la nuit en couper la hanſiére, & l'emmener.

Ce qu'ils recherchoient le plus étoit le fer. Ils faiſoient de grands éforts pour tirer les cloux & les chevilles du vaiſſeau. Ils étoient hauts, puiſſans, robuſtes, & bien-proportionez dans leur taille. Ils étoient ſans armes & nuds, hormis leurs parties naturelles, ſur quoi il y avoit quelque choſe qui les couvroit. Ils portoient les cheveux de différente maniére, les uns les aiant

aïant courts, & les autres fort-bien friſez par artifice; d'autres les aïant treſſez & liez diverſement. Ils étoient fort-bons nageurs. Cette iſle des Cocos gît par les 16. degrés 10. minutes.

Le matin du 12. du même mois de Mai 1616. on vit revenir pluſieurs canots à bord, avec des noix de cocos, des bananes, des racines d'ubas, quelques petits pourceaux, & des pots pleins d'eau douce. On eut d'eux en troc ce jour-là 1200. noix, & comme il y avoit 85. perſonnes, dans le vaiſſeau, chacun en eut 12. Chaque Indien voulant être le premier à bord, ſautoit hors de ſon canot qui ne pouvoit s'en aprocher, & plongeoit au-travers des autres, ou deſſous, pour y être plutôt, & vendre mieux ce qu'il y portoit dans ſa bouche & dans ſes mains. Enfin ils montoient avec tant d'empreſſement, & en ſi-grand nombre, qu'on fut obligé de s'y opoſer, & de leur preſenter le bâton pour les fraper. Dès-qu'ils avoient fait leur marché, ils ſautoient de nouveau à la mer, & rentroient dans leurs canots.

Ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la force & la grandeur du navire. Il y en avoit qui ſe gliſſoient à l'arriére en bas, le long du gouvernail, & alloient fraper avec une pierre contre le bordage, fort-avant ſous l'eau, afin de voir ſa force en ces endroits-là. Il vint un canot de l'autre iſle, qui amena un ſanglier noir, & en fit preſent de la part du Roi. On voulut faire des preſens à ceux qui étoient dans le canot; mais ils les refuſérent, marquant, par ſignes, que le Roi leur avoit défendu d'en recevoir.

Après midi, le Roi vint lui-même, dans une grande pirogue à voiles, conſtruite comme les autres bâtimens dont il a été parlé, mais de

la forme d'un de ces grands traîneaux, dont on ſe ſert en Hollande pour gliſſer ſur la glace, & qui étoit eſcortée de 25. canots. Le nom de ſa dignité étoit *Latou*. On le reçut au ſon des trompettes & des tambours; ce qui ne lui cauſa pas peu de ſurpriſe, n'aiant jamais rien vû ni ouï de ſemblable.

Les Indiens firent beaucoup d'honneur & d'amitié à l'équipage du navire, au moins extérieurement, & à leur maniére; car ils inclinoient ſouvent la tête, frapoient deſſus avec leurs poings, & faiſoient pluſieurs autres poſtures, qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Lors-que la flote fut aſſez proche du vaiſſeau le Roi commença de crier de toute ſa force, & en ſe tourmentant beaucoup, à peu-près comme quand il fait ſa priére à ſa mode, & tous ſes gens firent de-même. On s'imagina que c'étoient des complimens de bien-venuë qu'ils faiſoient.

Quand ils eurent ceſſé, le Roi en envoia 3. à bord, avec une natte qu'on reçut, & on lui fit preſent d'une vieille hache, de grains de verroterie, de quelques vieux cloux, & d'un morceau de toile, dequoi il parut ſatisfait, inclinant la tête par 3. fois, & mettant chaque fois le preſent deſſus, ce qu'on prit pour un remerciment. Ceux qui étoient entrez dans le navire s'étant jettez à genoux, baiſerent les piés des Oficiers, admirant tout ce qu'ils voioient.

Le Roi n'avoit rien qui le diſtinguât des autres Indiens; car il étoit tout-nud comme eux. On ne s'apercevoit de ſa Roïauté qu'en ce qu'il leur commandoit, & qu'ils lui obéiſſoient avec beaucoup de ſoumiſſion. On fit des ſignes pour l'inviter à paſſer à bord, & ſon fils y aiant paſ-

ſé-

ſé on le régala. Mais pour lui, il n'oſa ou ne voulut pas s'y haſarder. Cependant ils faiſoient tous connoître par des ſignes, qu'ils ſouhaitoient que le vaiſſeau allât ſur leur côte, & qu'on y trouveroit dequoi troquer.

On eut d'eux 3 hameçons, qui pendoient à des roſeaux un peu plus gros que ceux dont on ſe ſert en Hollande, dont les crocs étoient de nacres de perles. Le fils du Roi étant rentré dans ſon canot, à babord duquel il y avoit un gros bois, qui le tenoit en aſſiette, ils s'en retournérent dans leur iſle. Il y avoit toûjours ſur ce bois un hameçon prêt pour pêcher.

Le matin du 13. on vit venir près de 45. canots à bord, avec une flote de 23. petits bâtimens à voiles, ſemblables aux traîneaux qui gliſſent ſur les glaces. Ils étoient navigez, chacun par 25. hommes ou environ & les canots par 4. ou 5. Sous prétexte de chercher à trafiquer, les gens des canots troquérent encore des noix de cocos pour des cloux, & continuérent à faire des amitiés aux Hollandois, quoi-qu'on reconnût bientôt après que ce n'étoit que diſſimulation & perfidie. Ils ſollicitoient toûjours qu'on allât à l'autre iſle, & enfin par complaiſance on leva l'ancre après dejeûné, & l'on y alla.

Le Roi, qui le jour précédent étoit venu proche du navire, y revint auſſi dans un de ces petits bâtimens, & ils criérent tous d'une grande force; ce qu'on prit encore pour un ſalut. On eut beau l'inviter de paſſer à bord, il n'en voulut rien faire, ce qui fit naître de mauvais ſoupçons, vû que les canots & les autres bâtimens ſe tenoient toûjours autour du vaiſſeau, & que le Roi quitta ſon bord, & ſe mit dans

un

un canot, & ſon fils dans un autre. Après cela on battit une eſpèce de caiſſe qui étoit demeurée dans le bâtiment qu'il avoit quitté; ſur quoi tous les Indiens firent un grand cri, qu'on prit pour un ſignal de donner l'aſſaut.

En éfet le bâtiment que le Roi avoit quitté aborda le navire, courant ſur lui avec autant de force que s'il avoit voulu le couler bas, & paſſer par-deſſus. Mais ce grand choc ne lui fut pas favorable; car les 2. étraves des deux canots qui ſoutenoient la machine de ce bâtiment, qui avoient un aſſez grand élancement, ſe briſérent, & les gens qui étoient deſſus, parmi leſquels il y avoit quelques femmes, ſautérent à la mer & nagérent au vent. Les autres Indiens commencérent en même tems à jetter quantité de pierres, croiant épouvanter l'équipage du navire, qui aiant fait ſur eux une décharge de mouſqueterie, & de 3. pierriers chargez de balles de mouſquet & de vieux cloux, tous ceux qui étoient demeurez dans le bâtiment dont les étraves étoient briſées, ſe jettérent à la mer.

On ne douta point qu'il n'y en eût une partie de tuée, & de bleſſée. Ainſi les Indiens reculérent, ne s'étant pas atendus à de telles ſalves, dont ils n'avoient jamais ouï parler, & qui avoient fait périr d'une maniére ſi étrange quelques-uns de leurs gens; de-ſorte qu'ils ſe tinrent hors de la portée des coups du vaiſſeau. Aparemment que le Roi avoit aſſemblé toutes ſes forces, pour cette entrepriſe, car il y avoit là plus de 1000. hommes, entre leſquels on en vit un qui étoit tout-blanc.

Lors-qu'on fut à la diſtance de 4. lieues de l'iſle, l'équipage requit qu'on y retournât pour met-

mettre à terre par force, & y prendre des rafraîchiſſemens, parce-qu'on n'avoit plus que trés-peu d'eau; ce que le Commis & le Capitaine refuſerent. La premiére iſle qui étoit ſi haute, fut nommée la Montagne des Cocos, & la ſeconde l'iſle des Traîtres, vû la perfidie dont les habitans avoient voulu uſer.

Le matin du 14. on découvrit par proüe encore une autre iſle, qui nous demeuroit à la diſtance de 7. lieues & qui paroiſſoit preſque ronde, diſtante environ de 50. lieues des autres. On la nomma l'Eſpérance, & l'on mit le cap ſur la côte, eſpérant d'y faire de l'eau. Mais ne trouvant point de fond, on mit la chaloupe à la mer pour aller ſonder le long du rivage, où l'on trouva 40. braſſes, fond de petites pierres molles & noires. Quelque-fois même on ne trouvoit que 20. à 30. braſſes: mais à la longueur, ou à 2. longueurs de la chaloupe, en reculant vers le large, on ne trouvoit plus de fond.

On vit venir 10. ou 12. canots, dont on ne voulut pas recevoir les Indiens à bord. On ſe contenta de leur marquer de la douceur, & on leur donna de petits paquets de verroterie pour 4. poiſſons volans, qu'on tira par l'arriére avec une corde. Cependant la chaloupe ſondoit toûjours le long du rivage. Les Indiens qui étoient dans les canots l'aiant vuë, nagérent à elle, & aiant commencé par des paroles qu'on n'entendoit point, ils l'environnérent avec leurs canots qui étoient alors au nombre de 14. & il y en eut quelques-uns qui ſautérent à la mer, croiant aller s'en rendre maîtres, ou la faire tourner ſens-deſſus-deſſous.

Parmi l'équipage de la chaloupe il y avoit

8.

8. Mouſquetaires, & les autres étoient bien-armez de piques & de ſabres. Les Mouſquetaires tuérent 2. hommes dans leurs canots, dont l'un tomba dans le même moment, & l'autre demeura encore un peu à ſon ſéant, eſſuïant de ſes mains le ſang qui lui ſortoit de la poitrine; mais bientôt après il tomba auſſi à la mer. Ces morts ſi imprévuës éfraïérent les autres, qui ſe retirérent au plus vîte. On vit auſſi beaucoup de gens ſur le rivage, qui crioient & hurloient de toute leur force.

Comme on n'avoit point trouvé de bon mouillage, on remit la chaloupe dedans, & l'on fit le Sud-oueſt, pour gagner plus facilement au Sud, où l'on eſpéroit faire des découvertes. D'ailleurs la mer briſoit ſi-fort contre cette iſle, qu'il n'auroit preſque pas été poſſible d'aller au rivage, où l'on ne voioit que des rochers bruns, verds par le haut, & des terres noires avec des cocos & de la verdure. Il y avoit ſur la côte des maiſons en divers endroits, & un gros bourg. L'iſle étoit montueuſe, mais les montagnes n'étoient pas fort-hautes.

Le 18. du même mois de Mai, on fut à 16. degrés 5 minutes, & l'on eut des vents variables de l'Oueſt. Le Conſeil s'étant aſſemblé, le Capitaine Schouten remontra qu'on avoit déja couru environ 1600. lieues à l'Eſt des côtes du Pérou & du Chili, ſans découvrir la Terre Auſtrale, qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune aparence de la découvrir: que même on s'étoit bien plus avancé à l'Oueſt qu'il n'en avoit eu intention: qu'en continuant cette même route, on ſe trouveroit ſans doute au Sud de la Nouvelle Guinée; que ſi l'on n'y trouvoit point de paſſage, comme on n'avoit aucune cer-

certitude d'y en trouver, ni aucune connoiſſance qu'il y en eût, le vaiſſeau & l'équipage périroient infailliblement, puis-qu'il ſeroit impoſſible de retourner à l'Eſt, à-cauſe des vents d'Eſt qui regnent toûjours dans ces mers-là: que de-plus il ne reſtoit que peu de vivres, & qu'on ne voioit aucun moien d'en recouvrer.

Par toutes ces raiſons Schouten concluoit, que ſans différer on devoit changer de route, & mettre le cap au Nord, pour paſſer par le Nord de la Nouvelle Guinée, & aller aux Moluques. Le Conſeil aiant fait de ſérieuſes réflexions ſur cet avis, jugea qu'il falloit le ſuivre, & à l'heure même on commença de courir la bande du Nord-nord-oueſt.

Le 19. on eut un vent de Sud; & la courſe fut au Nord. Après midi on vit 2. iſles qui nous demeurérent à 8. lieuës Nord-eſt-quart-à-l'Eſt, paroiſſant être à la diſtance d'une portée de petit canon l'une de l'autre; ce qui obligea de faire le Nord-eſt pour monter au vent, par un beau tems, mais par un vent foible.

Le 21. le vent venant de l'Oueſt, quelquefois avec un peu de fraîcheur, on ſe trouva encore à une lieuë de terre. Il vint alors près de 20. canots à bord, marquant de la franchiſe & de la douceur. Cependant un des Indiens, aiant à la main une aſſagaie aiguë à la pointe, menaça un des matelots de l'en fraper. Ils criérent auſſi avec beaucoup de force, & leurs cris furent pris pour un ſignal d'ataquer le navire; ſur quoi on leur tira 2. coups de petit canon, & quelques coups de mouſquets, qui en aiant bleſſé 2. les autres nagérent de force pour s'éloigner, jettant à la mer une chemiſe qu'ils avoient volée dans la galerie.

Le

Le vaiſſeau s'étant aproché de terre, parcequ'on ne trouvoit point de fond, on mit la chaloupe à la mer, avec 8. Mouſquetaires, pour aller ſonder, & elle n'en trouva point auſſi. Quand elle voulut revenir à bord, 6. ou 7. canots l'aiant environnée, les Indiens voulurent y entrer, & aracher les armes aux matelots. Cette violence aiant obligé ceux-ci à tirer ſur eux, ils en tuérent 6. & en bleſſérent beaucoup, ſans en ſavoir préciſément le nombre. Car la chaloupe aborda un des canots, où il n'y avoit plus qu'un corps mort, dont la moitié du corps étoit dehors, & l'autre moitié du côté des jambes étoit encore dedans. Il fut jetté à la mer, & les matelots amenérent le canot à bord. On y vit une maſſuë, & un bâton de la groſſeur d'une demi-pique. Comme on n'avoit point trouvé de fond, le navire courut des bordées toute la nuit, proche de la côte.

Le 22. aiant fait tous ſes éforts pour ſe rallier à la terre, la chaloupe retourna jetter la ſonde, & trouva 60. braſſes, fond de coquilles, à une portée de petit canon du rivage, & le fond s'élevoit en talus juſqu'à 35. & 30. braſſes. On mouilla ſur 35. juſques-à-ce qu'on pût trouver un meilleur ancrage. Le Capitaine étant allé lui-même avec la chaloupe & le canot, en trouva un autre très-bon & aſſez près, dans une baie, proche d'une riviére. Il y fit avancer le vaiſſeau ; mais le vent étant devenu contraire, dès-qu'on fut dans la baie, on ancra à un jet de pierre du rivage, au-dedans d'un banc long & étroit, ſur 9. braſſes, fond de coquilles, & on ſe mit ſur 4. amarres.

La mer y étoit unie, & le ruiſſeau, d'eau douce qui couloit de la montagne, venoit s'y dé-

dégorger, de-ſorte que le navire étoit par le travers de ſon embouchure, & que lors-que les matelots alloient faire de l'eau, ou qu'ils alloient ſur le rivage, le canon les mettoit à couvert des inſultes des Sauvages Indiens.

Le même jour on vit venir des canots à bord, qui aportérent des noix de cocos & des racines d'ubas, avec un pourceau en vie, & 2. rôtis: on leur donna en troc des cloux, de petits couteaux, & de la verroterie. Ils étoient fort-larrons, auſſi-bien que ceux qu'on avoit déja vus dans les autres iſles, & n'étoient pas moins adroits à nager & à plonger.

Leurs maiſons étoient bâties proche du rivage, couvertes & cloſes de feuilles d'arbres rondes, & ſe terminant preſque en pointe par le haut, pour faciliter l'égout des eaux. Elles avoient près de 25 piés de tour, & 10. ou 12. de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on paſſoit le ventre preſque contre terre. On n'y trouva rien que quelques herbes ſèches, ſur quoi ces gens-là ſe couchent, avec un ou 2. hameçons & leurs verges; & dans quelques-uns une maſſuë de bois. C'étoient-là tous leurs meubles, le Roi même n'en aiant pas davantage.

Le 22. les canots revinrent aporter des cocos. On vit auſſi une grande quantité de gens aſſemblez ſur le rivage, qui ſembloient tenir conſeil, pour ſe défendre, ou pour ataquer le vaiſſeau; car ils étoient tous armez d'aſſagaies, ou de bâtons. Il y avoit auſſi aſſez proche d'eux près de 50. canots enſemble, où l'on voioit des pierres & des aſſagaies, & qui aparemment y étoient venus des divers quartiers de l'iſle; car il y en avoit qui paroiſſoient étonnez de voir un tel vaiſſeau. Mais quelques careſſes que les matelots

rélots leur puſſent faire, ils ne purent les engager à paſſer à bord.

Le 24. Aris Claaſz, Reinier Simonſz Aſſiſtant, & Cornelis Schoutſz, garçon de la chambre du Capitaine, furent à terre pour demeurer en otage, & il demeura 6. des principaux Indiens dans le vaiſſeau, où on leur fit bonne chére & des preſens. Les inſulaires n'en uſérent pas moins bien pour les 3. otages qu'ils avoient, leur donnant à manger des noix de cocos, des racines d'ubas, & de l'eau à boire.

Le Roi leur fit beaucoup d'honneur. Il tint près de demi-heure ſes 2. mains l'une contre l'autre; & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant, preſque juſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, juſques à-ce qu'Aris lui fît une pareille revérence. Alors il ſe releva, & baiſa les mains & les piés d'Aris. Un autre homme aſſis auprès du Roi, pleuroit comme un enfant, & diſoit beaucoup de choſes à Aris qui n'en entendoit rien. Enfin il retira ſes piés de deſſous ſon derriére, ſur quoi il étoit aſſis, & ſe les mit ſur le cou, s'humiliant & ſe roulant comme un ver de terre.

Les preſens qu'on leur fit, leur furent fort-agréables. Néanmoins le Roi marquoit avoir ſi-grande envie d'une chemiſe blanche qu'Aris avoit ſur le corps, qu'il en envoia querir une autre pour la lui donner. En reconnoiſſance il donna aux otages 4. petits pourceaux. On traita auſſi pour pouvoir faire de l'eau, & il fut réſolu d'y envoier 2 chaloupes, dont l'une ſeroit armée pour la deffenſe de ceux qui iroient à l'aiguade, en cas de beſoin.

Pendant-qu'ils y étoient il s'y rendit tant de Sauvages qu'à-peine les matelots pouvoient-ils tra-

travailler, tant ils en étoient embaraſſez. On fit 5 tours ce jour-là, & tout ſe paſſa ſans inſulte. Dès-que quelqu'un des Sauvages vouloit aller à bord de la chaloupe, le Roi alloit les chaſſer, ou y envoioit quelqu'un de ſes domeſtiques; car il ſe fait fort-bien obéir.

On vit auſſi quantité de canots autour du navire, les uns pour y porter des rafraîchiſſemens, & les autres par curioſité, les Indiens aiant envie de le voir. Il y en eut un qui aiant monté dans le vaiſſeau par l'arriére, entra dans la chambre, en emporta un ſabre, & ſe mit à la nage pour ſe ſauver. On fit nager un canot après lui, mais n'aiant pu le joindre, on alla s'en plaindre à un de ceux qui avoient le plus de crédit auprès du Roi, & il donna ordre à un autre de faire rendre le ſabre.

A l'heure même on alla chercher celui qui l'avoit dérobé, & quoi-qu'il fût déja loin, on le pourſuivit ſi-bien qu'on le joignit, & on l'amena. On mit le ſabre aux piés de ceux à qui il appartenoit, & on châtia de coups de bâton celui qui l'avoit pris. Ils montroient, avec les doigts qu'ils lui paſſoient ſur la gorge, que ſi le Hereico, ou le Roi, ſavoit ce qu'il avoit fait, il lui feroit couper la tête. Depuis ce tems-là on ne s'aperçut pas qu'il eût été rien volé, ni dans le vaiſſeau, ni à terre. Ils étoient acoutumez à être tenus en bride, & n'oſoient pas même détourner un ſeul poiſſon de la pêche qu'ils faiſoient.

Ils avoient une fraïeur extrême des armes à feu. Une décharge de mouſquet les faiſoit trembler & fuir de toute leur force. Mais on les épouventa bien davantage, quand on leur fit entendre par ſignes que ces groſſes piéces qu'ils voioient,

voioient, tiroient auſſi. Le Roi deſira qu'on les fît tirer une fois devant lui. Mais quand on le fit ils furent tous ſaiſis d'un ſi-grand éfroi, que les deux Rois même, nonobſtant tous les avis & toutes les aſſurances qu'on leur avoit données, ne purent ſe contenir, & tous s'enfuirent dans les bois, laiſſant là les Hollandois. Ils revinrent pourtant quelque tems après: mais il n'y avoit pas moien de les raſſurer, & de les remettre de leur fraïeur. Sur le midi, les Indiens qu'on avoit en otage furent renvoiez à terre, & nos gens qui avoient été auprès du Roi revinrent à bord, fort-ſatisfaits de ce qui s'étoit paſſé.

Le 25. on renvoia 3. hommes dans l'iſle pour troquer des pourceaux, mais on ne leur en voulut point donner. Le Roi, après avoir fait ſa priére, ainſi-qu'il la faiſoit chaquefois que quelqu'un des Hollandois débarquoit, leur fit encore beaucoup d'amitiés. Le même jour quelques-uns des principaux de l'iſle vinrent de-nouveau avec des femmes, pour viſiter le vaiſſeau. C'étoient des hommes puiſſans & robuſtes, qui avoient des feuilles vertes de cocos penduës autour du cou, & atachées enſemble par-derriére, ce qui étoit une marque de nobleſſe & de grandeur. Ils avoient auſſi dans les mains des branches vertes, où voltigeoit une banderole blanche, pour ſigne de paix.

Ils firent toutes les revérences dont il a été parlé ci-deſſus, & têmoignérent qu'ils voudroient bien voir la chambre du Capitaine. On les y mena, & on leur montra une dent d'éléfant, une montre, une ſonnette, un miroir & des piſtolets. On leur fit des preſens de bagatelles, & d'une cuilliére d'étaim pour porter

au

au Roi, qui en recompenſe envoia 2. pourceaux, & un oiſeau preſque ſemblable à un pigeon, qui étoit perché ſur un bâton, & beaucoup eſtimé parmi eux. Vers le ſoir on alla pêcher à la ſeine, & l'on prit entre-autres 2. raies extraordinaires, fort-épaiſſes, & qui avoient la tête fort-groſſe, la peau tachetée comme un épervier, des yeux blancs, 2. aîles ou grandes nageoires, une queuë étroite & fort longue, & deux petites ſonnettes aux deux côtés. Elles reſſembloient fort aux ſouris-chauves, hormis par la queuë.

Le 26. les Commis le Maire & Aris retournérent dans l'iſle, ſuivis des Trompettes, & portant un petit miroir avec d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouvérent ſur le rivage un homme tout courbé ſur des pierres, les mains jointes enſemble, le viſage contre terre, comme s'il eût voulu prier à la Turque. C'étoit le Roi qui leur faiſoit ainſi la revérence. Ils le relevérent, & ils allérent enſemble dans ſa maiſon, ou Belai, parce-qu'il pleuvoit. Elle étoit pleine de gens qui étendirent devant eux 2. petites nattes pour s'aſſeoir, & le Roi s'aſſit auprès d'eux.

Les Trompettes aiant alors commencé à ſonner, il parut autant d'étonnement que de fraïeur ſur tous les viſages, & ils ſe prirent tous à crier, Awo, Awo. Cependant le Vice-roi, ou le ſecond Roi, entra, le viſage tourné vers les étrangers, quoi-qu'il marchât le côté tourné vers eux. Quand il fut devant eux, il courut vîte derriére, prononçant tout-haut & avec rapidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En même tems il fit un grand ſaut en l'air, & ſe laiſſa tomber tout d'un coup ſur ſon derriére;

les jambes croiſées ſous lui, & comme c'étoit ſur des pierres, les Hollandois s'étonnérent de ce qu'il ne s'étoit pas caſſé les jambes. Mais ces gens-là ſont agiles & robuſtes, plus-qu'on ne peut ſe l'imaginer.

Après cela il fit une harangue, ou une priére, avec beaucoup de gravité, & quand elle fut finie on commença de manger d'une ſorte de fruit, dont un domeſtique fit diſtribution à tout le monde. C'étoit une eſpèce de limons, à-peu-près du goût des limons d'eau, étant écaillés comme des pommes de pin. Le bruvage étoit fait de racines d'Athona bouillies.

Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on leur étendit par-tout des nattes pour marcher deſſus. Le Roi & le vieux Roi leur firent préſent de leurs couronnes, qu'ils ôtérent de deſſus leurs têtes, & mirent ſur celles de le Maire & d'Aris. Le Maire leur fit auſſi quelques préſens de très-peu de valeur qui devinrent des choſes très-précieuſes pour eux : il leur donna ſur-tout un petit miroir rond ; en globe, leur faiſant entendre que c'étoit la figure du Soleil & de la Lune, qui étoient ainſi ronds & luiſans ; & que dans ce miroir on pouvoit voir toutes les choſes qui lui étoient opoſées, dequoi il têmoignérent beaucoup de ſurpriſe. Ils firent entendre qu'ils le ſuſpendroient à la poutre de leur maiſon, & ils le firent bientôt après.

Ces couronnes étoient de plumes blanches, longues & étroites, ornées, par-deſſus & par-deſſous, de quelques autres petites plumes rouges & vertes, venuës de perroquets, y en aiant dans leur iſle, où il y a auſſi une ſorte de pigeons qui y ſont fort-eſtimez ; car chacun des

Con-

Conseillers du Roi en avoit un perché auprès de lui sur un petit bâton. Ils sont blancs jusques aux aîles, puis le reste est noir, hormis des plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Ce jour-là on fit encore beaucoup d'eau, & l'on eut par troc des noix de cocos avec des racines d'ubas. Mais on ne put avoir de pourceaux, parce-qu'il n'y en avoit pas trop pour les habitans, qui n'avoient pour nourriture que ces 3. sortes de vivres, & quelques bananes.

Le 28. le Capitaine Schouten alla aussi à terre avec les Trompettes, que le Roi prenoit beaucoup de plaisir à entendre sonner. Le Roi de l'autre isle étant venu le même jour visiter celui ci, ils se firent beaucoup de revérences, de cérémonies, de gesticulations, & se régalérent de racines. Mais enfin il y eut un grand démêlé entre eux, & il se fit un bruit terrible. Le Roi de l'isle voisine vouloit que l'autre retint ce qu'il y avoit de Hollandois entre ses mains, & qu'on tâchât de s'emparer de leur navire, & celui-ci n'y vouloit pas consentir, craignant, après tout ce qu'il avoit vû, qu'il ne lui en arivât du mal.

Le Vice-roi, ou fils du Roi, aiant passé à bord, & visité le vaisseau, ne fut pas moins surpris qu'il l'avoit été de le voir extérieurement. Vers le soir on alla pêcher avec la seine, & comme on prit beaucoup de bon poisson, on en fit présent d'une partie au Roi, qui en mangea sur l'heure de tout-crud, tête, entrailles, queuës, sans en rien jetter. On ne sauroit croire quel apétit ces gens là ont, & avec combien de gourmandise, ou plutôt de voracité, ils mangent le poisson. Quand la Lune fut levée les matelots allérent danser sur

le bord de la mer avec les Sauvages, qui y prirent un grand plaiſir. Ce fut auſſi une joie à l'équipage d'avoir enfin trouvé des gens avec qui ils puſſent être ſans apréhenſion, & avec qui ils ſe trouvoient auſſi familiers que s'ils euſſent été dans leur païs.

Le 29. le Commis, le Sous-commis & un des Pilotes, étant retournez dans l'iſle, allérent la viſiter, & montérent ſur une montagne, afin de voir ce qui y croiſſoit, & comment étoit le dedans du païs. Comme ils y montoient le Roi & ſon frére les joignirent pour les acompagner. Ils ne virent que des lieux ſauvages, & quelques valées, ſteriles par l'abondance des eaux de pluie qui les inondoient ſouvent. Ils trouvérent une certaine terre rouge, dont les femmes du païs font une teinture pour s'en froter autour de la tête & des joues.

Lors-que le Roi vit que les Hollandois étoient fatiguez, il leur fit ſigne de retourner à leur vaiſſeau, & les mena par un chemin aiſé, où ils trouvérent des cocos chargez de noix. Là il les fit aſſeoir ſous les arbres, & ſon frére aiant ataché un petit lien à ſes piés, ou à ſes jambes, monta juſqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits, avec une agilité ſurprenante, & y cueillit 10. noix qu'il aporta au bas, où il les ouvrit par le moien d'un petit bois, en les prenant dans un certain ſens; ce qu'il fit ſi facilement que les étrangers en furent étonnez.

Ils firent entendre qu'ils avoient ſouvent la guerre contre les habitans de l'autre iſle, montrant des cavernes dans la montagne, & des bois, ou des haliers, le long des chemins où ils ſe mettoient en embuſcade, pour ſe ſurprendre les uns les autres. Ils auroient bien ſou-

souhaité que le vaisseau fût allé à cette autre isle, & qu'on eût voulu faire la guerre à ceux qui y étoient. Mais comme il n'y avoit aucun avantage à espérer d'une pareille expédition, on n'y voulut point entendre.

Sur le midi, les Hollandois se rendirent à bord, amenant avec eux le jeune Roi & son frére, à qui l'on ne manqua pas de donner à dîner. Pendant qu'ils étoient à table on leur fit entendre qu'on vouloit partir dans 2. jours, dequoi le jeune Roi marqua tant de joie, qu'il sortit de table, courut dans la galerie, & cria vers le rivage, que dans 2. jours le vaisseau feroit voiles: ce qui fit encore plus connoître qu'ils craignoient qu'on n'envahit leur pais, quoi-que cette crainte ne les empêchât pas d'en user amiablement. Ce Roi promit que si l'on vouloit partir dans 2. jours, il feroit present de 10. pourceaux, & de quantité de noix qu'il nommoit Ali.

Le repas fini, le grand Roi, ou premier Souverain, vint aussi à bord. Il paroissoit agé de 60. ans: il avoit bonne mine par raport aux autres, & à la maniére dont ils sont tous faits. Il étoit suivi de 16. personnes qui composoient son Conseil. On les reçut avec toute la civilité possible. En entrant dans le vaisseau, il se coucha sur le visage, & fit sa priére; puis on le mena dans les dedans, où il recommença de prier. Il paroissoit être dans la surprise & dans l'admiration de tout ce qu'il voioit, & les Hollandois n'étoient pas moins surpris de ses maniéres.

Ses gens leur voulant baiser les piés, ils les relevérent les prenant par la main. Ensuite ils se mirent les mains sur la tête & sur la gorge,

pour marquer qu'ils étoient ſujets. Le Roi viſita tous les endroits du navire, les hauts, les bas, l'arriére, l'avant, & paroiſſoit extaſié, ou comme s'il eût fait un rêve. Ce qu'il admiroit le plus étoit le gros canon, dont il avoit ouï le bruit, à ſon honneur 2. jours auparavant. Lors-qu'il eut été par-tout, il deſira de s'en retourner promtement, & il fit beaucoup de civilités en ſe retirant. Les Commis le reconduiſirent juſqu'à l'entrée de ſa demeure, où il étoit ordinairement aſſis. Enſuite ils allérent ſe promener avec le jeune Roi juſques au ſoir qu'ils ſe rembarquérent.

Aris, aiant fait une bonne pêche au clair de la Lune, en porta une partie au Roi, auprès de qui il trouva une troupe de jeunes filles nuës qui danſoient, joüant ſur un bois creux comme une pompe, qui rendoit quelque ſon, ſur lequel les jeunes filles ſe régloient pour danſer. Les Hollandois étoient aſſez ſurpris de voir toutes ces choſes pratiquées par des Sauvages, n'aiant point encore oui dire qu'on en eût trouvé qui paruſſent ſi-civiliſez.

Le matin du 30. du même mois de Mai, le Roi envoia par préſent 2. petits pourceaux, quantité de noix de cocos, & d'autres fruits, dans l'eſpérance que le vaiſſeau partiroit. Le même jour le Roi de l'autre iſle le revint viſiter, & lui amena 16. pourceaux, avec 300. hommes, qui avoient tous, autour de la ceinture, certaines herbes vertes, dont ils font du bruvage. Dès-qu'il découvrit celui qu'il alloit voir, il lui fit un grand nombre d'inclinations, & ſe mit la face contre terre, priant d'une voix fort-haute, & aprochant fort d'un grand cri; mais paroiſſant prier avec beaucoup d'ardeur.

Le

Le Roi qui recevoit la visite, alla au-devant de l'autre, & en l'abordant ne fit pas moins de gestes & de postures. Enfin s'étant relevez, ils s'en allérent dans le Belai du Roi visité, où il s'assembla environ 900. hommes autour d'eux. Quand ils furent assis, ils recommencérent leurs priéres, joignant les mains, & se baissant la tête jusqu'à terre.

Aris étoit allé avant midi dans l'isle, & après midi il envoia querir le Maire & Ban, qui menérent avec eux 4. Trompettes & un Tambour, que les Rois ouirent avec un plaisir singulier. Ensuite il vint une troupe de païsans de la plus petite isle, qui aportérent quantité d'herbes vertes, qu'ils nommoient Cava, semblables à celles que les 300. hommes, avoient autour du corps, & ils commencérent tous à les mâcher. Quand ils les eurent mâchées, ils les retirérent de leurs bouches, & aiant tout mis ensemble dans un grand vaisseau de bois, ils jettérent de l'eau dessus, la mêlérent & la paîtrirent avec les herbes, & en présentérent aux Rois, & à leurs Oficiers, qui en burent. Ils en ofrirent aussi aux Hollandois; mais ils étoient trop dégoûtez de ce qu'ils avoient vu.

On servit encore devant les Rois quantité de racines d'ubas rôties, & 16. pourceaux, à qui, pour tout aprêt, on avoit tiré les entrailles du corps; & qui étoient encore tout-sanglans, n'aiant point été lavez. Il n'y avoit que la soie qu'on avoit fait brûler en les flambant, & on leur avoit mis des pierres ardentes dans le corps. C'étoit là le rôt, dont ils se régaloient; & la maniére dont ils rôtissoient.

Les cérémonies de ce festin furent, qu'ils servirent d'abord des racines de Cava qu'ils

mirent en monceaux par rangs, danſant & chantant, devant les Ariquis, ou Rois. Puis le Roi étranger s'aſſit, & ſes femmes & les gens de ſa Cour s'étant aſſis derriére lui en cercle, on mit à manger au milieu d'eux, & chacun en prit. Après ce mets on aporta de grandes civiéres de 20. à 30. piés de long, chargées d'ubas, ou oubos, & d'autres racines cruës, & rôties, qui furent auſſi diſtribuées.

Enfin vinrent les pourceaux rôtis, remplis d'herbes, les foies y étant atachez avec de petites chevilles. Ils furent mangez non-ſeulement avec beaucoup d'apétit, mais avec autant d'avidité, que s'ils avoient été admirablement bouillis ou rôtis. Tout ce qui ſe ſervoit devant le Hereico, ou Roi, y étoit porté ſur la tête par reſpect, & l'on ſe mettoit à genoux pour le poſer devant lui. De ces 16. pourceaux chaque Roi en fit préſent d'un aux Hollandois, qui furent tous aportez ſur la tête de ceux qui en étoient chargez, & ils ſe mirent à genoux pour les leur poſer aux piés. Avec cela les Rois leur firent encore préſent d'11. petits pourceaux en vie, & de quelques autres d'une moienne grandeur. D'un autre côté les Hollandois leur donnérent 3. petits gobelets de cuivre, 4. couteaux, 12. vieux cloux, & quelque verroterie qu'ils avoient avec eux. Ils ſe firent beaucoup de plaiſir de voir cette fête, & au ſoir ils ſe rendirent à bord.

Le dernier de Mai, les 2. Rois allérent enſemble viſiter le vaiſſeau, & menérent preſque toute leur Cour. Les principaux avoient des feuilles vertes de cocos autour du cou, pour marque de dignité; & auſſi de paix. On les reçut avec autant de cérémonie qu'il fut poſ-

ſible,

fible, pour répondre aux honneurs qu'ils avoient faits : on les mena dans la chambre du Capitaine, & par tout ailleurs ; puis ils firent preſent de 6. pourceaux dont chaque Roi en aporta lui-même un ſur ſa tête, qu'ils mirent aux piés du Capitaine & du Commis ; s'inclinant juſqu'à terre, avec beaucoup de reſpect.

On fit emporter les pourceaux, & l'on remena les Rois dans la chambre, où on leur donna 2. couteaux à chaque Roi, & 6. cloux ; puis ils s'en retournérent ; & Jaques le Maire les alla reconduire. Ils lui firent encore préſent de 3. pourceaux, & quand ils furent à bord, on apareilla au grand contentement des inſulaires, qui craignoient toûjours qu'on ne les tuât, & qu'on ne voulût s'emparer de leur iſle.

Ils étoient hauts & puiſſans. Les gens de la taille ordinaire étoient auſſi grands que les plus grands des Hollandois, mais les plus grands étoient d'une taille bien plus avantageuſe. Ils étoient vigoureux & bien proportionez, legers à la courſe, & nageoient & plongeoient fort bien. Leur peau étoit d'un brun jaunâtre. Ils étoient aſſez ingénieux, & aimoient à ſe parer de leurs cheveux, & à les acommoder en diverſes maniéres. Les uns les aiant crêpus, les autres bien friſez, & d'autres en 5. ou 6. treſſes noüées adroitement enſemble ; & d'autres hériſſez & droits ſur le haut de la tête, de la longueur d'un quart d'aune de Hollande, comme ſi ç'avoit été des broſſes, ou des vergettes de crin de pourceau.

Le Roi avoit au côté gauche de ſa tête une longue treſſe, pendante ſur le côté gauche de ſon corps juſqu'à la hanche, & le reſte étoit noüé d'un ou 2. nœuds. Ces Courtiſans avoient

2. treſſes aux 2. côtés. En général tout étoit nud, hommes, femmes, Roi & Sujets, hormis le peu de couverture qui couvroit leurs parties naturelles.

Les femmes étoient fort-laides de viſage, mal-faites de corps, de petite taille, & avoient les cheveux courts, comme les hommes les portent en Hollande. Elles avoient de longues mammelles, qui leur pendoient comme des ſacs de cuir juſques ſur le ventre, étoient fort luxurieuſes, & ſe mêloient ſans honte avec les hommes publiquement, même tout-proche du Roi.

On ne put remarquer s'ils adoroient un Dieu, ou des Dieux, & s'ils pratiquoient quelque autre culte que la priére qu'on leur avoit vû faire: mais on remarqua bien qu'ils vivoient ſans ſouci comme des oiſeaux dans un bois. Ils ne ſavoient ce que c'étoit que de commerce, & de vendre ou d'acheter. Ce qu'ils donnérent aux Hollandois ne fut point par forme de trafic & de troc: cela ſe fit par boutades & par ſaillies, ſelon qu'il leur venoit dans l'eſprit de donner; & les Hollandois régloient leurs preſens à proportion de ceux qu'ils recevoient.

Ils ne ſément ni moiſſonnent, ni font aucun autre ouvrage. Ils recueillent ce que la terre produit d'elle-même, pour l'entretien de leur vie; ce qui ne conſiſte preſque qu'en noix de cocos, en ubas, en bananes, & en peu d'autres fruits. Lors-que la mer ſe retire, les femmes vont quelque-fois chercher ſur le rivage, dans des creux, de petits poiſſons qui y demeurent; ou-bien lors-qu'elles ont grande envie d'en manger, elles en vont pêcher avec de petits hameçons, & les mangent tout-cruds, de-ſorte qu'on vit là comme on faiſoit au ſiécle d'Or, dont les Poëtes ont tant parlé. En

En partant on nomma ces isles, les isles de Hoorn, du nom de la ville, où le vaisseau avoit été équipé, la patrie de la plupart de l'équipage. La baie fut nommée de la Concorde, du nom du navire. Tout le jour fut presque emploié à lever les ancres & sortir de la baie Le fond étant si-aigu, qu'un des cables s'étant ragué peu-à-peu, rompit en virant, & l'on perdit l'ancre. On jetta un ancre de touei, dont la hanſiére s'étant entortillée à un rocher, rompit aussi, & l'ancre fut encore perduë.

La baie est au côté méridional de l isle, dans un golfe. D'un côté il y a un banc qui asséche de basse eau. De l'autre est la côte, qui est sale le long du rivage. Le vaisseau étoit affourché sur 4. ancres, à une portée de mousquet de l'endroit où se déchargeoit la petite riviére d'eau douce; on auroit pû même ancrer sans péril à son embouchure. Mais dans le mouillage où étoit le navire, il avoit l'avantage de ne pouvoir éviter, parce-que le chenal étoit trop étroit.

On mit à la voile après midi, & la course fut à l'Oueſt-sud-est jusques au soir, pour se mettre au large. Ensuite on fit l'Oueſt par un vent d'Est, l'équipage étant fort content de s'être si-bien rafraîchi, & sur-tout d'avoir fait de l'eau. Le parage où le vaisseau avoit ancré étoit à 14. degrés 56. minutes.

Le 1. de Juin 1616. on fut à 13. degrés 15. minutes. Le matin du 2. le Contre-maître & l'Esquiman, étant entrez dans la chambre, demandérent au nom de tout l'équipage, qu'il fût permis de prendre autant d'eau qu'on voudroit, sans qu'on la distribuât par rations, alleguant pour raisons que desormais on découvriroit souvent des terres; qu'on avoit 90.

fûtailles pleines d'eau ; que 60. ſufiroient largement pour 2. mois ; que lors-qu'il n'en reſteroit plus que 30. il ſeroit aſſez tems de les faire diſtribuer par rations, ſi on le jugeoit à propos.

Le Conſeil s'étant aſſemblé, on ne put d'abord s'acorder. Enfin il fut réſolu de faire venir les principaux auteurs de cette requête. La plus grande partie de l'équipage les aiant acompagnez ils perſiſtérent dans leur demande, non-obſtant la lecture qui leur fut faite du Réglement de l'*Artykelbrief*, dans lequel ces ſortes de requêtes ſont défenduës. A la fin on fit ſortir les Requérans, & on leur dît qu'on leur feroit ſavoir la réſolution qui auroit été priſe. Cette réſolution fut qu'on donneroit ſans ration l'eau qui ſeroit néceſſaire pour la chaudiére ſavoir pour cuire des potages ou du poiſſon: mais non-pas pour la viande ; avec ordre exprès au Maître-valet de rendre un compte éxact de chaque fûtaille qui ſe vuideroit.

Le 3. on ne vit point de terres, dont les Pilotes furent fort étonnez, jugeant alors autrement qu'ils n'avoient fait, & croiant qu'on avoit été bien avant derriére la Nouvelle Guinée. Pour s'en tirer, ou pour découvrir où ils étoient, ils firent mettre le cap au Nord. La nuit on fut à 12. degrès & demi, le vaiſſeau étant pouſſé d'un vent frais, ſans lames qui vinſſent du Sud, il n'en venoit que du côté du vent qui ſoufloit de l'Eſt.

Les principaux Oficiers aiant raiſonné enſemble, ſoupçonnérent qu'ils étoient plus à l'Oueſt qu'on ne penſoit, & que la Nouvelle Guinée étoit encore à côté d'eux. Ainſi ils réſolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'éxaminer le pointage, afin-que

s'il

s'il y avoit quelque lieu de douter, on fit route au Nord-quart-de-nord-oueſt, pour ſavoir où l'on étoit, & en chercher des connoiſſances, eſpérant qu'on pourroit découvrir les terres encore avant la fin du jour. Les pointages des Pilotes marquoient, depuis la côte du Pérou, ſavoir; celui de Schouten 1730. lieues; celui du premier Pilote 1665. de Jaques Dirricx 1655. de Corneille le ſecond Pilote 1610. de Koen Dirricx 1640. Selon l'eſtime générale qu'on en fit, on crut qu'en les raportant les uns aux autres, il falloit regarder la courſe comme étant de 1660. lieues.

Le 12. le Conſeil s'étant raſſemblé, & les Pilotes y aiant aſſiſté, il fut réſolu que comme on n'avoit la vûe d'aucune terre, on changeroit de route, & qu'on porteroit à l'Oueſt, ce qui ſe fit dès le ſoir. Cependant on ne découvrit point encore les terres, & l'on commença de croire qu'on étoit à l'Eſt de la Nouvelle Guinée.

Le 13. à midi, aïant pris hauteur, on connut, ſelon l'eſtime, qu'on étoit à 155. lieues directement Eſt & Oueſt avec les iſles de Hoorn, & l'on trouva la mer unie, changement d'eau, quantité de bonites, beaucoup d'autres poiſſons, & des oiſeaux. Ainſi l'on crut n'être pas loin des terres. Cependant on navigea encore juſqu'au 20. avec beaucoup d'inquiétude, par un vent de Nord-eſt, & la courſe fut à l'Oueſt. Vers le ſoir du 20. on eut enfin la vuë d'une côte, & l'on mit à ſec pendant la nuit, de peur d'y aller échoüer. On étoit alors à 4. degrés 50. minutes.

Le 11. du même mois de Juin, on eut un vent d'Eſt, & l'on mit le cap ſur la côte, près

de laquelle on trouva de grands bancs, qui couroient des iſles au Nord-oueſt. C'étoient 5. ou 6. iſles fort petites, couvertes d'arbres. On vit incontinent venir à bord 2. canots, faits comme ceux des iſles où l'on avoit été, hormis qu'ils étoient un peu plus grands, & qu'il y pouvoit tenir 5. ou 6. hommes.

Ces gens-là étoient comme ceux qu'on avoit auſſi déja vûs, & ſembloient parler le même langage; mais ils étoient de couleur un peu plus noire, n'aiant non-plus rien de couvert que les parties naturelles. Ils avoient pour armes des arcs & des fléches, ce furent les premiers arcs que nous vîmes dans la mer du Sud. On leur fit preſent de verroterie & de clous. Ils montroient l'Oueſt, & l'on comprenoit, par leurs ſignes, qu'il y avoit d'autres iſles, que leur Roi y réſidoit, & qu'on y pourroit trouver les choſes dont on auroit beſoin. Ainſi l'on remit le cap à l'Oueſt, ne voiant là aucun bon mouillage. Cette iſle nous demeuroit au Sud-ſud-oueſt, & à l'Oueſt-quart-de-ſud-oueſt, & giſoit à 4. degrés 47. minutes.

Le 22. le vent fut Eſt-ſud-eſt, & la courſe à l'Oueſt & à l'Oueſt-quart-de-nord-oueſt. Le vaiſſeau étant à 4. degrés 45. minutes, on découvrit 12. ou 13. petites iſles, giſant tout proche les unes des autres, qui nous demeurérent à l'Oueſt-ſud-oueſt, & qui couroient environ une lieue & demie Sud-eſt & Nord-oueſt. Elles furent laiſſées à babord, & l'on n'aperçut aucun courant dans ce parage.

Le 24. on eut un vent de Sud. Sur le midi, on vit à babord 3. baſſes iſles, qui nous demeuroient au Sud-oueſt, étant toutes verdoïantes & remplies d'arbres. Il y en avoit 2. chacune de

2.

2. lieues de long, & la 3. étoit petite. Les côtes en étoient hériſſées de rochers; & l'on n'y put trouver de mouillage. On les nomma les iſles Vertes. On vit auſſi par proüe une autre iſle fort-haute, qui avoit 7. ou 8. collines. La nuit on courut des bordées en atendant le jour.

Le matin du 25. pendant qu'on faiſoit des éforts pour s'aprocher de l'iſle, on vit par proüe d'autres terres au Sud-oueſt, qui étoient fort-hautes, & qu'on préſuma être le cap de la Nouvelle Guinée, ſur lequel on gouverna, laiſſant l'autre iſle à l'Oueſt. On lui donna le nom d'iſle de S. Jean, à-cauſe qu'on l'avoit découverte le jour de la S. Jean.

Sur le midi on fut proche de la côte, & on la rangea par un vent d'Eſt-ſud-eſt; mais on ne trouva point de fond. La chaloupe étant allée fonder entre le navire & le rivage dont elle s'aprocha beaucoup, 2. ou 3. canots ou pirogues, navigez par des hommes fort-noirs, nagérent à ſon bord. Ces gens étoient nuds, n'aiant rien de couvert que leurs parties naturelles, & ils commencérent à jetter des pierres de toute leur force avec des frondes contre les matelots, qui aiant lâché quelques coups de mouſquets ſur eux, les firent retirer.

La chaloupe étant de retour, on aprit qu'elle n'avoit point trouvé de fond, & que les Noirs qui avoient paru, parloient un tout-autre langage que ceux qu'on avoit vû auparavant. On continua donc à raſer la côte, qui étoit toûjours haute, verdoïante & agréable, & l'on vit des terres qui paroiſſoient avoir été cultivées. Vers le ſoir, après avoir doublé le cap, on entra dans une baie, où l'on trouva 50. 45. & 39. braſſes, fond de ſable & de cailloüa-

loüage. On y mouilla ſur 45. braſſes, fond inégal & de mauvaiſe tenuë, où l'on eut une mer unie & l'eau bleuë.

Dès le ſoir même on vit venir 2. pirogues, au clair de la Lune, navigées par des Noirs, qui criérent & parlérent ſans qu'on des pût entendre. Pendant la nuit les habitans firent garde tout le long de la côte. Le navire étoit à l'ancre à une portée de petit canon du rivage, proche d'une riviére qui ſe déchargeoit dans la mer.

Vers la fin de la nuit, le tems étant ſerein, & le clair de Lune fort-beau, par une petite fraîcheur qui venoit de terre, quelques pirogues s'avancérent juſques ſous la galerie, on y jetta des grains de raſſade, en parlant fort doucement aux Sauvages, leur faiſant des careſſes de geſtes & de ſignes, & tâchant de leur faire entendre qu'ils amenaſſent des noix de cocos, des pourceaux, des bœufs, ou des boucs, s'ils en avoient. Ils ſe tinrent le reſte de la nuit autour du vaiſſeau, faiſant des cris & du bruit à leur maniére. C'étoient des hommes véritablement ſauvages & brutaux. Cette côte étoit ſelon l'eſtime, à environ 1840. lieues du Pérou.

Le matin du 26. du même mois de Juin, on vit venir 8. pirogues, dans l'une il y avoit 11. hommes, & dans les autres il y en avoit, 4. 5. 6. ou 7. Ils firent pluſieurs tours autour du vaiſſeau, étant armez d'aſſagaies, de pierres, de maſſuës, de bois, de ſabres & de frondes. On leur parla toûjours d'un ton amiable, & on leur diſtribua quelques merceries, leur faiſant entendre qu'ils amenaſſent des pourceaux, des poules, des noix de cocos &c.

Ce n'étoit pourtant pas là ce qu'ils cherchoient;

choient ; car pour réponce ils commencérent à ſe ſervir de leurs frondes, & à lancer des aſſagaïes, eſpérant ſe rendre maîtres du navire. Cette ataque aiant réveillé l'équipage, on fit joüer le gros canon avec la mouſqueterie, & l'on en tua 10. ou 12. Leur grande pirogue fut coulée à fond, avec 3. autres, ceux qui étoient dedans ſe ſauvant à la nage. Cependant on mit à la mer la chaloupe à rames, qui paſſant au-travers de ceux qui nageoient, en fit périr encore quelques-uns, en fit priſonniers 3. qui étoient fort-bleſſez, & prit 4. pirogues qui furent dépecées pour ſervir de bois de chaufage. Un des 3. bleſſez mourut, & les autres furent penſez.

Sur le midi, la chaloupe étant retournée le long du rivage, les 2. priſonniers criérent à leurs compatriotes qu'ils amenaſſent des fruits; ſur quoi un canot vint preſenter un petit pourceau & un paquet de bananes. On renvoia un des priſonniers qui étoit fort-bleſſé, & l'autre fut mis à 10. pourceaux de rançon. Le bleſſé aiant été laiſſé ſur le rivage, une troupe de Sauvages armez ſortit d'un bois, le vint prendre par-deſſous les bras, & l'emmena vers le bois, où ils s'aſſirent tous autour de lui, & parurent fort empreſſez à le ſecourir.

Ils avoient les deux oreilles & les deux narines percées, & quelques-uns avoient auſſi un trou au diaphragme du nez. Dans tous ces trous il y avoit des anneaux. Ils avoient paſſablement de la barbe ſans mouſtaches, & des braſſelets de nacres de perle au-deſſus des coudes & aux poignets. Preſque tous vont nuds; n'y en aiant que quelques-uns qui couvrent leurs parties naturelles d'une feüille d'arbre, te-

tenuë par une ceinture d'écorce d'arbre. Ils ſont puiſſans & bien proportionez dans leur taille, aiant les dents noires & les cheveux de la même couleur, courts & crêpus, mais ils n'aprochent pas tant de la laine que ceux des Æthiopiens.

Ils portent des bonnets d'écorces d'arbres peintes, en mettant 2. ou 3. l'une ſur l'autre, qu'ils joignent par une eſpèce de corde dont ils les laçent, & ils ſe les mettent autour de la tête preſque comme une coëfure de femme. Il y en a qui ont une petite corbeille de jonc penduë autour d'eux, où il y a de la chaux pour ſaupoudrer le pinang qu'ils mangent. Les civilités qu'ils font & les reſpects qu'ils rendent conſiſtent à ôter leur bonnet, & à ſe mettre les mains ſur la tête: ils s'y mettent auſſi des feuilles d'arbre pour marquer de l'amitié.

En venant à bord ils chantoient tous enſemble d'une maniére aſſez acordante. Leurs armes ſont des frondes, des aſſagaies d'un bois dur où il n'y a point de fer, des maſſuës, & des ſabres de bois aux poignées deſquels il y a des ornemens. Ils ſont agiles à la courſe, & mordent rudement, leur coutume étant de mordre comme des chiens. Tous leurs canots ne ſont pas égaux, y aiant 17. couples de rameurs ſur les grands, & depuis 2. juſqu'à 10. ſur les petits. Ils navigent également de l'avant & de l'arriére, & ont des châteaux comme les galions, ou les corcorres, mais pas plus grands que ceux des champans. Leur largeur n'eſt que pour faire aſſeoir 2. hommes, ſans qu'il y ait aux côtés aucun élancement de roſeaux. On vit une de ces grandes pirogues, dont les piéces étoient jointes enſemble par des coutures bien-

gol-

goldronnées, ou frotées de térébentine. On eut encore la vuë d'une autre isle, qui gisoit au Nord de cette grande sur la côte de laquelle on étoit.

Le 27. on fit de l'eau, on reçut un pourceau, & on vit de certains oiseaux rouges. Le 28. quelques canots étant venus à bord sans rien amener, & sans vouloir païer la rançon du prisonnier, on le mit à terre. On prit ce peuple-là pour des Papoos, car ils avoient les cheveux courts, & ils mangeoient de la betelle avec de la chaux.

La nuit du 29. on remit à la voile, par un vent variable, & la course fut au Nord-oüest & au Nord-oüest-quart-de-Nord. Après midi on fut pris de calme. On ne put ce soir-là découvrir le bout de l'isle, quoi-qu'on navigeât terre à terre. Elle couroit à l'Oüest-nord-oüest & au Nord-oüest-quart-à-l'oüest, y aiant plusieurs baies & golfes. Le même jour, on eut encore la vuë de 2. autres hautes isles, qui étoient aussi au Nord de la grande, à 5. ou 6. lieues. On étoit alors à 3. degrés 20. minutes.

Le matin du 30. comme on demeuroit toûjours pris de calme, on vit venir à bord plusieurs canots, dont les Noirs, qui les navigeoient, rompirent leurs assagaies sur leurs têtes, en signe de paix. Mais pour la bien établir ils ne se crurent pas obligez de rien aporter, quoi-qu'ils demandassent tout ce qu'ils voioient. Ils paroissoient pourtant un peu plus civilisez que ceux qu'on avoit vû le jour précédent. Ils avoient les parties naturelles couvertes de quelques feuilles. Leurs canots étoient aussi mieux construits que les autres, aiant quelques ouvrages de sculpture à l'avant & à l'arriére.

Ils sont fort entêtez de leur barbe, & en font

ſont une grande parade, la poudrant de chaux, auſſi-bien que leurs cheveux. Ces canots étoient venus de 3. ou 4. iſles, où il y avoit quantité de cocos. Mais ils n'amenérent jamais rien, quelque peine que l'on prît pour leur faire entendre qu'on avoit beſoin de vivres. Ils demeurérent juſqu'au ſoir ſans rien faire que tourner autour du navire, puis ils s'en allérent.

La nuit du 1. de Juillet 1616. le calme continuant toûjours, les courans firent dériver le navire, qui ſe trouva le matin entre une iſle de 2. lieues de long & la Nouvelle-Guinée. Après déjeuné on vit venir de cette iſle près de 25. pirogues bien-pleines de gens. C'étoient en partie les mêmes hommes qu'on avoit vûs les jours précédens, & qui avoient rompu leurs aſſagaies ſur leurs têtes. Il parut alors que cette cérémonie n'avoit été faite qu'en vûe de tromper, aiant cru qu'ils pourroient ſe rendre maîtres du navire, pendant-qu'il ne faiſoit que dériver par le calme.

Il y avoit à l'avant du vaiſſeau 2. ancres à pic & parées pour mouiller, ſur chacune deſquelles un Négre alla s'aſſeoir, avec une de leurs pangaies, ou rames, à la main, s'imaginant qu'ils alloient nager le vaiſſeau juſqu'au ſec. Les autres tournoient tout-autour, cherchant occaſion de faire quelque ſurpriſe. Enfin s'étant aprochez ils commencérent à jetter leurs pierres & à lancer leurs aſſagaies. Les pierres étoient pouſſées d'une ſi grande vigueur qu'elles ſe rompoient & faiſoient des boſſes aux mâts, ou bien en faiſoient voler de petits éclats, deſorte qu'on ne pouvoit demeurer ſur le pont, tout le monde ſe retirant dans la chambre, ou ailleurs. Il y eut même un matelot de bleſſé,

&

& ce fut le premier, qui l'eût été durant le voiage.

Au plus fort de leur fureur, lors que les Sauvages croioient qu'on ne pouvoit leur réſiſter, on leur envoia les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mouſqueterie. Cette manœuvre en aiant emporté 12. ou 13. & bleſſé beaucoup d'autres, ils prirent la fuite. La chaloupe les ſuivit bien-armée, & prit un canot où il y avoit 3. hommes, un mort, qui fut jetté à la mer, & les 2. autres y ſautérent, pour ſe ſauver à la nage. Mais l'un aiant été tué, l'autre ſe rendit priſonnier. C'étoit un jeune homme de 18. ans qu'on nomma Moïſe, du nom de ce matelot qui avoit été bleſſé le premier de tout l'équipage, & l'iſle fut auſſi nommée l'iſle de Moïſe. Ces inſulaires mangeoient une ſorte de pain qu'ils faiſoient de racines d'arbres.

A midi, on ſe trouva à 3. degrés & un tiérs. Sur le ſoir, on rangea la côte, à l'Oueſt-nord-oueſt, au Nord-oueſt, & au Nord-oueſt-quart-à-l'Oueſt, par un bon frais. On vit au clair de Lune une belle baie de ſable qu'on dépaſſa.

Le 2. du même mois de Juillet, on fut à 3. degrés 12. minutes, & l'on vit à babord des terres baſſes, avec une grande montagne; & par proüe une baſſe iſle. Le vent étoit Eſt-nord-eſt & foible, la courſe fut à l'Oueſt-nord-oueſt. Le 3. on vit encore de hautes terres, qui nous demeuroient à l'Oueſt, à 14 lieues de l'autre iſle, ou à-peu-près, étant à 2. degrés 40. minutes.

Le 4. pendant qu'on faiſoit des éforts pour dépaſſer ces 4. iſles, on en découvrit plus de 22. ou 23. autres, grandes & petites, baſſes & hautes, qui nous demeurérent à ſtribord, hor-

hormis 2. ou 3. qui furent laiſſées à babord. Elles giſoient proche les unes des autres, à différentes diſtances, partie à une diſtance de demi-lieuë, partie à une lieue & demie, & quelques-unes ſeulement à une portée de petit canon, par les 2. degrés 25. & 30. minutes, peu-plus ou peu-moins.

On avoit eſpéré qu'on trouveroit au ſoir une rade, mais il fallut demeurer ſous voiles, parce-que la nuit ſurvint. Sur la brune on vit à l'une de ces iſles une voile qui porta ſur le navire. Mais la nuit l'aiant empêchée d'aborder, le vent contraire la fit écarter.

Le 6. avant midi, on vit une fort-haute montagne, qui nous demeuroit au Sud-oueſt. On y porta le cap, d'autant-plus volontiers que les Pilotes eurent quelque ſoupçon que c'étoit l'iſle de Banda, par la reſſemblance que cette montagne avoit avec celle de Gunappi, qui eſt dans cette iſle, & qu'on étoit preſque par la même hauteur. Mais en avançant on en découvrit encore 3. ou 4. autres à-peu-près ſemblables, qui étoient au Nord, & à la diſtance de 6. ou 7. lieues de la premiére, ce qui fit connoître la fauſſeté de la conjecture.

Derriére cette montagne on vit à l'Eſt & à l'Oueſt une ſi-grande étenduë de païs qu'on n'en apercevoit point la fin de côté ni d'autre. Il étoit haut en partie, & en partie aſſez bas, & comme il s'étendoit à l'Eſt-ſud-eſt, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée.

Le 27. avant jour, on mit le cap ſur la montagne, qui jettoit de ſa cime des flames, de la fumée & des cendres, & on lui donna le nom de Vulcan. L'iſle où elle étoit ſe trouva bien peuplée, & remplie de cocos. Les habitans envoié-

voiérent quelques pirogues ; dans chacune il y avoit 4. 5. ou 6. hommes, avec un eſpèce d'échafaudage élevé ſur des bâtons qui couvroit chaque bâtiment. On ne ſavoit point à quelle fin ils étoient ainſi faits, & l'on en eut quelque fraïeur. On voulut leur raiſonner par le moien du Négre Moïſe qu'ils ne purent entendre.

Ils étoient auſſi tout-nuds, hormis leurs parties naturelles qui étoient couvertes. Les uns avoient les cheveux courts, les autres les avoient longs. Ils étoient plus jaunes, & parloient une autre langue que les Sauvages de l'iſle où Moïſe avoit été pris. On ne put trouver de mouillage, & l'on vit pluſieurs autres iſles au Nord & au Nord-oueſt. On courut donc au Nord-oueſt-quart-à-l'oueſt, ſur un cap uni qu'on voioit par proüe, & vers le ſoir on s'en aprocha ; mais on ſerra les voiles, & l'on ne fit que courir de petites bordées toute la nuit.

L'eau étoit de diverſes couleurs : il y en avoit de verte, de blanche, de jaune, & comme avec cela elle étoit plus douce que celle de la mer, on préſuma qu'elle venoit d'une riviére qui devoit s'y dégorger proche de cet endroit-là. On voioit auſſi floter des arbres, des branches & des feuilles, ſur quoi il y avoit quelquefois des oiſeaux, & des écrevices.

Le 8. on courut à l'Oueſt-ſud-oueſt & à l'Oueſt-nord-oueſt ; aiant à ſtribord une haute iſle, & à babord de chétives teres aſſés hautes. Vers le ſoir on trouva fond ſur 70. braſſes, à une portée de mouſquet du rivage, & l'on y ancra. Les canots qui vinrent à bord étoient navigez par des hommes auſſi tout-ſinguliers, qui étoient encore des Papoos. Ils avoient des cheveux courts & friſez, des anneaux paſſez dans le nez

&

& dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, des dents de pourceau autour du cou & ſur la poitrine.

Les femmes étoient preſque afreuſes. Elles avoient de longues mammelles, faites preſque comme de gros boïaux, qui leur tomboient juſques ſur le nombril; des ventres gros comme des tonneaux, la plupart portant des enfans ſur leurs dos, qui y étoient comme des boſſes; des jambes fort-menuës, & des bras de-même; des phiſionomies de ſinges; de vilains traits de viſage; les parties naturelles médiocrement couvertes, & le derriére nud comme le reſte du corps; des cheveux courts; ſi-bien qu'elles ne différoient des hommes, en ce qu'on voioit, que par les mamelles.

Elles mangeoient auſſi de la betelle, & avoient chacune quelque défaut particulier. L'une étoit loûche, l'autre avoit de groſſes jambes mal-ſaines, l'autre de gros bras enflez, ce qui fit préſumer que l'air étoit mal-ſain, d'autant plus que les maiſons étoient élevées ſur des pieux, à 8. ou 9. piés du ſol. C'étoit à 3. degrés 43. minutes. Les Sauvages nous firent voir une petite montre de gingembre.

Le matin du 9. le vaiſſeau étant à l'ancre, la chaloupe alla chercher un meilleur mouillage. Elle trouva une bonne baie, où le vaiſſeau, qui s'étoit remis ſous voiles, ancra ſur 26. braſſes, fond de ſable mêlé d'argile. On voioit aſſez proche 2. villages, dont les habitans envoiérent à bord 2. canots, avec quelques noix de cocos qu'ils voulurent vendre fort-cher, demandant pour 4. noix une braſſe de toile, qui étoit la marchandiſe qu'ils deſiroient le plus. Ils avoient auſſi quelques pourceaux, qu'ils ne vou-

vouloient pas vendre moins cher à-proportion.

A midi on fut à 4. degrés. On régla de nouveau les rations, par proportion aux vivres qui reſtoient. Enfin on ne ſavoit point-du-tout où l'on étoit, ſi l'on étoit près ou loin des iſles des Indes; ni quels étoient les païs le long deſquels on navigeoit tous les jours, ſi c'étoit la Nouvelle Guinée ou non. On n'avoit là-deſſus que de foibles conjectures, toutes les cartes dont on étoit pourvu, ne marquant rien qui eût quelque raport aux païs qu'on voioit.

Le matin du 11. du même mois de Juillet 1616. on remit à la voile; & la courſe fut au Nord-oueſt-quart-à-l'oueſt, & à l'Oueſt-nord-oueſt, le long de la côte, ſans la perdre de vûë, navigeant toûjours à la diſtance depuis 3. lieues juſqu'à une lieue du rivage. Sur le midi on doubla un haut cap. Ces terres, qui étoient en éfet celles de la Nouvelle Guinée, courent pour la plupart Nord-oueſt-quart-à l'oueſt, quelquefois un peu plus à l'Oueſt, ou un peu plus au Nord.

Le 12. on fut à 2, degrés 58. minutes, & l'on eut pour ſoi les courans qui portoient à l'Oueſt, ainſi qu'ils font le long de toute la côte de la Nouvelle Guinée. Le 13. & le 14. on navigea le long de la même côte, qui étoit tantôt haute, & tantôt baſſe. Le 15. après midi, on côtoïa 2. baſſes iſles peuplées, qui étoient remplies de cocos, & à demi-lieuë de la côte. On y trouva un bon mouillage, ſur 40. 30. 25, & 20. braſſes, & même juſqu'à 7. & on ancra ſur 13. braſſes, fond de bonne tenuë.

La chaloupe & le canot, aiant été bien armez, le Patron qui les commandoit, fit ramer vers le rivage, pour aller faire une bonne proviſion

ſion de noix de cocos: car il y en avoit abondance dans cette iſle, & l'on en auroit eu autant qu'on auroit voulu, ſi l'on n'avoit pas eu l'imprudence de faire des bravades aux Indiens, & de ſe les rendre ennemis. Ils étoient ſur leurs gardes, & lors-qu'on voulut débarquer, ſans aſſez de précaution, ils tirérent une multitude de fléches & bleſſérent 16. hommes, entre leſquels étoit Aris, Commis du yacht qui avoit péri, & qui eut la main traverſée d'une fléche. Le Patron qui étoit la cauſe de ce malheur, ſe cacha ſous le traverſier de la chaloupe, ſur lequel étoient les matelots qui ramoient.

Cette manœuvre, qu'il fit pour ſe mettre à couvert des fléches, ne lui fut point honorable, mais elle lui fut utile; car elle le garantit des coups à quoi furent expoſez ceux qui étoient aſſis au-deſſus de lui, dont l'un eut le bras percé, un autre la jambe, un autre le cou, un autre encore la main, &c. Les matelots ne manquérent pas de faire feu de leurs mouſquets & de leurs pierriers; mais les Indiens les accablérent d'une ſi-grande quantité de fléches, qu'ils furent contrains de céder & de ſe retirer. On étoit alors à un degré 56. minutes.

Le matin du 16. on navigea entre les 2. iſles, & l'on mouilla ſur 9. braſſes dans un bon mouillage. Après midi la chaloupe & le canot nagérent encore vers la plus petite iſle, pour tâcher d'avoir des noix. On y mit le feu à 2. ou 3. huttes, dequoi les Sauvages de l'autre iſle parurent furieux, criant & faiſant des bruits horribles. Cependant ils n'oſoient traverſer, à cauſe de quelques piéces du gros canon du vaiſſeau, qui battoient le long du rivage, & dans le bois où les boulets paſſoient & pénétroient

a-

avec un terrible fracas, dequoi les habitans éfraïez n'oſoient plus ſe montrer.

Sur le ſoir, les chaloupes étant retournées à bord, la diſtribution fut faite de 3. noix à chaque homme. Un peu plus tard, un homme vint de la part des inſulaires pour demander la paix, raportant un chapeau qu'un matelot avoit laiſſé tomber dans l'eau à l'ataque qui avoit été faite. Ces gens-là vont entiérement nuds, n'aiant rien du corps couvert.

Le 17. il vint encore 2. ou 3. canots, qui s'étant mis au-deſſus du vaiſſeau, jettérent à la mer des noix de cocos, afin-que le courant les portât vers le navire, & que les matelots allaſſent les prendre, voulant par là donner des marques de reconciliation. On leur fit auſſi des ſignes pour les inviter de venir à bord, & en éfet à la fin ils s'enhardirent, & ils aportérent autant de noix & de bananes qu'on en deſiroit. On les tiroit avec de petites cordes dans la galerie, & on leur donnoit en troc de la verroterie, de vieux cloux, & des couteaux rouillez. Ils aportérent auſſi un peu de gingembre verd, & des racines jaunes dont on ſe ſert au-lieu de ſafran, & ils donnérent quelques-uns de leur arcs avec des fléches, ſi-bien que de part & d'autre on fut bientôt bons amis.

Le 18. on troqua encore des noix & des bananes pour un peu de Caſſave & de Papede, dont on trouve auſſi beaucoup dans les Indes Orientales. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qu'on jugea être venus des Eſpagnols. Une autre marque qu'ils en avoient vû, étoit qu'ils ne paroiſſoient pas ſurpris de voir un navire, ni curieux de le viſiter, comme l'avoient été les autres Sauvages. Ils faiſoient

même comprendre qu'ils ſavoient bien ce que c'étoit que de tirer du gros canon, & ils donnoient à leur iſle, qui étoit la plus orientale, le nom de Moa; à celle qui giſoit par ſon travers, le nom d'Inſou; à la derniére & la plus haute, giſant à 5. ou 6. lieues de la Nouvelle Guinée, le nom d'Arimoa.

Le 19. on alla pêcher le long de la plus grande iſle. Les Sauvages parurent non-ſeulement fort traitables; mais ils allérent aider à tirer la ſeine, & donnérent autant de noix qu'on en voulut. On vit alors venir pluſieurs pirogues de l'Eſt, c'eſt-à-dire des autres iſles qui étoient plus à l'Eſt, & il y en avoit qui étoient aſſez grandes; ſur quoi on rapella les pêcheurs. Les Noirs qui étoient proche du vaiſſeau excitoient à tirer ſur ces pirogues: mais on leur fit entendre qu'on ne le feroit pas, à-moins que les pirogues ne fiſſent quelque acte d'hoſtilité. Enfin il ſe fit une nouvelle diſtribution de noix à l'équipage, & chaque homme en eut 50. avec deux paquets de bananes. La Caſſave dont ces gens là font leur pain, n'eſt pas comparable à celle des Indes Occidentales: ils en font auſſi des galettes rondes.

Le 20. du même mois de Juillet 1616. on remit à la voile, & le 21. on rangea encore la côte à l'Oueſt-nord-oueſt. A midi on fut à un degré 13. minutes. On eut la vuë d'un nombre d'iſles, vers leſquelles le vaiſſeau fut porté par les courans, juſques-là qu'on pouvoit entendre la mer briſer. A minuit on jetta le plomb, & aiant trouvé 13. à 15. braſſes, on ancra pour atendre le jour. On n'aperçut point de feu dans l'iſle proche de laquelle on étoit.

Le 23. on leva l'ancre, & comme le vaiſſeau s'a-

s'alarguoit de la côte, il fut ſuivi de 6. grands canots qui avoient des aîles, ou des élancemens aux deux côtés, & de l'acaſtillage à l'avant & à l'arriére, à-peu-près comme les bâtimens de Ternate. Ceux qui les navigeoient étoient armez de fléches, & d'abord ils furent timides; mais enfin ils marquérent qu'ils vouloient de la verroterie. On fut ſurpris de les voir, parcequ'on n'avoit eu aucune indication que l'iſle fût peuplée.

Ils avoient du poiſſon ſec qui paroiſſoit être des brémes, des noix de cocos, des bananes, du tabac, & un petit fruit aſſez ſemblable à des prunes. Il en vint encore d'une autre iſle qui amenérent auſſi quelques vivres, & une montre de porcelaines de la Chine, dont ils donnérent en troc 2. petits plats. Ils ne parurent pas; nonplus, curieux de viſiter le navire; ce qui fit conclure qu'ils avoient déja vû des Chrétiens & leurs vaiſſeaux.

Ils étoient différens des autres Noirs des grands canots; aiant la peau plus jaune, & étant de plus grande taille. Quelques-uns avoient les cheveux longs, & les autres courts. Ils ſe ſervoient d'arcs & de fléches, & l'on en eut d'eux quelques-uns en troc. Ils étoient curieux de verroterie & de ferrure. Ils avoient aux oreilles des bagues de verre bleuës, blanches ou vertes, qu'aparemment ils avoient euës des Eſpagnols.

Le 24. on fut à un demi-degré, le tems étant preſque calme. La courſe fut au Nord-oueſt & à l'Oueſt-ſud-oueſt, le long d'une belle & grande iſle, verdoïante & agréable. On la nomma l'iſle du Capitaine Willem, ou Guillaume Schouten: & ſa pointe occidentale

fut nommée le cap de Bonne-eſpérance, parce qu'on eſpéroit que de-là on gagneroit bien tôt par le Sud juſqu'à l'iſle de Banda, préſumant que ce cap étoit une pointe de quelqu'une des iſles qui ſont à l'Eſt de celle-là.

Cependant comme cette iſle de Schouten s'étendoit juſques ſous la Ligne, on eut quelque ſoupçon que ce pouvoit bien être une de celles qui ſont marquées dans les cartes à l'Oueſt de la nouvelle Guinée juſqu'à la Ligne. Le Conſeil s'étant aſſemblé ſur ce ſujet, on craignit de déchoir dans quelqu'un des golfes de Gilolo, & l'on fut d'avis de monter au au Sud, ou au Nord, ſans différer davantage. Le vent venoit alors de l'Eſt, & l'on vit quantité de lamiers, de bonites, de corconades, cette mer étant fort-poiſſonneuſe. On vit auſſi flotter des feuilles & des herbes; mais on ne trouva point de fond le long de la côte.

Entre les fruits de l'iſle où l'on avoit été le 23. du mois, il y en avoit un, qui en-dedans étoit jaune ou de couleur d'orange, & vert en-dehors; mais il étoit creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon dont il avoit aſſez le goût. On en mangea beaucoup avec du ſel & du poivre, qu'on trouva fort-ſain.

Le 25. on vit à babord une grande étenduë de païs fort-haut, & fort bas, qui nous demeuroit au Sud-ſud-oueſt. Le 26. on vit 3. iſles, dont les côtes couroient encore au Nord-oueſt, & au Nord-oueſt-quart-à-l'oueſt. Le 27. étant par la hauteur des 29. minutes, on vit encore au Sud de hautes terres, & d'autres baſſes, & on les côtoia toûjours à l'Oueſt-nord-oueſt.

La nuit du 28. au 29. il fit un grand tremble-

ment

ment de terre. Les matelots éfraïez ſautoient hors de leurs cabanes, ne ſachant d'où venoit ce qu'ils ſentoient, car le vaiſſeau ſe tourmenta beaucoup. On ne trouva point de fond.

Le 30. on entra dans un grand golfe, qui paroiſſoit tout environné de terres, & où l'on ne trouvoit point d'ouverture pour en ſortir; ce qui obligea de remettre le cap au Nord. Il fit ce jour-là des éclairs & des tonnerres ſi épouventables, que le navire paroiſſoit tout en feu, & la pluïe qui les ſuivit, fut ſi extraordinaire qu'on n'en avoit jamais vû de ſemblable.

Le 31. on trouva que ce golfe étoit un cul de ſac, & que les terres ſe joignoient, ſur quoi on mit le cap au Nord; & le ſoir on paſſa pour la ſeconde fois ſous la Ligne; puis on ancra ſur 12. braſſes, fond de bonne tenuë, à une portée de petit canon d'une iſle proche du continent, & où l'on ne vit point d'hommes.

Le 1. d'Août 1616. on leva l'ancre avec beaucoup de peine, parce qu'elle étoit ſous un rocher, où l'un de ſes bras demeura. On étoit alors à 15. minutes de latitude Nord. Sur le ſoir, les courans portérent le vaiſſeau vers la côte, & comme il calmoit, on remouilla ſur peu de profondeur, fond inégal.

Le 3. après midi, on trouva un banc de ſable large, d'où l'on pouvoit à-peine avoir la vuë des terres. Il y avoit depuis 12. juſqu'à 40. braſſes de profondeur. On remouilla ſur 12. braſſes, afin de connoître où les courans portoient, & l'on vit que c'étoit à l'Oueſt-ſud-oueſt. Le même jour on fut à 45. minutes de latitude Nord, & l'on vit des balénes & des tortuës. On jugea de cette hauteur qu'on étoit au bout de la Nouvelle Guinée, le long des côtes de laquelle

on avoit fait 280. lieues de chemin. On vit ce même jour 2. autres iſles, qui nous demeuroient à l'Oueſt.

Le 4. la courſe fut au Sud-ſud-oueſt, les courans portant avec force à l'Oueſt. On vit 7. ou 8. iſles, & l'on ſe tint toute la nuit au large, pour ne déchoir pas trop ſur les côtes. Le 5. on courut au Sud & au Sud-eſt; mais le vent s'étant rendu contraire, on mit le cap ſur la côte qu'on avoit jugé le jour précédent être celle d'une iſle, proche de laquelle on ne trouva point de fond. La chaloupe aiant nagé tout-à-terre, & jetté le plomb, on trouva 45. braſſes.

En nageant vers le rivage, on vit de deſſus la chaloupe, 2. pirogues, & enſuite 3, qui démaroient pour venir à ſon bord. Comme elles arborérent la banniére blanche, elle en mit auſſi une, & elles la ſuivirent juſqu'au vaiſſeau. Elles ne portoient que des montres de fèves & des pois des Indes, avec du ris, du tabac, & 3. oiſeaux de paradis, dont un, qu'on eut par troc, étoit blanc & jaune.

On entendoit un peu ce que ces gens-là diſoient, y aiant pluſieurs mots Ternatois mêlez dans leur langage. Il y en avoit un qui parloit aſſez bien Malais, langue que le Commis Aris entendoit. Ils avoient même quelques termes Eſpagnols, & avec cela un chapeau à l'Eſpagnole. Leurs vêtemens conſiſtoient en quelques toiles aſſez belles, qui étoient noüées autour de leurs ceintures, quelques-uns même aiant des calçons de ſoie de diverſes couleurs, & des turbans ſur la tête, & l'on diſoit qu'ils étoient Turcs, ou plutôt Maures. Ils avoient des bagues d'argent & d'or aux doigts, & leurs cheveux étoient noirs comme du goldron.

Ils

Ils troquérent quelques denrées pour de la verroterie, mais ils aimoient mieux des toiles. Cependant ils étoient timides & ne s'aprochoient pas volontiers des Hollandois. On leur demanda le nom de leur païs, ce qu'ils ne voulurent pas dire, & fit présumer, aussi-bien que diverses autres circonstances, qu'on étoit au bout oriental de Gilolo, à la langue de terre du milieu; car Gilolo s'étend par 3. langues de terre à l'Est. Par conséquent ceux qui nous parloient devoient être des gens de Tidore, amis des Espagnols; & en éfet on sut dans la suite que cette conjecture étoit véritable, dequoi tout l'équipage fut fort joïeux. Car après avoir tant erré & tant soufert, c'étoit une véritable consolation de se trouver enfin dans des lieux où la nation étoit connue, & où l'on espéroit rencontrer des compatriotes.

Enfin nous aprîmes à Soppi, par l'Interprète du Sengage, que ce lieu étoit une isle assez grande, nommée Maba, qui relevoit du Roi de Tidore. Il se leva une petite fraîcheur, à la faveur de laquelle on alla mouiller à une portée de petit canon du rivage, sur 40. brasses d'eau. Les insulaires portérent à bord des noix & d'autres fruits, & dirent que le mouillage n'étoit pas bon; ce qui se trouva véritable, car un vent forcé qui se leva sur le soir fit chasser le vaisseau. Quelques pirogues, qui vinrent à bord, promirent d'amener des poules le lendemain. Ce jour-là, on se trouva pour la troisiéme fois sous la Ligne équinoxiale.

Le matin du 26. les insulaires étant revenus à bord, présentérent du tabac, quelques porcelaines & d'autres choses à vendre. Mais comme il faisoit un beau frais du Sud sud-est, l'an-

crage étant mauvais ; on leva l'ancre, pour aller aux Moluques, & l'on fit le Nord, pour doubler le cap ſeptentrional de Gilolo.

Le 7. du même mois d'Août 1616. on eut la vuë du cap qui eſt au Nord-eſt de cette iſle, qui ſe nomme le cap de Moratai, & qui nous demeura au Sud-oueſt. La mer aiant alors commençé à s'élever, les houles roulérent furieuſement du Sud, ce qu'on n'avoit point vû depuis longtems. Sur la brune, il y eut calme ; puis le vent aiant forcé de l'Oueſt, on craignit de ne pouvoir paſſer au deſſus de Borneo, entre cette iſle & Célébes, pour ſe rendre à Java ; & qu'on ne fût contraint de déchoir vers Patane, ce qui étoit arrivé pluſieurs fois.

Le ſoir du 9. on fit publiquement lecture de l'*Artijkel-brief*, car l'équipage fatigué d'un ſi long voiage, n'aiant eu depuis long tems que de foibles rations, avoit voulu qu'on lui acordât moitié vin & moitié eau pour ſon bruvage. Cette premiére inſolence fut ſuivie de pluſieurs autres que l'ivrognerie fit commettre. Les matelots gardoient leurs rations de vin, & quand ils en avoient aſſemblé pluſieurs ils buvoient de compagnie, s'enivroient, faiſoient du bruit toute la nuit, fumoient du tabac, ce qui donnoit un grand ſujet de craindre qu'ils ne miſſent le feu au vaiſſeau. Il fut donc réſolu que la diſtribution du vin ſe feroit devant la chambre du Capitaine, & qu'on le boiroit à l'inſtant.

Le 12. on revit le cap de Moratai de l'iſle de Gilolo, & le 17. on ſe rallia encore à la même terre, ſur le rivage de laquelle on vit la nuit pluſieurs feux. Le 18. il y eut calme, & l'on ne fit que dériver le long de la côte. Sur le midi 2. pirogues d'un bourg nommé Soppi, vinrent à bord

bord avec des banniéres de paix. Ceux qui les navigeoient étant Ternatois, on les entendit & parla avec eux.

Il y en avoit auſſi de Gammaeanor, qui raportérent qu'un yacht d'Amſterdam, nommé *le Paon*, y avoit fait près de 3. mois de ſéjour & pris ſa charge entiére de ris: qu'un mois ou 2. auparavant on y avoit auſſi vû un vaiſſeau Anglois. La vuë de ces peuples amis acheva de réjoüir l'équipage, fort encore de 85. hommes, tous en ſanté, & qui ſe voiant à bout de leurs vivres, trouvoient enfin un païs, où on leur en fourniroit. On étoit alors à 4. degrés 17. minutes. Quelques-uns des gens de Soppi, paſſérent la nuit à bord, pour piloter le lendemain le vaiſſeau à la rade de ce bourg.

Le 19. on eut un vent de mer qui venoit du Nord, & l'on entra dans la baie, où l'on mouilla ſur 10. braſſes, fond de ſable, à une portée de petit canon de terre, par le travers du bourg. Le même jour on eut par troc du ſagu, des poules, 2. ou 3. tortues, & un peu de ris. Le 20. il vint une corcorre du Roi de Ternate pour charger du ris & du ſagu, dont l'équipage raporta qu'il y avoit autour de Ternate près de 20. vaiſſeaux Anglois & Hollandois, & qu'il en étoit allé d'autres auſſi de l'une & de l'autre nation aux Manilles.

Le 25. on remit à la voile, & le 1. de Septembre 1616. le vent étant contraire, on mouilla l'ancre ſur la côte d'une iſle deſerte, où quelques-uns des Officiers aiant débarqué, voulurent aller ſur une montagne, afin de voir la ſituation de l'iſle, & comment étoit le païs de l'autre côté. Mais la pente en étoit tellement eſcarpée & embaraſſée de haliers, que dans le

peu de chemin qu'ils firent, ils ſe virent en danger de tomber & de périr; ce qui les obligea de retourner ſur leurs pas.

On vit en ce lieu-là un ver prodigieux, auſſi gros que la jambe d'un homme, & qui cauſa beaucoup de fraïeur. Cette iſle, qui paroiſſoit inhabitée, & qui s'apelle Moro, ſe diviſe en pluſieurs iſles, ainſi-qu'on le vit enſuite en navigeant, & en fait juſqu'à 5. ou 6. Celle où l'on étoit à l'ancre étoit la premiére & la plus grande, & il y avoit une ville nommée Bihou. La ſeconde, où étoit la montagne vers le haut de laquelle on avoit commencé à monter, ſe nommoit Doi, ou Dou.

Enſuite on en découvrit 3. autres. La premiére qu'on vit étoit au milieu & la plus petite, & ſe nommoit Tuacaro. La troiſiéme étoit la plus grande & ſe nommoit Pow. Toutes les 3. ſont petites & giſent proche l'une de l'autre, à une lieuë des grandes iſles. Il y en avoit encore une autre vers la côte de Gammacanor, qui eſt jaunâtre & baſſe, dont le nom étoit Salangari. Elles ſont preſque ſur une ligne.

Les jours ſuivans on eut toûjours le vent contraire, & on ne fit que dériver le long de cette côte. Le 5. de Septembre le vaiſſeau étant à l'ancre ſur la côte de Gilolo, quelques matelots allérent pêcher. En tirant la ſeine, ils virent 4. Ternatois ſortir d'un bois, chacun avec un ſabre & un bouclier au poing, pour tuer les matelots qui n'étoient point armez. Mais par bonheur le Chirurgien cria *Oràn Hollanda*, ce qui les arrêta dans le même inſtant, & ils jettérent de l'eau ſur leurs têtes, diſant qu'ils croioient que c'étoient des Caſtillans. Les matelots

telots les aiant amenez à bord, on leur fit quelques préſens, & ils promirent qu'ils aporteroient tout ce qu'on ſouhaiteroit. Ils dirent qu'ils étoient de Gammacanor, dont on étoit encore à 5. ou 6. lieuës, au-moins ſelon leur raport.

Le vent continuant à être contraire, le premier Commis & celui du yacht s'embarquérent le 8. du même mois de Septembre, dans une chaloupe bien-armée, pour aller chercher des rafraîchiſſemens dans cette iſle. La côte depuis Soppi court juſqu'à Gammacanor Sud-oueſt & Nord-eſt, avec pluſieurs golfes & d'autres moindres enfoncemens, les courans portant au Nord. Le 11. la chaloupe revint ſans avoir été au lieu où elle devoit aller, qui ſe trouva trop éloigné pour les proviſions qui lui avoient été données.

Cependant les Commis avoient débarqué proche d'un bourg nommé Loloda, qui étoit à 10. lieues de l'endroit où le vaiſſeau étoit à l'ancre, & ils y avoient reçu en troc quelques bananes, dont il y avoit abondance. Les habitans leur avoient dit que les Hollandois & les Ternatois s'étoient rendus maîtres d'une iſle nommée Siaw, ſur la route des Manilles, & qu'il y avoit 13. vaiſſeaux à Ternate.

Le 14. on remit à la voile, & l'on fit 2. lieuës & demie avec beaucoup de peine. Le 15. on fit 4. lieuës. Le matin du 16. on fut à une lieuë & demie des iſles de Toggoſongi & de Loloda, qui demeuroient alors par poupe au Sud dans un golfe. Avant midi on vit la haute montagne de Gammacanor, & les 2. montagnes de Loloda, puis Ternate, Tidore, & l'iſle d'Iri.

Le matin du 17. on vit au lof un vaiſſeau qui cour-

couroit auſſi ſur Ternate, & qui étoit *l'Etoile du Matin* de Rotterdam. Sur le midi la chaloupe, qui avoit été déja 3. nuits avec lui dans le golfe de Sabau, ou on l'avoit rencontré auparavant, alla encore le joindre. Il étoit monté par l'Amiral Verhagen, & étoit de la flote de l'Amiral Spilberg.

Les gens de la chaloupe aprirent là que lorsque Spilberg étoit dans le détroit de Magellan, lequel il n'avoit pû traverſer en moins de 2 mois, ſon plus petit yacht s'étoit écarté de lui: qu'il avoit perdu ſur la côte du Breſil, dans la riviére du S. Eſprit, 3. chaloupes avec les équipages, ruiné la ville de Paita, s'étoit batu contre les Eſpagnols, & avoit detruit 3. de leurs plus grands navires &c.

Ils ſurent auſſi qu'on avoit envoié depuis peu aux Manilles 10 vaiſſeaux équipez en guerre, commandez par Jean Dirks Lam de Hoorn, ataquer l'armade Eſpagnole qui devoit venir à Ternate: que comme l'Amiral Pierre Both s'en retournoit en Hollande avec 4. vaiſſeaux, 3. avoient fait naufrage à l'iſle Maurice, où les vents forcez les avoient jettez contre des rochers; & qu'il y avoit péri quantité de gens, dont l'Amiral étoit du nombre; mais que le quatriéme vaiſſeau s'étoit ſauvé.

Le ſoir de ce même jour là on ancra à la rade de Ternate, ſous le fort de Maleie, ſur 11. braſſes, fond de ſable. Le Capitaine & le Commis débarquérent auſſi-tôt pour aller parler au Général Laurens Real, qui avoit ſuccédé au feu Général Girard Reinſt. Ils furent fort-bien reçus du Général, de l'Amiral Verhagen, du Gouverneur d'Amboine, & de tout le Conſeil des Indes.

Le

Le 18. ils vendirent les 2. chaloupes & 4. petits canons du yacht qui étoit péri ; & encore une partie de plomb, 2. gros cables, 9. ancres, & d'autres choſes, pour le prix de 1350. réales; & ils achetérent du Général 2. laſtes de ris, un gros tonneau de vinaigre, un autre de vin d'Eſpagne, & 3. tonneaux de viande.

Le 24. onze hommes & 4. garçons de bord demandérent leur congé au Capitaine Schouten, parce-qu'ils avoient deſſein de paſſer quelque tems dans les Indes, & d'y ſervir la Compagnie, à quoi le Capitaine conſentit, en aiant été auſſi requis par le Général.

Le 26. on prit congé de lui. Outre toutes les amitiés qu'il avoit faites aux Officiers, il conduiſit le Capitaine & le Commis à bord, enſeignes déploiées. On remit donc à la voile, en compagnie de *l'Etoile du Matin* qui étoit venu le 22 mouiller à la rade de Ternate, & qui vouloit aller à Motir, au lieu que *la Concorde* alloit à Bantam. Ce dernier vaiſſeau prit à ſon bord, à la priére du Général, un de ſes domeſtiques, & le Commis de *l'Etoile*, pour les mener à Bantam, où ils étoient envoiez.

Le 27. on dépaſſa Tidore, & *l'Etoile* ſe ſépara de l'autre pour prendre la route de Motir. Le 28. on paſſa pour la quatriéme fois ſous la Ligne équinoxiale. Le 2. d'Octobre 1616. on paſſa par le travers de Loga Cambella, de Manipa & de Zeira. Le 3. on dépaſſa Buro, & le 6. Botton & Cabeſſécabica ; & Cambone le jour ſuivant.

Le 8. on traverſa le détroit de Buquerones, entre la pointe de Célébes & Deſolaſo. Le ſoir du 13. on eut la vuë de l'iſle de Madure. Le 14. on vit Java, & l'on paſſa par le travers de Tuban.

ban. Le 16. ſur le midi, on mouilla l'ancre à la rade de Japara, où l'on trouva le vaiſſeau *Hollande*, de la Chambre d'Amſterdam, qui chargeoit du ris pour Ternate, cette ville en étant bien pourvûe, & de quantité d'autres denrées, qui n'y ſont pas chéres. On y fit des vivres autant-qu'on crut qu'il en falloit pour retourner en Hollande.

Le 23. du même mois d'Octobre 1616. on remit à la voile, & le 28. on mouilla à Jaccatra, en-dehors des iſles, où l'on rencontra 3. vaiſſeaux Hollandois, ſavoir *Hoorn*, *l'Aigle* & *la Fidélité*, avec 3. autres, qui étoient Anglois. La nuit ſuivante il mourut un homme de l'équipage qui fût le premier du vaiſſeau *la Concorde* qui fût mort de maladie, pendant tout le voiage: car Jean Corneliſz Schouten, frére du Capitaine, qui étoit mort dans la mer du Sud, devant l'iſle des Chiens, & un autre qui étoit mort ſur la côte de Portugal, étoient tous deux de l'équipage du yacht. Ainſi juſqu'à ce jourlà il n'étoit mort que 3. hommes des 2. équipages. Ceux qui reſtoient étoient 48.

Le 1. de Novembre 1616. le Préſident, nommé Jean Pieterſz Coen, aiant mandé le Capitaine Schouten & les Commis, ils comparurent au Conſeil, qui leur déclara au nom & de la part des Sieurs Directeurs de la Compagnie, qu'il falloit qu'ils livraſſent leur vaiſſeau au Préſident. Le Capitaine eut beau alléguer ſes raiſons, & repréſenter le tort & l'Injuſtice qu'on lui faiſoit; comme il n'étoit pas le plus fort, il fut contraint de ſubir la loi qu'il plût au Conſeil de lui impoſer, le Préſident lui déclarant qu'il avoit ſes ordres, & qu'il étoit obligé de les ſuivre; que s'il prétendoit qu'on lui fit tort,

il

il pourroit ſe pourvoir en Hollande, & y pourſuivre ſes droits en Juſtice. C'eſt ainſi qu'il fut dépoſſédé de ſon vaiſſeau & de la cargaiſon.

Le Préſident aiant donné commiſſion à 2. Capitaines & à 2. Commis d'en aller prendre poſſeſſion, on inventoria tout ce qui y étoit, en preſence de Schouten, & des Commis du navire le Lundi 1. jour de Novembre, ſelon le compte de l'équipage; mais ſelon le compte du Conſeil des Indes, le Mardi 2. jour du même mois.

La cauſe de cette différence étoit que comme *la Concorde* en partant de Hollande avoit couru à l'Oueſt, & fait le tour de la terre avec le Soleil, ce vaiſſeau avoit eu une nuit, ou un coucher du Soleil, moins que ceux qui viennent de l'Oueſt à l'Eſt, qui au contraire gagnent un jour: or ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perduë de l'autre, font les 24. heures de différence qu'on trouvoit. Mais pour s'accommoder au compte du lieu où *la Concorde* étoit alors, l'équipage perdit un jour qui fut le Mardi, paſſant du Lundi au Mécredi, & par conſéquent il n'eut que 6. jours dans cette ſemaine là.

Le vaiſſeau aiant été ainſi ravi à ceux qui le poſſédoient, quelques gens de l'équipage, paſſérent au ſervice de la Compagnie, & le reſte fut diſtribué ſur les vaiſſeaux *Amſterdam* & *Zélande*, qui retournoient en Hollande, ſous le commandement de Georges Spilberg. Le Capitaine Schouten, Jaques le Maire, & 10. autres, s'embarquérent ſur l'*Amſterdam* que Spilberg montoit, & dont le Maître étoit Jean Corneliſz. Mai. Aris Claaſz & le Pilote Claas Pieterſz. avec 10. autres furent envoiez au bord du *Zélande*, dont le Maître étoit Corneille Rim-

Rimlandt de Middelbourg. Ces vaiſſeaux firent voiles de Bantam le 14. de Décembre 1616.

Le 31. du même mois, Jaques le Maire mourut.

Le 1. de Janvier 1617. l'*Amſterdam* perdit de vuë le *Zélande*. Le 24. il mouilla à l'iſle Maurice, & le 30. il remit à la voile. Le 6. de Mars il doubla le cap, ſelon l'eſtime, car on on n'en eut point la vuë. Le 31. il alla relâcher à Sainte Héléne, où il rencontra le *Zélande* qui y avoit ancré quelques jours auparavant.

Le 6. d'Avril les 2. vaiſſeaux remirent à la voile. Le 24. ils eurent la vuë de l'iſle de l'Aſcenſion. Le 23. de Mai ils découvrirent 2. voiles au vent à eux, par la hauteur d'un degré de latitude Sud, mais ils ne purent les joindre.

Le 1. de Juillet l'*Amſterdam* territ en Zélande, où l'autre vaiſſeau, auſſi nomme *Zélande*, avoit déja mouillé l'ancre le jour précédent, les gens de l'équipage de *la Concorde* ſe retrouvant ainſi dans leur patrie au bout de 2. ans & 10. jours.

VOIA-

VOIAGE DE GUILLAUME ISBRANTSZ. BONTEKOU

De Hoorn, écrit par lui-même.

LE 28. de Décembre de l'An 1618. je partis du Texel, à bord du vaiſſeau *la Nouvelle Hoorn*, monté de 206. hommes d'équipage, & du port d'1100. tonneaux. Le vent venoit de l'Eſt.

Le 29. nous traverſâmes le Pas de Calais. Le 30. nous dépaſſâmes Portland, & le 31. Plimouth, le vent demeurant toûjours à l'Eſt.

Le 1. de Janvier 1619. nous dépaſſâmes le bout de l'Angleterre, courant au large, au Sud-oueſt quart de Sud Le 2. le vent paſſa au Sud-eſt, & nous courûmes au Sud-ſud-oueſt, par un bon frais.

Le 3. le vent ſe rangea au Sud: le 4. il força du Sud-oueſt, enſorte qu'il fallut ſerrer les huniers, & pendant la brune il fallut auſſi ferler la miſéne, & capeïer à l'Oueſt.

La nuit du 5. il entra dans le vaiſſeau trois coups de mer, qui couvrirent d'eau la moitié du haut pont. Les équipages en furent ſi effraïez, qu'ils s'écriérent; Nous coulons bas; Nous coulons bas; Les ſabords de l'avant ſont ouverts. Je courus vîte à l'éperon, où je vis que les ſabords étoient demeurez fermez. Je criai qu'on n'eût point de peur; qu'il n'y avoit point de danger. J'envoiai un homme à l'Archipompe, qui raporta qu'il n'y avoit point d'eau dans le fond de cale; ſur quoi on ſe prit à puiſer avec des ſeilleaux & des bailles l'eau qui étoit entrée.

Mais

Mais le roulis du vaiſſeau faiſoit tellement renverſer & heurter les coffres des équipages, qu'ils empêchoient abſolument de puiſer, & l'on fut contraint de les hacher en piéces. Alors aiant de l'eſpace, on fit la manœuvre, & le bâtiment fut bien-tôt franc d'eau. Enſuite nous mîmes à mâts & à cordes; mais le vaiſſeau rouloit ſi fort, que nous fûmes contrains, de remettre la grande voile, pour faire un peu ceſſer le roulis: puis nous mîmes le Cap à l'Oueſt, & la tempête fut ſi violente, & la pluïe ſi prodigieuſe, qu'il ſembloit que la mer s'étoit élévée au-deſſus de l'air, & qu'ils étoient confondus enſemble.

Le 6. du même mois, & les deux jours ſuivans, le gros tems continua. Nous vîmes quantité de mouëttes, qui nous firent conjecturer, que nous étions proche de l'iſle du Breſil, ſi pourtant il y a une telle iſle, car nous ne la vîmes point. Ce jour-là nous mîmes à l'autre bord, & gouvernâmes à l'Eſt, le vent étant Weſt-Sud-oueſt, & le tems fort orageux.

Comme il y avoit longtems que la tempête duroit, & qu'elle ne ceſſoit point encore; que le vaiſſeau ſe tourmentoit ſi prodigieuſement, & que les agreils du grand mât roidiſſoient ſi horriblement, qu'encore qu'on les eût ridez en deux endroits avec les pantochéres & les garcettes, le mât n'avoit pas laiſſé de crever, à cinq braſſes au-deſſus du haut pont, nous avions lieu de craindre qu'il ne périt tout à fait par cet endroit-là. Pour tâcher de le conſerver, nous mîmes le grand mât de hune bas; car c'étoit une affaire fort importante pour nôtre voiage; puis-que ſi nous euſſions perdu nôtre grand mât, il auroit fallu néceſſairement s'en retourner en Hollande.

Ce

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, que nous baiſſâmes le grand mât de hune, dont nous fîmes paſſer le pié au travers du haut pont, puis nous le ſurliâmes avec le grand mât, qui en étant renforcé demeura ferme; de quoi nous eûmes tous une extrême joie. La tempête dura juſqu'au 19. du mois. Enſuite nous mîmes le cap tantôt à l'Oueſt, tantôt au Sud, ſelon que le vent le permettoit.

Le 20. le tems fut beau, & pendant ce calme nous nous emploiâmes à bien ſurlier & accommoder nos mâts. Nous ridâmes nos haubans, & aiant ôté le grand hunier, avec ſa vergue, de deſſus la hune, nous le fîmes ſervir de grande voile. Enſuite nous arborâmes ſur le grand mât le grand perroquet, avec ſa voile, au-lieu de grand mât de hune, de ſorte que nous fûmes de nouveau tout-à-fait parez, & en état de continuer nôtre voiage.

Nous prîmes alors nôtre cours vers les iſles Canaries, aiant le cap au Sud-ſud-oueſt, le vent étant Sud-eſt, ou à-peu-près.

Le 21. nous vîmes par poupe un vaiſſeau qui tâchoit de nous joindre, autant que nous pouvions le remarquer. Nous mîmes côté en travers pour l'attendre. C'étoit un navire de Zélande, qui alloit aux Indes Orientales, & qui étoit parti le 21. de Décembre 1618. un jour après que nous avions mis à la voile, du Texel.

Ce vaiſſeau étoit en bon état: rien n'y manquoit, & l'orage ne l'avoit point endommagé: il ſe nommoit, *la Nouvelle Zélande*. Le maître étoit Pierre Thyſz d'Amſterdam. Nous allâmes de Compagnie, nôtre navire faiſant encore à peu près autant de Chemin que l'autre, quoi que nos voiles fuſſent incommodées, ainſi qu'il a été dit.

Le

Le 23. nous vîmes encore par poupe un autre bâtiment, ſur lequel nous portâmes le cap. C'étoit l'*Enchuiſen* qui étoit parti en même tems que nous, pour aller aux Indes Orientales. Le Maître ſe nommoit Jean Janſz, & comme nous étions alors trois de Compagnie, nous nous regalâmes tour à tour chacun à nôtre bord, & nous n'oubliâmes pas de faire le recit de ce qui nous étoit arrivé.

Nous faiſions route vers les iſles Canaries, & les aïant découvertes & dépaſſées, nous eûmes un vent de Sud-eſt, & un ſi beau tems que nous mîmes nos humiers ſur le ton. Nous avions deſſein de relâcher à l'iſle de S. Antoine, pour tâcher d'y prendre des rafraîchiſſemens; mais la brume & la pluie nous en dérobérent la vuë. Pour ne nous pas méprendre, nous gouvernâmes ſur l'iſle du Mai, & ſur l'iſle du Feu, qui giſent fort proche l'une de l'autre.

Lors-que nous fûmes dans ce parage, nous eûmes des vents variables, & nous tombâmes dans le calme, étant contrains de courir des bordées pour en aprocher. Cette manœuvre nous écarta des deux autres vaiſſeaux, qui allérent relâcher à l'iſle du Mai, & nous portâmes le cap ſur l'iſle du Feu, proche de laquelle ne trouvant point de fond, nous courûmes tout le long de la côte par le calme.

Nous avions aporté de Hollande quelques mâts & vergues de rechange. Nous les portâmes à un des Sabords de l'arriére, & les fîmes entrer dans le vaiſſeau, où nous ſciâmes une piéce de quatorze palmes, par ſon milieu, pour en faire des jumelles, que nous mîmes, avec deux autres encore, autour de nôtre mât, ce qui le rendit auſſi ferme qu'il avoit été auparavant.

Ce-

Cependant nous envoiâmes nôtre canot à la côte pour pêcher. Les Eſpagnols parurent armez ſur le rivage, & firent feu ſur nos gens, pour marquer qu'ils ne ſoufriroient pas qu'on débarquât. Le canot étant revenu à bord, avec fort peu de poiſſon, nous aporta cette nouvelle. Comme on avoit achevé de ſurlier le mât, on arbora de nouveau le mât de hune, & par ce moien nous demeurâmes auſſi parez que nous l'avions été en mettant à la voile la premiére fois; car nôtre grand mât étoit auſſi ferme qu'un pilier d'Egliſe. Sur le ſoir nous nous éloignâmes des côtes de l'iſle, où le calme nous avoit tenus comme affalez, & nous prîmes nôtre cours pour aller paſſer ſous la Ligne équinoxiale.

Pendant-que nous avions ſéjourné ſur la côte de l'iſle du Feu, il arriva ſouvent qu'il en venoit une pouſſiére épaiſſe, qui étoit comme de la cendre, qui couvroit nôtre vaiſſeau, & qui s'atachoit tellement aux agreils, qu'elle les rendoit auſſi blancs que ſi c'eût été de la cendre blanche qui les eût couverts.

Le lendemain, le déjeuné aiant été ſervi par le Coq, on vit par poupe deux vaiſſeaux ſous le vent à nous. Nous déferlâmes nos huniers, & courûmes ſur eux. C'étoit *la Nouvelle Zélande* & *la Nouvelle Enchuiſen*, nos deux conſerves, dont nous avions été ſéparez, en relâchant aux iſles du Mai & du Feu. On alla tour à tour ſe viſiter à chaque bord, & les Officiers de ces deux vaiſſeaux nous dirent que non ſeulement ils n'avoient pû obtenir de rafraîchiſſemens à l'iſle du Mai, mais que les Eſpagnols leur avoient tué trois hommes.

Le vent venoit du Sud-eſt, & nous continuâmes

mes nôtre route pour paſſer ſous la Ligne, où nous tombâmes dans le calme, étant pourtant aſſez ſouvent maltraitez par de groſſes travades, mêlées de grandes pluïes ; & les vents ſoufloient preſque à la fois des quatre pointes du compas. Nous demeurâmes là trois ſemaines entiéres, ſans pouvoir dépaſſer la Ligne. De nuit, on voioit quelquefois la mer tout en feu, tant elle étoit agitée, & il ſembloit que les étincelles s'en élevoient, & venoient s'éteindre contre l'avant du navire. De jour cette ſorte d'embraſement ceſſoit, mais nous étions fort ſurpris de le voir chaque fois revenir pendant la brune.

Nous mîmes alors le cap pour paſſer au vent des Abrolhos par un vent de Sud-eſt, qui tomba lors-que nous fûmes proche de ces rochers ; ce qui nous fit craindre de ne pouvoir les parer. Mais enfin le vent aiant fraîchi, nous paſſâmes leur travers, tout le long & ſi près que nous eûmes la vuë des derniers de ces rochers, ou de ces iſles, ainſi que quelques-uns les nomment. Nous rendîmes graces à Dieu de les avoir ſi heureuſement dépaſſez d'autant plus que s'il nous eût fallu changer de bord, nôtre voiage auroit été extrémement long, & nous euſſions couru riſque d'avoir beaucoup de malades. Pour marque de réjoüiſſance, on donna une double ration à chacun des gens de l'équipage, & un friſon de vin d'Eſpagne à chaque matelot.

Enſuite nous prîmes nôtre cours vers les iſles de Triſtan & de Condé, & quelques jours après, nous nous trouvâmes par leur hauteur, mais nous ne les pûmes voir. Le vent aiant paſſé au Nord, nous gouvernâmes à l'Eſt, pour relâcher au cap de Bonne eſpérance. Après avoir

voir couru quelques jours le même bord, nous vîmes des mouëttes tachetées de noir. Pour en prendre par divertiſſement, on couvroit de petits bâtons de peaux frotées d'oint, avec des crochets; & quand elles s'y étoient perchées, on les retiroit dans le vaiſſeau. Ces oiſeaux marquent qu'on aproche du Cap, & ils nous ſuivirent juſques-à-ce que nous y fuſſions: mais une marque encore plus certaine qu'on n'en eſt pas loin, c'eſt quand l'aiguille du compas ſe trouve juſtement Sud & Nord. Alors on doit être aſſuré qu'on eſt ſur le point de découvrir les terres.

En effet nous les vîmes incontinent; mais le vent forçoit tellement de l'Oueſt, que nous fûmes obligez d'en venir à la pointure de la miſéne, ſans oſer nous aprocher de la côte. Le Conſeil s'étant aſſemblé, il fut réſolu de doubler le cap, puis que tout nôtre équipage étoit en ſanté, & que nous avions aſſez d'eau. Ainſi, nous continuâmes nôtre route, à la même voilure. C'étoit ſur la fin du mois de Mai, cinq mois après nôtre départ de Hollande.

Nous rangeâmes la côte juſqu'à la Terre de Natal, & en la dépaſſant nous eûmes un fort beau tems. Là *l'Enchuiſen* qui étoit deſtiné pour la côte de Coromandel, voulut quitter nôtre Compagnie, & prendre une autre route que nous, pour ſe rendre vîte à S. Laurens ou Madagaſcar, & enſuite s'avancer vers les iſles Maïottes, & s'y rafraîchir; de ſorte que nous nous ſéparâmes non ſeulement de cette conſerve, mais encore de *la nouvelle Zélande*, qui mit le cap 2 rumbs plus au ſud que nous. Il y avoit alors beaucoup de malades à ſon bord.

Au commencement nos vaiſſeaux ne s'écarte-

rent pas tout-à-fait l'un de l'autre Mais pourtant à la fin la choſe ariva.

Après nous être ſéparez par les 23. degrés de latitude Sud, les maladies augmentérent à nôtre bord. Les bas Oficiers furent priez par l'équipage d'aller à la Chambre du Capitaine, remontrer aux autres qu'on avoit beſoin d'aller ſe rafraîchir à Madagaſcar, de-peur que tous les gens ne tombaſſent malades; y aiant déja quarante hommes hors d'état de ſervir, & les autres ſe trouvant auſſi incommodés.

Le Conſeil aiant été d'avis de déférer à cette remontrance, on mit le cap ſur Madagaſcar, pour ſe rendre à la baie nommée de S. Loüis. Mais nous ne pûmes trouver de mouillage où le vaiſſeau fût en ſeureté; ce qui nous obligea de mettre à la mer nôtre chaloupe bien armée, & j'y entrai moi-même, pendant que nôtre vaiſſeau faiſoit de petites bordées pour ſe maintenir.

La mer briſoit ſi fort contre le rivage, qu'il n'y avoit pas moien d'en aprocher. Cependant il parut des hommes, & un de nos matelots ſe jetta dans l'eau pour aller leur parler; ce qui fut fort inutile, car il ne put entendre ce qu'ils lui dirent. Ils faiſoient bien des ſignes de la main, & ſembloient marquer vers où il falloit aller, pour trouver un lieu propre à débarquer. Mais on ne pouvoit pas aſſez comprendre ce qu'ils vouloient dire. D'ailleurs ils n'avoient là aucun rafraîchiſſement à nous donner, & il fallut s'en retourner à bord, ſans avoir rien avancé.

Les malades nous aiant veu revenir les mains vuides, en furent tout-conſternez. On remit le cap à la mer, & l'on courut au Sud, juſques par la hauteur des 36. degrés. Là nous chan-

geâ-

geâmes de bord, & aïant pris nôtre cours à l'Eſt quart de Sud-eſt, nous nous trouvâmes par les dix-ſept degrés. Comme les maladies ſe renforçoient toûjours, & qu'il nous étoit mort quelques hommes, il fut réſolu qu'on iroit relâcher à l'iſle Maurice, ou à l'iſle Maſcarinas, & nous gouvernâmes pour aller paſſer entre ces deux iſles qui ne giſent pas loin l'une de l'autre.

Ce fut à l'iſle Maſcarinas que nous allâmes relâcher, & nous la côtoïames proche du cap, où nous trouvâmes quarante braſſes de profondeur tout proche de tere. Quoique cet endroit ne fût pas bien ſur, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laiſſa pas d'y mouiller l'ancre. Alors tous les malades firent des éforts pour ſortir de leur cajutes, dans l'eſpérance d'aller à terre, à quoi le briſant ne permit pourtant pas de ſe haſarder. Néanmoins on y envoia le canot pour viſiter le lieu. On y trouva une multitude de tortuës. Au retour les malades, qui comprirent que l'endroit étoit propre, pour eux, têmoignérent qu'ils deſiroient fort d'y aller, perſuadez qu'ils étoient que dès qu'ils y auroient mis le pié, ils ſeroient à demi guéris.

Le Commis qui ſe nommoit Hein Rol, ne le vouloit pourtant pas permettre. Il diſoit que le rivage étoit en écore, que le vaiſſeau pouvoit dériver, & qu'on couroit riſque de perdre tous les gens qui ſeroient à terre. Les matelots inſiſtoient de toute leur force, & me prioient à mains jointes de les débarquer. J'en fus touché, & y aïant conſenti en mon particulier, j'allai prier le Commis de le permettre auſſi: mais il n'en voulut rien faire.

Je pris la réſolution de me charger de tout ce qu'il en pourroit arriver. J'allai ſur le pont, & criai Embarque Embarque, je vous menerai à terre. Les matelots qui étoient en ſanté prirent leurs camarades, & leur aiant aidé à deſcendre dans la chaloupe, je leur donnai une voile pour ſe faire une tente, & de l'huile, du vinaigre, des pots, des vivres & des cuiſiniers pour les ſervir allant moi-même les mener, & leur aider à deſcendre à terre. Il ſeroit difficile d'exprimer la joie qu'ils eurent à ſe rouler ſur l'herbe, & ils diſoient que cela ſeul leur donnoit déja du ſoulagement.

Ils trouvérent quantité de ramiers qui ſe laiſſoient prendre avec la main, ou-bien ils les tuoient à coups de cannes, ſans qu'ils fiſſent aucun mouvement pour s'envoler; comme on en tua plus de deux cents dès le premier jour, les malades ſe félicitérent beaucoup de ſe voir régalez de bouilli & de rôti. On prit auſſi des tortuës qu'on fit cuire avec des prunes de damas dont on avoit proviſion. Pour moi, je laiſſai les malades à terre, au nombre de quarante, & je m'en retournai à bord.

Le mouillage où nous étions, s'étant trouvé fort mauvais, j'allai la nuit avec la chaloupe armée, côtoier le rivage, pour chercher une meilleure rade. A cinq lieues de l'endroit où nôtre vaiſſeau étoit ancré, je trouvai une bonne baie, fond de ſable. Il y avoit tout-proche, dans les terres, une grande eau interne, mais qui n'étoit pas tout-à-fait bonne. Elle n'étoit qu'à la diſtance de la longueur de trois navires du bord de la mer, dont l'eau communiquoit ſans doute avec l'autre, au-travers des terres, & la rendoit ainſi ſomache.

Nous

Nous y vîmes beaucoup d'oies, de pigeons, de perroqnets gris, & d'autres oiſeaux, & de tortuës, y en trouvant juſqu'à vingt ou vingt-cinq à l'ombre, ſous un ſeul arbre, où l'on en pouvoit prendre autant qu'on vouloit. Les oies n'étoient pas non-plus aſſez aviſées pour s'envoler, lors que nous en aprochions : elles ſe laiſſoient tuer ſans qu'on en vit une ſeule ſe remuer de la place où elle étoit. Il y avoit encore des Dodarſes, pourvuës de petites ailes, ſans néanmoins pouvoir voler. Elles étoient ſi graſſes qu'à-peine pouvoient elles marcher, & quand elles vouloient courir, leur pontiére traînoit à terre, & les en empéchoit.

Pour les perroquets & les autres oiſeaux, lors qu'on en avoit pris un, & qu'on le tourmentoit juſqu'à le faire crier, tous les autres qui le pouvoient entendre, venoient voler vers lui, comme pour le défendre & le délivrer, & on les prenoit fort aiſément.

Après avoir viſité la baie, & être retournez à bord, on alla porter aux malades, la nouvelle de ce qu'on avoit découvert, & ils ſe rembarquérent ſans peine, dans l'eſpérance de retrouver bientôt un lieu encore plus commode pour eux, & ſur-tout propre pour mettre le navire en ſeureté. Nous y allâmes jetter l'ancre ſur 35. braſſes d'eau, & nous affourchâmes. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour-à-tour, & de voir ce qu'il y auroit à terre qui les pût accommoder. On envoia auſſi 8. hommes, avec des ſeines, pour pêcher dans l'eau interne dont il a été déja parlé : ils y prirent des meuniers & d'autres beaux poiſſons, dont il y en avoit entre-autres, qui étoient gras comme des ſaumons, & fort delicats.

Enfin on découvrit auſſi de l'eau douce, dans une petite riviére, dont les bords étoient agréablement parſemez de petits arbres. L'eau deſcendoit des montagnes, & ſembloit chercher au travers de ces arbres un paſſage pour y couler doucement. On y fit porter toutes les fûtailles, & après les avoir remplies, on les laiſſa ſur le bord de l'eau, pour les aller querir lors-qu'on le jugeroit à propos. En ſe promenant ſur le rivage, on trouva une planche ſur laquelle on lut, dans des lettres qui y étoient gravées, qu'Adrien Martenſz Blok, Commandant d'une flote de treize vaiſſeaux, avoit là perdu quelques matelots, & des chaloupes, qui s'étoient briſées en aprochant de terre.

Néantmoins, pendant tout le tems que nous y fûmes mouillez, on ne vit point que la mer brisât ſi fort. Comme l'iſle n'eſt point peuplée, les matelots eurent le plaiſir de la parcourir de tous côtés. Ils allérent à la chaſſe, & ſe régalérent ſouvent de volatiles & de poiſſon. Ils firent des broches de bois, où les oiſeaux rôtiſſoient fort bien, étant arroſez de l'huile qu'on tiroit des tortuës, qui les rendoit auſſi délicats que s'ils euſſent été arroſez de beurre, ou lardez.

On trouva encore un autre cours de belle eau, où il y avoit quantité de groſſes anguilles. Les matelots quittérent leurs chemiſes, & entrant dans l'eau ils les étendirent & les tinrent par les deux bouts, ce qui leur donna moien de prendre autant de ces anguilles qu'ils voulurent. Elles étoient de très bon goût.

On vit une choſe qui parut ſurprenante: c'eſt que les tortuës de mer ſortoient au matin de la mer, & venoient ſur le rivage, où elles gratoient

toient dans le ſable, & y aiant fait un trou, elles y faiſoient leurs œufs, chacune juſqu'au deſſus de 100, même juſqu'à 200, & enſuite elles les couvroient de ſable. Ces œufs étant échaufez le jour par le Soleil & comme couvez par ſa chaleur, on voioit ſortir de petites tortuës de deſſous le ſable, dont les écailles n'étoient pas plus groſſes que des coquilles de groſſes noix. On trouva encore quelques palmiers, & l'on en tira une liqueur très bonne à boire, qui avoit à peu près le goût du petit lait doux.

Il y avoit des boucs; mais ils étoient ſi ſauvages, & couroient ſi vîte qu'on n'en put atraper qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers, & dont perſonne n'auroit voulu manger.

Par le moien de tous ces rafraîchiſſemens les malades furent bientôt ſi parfaitement rétablis, qu'ils revinrent tous à bord, hormis 7, qui étoient encore trop foibles, & qu'on laiſſa dans l'iſle juſqu'à ce qu'on fût prêt de remettre à la voile. Pour s'y préparer on donna le ſuif au navire, & l'on ouvrit tous les ſabords, afin de l'aërier. On y jetta même du vinaigre en pluſieurs endroits, & on le parfuma, pour en chaſſer le mauvais air.

On avoit fait & placé un cadran ſur le rivage, afin de ſavoir toûjours diſtinctement quelle heure il étoit, & l'on en retira beaucoup de commodité. Mais à force de courir tous les jours après les volatiles, & d'en tuer, ils furent bientôt tellement effarouchez, qu'ils s'envoloient dès qu'on vouloit s'aprocher d'eux. Enfin Jean Pieterſz van Hoorn, premier Pilote, aiant porté un fuſil avec lui, tira ſur des oïes, & en tua; ce qui lui coûta cher; car le canon

du fusil creva à la charge, & la vis lui étant entrée dans la tête, par le haut de l'œil, il perdit l'œil.

Après avoir travaillé à remettre le vaisseau en état, envergué les voiles, & fait amener nôtre eau douce à bord, on fit battre la caisse dans l'isle pour rassembler l'équipage, & l'on se pourvut, d'une centaine de tortuës. On avoit aussi fait une bonne provision d'oiseaux, & de poisson qu'on avoit fait sécher. Entr'autres on mit dans la chambre du Capitaine un tonneau d'oïes demi-cuites, & pour les conserver on remplit le tonneau de vinaigre. On en couvrit aussi du poisson qu'on avoit mis dans quelques autres tonneaux.

Le séjour que nous fîmes à cette rade aiant été de 21. jours, nous levâmes l'ancre, & allâmes au plus près du vent, pour gagner l'isle Maurice: mais nous arrivâmes, & au-lieu d'y pouvoir relâcher, nous ne la vîmes que de loin: car quoique nous eussions été si longtems dans l'isle Mascarinas, & que nous nous fussions bien pourvûs de tout ce qui y étoit, il y avoit pourtant encore beaucoup de nos gens, qui n'avoient pû guerir, ou qui ne se trouvoient pas si-bien guéris qu'ils l'avoient creu. Cette circonstance avoit donné lieu aux bas Officiers de faire une nouvelle requête, pour aller relâcher encore en quelque autre endroit. Ils disoient qu'il nous faudroit courir longtems la bande du Sud, avant que de trouver les vents alisez pour nous mener à Batavia & à Bantam: que d'ailleurs nous pouvions dériver, & qu'alors ce retardement ne manqueroit pas de faire retomber les gen des l'équipage dans leurs premiéres maladies.

La

La choſe aiant été miſe en délibération, il fut réſolu de porter droit ſur l'iſle de Ste. Marie, qui gît tout proche de Madagaſcar, vis-à-vis de la baie d'Antongil. Dès-que nous en eûmes la vûe, nous montâmes au vent, du côté occidental de l'iſle, courant ſur 8. braſſes d'eau où l'on voioit clairement le fond. Nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur la côte interne de l'iſle, ſur 12. à 13. braſſes, fond de bonne tenuë.

Les inſulaires nous aiant découverts, vinrent à nôtre bord, dans une petite pirogue, ou canot creuſé dans un tronc d'arbre. Ils nous aportérent des poules & des limons, avec un peu de ris ſeulement, diſoient-ils, pour montre, & ils nous firent beaucoup d'amitiés, ils nous faiſoient comprendre par des ſignes aſſez intelligibles qu'ils faiſoient de la bouche, qu'ils avoient des vaches, des veaux, des brebis, & d'autres choſes. Ils proferoient *bou*, *bou*, quand ils vouloient deſigner des vaches, & rendoient d'autres ſons pour les autres eſpèces d'animaux. Nous admirâmes tous ces gens-là, & nous leur préſentâmes du vin dans une taſſe d'argent. Ils ne ſe prirent pas à boire doucement: ils mirent tout le viſage dans la taſſe, & ils y auroient fourré leur tête entiére s'ils euſſent pû; beuvant à peu près comme les bêtes boivent dans un ſeau. Dès-qu'ils eurent avalé le vin, ils criérent & tempêtérent comme des forcenés. Ils étoient preſque nuds, n'aiant qu'un petit morceau d'étofe atachè autour de leur ceinture, qui leur couvroit les parties naturelles. Leur couleur étoit d'un noir jaunâtre.

Nous allions tous les jours à terre faire des trocs avec eux. On leur donnoit des ſonnettes, des cailliéres, des couteaux à manche jaune,

& des coraux ; & ils donnoient en échange des veaux, des brebis, du ris, du lait. Ils portoient le lait au marché dans de grandes feuilles, entrelaſſées les unes dans les autres, qui faiſoient la figure d'un choux cabus. Quand on étoit à bord on coupoit les feuilles, & le lait en ſortoit. Ils nous donnérent auſſi des oranges & des limons, mais bien peu.

Il fut réſolu que nous changerions de mouillage, & que nous en irions chercher un autre à 2. ou 3. lieues ; ce qui fut auſſi tôt éxécuté, dans l'eſperance d'y trouver plus d'oranges. Cependant il n'y en avoit pas plus qu'au lieu que nous avions quitté ; mais il y avoit des limons d'eau.

Il fut jugé à propos que j'irois faire un tour à Madagaſcar, avec la chaloupe armée, & que j'y porterois quelques Marchandiſes, que je tâcherois de troquer pour des oranges & des limons. Nous entrâmes dans une riviére que nous remontâmes juſqu'à une lieue, ou une lieue & demie, & nous aurions paſſé bien plus avant, ſi nous n'en avions pas été empêchez par les arbres qui étoient ſur les deux bords : car le lit de la riviére étoit ſi petit, & les arbres ſi grands que leurs branchages ſe joignoient, & quelques uns pendoient ſur l'eau & dans l'eau ; de-ſorte qu'il fallut s'en retourner ſans rien faire, même ſans avoir découvert ni hommes ni fruits. Nous paſſâmes la nuit ſuivante à terre, & au bout de 3. jours nous retournâmes à bord.

Le lendemain, nous allâmes encore dans l'iſle ſur la côte de laquelle nôtre vaiſſeau étoit mouillé, & nous y eûmes des oranges, des limons, du lait, du ris & des bananes.

Pen-

Pendant le tems que nous fûmes à l'ancre dans ce lieu-là les gens de nôtre équipage non ſeulement recouvrérent leur ſanté, mais ils devinrent auſſi frais, auſſi vigoureux qu'ils étoient lors qu'ils partirent de Hollande. Souvent, quand nous allions à terre, nous menions avec nous un Muſicien qui joüoit de la viole, ce qui paroiſſoit admirable aux inſulaires, & les tranſportoit ſi fort qu'ils ne ſavoient ce qu'ils faiſoient. Les uns s'aſſéyoient autour du Muſicien: les autres ſe tenoient de bout: ils ſe faiſoient claquer les doigts; ils danſoient, ils ſautoient, & donnoient mille marques de réjoüiſſance.

Nous ne remarquâmes pas qu'ils euſſent aucune connoiſſance de Dieu, ni aucune Réligion. On voioit ſeulement en quelques endroits, au-dehors de leurs maiſons, des têtes de bœuf élevées ſur des pieux, devant leſquelles ils s'agenoüilloient, & qu'ils adoroient, autant que nous le pouvions comprendre. Mais ils paroiſſoient, à cet égard, fort ſauvages, & ſans aucun ſentiment d'une Divinité.

Le 9. jour du ſéjour que nous y fîmes, nous mîmes nôtre vaiſſeau à la bande, & le renverſâmes autant qu'il fut poſſible, pour le nétoier juſqu'à la quille. Enſuite nous remîmes à la voile, & courûmes au Sud, juſques par la hauteur des 33. degrés, que nous changeâmes de bord pour porter à l'Eſt, prenant nôtre cours vers le détroit de la Sonde.

Le 19. de Novembre 1619. étant par la hauteur des 5. degrés & demi, qui eſt celle de ce détroit, pendant qu'on pompoit de l'eau de vie, le feu y prit, parce que, ſelon la coutume, le Maître valet d'eau deſcendit l'après-

midi, avec ſon vaiſſeau, dans le fond de cale, pour le remplir, afin d'en diſtribuer le lendemain matin une roquille à chacun des gens de l'équipage. Il avoit une chandelle : il ficha le pigou, où elle étoit, dans le bois d'un tonneau, qui étoit dans le rang au-deſſus de celui d'où il pompoit. Quand ſon vaiſſeau fut plein, il voulut retirer le pigou ; & comme il l'avoit piqué avec force, & enfoncé bien avant, il lui fallut auſſi faire un effort pour le retirer.

Il y avoit au lumignon de la chandelle une de ces étincelles que quelques-uns nomment un larron. Cette étincelle tomba juſtement dans le bondon du tonneau dont le maître-valet venoit de pomper de l'eau de vie. Le feu prit à celle qui étoit dans le tonneau. A l'inſtant la flamme monta, & ſortit par le bondon, & en même tems les deux fonds ſautérent. L'eau de vie enflammée coula au bas où étoit le charbon de Maréchal.

Le Maître-valet cria vîte, Au feu, Au feu. J'étois alors ſur le haut pont, d'où je regardois au-travers des caillebotis. En entendant ce bruit je deſcendis promtement au fond de cale où je ne vis point de feu. Je demandai où l'on croioit qu'il avoit pris ? Capitaine, me dit-on, c'eſt dans ce tonneau. J'y mis la main, & je ne ſentis rien qui brûlat.

Ce Maître-valet d'eau qui avoit cauſé cet accident, étoit de Hoorn, & ſe nommoit Keelemyn, ou Guillemin. Il y avoit auprès de lui deux cruches d'eau ; & il les avoit jettées ſur le feu. C'eſt ce qui fit paroître que le feu étoit éteint. Cependant je criai qu'on m'aportât de l'eau, & j'en fis tant verſer à pleins ſeilleaux, qu'il ſembla que le feu étoit éteint tout-à-fait.

Ainſi

Ainſi nous remontâmes du fond de cale.

Une demie heure après, il y eut encore de nos gens qui recommencérent à crier, Au feu, Au feu. Nous en fûmes fort épouvantez, & en deſcendant nous vîmes la flame qui montoit du plus creux du fond de cale, l'embraſement y étant dans le charbon ſur lequel l'eau de vie brûlante s'étoit répanduë, & il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux poſez les uns ſur les autres. Nous nous reprîmes à jetter de l'eau, avec les ſeilleaux de cuir, & nous en jettâmes prodigieuſement. Mais il en ſurvint un nouvel accident très dangereux & inſuportable. L'eau tombée ſur le charbon cauſa une fumée ſi puante, ſi ſulfurée, ſi épaiſſe, qu'on étoufoit dans le fond de cale, & que perſonne ne pouvoit plus s'y tenir. J'y étois pourtant preſque toûjours pour donner les ordres, & j'y faiſois venir les gens tour à tour, pour leur donner lieu de ſe rafraîchir. J'avois déja du ſoupçon qu'il y en avoit d'étoufez au bas, qui n'avoient pû gagner juſqu'aux écoutilles. Moi-même j'étois ſouvent ſi étourdi & ſi offuſqué, que je ne ſavois ce que je faiſois, & j'allois me repoſer la tête ſur un tonneau, tournant le viſage vers l'écoutille pour prendre l'air.

Enfin il me fallut ſortir, & étant allé où étoit le Commis, qui ſe nommoit Heyn Rol, je lui dis: *Je croi qu'on feroit bien de jetter la poudre à la mer.* Mais il ne put s'y réſoudre. Si nous jettons la poudre à la mer, dit-il, il eſt ravi qu'il y a de l'aparence que nous ne devrons plus craindre de perir par le feu; mais s'il faut enſuite ſoutenir quelque combat contre nos ennemis, & que faute de poudre, nous ſoions faits priſonniers, & que nôtre vaiſſeau ſoit pris,

à quoi ne ſerons-nous pas expoſez, & comment pourrons-nous nous diſculper ?

Cependant l'embrazement ne s'apaiſoit point, & perſonne ne pouvoit plus demeurer au fond de cale, à-cauſe de l'épaiſſeur & de la puanteur de la fumée. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arriére l'on fit des trous par leſquels on jetta une grande quantité d'eau, auſſi-bien que par les écoutilles. Mais tout cela ne ſervoit de rien. Il y avoit bien trois ſemaines que nous avions mis nôtre grande chaloupe à la mer, & elle étoit à la toue. On y mit auſſi le canot qui étoit ſur le haut pont, parce qu'il embaraſſoit ceux qui puiſoient l'eau.

La fraïeur étoit dans tout le vaiſſeau telle qu'on ſe la peut repreſenter. On ne voioit que le feu & l'eau qui nous menaçoient, & de l'un deſquels il falloit être devoré. On n'avoit aucun ſecours à eſpérer. On n'avoit la veuë d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre vaiſſeau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler : ils ſe gliſſoient de tous côtés hors le bord ; ils deſcendoient en cachette ſous les porte-haubans, & de-là ils ſe laiſſoient tomber dans l'eau ; & nageant vers la chaloupe, ou vers le canot, ils y montoient, & s'y cachoient ſous les bancs ou ſous les couvertes, en attendant qu'ils ſe trouvaſſent être dans un aſſez grand nombre pour tâcher de ſe ſauver enſemble.

Heyn Rol étant allé par hazard dans la galerie, fut fort étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe. Ils lui criérent qu'ils alloient ſe déborder, & que s'il vouloit aller à eux, il tâchât de deſcendre par la tirevieille. Le Commis ſe laiſſa perſuader, & étant deſcen-

du le mieux qu'il put, il ſe rendit à la Chaloupe. Il dît aux gens; Amis il faut attendre juſqu'à ce que le Capitaine vienne. Mais il n'y avoit plus de force ni dans ſes commandemens, ni dans ſes remontrances. Dès qu'il fut embarqué ils coupérent la hanſiére, & nagérent de force pour s'éloigner du navire.

Comme j'étois toûjours occupé à donner mes ordres, & à faire travailler les gens pour éteindre le feu, une partie de ceux qui reſtoient vint vîte me dire avec beaucoup d'épouvante; Ah! Capitaine, qu'allons-nous faire? La Chaloupe & le canot ſont à la mer, & nagent pour s'éloigner de nous. Si cela eſt, leur dis-je, c'en eſt fait; ils ne veulent plus revenir. A l'inſtant je courus ſur le haut pont, & je vis effectivement leur manœuvre. Les voiles du vaiſſeau étoient ſur le mât, & la grande voile étoit ſur les cargues. Je criai aux gens; Hiſſe vîte, & déferle. Nous verrons ſi nous pourrons les joindre, & nous ferons paſſer le navire par deſſus eux, pour leur aprendre leur devoir, s'ils ne veulent pas nous recevoir dans leurs Chaloupes.

En effet nous nous aprochâmes d'eux juſqu'à la diſtance de trois longueurs du vaiſſeau: mais ils gagnérent au vent, & s'éloignérent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi dans le navire. Amis vous voiez qu'il n'y a plus du tout d'eſpérance de ſalut pour nous, qu'en la miſéricorde de Dieu, & en nos propres efforts. Il les faut redoubler, & travailler à éteindre le feu. Courez à la ſoute aux poudres, & jettez les poudres à la mer, avant que le feu gagne juſques-là. Pour moi je pris les Charpentiers, & leur commandai de faire vîte des trous avec les gran-

grandes gouges & les tarriéres, pour faire entrer l'eau dans le navire juſqu'à la hauteur d'une braſſe, ou d'une braſſe & demie : mais les outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient tout garnis de ferrure.

Cette difficulté cauſa une conſternation qu'on ne ſauroit jamais exprimer. L'air retentiſſoit de gémiſſemens & de cris. On recommença de jetter de l'eau, & l'embraſement parut un peu diminuer. Mais peu de tems après le feu prit aux huiles, & ce fût alors que nous nous jugeâmes tous perdus ; car plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroiſſoit augmenter, l'huile & la flamme qui en ſortoit, ſe repandant par tout, & montant au haut. En cet état on faiſoit des cris & des hurlemens ſi terribles, que les cheveux en hériſſoient, & une ſueur froide en ſortoit ſur tout le corps.

On ne laiſſoit pourtant pas de travailler toûjours avec la même ardeur, à jetter de l'eau dans le navire, & la poudre à la mer, juſques à ce que le feu prit à la ſoute aux poudres. On avoit déja jetté ſoixante demi-barrils de poudre, mais il en reſtoit bien encore trois cents, qui firent ſauter le vaiſſeau qui en un moment vola dans l'air en mille & mille piéces. Nous y étions encore au nombre de 119. perſonnes. J'étois alors au haut, ſur le pont, auprès de l'amure de la grande voile, & il y avoit devant le grand mât environ 63. perſonnes qui prenoient l'eau pour la jetter. Ils furent tous emportez, & diſparurent tellement, qu'on n'auroit pû dire ce qu'ils étoient devenus. Il en fût de même de tous les autres.

A l'égard de ma perſonne c'eſt-à-dire de moi Guillaume Ysbrantſz Bontekou, ou Bontekoe; qui

qui étois Maître ou Capitaine dans le vaiſſeau, je m'attendois à mourir comme les autres. J'étendis mes mains & mes bras vers le Ciel, & m'écriai, O Seïgneur fai-moi miſéricorde!

Quoi-qu'en me ſentant ſauter je cruſſe que c'étoit fait de moi, je conſervai pourtant tout mon jugement, & je ſentis dans mon cœur comme une étincelle de lumiére qui étoit encore mêlée de quelque douceur & tranquillité d'eſprit, telles que l'eſperance les produit.

En cet état je tombai dans l'eau, parmi les débris du navire, qui étoit tout en piéces. Au milieu des ondes je repris tellement courage, qu'il me ſembla que j'étois un tout autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtes, & le mât de miſéne à l'autre. Je me mis ſur le grand mât, & conſidérai tous les triſtes objets qui étoient autour de moi. Alors je dis, ô Dieu! Voici, ce beau navire eſt péri comme Sodome & Gomorre!

De quelque côté que je me tournaſſe, je ne voiois ame vivante. Cependant dans le moment où je m'abimois dans mes penſées, un jeune homme parut ſur l'aau à mon côté, venant du fond, & nageant des pieds & des mains. Il atrapa la cagoüille de l'éperon, qui reparoiſſoit & flotoit ſur l'eau, & dit en s'y mettant. Me voici au moins encore. En entendant ſa voix je regardai tout autour de moi, & je dis, ô Dieu! Y a-t-il encore ici quelque autre que moi qui ſoit vivant! J'aperçus en même tems ce jeune homme, qui ſe nommoit Harman van Kniphuiſen, & qui étoit natif de Eyder. Je vis floter auprès de lui une groſſe éparre, ou bien un petit mât; & comme le grand mât ſur lequel

j'é-

j'étois rouloit & tournoit ſans ceſſe, & que j'avois beaucoup de peine à me tenir deſſus, je dis à Harman. Pouſſe-moi cette éparre, je m'y mettrai & la ferai floter vers toi, deſorte que nous pourrons nous y mettre tous deux. La choſe réüſſit, car autrement je n'aurois pû le joindre, parce qu'en ſautant en l'air avec le vaiſſeau j'avois été tout fracaſſé, ſur-tout au dos, & j'avois deux trous à la tête.

Je ſentois donc tant de mal, & me trouvois dans un tel état, que je m'écriai, ô Dieu! pour peu que ma ſoufrance augmente, je ſuis mort. A l'heure même il me ſembla que je perdois la veuë & l'ouïe. Nous étions tous deux l'un auprès de l'autre, chacun aiant au bras une des piéces du revers de l'éperon. Nous jettions la veuë de tous côtés, pour tâcher de découvrir la Chaloupe ou le canot. A la fin nous les aperçûmes, mais ſi loin de nous qu'à-peine pouvions-nous voir ſi c'étoit l'avant ou l'arriére qui étoit vers nous.

Le Soleil étoit au bas de l'horiſon, prêt à ſe coucher; ce qui m'obligea de dire à mon camarade; Ami, toute eſpérance s'en va perduë pour nous: il eſt tard, & il n'eſt pas poſſible que nous nous maintenions toute la nuit ſur le bris du navire. Puisque le canot & la Chaloupe ſont ſi loin, il faudra encore périr. Elevons nos cœurs à Dieu, & lui demandons ou nôtre ſalut ou une entiére réſignation à ſa volonté. A l'heure même nous nous mîmes en priéres, & nous obtinmes grace; car à-peine achevions nous de pouſſer nos vœux au ciel, que levant la veuë, nous vîmes la Chaloupe & le canot auprès de nous, ce qui ne fut pas une médiocre joie pour des gens qui ſe voioient prêts à périr.

Je

Je criai auſſi-tôt, Sauve, Sauve le Capitaine. Incontinent on entendit auſſi les cris des équipages qui faiſoient retentir. Le Capitaine vit encore. Ils nagérent de force vers le bris, & s'en aprochérent bien près; mais ils n'oſoient avancer davantage, ni venir juſqu'à nous de peur qu'une des groſſes piéces n'allât les heurter en flotant. Harman qui n'avoit été que très peu fracaſſé en ſautant, ſe ſentit aſſez de vigueur pour ſe mettre à la nage, & il gagna juſqu'à la Chaloupe. Pour moi je criai; Si vous voulez que je me ſauve, il faut que vous veniez me querir; car j'ai été ſi maltraité que je n'ai pas la force de nager.

Le Trompette s'étant jetté à la mer avec une ligne de ſonde qui ſe trouva dans la Chaloupe, en aporta un bout juſqu'à moi. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & par ce ſecours qui me vint de la grace de Dieu, j'entrai auſſi dans la Chaloupe. J'y trouvai Heyn Rol, Guillaume van Galen, & le ſecond Pilote, nommé Meyndert Kryns, qui étoit de Hoorn. Ils étoient tout émerveillez de me revoir. J'avois fait faire à l'arriére de la Chaloupe, une petite eſpèce de teugue, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, penſant que je ferois bien de me recueillir un peu, parce que je me ſentois ſi mal, que je croïois n'avoir plus guéres de tems à vivre. Mon dos étoit comme briſé, & je ſoufrois extrémement par les deux trous que j'avois à la tête.

Je dis pourtant à Rol & aux autres, nous ferons bien de demeurer cette nuit proche du bris; car demain, lors-que le jour ſera venu, nous pourrons encore ſauver quelques vivres, & peut-être trouverons-nous une bouſſole pour nous

nous aider à découvrir les terres. Outre les autres choſes qui nous manquoient, nous n'avions ni bouſſole, ni cartes, ni arbalête ; & même point ou très-peu de vivres, tant on s'étoit précipitamment retiré dans les chaloupes ; & l'on s'étoit éloigné du vaiſſeau avec encore plus de précipitation. On diſoit que le premier Pilote, nommé Jean Pieterſz. qui étoit de Hoorn, avoit ôté les bouſſoles de l'habitacle ; d'où l'on concluoit qu'il ſoupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le navire ; ce que toutes les précautions ne purent empêcher.

Pendant que j'étois fourré dans ce trou à l'arriére, le Commis fit prendre les rames, & fit nager, comme s'il eût été jour, & qu'il eût vû où l'on alloit, & comme eſpérant qu'au jour on découvriroit les terres. Mais il fut bien loin de ſon attente. Il vit qu'on étoit également éloigné des terres & du bris. On vint à l'arriére, au trou où j'étois, pour voir ſi j'étois mort, ou encore vivant. On me dit, Capitaine, qu'allons-nous devenir ? Nous ſommes éloignez du bris, & il ne ſe preſente aucune terre à nôtre veuë. Nous n'avons ni à boire ni à manger, ni arbalête, ni carte, ni bouſſole. Que ferons-nous.

Amis, leur dis-je, il falloit m'avoir cru hier au ſoir, quand je vous conſeillai fortement de demeurer auprès du bris ; car pendant que je flotois ſur l'eau, & que j'étois ſur le mât, la viande, le lard, le fromage, & les autres vivres étoient autour de moi, & venoient donner contre moi, juſqu'à m'incommoder beaucoup & à me mettre en danger. Cher Capitaine, me repondirent-ils, ſortez de là. Je ne le puis leur re-

repliquai-je, je suis tellement perclus & estropié que je ne puis me remuer. Si vous desirez que je sorte, il faut que vous m'aidiez.

Avec leur secours j'allai m'asseoir sur le pont où je vis l'équipage qui ramoit. Je demandai, Amis, quels vivres avez-vous? Ils me montrérent un peu de biscuit, peut-être jusqu'à sept ou huit livres: on le mit dans deux petits tonneaux, qui se trouvérent là tout vuides. Je leur dis, cessez de ramer, vous vous fatiguerez, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Que ferons-nous donc, dirent-ils? Je les exhortai à dépouiller leurs chemises, pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les paquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe: ils en tirérent un des cordons & l'aiant effilé & mis en étoupe, ils en refilérent un espèce de fil de carret, & du reste de la corde, qui étoit encore de plusieurs cordons, on en fit des écoutes & des coüets. La même chose se fit dans le canot. Par ce moien on parvint à joindre & à coudre toutes les chemises ensemble, & l'on en fit de petites voiles.

Après cela nous fimes la revuë de tous nos gens, & nous nous trouvâmes au nombre de quarante-six dans la chaloupe, & vingt-six dans le canot. Il y avoit dans la Chaloupe un capot bleu de matelot & un coussin. On me les céda, veu l'état où j'étois, l'un & l'autre m'étant très nécessaire à cause de mon dos, & des trous que j'avois à la tête. Le Chirurgien étoit avec nous, mais il n'avoit aucuns remèdes. Il eut recours à mâcher du biscuit qu'il mettoit sur mes plaies; & par ce petit secours, moiennant la grace de Dieu, je

vins

vins enfin à guérir. J'avois voulu donner ma chemiſe comme les autres ; mais perſonne n'avoit voulu le permettre ; & j'eus tout ſujet de me loüer des ſoins qu'on prit de moi.

Tout ce jour là nous nous laiſſâmes aller à la dérive, pendant qu'on travailloit à faire les voiles, qui ſe trouvant prêtes dès le ſoir, on envergua, & dès qu'on les eut hiſſées on les mit au vent. C'étoit le 20. de Novembre 1619. Nous nous laiſſâmes guider par le cours des étoiles, du lever & du coucher deſquelles nous étions fort bien inſtruits. Pendant la nuit les gens étoient tranſis de froid ; & le jour il faiſoit une chaleur inſuportable, parce-que nous avions le Soleil perpendiculairement ſur nos têtes.

Les 21. 22. & 23. du mois nous nous occupâmes à faire une arbalête, afin de pouvoir prendre hauteur. On traça un cadran ſur le couvert, & on prépara un bâton avec les croix. Theunis Sybrantſz, natif de Hoorn, menuiſier faiſeur de cofres de bord, avoit un compas, & quelque connoiſſance de la maniére dont il falloit marquer la fléche, ſi-bien que tous deux enſemble, nous parvînmes à faire une arbalête dont on pouvoit ſe ſervir.

Je gravai une carte marine dans la planche ; & j'y traçai l'iſle de Sumatra, celle de Java, & le détroit de la Sonde, qui eſt entre ces deux iſles. Le jour que le vaiſſeau ſauta, j'avois pris hauteur ſur le midi, & trouvé que nous étions par les cinq degrés & demi de latitude Sud, & que le pointage de la carte étoit à 90. lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'eſtime.

Nous gouvernions à 7. lieues au Sud, ou au-deſſus de l'entrée du détroit, afin que lors que nous

nous découvririons les terres, on pût mieux ſavoir quel cours il faudroit prendre. Ainſi donc nous naviguions en prenant hauteur avec l'arbalête, & faiſant l'eſtime par le compas.

Des 7. à 8. livres de biſcuit que nous avions, j'en réglai des rations pour chaque jour, & diſtribuai à chacun la ſienne pendant qu'il dura. Mais on en fut bientôt à bout, quoi-que chacun n'en eût par jour qu'un petit morceau pas plus gros que la moitié du doigt. D'ailleurs nous n'avions aucun bruvage. On amenoit les voiles, & on les étendoit d'un côté à l'autre de la chaloupe, pour recevoir l'eau on la raſſembloit le mieux qu'on pouvoit, pour la faire couler dans les deux petits tonneaux que nous avions; & lors-qu'ils étoient pleins, nous les mettions en réſerve, pour les jours qu'il ne pleuvoit point.

Je coupai un deſſus de ſoulier, & le courbai, & chacun venoit au tonneau prendre cette taſſe pleine, & la beuvoit, puis il s'en retournoit au poſte où il étoit auparavant.

Dans quelque diſette que l'on fût, tous les gens me diſoient Capitaine, pour vous, il faut que vous preniez tout ce qu'il vous faudra, car ce que vous prendrez ne paroîtra preſque rien ſur nous tous, & nous avons beſoin de vous conſerver. Quoi que je fuſſe bien aiſe de voir en eux cette déférence, je ne voulus pourtant rien prendre plus que les autres.

Nous naviguions ainſi de compagnie avec le canot: mais comme nôtre chaloupe faiſoit meilleure route que le canot, dans lequel même il n'y avoit perſonne qui entendît la navigation, lors-que le canot s'aprochoit de nous, & qu'on pouvoit ſe parler, ou que quelqu'un pou-

pouvoit paſſer à nôtre bord, ils nous prioient inſtamment de les recevoir dans la chaloupe, parce qu'ils craignoient de s'en écarter, ou d'en être ſéparez par quelque fortune de mer. C'étoit à quoi nos gens s'oppoſoient fortement, en s'écriant, Capitaine, ſi nous les recevons nous périrons tous: il ne ſeroit pas poſſible que la chaloupe pût naviguer, & il fallut que la choſe demeurât dans l'état où elle étoit.

Enfin nôtre miſére nonta bientôt à ſon comble. Le biſcuit finit, & l'on ne découvrit point les terres. Je faiſois tous mes efforts pour perſuader à nos gens que nous n'en pouvions être bien loin, afin de leur faire prendre patience, ce qui réuſſit d'abord; mais cela ne dura pas longtems. Ils commencérent à murmurer, & à ſe dire, Nôtre Capitaine en dira ce qu'il voudra, mais quoi qu'il nous aſſure que nous courons ſur les terres, nous pouvons bien avoir le cap à la mer.

Après avoir déja longtems jeûné, & qu'il ſembloit que le tems de mourir de faim étoit venu, Dieu permit qu'il vint des mouëttes qui voloient par-deſſus nôtre chaloupe d'une telle maniére qu'il ſembloit qu'elles cherchoient à ſe laiſſer prendre; car elles venoient juſqu'à la portée de nos mains, & nous les prenions tout aiſément. On les pluma, on les coupa par morceaux, & l'on en diſtribua un peu. Chacun mangea cette chair crue, & pour moi je puis dire que je la trouvai auſſi délicieuſe qu'aucun mets que j'euſſe jamais mangé. Le miel n'a jamais été plus doux à ma bouche, & il ne nous manquoit que d'en avoir davantage, car il n'y en avoit que pour nous entretenir la vie auſſi long tems qu'un ſi petit repas le pouvoit faire.

Ce-

Cependant nous n'avions encore la vuë d'aucune terre, & nos gens en étoient ſi conſternez, que le canot s'étant raproché de nous, & ceux qui y étoient nous conjurant encore de les prendre, on y conſentit, parce-qu'on voioit qu'on ne pouvoit éviter de mourir bientôt de faim & de ſoif, & l'on conclut que puis qu'il s'agiſſoit de mourir, il falloit donc mourir tous enſemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

Il y eut alors dans la Chaloupe trente rames, que nous arrangeâmes ſur les bancs en forme de couvert ou de pont. Il y eut auſſi une grande voile, une miſéne, un artimon, & une ſivadiére. La Chaloupe avoit tant de creux, qu'un homme pouvoit ſe tenir aſſis, ſous le couvert de rames. On partagea nôtre troupe en deux, dont une mitié ſe tenoit pendant un certain tems ſous le couvert, & l'autre deſſus; puis on ſe relevoit tour à tour. Nous étions là 72. perſonnes, qui nous jettions les uns aux autres des regards triſtes & deſolez, tels qu'on peut ſe le figurer de gens qui n'avoient ni à boire, ni à manger, qui n'avoient plus de pain, & qui ne voioient plus venir de mouëttes, ni de pluïe.

Mais lors-qu'on ne voioit plus de moiens de ſe conſerver la vie, il plut à la miſéricorde de Dieu de permettre qu'à l'impourveu on vît comme ſourdre de la mer un aſſez grand nombre de poiſſons volans, de la groſſeur des plus gros éperlans, qui volérent même dans la Chaloupe. Chacun ſe jetta deſſus pour en atraper. Enſuite on les diſtribua, & on les mangea auſſi tout cruds. Nous ne les trouvâmes pas moins bons que nous avions trouvé les mouëttes. Néanmoins ce ſecours ne pouvoit faire un grand

effet, quoi-que par la grace de Dieu perſonne n'en fût malade; ce qui nous parut étonnant, d'autant-plus qu'on commençoit à être forcé de boire de l'eau de la mer, quelques avertiſſemens que j'euſſe donné de s'en garder, aïant ſouvent répété à nos gens; Amis, gardez-vous de boire de l'eau ſalée; elle n'étanchera point vôtre ſoif, & elle vous cauſera un flux de ventre dont vous mourrez. Les uns tâchoient de mordre dans des boulets de pierriers & dans des balles de mouſquet; d'autres beuvoient l'eau même qu'ils rendoient. Je bus auſſi la mienne, tant que je la rendis ſans être corrompuë; car dans la ſuite elle le fut à ne pouvoir plus du tout être buë.

Ainſi le mal alloit toûjours en croiſſant, & l'on ſe voioit réduit comme au deſeſpoir, ou plutôt on commençoit à entrer dans un véritable deſeſpoir: car on commençoit à ſe regarder les uns les autres de travers, d'un air farouche, & comme étant prêts à s'entre-devorer, & à ſe repaître chacun de la chair de ſon compagnon. On parla même d'en venir juſqu'à cet excès, & de manger premiérement les jeunes garçons.

Cette propoſition me jetta dans un déplaiſir mortel. Mon courage & mon eſprit en furent abatus. Je me tournai du côté de Dieu, & lui adreſſai ma priére avec toute l'ardeur qu'il me fut poſſible; à ce qu'il lui plût de ne pas permettre qu'on exerçât une telle barbarie, & que nous ne fuſſions pas tentez au deſſus de nos forces, puis-que la foibleſſe humaine lui étoit ſi bien connuë, & qu'il ſavoit *dequoi ſont faits les hommes*. Encore une fois, je ne ſaurois bien exprimer ici en quel état je me trouvois alors, ſur tout

tout quand je vis que quelques-uns ſe diſpoſoient à l'éxécution, & à tuer ces jeunes gens.

J'intercédai pour eux de toute ma force, & dans les termes les plus touchans qu'il plut à Dieu de me ſuggérer. Amis, diſois-je, que voulez-vous faire? Une telle action ſeroit pleine d'horreur. Aiez vôtre recours à Dieu; il vous regardera d'un œil de compaſſion, & avec cette grande tentation où vous êtes, il vous donnera l'iſſuë; car certainement nous ne pouvons pas être loin des terres. Sur cela, je leur fis voir les pointages de chaque jour, & qu'elle avoit été la hauteur.

Ils me répondirent qu'il y avoit trop long-tems que je leur tenois le même langage, que je les flatois de la même eſpérance, ſans qu'ils en euſſent veu l'effet; qu'il y avoit toute aparence ou que je me trompois, ou que je les trompois, de-ſorte qu'ils paroiſſoient être fort mal-contens de moi. Néanmoins ils m'accordérent le tems de trois jours, au bout duquel, ſi nous ne découvrions pas les terres, rien ne les empêcheroit de faire ce qu'ils auroient réſolu. Cette horrible réſolution de gens véritablement pouſſez du deſeſpoir, acheva de me navrer le cœur. Je redoublai mes priéres à Dieu, & le conjurai de jetter ſur nous des regards de compaſſion, de nous conduire à terre, & d'empêcher que des actions ſi abominables ne fuſſent commiſes à ſes yeux.

Cependant le tems couloit, & l'extrémité étoit ſi terrible, qu'il n'y avoit plus moien qu'elle pût durer, ni aller plus loin. Helas! diſoit on, ſi nous étions à terre, au-moins pourrions-nous paître l'herbe comme les bêtes. Par là on peut juger de ce que la faim nous faiſoit ſoufrir. Je tâchois de conſoler les gens, avec

des termes les plus efficaces que je pouvois trouver, dans l'état où j'étois moi-même ; moi, dis-je qui n'avois pas moins de besoin qu'eux d'être consolé & fortifié dans une épreuve si grande & si extraordinaire. Je les exhortois pourtant toûjours à prendre courage ; à se confier en Dieu, & à s'attirer par ce moien sa bénédiction & son secours. Mais quoi-que tout ce que je disois fût véritable, & que je puisse me flater que je le disois avec foi, je sentois pourtant dans mon cœur que l'espérance y défailloit, & il démentoit tacitement la plupart des bonnes paroles que ma bouche prononçoit.

Enfin après avoir si longtems suporté nos miséres, & nous être entre-aidez à les suporter par les exhortations & par l'exemple, la force commença de nous manquer aussi-bien que le courage. La plupart ne pouvoient presque plus se lever du lieu où ils étoient assis, ni se tenir de bout. Le Commis Heyn Rol, étoit si abatu, qu'il ne pouvoit plus du tout se remuer. Ce qu'il y avoit de plus surprenant, est que non obstant l'affoiblissement que mes blessures devoient m'avoir causé, j'étois encore un des plus courageux, aïant la force d'aller d'un couvert de la Chaloupe à l'autre.

Nous naviguâmes ainsi, plus à la merci des flots & des vents, que par les régles de l'art, jusqu'au 2. de Décembre 1619. qui étoit le 13. jour depuis nôtre naufrage. L'air fut fort chargé ce jour-là ; il fit de la pluïe, & il y eut calme. On détacha les voiles des vergues ; on les étendit en travers sur le bâtiment ; on se traîna par-dessous ; & l'on fit ensorte, quoi-qu'avec beaucoup de peine, qu'on remplit d'eau les deux petits tonneaux. Comme on s'étoit sauvé

du

du navire avec précipitation, ſans pouvoir prendre de vêtemens, chacun étoit fort peu vêtu, d'autant-plus qu'on avoit donné ſes chemiſes pour faire des voiles. La plupart étoient preſque nuds, n'aiant qu'une culotte ou un calçon de toile ſur le corps. Cependant ils faiſoient autant d'efforts que leur foibleſſe le leur permettoit, pour ſe traîner ſous les voiles, & raſſembler l'eau qui couloit en partie ſur leur peau, & les glaçoit.

J'étois alors au timon, & ſelon l'eſtime je trouvois que nous devions être proche de terre. J'eſpérai que l'air s'éclairciroit pendant que je ſerois encore au gouvernail; mais il demeura toûjours embrumé & chargé. Cette conſtitution de l'air, & la pluïe qui tomboit, me rendirent tellement tranſi de froid, que je ne pus demeurer plus longtems à ce poſte. J'apellai un des Quartier-maîtres, & lui dis; Venez me relever, car je ne puis plus me tenir ici. Il vînt, & j'allai me fourrer entre les autres, pour me réchaufer.

A peine le Quartier-maître avoit-il tenu la barre du gouvernail. une heure entiére, que le tems affina, & il eut la vuë des terres. Tranſporté de joie il s'écria, Terre, Terre? Amis nous voici tout-proche des terres. C'étoit un plaiſir de voir tout le monde ſe lever, & regarder combien nous en pouvions être encore éloignez, & ſi nous ſerions bientôt en état de débarquer. On fit ſervir toutes les voiles; on courut droit ſur les terres, & l'on débarqua encore avant que le jour fût fini; dequoi Dieu qui avoit ſi favorablement écouté nos priéres, ſoit loüé, bénit & remercié à jamais: car ce matin-là nous avions fait tous en-

ſemble des priéres ferventes, & chanté deux pſeaumes, l'un avant les priéres, l'autre à la fin, y aiant eu pluſiéurs livres de pſeaumes conſervez parmi nous. D'abord j'avois preſque toûjours fait la fonction de Lecteur; mais lors-que les gens du canot, parmi leſquels le Lecteur étoit, eurent paſſé dans la chaloupe, il reprit ſes éxercices.

Lors-que nous fûmes proche du rivage, nous trouvâmes que la mer briſoit ſi fort que nous n'oſions nous haſarder à traverſer les lames. C'étoit une iſle, & le long de ſa côte interne il y avoit un petit golfe où nous parvînes enfin. Là nous jettâmes le grapin à la mer, & comme nous en avions encore un autre petit, il nous ſervit à nous amarrer à terre, ſi-bien que nous étions mouillez en croupiére.

Chacun alors ſe hâta de ſauter ſur le rivage, & d'aller dans les bois & par-tout ailleurs, chercher quelque choſe à manger. Dès que je fus deſcendu, je me jettai à genoux; de joie je baiſai la terre, & je rendis graces à Dieu des effets de ſa miſéricorde, laquelle il venoit de déploier ſi ſenſiblement ſur nous, en nous donnant cette iſſuë dans nos tentations: car c'étoit là le dernier des trois jours de delai qui avoient été pris pour tuer les jeunes garçons, & les manger. Et par-là il eſt aiſé de connoître que c'eſt ce bon Dieu, qui eſt le grand & le meilleur Pilote; & qui ſait, quand il lui plaît, & dans le tems qu'il a déterminé, conduire au port, & faire trouver les terres à ceux qui les cherchent vainement par leur propre induſtrie.

Il y avoit dans cette iſle des noix de cocos; mais

mais on n'y put trouver d'eau douce. Il fallut donc ſe paſſer de la liqueur que rendent les plus nouvelles & les plus tendres de ces noix. Nous mangions les plus vieilles, dont le noiau interne étoit plus dur. Cette liqueur étoit un bon bruvage. Mais nous mangeâmes trop, & dès le jour même nous en fûmes tous malades. Nous ſentîmes des douleurs & des tranchées terribles: il nous ſembloit que nous allions crever, & que nôtre corps & nos entrailles ſe ſéparoient. Nous nous mîmes dans le ſable, proche les uns des autres, & c'étoit à qui ſe plaindroit le plus. Mais bientôt après on eut de grandes évacuations, & par là les douleurs ceſſérent, ſi-bien que le lendemain chacun ſe revit en bonne ſanté.

On fit tout le tour del'iſle, ſans trouver aucune trace qui fît connoître qu'il y eût des hommes alors, quoi-qu'il y eût des marques qu'il y en avoit eu. Il n'y avoit rien qui fût bon à manger que les noix de cocos. Nos gens dirent qu'ils avoient veu un ſerpent qui avoit bien une braſſe d'épaiſſeur. Pour moi, je ne le vis pas.

Cette iſle gît à 14. ou 15. lieuës de Sumatra. Nous fîmes proviſion d'autant de noix de cocos, vieilles & nouvelles, que nôtre chaloupe en put contenir. Sur le ſoir nous levâmes nos grapins. & nous Gouvernâmes ſur l'iſle de Sumatra, dont nous eûmes la veuë dès le lendemain. Nous la côtoiâmes avec un vent arriére, gouvernant à l'Eſt, juſques à-ce que nous eûmes conſommé nos noix de cocos. Alors nos gens voulurent deſcendre encore à terre. Pour cet éfet aïant raſé la côte, le long des briſans, nous ne vîmes aucun moien de les

traverſer, tant ils étoient impétueux.

Il fut réſolu que 4. ou 5. des meilleurs nageurs, tâcheroient de paſſer à la nage, & qu'enſuite ils marcheroient le long du rivage, pour voir s'ils n'apercevroient point quelque ouverture par où la chaloupe pût paſſer. Ce deſſein fut éxécuté: ils alloient le long de la côte, & nous naviguions doucement par leur travers, le plus près qu'il étoit poſſible. Enfin aïant trouvé une riviére, ils tirérent leurs calçons, & firent des ſignaux pour nous attirer de ce côté-là.

Auſſi-tôt, nous y mîmes le cap; mais en approchant, nous rencontrâmes un banc, droit devant l'embouchure, contre lequel la mer briſoit encore plus violemment qu'ailleurs. Je dis, Amis, je ne ſuis pas d'avis qu'on ſe hazarde ici, ſi ce n'eſt d'un conſentement Général; car ſi la chaloupe vient à ſe renverſer, ainſi qu'il y a beaucoup d'aparence, je ne veux pas qu'on m'en donne le blâme. Je les fis donc mettre de rang, & demandai à chacun quel étoit ſon ſentiment. Ils déclarérent qu'ils ſouhaitoient qu'on tentât le paſſage. Je repliquai, Hé bien: il faut donc que je m'expoſe comme vous, puis-que vous le voulez.

Je donnai ordre qu'à chaque côté de l'arriére on tint une rame parée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail, pour gouverner droit à couper la lame, & de cette ſorte nous naviguâmes debout à elle. Le premier coup de mer aiant rempli d'eau la moitié de la chaloupe, je criai, Amis, il faut puiſer vîte; ce qu'ils firent le mieux qu'ils purent avec leurs chapeaux, leurs ſouliers, & les deux petits tonneaux qu'on avoit, de-ſorte

qu'ils

qu'ils vuidérent preſque la chaloupe. Le ſecond coup de mer vint incontinent, & remplit-à-peu-près juſqu'aux bancs la chaloupe qui ne put preſque plus gouverner, ni ſe maintenir, & qui ſembloit aller enfoncer. Je criai, Amis, tenez la chaloupe droite & en équilibre, & redoublez vos efforts à puiſer, ou-bien nous allons tous périr.

Nous continuïons à naviguer de bout à la lame, & l'on puiſoit avec toute l'ardeur qu'il étoit poſſible, quand le troiſiéme coup de mer vint. La lame fut courte, ce qui empêcha qu'elle ne nous jettât beaucoup d'eau. La marée commença auſſi alors à refouler, ce qui nous aida, par la grace de Dieu, à traverſer ces furieux briſans. Après cela nous goûtâmes l'eau, & des que nous fûmes un peu avancez nous la trouvâmes douce; ce qui ne fut pas pour nous un médiocre ſujet de joie. Nous abordâmes au côté droit de la riviére, où nous trouvâmes le rivage tout couvert de belles herbes, & à la tête de quelques-unes il y avoit de petites fèves, à peu près telles qu'on en voit en quelques endroits de la Hollande. Chacun les cherchoit avec empreſſement pour en manger; & je fis comme les autres, en diſant, il eſt bien juſte que j'en aïe auſſi ma part.

Quelques-uns de nos gens étant allez au-delà d'une pointe, de terre qui étoit devant nous, & y aïant trouvé du feu & du tabac, ce fut un nouveau ſujet de réjoüiſſance. Il y avoit de l'aparence qu'il étoit là venu des gens qui y avoient fait ce feu, & qui aïant fumé auprès, y avoient laiſſé ce tabac par oubli, ou exprès. Nous avions dans nôtre chaloupe deux haches, dont nous nous ſervîmes pour abbattre des ar-

bres & en couper les branches, avec quoi nous fimes du feu en cinq ou ſix endroits ; & nos gens diviſez en petites troupes de dix ou douze, allérent s'aſſeoir autour, & fumer le tabac qu'on avoit heureuſement trouvé.

Sur le ſoir nous fimes nos feux beaucoup plus gros encore, & nous poſâmes trois ſentinelles, de-crainte des habitans du païs, d'autant plus que la Lune étoit au déclin. Pendant toute cette nuit-là, les fèves que nous avions mangées, nous cauſérent autant de tranchées & de douleurs que nous en avoient cauſé les noix de cocos: il n'y eut preſque perſonne qui cette fois ne crût en mourir. Au fort de ce mal, voici les habitans du païs qui viennent, croiant nous ſurprendre & nous maſſacrer tous, ainſi que je le dirai plus amplement ci-après. Nos ſentinelles bien aviſées vinrent nous en avertir, en nous diſant ; Amis, que ferons nous ? On vient pour nous ataquer.

Nous n'avions point d'autres armes que nos deux haches & une épée toute roüillée, & avec cela nous étions ſi malades, qu'à peine pouvions nous nous remuer. Cependant cet avis nous ranima. Nous ne pûmes nous réſoudre à nous laiſſer tuer, ſans faire au moins quelques efforts pour nous défendre. Nous prîmes des tiſons ardens dans nos mains, & courûmes vers nos ennemis pendant le plus obſcur de la nuit. Les étincelles voloient en l'air de tous côtés, & l'obſcurité en rendoit le ſpectacle tout à-fait afreux. D'ailleurs les ennemis ne ſavoient pas ſi nous avions des armes, de-ſorte qu'ils prirent la fuite, & ſe retirérent derriére un bois. Pour nous, nous retournâmes auprès de nos feux, où nos gens paſſérent la nuit en inquiétudes, en crain-

craintes & en douleurs. Mais le Commis & moi, nous allâmes nous remettre dans la chaloupe, ne jugeant pas qu'il y eût aſſez de ſeureté pour nous à demeurer à terre.

Le lendemain, à ſoleil levant, trois des inſulaires ſortirent du bois, & vinrent ſur le rivage. Nous envoiâmes vers eux trois de nos gens, qui ſavoient un peu de Malais, aiant été autrefois aux Indes Orientales, où ils l'avoient apris. Les inſulaires leur demandérent de quelle nation ils étoient? Ils répondirent; Nous ſommes Hollandois, & nous avons perdu nôtre navire par le feu qui l'a fait ſauter. Nous avons debarqué ici pour avoir de vous quelques rafraîchiſſemens par troc, ſi vous en avez à nous donner. Nous avons, dirent-ils, des poules & du ris, & c'étoit dequoi nous avions grand beſoin.

En diſcourant ainſi enſemble, ils vinrent aſſez proche de la chaloupe. Les inſulaires demandérent ſi nous avions des armes? On leur repondit que nous en avions aſſez, & que nous ne manquions ni de mouſquets, ni de poudre; ni de balles. J'avoit fait étendre les voiles en travers ſur la chaloupe, afin qu'ils ne puſſent voir ce qui y étoit. Ils nous aportérent du ris tout cuit, & quelques poules. Nous cherchâmes ce que nous pouvions avoir d'argent, & chacun aiant tiré ce qu'il en avoit, quelques-uns juſqu'à ſix, ou huit, ou douze reales de huit, nous fimes environ quatre-vingts réales, & nous en paiâmes les poules & le ris.

Je leur dis alors; Allons, Amis, aſſéyons nous, & nous raſſaſſions d'abord, puis que nous avons dequoi, & puis nous aviſerons au reſte. Quand le repas fut fini, nous mîmes en

déliberation ce que nous avions à faire, afin de nous pourvoir, autant qu'il seroit possible, de ce qui nous étoit nécessaire. Comme nous ne nous reconnoissions pas fort bien, nous demandâmes aux insulaires comment se nommoit le païs où nous étions; mais nous ne pouvions pas bien nous entendre de part & d'autre, ni distinguer de nôtre part, s'ils disoient que c'étoit Sumatra. Cependant nous le crumes ainsi; car ils montroient de la main que Java étoit au-dessous. Nous entendimes fort bien qu'ils nommoient Jean Coen ou Coun, & qu'ils disoient que c'étoit nôtre Général à Java; ce qui étoit véritable. Car c'étoit alors Jean Pieterſz Coen de Hoorn qui étoit le Général des Hollandois.

Ainsi nous nous reconnumes, & nous tinmes pour certain que nous étions au vent de Java. Par ce moien nous fumes tout consolez; car n'ajant point de bousſole, nous hésitions toûjours, & étions toûjours en doute, dans les manœuvres que nous faisions; mais nous nous trouvâmes en ce moment dans un état plus tranquille. Il ne nous manquoit plus que des vivres pour achever de nous tranquiliſer. Pour en avoir, il fut résolu que je m'embarquerois avec quatre de nos gens dans une petite pirogue qui étoit là; que nous porterions le reste de nôtre argent que nous avions rassemblé; que nous remonterions la riviére jusqu'à un village qui étoit sur le bord, assez loin de nous, & que nous tâcherions d'acheter autant de vivres que nous en pourrions paier, ou qu'on nous en voudroit vendre.

La choſe aiant été éxécutée, nous achetâmes du ris & des poules & nous les envoiâmes au Commis, lui recommandant d'en distribuer à cha-

chacun ſa part, afin que perſonne n'eût lieu de ſe plaindre. Après cela nous fîmes auſſi cuire pour nous cinq, dans le village, 2 ou 3 poules & du ris, dont nous fîmes un excellent repas. Il y avoit auſſi de ce bruvage qu'on tire des arbres, & qui eſt ſi fort, qu'il peut aiſément enivrer. Nous le trouvâmes très bon, & ſur la fin du repas on en but à la ronde. Pendant que nous mangions les habitans du village étoient aſſis autour de nous, & nous regardoient comme avec avidité, & conduiſoient de leurs regards les morceaux juſques dans nôtre bouche, comme s'ils euſſent voulu les devorer, au moins des yeux.

Après le repas, j'achetai un buffle, cinq reales & demie, & le paiai. Mais nous ne pouvions le prendre ni l'emmener, tant il étoit ſauvage. Nous y conſumâmes beaucoup de tems, & parce-qu'il étoit déja tard, je voulois que nous retournaſſions à la chaloupe, & que nous remiſſions au lendemain à prendre le buffle; ce que j'eſperois bien que nous pourrions faire alors. Mes camarades me priérent de leur permettre de demeurer cette nuit là dans le village; ſous prétexte que de nuit, ils prendroient plus aiſément le buffle, lors qu'il ſe ſeroit couché. Je ne fus pas de cet avis, & je tâchai de les detourner de leur deſſein. Néanmoins ſur leurs inſtantes priéres j'y conſentis, & pris congé d'eux, leur ſouhaitant la bonne nuit.

Lors-que je fus ſur le bord de la riviére, où étoit la pirogue, j'y trouvai beaucoup de gens qui paroiſſoient ſe conteſter. Il ſembloit que les uns vouloient qu'on me laiſſât aller, & que les autres s'y opoſoient. J'en pris 1 ou 2 par le bras, & les pouſſai vers la pirogue, pour les fai-

faire entrer & m'emmener, tout-de-même que si j'euſſe pû être leur maître, au-lieu qu'il s'en falloit beaucoup que je puſſe alors me regarder ſeulement comme leur valet, puis qu'eux mêmes étoient maîtres de ma vie. Ils jettoient des regards auſſi farouches que s'ils euſſent été des lutins. Cependant ils ſe laiſſérent perſuader, ou maîtriſer, & il en entra 2 avec moi dans la barque.

L'un d'entre eux alla s'aſſeoir à l'arriére, & l'autre à l'avant, chacun avec une petite pangaie à la main; & ils ſe prirent à ramer. Ils avoient chacun un Cris, ou poignard, ſur le côté. A-peine avions-nous un peu navigué, que celui qui étoit à l'arriére, vint à moi, au milieu de la pirogue où j'étois, & fit des ſignes pour me marquer, qu'il vouloit de l'argent. Je mis la main dans ma poche, & en aiant-tiré une petite piéce de monnoie, je la lui donnai. En la conſidérant, il demeuroit comme en ſuſpens ſur ce qu'il devoit faire. Enfin il l'envelopa dans un coin d'un morceau de toile qu'il avoit autour de ſa ceinture.

Celui qui étoit à la proüe voiant le ſuccès de la demarche de ſon camarade, vint auſſi à moi, & me fit des ſignes pareils à ceux que l'autre avoit faits. Je tirai encore une autre pareille piéce de monnoie & la lui donnai. Il fit le même manége que l'autre avoit fait: il la conſidéra attentivement des deux côtés; mais il parut encore plus incertain s'il la devoit prendre, ou s'il viendroit m'ataquer; ce qu'ils auroient pû faire très aiſément, puis-que je n'avois point d'armes, & qu'ils avoient des poignards. J'étois donc là comme une brebis entre deux loups, tranſi de fraïeur, & ſans défénce: Dieu ſait comment le cœur me battoit. Ce-

Cependant nous descendions toûjours, & d'autant plus vîte que c'étoit par le reflux qui se trouvoit alors bien fort. A la moitié du chemin pour parvenir jusqu'à la chaloupe, ils commencérent à se parler avec beaucoup de véhémence, & ensuite à faire rage. Toutes leurs postures faisoient connoître qu'ils avoient dessein de me massacrer. J'en fus tellement alarmé, que j'en tremblai. J'élevai mon cœur à Dieu, & lui demandai grace & secours & qu'il me donnât la conduite qui m'étoit nécessaire dans un danger si pressant. En même tems il me sembla que j'entendis intérieurement une voix qui me dît de chanter. Je le fis, dans quelque transissement de peur que je me trouvasse. Je chantai de toute ma force, tant que les bois & les bords de la riviére en retentissoient; car l'une & l'autre rive étoit toute couverte de bois.

Lors qu'ils m'entendirent chanter, ils se prirent à rire de tout leur cœur, ouvrant la bouche si grande qu'on voioit jusqu'au milieu de leur gosier; & à leur mine on pouvoit connoître qu'ils regardoient cela comme une marque que je n'avois ni mauvais soupçon, ni fraïeur. Ils se trompoient pourtant bien fort: il se passoit dans mon esprit toute autre chose qu'ils ne s'imaginoient, au-moins selon l'apparence. J'éprouvai alors par une très certaine expérience, qu'un homme est capable de chanter par fraïeur. Pendant que je chantois, la barque avancoit tellement que je commençai à voir nôtre chaloupe. Je me levai debout alors, & je fis des signaux à nos gens qui étoient auprès. Ils les aperçurent, & ils accoururent promtement vers nous au bord de la riviére. En les voiant si près je me tournai vers mes deux rameurs,

meurs, & leur marquai par des signes qu'il falloit aborder, & qu'il falloit qu'ils se missent tous deux à la proue, pensant qu'au-moins l'un des deux ne pourroit venir me tuer par derriére; la chose se fit, & j'allai enfin rejoindre nos gens.

Lors-que j'eus échapé ce danger, & que je fus en quelque sureté auprès de mes camarades, les deux insulaires demandérent où nos gens couchoient. On leur dit que c'étoit sous les tentes qu'ils voioient, car nous avions fait de petites tentes de branches & de feuilles d'arbres, sous lesquelles on entroit en rampant, & l'on s'y couchoit. Ils demandérent encore où c'étoit que le Commis & moi couchions? On repondit que nous couchions dans la chaloupe sous les voiles. Après cela, ils rentrérent dans la pirogue, & s'en retournérent.

Je fis le recit au Commis & aux autres, de ce qui s'étoit passé à nôtre voiage, de l'achapt que nous avions fait d'un buffle, que nous n'avions pu amener le soir; & des instances que mes 4 camarades m'avoient faites pour les laisser là, afin qu'ils pussent l'amener le lendemain; à quoi je n'avois consenti qu'avec assez de peine & que sur la promesse qu'ils m'avoient faite de revenir à nous de bon matin, & d'amener le buffle. Après cela nous allâmes nous reposer, & nous dormimes fort bien, ne nous étant réveillez qu'assez longtems après soleil levé. Nous fûmes alors surpris de ne voir point revenir nos hommes, & nous commençâmes à soupçonner qu'il leur étoit arrivé quelque accident.

Quelques momens après nous vîmes venir deux insulaires, qui chassoient une bête devant eux. Lors qu'ils furent arrivez & que j'eus vû le buf-

fle,

ſle, je leur dis que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté & paié. Nôtre Maitre-Valet les entendoit à demi, & ſe faiſoit entendre de-même. Il leur demanda pourquoi ils n'avoient pas amené le même buffle qu'ils avoient vendu, & où étoient nos 4 camarades? Ils répondirent qu'il avoit été impoſſible d'amener l'autre, & que nos gens qui venoient après eux, en conduiſoient encore un ſecond. Cette réponſe nous aiant un peu mis en repos, je vis que le buffle ſautoit encore beaucoup, & qu'il étoit aſſez ſauvage, & je dis au Sergent, nommé guillaume van Galen; Prenez la hache & coupez les piés de cette bête, de-peurqu'elle ne s'enfuïe, car nous ne ſommes pas en état de ſuporter cette perte, ſi elle arrivoit. Le Sergent aiant obei & coupé les piés du buffle, il tomba à terre, & à l'inſtant les deux Noirs firent des cris & des hurlemens épouvantables.

A l'ouïe de ces cris, 2. ou 300. Noirs, qui étoient cachez dans le bois, en étant ſortis, coururent du côté de la chaloupe, pour nous en couper le paſſage, & enſuite nous maſſacrer tous. Trois de nos gens qui avoient fait un petit feu, un peu éloigné de celui auprès duquel étoit le gros de nôtre troupe, s'en étant aperçus aſſez à tems, accoururent pour nous en donner avis. Je ſortis du bois, & m'étant un peu avancé, j'en vis environ 40 qui ſortoient d'un autre côté du même bois, & qui venoient à nous. Je dis à nos gens; Tenez ferme, & n'aiez point de peur, ces gens-là ne nous feront point de mal: nôtre nombre eſt aſſez grand pour pouvoir nous deffendre d'eux.

Cependant nous en vîmes paroître une ſi grande quantité, qu'il ſembloit qu'il n'y auroit

roit point de fin à les voir éclorvre de ce bois. Ils étoient armez de boucliers & d'une sorte d'épée, & jettoient des regards furieux. Je connus alors qu'il y avoit lieu de craindre, & je m'écriai, Amis, courons vîte à nôtre chaloupe, car s'ils nous coupent le passage, il n'y aura plus aucune espérance de vie pour nous. Nous prîmes donc tous nôtre course vers la chaloupe, & ceux qui ne purent l'atteindre assez tôt, se jettérent dans l'eau, & s'y rendirent à la nage.

Les Noirs nous poursuivirent jusqu'à la chaloupe: ce qu'il y eut de fâcheux est que lors que nous y arrivâmes il n'y avoit rien de paré; de-sorte qu'il n'y avoit pas moien de s'éloigner du bord de la riviére avec autant de promptitude qu'il eût été nécessaire. Les voiles étoient étenduës en travers de l'un à l'autre côté du bâtiment, en forme de tenté, & lors que nous nous jettions dedans nos ennemis étoient déja à nos talons, & poussant leurs assagaies dans le corps de quelques-uns de nos gens, pendant qu'ils montoient, on voioit les boiaux de ces infortunez qui leur tomboient du corps.

Nous faisions tous nos efforts pour nous deffendre avec nos deux haches, & nôtre vieille épée roüillée ne nous étoit pas tout-à-fait inutile; car sur la poupe de nôtre chaloupe il y avoit un grand & puissant homme, qui étoit un boulanger, qui s'en aidoit encore avec assez de succès. Il y avoit sur le couvert de l'arriére un grapin, & il y en avoit un autre à la mer. J'allai auprès du mât, & criai au boulanger, coupe le cableau; mais il ne put le couper. Je courus à l'arriére, & aiant pris le cableau je le mis sur l'étambord, & dis au Boulanger;

Ha-

Haehe. Alors il le coupa aiſément. Nos gens qui étoient à l'avant prirent le cableau, & tirerent la chaloupe vers la mer. Les Noirs voulurent nous ſuivre dans l'eau; mais comme les bords étoient encore, ils perdirent fond tout auſſi-tôt, & furent contrains de nous abandonner.

Nous tâchâmes alors de recueillir le reſte de nos gens qui nageoient dans la riviére, & nous leur aidâmes à rentrer dans le bâtiment. Dès qu'ils y furent tous, Dieu fit ſouffler un vent forcé de terre, quoi que juſques alors nous euſſions eu un vent de mer. En y faiſant bien attention, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage ſenſible de la miſéricorde divine envers nous. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes tout d'une bordée hors des paſſes & juſqu'au large, repaſſant aiſément, & preſque ſans recevoir de coups de mer, le banc & les briſans qui nous avoient tant incommodez, & cauſé tant de péril en entrant. Les Noirs s'étoient imaginé que nous y ferions naufrage, & dans cette eſpérance ils étoient accourus à la derniére pointe du cap, pour nous y attendre, & nous y maſſacrer, mais la choſe n'étoit pas ainſi arrêtée dans le conſeil de Dieu. Le vent véhément qu'il fit lever, nous pouſſa vivement, & l'avant de nôtre chaloupe qui étoit fort haut, coupa les lames à proportion du ſecours que le vent lui fourniſſoit.

Lors-que nous fûmes hors de la paſſe, la tête du brave Boulanger qui s'étoit ſi bien deffendu à l'arriére de la chaloupe, nous parut toute violette. Il avoit été bleſſé au-deſſus du nombril, & l'arme qui lui avoit fait la plaie, étoit empoiſonnée; ce qui lui avoit auſſi rendu tout le

tour

tour de ſa plaie violet & bleu. Je lui coupai tout ce bleu tout autour, juſques au vif, pour empêcher que le venin ne gagnât plus avant; mais le mal que je lui fis ne ſervit de rien; il mourut bientôt à nos yeux, & nous le jettâmes à la mer. Nous fîmes alors la revuë de nos gens, & nous trouvâmes que nous avions perdu 16. hommes, ſavoir 11 qui avoient été tuez à terre, 4. au village où je les avois laiſſez & le Boulanger. Nous déplorâmes leur ſort, & regretâmes beaucoup leur perte; remerciant en même tems la Divine Providence qui nous avoit ſi miraculeuſement délivrez d'une mort aſſurée.

Pour moi, j'ai été très perſuadé que la demeure que firent mes 4. camarades dans le village, fut l'occaſion & la cauſe de mon ſalut, après Dieu: car s'ils euſſent voulu auſſi retourner dans le canot, les Noirs nous auroient aparemment dès lors aſſommez tous 5. Cette conjecture eſt d'autant-plus vraiſemblable, que lors que je fus prêt à m'y rembarquer, il parut qu'il y avoit une groſſe conteſtation entre eux, ainſi que je l'ai déja remarqué, & à leur air, ce ne pouvoit être que ſur mon ſujet, ſavoir, ſi l'on me laiſſeroit rembarquer, ou ſi l'on me tuëroit. Mais comme je leur fis entendre par ſignes, que je reviendrois le lendemain, avec toute le reſte de nos gens, il parut qu'ils s'appaiſoient, & qu'ils concluoient de ne me faire point de mal, & de me laiſſer aller, afin que je leur amenaſſe les autres; d'autant plus qu'ils pouvoient ne pas croire que nous leur vouluſſions laiſſer pour gages nos 4. camarades qui étoient reſtez, & qu'ils eſpéroient que nous voudrions, à quelque prix que ce fût les retour-

ner

ner querir. En effet cela pouvoit arriver : mais Dieu ne permit pas que les circonſtances nous y engageaſſent, quoi que ce fût une choſe pitoïable & affligeante, qu'il nous fallût ainſi abandonner ces quatre infortunez. Néanmoins il y avoit toute aparence que ce n'étoit pas les abandonner, & que c'étoit fait de leur vie.

Nous gouvernâmes vent arriére, en rangeant la côte. Il y avoit de reſte à nôtre bord huit poules, & un peu de ris ; proviſion bien modique pour 50. hommes que nous étions encore alors. Nous la diſtribuâmes, & en donnâmes à chacun ſa part. Quand elle fut conſumée, la plupart recommencérent à parler de débarquer de nouveau ; car on étoit toûjours affamé, & il ne ſe preſentoit rien en mer dont on pût ſe ſuſtenter, ou modérer ſa faim. Ainſi nous retournâmes à terre par une baie que nous découvrîmes.

Dès que nous fûmes debarquez, nous vîmes beaucoup de gens enſemble. Nous allâmes à eux, mais au-lieu de nous attendre, ils prirent la fuite ; de-ſorte que nous ne pûmes avoir de vivres. Au-moins trouvâmes-nous de l'eau douce ; dont chacun eut le plaiſir de boire autant qu'il voulut ; & l'on en remplit les deux petits tonneaux. On tournoia le long des rochers, ou l'on vit de petites huîtres & des guignettes ou petits limaçons de mer, dont chacun mangea, & en emplit ſes poches. J'avois acheté environ un plein chapeau de poivre, dans le lieu où nous avions été, & où nos camarades avoient été tuez. Il nous vint alors bien à point pour manger avec les huîtres, & pour aider à nos eſtomacs à les digérer.

Après cela nous nous rembarquâmes, & étant

tant sortis de la baie, nous prîmes un peu plus le large, pour pouvoir faire plus de chemin. Lors-que nous nous fûmes assez alarguez, le vent commença de forcer, & aussi-tôt il s'éleva une grosse tempête. Nous ferlâmes vîte toutes nos voiles, & les aiant amenées en travers sur la chaloupe, nous nous mîmes dessous, & nous nous laissâmes aller à la dérive, jusqu'environ 2. heures avant jour, que l'orage alla en diminuant. Ensuite le beau tems étant revenu, nous rehissâmes nos voiles. Mais le vent changea, & comme il nous devint contraire, nous nous alarguâmes du rivage.

Ce vent contraire qui nous chagrina, fut une effet d'une grace singuliére de Dieu envers nous: car si nous ne l'eussions eu contraire par la tempête, ou qu'il ne fût pas devenu contraire alors, nous aurions continué à ranger la côte, & aparemment nous n'aurions pû nous empêcher de débarquer encore proche d'une aiguade de Sumatra, qui est en cet endroit, & où nos gens ont coutume d'aller faire de l'eau. Nous y serions allez comme en toute seureté, & en païs de connoissance: mais nous aurions trouvé de cruels ennemis, les habitans s'étant déclarez contre les Hollandois, & étant pellement animez contre eux, que depuis peu ils en avoient massacré plusieurs qui étoient allez à l'aiguade.

Lors-que le jour fut venu nous nous eûmes la vuë de trois isles qui étoient devant nous. Il fut résolu que nous y débarquerions, quoi que nous crussions qu'elles n'étoient point habitées. Mais nous espérames y trouver quelque nourriture. Nous y relâchâmes dès ce même jour, & nous y eûmes de l'eau douce. Il y avoit de grands

grands roſeaux, auſſi gros que la jambe d'un homme. On les nomme Bamboue. Nous en coupâmes pluſieurs; & aiant pouſſé des bâtons dedans, nous en perçâmes les nœuds hormis celui du deſſous. Enſuite nous y verſâmes de l'eau, & y mîmes des bouchons au haut. Par ce moien nous portâmes une bonne proviſion d'eau douce dans nôtre chaloupe. Il y avoit encore des palmiers, qui à la cime étoient auſſi mous que la moëlle des roſeaux. Nous en coupâmes tout-de-même, & prîmes cette matiére molle de leur cime; pour nous ſervir de nourriture.

Nos gens parcoururent l'iſle, ſans trouver aucune autre choſe qui pût nous ſervir. Un jour, que je m'écartai de tout nôtre monde, étant au pié de la plus haute montagne qui fût dans l'iſle, j'y montai, & je regardai tout-autour, pour découvrir quelque voie de parvenir dans un des lieux où les Hollandois étoient établis: car il ſembloit que cette découverte devoit être mon affaire, & que pour cet effet on n'avoit les yeux que ſur moi; ce qui m'affligeoit autant que le mal même que je ſentois, & le danger où j'étois expoſé en commun avec les autres. Cependant comme je n'étois jamais allé aux Indes Orientales, que je n'avois aucun des inſtrumens néceſſaires pour les Pilotes, & que ſur-tout je n'avois point de bouſſole, je ne ſavois de quel côté me tourner.

Le parti que j'avois toûjours pris pendant cette navigation, avoit été de me jetter entre les bras de la Providence Divine, d'avoir mon recours à ſa bonté, & de m'abandonner avec confiance à ſes inſpirations; car j'avois été ſouvent à bout de toute ma prévoiance, & de mon

ex-

expérience : mais alors j'étois abſolument deſtitué de connoiſſance & de ſecours, ne pouvant m'imaginer d'iſſuë, pour ſortir de nos peines. Je me jettai donc là encore à genoux, & conjurai du plus intime de mon cœur, ce bon Dieu qui m'avoit gardé juſqu'alors; délivré de pluſieurs dangers de mort qui paroiſſoient inévitables; tenu ſous l'ombre de ſes aîles; retiré du milieu du feu & de l'eau, du milieu des troupes ſanguinaires & barbares des Indiens; fourni de la nourriture dans des tems, & dans des lieux où je me préparois à mourir de faim & de ſoif; je conjurai ce bon Dieu, par les entrailles de ſes miſericordes, de ſa tendreſſe paternelle, qu'il lui plût de me continuer ſa protection, & de ne me pas laiſſer périr, après tant & de ſi ſignalées délivrances. Je le ſuppliai qu'il lui plût d'ouvrir les yeux de mon entendement pour me faire apercevoir le droit chemin, capable de nous remener auprès de nos compatriotes. Je fis ma priére avec des ſoupirs & des gémiſſemens que je ne ſaurois exprimer. Seigneur, diſois-je, montre-nous toi-même le chemin. Sois mon guide & mon conducteur. Que ſi néanmoins ta Sageſſe ne juge pas à propos de nous laiſſer rejoindre les gens de nôtre nation; au moins veuille permettre qu'il y ait quelqu'un de nous qui ſe ſauve, & qui puiſſe leur faire la triſte hiſtoire de nôtre naufrage, & des miſéres à quoi nous avons été expoſez depuis.

Quand j'eus ainſi pouſſé ma très-humble priére vers le Ciel, je me levai pour deſcendre, & m'en retourner. Avant que de partir je jettai encore mes regards de tous côtés autour de la montagne. Je vis à la main droite qne les nuées chaſſoient de terre, & que c'étoit ce qui ren-

rendoit l'horiſon ſi fin. Auſſi-tôt je découvris deux hautes montagnes qui paroiſſoient comme bleuës. Je me ſouvins à l'heure même qu'étant à Hoorn, j'avois oui dire à Guillaume Corneliſz. Schouten, qui étoit allé deux ou trois fois aux Indes Orientales, qu'au cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroiſſoient bleuës. Or nous étions venus dans cette iſle où nous nous trouvions alors; en rangeant la côte de ſumatra, à la main gauche, & ces montagnes étoient à nôtre droite. Entre elles je voiois une ouverture ou un vuide, au travers duquel je ne découvrois point de terres; & je ſavois que le détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java.

Ces réflexions me faiſant eſpérer que nous étions dans le droit chemin, je deſcendis de la montagne où j'étois; & tout plein de joie j'allai annoncer au Commis que j'avois veu ces deux autres grandes montagnes. Lors-que je lui en fis le recit, les nuées avoient achevé de chaſſer, & elles ne paroiſſoient plus. Je lui dis auſſi ce que j'avois autrefois apris de la bouche de Schouten à Hoorn, & les conjectures que je fondois ſur tout cela, qui étoient que nous étions juſtement devant le détroit de la Sonde. Puis que vous êtes dans cette penſée, dit le Commis, il faut aſſembler nos gens, nous rembarquer & gouverner de ce côté-là; car vôtre eſtime & vos raiſonnemens me paroiſſent également bien fondez.

Dès-que nous eûmes fait cette déclaration a l'équipage, chacun s'empreſſa pour aporter de l'eau, des roſeaux, & des cimes de palmiers; & enſuite on leva le grapin. Le vent nous fut favorable; nous portâmes le cap droit au-milieu de l'ouverture d'entre les montagnes, gouver-

nant pendant la nuit par le cours des étoiles.

Sur le minuit nous vîmes du feu. On crut d'abord que c'étoit quelque vaiſſeau qui le portoit, & que ce devoit être une carraque. En nous en aprochant nous reconnûmes que c'étoit une petite iſle qui git dans le détroit de la Sonde, nommée l'iſle *Dwars in de weg*, l'iſle *qui traverſe le chemin*, & nous la dépaſſâmes. Un moment après, nous vîmes encore un autre feu, de l'autre côté de l'iſle c'eſt-à-dire à ſtribord. Nous la dépaſſâmes encore par là, & je m'imaginai par certaines marques, que c'étoit des pêcheurs qui y étoient.

Le lendemain, à la pointe du jour, il y eut calme. Nous étions alors ſur la côte interne de Java. Une ſentinelle aiant monté au haut du mât, & regardé par tout, s'écria je voi un gros de vaiſſeaux, & il en conta juſqu'à vingt-trois. La plupart de nos gens ſautérent alors de joie, & nous en fîmes tous preſque autant. On borda vîte les avirons, à cauſe du calme, & l'on nagea vers le lieu où étoient tous ces vaiſſeaux.

Ce fut une nouvelle bénédiction de Dieu ſur nous, de les rencontrer là; car nous ſerions allez en droiture à Bantam, & nous y aurions mal paſſé nôtre tems, parce que cette Cour étoit en guerre avec nôtre nation. Mais par une conduite particuliére de la Divine Providence, nous allâmes joindre nos compatriotes, & nous jetter entre les bras de nos amis.

Car tous ces vaiſſeaux étoient Hollandois, & c'étoit Frederic Houtman d'Alcmaar qui les commandoit. En ce moment là il étoit dans la galerie du ſien, d'où il nous contemploit avec ſes lunettes d'aproche, ſurpris de la nouveauté de nos voiles, & ne pouvant s'imaginer

ner ce que cela vouloit dire. Il envoia ſa chaloupe au-devant de nous, pour demander quelles gens nous étions. Lors-qu'elle fut proche, ceux qui la naviguoient nous reconnurent; car nous avions fait voiles de compagnie du Texel, & nous avions été écartez les uns des autres dans la mer d'Eſpagne, hors du canal.

Le Commis & moi paſſâmes dans leur chaloupe, & nous nous rendîmes au bord de Houtman, de qui le navire ſe nommoit *la Vierge de Dordrecht.* Ce Commandant nous aiant fait entrer dans ſa chambre, nous témoigna la joie qu'il avoit de nous revoir, & fit couvrir la table afin que nous mangeaſſions avec lui. Lors que je vis le pain & les autres vivres, le cœur me ſerra tellement, que les larmes me couloient ſur le viſage, & je ne pouvois manger. Le reſte de nos gens étant arrivé, & aiant paſſé à bord, fut tout à l'heure diſtribué ſur les vaiſſeaux.

A nôtre égard, le Commandant donna ordre à un yacht de nous mener à Batavia, & quand nous eûmes achevé de faire le recit de nos avantures, de nos miſéres, & de tous les périls à quoi nous avions été expoſez, nous nous embarquâmes dans le yacht, qui mît auſſi-tôt à la voile. Le lendemain matin nous terrîmes à Batavia. Les amis que nous avions ſur la flote, avoient eu la bonté de nous pourvoir de vêtemens, ſi-bien que nous étions aſſez en ordre lors que nous entrâmes dans la ville.

Nous allâmes nous preſenter devant l'Hotel, où le Géneral, nommé Jean Pieterſz Coen, faiſoit ſa réſidence. Nous priâmes les hallebardiers d'aller ſavoir ſi nous pouvions lui faire la revérence, & de dire que nous avions quelque choſe à lui communiquer.

Ils y allérent, & à leur retour nous fûmes introduits auprès de lui. Il n'avoit point encore ouï parler de nôtre venuë, mais quand nous nous fûmes fait connoître, il nous reçut bien. Il fallut alors s'expliquer au long. Je lui dis, Seigneur Général, nous partîmes en tel tems du Texel dans le navire nommé *la Nouvelle Hoorn.* En tel tems nous aprochâmes du détroit de la Sonde, étant venus juſqu'à telle hauteur. Là nous eumes le malheur que le feu prît à nôtre vaiſſeau, & qu'il ſauta. Enſuite je lui racontai en détail toutes les circonſtances; je lui marquai la maniére dont cet accident arriva, & en quel lieu ce fut; combien nous y perdîmes de gens; comment je ſautai auſſi avec le navire; comment par la grace de Dieu j'avois été préſervé de la mort, avec un ſeul jeune homme; & comment j'étois enfin venu en lieu de ſeureté.

Après avoir attentivement écouté ce recit le Général me dît; Que faire à cela? C'a été un grand malheur. Il s'enquit enſuite de pluſieurs autres circonſtances que nous n'avions pas touchées, & nous l'inſtruiſimes de tout. Il dît encore; Que faire à cela? C'a été un grand malheur. Enfin il dît à un de ſes Domeſtiques? Aporte la coupe d'or, & il y fit verſer du vin d'Eſpagne, diſant, Capitaine, je vous ſouhaite plus de bonheur. Je bois à vôtre ſanté. Vous avez pourtant encore eu un grand avantage, dont vous devez vous ſouvenir à jamais. C'eſt que vous vous êtes regardé pluſieurs fois comme mort, & que néanmoins il a plu au Dieu tout-puiſſant de vous rendre la vie. Demeurez ici; vous dînerez avec moi. J'ai deſſein de partir cette nuit pour me rendre devant Bantam,

tam, afin de pouvoir mieux donner mes ordres à nôtre armée. Pour vous vous demeurerez ici juſques à ce que je vous mande, ou que je ſois de retour. Enſuite il but auſſi à la ſanté du Commis.

Nous eûmes encore pluſieurs entretiens enſemble, puis il partit; & nous continuâmes à manger à ſa table pendant huit jours. Au bout de ce tems-là nous fûmes mandez pour nous rendre auprès de lui devant Bantam, à bord du même navire *la Vierge de Dordregt*, où nous avions déja été. Il me fit apeller le premier, & me dît, Capitaine Bontekou, vous pouvez par proviſion & juſqu'à nouvel ordre, paſſer ſur le vaiſſeau *Bergerboot*, pour y faire la fonction de Maître ou Capitaine, comme vous faiſiez; & je le remerciai très-humblement de cette faveur.

Deux ou trois jours après, il fit apeller le Commis Heyn-Roſ, & lui dit auſſi, Commis, vous pouvez par proviſion & juſqu'à nouvel ordre, aller éxercer vôtre fonction de Commis ſur le *Bergerboot*, comme vous faiſiez auparavant. Ainſi nous fûmes rejoints tous deux dans un même vaiſſeau, & nous y eûmes le même commandement que nous avions eu dans l'autre que nous avions monté enſemble.

Ce vaiſſeau étoit court: il portoit trente-deux piéces de canon, mais il ſembloit en être tout chargé & tout plein, parce qu'étant court ce qu'il y avoit de canon y faiſoit preſque deux bordées l'une ſur l'autre. Au commencement de l'an 1620. nous prîmes la route de Ternate. Nôtre bâtiment étoit chargé de viande, de lard, de ris, & de munitions de guerre, pour ravitailler & pourvoir les fortereſſes. Nous allâ-

mes trois de compagnie, ſavoir le *Neptune*, *l'Etoile du matin*, & le *Berger-boot* que nous montions. En paſſant nous relâchâmes à Greſſe ou Greſſic. Le premier Commis qui étoit là, ſe nommoit Wolter Hudden, & étoit originaire de Riga en Livonie. Il fit embarquer dans nos vaiſſeaux quantité de vaches, de poules, d'oies, d'arac, & de ſucre brun. La nourriture qu'on donna pour ces bêtes, fut du ris en coſſe, tel qu'il avoit été coupé dans les champs, ce qui s'apelle du *Padie*.

Lors que nous eûmes remis à la voile nous rangeâmes la côte, juſqu'au delà du détroit de Baley ou Baly, pour aller juſqu'à la hauteur de Solor, parce que la mouſſon étant paſſée, nous eſpérions parvenir encore par cette route à Amboine. Aiant gagné juſques devant la paſſe du havre de Solor, nous vîmes venir à nous Ramburg d'Enchuiſe, Commis du fort que nous avions en ce lieu-là, qui nous dit qu'il y avoit là auprès un village nommé Laritoque, dont les habitans faiſoient beaucoup de tort à nôtre commerce, & qu'on avoit une belle occaſion de ſe rendre maître de ce village, par le moien de nos trois vaiſſeaux.

Après avoir fait les réflexions néceſſaires ſur cette propoſition, nous allâmes à ce village, avec quelques carracorres & beaucoup d'autres petits batimens du païs, qui nous accompagnérent, non pour nous rendre ſervice, mais afin de voir ce qui ſe paſſeroit. Dès que nous fûmes établis ſur nos amarres, nous canonnâmes ce village & le petit fort qui y étoit, qui de ſon côté ne demeura pas en reſte. Nonobſtant le feu qu'il faiſoit, on ne laiſſa pas de débarquer. Les gens du lieu firent auſſi-tôt deux ou trois for-

ſorties, & nous repouſſérent ſi vigoureuſement, qu'ils nous tuérent 24. ou 25. hommes, & en bleſſérent un grand nombre.

Il fallut donc prendre le parti de ſe retirer. Nous allâmes faire de l'eau, & nous étant ſéparez du Commis Ramburg, qui étoit fort conſterné, nous courûmes au Nord-eſt, pour paſſer au vent de l'iſle de Batamboer ou Batambour, dont nous eûmes bien-tôt la veuë. Nous la laiſſâmes à babord, & portâmes le Cap au Nord-eſt-quart de Nord, pour gagner les iſles de Boere ou Boure & Blau, qui nous demeurérent auſſi à babord. Enſuite nous mîmes le Cap ſur Amboine, où la force des courans nous empêcha de terrir. Cette dérive nous obligea de faire le tour; & aïant paſſé entre deux petites iſles, nous entrâmes dans un Golfe nommé Hiero de Cambelle. De Hiero, qui eſt ſur ce Golfe, & où il croît beaucoup de clou de girofle, on peut aller à cheval en peu de tems à Amboine.

Quand nous y fûmes arrivez, nous y trouvâmes trois Gouverneurs, qui étoient Houtman d'Alcmaar, 't Lam de Hoorn, & Speult. Het Lam faiſoit ſa réſidence à Maleïe, Speult au fort d'Amboine, & Houtman étoit deſtiné pour venir avec nous à Batſian. Nous l'y menâmes, & après y avoir ſéjourné 4. ou 5. jours; nous prîmes congé de lui. Le Sous-commis du fort, de qui le tems étoit expiré, vint s'embarquer avec nous; & nôtre Commis Heyn Rol eut ſa place.

Enſuite nous viſitâmes toutes les autres iſles Moluques, & les pourvûmes de viande, de lard, de ris, d'huile, de vinaigre, & d'autres munitions. Nous demeurâmes près de 3. ſemaines

à Maleïe dont 't Lam étoit le Gouverneur. De-là nous retournâmes à Batſian, où étoit nôtre Commis Heyn Rol, qui avoit eu le Gouvernement du fort. Il nous donna près de 100. laſtes de clou de girofle. Ce fut alors, que nous nous ſéparâmes l'un de l'autre, ſans avoir beaucoup d'eſpérance de nous plus revoir. Nos adieux ne ſe firent pas ſans triſteſſe & ſans répandre des larmes, ſur tout par le ſouvenir qui ſe renouvella en nous de toutes les miſeres que nous avions ſoufertes enſemble. Depuis ce tems-là je ne l'ai point reveu; mais j'apris quelque tems après qu'il étoit mort à Maleïe, & qu'il y avoit été enterré.

Nous paſſâmes par Boggeneres, ou le détroit de Boton, & par le travers de Boton, afin de parer les bas-fonds, & de nous mettre au vent d'eux, pour aller à la petite Java, & la côtoier, afin de nous rendre à Greſſe. Le Gouverneur Houtman étoit à nôtre bord. Nous chargeâmes à Greſſe autant de vaches & de poules que nôtre bâtiment en pût contenir; ce qui monta juſqu'à 90 vaches & 1600 poules, outre quelques oïes & quelques canards. On nous donna auſſi du padie pour la nourriture de toutes ces bêtes. On avoit pour une réale de huit 16 poules.

Après avoir pris congé du Commis Wolter Hudden, nous fîmes route vers Java, en côtoïant Lapana, où n'aiant point relâché nous allâmes en droiture à Batavia. La nous rendîmes compte de nôtre voiage au Seigneur Général Coen, & nous déchargeâmes nôtre vaiſſeau. Auſſitôt je reçus ordre j'aller avec le même bâtiment à jambai, pour en ramener un vaiſſeau qui étoit chargé de poivre. En paſſant nous relâchâmes à Patibam & enſuite nous amenâmes le vaiſſeau chargé de poivre à Batavia. Je

Je fus alors commandé pour aller aux iſles qui ſont entre Bantam & Batavia, & y prendre de la Pierre qu'on y trouve dans le fond de la mer. On me donna 40 Laſcarins gens qui plongent avec beaucoup d'adreſſe, & vont lier la pierre dans le fond de l'eau, puis on la tire dans les chaloupes. C'étoient de grandes pierres qu'on tailloit en quarré à Batavia & l'on en faiſoit les puits du fort. Elles ſont fort blanches, & plus blanches que la pierre dure dont on ſe ſert en Hollande. Le fort en eſt preſque tout conſtruit, au-moins en eſt-il bâti tout entier depuis le fond de l'eau juſqu'au-deſſus de la ſurface, ce qui fait un très-bel objet. Nous fîmes trois tours pour aller querir des pierres.

Le navire *Groningue*, qui venoit de Hollande, territ alors à Batavia. Il étoit monté par le Capitaine Tobie Embden, & par le Sr. van Neck en qualité de Commis. Celui ci avoit été *Schout* ou Baillif au Texel. Comme ces deux Officiers ne s'étoient pas bien accordez ſur la route, le Général Coen & ſon Conſeil les firent paſſer ſur le *Bergerboot*, & je fus envoié ſur le *Groningue* pour y commander avec un Sous-commis nommé Jean Klaaſz. d'Amſterdam. Ce ne fut pas un mauvais Change pour moi; car dans le *Bergerboot*, il n'y avoit rien à frire, comme l'on dit: tout y manquoit. Mais le *Groningue* nouvellement venu de Hollande, étoit bien pourvû de toutes choſes.

L'ordre que je reçus, fut d'aller à Jambai, querir encore du poivre; & j'avois chargé deux coffres d'argent. En paſſant je devois relâcher à Parimbam. J'y trouvai un Commis d'Alcmaar nommé Hoogland, à qui je laiſſai un des Coffres d'argent. Lors-que nous fûmes à

Jamby, je délivrai l'autre au Commis qui y étoit, & qui ſe nommoit Abraham van der Duſſen de Delft. Nous fîmes un long ſejour à cette rade. Enfin on nous amena nôtre cargaiſon, partie en de petits bâtimens, partie dans nôtre Chaloupe qui alloit tous les jours querir du poivre dans la riviére.

Un jour Sipke d'Enchuiſe, nôtre premier Pilote, remonta la riviére dans nôtre Chaloupe, & alla viſiter le Commis. Il trouva le yacht *Bruinvis* à l'ancre proche du Bourg. Le Patron de ce yacht ſe nommoit Jaep Martenſz de Hoorn. Il fut bien regalé à ſouper, & il but largement. Enſuite il alla ſe coucher ſur la dunette; mais il ne ſe releva pas. Comme il étoit dans ſa couverture toute rollée autour de ſon corps, il roula dans l'eau, & ſe noïa; ce qui m'affligea beaucoup.

Dès-que nous eûmes achevé de Charger, nous remîmes à la voile, & nous nous rendîmes à Batavia. Après y avoir déchargé, je fus renvoié encore deux fois aux petites iſles voiſines, pour en amener de la pierre; puis je retournai à Jamby Charger de nouveau du poivre, & dans ces petits voiages nous perdîmes Jean Claaſz nôtre Commis, qui mourut de maladie.

Dans tous ces voiages que je fis, tant en commandant le *Bergerboot* que le *Groningue*, je conſumai deux ans entiers. Alors il fut réſolu que j'irois, ſur le même vaiſſeau *Groningue*, à la Chine, en compagnie de ſept autres navires, tous enſemble commandez par Corneille Reyertz de Dergton; afin de tâcher de s'emparer de Macau, ou du-moins d'aller à Piſcadore & faire toutes les tentatives poſſibles pour établir le commerce de la Chine ainſi que la

choſe

choſe étoit exprimée au long dans les inſtructions imprimées, que le ſeigneur Général Coen nous mit entre les mains. Pour cet effet il avoit envoié ſes ordres en divers lieux, afin que les vaiſſeaux qui devoient compoſer nôtre armade, euſſent à ſe tenir prêts & nous joindre dans les endroits qui leur étoient marquez, lors-que nous y paſſerions. Entre-autres il en avoit écrit aux Manilles, au Commandant Guillaume Janſz, qui y étoit allé avec quelques Anglois, pour une certaine éxpédition; & il avoit ordre d'envoier quelques-uns de ſes vaiſſeaux ſe joindre encore aux nôtres.

Le 10 d'Avril, 1622. après avoir ſéjourné quelque tems à Batavia, nous mîmes à la mer, & prîmes nôtre cours vers le détroit de Belimbuam, ou Balembuan pour le traverſer. Le 11. nous eumes la vuë des terres de Sumatra; mais nous dérivâmes plus au ſud que nous ne l'aurions voulu; cequi nous fit croire que les courans venoient du détroit de la Sonde. Les 13. 14. & 15. nous eûmes des vents variables, & nous dépaſſâmes l'iſle de Lucipara ou Luſipara. Les 16. & 17. nous courûmes le long de l'iſle de Banca. Le 18. nous rencontrâmes le vaiſſeau *la Nouvelle Zélande*, qui venoit du Japon, & qui retournoit à Batavia, où il emmenoit deux yachts Portugais, que nos vaiſſeaux avoient pris devant Malacca.

Depuis le 19. juſqu'au 25. nous n'avançâmes guéres à la route, parce-que le plus ſouvent nous avions vent & marée contraires, de-ſorte qu'il falloit ſans ceſſe étaler le flot. Le 29. ſur le midi, nous nous trouvâmes à la bouque ſeptentrionale du détroit de Balimbam, l'iſle de Banca nous demeurant à une lieuë au Sud-

eſt. Nous courûmes au Nord ſur l'iſle de Polepon, & le 30. nous mouillâmes l'ancre à ſon bout qui eſt au Sud-eſt, ſur 22. braſſes, fond de ſable. C'eſt un haut païs.

Le 1. de Mai 1622. Nous allâmes jetter l'ancre au côté occidental de cette même iſle, ſur 19. braſſes, fond de bonne tenuë, par le travers de la baie de ſable qui eſt au Nord; parce qu'il y a là une bonne aiguade dans un bois, qui eſt dans un fond ou vallée. Du bout ſeptentrional de l'iſle Banca juſqu'à l'iſle Polepon, il y a 91. lieues, & il faut courir la bande du Nord.

Le même jour 1. de Mai, nous remîmes à la voile, & nous portâmes le cap au Nord-eſt, & au Nord-eſt quart de Nord, pour paſſer à l'Eſt de l'iſle de Linga. Le 2. nous courûmes 2. lieues d'une même bordée au Nord-eſt quart à l'Eſt. Sur le midi, le cap oriental de l'iſle de Linga nous demeura à quatre lieues au Sud-oueſt quart à l'Oüeſt. Le terrein en eſt fort élevé du côté ſeptentrional. De la côte occidentale de Polepon juſqu'à la côte orientale ou au cap de Linga, la route eſt au Nord-nord-eſt, ou un peu plus au Nord, & il y a 9. lieues: la profondeur eſt de 18. 19. &. 20. braſſes.

Le 3. l'iſle de Pouleponiang, ou Poelepon-jang, nous demeura à l'Oueſt & au Sud-oueſt.

Le 4. aiant pris hauteur, nous nous trouvâmes par un degré & 48. minutes de latitude Nord. Après midi nous eumes la veuë de l'iſle Lant, qui étoit Nord oueſt à nous, à 8. lieues ſelon l'eſtime. Le terrein en eſt aſſez élevé. Son aſpect eſt comme d'une haute montagne. La profondeur y eſt de 35. braſſes.

Le 6. l'iſle Poele ou Pulo Timon nous demeura 6. lieues à l'Oueſt. Nous prîmes nôtre cours

cours vers Pulo Candoor. Le 9. Il fut ordonné qu'il y auroit 3. vaiſſeaux qui ſe mettroient de l'avant, pour aller à Pulo Candoor, & ces 3. vaiſſeaux furent le nôtre qui étoit le *Groningue*, & *l'Ours Anglois*, avec le *S. Nicolas*. Le 18. au matin nous eûmes la veue de cette iſle qui étoit Nord-nord-eſt à nous, à la diſtance d'environ 9. lieues. Le païs eſt encore élevé, & il y a de petites iſles ſur la côte Sud-eſt de cette grande iſle. L'aiguade eſt à la côte, Sud-oüeſt. De l'iſle Pulo Timon, juſqu'à celle-ci la côte court au Nord-nord-eſt, ſuivant les cartes, & la profondeur dans le chenal eſt de 35. 40. 50. & 60. braſſes, fond vaſard. Mais quand on approche de Candoor, on ne trouve plus que 30. 25. & 20. braſſes, fond de ſable dur.

Sur le ſoir nous courûmes à l'Eſt, faiſant le tour de l'iſle tout-proche & le long de la côte, à la diſtance d'environ une demi-lieue de la plus orientale des petites iſles. La profondeur étoit de 18. & 20. braſſes: Enſuite nous fîmes route par le Nord-eſt vers la côte de Chambay. Le lendemain, ſur le ſoir on voioit encore Pulo Candoor de deſſus le grand mât de hune. Le 22. nous decouvrîmes Pulo Chambay, l'aſpect de ſa côte étant comme de pluſieurs iſles, à 7. ou 8. lieues en mer.

Le 24. nous revimes, par la hauteur des 10. degrés 15. minutes, nos autres vaiſſeaux, dont nous nous étions ſéparez. Nous étions alors à une lieue & demie de la côte, dont le terrein eſt bas, & le ſable du rivage eſt blanc: mais plus avant dans les terres le païs eſt haut & montueux. La profondeur, à une, 2. & 3. lieues de l'iſle de Lant, eſt de 17. 16. 15. &

14. braſſes, fond de ſable. Sur le ſoir nous mouillâmes l'ancre, tous de compagnie, ſur 15. braſſes, par le travers d'un cap, qui eſt par la hauteur des 10. degrés & trois quarts, qu'on nomme le cap de Cecer ou Cécir. Au Nord de ce cap il y a un grand golfe, le long duquel & au-delà, en raſant la côte, on voit par-tout des dunes, & le milieu du païs eſt haut. Depuis ce cap la côte court au Nord-eſt quart à l'Eſt.

Le 25. nous fûmes ſur la côte d'une petite iſle, nommée Pulo Cecir, qui eſt preſque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe, qui eſt entre les hautes terres ou rochers, comme une riviére. C'eſt là que les dunes finiſſent, & la côte y eſt très haute, auſſi-bien que la mer très profonde; puis qu'il y a 30. 40. & 50. braſſes.

Le 26. nous laiſſâmes tomber l'ancre à la Malle-baie, nommée par les habitans la baie de Panderan. Nôtre premier Pilote nommé Abraham Thyſſen de Fleſſingue, paſſa ſur le *S. Nicolas*, qui devoit aller aux Manilles, afin de voir s'il y trouveroit quelques vaiſſeaux de la flote du Commandant W. Janſſens, Là paroiſſent quantité de cocos ſur le rivage, qui ſont auprès des petites maiſons qu'on y voit. Le lendemain on envoia 4. vaiſſeaux du nombre deſquels étoit le Groningue que je montois, mouiller dans une autre baie, nommée Camperyn, qui eſt 6. lieues plus avant. Nous y trouvâmes ſuffiſamment de l'eau douce & du bois, avec abondance d'autres rafraîchiſſemens, & nous y achetâmes 17. vaches, & un grand nombre de poules: mais depuis qu'un de nos Indiens eut deſerré, & qu'il ſe fut jetté parmi les habitans, ils ne voulurent plus rien nous fournir.

Le

Le 4. de Juin, je m'embarquai dans la chaloupe, pour aller faire raport au gros de nôtre armade, de ce qui nous étoit arrivé, & j'y fus de retour le 6. pendant lequel tems le yacht *Sainte Croix* étoit venu nous joindre. Le lendemain nous mîmes à la voile, & nous joignîmes le yacht *le Coq*, qui avoit arrêté une jonque du Japon, puis nous nous rejoignîmes au gros de nôtre flote.

Le 20. aiant eu la veue de diverſes iſles ſur nôtre route, nous découvrîmes deux voiles tout proche de terre. Sur le ſoir nous joignîmes quelques-uns des vaiſſeux Anglois qui étoient à l'expedition des Manilles, & nous paſſâmes la nuit proche d'eux.

Le 22. nous parûmes devant Macau, & nous y jettâmes l'ancre ſur 4. braſſes, fond mou. Nous avions 15 voiles, tant navires que yachts, & dans ce nombre il y en avoit 2. Anglois. Nous fimes la revuë de nôtre monde, & on leur fit faire l'éxercice de guerre autour du mât; ce qui ſe pratiqua auſſi ſur tous les autres vaiſſeaux.

Le 23. les vaiſſeaux *Galias*, *l'Ours Anglois*, & le *Groningue* où je commandois, s'avancérent tout proche de la ville, & y jetterent l'ancre ſur 3 braſſes d'eau pendant l'ebe. Nous n'étions qu'à la portée d'un petit canon de la ville, & nous y en envoiâmes dès le ſoir même 3. volées. Durant la brune le *Galias* & le *Groningue* s'avancérent juſqu'à la portée du mouſquet, ſur 3 braſſes d'eau à demi-flot, fond mou. Il fut réſolu que nôtre Commis, nommé Boſſchert de Delft, & moi, ferions deſcente, & que nous irions à la tête de nôtre équipage, aider à donner aſſaut à la ville. Mais enſuite il ne fut pas jugé à propos de deſſituer le navire de ſes 2 principaux Officiers à la fois.

fois. On changea donc de réſolution, & je demeurai à bord. Pour le Commandant de nôtre flote, il débarqua auſſi, & commanda nos troupes.

Le 24. dès qu'il fut jour, nous canonnâmes la ville de toutes nos bordées, ſans relâche, & autant que le canon le pouvoit ſuporter. Peu de tems après nôtre Commandant aiant débarqué avec 600. hommes, on fit avancer 2. yachts tout-à-terre, afin d'être là parez à tous événemens; ſur-tout pour favoiſer une retraite, ſi l'entrepriſe n'avoit pas un bon ſuccès, & encore pour favoriſer l'approche de nos chaloupes & des autres petits bâtimens qui menoient nos gens, & qui devoient les ramener au beſoin. Les Portugais avoient fait un retranchement à l'endroit où il falloit débarquer: ils y firent pourtant peu de réſiſtance, car nos gens aiant commencé à y pénétrer, ils s'enfuirent auſſi-tôt juſqu'à un cloître qui étoit ſur une hauteur.

Lors-que la deſcente fut faite, nos gens allérent vigoureuſement à l'ataque. Les Portugais aiant fait diverſes ſorties, furent toûjours vivement repouſſez. Mais il nous arriva un grand accident. Le feu prit à quelques demi-barils de poudre, & il n'y eut pas moien d'en reporter aſſez tôt, ni de reparer cette perte aſſez vîte. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, eſt que les Portugais en furent avertis par un Japonois qui deſerta de nos troupes. On avoit deſſein de cacher la retraite qu'on ſe voioit forcé de faire, & il eût été aſſez facile: mais ce raport aïant tout gâté, les ennemis tombérent ſur nos gens, qui faute de poudre ne pouvoient plus faire de réſiſtance; de ſorte qu'il y en eut beaucoup de tuez. Nous y perdîmes 130. hommes, &

& nous en eûmes autant de bleſſez. Entre-autres Corneille Reyertſz nôtre Commandant le fut : mais il l'avoit été dès le commencement & en débarquant, aïant receu un coup de mouſquet dans le ventre. Néanmoins, par la grace de Dieu, il n'en mourut pas.

Dès qu'on ſe fut rembarqué, on s'éloigna d'environ un quart de lieue, & l'on fit de l'eau à une iſle qui eſt au Sud de Macao. Là nôtre premier Pilote, qui avoit auparavant quitté nôtre bord, y revint. Le 27. les deux navires Anglois, & le vaiſſeau Hollandois la *Fidélité*, partirent pour le Japon. Le vaiſſeau *l'Eſpérance* vint auſſi alors nous joindre.

Le 28. *l'Ours* & le *Ste Croix*, firent route vers l'iſle de Lemoen ou Lemoun, raſant la terre, afin de viſiter la côte de la Chine. Le 29. toute la flote mit à la voile, & prit ſon cours vers Piſcadoris ou Piſcadore, hormis le navire *l'Eſpérance*, & le yacht *S. Nicolas*, & le petit yacht *Pelicatte*, qui devoient demeurer juſqu'à la fin d'Août, pour croiſer ſur les vaiſſeaux qui pourroient venir de Malacca à Macau.

Le 30. nous dépaſſâmes Idelemo, ou autrement Les Oreilles de Liévre. Nous courûmes à l'Eſt, & à l'Eſt-quart de Sud, pour paſſer au vent de Poële, ou Poule, ou Pieter Blancke. Son aſpect eſt comme d'un navire ou une carraque.

Le 4. de Juillet 1622. nous eûmes la vue de l'iſle de Piſcadore qui eſt au Sud-oüeſt. Le 6. *l'Ours* revint de la côte de la Chine qu'il étoit allé viſiter & nous rejoignit. Nous courûmes tous par le dehors des iſles en faiſant le tour. Le 10. nous allâmes mouiller l'ancre derriére *une des iſles*. Son aſpect étoit comme d'une table.

ble. *C'eſt une des plus hautes des Piſcadores.* Entre *les iſles* nous decouvrions bien des pêcheurs Chinois, mais ils prenoient la fuite dès qu'ils nous voioient.

Le lendemain nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans une belle baie cloſe, ſur 8. ou 9. braſſes, fond de bonne tenue. Le païs eſt plat & pierreux. Il n'y a point d'arbres, & l'on n'y peut faire de bois. Il eſt couvert d'herbe longue, ou de foin. Il y a paſſablement de l'eau douce, & on la prend dans des puits ou dans des foſſes; mais par le tems ſec elle eſt un peu ſomache. On la fait par deux golfes, où les vaiſſeaux demeurent à l'ancre. C'eſt là le ſeul rafraîchiſſement qu'on y trouve: au contraire il y faut porter tout ce dont on y a beſoin.

Comme il nous avoit été ordonné de nous rendre en ce lieu & d'y avoir nôtre rendévous, nous entrâmes dans un port qui eſt au bout de l'iſle Formoſe, où les Chinois faiſoient quelque trafic; & qui s'apelloit Taïovan. De-là nous tirâmes dans la ſuite, pluſieurs ſortes de rafraîchiſſemens, que nos yachts alloient querir. Elle gît à douze lieues *de Piſcadoris* ou *des Piſcadores.* Dans ſa paſſe il n'y a pas plus d'onze piés d'eau, & elle eſt ſi tortueuſe, il y a tant de détours, ſur-tout à l'entrée, que les gros vaiſſeaux n'y peuvent pas entrer.

Le 19. le *Groningue* que je montois, & *l'Ours*, mirent à la voile, pour aller ſur la côte de la Chine. Nous rencontrâmes le yacht *Ste Croix.* Le lendemain la vergue de miſéne de l'Ours aiant rompu, nous fûmes contrains de faire moins de voiles pour demeurer de compagnie.

Le 31. nous eûmes la vuë des teres de la Chine,

ne, & nous nous rendîmes à l'embouchure de la fameuſe riviére de Chinchieu, de laquelle on a beaucoup de connoiſſances, ainſi que l'a écrit Jean Huiguens de Linſchoten. Sur un cap qui eſt au Nord-eſt, il y a deux collines, dont l'une reſſemble à un pilier d'Egliſe; & au Sud-oüeſt de la riviére le terrein eſt bas, & il y a des dunes. Un peu plus avant, au-dedans du cap du Sud-oüeſt, on voit une tour, ou-du-moins la reſſemblance d'une tour. Nous aurions bien voulu nous rendre ſur cette côte du Sud-oüeſt, proche d'une petite iſle ronde qui y eſt. Mais *l'Ours* n'aiant pû entrer en rade, il fallut nous remettre au large: car ſa vergue rompuë n'avoit encore pû être reparée. Alors auſſi le vent commença de forcer, ſi-bien que le lendemain nôtre miſéne fut enfoncée, & emportée hors des ralingues. Nous courûmes des bordées, & dérivâmes beaucoup vers le Nord.

Le 27. étant par les 27. degrés & neuf minutes, nous découvrîmes un païs fort diverſifié & entrecoupé. Nous crumes, tant en conſidérant ce que Jean Huigens avoit écrit, que ce que la carte marquoit, que c'étoit l'iſle Languyn. Nous mouillâmes l'ancre vers la côte, ſur 15. braſſes. Nous y vîmes quantité de pêcheurs Chinois, qui s'avançoient juſqu'à 3 4. & même 5. ou 6. lieues de terre. Nous faiſions tous nos éforts pour aller au Sud, mais nous dérivions toûjours au Nord, de-ſorte qu'on peut bien dire que dans ce parage il y a des courans rapides qui portent au Nord.

Le 27. il vint à nôtre bord un pêcheur qui nous aporta du poiſſon ſec à vendre.

Le 9. d'Août 1622. nous nous trouvâmes proche

proche des iſles de la Chine, qui ſont en grand nombre. Nous jettâmes l'ancre ſur 5. braſſes. Selon l'eſtime, nous crûmes être à la hauteur du cap de Sombres: mais nous ne vîmes ni les côtes de la terre ferme, ni aucun cap; ce qui nous fit croire que le cap de Sombres gît plus au Nord, que les cartes ne le marquent.

Le 11. nous levâmes l'ancre, & courûmes ſur la côte de l'iſle Languyn, qui gît par les 28. degrés & demi de latitude Nord. Nous trouvâmes une rade paſſablement bonne, à la côte ſeptentrionale, où nous avions envoié la chaloupe pour la viſiter, afin de chercher de l'eau douce & des rafraîchiſſemens. Nous y obtinmes fort peu de vivres; mais il y avoit aſſez de bonne eau. Pendant que nous étions là mouillez, il vint à nôtre bord quelques Chinois dans leur ciambam ou champan, qui firent preſent à chacun de nos vaiſſeaux de 5. corbeilles de ſucre blanc. Selon nos conjectures, & autant que nous le pumes entendre ou comprendre, c'étoient des corſaires Chinois, qui piratoient ſur leur propre nation. Le lendemain nous fîmes de l'eau & remîmes à la voile; mais nous fîmes peu de chemin.

Le 18. nous remouillâmes ſur la côte occidentale de la même iſle, dans une rade meilleure que la précédente; car c'étoit un port à l'abri preſque de tous les vents. C'étoit là que les pirates dont j'ai parlé, ſe retiroient ordinairement: ils nous y aportoient quelquefois des rafraîchiſſemens qui ne leur avoient pas coûté beaucoup d'argent; mais c'étoit peu de choſe pour tous nos équipages. Ils nous firent ofre pluſieurs fois que ſi nous voulions aller nous preſenter ſur la côte de la terre ferme, & qu'ils puſ-

puſſent y aller de compagnie avec nous & ſe tenir mêlez parmi nos vaiſſeaux, ils s'engageoient à nous fournir autant & plus de rafraîchiſſemens que nous en avions beſoin, & même des cargaiſons. Mais on ne jugea pas à propos d'accepter leur propoſition. Ils arborent divers pavillons, même ceux de leur Prince, & font toutes voiles blanches, leur propre nation étant celle qu'ils épargnent le moins.

Nous remîmes à la voile, pour aller rejoindre nôtre flote à Piſcadores. Enſuite nous eûmes un tems fort variable. Le 22. de Septembre, nous étant rendus ſous le pavillon, nous trouvâmes nos gens occupez à élever un fort, & 2. navires & un yacht venus de Batavia depuis nôtre depart. C'étoit *le Lion d'or*, *le Samſon*, & le yacht *Sinke Pure*.

Le lendemain on vit auſſi revenir deux yachts qui étoient allez ſur les côtes de la Chine avec un troiſiéme qui y avoit fait naufrage; mais on avoit ſauvé l'équipage & le canon, en quoi les Chinois avoient prêté ſecours à nos gens. Ces yachts avoient eu ordre de parler aux Chinois, & de leur demander la liberté du commerce. Ils avoient receu des réponces aſſez favorables en aparence, & on leur avoit promis d'envoier un Ambaſſadeur aux Piſcadores, pour s'expliquer plus amplement. En effet ils tinrent parole alors: car le 24. l'Ambaſſadeur vint avec 2. jonques, pour traiter avec nôtre Commandant. Cependant cela n'eut aucune ſuite avantageuſe, car ils ne tinrent rien de tout ce qu'ils avoient promis. Ils n'avoient eu deſſein que de nous faire dénicher des Piſcadores; ce qui auroit été directement contre

les

les ordres quele SeigneurGénéral avoit donnez.

Le 10. d'Octobre 1622. le Lion d'or fit voile vers Jambay. Le 18. 3. de nos navires & 5 yachts furent commandez pour aller vers la riviére de Chinchieu & sur la côte de la Chine, afin d'éprouver si la crainte de nous avoir pour ennemis, ne porteroit point les Chinois à nous accorder la liberté du commerce. Nous eûmes le malheur de faire une derive de 10. lieuës, & il y eut 3. de nos vaisseaux qui s'écartérent de nous. On alla donc seulement au nombre de 5. bâtimens, jetter l'ancre dans la baie, & nos yachts brulérent 60. à 70. jonques, grandes & petites.

Il arriva ici une chose remarquable. Pendant que nos gens étoient occupez à amener à bord 2. jonques qu'ils avoient prises, le gros tems les obligea de mouiller l'ancre, aïant avec eux une chaloupe & nôtre canot. La nuit ils chassérent sur leurs ancres, & dérivérent. Lune de ces jonques avoit à son bord 13. de nos hommes, avec 2. Chinois. Le yacht *la Victoire*, qui étoit mouillé auprès, pour les secourir au besoin, ne pouvoit leur donner aucun secours, à-cause de la violence de l'orage, & de la brune. Cette jonque aïant été emportée à la dérive, 6. hommes qui étoient dans l'autre, la brûlérent, & se retirérent dans la chaloupe. Mais comme la chaloupe ne pouvoit alors porter de voiles, & qu'elle étoit affalée à la côte, ceux qui la naviguoient jettérent le grapin. Deux heures après son cableau se rompit, & la chaloupe dériva jusques contre le rivage, avec un manifeste péril de vie pour ceux qui étoient dedans, d'autant-plus qu'en échoüant toutes les méches s'étoient éteintes, & qu'on n'avoit à espérer

des

des habitans que les mêmes actes d'hoſtilité qu'on avoit éxercez contre eux, veu que par le petit nombre on ſe trouvoit hors d'état de leur faire réſiſtance; car comme il a été dit, il n'y avoit que 6. perſonnes, 4. hommes & deux grands garçons de bord.

Dans cet état, dépourvus de tous moiens, ils eurent recours à la priére, & répandirent devant Dieu l'amerthune de leurs cœurs, le ſuppliant d'avoir pitié d'eux & de les conſerver. Ils étoient pleins de ces penſées, lors qu'ils entendirent un nombre de Chinois qui couroient vers la chaloupe. Ils prirent le ſabre à la main, & jettérent des cris comme s'ils euſſent eux-mêmes voulu aller au-devant des autres & les ataquer. Les Chinois entendant ces cris, & dans l'obſcurité ne pouvant diſtinguer combien il y avoit de gens dans la chaloupe, s'en retournérent avec autant d'alarmes qu'ils en avoient cauſé aux Hollandois. Ceux-ci prirent cette fuite ineſpérée, pour une marque de la protection de Dieu.

Avec cette confiance ils réſolurent d'abandonner à la pointe de jour, la chaloupe qu'il leur étoit impoſſible de toüer ni de remettre à flot, & de tâcher de pénétrer par terre, le mouſquet ſur l'épaule, & le ſabre au côté, juſqu'à la riviére Cammitiu, où 2 de nos yachts étoient à l'ancre. Les 23 hommes qui étoient dans l'autre jonque qui avoit dérivé, furent faits priſonniers; & quelques années après il y en eut un qui ſe ſauva, & qui revint parmi les Hollandois, ainſi qu'on me l'a raporté.

Ceux-ci qui avoient debarqué, ne voiant ni cette autre jonque, ni aucun des gens qui la naviguoient, ni aucune marque qu'elle ſe fût échoüée, ou qu'elle eût fait naufrage, ſe mirent

rent en marche, ſuivant la réſolution qu'ils avoient priſe. Quelques Chinois les virent, allérent vers eux, & il y en eut deux qui s'avancérent pour parler avec ces étrangers, qui n'oſérent ſe fier à la nation. Ils mirent leurs mouſquets en mire comme pour tirer, ce qui fit qu'on les laiſſa paſſer.

Ils trouvérent ſur leur route une petite maiſon où il n'y avoit qu'un homme & une femme: ils y entrérent, & aiant allumé leurs méches, ils remirent en état leurs mouſquets, qu'ils avoient tout moüillez en traverſant de la Chaloupe à terre. Ils y trouvérent auſſi à manger, car on leur donna un peu de ris. Après cela ils partirent en diligence. En paſſant ils virent 6. ou 7. Chinois étendus ſur le rivage, en proie aux Chiens & aux oiſeaux, que nos gens avoient tuez. Cela leur fit faire des réflexions ſur le ſort qui les attendoit, s'ils ſe laiſſoient prendre; & ils réſolurent de continuer à ſe défendre, tant qu'ils pourroient manier leurs ſabres. Enſuite ils rencontrérent un gros d'environ 200. Chinois, qui prirent la fuite devant eux.

Après midi ils ſe rendirent à la vuë de nos yachts, où ils tirérent quelques coups de mouſquet pour ſe faire entendre & avertir qu'ils étoient là & qu'on les vint querir. Au bruit de cette mouſqueterie, ils virent ſortir d'un gros bourg qui étoit là proche, plus de 7 ou 800 hommes, armez de piques & de couteaux, qui venoient fondre ſur eux. Comme ils n'avoient à attendre autre grace que la mort, ils virent qu'il étoit encore plus avantageux de ſe défendre que de céder. Ils tirérent donc au milieu des Chinois, qui voiant qu'ils avoient réſolu de mourir les armes à la main, s'en retournérent.

Il

Il en demeura pourtant quelques-uns qui regardoient de loin, & jettoient des pierres. Il ſembloit qu'ils n'euſſent jamais entendu tirer, tant ils en paroiſſoient effraiez, ſelon le raport que nos gens en firent.

Enfin ils parlementérent, & aiant ofert à ces 6. hommes de les traiter humainement; ils allérent au bourg où ils trouvérent aſſemblez près de 2000. Chinois, qui les contemploient avec admiration. Il paroiſſoit qu'ils n'avoient jamais vû de Hollandois. Ils les menérent dans leur Temple & leur donnérent à manger & du tabac. Les Hollandois allérent s'aſſeoir les uns auprès des autres, tenant toûjours leurs armes prêtes, parce qu'ils n'oſoient prendre aucune confiance en ce peuple-là.

Pendant qu'ils étoient en ce lieu, leur méche aiant achevé de brûler, ils déchirérent des morceaux de leurs chemiſes, & les rollant le mîeux qu'ils purent, ils en firent une ſorte de méche. Enſuite ils ſortirent du bourg en faiſant des ſignes de remercîmens pour la faveur qu'ils avoient receue. Ils n'étoient pas peu ſurpris, ni joieux, de s'en être tirez ſi heureuſement, & ils l'étoient encore plus de ce que perſonne ne les pourſuivoit, car ils n'avoient plus de poudre que pour tirer peut être chacun 4. coups.

Lors-qu'ils furent ſur le rivage, ils y trouvérent bien un champan, mais dès qu'ils voulurent le pouſſer à l'eau il enfonça, parce qu'il étoit tout ébaroüi, & que l'eau y entroit par toutes les coutures. Ils s'en allérent dans une maiſon de pêcheurs, ou quelques-uns d'entre eux s'endormirent; mais les autres ne purent dormir, parce-que pendant l'obſcurité de la nuit ils entendoient un grand nombre de gens

autour de la maiſon. Le lendemain ils firent, le mieux qu'ils purent, 2. radeaux de ce qui tomba ſous leurs mains, & s'étant mis deſſus ils gagnérent juſqu'aux yachts. Ce fut fort à propos qu'ils s'y rendirent, & il en étoit tems, car les yachts étoient tout-parez pour mettre à la voile, & en effet ils y mirent auſſi-tôt. Par cet incident on peut connoître comment les hommes ſortent des plus grands périls, & comment tout concourt à leur ſalut, quand il plaît à Dieu de les conſerver, puis que la conſervation de ceux-ci eſt un petit tiſſu de vrais miracles de ſa grace, ſans laquelle leur petit nombre auroit dû pluſieurs fois être accablé par les Chinois & ſans laquelle ils n'auroient pû ſe rendre à bord ſi à propos & dans l'inſtant où il le falloit abſolument pour ne pas périr.

Le 2. de Novembre 1622. le yacht *S. Nicolas* s'en alla au rivage où ces 6. hommes avoient laiſſé la Chaloupe échoüée, dont les Chinois avoient emporté les voiles, le mât, les ſemelles, le gouvernail, deux pierriers, & la garniture de fer de l'étrave. On la remit à flot. En revanche de ce pillage on atrapa 2. boucs, & 3. ou 4. pourceaux, qui furent amenez à bord avec la Chaloupe.

Le 5. la chaloupe de *l'Ours* aïant pris 2. jonques avec 25. hommes, elle brûla les jonques, & amena les hommes à bord du *S. Nicolas*. Le 19. nôtre premier Pilote mourut d'hydropiſie: il fut enterré dans une iſle, par la hauteur des 22. degrés. Le même jour, la même chaloupe de *l'Ours* armée de 18. hommes, parmi leſquels étoit le Pilote Jean Janſz, aiant chaſſé ſur un nombre de jonques, fut emportée à la dérive par le gros tems, à nôtre grand regret & dé-

déplaiſir. Le yacht *la Victoire* fut envoié pour les chercher; mais on ne put les découvrir. Ainſi nous perdîmes ſur cette côte 2. bâtimens, & 40. de nos plus experimentés mariniers; ce qui ne fut pas une mediocre perte.

Le 25. toute nôtre flote alla mouiller l'ancre devant la riviére de Chinchieu, proche d'un bourg dont les habitans prirent la fuite. Nous y atrapâmes environ 43. groſſes bêtes, entre leſquelles il y avoit quelques pourceaux. Nous y trouvâmes auſſi quantité de poules, qui furent un rafraîchiſſement fort néceſſaire pour pluſieurs gens de nos équipages, qui étoient malades de l'hydropiſie, qui furent tout-réjoüis de ce ſecours.

On commanda 3. yachts pour remonter la riviére. Ils allérent jetter l'ancre proche d'un autre bourg, & les équipages y aiant débarqué, il y eut des eſcarmouches entre eux & les Chinois. Ceux-ci aiant amarré 9. jonques enſemble, y mirent le feu, & les firent dériver vers les yachts, pour les brûler; mais ils manquérent leur coup. Le 28. nous allâmes avec 2. navires joindre les yachts. Nous tirâmes de nôtre gros canon ſur une place, d'où l'on avoit tiré, avec 7. pierriers, ſur les équipages des yachts, qui en avoient fort bien ſoutenu le feu, & qui s'étoient courageuſement battus, quoiqu'ils ne fuſſent que 53. hommes, & qu'ils euſſent à réſiſter à pluſieurs miliers. Ces gens-là voiant la vigueur avec laquelle ils avoient été ataquez, emmenérent leurs pierriers fort loin, & les nôtres aiant brûlé 4. jonques à la veuë du Bourg, s'en revinrent le ſoir à leur bord.

Le 29. un Chinois aiant deſerté, vint ſe rendre à nous; mais il paroiſſoit n'être pas tout-

à-fait en ſon bon ſens. Nous levâmes l'ancre, & nous nous avançâmes proche d'une ville que nous canonnâmes, & qui ne demeura pas en reſte. Il y eut 2. coups de pierriers qui portérent contre nos vaiſſeaux. On y brûla une jonque. *L'Ours &* un yacht étant allez de l'autre côté de l'iſle, on y vit 2. grandes dunes, & tout-proche 2. grandes jonques qui étoient ſur les chantiers. Il fut réſolu de s'en emparer, & pour cet effet on concerta une entrepriſe avec 70. Mouſquetaires, pour le lendemain 30. du mois.

Tous les habitans aïant pris la fuite vers un certain fort, on les pourſuivit juſques ſous cette place, d'où ils firent 2. ſorties, avec de ſi grands cris & de ſi furieux hurlemens, qu'il ſembloit que l'Univers périt. Cependant ils nous chargérent vivement, & comme nous ne voulûmes pas reculer, on en vint aux coups de ſabre. Mais lors-que nos Mouſquetaires eurent fait leur décharge, & que les ennemis eurent vû tomber beaucoup de leurs gens, ils ſe retirérent; & s'enfuirent. Ils avoient jetté par terre nôtre ſergent, & un Voilier de *l'Ours*, qui auroient été tuez, ſi on ne leseût pas promtement dégagez: ils avoient déja commencé par ôter la bandouliére au Sergent.

Nous les remenâmes donc battant juſqu'à leur fort, & dans cette pourſuite nous en tuâmes encore pluſieurs. De nôtre côté nous perdimes le Chirurgien de *l'Ours*, ſans qu'on pût ſavoir s'il avoit été tué, ou fait priſonnier. Nous mîmes le feu aux 2. jonques & à la ville ou bourg, & ſur le ſoir nous nous en retournâmes à bord avec un bon butin, qui conſiſtoit particuliérement en pourceaux, boucs, poules,

les, meubles & autres choſes. Nous paſſâmes la nuit à tuer les bêtes, & à les préparer pour faire bonne chére le lendemain, & nous remettre de la fatigue d'une expédition ſi pénible.

Le 2. de Décembre nous retournâmes à terre, & aïant encore pillé un autre bourg, nous le brulâmes auſſi. Nous en enlevâmes 21 canaſſes de ſoie retorſe, qui étoient dans un magaſin, & les portâmes à bord, avec tout le reſte du butin que nous pûmes faire.

Le lendemain, nous allâmes à une autre iſle, où il y avoit une haute tour; mais il n'y avoit point d'hommes. Nous y mouillâmes l'ancre ſur 4. braſſes & demie en plein flot; & par le juſſant, qui fut au commencement de la nuit, nous demeurâmes ſur le ſec. Il ſemble qu'il y a là un conrant fort rapide, ſoit en montant, ou refoulant. Pendant cette même nuit à la faveur du flot, les Chinois nous adreſſérent 2. jonques enflammées, qui flotoient le long & tout proche de *l'Ours*, qui étoit mouillé au-deſſus de nous. Il y en eut une qui ſembla venir droit ſur nôtre avant; ce qui jetta de l'effroi parmi nôtre équipage. Nous allâmes tous ſur le pont, où l'un diſoit d'une façon, & l'autre parloit tout autrement. Pour moi je me tenois aſſuré que la jonque ne nous toucheroit pas, & je ne m'en mis pas en grand peine.

Le Commis Nieuwen-Rode qui étoit auprès de moi, me dit, Capitaine, faiſons couper le cable. Je lui fis connoître par mes raiſons qu'il n'y avoit pas lieu d'en venir là; parce-que nous étions trop proche du rivage, où nous irions néceſſairement échoüer; ce qui ſeroit s'expoſer à un péril certain, pour en éviter un fort douteux, & même peu apparent, parce que je ne

croiois pas que la jonque pût nous aborder. Mais comme elle aprochoit, le Commis transi de peur, & persuadé qu'elle alloit embraser nôtre vaisseau, cria; Coupe le cable. Et moi je criai en même tems; Non, ne le coupez pas, car si vous le coupez le vaisseau périra. Il n'y a point de danger. Le brulot passera à côté. Ne coupez pas le cable.

Le Commis voiant que les matelots qui avoient déja donné un coup de hache sur le cable, ne continuoient pas, & m'obeissoient, & croiant voir déja la jonque à nôtre bord, s'écria, Capitaine Bontekou, c'est vôtre faute, je vous en rendrai responsable. Mais moi, au lieu de lui répondre, craignant que nos matelots ne se repriſſent à couper le cable, je leur criai de toute ma force: Il n'y a rien à craindre, il n'y a point de danger; la jonque ne nous touchera pas. Gardez-vous bien de couper le cable; Gardez-vous en bien.

En effet la chose étoit véritable; car la jonque passa même assez loin du vaisseau, pour ne toucher point à nôtre grande vergue qui étoit dressée, quoi-que le mât de la jonque fût beaucoup plus haut que cette vergue. Il n'y eut que nôtre champan, que nous avions à la touë, qui fut brûlé, & dès que nous y vimes le feu, nous le laissâmes aller à la dérive. Ainsi ce grand préparatif des Chinois ne leur servit de rien, quoi-qu'assurément les artifices qui étoient dans ces bâtimens, fussent terribles; car ils brûloient avec autant de véhemence que si la jonque toute entiére avoit été de soufre; & si nôtre vaisseau en eût été touché, c'eût été bientôt fait de nous. Mais quand je la vis aprocher je fis donner un coup de gouvernail, & pouſ-

pouſſer la barre à l'autre bord, ſi-bien que nôtre vaiſſeau fit chapelle, & ce fut cette manœuvre, avec l'aide de Dieu, qui fit que le brulot ne nous aborda point.

Le 4. nous levâmes l'ancre, & nous courumes ſur l'iſle qui eſt devant la riviére, à ſon embouchure, d'où nous avions déja enlevé environ 40. bêtes, ainſi qu'il a été-dit ci-deſſus. Le 7. aiant remis à la voile pour repaſſer à Piſcadores, nous eûmes un gros tems, & le vent emporta nôtre petit hunier. Le lendemain, voiant que nos vaiſſeaux ne pouvoient plus porter de voiles, ni rentrer dans la paſſe d'où nous étions ſortis, nous jettâmes l'ancre ſur la côte de la plus prochaine iſle, qui gît à l'Oüeſt de la paſſe, où il y avoit 15. braſſes d'eau.

Le 19. nous chaſſâmes ſur nos ancres, & en aiant mouillé encore une nouvelle, elle rompit 4. heures après; ce qui nous fit dériver loin des iſles, par une violente tempête qui venoit du Nord-eſt, & du Nord-nord-eſt.

Le 10. nôtre navire fit eau, & nous eûmes beaucoup de peine à le maintenir en pompant ſans ceſſe à deux pompes. Il y entra même juſqu'à 7. piés d'eau, & nôtre pompe de l'arriére étoit continuellement engorgée. Il y avoit dans la chambre de pompe du padie, un trou qui s'étoit fait en la chambre, il en étoit tombé de l'eau proche de la pompe; ce qui l'avoit preſque tout à fait engorgée. Nous fûmes contrains de jetter le padie à la mer, parce que nous craignimes que toutes les anguilléres n'en fuſſent enfin boûchées.

Le 13. & le 14. le tems fut plus beau. Nous nous trouvâmes tout-proche des côtes de la

Chine, & nous y rencontrâmes le *Harlem*, que Pierre yſbrantſz Bontekou mon frére, montoit auſſi en qualité de Capitaine. Il revenoit du Japon, & avoit auſſi fait deſſein d'aller aux Piſcadores; mais la même tempête l'avoit fait dériver comme nous. Nous naviguâmes 4. jours de Compagnie, non ſeulement ſans avoir avancé à la route, mais même aiant plus perdu que gagné; de-ſorte que nous retournâmes enſemble remouiller à une rade ſur la côte de la Chine.

Le 20. le *Harlem* prit 7. champans, où il y avoit 36. Chinois. Il prit encore 2. jonques chargées de ſel, de poiſſon ſalé, & d'autres choſes. Le même jour il fut jugé à propos de décharger le *Harlem*, & de mettre dans nôtre vaiſſeau la charge qu'il avoit aportée du japon, parce qu'il étoit en ſi mauvais état, qu'il n'oſoit plus tenir la mer, & qu'il y avoit danger qu'il ne périt avec ſa cargaiſon. Il étoit ſi foible de bois, qu'il falloit néceſſairement lui donner un doublage, ſi l'on vouloit qu'il naviguât encore; au-lieu que nôtre navire étoit fort d'échantillon, bien conſtruit & bon en toutes maniéres; car on en avoit aiſément étanché les voies d'eau. Nous en ôtâmes donc tous les encombremens, & aïant bien arrimé ce qui y étoit & fait de l'eſpace, nous commençâmes, le lendemain à charger.

Pendant que nous faiſions cette manœuvre, 2 Chinois venant de la côte dans un petit champan, portérent à bord du *Harlem* des oranges, des poules & des pourceaux. En recompenſe on leur rendit une jonque qu'on avoit priſe, & qui leur apartenoit. Nous fîmes là de l'eau; & nous y jumellâmes nôtre mât & nôtre vergue de mizéne.

Le

Le 2. de Janvier, 1623. il fut réſolu que Jean Gerritsz de Nayer, premier Pilote du navire *Harlem*, viendroit ſervir ſur le nôtre, avec environ 60 hommes de l'équipage du même vaiſſeau. En échange, Gelin Cornelisz, qui étoit nôtre ſecond Pilote fut envoié avec quelques autres ſur le *Harlem*, qui faiſoit ſon compte de s'en retourner à Batavia, & de là en Hollande. Sur ce pié là les Commis s'occupérent inceſſamment à faire leurs écritures & leurs lettres pour les envoier les unes aux Piſcadores, & les autres à Batavia.

Nous fîmes paſſer de nôtre bord environ 84 Chinois ſur le *Harlem*, qui mit à la voile le 4. du mois. La nuit ſuivante les ennemis vinrent reprendre une jonque, tout proche de nous, & quoi que nous tiraſſions vivement ſur eux, ils ne laiſſerent pas de l'emmener; parce-que nous n'avions point de canot, pour envoier les chaſſer, ou les ſuivre.

Le 5. il vint des Chinois pêcher autour & aſſez proche de nous. Il ſembloit qu'ils fuſſent avertis que nous n'avions point de canot. Cependant nos Charpentiers travailloient de toute leur force pour en conſtruire un. Le *Harlem* nous avoit donné une voile à demi uſée. Elle nous ſervit à en faire une pour nôtre navire, & une pour le canot. D'ailleurs nous ne manquions jamais de faire bon quart pendant la brune, depeur qu'il n'y eût encore des brulots qui vouluſſent venir nous viſiter.

Le 7. nous remîmes à la mer; mais le vent contraire nous contraignit dès le lendemain de retourner à nôtre premier poſte. En chemin nous prîmes une jonque, d'où aiant retiré 3 cables, & le reſte des cordages, nous la brûlâ-

mes. L'équipage s'étoit ſauvé ; mais les cordages nous furent d'un grand ſecours dans la ſuite. Le 9. & le 10. la voile, le mât, les ſemelles, & les autres agreils de nôtre canot, ſe trouvérent prêts.

Le 11. nous vîmes 2 jonques proche du rivage & tout à terre ; Nôtre Commis étoit d'avis qu'on armât la chaloupe, & qu'on y allât. Je fus d'un ſentiment contraire, parce qu'il étoit tard, qu'il faiſoit du gros tems, & qu'il me ſembloit qu'un grand orage ſe préparoit dans l'air qui étoit tout troublé. Avec cela je craignois quelque embuſcade, ou autre ſurpriſe, & je ſoutenois qu'il ne falloit pas tant haſarder nos gens. Ainſi l'on demeura en repos, & l'on s'en félicita la nuit quand on entendit les vents ſouffler comme s'ils euſſent été tous déchaînez.

Le lendemain, au matin, la chaloupe chaſſa ſur une jonque qui faiſoit ſes bordées dans la baie. Mais avant qu'on pût la joindre, 4 jonques de guerre vinrent la dégager, & elles tirérent vivement ſur la chaloupe. C'étoit aſſez proche de terre, & le rivage paroiſſoit bordé de plus de 1000. hommes ſous les armes ; deſorte qu'il fallut abandonner la jonque, & s'en retourner à bord.

Le 14. pendant le premier quart, je m'embarquai dans la chaloupe pour chaſſer ſur une autre jonque, qui s'étant miſe en défence, les canonades entre elle & nous durérent plus de 2 horloges. Comme nous dérivions pour la ſuivre, & que nous nous écartions trop de nôtre navire, ſans voir beaucoup d'apparence de prendre le bâtiment ennemi, nous retournâmes à bord, & nous nous rendîmes au quart du jour.

Le 15. le Pilote commandant alors la chalou-

loupe, on chaſſa ſur la jonque qui venoit de Teyſing, & il ſe fit un vigoureux combat de part & d'autre. On fut pourtant contraint d'abandonner la jonque, & l'on eut 3 hommes de bleſſez, dont il y en avoit un qui l'étoit mortellement, parce que la balle, qui l'avoit percé, étoit empoiſonnée.

Le 18. je commandai la chaloupe, & nous chaſſâmes ſur 5 jonques, dont une continua ſa route. Les 4. autres s'étant miſes à la bande, bout-à-bout, nous preſentérent les fronteaux & les ſemelles derriére leſquelles les équipages étoient à couvert, & d'où ils tiroient quantité de fléches, & faiſoient des décharges de leurs pierriers, parce que c'étoient des jonques de guerre: deſorte que nous ne rendîmes, qu'un leger combat, puis nous fîmes retraite. Nos gens qui étoient demeurez a bord, & qui voioient ce qui ſe paſſoit, craignant que les jonques ne tombaſſant à leur tour ſur la chaloupe, tinrent les 2 piéces de canon de l'arriére parées pour tirer ſur elles; car nous étions aſſez proche du navire, & ſeulement à 300. pas de diſtance ou à peu-près. Pour nous, aïant cargué nôtre voile, & amené la trinquette, nous nageâmes debout au vent. Les équipages des jonques voiant nôtre manœuvre, mirent à l'autre bord, & nous abandonnérent. Sur le ſoir nous retournâmes à bord, & la nuit nous remîmes à la voile, par un vent de Nord-eſt.

Le matin du 19. nous nous trouvâmes ſur la côte à une lieüe au large du cap de Teyſing, Queter-Blanca qui eſt par les 22. degrés 20. minutes, nous demeurant au Sud-eſt, & nous continuâmes à ranger ainſi la côte. Ce même jour, on régla les rations à un friſon d'eau par jour.

Le 20. le vent étant devenu contraire vers le coucher du Soleil, nous jugeâmes à propos de remouiller, sur 17. brasses, à environ 6. lieuës de terre, Catie nous demeurant au Nord quart au Nord-est, parce que nous voïions qu'il n'y avoit pas moien d'avancer à la route. Mais nous eûmes le malheur que nôtre cable rompit, & nous fûmes contrains de remettre à la voile. Cependant le gros tems nous força encore le lendemain de de jetter l'ancre à 8 lieuës, à l'est de Teyfing.

Le 22. nous envoiâmes la chaloupe vers la côte, pour la visiter, & tâcher d'y découvrir une meilleure rade. Sur son raport nous nous avançâmes vers le rivage, jusqu'à la demi-portée d'un canon, & nous y trouvâmes un bon abri. Le 24. Henri van Brémen, qui avoit été blessé d'une balle empoisonnée en mourut. Le 25. nos Charpentiers nous dirent que le canot seroit incessamment prêt à naviguer.

Le 27. Nieuwen Rode nôtre Commis, fit armer la chaloupe & le canot, pour aller à terre, voir s'il n'y avoit point quelque aiguade. Il n'en trouva point, où nous pussions faire de l'eau. Il vit quelques jonques dans la riviére, vers lesquelles nous envoiâmes des Mousquetaires après midi. Elles se défendirent, & à la faveur de leurs pierriers elles se mirent sous voiles; de-sorte que nos gens s'en revinrent sans rien faire.

Le 28. nôtre Pilote prit une petite jonque, chargée de poisson sec & de poisson salé, & naviguée par 9 Chinois qui se rendirent sans résistance. Le 29. & le 30. nous fîmes diverses courses sur des jonques & des barques de pêcheurs, sans prendre qu'une seule barque avec 5 hommes.

mes. Nous cherchâmes auſſi encore de l'eau, & le 31. nous en trouvâmes de fort bonne. Les jours ſuivans, juſqu'au 7 de Février 1623. furent emploiez à remplir d'eau nos fûtailles. Le tems fut toûjours mauvais & variable, & les vents nous demeurérent contraires.

Le 8. on fit armer la chaloupe & le canot de 26 mouſquetaires, avec leſquels nous deſcendîmes à terre pour viſiter la côte. Nous entrâmes dans un bourg dont les habitans avoient pris la fuite. Etant allez un peu plus avant dans les terres, & y aïant veu une troupe de buffles, nous en emportâmes 17 à nôtre bord, avec 4 pourceaux & quelques poules. Cependant le gros tems continuoit toûjours.

Le 10. le Commis étant encore allé à terre avec la chaloupe & le canot, & 25. Mouſquetaires, îls entrérent en 2 autres villages, que les habitans avoient auſſi abandonnez. Ils mirent le feu aux 2 villages, & s'en revinrent. Le 11. une des jonques que nous avions priſes tourna ſens-deſſus-deſſous, & enfonſa Mais nous en retirâmes le mât qui avoit 14 palmes de diametre, & 59 piés de long. Nôtre chaloupe retourna au rivage chercher de la paille pour nos buffles.

Le 12. nous fîmes une nouvelle courſe à terre, & nous y menâmes 50. hommes armez. Nous pillâmes deux bourgs, & vîmes quelques buffles que nous ne pûmes prendre. Mais nous prîmes quelques ſacs pleins d'ail & d'oignons. Nous avançâmes cette fois là près de 2 lieuës dans le païs.

Le 15. nôtre premier Pilote fut mis aux fers, parce qu'il avoit laiſſé prendre le feu dans ſa cabane : mais il fut relâché dès le ſoir même. Nos Char-

Charpentiers jumellérent ce jour-là nôtre grand mât. Le 18. nous jettâmes à la mer un homme qui étoit mort la nuit précédente. Il ne se passa guéres de jours que nous n'allassions en course, soit avec nôtre chaloupe, ou nôtre jonque, ou nôtre canot, ou avec tous les 3 ensemble, & que nous ne donnassions la chasse à des pêcheurs, ou à des jonques. Cependant nous ne pûmes rien prendre à-cause du gros tems qu'il faisoit presque toûjours.

Le 20. nous prîmes une jonque, avec 14 Chinois, qui nous dirent qu'ils venoient de la riviére de Chinchieu, & que le Commandant Corneille Reyertsz, avoit fait un accommodement avec la Province de ce même nom de Chinchieu. Néanmoins ne jugeant pas à propos de les en croire, nous les retînmes, & nous transportâmes leur cargaison à nôtre bord. Nous raccommodâmes aussi alors & jumellâmes nôtre mât & nôtre beaupré.

Le 3. de Mars 1623. & les jours suivans, nous allâmes faire de l'eau lors-que le tems nous le permettoit. Le même jour 3. de Mars on tira sur un oiseau qui voloit par-dessus nôtre navire, & on le tua. Le 14. nous menâmes la plus grande partie de l'équipage à terre; & nous halâmes nôtre chaloupe sur le sec pour la calfater & la nettoier. Dès le soir nous retournâmes, à bord. Le 17. il mourut un matelot, nommé Nicolas Cornelisz de Middelbourg.

Le 18. le tems fut fort variable & mauvais. Il fit du tonnerre, des éclairs & de la pluïe. Cette nuit là mourut nôtre second Pilote, que nous n'avions que depuis 5 ou 6 semaines. La nuit du 20. 3. Chinois se jettérent à la mer dans l'espérance de prendre la chaloupe, &

& de ſe ſauver. Mais les gens du quart s'en étant aperçus, ils en reprirent un, & les 2 autres ſe noiérent, Le 30. nous prîmes 2 jongues, avec 27 hommes, & encore une barque de pêcheur.

Le 1. d'Avril 1623. nous mîmes à terre 2. Chinois qui nous promirent de nous aporter des rafaîchiſſemens pour leur rançon. L'un étoit bleſſé, & l'autre fort vieux. Le 2. nous en vîmes 2. dans nôtre jonque, qui crioient qu'on les allât querir. Nous y envoiâmes nôtre champane, & l'on trouva que l'un d'entre eux étoit un de ces 2. qui avoient été mis à terre le jour précédent. D'autres Chinois les avoient amenez la nuit à nôtre jonque. Ils avoient aporté des poules, des œufs, un pourceau, des citrons, des oranges, du ſucre & du tabac, ſavoir un peu de chaque ſorte, en reconnoiſſance de la liberté qu'on leur avoit renduë. Cette vertu mérite qu'on y faſſe attention, & elle doit faire confuſion à beaucoup de Chrétiens, qui quand ils ſont hors du péril, païent en gambades les vœux qu'ils ont faits aux Saints, ſoit morts ſoit vivans, qui les en ont tirez, ou par qui ils croient en avoir été tirez.

Le 3. il fut réſolu de dépecer une des jonques, & de charger l'autre du bois qui s'en tireroit, pour l'emmener aux Piſcadores, où l'on avoit beſoin de bois de chaufage. Le 7. nous prîmes à nôtre bord les 2. Chinois, & le 8. il vint encore à nôtre bord une petite pirogue avec 2. autres hommes qui nous aportoient auſſi quelques rafraîchiſſemens, comme les autres avoient fait; & qui conſiſtoient en oranges, œufs, & quelques pots d'arak; pourquoi nous leur

leur promîmes de remettre en liberté 2. de leurs gens, dont l'un étoit bleſſé, ſous condition qu'ils nous aporteroient une plus grande quantité de rafraîchiſſemens, ce qu'ils en avoient amené cette derniére fois étant très-peu de choſe. Nous leur mîmes auſſi entre les mains 25. réales, pour nous acheter des pourceaux, puis nous les renvoiâmes. La nuit ſuivante, la jonque que nous avions commencé de dépecer, enfonça ſous l'eau.

Le 9. nous allâmes à l'aiguade, & remplîmes des fûtailles pour nôtre navire & pour la jonque, dans laquelle nous fîmes paſſer 17. de nos gens, afin de nous en aller de compagnie aux Piſcadores, dès-que le tems le permettroit. Le 11. les 2. Chinois qui s'en étoient retournez, revinrent & amenérent 5. pourceaux, des œufs, des figues, des oranges & d'autres denrées.

Le 12. il fit une furieuſe tempête, qui nous contraignit d'amener juſqu'à nos vergues. Une petite pirogue Chinoiſe que nous avions, fut emportée à la dérive, avec un de nos hommes qui y étoit. La Chaloupe aiant fait force de rames pour la rejoindre, elle l'ateignit & prit l'homme; mais le vent forçoit avec tant de violence qu'il fut impoſſible de ramener la pirogue. On eut beau la mettre à la touë de la Chaloupe, il fallut l'en démarrer, & la laiſſer aller à la dérive.

Le 13. les 2. Chinois qui nous avoient aporté des rafraîchiſſemens, s'en retournérent avec leur 2. compatriotes, que nous leur avions promis de leur rendre.

Le 15. les matelots qui naviguoient la jonque, aiant voulu faire l'épreuve d'un pierrier, qu'ils venoient de mettre ſur un aſût tout-neuf, &

qui

qui étoit chargé de groſſe mitraille, ils en mirent la bouche droit vis-à-vis de la porte de la jonque. Dans le même inſtant un garçon de bord ſortant d'une des cabanes, paſſa par cette porte, pour lâcher ſon eau, n'aiant eu aucune connoiſſance de ce qui ſe faiſoit. Un matelot, qui étoit de l'autre côté & qui ne le voioit point, s'avança promtement avec le porte-feu à la main, & aiant mis le feu au pierrier, il alla caſſer la jambe de ce miſerable mouſſe : imprudence extraordinaire, & qui méritoit une ſévére correction. Après midi nous tuâmes à nôtre bord un buffle & un pourceau pour nous régaler le lendemain, qui étoit le jour de Pâques. Pendant-qu'on y étoit occupé, nôtre Conſolateur de malades ou Lecteur, & un Aide du Sous-commis, s'étant battus & arraché les cheveux, furent mis tous 2. en bas de ſoie.

Le 16. qui étoit le jour de Pâques, on leur ôta leurs fers. Tous les gens de la jonque aiant paſſé à nôtre bord, pour entendre le Sermon, ils demeurérent à manger avec nous. Le lendemain ils vinrent encore pour entendre la prédication. Le tems étoit toûjours mauvais & le vent variable. Le 19. on coupa la jambe du jeune garçon qui avoit reçeu le coup de pierrier. Il mourut une heure après l'opération.

Le 20. fut orageux, la tempête venant de l'Eſt-nord-oueſt. Nous amenâmes nos mâts de hune, & laiſſâmes tomber une ſeconde ancre. Il ſembloit que les vents alloient briſer tout ce qui étoit dans les vaiſſeaux, & mettre les vaiſſeaux mêmes en piéces. Les 2. Chinois qui étoient venus le 13. à nôtre bord, & y avoient aporté des rafraîchiſſemens, y revinrent, & en ame-

amenérent encore. Ils nous dirent qu'on préparoit plus de 200. jonques, pour venir nous faire dénicher. Sur cet avis nous travaillâmes à tenir tout paré, pour bien recevoir ces jonques, ſi elles venoient nous viſiter.

Le 27. nous halâmes nôtre champane à bord, & deſcendîmes 2. barques de pêcheur que nous y avions, & que la jonque prit ſur ſon bord. Nous avions beaucoup d'impatience de mettre à la voile, n'oſant pas ſéjourner encore longtems dans ce parage. Mais les tempêtes qui n'avoient point de fin, ne nous permettoient pas de nous retirer, d'autant-plus que les vents nous étoient toûjours contraires.

Le 28. nous fîmes paſſer 20. Chinois dans la jonque, pour les emmener aux Piſcadores. Le matin du 25. le tems ſe trouvant paſſablement beau, par un vent d'Eſt-nord-eſt, nous fîmes voiles, c'eſt-à-dire nôtre navire & la jonque de compagnie. Mais nous fûmes longtems errans, étant toûjours contrariez par des vents forcés, & par d'autres fortunes de mer.

Le 1. de Mai, 1623. le tems fut fort inconſtant. Dès le matin nous trouvâmes que nôtre jonque s'étoit écartée de nous; & que nous l'avions perduë de vuë. Enfin nous la découvrimes fort loin de nous ſous le vent, où elle étoit toute deſemparée. Ses voiles avoient été miſes en piéces, & tout le reſte de ſes agreils étoit fort incommodé. Comme le gros tems augmentoit, nous jugeâmes à propos d'en aller tirer ceux qui la naviguoient. Je m'embarquai dans la Chaloupe, & y allai moi-même. Nous prîmes d'abord nos gens, qui y étoient au nombre de 16. mais nous ne pûmes prendre avec eux que 10. Chinois, les autres étant allez ſe cacher, &

& le vent devenant ſi impétueux que nous craignions d'emploier, trop de tems à les chercher, & à les tirer de leurs niches ; deſorte qu'il y en demeura encore 10. qui s'en allérent où ils purent, à la dérive avec le bâtiment.

Nous nous rendîmes à bord après midi, & par nôtre eſtime nous crûmes être à 8. lieuës en mer, par le travers des iſles orientales de Macau. Comme il regne là des vents aliſez qui durent 9. mois, & qu'on nomme Monſon ou Mouſſon, quiconque tombe trop bas, ſoit d'un des côtés, ou de l'autre, des Piſcadores, ne peut regagner au vent, ſans une difficulté extrême, juſqu'à-ce que la mouſſon qui regne alors, ſoit paſſée. C'eſt ce qui fut cauſe que nous errâmes ſi longtems en ces parages, tantôt jettant l'ancre & étalant les marées, tantôt naviguant, avant que nous puſſions nous rendre aux Piſcadores,

Pendant tout ce tems-là, nous ſoufrimes beaucoup, ſoit par les efforts de la tempête, ſoit par les maladies, qui nous ſurvenoient, faute de rafraîchiſſemens : car de 90 hommes que nous étions, à-peine y en avoit-il 50. en ſanté, ce qui ſe doit entendre ſeulement de nos gens. Dans nôtre route nous rencontrâmes encore une jonque de la Chine, richement chargée, & deſtinée pour les Manilles. Nous la prîmes. Il y avoit à ſon bord près de 220. perſonnes, qui paſſérent dans nôtre navire, hormis 20. à 25. hommes, & nous y envoiâmes 15. ou 16. de nos, qui l'aïant amarrée à nôtre arriére, nous la tirâmes en oüaiche.

Il ſe trouvoit alors à nôtre bord pluſieurs centaines de Chinois, & nous craignions qu'ils ne ſe rendiſſent maîtres de nous & du navire, où

où nous n'étions qu'à-peine 50. hommes en ſanté. Nos gens ne parurent plus que l'épée au côté, comme s'ils euſſent tous été Officiers. La nuit nous faiſions deſcendre tous les Chinois à fond de cale, & nous barrions l'écoutille avec une groſſe piéce de bois, tenant des lampes allumées & ſuſpenduës en tant de lieux, que tout en étoit éclairé ſous le haut pont. Outre cela il y avoit toûjours 6. hommes autour de l'écoutille, qui y faiſoient le quart toute la nuit le ſabre à la main. Le matin on ouvroit l'écoutille, & l'on apelloit les priſonniers ſur le pont pour ſe rafraîchir, & faire leurs néceſſités; & alors tout y fourmilloit en monde, & les hommes y étoient entaſſez les uns ſur les autres.

J'allai pluſieurs fois dans la chambre pour me repoſer & tâcher de dormir; mais il ne me fut pas poſſible. Dès que je paroiſſois ſur le pont, les Chinois s'empreſſoient à me faire place, & ſe retiroient de chaque côté en haie, ſe mettant à genoux, joignant les mains; deſorte qu'ils étoient auſſi doux que des agneaux. Ils nous racontérent, ou pour mieux dire, ils nous firent entendre, qu'il y avoit parmi eux une prophetie qui portoit que leur païs ſeroit conquis par des gens à barbes rouſſes, & comme j'avois la barbe rouſſe, ils paroiſſoient tout-pleins d'étonnement dès qu'ils me voioient. Ce qu'il falloit croire de cette prétenduë prophetie, eſt un ſecret non encore révélé. Cependant, nonobſtant toutes ces déférences, nous nous tenions toûjours ſur nos gardes, ſans nous fier à eux que de bonne ſorte.

Au matin, ils alloient ſe placer le long du vibord & ſur les portehaubans pour ſe nétoier, ſe décharger, & ſe peigner. Leurs cheveux étoient

toient si longs, que quelques-uns en avoient qui leur descendoient jusqu'au gras de jambe, lorsqu'ils se tenoient de bout. Ils les tournent en forme de tresse, & se les attachent comme un bourlet derriére la tête, & ils mettent au milieu, ou une grande aiguille, ou une petite cheville, ou quelque chose de semblable qui les tient ferme: ils y mettent aussi leur peigne.

Nous les menâmes tous aux Piscadores, où on les enchaîna 2. à 2, aussi bien que tout le reste des Chinois que nos autres vaisseaux y avoient menez. On les y emploioit à porter de la terre pour construire le fort, & lors qu'il fut achevé on en mena plus de 400. à Batavia, qu'on y vendit. Piscadores étoit nôtre rendévous, ainsi qu'il a été déja dit. Il y avoit toûjours quelques-uns de nos vaisseaux, & c'étoit de là qu'on les envoioit dans tous les païs d'alentour, comme c'étoit aussi là qu'ils revenoient se rendre; & toûjours dans leur route ils prenoient tous les Chinois qu'ils pouvoient rencontrer, & les amenoient en ce lieu-là. Pendant que nous y étions, il s'éleva un si terrible ouragan, que presque tous les vaisseaux en furent emportez sur le sec; & entre-autres, nôtre jonque le fut bien avant dans les terres.

Comme j'étois à ce rendévous, je reçus une lettre de Batavia, par les mains de Chistian Fransz, à moi écrite par mon frére Pierre Ysbrantsz Bontekou, Capitaine du navire Harlem, ainsi qu'on la vû ci-devant, lors-que le 5. du mois de Janvier précédent, il partit de la côte de la Chine, où nous nous étions rencontrez, pour aller à Batavia. Il me donnoit avis que nôtre 3. frére, nommé Jaques Ysbrantsz étoit aussi venu l'année précédente

de

de Hollande aux Indes, en qualité de Capitaine: de-sorte que nous étions alors 3. fréres, qui servions en ce tems-là aux Indes en la même qualité. Le voiage de ce dernier n'avoit pas non-plus été fort heureux. Il montoit le Maurice, & étoit parti des Provinces Unies en compagnie du navire *les armes de Rotterdam*. Ils avoient perdu 275. hommes sur la route, & il n'étoit pas demeuré dans *les Armes de Rotterdam* assez de gens en santé pour pouvoir seulement manœuvrer les voiles.

Jaques, qui montoit le *Maurice*, aiant rencontré 2 yachts dans le détroit de la Sonde, ils le conduisirent à Batavia. Il avoit laissé l'autre vaisseau au Sud de Java, où il eut ordre de retourner le chercher avec les 2. mêmes yachts, & d'autres bâtimens. On le trouva, & Jaques aiant été destiné pour le monter à l'avenir; le premier voiage qu'il fit aux Indes fut celui d'Amboine.

Outre cela il m'écrivoit une grande nouvelle, savoir que le Général Coen s'étoit embarqué dans le même vaisseau *le Maurice* que mon frére avoit amené de Hollande, & qu'il s'en étoit retourné dans les Provinces Unies, le 2. de Février 1623. en compagnie de 3 autres navires: que le jour qui avoit précédé le départ de ce Général, le Sieur Pierre de Carpentier avoit été établi en sa place Général aux Indes. Il étoit aussi arrivé plusieurs familles de Hollande à Batavia, tant dans le vaisseau *les Armes de Hoorn*, qui étoit monté par Pierre Gerritsz Bier-en-broots-pot, qu'à bord de quelques autres navires. Il y avoit encore alors beaucoup de Hollandois qui se marioient à Batavia, & qui par là marquoient qu'ils y vouloient

loient faire des établiſſemens fixes, & qu'ils ne penſoient point à s'en retourner en Hollande, ſans une grande néceſſité.

Le 25. d'Octobre 1623. il fut ordonné par le Sieur Commandant Corneille Reyertſz, & ſon Conſeil, que 5. vaiſſeaux, ſavoir le *Groningue*, *le Samſon*, *le Muyden*, *l'Eraſme* & *la Victoire*, feroient voiles vers la riviére de Chinchieu, pour la tenir fermée; mais il y eut des raiſons qui empêchérent que *la Victoire* ne fût du nombre. Celui qui nous devoit commander, étoit Chriſtian Franſz. Nôtre ordre étoit de nous poſter à l'entrée de cette riviére, & d'empêcher qu'il n'en ſortit des jonques pour aller aux Manilles, ou aux autres païs où nos ennemis étoient. Nous devions pourtant auſſi continuer à demander la liberté du commerce des Chinois à Taïovan, moiennant quoi nous ceſſerions tous actes d'hoſtilité, & vivrions en paix & amitié avec eux. Mais s'ils perſiſtoient à nous en faire refus, nous avions ordre de leur déclarer la guerre, par terre & par mer, & de la pouſſer par-tout, & par toutes les voies qui nous paroîtroient avantageuſes pour les interêts de la Compagnie; comme il étoit porté plus au long dans les inſtructions données à nôtre Commandant & à ſon Conſeil. Dès ce même jour-là nous mîmes à la mer.

Le 28. nous nous trouvâmes à l'embouchure de la riviére de Chinchieu, & nous moüillâmes l'ancre à l'iſle des Pagodes, dont tous les habitans s'en étoient fuis, hormis un vieillard, que nous y rencontrâmes. Suivant nos ordres, nous arborâmes le pavillon blanc, dans l'eſpérance qu'il viendroit quelqu'un de l'iſle d'Aimui ou Aimoy, pour parlementer avec nous.

Le

Le 29. il fut réſolu qu'on tiendroit 30. ou 40. foubers parez, avec 8. ou 9. bailles pleines d'eau, & pluſieurs ſeilleaux de cuir, en divers endroits le long de chaque vaiſſeau, pour s'en ſervir à éteindre le feu, en cas que les Chinois vinſſent nous adreſſer des brulots. Il fut en même tems ordonné de faire bon quart, & que toutes les nuits on envoieroit deux canots en ſentinelle, à-peu-près à un tiers de lieue des navires; qu'on en envoieroit auſſi fort avant, lors-qu'on voudroit aller faire de l'eau, & que les lumiéres des canons ſeroient éxactement dégorgées & nettoïées. Enfin on prit toutes les précautions poſſibles, pour ſe bien tenir ſur ſes gardes.

Comme nous ne vîmes venir perſonne de la part des Chinois, on écrivit une lettre au Totoc d'Aimoi, & on l'envoia par le vieux Chinois que nous avions trouvé ſeul dans l'iſle. Elle portoit que nous étions là revenus, pour requérir qu'il plût à la nation de nous accorder la liberté du commerce, & de vivre en paix avec nous; ainſi que nous l'avions déja requis dans la conférence qui avoit été tenuë entre eux & nous; ce qui étoit accompagné des civilités avec leſquelles on devoit faire une telle requête. Le même jour on publia ſur tous les vaiſſeaux l'Ordonnance ſuivante.

Ordonnance ſuivant laquelle les Equipages des vaiſſeaux qui ſont devant la riviére de Chinchieu, doivent ſe régler dans leur conduite & dans leurs emplois.

Comme nous ſommes venus nous poſter ici à l'entrée de la riviére de Chinchieu, afin d'empêcher, autant qu'il ſera poſſible, que les Chinois n'en ſortent, pour aller aux Manilles, &

aux

aux autres lieu où ſont nos ennemis, il eſt à croire que les Chinois ne manqueront pas de faire tous leurs efforts pour nous en chaſſer, ſoit par des voies frauduleuſes, & ſous apparence de vouloir la paix, ſoit par violence & par les hoſtilités, ſur tout en nous adreſſant des brulots à la faveur des marées; il a été jugé néceſſaire d'ordonner qu'il ſera fait bon quart par tout, tant dans les navires que dans les chaloupes ou canots, ſoit qu'ils ſoient à bord, ou au vent des navires, ou au-deſſus par raport aux marées, pour y ſervir de ſentinelles. Et comme l'expérience ne nous a que trop fait connoître que des précautions ſi néceſſaires, ont été ſouvent négligées & les ordres mal obſervez, ſans qu'on ait penſé aux pertes & aux malheurs qui pouvoient s'enſuivre de cette négligence; il eſt expreſſément ordonné & recommandé par ces préſentes, de la part du Sieur Commandant Chriſtian Franſz & de ſon Conſeil, à tous Officiers & Matelots, ſans en excepter perſonne, que chacun ſe tiendra éxactement ſur ſes gardes & fera bon quart, au poſte où il ſera mis, ſur peine que ceux qui ſeront trouvez endormis, ou en autre défaut, auront la petite cale, étant jettez 3. fois de la vergue à la mer, & qu'outre cela ils recevront 100. coups de bouts de cordes au pié du mât. Que chacun ait donc à faire ſon devoir, & à ne point contrevenir à la préſente Ordonnance, laquelle ſera éxécutée à la rigueur & ſans aucune grace, contre les contrevenans. Car nous jugeons la choſe ainſi néceſſaire dans l'état préſent, & ſelon nôtre commiſſion. Donné & fait à bord du *Groningue*, étant à l'ancre dans la riviére de Chinchieu, le 30. d'Octobre 1623.

Le 1. de Novembre 1623. un Chinois nommé Cipzuan, ſe rendit dans une champane, à nôtre bord, & nous dît que ſi nous étions venus dans un eſprit de paix, & ſeulement pour obtenir la liberté du Commerce, il n'y avoit rien plus aiſé que de traiter, & que la choſe ne manqueroit pas de la part des Chinois, qui y étoient fort diſpoſez; de-ſorte qu'il nous donna des eſpérances d'un bon ſuccès. Il ajoûta que plus de 300. Marchands de la nation s'étant aſſemblez, avoient réſolu de préſenter une Requête au Combon de Hockieu, & de lui demander permiſſion de trafiquer avec nous; ce qui leur valoit mieux, diſoit-il, que de perdre ſon bien en continuant la guerre; laquelle, ſi elle continuoit ne pouvoit manquer de les appauvrir tous: ſi-bien que leur réſolution étoit de faire pour cet effet de grandes inſtances auprès du Combon.

Il dît encore que dans le lieu où il demeuroit il y avoit un Hermite, qui ſe tenoit dans les montagnes, & qui étoit d'une grande maiſon, & avoit été extrémement riche; qu'il croioit même que cet Hermite avoit été Gouverneur de quelque Province; & qu'après la mort de ſa femme, qu'il aimoit uniquement il s'étoit ainſi retiré dans la ſolitude, pour y vivre pauvrement, & avec mortification, ſans ſe mêler plus d'autre choſe que d'aſſiſter les pauvres, & d'aller intercéder pour eux auprès des grands: que cet homme qui étoit en odeur de ſainteté, & avoit accès auprès des grands, quand il vouloit, avoit entrepris de parler de nôtre affaire, & de la faire réuſſir: qu'il étoit tenu pour Prophète; & que toutes ſes paroles avoient autant de poids que des Prophéties: qu'aiant été in-

for-

formé du fait dont il s'agiſſoit, & aïant veu qu'on faiſoit de grands préparatifs contre nous, il étoit allé trouver les principaux du païs, & leur avoit déclaré que s'ils entreprenoient la guerre contre nous, ils mettroient leur ville en péril. Sur cela, nôtre Commandant demanda à Cipzuan ſi l'on ne pourroit point conférer avec cet Hermite, pour l'inſtruire plus particuliérement & avec plus de confiance, de la ſincérité de nos intentions, & des circonſtances qui concernoient nôtre requête. Cipzuan promit de lui propoſer la choſe, & de le porter à y conſentir, témoignant qu'il ne doutoit point que l'Hermite ne le fît; & diſant, j'y ferai tous mes efforts, afin de vous faire connoître que j'ai de bonnes intentions pour vous. Enſuite il partit, & quand il fut de retour chez lui, il ne déclara qu'à l'oreille, qu'il fût venu à nôtre bord.

Le 3. il revint avec l'Hermite, & avec un autre Chinois. Nous declaràmes à l'Hermite quelles étoient les raiſons pourquoi nous étions là venus. Enſuite après quelque conférence, nous lui aſſurâmes que nôtre intention & nôtre requête étoient ſincéres. Il nous promit de s'emploier avec ardeur pour faire réüſſir nôtre deſſein. Nous lui mîmes en main une lettre qui contenoit à-peu-près les mêmes choſes que celle que nous avions auparavant envoiée au Totoc, par le Vieillard Chinois. Il promit de la rendre lui-même.

Deux ou trois jours après, Cipzuan revint, & nous donna la réponce à nos lettres. Le Totoc, nous écrivoit; qu'il avoit apris que nous nous étions rendus à l'iſle des Pagodes, pour demander aux Chinois la liberté du commerce

avec eux, dequoi il étoit bien-aise, si nôtre cœur étoit sincére, & que nous n'en usassions pas avec fourbe & ruse comme nous avions fait ci-devant. C'est ainsi qu'il lui plaisoit de s'exprimer: qu'en ce cas on pourroit faire un Traité ensemble. Il disoit que dans nôtre derniére conférence, il nous avoit proposé 2. voies d'accord, dont l'une étoit de remettre en liberté tous les prisonniers Chinois que nous avions; l'autre, d'abandonner Pæne, que nous nommions Piscadore: mais que nous n'avions voulu accepter ni l'une ni l'autre de ces conditions, ce qui avoit rendu la négociation infructueuse.

Nous repliquâmes que nos intentions étoient sincéres, & qu'elles l'avoient toûjours été. Il nous écrivit de nouveau, qu'on lui avoit bien assuré que nous n'étions venus que pour pirater, & que pour preuve de cela, c'est que nous n'avions aporté ni argent ni marchandises pour trafiquer; surquoi il nous prioit de nous expliquer franchement, & de l'éclaircir. Nous lui fîmes une réponce qui contenoit seulement que nous n'avions que de bonnes intentions, & que nous ne desirions que la liberté du commerce. Il repliqua par une nouvelle lettre, que puisque nous persistions à l'assurer que nous n'avions que de bons desseins, nous eussions à lui envoier un Capitaine, pour traiter avec lui, & conclure une paix, ou une suspension d'armes pour un nombre d'années, ou à perpétuité.

Nous fîmes reponce au Totoc, & le requîmes qu'il lui plût de permettre qu'un de nos yachts allât à Aimoy, afin qu'on fût plus proche, & qu'on pût avancer la négociation, parce que c'étoit une chose qui se pouvoit bien mieux faire de près que de loin. Sur cette re-

mon-

montrance le premier bâtiment qu'on nous envoia, nous aporta une permiſſion de nous rendre devant Aimoy, avec un ou deux de nos vaiſſeaux. En conſéquence il fut réſolu le 13. du mois, que nôtre Commandant s'y rendroit, avec les yachts *Maiden* & *Eraſme*.

Ils partirent le 14. & le lendemain ils jettérent l'ancre proche d'Aimoy. Pour nous, nous demeurâmes avec nos navires mouillez à la rade de l'iſle des Pagodes. La nuit du 17. au 18. je m'embarquai dans nôtre Chaloupe, & allai voir ce que les yachts faiſoient, afin d'aprendre en quel état ſe trouvoient nos affaires; car nous commencions à nous ennuïer de les voir ainſi traîner en longueur; au-lieu qu'avant qu'on allât à Aimoy, tout paroiſſoit diſpoſé à une promte concluſion.

Lorſque la Chaloupe fut aſſez proche des yachts, nous en vîmes un tout en feu, & l'autre avoit 3 brulots à ſon bord, naviguant avec un grand péril au milieu d'une multitude de bâtimens Chinois, Champanes & jonques de guerre. De plus de 50. brulots qui étoient adreſſez au yacht *Eraſme*, le feu que l'on y avoit mis, avoit été éteint par l'adreſſe & le courage de nos gens, & 2. autres qui l'avoient atteint, avoient été heureuſement détournez, déſorte que c'étoit comme par un miracle qu'il avoit échapé le danger. Pour le *Muiden*, ſa miſéne & ſes hunes de mât d'avant étant tout en flammes, on ne voioit pas qu'il pût ſe ſauver. En effet le feu ſe communiqua, & le vaiſſeau Sauta avec tous ceux qui étoient à ſon bord; ſpectacle terrible, & funeſte à nos yeux.

L'*Eraſme* étant revenu avec nous au gros de nos vaiſſeaux, ceux qui le montoient nous firent

le raport de ce qui s'étoit passé. Ils nous dirent que dès qu'ils eurent jetté l'ancre, on leur envoia des Députez, qui demandérent que quelques-uns des principaux de nos gens descendissent à terre, pour conférer avec le Totoc. Nôtre Commandant s'en étant excusé le plus civilement qu'il avoit pû en disant qu'il n'avoit point d'interprétes propres pour une telle affaire, avoit fait prier le Totoc de lui envoier quelques uns des siens, munis d'un plein pouvoir de traiter avec nous, & qu'il promît de ratifier ce qu'ils feroient.

Sur cette réponce les Chinois s'en étant retournez à terre; le Totoc les avoit autorisez d'un plein pouvoir, & ils étoient revenus à bord pour le dire, & pour entrer en négociation. Il avoit donc été conclu qu'ils viendroient trafiquer avec nous à Taïovan, & qu'ils nous y aporteroient autant de soïes que nous aurions de capital pour les paier; qu'ils n'iroient plus naviguer aux Manilles, ni à Cambaye, ni à Siam, ni à Patane, ni à Jamby, ou Andrigery, ni en d'autres lieux, sans prendre des passeports de nous: qu'ils enverroient 5. ou 6. jonques à Batavia, pour conferer avec le Seigneur Général, sur les affaires de Piscadores; dont ils marquoient que leur principal dessein étoit de nous faire abandonner la possession.

Cet accommodement aïant été ainsi conclu, ils s'en étoient retournez à terre, & ensuite ils étoient encore revenus à bord, où ils avoient prié qu'on députât quelques Capitaines pour aller trouver le Totoc, afin d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer reciproquement par ferment, & que le Totoc pût écrire au Combon de Hockieu, que

la

la choſe avoit été réglée & confirmée en ſa préſence. Ils avoient auſſi amené 8. Mandarins pour demeurer en ôtage, & aporté, ſelon leur coutume, 3. fléches pour aſſurance.

Le Commandant Hollandois aiant tenu conſeil, il avoit été réſolu qu'il iroit lui-même à terre, avec Doeder Floriſz Graeg, Capitaine du *Muiden* & Guillaume van Hoedaen, Sous-commis de l'*Eraſme*, pour éxécuter ce qui avoit été arrêté. Ils débarquerent donc au nombre d'environ 30. hommes, entre leſquels étoit auſſi Jean Pieterſz Reus Capitaine de l'*Eraſme*. On les reçut fort bien: on dreſſa des tables ſur le rivage, & on les couvrit de vivres. Le Commandant donna ordre à Reus de veiller ſur la conduite des Matelots, & de les faire bientôt repaſſer à bord. Pour les autres Officiers, ils furent conduits à la maiſon du Totoc. Il ſembloit que dans le repas des Matelots, où quelques Mandarins même étoient à table, & les ſervoient, on tâchoit de les faire enivrer. Ces Mandarins vouloient auſſi que Reus les quittât, & ils le pouſſoient à ſuivre les autres chez le Totoc. Il fit mine d'y conſentir, mais de la maniére dont il s'imaginoit voir que les Chinois s'y prenoient, il crut qu'on n'étoit pas prêt de conclure l'affaire dont il s'agiſſoit, & qu'il ſe tramoit quelque choſe: c'eſt pourquoi il fit lever de table tous les matelots, & les aiant fait rentrer dans la Chaloupe, il les alla remener à bord.

Sur le ſoir, ſelon qu'on en étoit convenu avant que de partir, Moiſe Klaaſz Pilote du *Muiden*, mena la chaloupe armée, pour prendre & ramener nos 5. Oficiers qui étoient chez le Totoc. Les Chinois aiant retenu tous nos

gens, on fut fort en peine dans les yachts de ne voir revenir ni la chaloupe, ni les Oficiers. On demanda aux ôtages, s'ils ne savoient point pourquoi on les arrêtoit si longtems? Ils répondirent. On aura fait festin on les aura fait boire: ils se réjoüissent. Certes c'étoit une étrange joie que celle qui leur étoit préparée; puis-que dans cette même nuit, 4. heures avant jour, on adressa plus de 50. brulots à leurs yachts; & il y en eut un qui fut brûlé, ainsi qu'il a été déja dit.

Outre cette guerre ouverte qu'on gardoit pour la fin de la tragédie, on avoit envoié à bord des yachts de la biére empoisonnée, afin de faire périr les matelots; artifice que nos gens avoient découvert par l'éxactitude avec laquelle ils se tenoient sur leurs gardes, & qui sans doute leur étoit inspirée de Dieu. Le recit de toutes ces choses nous affligea extrémement; car la perte que nous avions faite étoit grande; & la méchanceté des Chinois nous paroissoit horrible. La rétribution leur en sera faite un jour, dans la journée du juste Jugement de Dieu.

Le 18. nous enlevâmes du bois de chaufage des maisons qui étoient dans l'isle des Pagodes, où nous étions mouillez. Après cela il fut résolu que nous irions jetter l'ancre au côté septentrional de la riviére, pour y être à couvert des brulots; aiant desormais fait une cruelle expérience des intentions des Chinois, & veu que nous ne devions attendre d'eux que les derniéres hostilités.

Le 19. *L'Ours Anglois*, qui venoit du Japon, se joignit à nous. Nous fîmes nôtre raport aux Officiers de ce qui nous étoit arrivé.

Sur

Sur cela le Conſeil général s'étant aſſemblé à bord de *l'Ours*, on y prit la Réſolution ſuivante.

Réſolution priſe par les Hauts Officiers des Vaiſſeaux L'Ours Anglois, *le* Samſon, *& l'*Eraſme, *le 24. Novembre, à l'embouchure de la riviére de Chinchieu.* 1623.

„ Comme en partant du Japon le 11. de Novemble dernier, nous trouvâmes à propos, „ pour plus grande facilité de nôtre voiage à „ Piſcadores, de relâcher à la côte de la Chine, nous ſommes venus, graces à Dieu, le „ 19 de ce mois à l'embouchûre de la riviére „ de Chinchieu, où nous avons trouvé les vaiſſeaux *Groningue*, *Samſon* & *Eraſme*, dont les „ Officiers nous ont apris la déplorable perte „ du yacht *Muiden* arrivée par le moien des „ brulots des Chinois; & auſſi l'empriſonnement par eux fait du Commandant Chriſtian „ Franſz, & des autres Députez Hollandois, „ qui étoient allez à terre pour confirmer la „ paix qui avoit été concluë entre la nation & „ nous: Et comme l'Inſtruction du Sieur Commandant Corneille Reyertſz porte, que ſoit „ qu'il y ait paix ou guerre, il faut tenir fermée la riviére de Chinchieu, & avoir des „ vaiſſeaux poſtez pour cela & que les Officiers „ des ſuſdits vaiſſeaux ſe plaignent de la quantité de malades qu'ils ont à leurs bords, particuliérement ſur le *Samſon*, où à peine y a-t-il aſſez de gens en ſanté pour manœuvrer les „ ancres; de ſorte qu'on ſeroit bientôt obligé „ de le renvoier à Piſcadore, & même de prendre les malades qui y ſont, & qu'il ne pourroit emmener.

„ Par ces raiſons, & vû que les ſuſdits Offi-

„ciers raportent que le dit Sieur Commandant
„Corneille Reyertſz eſt parti de Piſcadores
„pour aller à Taïovan, ce qui fait qu'il eſt reſ-
„té peu de malades à Piſcadores; il a été ré-
„ſolu qu'on feroit part aux ſuſdits vaiſſeaux des
„rafraîchiſſemens que nous avons aportez pour
„la flote, & qu'on leur laiſſeroit 10000. oran-
„ges, 10000. *Micans*, 20. pourceaux, 200. ci-
„troüilles, & 3. vaches, à cauſe du beſoin où
„on les voit d'avoir ces rafraichiſſemens, &
„pour empêcher qu'ils ne ſoient obligez de ſe
„retirer de devant la riviére de Chinchieu, ce
„qui ne ſe pourroit faire ſans un grand preju-
„dice pour la compagnie.

„Et comme par le moien de la priſon de
„Chriſtian Franſz, cette petite flote ſe trouve
„privée de Commandant en chef, le préſent
„Conſeil a établi proviſionnellement & juſ-
„qu'à nouvel ordre du Sieur Commandant
„Corneille Reyertſz, la perſonne de Guillaume
„Ys. Bontekou, lui donnant pouvoir d'aſſem-
„bler le Conſeil lors-qu'il le jugera à propos,
„d'y préſider, & de porter comme auparavant
„le pavillon au grand perroquet. Ainſi ſigné &
„arrêté à bord de *l'Ours Anglois*, les jour &
„an que deſſus. Signé &c.

Ces rafraîchiſſemens aiant été d'un grand ſe-cours pour nos malades, nous tinmes la riviére comme aſſiégée, ſuivant nos ordres, & il n'y avoit plus de Chinois qui oſaſſent aller aux Manilles, ni ailleurs. Nous leur primes auſſi pluſieurs jonques & d'autres bâtimens.

Enfin, pour moi, mon tems étant expiré, & n'aiant nulle envie de me rengager, je m'en retournai à Piſcadores. Là le Sieur Corneille Reyertſz me preſſa beaucoup de prendre un nou-

nouvel engagement : il m'ofrit même des conditions encore meilleures que celles que j'avois eues & une aſſez conſidérable augmentation de gages. Je refuſai toutes ces ofres, & après beaucoup de ſollicitations, j'obtins la permiſſion de m'embarquer dans le vaiſſeau, *Bonne Eſpérance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Le Sr. Commandant nous mit en main une Réſolution, à laquelle nous devions nous conformer, en cas de rencontre d'autres vaiſſeaux Hollandois, ſur nôtre route. Dans cette Réſolution étoit inſérée cette courte Inſtruction qui ſuit.

Inſtruction pour le Conſeil du vaiſſeau Bonne Eſpérance, *qui part de Pehou* (ou Pehoe) *pour aller à Batavia.*

„ Comme l'intention de Mrs. nos Généraux „ eſt que dans tous les vaiſſeaux il y ait une perſonne établie avec pouvoir d'aſſembler le „ Conſeil dans les occaſions qui pourront le requérir, & d'y préſider, Nous avons jugé à „ propos d'établir dans cette fonction Guillaume Ys. Bontekou, Capitaine du ſuſdit. vaiſſeau, & nous lui donnons commiſſion & pouvoir de convoquer le Conſeil, quand il le trouvera néceſſaire pour le ſervice de la Compagnie, d'y préſider, & d'y avoir la premiére voix. Signé, &c.

„ Nous recommandons au ſuſdit Conſeil de „ diriger toutes choſes pour l'accélération de ce „ voiage, & pour l'utilité des affaires de la „ Compagnie, l'exhortant à éxécuter ponctuellement tout ce qui eſt plus amplement exprimé dans nôtre Réſolution du 19. de Février, 1624. Fait au fort de Piſcadores le „ 20. de Février, 1624. Signé &c.

Le 21. de Février, nous mîmes à la voile,

& prîmes la route de Batavia, avec ordre d'aller premiérement par le travers de la côte de la Chine, & d'y paroître. Le gros tems qui survint dès que nous fûmes à la vuë de la côte, nous empêcha de la pouvoir ranger; outre que nôtre vaisseau ne se portoit pas bien à la mer, & tout ce que nous pouvions faire de vent arriére, étoit de capeïer avec la miséne. Il y avoit même des voies d'eau, & il falloit pomper continuellement. Aiant donc jugé qu'il n'étoit pas à propos de demeurer plus longtems dans ce parage, nous primes vent en poupe, & fîmes route vers Java. Le 24. & le 25. nous dépassâmes les îsles de Macau par un tems fort variable.

Le 6. de Mars 1624. nous joignîmes *l'Ours Anglois*, dont le Commis étoit Isaac van de Werken, & le Capitaine Frans Leendertsz de Rotterdam. Ils vinrent tous 2. à nôtre bord & nous raporterent qu'ils avoient pris sur la côte de la Chine environ 160. Chinois, tant hommes, que femmes & enfans. Nous ofrîmes de les prendre à nôtre bord, au desir de nos instructions, & nous recommandâmes aux Officiers du vaisseau, de continuer à demeurer dans ce poste. Mais ils nous déclarérent que leur navire étoit trop foible, qu'il faisoit eau en divers endroits, qu'ils avoient de la peine à le maintenir sur l'eau, & qu'ils se voioient contrains eux-mêmes de s'en retourner aussi à Batavia.

Le 8. le Capitaine de *l'Ours* nous amena un rafraîchissement de 2. petites vaches. Le 9. nous allâmes à son bord, & nous y en primes encore 2. avec des féves, quelques pots d'huile & d'autres victuailles. Le 17. nous mouillâmes l'ancre à l'isle de Poulepon, & y aiant fait de l'eau, nous reçûmes à nôtre bord 40 Chinois de *l'Ours*

puis

puis nous allâmes couper du bois de chauſage, & le 20. nous remîmes à la voile.

Entre le 25. & le 26. *l'Ours* s'écarta de nous. Le 30. nous jettâmes l'ancre proche de l'iſle des Antropophages. Le 1. d'Avril nous remîmes à la voile, & le 2. nous mouillâmes à la rade de Batavia, d'où nous fîmes quelques tours pour aller querir des pierres, aux iſles d'entre Batavia & Bantam.

J'avois toûjours deſſein de revenir en Hollande, l'experience vérifiant en moi le dire, que l'oiſeau s'aime au païs où il a été couvé. En effet quelques beaux païs, quelques charmantes côtes quelques admirables Roiaumes qu'on voie, quelques avantages, profits & plaiſirs, qu'on y trouve, tout cela tourneroit en peines & chagrins, ſi l'on en retranchoit l'eſpérance qu'on a, d'en aller faire le recit dans ſa patrie. C'eſt cette eſpérance qui fait que nous nommons nos courſes lointaines des Voiages; car autrement on les devroit proprement nommer des banniſſemens n'y aïant pas une grande différence entre les banniſſemens & des Voiages pareils.

Pendant que je naviguois ainſi à Batavia, pour aller chercher de la pierre, on équipa *la Hollande*, le *Gouda* & le *Middelbourg*, pour aller en Perſe. Je me ſervis de l'occaſion. Je requis le Seigneur Général Carpentier, & le Conſeil, de me permettre de partir avec eux & ils me l'accordérent. Je fus établi Capitaine de *la Hollande* qui étoit un beau navire. Cependant le Commandant Corneille Reyertſz étant auſſi arrivé de Piſcadore à Batavia, pour s'en retourner dans les Provinces Unies, il fut fait Commandant de ces 3. vaiſſeaux. Ce fut le nôtre qu'il monta. C'étoit un homme habile &

actif ; & il avoit rendu de bons ſervices à la Compagnie.

J'eus alors à Batavia beaucoup de familiarité avec Guillaume Corneliſz Schouten, qui étoit du même païs que moi. Il s'embarqua ſur le *Middelbourg* pour s'en retourner comme nous dans ſa patrie.

Le 6. de Février 1624. les 3. vaiſſeaux mirent à la voile, pour faire route vers les Provinces Unies. En paſſant nous relâchâmes à Bantam, où il y avoit quelques-uns de nos vaiſſeaux à l'ancre. Après avoir pris congé d'eux, nous remîmes en route par un vent d'Oueſt, qui nous étoit contraire. Nous louvoïâmes juſqu'à l'iſle de Sebbezee, qui gît dans le détroit de la Sonde, proche de Sumatra, où nous ſéjournâmes 3. ou 4. jours, en attendant un vent favorable, parce que les courans y étoient rapides.

Le 15. aiant remis à la voile par un bon vent de terre, nous en eûmes encore enſuite un très favorable & le 19. nous ſortîmes du détroit de la ſonde par un vent d'Oueſt. Après cela nous courûmes la bande du Sud, par un vent échars : mais peu de tems après il devint plus frais : cependant nous continuâmes à courir au Sud, dans l'eſperance que nous aurions bientôt un vent de Sud.

En effet le 27 il tourna au Sud, lors-que nous étions par la hauteur des 17. degrés de latitude méridionale. Alors nous courûmes à l'Oüeſt, portant vers le cap de Bonne-eſpérance, juſqu'à ce que nous fûmes par les 19. degrés, où le vent ſe rangea au Sud-eſt, tournant peu à peu vers l'Eſt, & nous courûmes alors la bande de l'Oüeſt par un bon frais, avec autant de voiles que le vaiſſeau en pouvoit porter.

Le 15. de Mars 1624. au lever du Soleil, aiant

aïant pris hauteur, nous trouvâmes que nous étions par les 22. degrés le même jour le Commandant Reyertſz fut fort mal. Le 16. 17. & 18. Le vent commença tellement de forcer, qu'il n'y avoit pas 8 rumbs, où nous puſſions faire ſervir même la miſéne ni la ſivadiére. Nous craignîmes beaucoup de nous écarter les uns des autres, pendant la brune. Comme c'étoit à nous de faire fanal pendant la nuit, j'entrai dans la chambre du Commandant, & y aiant aſſemblé le Conſeil du navire, je dis au Commandant qui étoit fort mal: Si nous continuons à naviguer ainſi cette nuit, je crains que demain nous ne nous trouvions tous ſéparez; car il n'y a pas 8 rumbs ſur quoi l'on puiſſe ſe maintenir. Ainſi j'eſtime qu'il ſeroit plus à propos de ſerrer les voiles pendant qu'il eſt encore jour, & de mettre à mats & à cordes: car nos conſerves voiant cela feront la même manœuvre, & j'eſpére que nous ne ferons pas une ſi grande dérive cette nuit, que nous ne puiſſions demain être encore à veuë les uns des autres.

Le Commandant m'aiant répondu; Capitaine, ſi c'eſt la vôtre avis, vous pouvez faire ce que vous jugerez à propos, la choſe fut ainſi éxécutée. Nous ferlâmes, de jour, la miſéne & la ſivadiére, & l'on en amarra fort bien les garcettes & les rabans, puis nous nous laiſſâmes aller à la dérive. Le *Gouda* & le *Middelbourg* aiant veu nôtre manœuvre, ſuivirent nôtre exemple, & portérent le cap au Sud. La nuit, après 6 horloges, le vent devint ſi impétueux que jamais ceux qui ne ſe ſont pas trouvez en pareille occaſion, ne ſauroient s'imaginer quelle étoit ſa force & ſa violence. Il parcouroit ſi vîte toutes les pointes du Compas, qu'il

qu'il n'y avoit pas moien de connoître sur quel air on naviguoit. Le navire enfonçoit aussi avant dans l'eau que si les tourbillons eussent tombé perpendiculairement sur lui pour le faire enfoncer. Les ancres qui étoient aux deux côtés de l'avant, sur leurs bossoirs, étoient à tout moment submergées, & pour peu que le vaisseau fût demeuré sans se tourmenter d'un autre maniére, il auroit puisé par là bien vîte, & seroit péri. Enfin nôtre grand mât s'étant rompu à 3 brasses au-dessus du haut pont, il tomba à la mer; mais le navire, qui aparemment enfonçoit, se releva un peu. Nous étions les uns auprès des autres, & pourtant il falloit se mettre tête contre tête pour pouvoir s'entendre, mais ceux qui étoient au haut, sur le pont, n'entendoient pas un seul mot de ce qu'on leur crioit.

Ce prodigieux vent, ou orage, qu'on nomme un Ouragan, dura pendant 6 à 7 Horloges. Après cela il commença un peu à diminuer. Pendant qu'il étoit dans sa plus grande violence, la mer étoit aussi unie qu'une table, & il sembloit qu'elle ne pût s'élever. Mais à mesure que le vent diminuoit, la mer s'élevoit avec tant d'impétuosité, qu'il sembloit que le vaisseau alloit tourner sens-dessus-dessous. Le roulis étoit si terrible, que quelquefois le plat-bord passoit sous l'eau à l'embelle, & il y entroit tant d'eau que nous en étions extrémement alarmez. En effet l'eau couloit dans le fond de cale, & il y en avoit déja 7 piés, avant que nous nous en fussions aperçus; de-sorte que craignant de couler bas, on ne manqua pas de pompes de toutes les pompes. Néanmoins l'eau ne laissoit pas de croître toûjours.

Alors

Alors nous commençâmes à être étonnez. C'étoit un mal ſans remède, & où tous nos efforts étoient inutiles. Il arriva encore que les pompes s'engorgérent, & il n'y eut plus moien de s'en ſervir. Les bitonniéres étoient pleines de poivre, & les pompes en étoient toutes engorgées. Il y avoit dans le fond de cale 60 piéces de canon de fonte & de fer, qui étoient ſur le gingembre & ſous le poivre. L'agitation prodigieuſe du navire les fit demarrer & rouler. Les tourillons heurtérent contre les fronteaux des greniers, & les rompirent. Par là le poivre ſe répandit ſur les vaigres de fond, & l'eau aïant fait enlever les parcloſes, il paſſa & couvrit les varangues.

Néanmoins comme nous étions perſuadez que nôtre vaiſſeau étoit bon, que les bordages, les vaigres, les membres internes, & tout le reſte étoit en état de ſoutenir de grands efforts, nous ne perdîmes pas courage, & nous travaillâmes de toutes nos forces. Nous tirâmes les pompes, & nous les envelopâmes par le bas de pluſieurs morceaux de nos pavillons que nous fîmes tourner tout autour. Nous poſâmes le bout de chacune dans un pannier, que nous mîmes ſur les vaigres, & nous recommençâmes tous à pomper : ce qui nous réüſſit ſi-bien que nos pompes ſe trouvérent en bon état. Après avoir fait un peu de tems cette manœuvre l'eau commença de baiſſer, ce qui nous redonna du courage.

Nôtre grand mât qui étoit tombé à la mer aiant demeuré toute la nuit à floter, tantôt le long du navire, tantôt deſſous, nous craignîmes qu'il n'y fît quelque voie d'eau. Les gens qui étoient au fond de cale, d'où ils prévoioient

en-

encore mieux ce danger, crioient qu'on coupât tous les cordages qui l'arrêtoient, & qu'on le laissât floter comme il pourroit: mais nous ne pûmes en venir à bout. Nous coupâmes bien les grands haubans de ſtribord; mais nous ne pûmes couper ceux de babord, parce que le roulis étoit trop grand. Ce fut tout ce qu'on put faire avant jour. Dès-que le jour fut venu, nous achevâmes de couper tous les autres cordages qui étoient encore attachez au mât, & enſuite le flot qui vint, l'éloigna de nous.

Au matin, aïant regardé par-tout autour de nous, nous ne vîmes plus qu'une de nos conſerves, le *Middelbourg* qui étoit au vent à nous, entiérement démâté, hormis de ſon mât d'artimon, aiant perdu même ſon beaupré & tout ſon éperon, de-ſorte que nos 2. navires étoient abſolument deſemparez. Pour le *Gouda*, on ne le vit plus, & nous craignîmes qu'il n'eût fait naufrage; crainte qui n'avoit que trop de fondement; car la choſe ſe trouva véritable, au-moins a-t-elle été regardée comme telle puiſqu'on l'a jamais revû.

Nous ne ſavions donc quel parti prendre; car pendant la nuit nous avions dérivé dans un parage où l'eau étoit toute brune, & la mer plus unie qu'ailleurs. Quelques-uns de nos gens aïant puiſé de l'eau avec les ſeillaux, dirent qu'il y avoit du poivre dedans; ce qui nous fit conjecturer qu'il étoit arrivé de fâcheux accidens à l'une de nos conſerves, & peut-être à toutes les deux; & quoi-que nous n'en fuſſions pas tout-à-fait aſſurez, nous crûmes dès-lors que le *Gouda* ſeroit péri, & nous en eûmes tout le déplaiſir que pouvoit cauſer la certitude de ſon naufrage.

Le

Le lendemain il fit beau tems. Nous voïions toûjours le *Middelbourg* au lof, ſans que nous puſſions nous reſoudre, car nous étions également deſemparez. Le *Middelbourg* aïant, dès avant jour, mis ſa chaloupe à la mer, elle fut à la pointe du jour, à nôtre arriére, ſous la galerie. Ceux qui la naviguoient, aïant helé, nous fûmes dans le plus grand étonnement du monde, ne croiant nullement qu'il y eût des hommes ſi proche de nous. Nous reconnûmes bien-tôt que c'étoit des gens de l'équipage du *Middelbourg*. On porta la tire-vieille à l'arriére, & on la leur laiſſa couler. Le Patron, qui ſe nommoit Jean Dyx de Fleſſingue & un autre aïant paſſé à nôtre bord, nous remontrérent qu'ils avoient perdu preſque tous leurs mâts & leurs agreils, & que ſi nous n'allions pas les ſecourir, il n'y avoit point d'eſpérance pour eux de pouvoir gagner juſqu'aux terres.

Nôtre mât de miſéne, nôtre beaupré & nôtre mât d'artimon avoient été préſervez, auſſi-bien-que nôtre grande vergue que nous avions amenée ſur le pont, avant que l'orage fût à ſon plus haut point. Dans le *Middelbourg*, au-contraire, on avoit laiſſé les vergues aux hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute ſa mâture. Cependant il falloit que le moins incommodé des vaiſſeaux aidât à l'autre. Il fut donc réſolu que nous lui donnerions nôtre grande vergue, & nôtre mât de hune d'avant, avec une groſſe éparre de quatorze palmes, que nous avions encore. Alors le courage revint aux gens du *Middelbourg*, & ils eſpérérent qu'avec ce ſecours, ils reclamperoient ſi-bien quelques-uns de leurs mâts, qu'ils pourroient encore tenir en quelque endroit. Il fut en même tems con-

clu

clu que dès qu'on leur auroit livré ces piéces, chacun de ſon côté feroit ſes efforts pour terrir où il pourroit. Cependant on convint d'aller à la baie de S. Loüis, à Madagaſcar, s'il étoit poſſible.

Tout cela aiant été ainſi conclu & arrêté par le Conſeil Général, dans la Chambre du Commandant, ce fut à moi qui étois le Capitaine, d'en aller donner les ordres à l'équipage. Lorsque je leur eus dit ce qu'il y avoit à faire, ils s'élevérent tous, & s'y oppoſérent diſant qu'ils étoient dans un péril auſſi éminent que celui du *Middelbourg*, & qu'ils vouloient garder leurs apparaux pour eux. Je demeurai ſurpris, & je leur dis avec douceur: Amis prenez garde à ce que vous faites. Si nous laiſſons nôtre conſerve dans l'état où elle eſt, tellement deſemparée qu'elle ne peut ſe ſauver: il faut qu'elle périſſe: elle eſt tellement deſemparée qu'elle ne peut plus porter de voiles. Nous faiſons tous profeſſion; d'être Chrétiens; nons ſommes obligez de ne pas dementir cette profeſſion & de faire des œuvres dignes du Criſtianiſme. Penſons à ce que nous pourrions deſirer d'eux, ſi nous étions dans l'état où nous les voions. Faiſons leur donc ce que nous voudrions qu'ils nous fiſſent. Enfin je continuai à les exhorter dans les termes les plus touchans que je pus trouver.

Ils commencérent à ſe cacher & à parler bas enſemble, puis ils levérent la tête, & dirent; Que ferons-nous donc? Il eſt vrai que nous ſommes Chrétiens, comme dit le Capitaine. D'ailleurs, ſi le *Middelbourg* ne peut ſe ſauver, quels remords n'aurons-nous point, & qu'allégueronsnous pour nôtre défence? Enſuite ils revinrent au pié du grand mât, & me dirent; Capitaine, Après qu'on aura fait cette faveur

à l'équipage du *Middelbourg*, pourrons-nous donc nous ſéparer de lui, & le laiſſer. Je leur répondis que la choſe étoit déja ainſi réglée dans le Conſeil. Ils s'écriérent alors, Hé-bien donc qu'on faſſe ce qui a été réſolu.

Ils firent en même tems leur manœuvre: ils mirent bas le mât de hune d'avant, & le deſcendirent à la mer avec la grande vergue & la groſſe éparre. La chaloupe les emmena à la touë, nageant de force vers ſon navire, & chacun ſe flata de l'eſperance de ſe revoir tous enſemble à la baie de S. Loüis. Nôtre équipage étant revenu à la charge, & nous aiant demandé s'il ne leur étoit donc pas permis à-préſent de ſe ſéparer des autres; je leur dis que oui. Comme nôtre vergue de miſéne étoit ſur le pont, je criai, qu'on prenne la driſſe de miſéne, & qu'on la hiſſe. Je fus promtement obéï, on la hiſſa juſqu'au ton, au-lieu qu'auparavant chacun diſoit qu'il ne ſeroit plus poſſible de la hiſſer, dès qu'il n'y auroit plus de mât de hune.

Le 22. du même mois de Mars 1624. nous nous ſéparâmes du *Middelbourg*, & nous prîmes nôtre cours vers l'iſle de Madagaſcar qui étoit la plus proche de nous. Le 30. nous en eûmes la vuë. Enſuite nous la côtoïâmes, voiant quelques refreins & des bancs; mais ils nous étoient inconnus. C'étoit, ſelon nôtre eſtime à 8. ou 9. lieues à l'Eſt de la baie de S. Loüis. Nous ne voulions pas beaucoup nous alarguer de la côte, parce que nous étions encore trop deſemparez. Ainſi nous mouillâmes l'ancre ſur 25. braſſes, & l'on mit la chaloupe à la mer, pour raſer la côte, & voir ſi nous pourrions aiſément gagner juſqu'à la baie. Je m'y embarquai, ſuivant la réſolution qui en fût priſe, & la chaloupe fut bien armée.

Nous

Nous découvrîmes la baie à 8. ou 10. lieues de l'endroit où nôtre navire étoit mouillé. Nous allions ſondant toutes les profondeurs des petites iſles, des caps, & des moindres pointes de terre, près & loin, & enfin nous trouvâmes un lieu propre pour nôtre vaiſſeau, vers lequel nous retournâmes alors avec joie. Le lendemain nous le rejoignîmes, & nous y fîmes le raport de ce que nous avions veu. Auſſi-tôt on leva l'ancre, & l'on prit la route de la baie, où le vaiſſeau fut conduit au lieu que nous avions remarqué; ce qui ne fut pas une petite conſolation pour tout l'équipage, qui en remercia Dieu.

Le 1. d'Avril 1624. il fut réſolu qu'on déchargeroit le navire, & qu'on feroit des tentes à terre pour y mettre la cargaiſon, afin de pouvoir nétoïer les anguillers. Mais quand je fus allé avec la chaloupe à terre, & que j'eus veu que la mer briſoit aſſez fort, je ne crus pas qu'il fût à propos d'y tranſporter les marchandiſes, parce qu'on auroit couru riſque de les perdre, & de voir briſer en piéces la chaloupe & le canot. Il fut donc réſolu de nouveau qu'on mettroit les marchandiſes; pour un tems, en d'autres endroits, le mieux qu'on pourroit; ce qui fut auſſi éxécuté; car on tranſporta promtement avec des ſacs, celles qui étoient à l'avant, & on en remplit la Ste. Barbe: on en mit auſſi ſur le haut pont; de-ſorte que l'avant ſe trouva bientôt vuide. On fit un fronteau en travers, contre le grand mât, afin que les marchandiſes & les encombremens qui étoient à l'arriére ne vinſſent pas rouler ſur ceux qui travailleroient.

On commença par lever les parcloſes: on nétoia

toia les anguillers & les varangues: on fit paſſer des cordes dans les anguillers, depuis l'avant juſqu'au grand mât, pour achever de les mettre en état, & de les y maintenir en y laiſſant les cordes, au cas qu'il arrivât encore quelque pareil accident. Après cela l'on raporta les marchandiſes dans leurs places; & l'on ôta auſſi celles qui étoient à l'arriére, pour les mettre à leur tour dans la Ste. Barbe & ſur le haut pont: puis on fit comme à l'avant à l'égard des parcloſes & des bitonniéres; où l'on paſſa auſſi des cordes depuis l'avant juſqu'à l'arriére, tellement qu'en cas de beſoin, on pouvoit tirer de chaque côté, & retirer ces cordes & les faire joüer dans les anguillers.

Cependant on alla parler aux inſulaires. On leur fit voir comment nous avions perdu nôtre grand mât, & ſoufert beaucoup d'autres incommodités: on leur demanda s'il n'y avoit point moien d'avoir un autre mât. Ils comprirent fort bien tous les ſignes que nous leur fîmes, & nous montrérent par d'autres ſignes qu'il faloit aller plus avant dans les terres, & que nous y trouverions des arbres, nous faiſant en même tems entendre qu'ils nous donneroient ſecours en tout ce qu'il leur ſeroit poſſible.

Nous prîmes des cordages, des palans, des haches, des ſcies, & je m'en allai avec quelques-uns de nos gens au lieu qui nous étoit marqué, où nous trouvâmes en effet dequoi nous accommoder. La plus grande difficulté fut de traîner l'arbre juſqu'au navire. Là les Charpentiers aiant mis la piéce en état, elle ſe trouva être de 18. palmes de circonférence par ſon plus gros bout, & de 28 piés de haut. On en reclampa le gros bout ſur le mâterau du grand mât,

mât, qui montoit encore juſqu'à 3. braſſes & demie au-deſſus du haut pont, & l'on en fit l'aſſemblage à queuë d'aronde : on le fortifia de 4. jumelles, & le tout aiant été très-bien ſurlié, l'ouvrage ſe trouva parfaitement ferme, & le mât auſſi fort que s'il eût été tout d'une piéce.

Après cela, on ſcia le mât d'artimon par le milieu, & l'on en mit les côtés à une diſtance l'un de l'autre telle que la hune le requéroit garniſſant les trous avec des planches ; & par ce moien, la hune ſe trouva auſſi en état. Enfin l'on travailloit ſans ceſſe à terre & dans le navire. On avoit quelques-uns de ces fers crochus dont on ſe ſert dans les corderies, pour faire les cordages. On en fit une corderie proche du bord de la mer. On prit un des plus gros cordages, qu'on coupa en diverſes piéces ; on en défit la méche & les torons, & l'on en fit des cordes pour les manœuvres courantes, y en aiant à ſuffire pour les faire toutes, & même il y en eut de reſte. On prit auſſi un des cables ; on le coupa, & l'on en fit des haubans.

Le bruit s'étant répandu dans tout le païs que nous étions là ſur la côte, il y vint des habitans de tous côtés, qui amenérent des vaches : ils firent des tentes auprès de nous, où ils ſe tinrent, y faiſant venir & nous fourniſſant toutes les choſes du païs, dont nous avions beſoin ; des oranges, des limons, des citrons, & du lait qu'ils avoient le ſecret de faire tourner à demi, afin qu'il ne durât pas longtems ; & en effet il achevoit d'aigrir fort promtement. Nous eûmes de leurs vaches par achapt & par échange, de-même que du poiſſon, leurs pêcheurs allant tous les jours à la pêche. Ces

Ces gens-là paroiſſoient nous être fort affectionnez. Ils nous faiſoient entendre qu'il y en avoit dans leur iſle, avec qui ils étoient en guerre, & que ſi nous voulions leur donner du ſecours contre leurs ennemis, ils feroient pour nous tout ce qui ſeroit en leur pouvoir. Ils avoient auſſi du miel & de la cire, & ils nous en aportérent. Ils nous firent encore comprendre que leur Roi, qui faiſoit ſa réſidence à 5. ou 6. journées de là, parloit Eſpagnol. Auſſitôt nous députâmes 2. de nos gens, pour aller le ſaluër, & lui demander du ris à vendre. Les deux Députés étoient Abraham Stevens de Fleſſingue, qui parloit bon Eſpagnol, & un autre jeune homme.

Ils furent fort bien reçus du Roi; mais à l'égard du ris qu'ils lui demandérent, il leur dît que les ſauterelles avoient beaucoup incommodé la campagne cette année-là, & qu'elles avoient mangé preſque tout le ris. Je n'eus point de peine à le croire, à-cauſe de ce que j'avois déja vû moi-même, & je l'éprouvai encore depuis: car m'étant avancé vers le milieu d'une piéce de terre, il ſe leva une multitude de ſauterelles, comme ſi c'eût été une armée, & elles me ſautoient au viſage, & à la poitrine, en ſi grand nombre, avec tant de force qu'à peine pouvois-je reſpirer. Elles avoient de petites aîles pour voler, & quand elles étoient ſur la terre, elles ſautoient comme les autres ſauterelles.

Le Roi dît à nos gens qu'on étoit ſouvent obligé d'envoier des troupes de 3. & 400. hommes, pour garder les campagnes, & chaſſer ces inſectes des champs de ris, & que non obſtant tout ce qu'on pouvoit prendre de précautions,

on ne pouvoit les empêcher de faire beaucoup de mal. Nous voïions les habitans en prendre, & leur tirer les aîles, puis ils les faiſoient rôtir ſur les charbons pour les manger. Ils nous faiſoient ſigne d'en manger comme eux, mais nous n'en avions nulle envie. Le Roi vint avec nos 2. hommes, & nous aiant fait préſent de 4. vaches, nous lui donnâmes 4. mouſquets: mais il nous dît qu'il ne lui étoit pas poſſible de nous vendre du ris.

Onze jours après que nous eûmes là jetté l'ancre, le Sr. Corneille Reyertſz nôtre Commandant mourut. Nous l'enterrâmes dans une iſle qui gît devant la baie, & qui eſt toute couverte d'arbres. Ce fut au pié d'un des plus grands de ces arbres, & on lui fit une épitaphe de ſix vers. En le mettant dans la foſſe, on fit 3. décharges des mouſquets, & on tira 5. coups de canon.

Après cela chacun ſe reprit au travail. Cependant comme nos gens ſe rallentiſſoient quelquefois, & qu'ils cherchoient quelque divertiſſement qui les détournoit, je leur remontrois doucement que nous n'avions des vivres que pour 8. mois, que ſi nous conſumions là nôtre tems & nos vivres, il faudroit que nous retournaſſions à Batavia, & ce n'étoit pas là ce qu'ils cherchoient. Outre cette conſidération, j'emploiois des exhortations amiables, & de preſſantes priéres, au-lieu de commandemens, pour les faire travailler avec aſſiduité. A mon égard, il me ſembloit que j'étois alors comme Scipion l'Africain, qui comme je l'ai apris, diſoit qu'il n'étoit jamais moins oiſif que quand il n'avoit rien à faire; & jamais moins ſeul, que quand il étoit ſeul. Pendant la nuit j'avois aſſez de réflexions à faire ſur la maniére

re dont je devrois le lendemain faire emploier le jour à tous mes gens, que je réduiſis enfin doucement à faire leur devoir juſqu'au 22. d'Avril, que nous nous trouvâmes parez, & que nos vergues furent orientées, de-ſorte que nous étions en état de remettre à la mer. Pour cet effet, nous fîmes de l'eau, & chacun prît autant d'oranges & de limons qu'il en put faire tenir dans l'eſpace qui lui étoit aſſigné.

Les habitans de ce païs-là étoient, pour la plupart, tout noirs. Quelques-uns avoient des cheveux longs & pendants; d'autres étoient friſez & crêpus, à-peu-près comme la laine des brebis. Ceux des femmes étoient treſſez en petites treſſes, & tournez autour de leurs têtes. Elles les oignoient d'huile de poiſſon, de ſorte qu'ils étoient tout luiſans au ſoleil; & la plupart des hommes en faiſoient autant. Ils n'avoient preſque tous qu'un petit tablier autour de leur ceinture, qui leur couvroit les parties naturelles: il y en avoit même qui alloient tout nuds, ſans en avoir de honte.

Le 23. il fut réſolu que le lendemain on leveroit l'ancre. La nuit ſuivante, 2. de nos matelots aïant pris le petit canot, ſe ſauvérent à terre, & allérent ſe jetter parmi les Négres. Nous en fûmes d'autant plus étonnez qu'ils avoient fort bien aidé au radoub du navire; & ils ne s'enfuioient que la derniére nuit, pour aller vivre parmi un peuple barbare, qui ne me parut avoir aucune connoiſſance de Dieu. Un de ces deſerteurs ſe nommoit Hike jopkis de Friſe & l'autre Gerrit Hermenez de Norden. Nôtre ſoupçon fut qu'ils s'étoient mêlez avec les femmes, qui les avoient engagez par leur laſciveté & par leurs promeſſes, à demeurer avec elles. Ces ſortes

chantemens que les femmes font, ne ſont que trop fréquens parmi les Saints, témoin Samſon, David, Salomon.

Nous avions veu pluſieurs enfans qui étoient preſque blonds, dont les cheveux même tiroient ſur le blanc, & nous crûmes qu'ils pouvoient bien avoir été engendrez par des Hollandois, qui avoient été avant nous dans cette baie; car les femmes recherchoient avec beaucoup d'ardeur le commerce de nos matelots; & ſi le vin & la biére euſſent été auſſi communs, & auſſi faciles à trouver en ce lieu-là que les femmes, il eût fallu attendre longtems, avant que le radoub eût été achevé de donner à nôtre navire. Mais quand ils s'étoient un peu détournez avec les femmes, ils revenoient doucement à leur ouvrage: ce que je dis d'une partie d'entre eux ſeulement, car il y en avoit qui étoient vertueux.

La deſertion de nos 2. matelots fit differer d'un jour nôtre voiage: car ce jour-là nous allâmes encore à terre pour les chercher. Nous les aperçûmes même, mais ils s'enfuirent, ils ſe cachérent, & nous contraignirent, à nôtre grand regret, de les laiſſer là.

Le 25. d'Avril 1625. nous mîmes à la voile, & nous courûmes au Sud, avec un vent d'Oueſt, par un aſſez beau tems, juſqu'au 10. de Mai que le tems & le vent changérent. Il fit de la pluïe, & le vent força du Oueſt-ſud-oueſt, ce qui nous fit mettre le cap au Nord. Nous éprouvâmes alors que nos voiles ne pouvoient nous ſervir juſqu'à virer d'un bord à l'autre en mettant le vent ſur les voiles, & à faire chapelle. Nous fîmes donc vent arriére; nous montâmes au vent, & allâmes au plus près

près du vent, pour être au lof de Madagaſcar. Comme le gros tems augmentoit, & que le vent forçoit furieuſement de l'oueſt-ſud-oueſt, nous fûmes obligez de ſerrer nos huniers, & de nous maintenir au vent de cette iſle juſques au 28. que nous découvrîmes la Terre de Natal.

A meſure que nous en aprochâmes, nous eûmes plus de beau tems, & le ciel fut plus fin; mais les briſans qui venoient du cap de Bonne eſpérance, faiſoient furieuſement élever les vagues. C'eſt ce qui fit que nous nous alarguâmes de la côte, & alors nous connûmes qu'il en venoit un courant rapide, qui nous pouſſoit vers le Cap. Pendant la brune le gros tems revint: il fit une groſſe brume, & de la pluïe qui nous tint encore 3. ou 4. jours alarguez de la côte, & à la cape. Le vent venoit de l'Oueſt, & les houles étant fort impétueuſes, les membres du vaiſſeau craquoient en divers endroits, & ſi le navire eût été moins bon, il n'auroit pas été poſſible qu'il ſe fût ſauvé.

Lors-que la tempête commença de s'apaiſer, nous remîmes le Cap au Nord, & courûmes ſur la côte. Le mauvais tems ne nous permettoit pas de prendre hauteur. Mais nous continuâmes à porter ſur la côte, juſques-à-ce que nous en eûmes la vuë. Alors le tems aïant recommencé à affiner, on prit hauteur, & l'on ſe trouva par les 35. degrés; ce qui nous fit juger que c'étoit la côte du cap des Aiguilles, qui gît par les 35. degrés. Enſuite nous nous alarguâmes encore, & nous eûmes un vent d'Oueſt-ſud-oueſt, qui nous donna de la pluïe. Mais le gros tems revint: les vents ſe déchaînérent avec toute leur violence: les mers ſe battoient, & heurtoient ſi impétueuſement contre le na-

vire, qu'il sembloit qu'elles alloient l'enfoncer & l'abîmer. Cependant nous fûmes encore préservez par la bonté infinie de nôtre Dieu. Cet orage dura 4. jours pendant lesquels nous capéiâmes tantôt avec le grand pacfi seul, tantôt avec le grand & le petit; car nôtre vaisseau se portoit alors si mal à la mer, que même sans voiles, nous ne pouvions dériver.

Le 6. de Juin 1625. la mer commença de devenir plus lime, & le tems plus beau. On prit hauteur, & l'on se trouva par les 32. degrés & 16. minutes: ce qui nous fit connoître que nous étions au dessus du Cap de Bonne-espérance, qui gît par les 34. degrés & demi. Alors le tems devint de moment en moment plus beau, desorte qu'il nous sembla que nous étions sous un autre ciel. Au-reste ce tems épouvantable que nous avions eu, & qui nous avoit fait presque perdre l'espérance de doubler jamais le Cap, nous le fit dépasser par la force des courans qui nous portérent contre le vent que nous avions par proüe, & à nôtre grand étonnement nous trouvâmes que nous avions paré le Cap, sans nous en être aperçus. Auparavant nous ne pouvions porter de voiles; mais alors nous pouvions faire servir les deux huniers. Nous prîmes nôtre cours vers l'isle Ste. Héléne, & nous eûmes un bon frais du Sud-est & de l'Est-sud-est.

Le 14. de Juin nous découvrîmes cette isle, & ce ne fut pas une médiocre joie pour nous. Nous courûmes le long de la côte. Quand nous eûmes doublé le Cap qu'on trouve en allant à la valée de l'Eglise, nous vîmes une carraque Espagnole à la rade, par le travers de cette valée. Dès que les Espagnols nous eurent découverts, ils portérent le toüeux sur le rivage & toüé-

toüérent la carraque par l'arriére tout-à terre, ſon ancre demeurant à la mer. En même tems ils embarquérent du canon dans la Chaloupe & le menérent à terre; où ils dreſſérent des batteries.

En quelque état que fût nôtre vaiſſeau *la Hollande*, nous fimes tous nos efforts pour nous aprocher de la carraque. Mais les rafales qui s'echapoient d'entre les montagnes de ce païs-là, qui eſt fort haut, nous contrariérent, & nous empêchérent de réuſſir dans nôtre deſſein, qui étoit d'en venir vîte à l'abordage, de couper le cable, & de remorquer la carraque au large. C'eſt ce qu'il n ous eût été aiſé de faire, parce que ſes bordées portoient trop haut, & que nôtre vaiſſeau ſe ſeroit aproché d'elle ſans en pouvoir être atteint, de-ſorte que nous euſſions pû la joindre & la prendre avec aſſez de facilité.

Enfin une de ces mêmes rafales nous aïant pouſſez tout d'un coup juſqu'à une portée de mouſquet de ce gros bâtiment, nous armâmes nôtre canot, & l'on envoia nôtre Sous-commis nommé Harmen Koning, de la Haie, avec une banniére de paix, pour raiſonner à la carraque. Les Eſpagnols voiant nôtre manœuvre armérent auſſi leur Chaloupe, avec beaucoup de diligence, & vinrent au-devant de nos gens, au milieu d'entre les deux navires. Ils demandérent, d'où étoit le bord, & d'où nous venions? Nos gens répondirent qu'ils venoient de Java, qu'ils s'étoient écartez de leurs conſerves, & qu'ils les attendoient inceſſamment.

On leur demanda auſſi, d'où ils venoient, & ils dirent que c'étoit de Goa? On leur de-

manda encore, que veu qu'ils étoient les premiers à l'aiguade, & que par là on les en regardoit comme maîtres, s'ils vouloient permettre que l'on fit de l'eau, & qu'on se retireroit dès-qu'on en auroit fait. Sur cela ils s'écriérent *Anda Petro*, *anda Canaly*, & dirent plusieurs autres injures.

Nôtre canot étant revenu à bord, & l'équipage aiant fait raport de ce qui s'étoit passé, on assembla le Conseil pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Il fut arrêté qu'on leur renverroit le canot, pour leur faire demander s'ils avoient pris leur résolution, & s'ils vouloient nous laisser faire de l'eau. S'ils persistoient dans leur refus, l'équipage du canot avoit ordre de revenir à bord. Après cela, on se proposoit d'attendre encore le tems d'une horloge, pour donner aux Espagnols le loisir de faire leurs réflexions, dans lequel tems s'ils changeoient d'avis, & qu'ils vinssent ofrir ce qu'on leur avoit demandé, on les laisseroit en repos; si non il étoit arrêté qu'on iroit les insulter.

Le canot retourna donc vers eux avec une banniére de paix, & leur chaloupe revint à la moitié du chemin au devant de lui. Il y avoit un moine avec son froc sur la tête, qui hela nos gens. Nôtre Sous-commis aiant encore fait sa harangue, reçut la même réponce qu'auparavant, *Anda Petro*, *anda Canaly*, nous ne voulons pas seulement vous regarder.

Les gens qui naviguoient le canot, nous aiant fait ce nouveau raport, on sonna la clochette: on fit la priére: on mit des horloges de demi-heure sur les cabestans, & lors qu'elles furent écoulées, n'aiant veu venir personne, de la car-

carraque nous commençâmes à faire feu ſur elle avec onze piéces de demi-calibre que nous avions, de ſorte qu'elle en craquoit de tous côtés, parce-qu'elle étoit tout-à-fait à portée de nos coups. En effet ſon château d'avant nous paroiſſoit auſſi haut que les hunes de nôtre mât de miſéne, nôtre navire n'étant que du port de cinq cents laſtes. Nous fîmes un feu continuel juſques-à-ce que la carraque eût preſque ceſſé le ſien. Mais de la batterie que les Eſpagnols avoient élevée ſur le rivage, ils tiroient inceſſamment ſur nous, & preſque tous leurs coups portoient, de ſorte que nous craignîmes qu'ils ne coulaſſent nôtre navire à fond. Ils bleſſérent auſſi quelques-uns de nos gens; entre-autres nôtre ſecond Charpentier eut la jambe caſſée, & il en mourut bientôt après.

Nous vîmes donc qu'il n'y avoit pas moien de tenir là plus longtems. Pour nous dégager, on fit porter une ancre de toüei derriére des rochers qui étoient ſur le rivage, & y aiant toüé nôtre vaiſſeau, il y fut à couvert de la batterie des ennemis; mais il étoit ſi proche du rivage, qu'on pouvoit jetter de la main une pierre juſques ſur le ſable. Cette manœuvre ne fut achevée qu'au commencement de la nuit. Alors le Conſeil s'étant aſſemblé, on y fit venir le maître valet, & on lui demanda, combien d'eau il y avoit encore? Sur ſon raport, on fit un calcul de ce qui y étoit, & de la conſommation qui s'en devoit faire, en conſidérant qu'il falloit paſſer ſous la Ligne, qu'outre cela il faudroit encore beaucoup de tems pour terrir en Hollande. Par le calcul on trouva qu'il ne pouvoit y avoir que 4. demi-ſeptiers d'eau par jour, pour chaque homme.

Après cela on prit les avis des Officiers, & les Officiers allérent parler aux matelots, & leur demander auſſi leurs ſentimens, ſavoir s'ils voudroient ſe battre en deſeſperez contre les ennemis, pour les chaſſer de l'aignade, ou s'ils vouloient ſe contenter de 4. demi-ſeptiers d'eau par jour, juſques-à-ce qu'ils fuſſent en Hollande. Les voix aiant été priſes tant des Officiers, l'un après l'autre, que de tout le reſte de l'équipage, il fut conclu qu'on continuëroit le voiage, & qu'on ſe contenteroit de 4. demi-ſeptiers d'eau par jour. Auſſi-tôt on leva l'ancre. Mais quand le jour parut & qu'on fit nager le navire par la chaloupe, les Eſpagnols parurent ſur le rivage, & firent des décharges de mouſquets dans la chaloupe & dans le vaiſſeau, qui empêchoient qu'on ne fit la manœuvre. Néanmoins après beaucoup de peine & de péril, on vint à s'alarguer, par la grace de Dieu, lorsqu'il en étoit tems, car ſi l'on eût encore retardé une heure, il y a toute aparence que nous euſſions perdu beaucoup de monde.

Il m'a été raporté depuis, que la carraque avoit péri, par les ſuites qu'avoient eu les coups qu'elle avoit receus dans nôtre combat. Car 6 vaiſſeaux Hollandois qui relâchérent en ce même lieu quelque tems après, y virent une carraque coulée bas d'eau; & ils virent les Portugais qui en aiant ſauvé tous les effets qu'ils avoient pû, & preſque tout le canon, avoient dreſſé des batteries pour les garder, & ſe tenoient là cantonnez d'où ils tirérent ſi furieuſement ſur ces 6. vaiſſeaux, qu'ils ne purent terrir, & il fallut, qu'auſſi-bien que nous, ils ſe retiraſſent, ſans faire de l'eau.

Nous prîmes nôtre cours au Nord-oueſt, vers

vers l'iſle de l'Aſcencion, par un bon vent, & nous fîmes beaucoup de chemin : mais nous ne la pûmes découvrir. Lors que nous crûmes en être proche, nous vîmes quantité d'oiſeaux de mer, & rien de plus. Alors le vent aiant commencé à forcer juſqu'au point que nous pouvions faire ſervir toutes les voiles, nous paſſâmes ſous la Ligne, ſans peine, & preſque ſans nous en apercevoir : au-lieu qu'en allant aux Indes, nous avions demeuré plus de 6. ſemaines à la dépaſſer, aiant été tantôt arrêtez par les calmes, tantôt contrairez par les travades qui ſembloient devoir briſer tout en piéces, & nous abîmer de pluïes.

Le 12. de Septembre 1625. trois mois moins trois jours après nôtre départ de l'iſle Ste. Héléne, nous nous trouvâmes par la hauteur des 24. degrés 34. minutes de latitude Nord. Le tems fut plus beau, & le calme nous fit ſouvent dériver. Après le déjeuner, nous étant pris à la manoeuvre, nous carguâmes nos voiles. On nétoïa le vaiſſeau au dehors, en le grattant & le raclant pour en ôter les filandres, afin qu'il fillât mieux.

Le 13. le tems fut très beau, & il fit une agréable fraicheur de l'Eſt-ſud-eſt, nous courûmes la bande du Nord-eſt quart de Nord. Le 15. le vent fut Oueſt-ſud-oueſt, & nous courûmes le même bord. Sur le midi nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes par les 28. degrés de latitude Nord. Nous ôtâmes nôtre miſéne, & nous en enverguâmes auſſi nôtre petit hunier. Ce jour là nous vîmes floter quantité de ſart détaché des rochers, & nous courûmes encore ſur le même rumb.

Le 17. nous fûmes par la hauteur des 30. dé-

grés & 48. minutes. Nous changeâmes auſſi nôtre grand hunier. Le vent fut variable, & la nuit il ſauta au Nord-eſt & à l'Eſt. Il fit beaucoup de tonnerre & d'eclairs; & nous ferlâmes nos huniers. Le 18. nous les déferlâmes de nouveau, & nôtre ſivadiére auſſi. Nous mîmes le cap au Nord-eſt. Le tems fut embrumé, & il fit quelquefois de la pluïe, ſi bien que nous ne pûmes prendre hauteur.

Le 19. le vent força tellement du Sud-ſud-oueſt, & du Sud-oueſt, que nous ferlâmes encore nos huniers: mais nôtre ſivadiére fut emportée par le vent, & nôtre grande voile, que nous voulions auſſi ferler, fut déchirée en piéces, pendant qu'on en faiſoit la manœuvre. Nous capeïâmes toute cette nuit là avec la miſéne, & à la pointe du jour l'orage s'étant appaiſé, nous fîmes ſervir nos huniers.

Le 20. nous enverguâmes un autre grand pacfi, & une ſivadiére, & nous nous trouvâmes par les 35. degrés 13. minutes de latitude Nord. Le 24. le tems fut embrumé, & l'on eut des grains, qui nous firent amener nos perroquets. Le 26. nous fûmes par les 42. degrés & 12. minutes. Le 27. le vent fut Sud-oueſt, & la courſe au Nord-eſt-quart de Nord. Après midi un pigeon vint ſe percher ſur nôtre navire: mais comme nos gens eurent un trop grand empreſſement pour le prendre, il s'effraïa, & en s'envolant, il tomba dans l'eau. La hauteur fut par les 44. degrés 35. minutes.

Le 1. d'Octobre 1625. le tems fut beau, le vent fut Eſt-ſud eſt, & nous allâmes à la bouline au Nord-eſt quart à l'Eſt. Sur le midi la hauteur fut par les 43. degrés, & 30. minutes; ce qui eſt la hauteur par laquelle Hyſant gît.

Le

Le matin du 2. nous vîmes une voile Nord-oueſt à nous, à la diſtance d'environ 3. lieuës. Nous carguâmes nos voiles pour l'attendre. Sur le midi le vaiſſeau nous joignit, & quand nous l'eûmes helé, nous ſçûmes que c'étoit un Anglois d'auprès de Plymouth, & qu'il venoit de Terre-neuve. Nous achetâmes de lui deux milliers de poiſſon. Nous allâmes querir le Patron qui vint à nôtre bord. Il ſe nommoit Mr. Smalwater. Nous courûmes à l'eſt & à l'Eſt-quart de Sud-eſt, le tems devenant fort embrumé & pluvieux.

Le 4. le Patron Anglois dont il a été parlé, revint à nôtre bord, où nous le régalâmes le mieux qu'il nous fut poſſible. Nous étions alors par la hauteur des 49. degrés & 46. minutes. Le 5. nous eûmes du gros tems, & nôtre miſéne fut dechirée en piéces. L'Anglois fut écarté de nous. Le vent étoit Sud-ſud-oueſt.

Le 6. nous vîmes 2 voiles, une par nôtre travers, & l'autre par poupe. Elles portoient toutes deux au Sud-eſt, pour rentrer dans le Canal. Nous étions par la hauteur des 50. degrés & 20. minutes. Le 7. il fit beau tems. Le vent étoit Sud, & nous portions à l'Eſt-ſud-eſt. Nous ne vîmes aucuns vaiſſeaux. Nous enverguâmes une autre voile.

Le 8. nous fûmes par les 49. degrés & 42. minutes. Le vent étoit toûjours au même rumb; mais peu après il tourna à l'Oueſt. Nous courûmes la bande du Sud-eſt quart-à-l'Eſt. Nous jettâmes alors la ſonde, ainſi que nous avions fait quelques jours auparavant, mais nous ne trouvâmes point de fond. Incontinent après midi mourut le Capitaine Stryker, qui étoit Capitaine des Soldats. C'étoit un homme de

probité & de mérite, experimenté dans le exercices de la guerre. Il étoit originaire de Weſel, ou de quelque autre lieu proche de Weſel, ſur le bord du Rhin.

Le 10. ſur le ſoir, on trouva 70. braſſes d'eau. Le 11. on en trouva encore autant, & ſur le ſoir on ne trouva que 60. braſſes, fond de ſable griſâtre. On étoit alors par les 40. degrés & 55. minutes. Le vent étoit au Sud, & la route à l'Eſt quart de Nord-eſt.

Le 12. on ne trouva plus que 50. braſſes de profondeur. On continua de jetter la ſonde à chaque quatre horloges, & l'on trouva toûjours 50. à 53. braſſes. La nuit ſuivante, on en trouva 53. à 60. fond de ſable, tantôt gris, ou blanc & quelquefois noir. Nous vîmes auſſi un navire par nôtre travers qui portoit ſur nous; mais le tems devint ſi embrumé, que nous le perdîmes bientôt de vûë.

Le lendemain le vent aiant paſſé à l'Eſt, le tems fut encore plus embrumé & plus chargé qu'auparavant, & il y eut calme. Deux ou trois jours après, nous découvrîmes les terres, & nous connûmes bientôt que c'étoit l'Irlande. Nous entrâmes dans le port de Kingſale, où il y avoit un navire de guerre à deux bordées de canon l'une ſur l'autre. Mais comme je ſavois que Meſſieurs de la Compagnie Hollandoiſe nos maîtres, n'étoient pas en fort bonne intelligence avec les Anglois, je ne pouvois conſentir qu'il y eût beaucoup de nos gens qui allaſſent tous à la fois à terre, de peur que ce navire de guerre ne nous vint faire quelque inſulte. Je fis mouiller l'ancre au large de lui, jugeant que s'il avoit quelque mauvais deſſein, nous pourrions nous alarguer, avant qu'il pût l'éxécuter, & que s'il oſoit nous pourſuivre, nous ſerions en état de nous défendre. En-

Enſuite j'allai moi-même à ſon bord, & je l'invitai à venir au nôtre. Il y vint. Je lui demandai des nouvelles de ce qui ſe paſſoit alors, & entre-autres s'il avoit des ordres qui nous regardaſſent. Il me répondit que non, & il ſe réjoüit avec nous, & but d'autant. Tout cela ne me mettoit pas l'eſprit en repos. Je l'invitai à un grand repas à terre, où nous fîmes bonne chere & bûmes largement. Dans l'égaiement du repas, lorsque je vis que nous étions en état de parler avec plus de franchiſe, je le preſſai de me dire s'il n'avoit point d'ordre de nous attaquer. Il me répondit encore que non; qu'à la vérité depuis que nous étions là mouillez, il en avoit donné avis en Angleterre, mais qu'il n'avoit receu aucun ordre de nous inſulter.

Cependant je n'oſois me fier à ſes paroles, & je n'étois pas ſans inquiétude. Mais 2. vaiſſeaux qui étoient venus de Hollande pour croiſer ſur nous, & nous ſervir d'eſcorte, aïant apris que nous étions là, s'y rendirent auſſi. L'un étoit monté par le Capitaine Jean Janſz d'Edam, & l'autre par Pierre-Gyſen de Rotterdam. Alors je me trouvai plus tranquille, en voiant ce ſecours, en cas qu'on eût deſſein de nous attaquer. Cela n'empêcha que nos gens ne s'émancipaſſent à deſcendre à terre en ſi grand nombre, que je ne croiois pas pouvoir les faire rembarquer. Lors que j'en avois joint quelques-uns, je les exhortois à revenir à bord, leur remontrant combien nous avions d'interêt, auſſi-bien que nos maîtres, à nous rendre dans nôtre patrie; que nous étions en automne, que l'Hiver aprochoit; que nôtre navire étoit ſale & peſant à la voile; qu'il y auroit,

beau-

beaucoup de péril à terrir par le mauvais tems & qu'un vaiſſeau ſi ſale ne pouvoit aſſez bien gouverner pour parer les dangers de nos parages & de la ſaiſon.

Quelque fortes que fuſſent ces raiſons elles faiſoient peu d'effet. Il ſembloit que nos gens étoient déja dans leur patrie: ils ne ſongeoient plus qu'à faire bonne chére, & à boire. Enfin je fus contraint d'aller parler au Maire de la ville, & de lui demander s'il n'y auroit point de moien de réduire nos matelats à retourner à leur bord. Il me répondit qu'il n'en ſavoit aucun. Mais lors-que j'eus rendu viſite à ſa femme, & que je lui eus fait préſent d'une piéce de toile, je le trouvai plus traitable. Il me dît qu'il chercheroit une voie de me ſatisfaire, & il fit crier au ſon du tambour, par toute la ville, que s'il y avoit quelqu'un qui avançât & fournît aux Hollandois du vaiſſeau des Indes Orientales plus de 7. Schellins, il perdroit le ſurplus. Cette invention réuſſit: il n'y avoit pas un matelot qui ne dût plus de 7. Schellings: on les preſſa de païer, & on ne voulut plus rien leur fournir qu'en païant. Ils ſe rendirent auprès de moi, pour obtenir dequoi faire leur dépence, & demeurer là encore quelque tems. Au lieu de leur répondre, je fis virer au cabeſtan, lever l'ancre, déferler les voiles, à la vuë de ceux qui étoient encore à terre, & ſortant de la paſſe, je mis le cap à la mer.

Alors ce fut à qui trouveroit barque, canot, ou autre petit bâtiment pour ſe jetter dedans, & tâcher de nous venir joindre. Les Cabaretiers & Cabaretiéres venoient avec eux, & demandoient leur paiement. Je ne manquai pas d'y

d'y tenir la main, & de les faire païer, ou de les païer & d'en charger mon regître ſur le compte des débiteurs. Ainſi j'eus tous mes gens, hormis 3. ou 4. qui avoient donné des promeſſes de mariage à des filles, qu'ils épouſérent enſuite.

Nous remîmes donc à la mer, avec nos deux navires d'eſcorte, & aïant heureuſement continué nôtre voiage, nous entrâmes, le 15. de Septembre, dans un des ports de Zélande, dequoi Dieu ſoit benit à jamais, m'aïant tiré par ſa grace de tant d'afreux perils où j'avois été expoſé, pendant un voiage de 7. ans moins un jour, après lequel je me voiois de retour en ma chére patrie.

Mon deſſein avoit été de finir ici cette Rélation; mais comme j'ai parlé ci-deſſus de nôtre ſéparation d'avec le *Middelbourg*, qui ſe fit le 22. de Mars 1625. & que nous laiſſâmes tout deſemparé, je me perſuade qu'on doit s'intereſſer à ſavoir de ſes nouvelles, & quel fut ſon ſort. On a veu que nous avions fait nôtre projet enſemble, ſavoir les Oficiers de ce navire & nous, de gagner la baie de St. Loüis, où de nôtre part nous nous rendîmes le 31. du même mois de Mars, & nous en ſortîmes le 25. d'Avril ſuivant. Dans tout ce tems-là, ni depuis, pendant tout le reſte de nôtre voiage, nous n'entendîmes point parler de ce navire, & il n'eſt jamais revenu dans les ports de Hollande. Cependant je vais ajoûter ce qu'on en a dit, & ce qui a paru être le plus vraiſemblable ſur ſon ſujet, m'aſſurant que le peu que j'ai à en raporter, ne me fera pas accuſer d'avoir voulu groſſir ce Journal d'un recit qui lui eſt étranger, & qui n'y vient pas tout-à-fait à propos. Je le fais encore d'autant plus volontiers, que

par

par là j'aprens à la posterité quelle a été la fin de nôtre fameux Voiageur, Guillaume Cornelisz Schouten de Hoorn, mon intime ami, qui étoit sur le navire dont il s'agit.

Voici donc quelles sont les conjectures qu'on a faites à cet égard. Pendant que nous étions à la baie de St. Loüis, nous ouïmes dire à quelques-uns des habitans, qu'il y avoit un vaisseau à la baie d'Antongil, mais nous n'eûmes aucune certitude que ce fût le *Middelbourg*. En partant de la baie de St. Loüis, nous espérâmes le trouver à celle de Ste. Héléne, ou-bien nous nous proposions de l'y attendre quelque tems. Mais la carraque Espagnole, dont il a été ci-devant parlé, nous aiant empêchez de relâcher à cette isle, nous continuâmes nôtre voiage.

Dans la suite, le Capitaine Bierenbrootspot de Hoorn, qui venoit des Indes aiant terri au cap de Bonne-espérance, y trouva des lettres que les Officiers du *Middelbourg* y avoient laissées, selon la coutume, où l'on voioit qu'ils avoient tâché d'aller à la baie de St. Louis, ainsi qu'il avoit été résolu entre eux & nous; mais qu'ils avoient dérivé jusqu'à la baie d'Antongil, où ils avoient relâché, & fait tout le radoub nécessaire à leur navire, & les autres préparatifs pour continuer leur voiage: qu'il étoit mort en ce lieu-là quelques-uns de leurs gens, entre-autres le fameux Guillaume Cornelisz Schouten, qui y avoit été enterré, & sur le tombeau duquel on avit mis une belle Epitaphe. Telle fut la fin de ce brave homme.

Ces mêmes lettres faisoient encore mention de quelques circonstances de ce qui leur étoit arrivé, quand ils avoient remis à la voile.

De-

Depuis ce tems-là on n'a jamais plus ouï parler d'eux, de-sorte que je finirois ici ce que j'avois à en dire, si l'on n'en avoit pas eu quelques autres nouvelles venues de Portugal, qui paroissent assez véritables; savoir que le *Middelbourg* s'étant rendu à la baie de Ste. Helene, avoit été ataqué par deux carraques, contre lesquelles s'étant vigoureusement battu, il avoit mis le feu à une des deux par un boulet de canon. L'autre étant allée à son secours, lui aida heureusement à éteindre le feu. Les Portugais craignant que ce combat ne les fît dériver, & trop éloigner de l'isle, aimérent mieux cesser leurs ataques, & laisser aller le vaisseau, d'autant plus que la brune commençoit déja.

C'est là tout ce qu'on a seu des fortunes du *Middelbourg*. Il n'y a pas lieu de douter qu'il n'ait fait naufrage, soit par les dangers de la mer & des tempêtes, soit pour avoir été incommodé & desemparé dans son combat contre ces carraques. On auroit pû croire que l'équipage manquant de vivres, auroit voulu terrir en quelque endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le navire: mais puis-qu'il avoit relâché au cap de Bonne-espérance, & qu'il y avoit pris des rafraîchissemens, il y a peu d'apparence, que ce soit par cette voie qu'on l'ait perdu. Quoi-qu'il en soit, sa perte est déplorable, & en la considérant, je fais réflexion sur la grace que Dieu nous a faite, de nous avoir bien voulu garantir d'un tel sort, avec le navire de nos Maîtres. Je le prie de ne permettre point que je mette en oubli ses bienfaits, mais plutôt que les aiant sans cesse devant les yeux, je lui en rende des actions de graces pendant tout le reste de ma vie. Amen.

TA-

TABLE des MATIERES.

DU TOME QUATRIEME DES VOIAGES de la COMPAGNIE.

A.

ABdala, Roi de Campar eſt décapité par les Portugais. 278

Abyſſins. Voi, Ethiopie, leur Empereur, Voi, Prête-Jean, leur couleur & leurs vêtemens 32. mangent la chair cruë: trafiquent par troc. *ibid.* ſont fort ignorans &c. *& ſuite juſqu'à.* 41

Abricoor, gros poiſſon. 11

Abrolhos, rochers, direction pour les parer. 18

Abuna, ou Patriarche des Abyſſins. 32. 37

Acapulco, Aquapulco, ou Aquapolque. 507. 510

Acor, bourg en Arabie. 343

Accord fait entre le Capitane Hitto & les Holl. 270

Achin, Roïaume & ville, deſcription de la ville 60. couleur & vêtemens des habitans 61. ce que le païs produit. *ibid.* ſa ſituation 397. il rend peu de poivre, & pourquoi *ibid.*

Acuna & Aſavinde, forts dans l'Arabie Heureuſe. 345

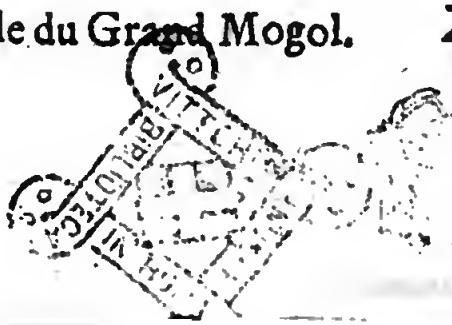
Adams (Guillaume) Hollandois habitué au Japon. 115. 116.

Adel, Roïaume. 30. 35

Aden, villle. 330

Agra, ville Capitale du Grand Mogol. 425

A-



Adultére, comment eſt puni parmi les Abyſſins. 38
Air temperé à Congo. 298. 299
Albaca, montagne ardente aux Manilles. 517
Albacoriſes, poiſſons ſecs, qui ſervent de monnoie ſur la côte de Ceilon. 340
Aloë de l'iſle Soccotora. 423
Alvarez de Piger, Vice-amiral Eſpagnol, ſa vanité 495. il périt. 496
Amack, petit bâtiment de Congo. 297
Amadabat, ville Capital de Guzuratte. 427
Amaran, Roïaume d'Ethiopie. 29
Ambar, ville de Décan. 367
Ambaſſades des Abiſſins chez les Portugais & à Rome. 40
Ambaſſade des Portugais au Japon, & ſon ſuccès. 129. *& ſuiv.*
Ambaſſade des Eſpagnols ou Caſtillans au Japon, & ſon ſuccès 132. *& ſuiv.* la voie par laquelle on l'aprit 146. leur deſſein. 147
Ambaſſadeurs Holl. cérémonies de leur réception à Calicut. 47
Amboine, état de cette iſle en 1627. 212. *& ſuiv.* Nombre des Habitans de l'iſle, & en particulier des Sujets des Holl. 215. On y a planté quantité de Girofles 217. *& ſuiv.* diſtinction des Sujets des Holl. d'avec les autres 286
Ambre gris, au Cap Vert. 291
Ambriſi, riviére de Congo. 298
Anglois animent & ſoutiennent les Bandanois contre les Holl 164. ils exercent des hoſtilités *ibid.* ils trahiſſent les Holl en faveur des Bandanois 166. au préjudice des nouveaux Traités *ibid. & ſuiv.* leur trahiſon contre un vaiſſeau Holl 399. 405. ce qui fut le commencement

cement de la guerre de 1618. *ibid.* ils s'élevent contre le Roi de Jaccatra 408. ils s'apaisent & lui font des présens 412. Loix ou conditions qu'ils imposent aux Holl. pour les recevoir à capituler 414. ils cédent aux Bantamois 416. ils font sauter un de leurs vaisseaux 432. ils tâchent de ruiner les Holl. dans l'esprit du Grand Mogol. 426

Angola. Voi Voiage. C'est un Roïaume où celui de Lowango est enclavé 318. est tributaire de Congo. 308

Angota Royaume d'Ethiopie. 29

Annau, place de Partabassa. 358

Année des Gentives, comment se partage 393. celle des Maures *ibid.* & comment se partage le jour. 394

Anneque & Tanneque, deux fortereſſes du Decan. 362

Annobon, isle, ce qui s'y trouve. 326

Anque, riviére entre Jaccatra & Bantam. 404

Answanny, isle, reception qu'on y fait aux Holl. 326. son gisement, ses moussons 327. le nombre de ses villes & villages, Religion & naturel de ses habitans &c. 328

Antilop, petite bête, à Sierra Liona. 537

Aquapulco, Voi, Acapulco.

Arabie Heureuse est gouvernée par un Vice-Roi. 341. 349. Voi, Cheima, on y laboure sême & moissonne en même tems, toute l'année. 344

Arbres de l'isle Ste. Héléne, leurs feuilles odoriferentes, fleur & gomme. 14

Arbres Tristes de jour & arbres tristes de nuit, à Achin. 61

Arbres au détroit de Magellan, dont l'écorce a le goût du poivre. 469

Ar-

Arche de Noë. Relique de cette Arche. Voi Chenna.
Arica ou Arecqua, place & port du Potoſi, ſa ſituation. 484
Armade Eſpagnole aux Moluques ſous Don Juan de Silva ſe diſſipe. 528
Armau, place frontiére du Guſuratte. 358
Armées de Congo, comment elles combattent 309. leurs inſtrumens guerriers. *ibid.*
Artifices des fermiers des droits Roiaux de Golconda, tout tels qu'en Europe. 391
Aſſelouli. Voi, Negrerie.
Aſſemblées & Fêtes ſolemnelles des Gentives 378. 379. ſe nomment Tierton. *ibid.*
Aſſio, ville du Japon. 130
Aſſon, Roïaume dans l'iſle Timor. 214
Avis aux Directeurs de la Compagnie des Indes Or. 6
Avis touchant la route des Indes & des Abrolhos. 18
Avis ſur la ſaiſon propre pour doubler le cap de Bonne-Eſpérance. 19
Auroca, of Auraco, Ville du Chili. 480

B.

Babel mandel, ville de l'Arabie. 350
Bacha de China, ſa grandeur, ſa Cour, ſa maniére de recevoir un Ambaſſadeur Holl. 345. il a le titre de Viceroi du grand Seigneur 349
Bachian ou Batſian, une des Moluques. Les Holl. traitent avec les habitans 91. On en chaſſe les Eſpagnols, & l'on y bâtit le fort de Barnevelt 94. Ombachian, plaine de cette iſle 99. état de l'iſle *ibid.* Bachian & La-

Labova 102. Caractéres des habitans de Bachian 187. leur nombre 188. l'iſle eſt abondante en buffles & en ſangliers, & la mer poiſſonneuſe 99. forts que les Holl. & les Eſp. y ont 188. autre deſcription. 248
Baſtas, il s'en fabrique beaucoup à Laſpour & à Noharri, bourg proche de Suratte. 358
Bagganaga, ville Capitale de Golconda. 368
Baggeneres, ou détroit de l'iſle Boton. 680
Baies de S. Antoine. 232
Baie de Naſſau. 330
Baïe de Spilberg, au détroit de Magellan 473. autre baïe au même détroit & la riviére d'Abraham *ibid.* Baie des Eperlans. 539.
Baixos, ou rochers de St. Anne. 534
Baleines de Congo. 305
Ballegate, Roïaume proche de Goa. 366
Balles de toile de coton ſervent de blindes & de remparts à la loge de Jaccatra. 409
Bamba ou Bemba, Roïaume ou Province de Congo. 308
Banca, iſle. 172
Banda (iſles de) 161. qui ſont Nera où eſt le fort de Naſſau, Banda en particulier, Puloron, Pulowai ou Polwai, & Roſſigni 166. 169. Noms de pluſieurs villages *ibid.* Lontor eſt Capitale de Banda, dont la grande iſle de Banda prend auſſi le nom de Lontor 166. autres villes de cette iſle & des autres iſles. 167. 169
Bandanois, les Holl. leur déclarent la guerre 84. *& ſuiv.* ils font un Traité enſemble 87. Les Bandanois le rompent par l'inſtigation d'un Anglois 103. 105. autre Traité 163. il eſt violé & les Hollandois ſont maſſacrez *ibid*

Les

Les Bandanois reconnoiſſent les Holl. pour leurs Souverains. 170. 171
Banſa. Voi, Louvango.
Bantam, ville & Roiaume de la grande Java. 212. Le Comptoir Général des Holl. y étoit en 1616. On leur y fait la guerre 403. Ils en tranſportent leurs Magaſins à Batavia. 417.
Bantins, petits bâtimens de Johor. 65
Barbela, riviére de Congo, qui ſort du même Lac que le Nil. 299
Bardauwa, fort ſur la côte de Coromandel. 373
Bare de clou de girofle aux Moluques, quel poids c'eſt & ſon prix 284. Elle eſt de 600. livres poids de Hollande. 339
Barfaga Roiaume. 36
Barnis, Province d'Ethiopie, ſes Villes Maritimes. 28
Barques & autres bâtimens d'écorces d'arbres à Congo. 306
Baſſaie, ville des Portugais ſur la côte des Indes. 353
Bataille aux Manilles, ou Philippines, entre les Holl. & les Eſp. 110
Batavia, le fort eſt aſſiégé par le Mataram 438
Voi, Jaccatra.
Batta Province de Congo. 298. 309
Battême des Abyſſins ſe réïtére. 39
Bâtimens des Pagodes d'Orixa, ne peuvent avoir été faits avec le peu d'outils qu'on y a aujourd'hui. 378
Batſian. Voi Bachian.
Bataſabar, ou Batuſauwer, ville Capitale de Johor. 62
Beimelachi, Ville Capitale du Prête-Jean. 30
Bemba, ou Bamba, province de Congo 298. ſes mines. 300. 308

Belimbam, Balimbam ou Palimban, détroit de Sumatra. 683
Bende d'or, à la Guinée, eſt le poids de deux onces. 294
Bengermaſſin, Roïaume au bout ſeptentrional de l'iſle Borneo 76. 176. On dit auſſi Bendermarſſin. *ibid.*
Benjanes, peuples des grandes Indes, ſur tout des côtes de Malabar & de Coromandel leurs croïances 384. *& ſuiv.* ils font beaucoup de pélérinages *ibid.* Voeu d'une femme de proſtituer ſa fille, ſi elle vit 385. leurs préſages *ibid.* leurs vêtemens 386. Voi. Gouverneurs.
Benin, Roïaume. 298
Bernagas, province ou Roïaume de l'Empire du Prête Jean & Beroë ſa ville Capitale. 28. 87
Berronera, ville du Décan. 362
Bête particuliere & ailée, de Congo 302. Bêtes qu'on voit à Lowango. 323. Bêtes qui ſe trouvent à Golconda 395. 396. Bêtes privées. *ibid.*
Bihou, ville d'une des iſles Moro. 612
Billeton, iſle. 172
Boano, iſle proche des Moluques. 229
Boeufs boſſus 327. Boeufs marins. 300
Bois pour la conſtruction des vaiſſeaux ſur la riviére de Narſapour. 389
Bontekoe ou Bontékou, Capitaine du Navire la Nouvelle Hoorn, faute avec lui, par le feu, & ne périt pas 649. *& ſuiv.* accidens de ſon naufrage 641. *& ſuiv.* il ſe ſépare d'avec le *Middelbourg* ſa conſerve 761. qui ſe perd 763. il ſe rend en Hollande. *ibid.*
Bonite, poiſſon. 10. 11

Boodra, & Brochia, villes de Gusuratte. 426
Borneo, état de cette isle en 1609 172. Teie & Lauwe, rivières de cette isle 174 Sadong, Sambas, Mapana, Borneo, Teie, villes de cette isle 174. 175 les habitans sont sanguinaires 181. 182. Borneo Roïaume de ce même nom au bout Méridional de l'isle. 176
Bornes de l'Empire de Prête-Jean. 34
Bornio, Roïaume voisin du Prête-Jean. 34
Botton, isle 195. *& suiv.* sa Monnoie, son trafic. 196
Bouc à une corne, qu'il falloit scier souvent. 431
Bramins, Brames ou Bramines. Voi Gentives 376. ils sont prêtres de Calicut, & de la côte d'Orika 55. 376. ils brûlent les corps morts 380. Voi aussi femme Gentive leurs buchers 383. leurs croïances 384. Voi Gouverneur, & Gentives.
Brebis très singuliéres à la Mocha dans la Mer du Sud 477. On s'en sert à labourer. 475
Bresil, connoissance de sa côte. 445. 446
Brochia, ville murée, sous le Gr. Mogol 426. il y a trafic de toiles de coton. *ibid.*
Broek (Pierre van den) Commandant de la loge de Jaccatra, trahi par le Roi & par les Anglois, & arrêté 411. est présenté à la bouche du canon des siens, les ordres courageux qu'il leur donne 412. sa soufrance *ibid.* est en danger d'être poignardé, puis emmené à Bantam 416. il donne le conseil de donner à la loge & fort de Jaccatra le nom de Batavia qui fut gravé sur le portail *ibid.* il est délivré & il retourne à Batavia 417. il se rengage aux Holl. en Perse, & reçoit des présens du Gouverneur de Suratte 433. il quitte Su-

Suratte 436. 437. 438. ſon retour en Hollande. 441
Bruvage des Ethiopiens. 32
Buveur, qui but à trois traits un baril de 12. friſons. 418

C.

CAbaies, ce ſont des chemiſes. 386
Caboves, nom qu'on donne aux Chétiens de l'iſle de Bachian. 94
Caboul, place frontiére de l'Empire du Mogol. 435
Caerden (Paul van) eſt fait Gouverneur des Moluques en 1610. 101. & pris par les Eſpagnols 107. eſt repris par les Eſp. 179. ce qui eſt préjudiciable aux Holl. 197
Caffé ou Kahauwa, eſt inconnu aux Holl. en 1616. qu'ils en voient des fèves brûlées à la Mocha. 351
Caffres, habitans naturels de Moſambique. 23
Caiman, ſorte de Crocodile, devore un matelot dans la riviére de Johor. 69
Cairo, ou Caire matiére dont on fait les cordages des vaiſſeaux ſur la côte de Coromandel, & ailleurs aux Indes, les vaiſſeaux d'Anſwani, en ſont couſus au lieu de clou 328. & ceux de Chihirri. 332
Calicut, Roïaume & ville, deſcription de la ville 53. 54. Ornemens que les Grands portent 454. vivres qui s'y trouvent, la Religion, les coutumes du païs, les qualités des habitans 54. *& ſuiv.* les Marchandiſes que les Holl. y débitent. 56
Caliou de Lima, port & place à la côte de la Mer du Sud. 497

Cambaie, ville de Guſuratte 427. Occaſion de conjecturer qu'Aléxandre le Grand, y a été. 428
Cambelle, place ſur la côte de Céram 223. Voi, Céram.
Cameleon, ſa deſcription. 315
Camende, place ſur la côte d'Or. 312
Canelle, ce que le quintal, qui eſt de 128. livres, valoit à Ceilon en 1615. 340
Canon d'une grandeur exceſſive. 398
Canots & pirogues de l'iſle St. Jean, leur deſcription. 594
Canots de l'iſle des Cocos. 563
Cap de Teyſing, à la Chine. 707
Cap des Aiguilles 18. direction pour le doubler 18. 19. l'Hiver y eſt en d'autres mois qu'en Hollande. *ibid.*
Cap de Cadera entre les manilles & les Moluques. 336
Caps de Décano & de Gardaſumi & de Linogi, dans l'Empire du Prêtre-Jean. 28
Cap de Corente ou Corentin dans la Mer du Sud. 515
Caps de Dorfou, de Monte de Felix, & de Gardafin, ſa hauteur. 330
Cap de déſirado, ou de deſir, au détroit de Magellan dans la Mer du Sud. 476
Caps & côtes d'Ethiopie. 28
Cap ou Cabo Jaſques. 436
Cap de Lopo Gonſalo ou Lopes Gonſales. 295
Caps de Maurice & du Sud au détroit de Magellan. 474
Cap de St. Catherine & de Ledo, en Afrique. 298
Cap de St. Héléne, dans la Mer du Sud. 505
Cap vert, ſes habitans, leur naturel & Réli-

gion 292. isle du Cap vert ainsi nommée en particulier 290. leurs armes 292. leurs triomfes, & leurs Mariages *ibid.* Vigueur des femmes & leur sujettion *ibid.* Cérémonies des enterremens 293. ils boivent beaucoup d'eau de vie. *ibid.*

Cap de Viane au détroit de Magellan, ce qu'on y vit sur la terre. 467

Cap de Virginie au Bresil, quel en est le fond. 461. 463

Capitulation des Hollandois à Jaccatra pour se rendre aux Anglois le 1. de Fevrier 1619. & en partie éxécutée. 415

Caractéres & lettres des Ethiopiens. 33

Caravane, ou Caffel, arrive à la Mocha, l'argent & les Marchandises qu'elle y porte. 342

Carême des Abyssins, le préjudice qu'il leur fait. 34

Carera Montepouli, ville de la côte de Coromandel. 375.

Carte de l'isle Botton, & des Moluques, & instruction pour leur intelligence. 524

Casies, monnoie de cuivre qui a cours en plusieurs endroits des Indes Or. 394

Cassiamalta, ville de la côte d'Orixa. 375

Catsini Roïaume. 424

Cava, herbe dont quelques Indiens font du bruvage. 583

Caulas, ville Roïale de Golconda. 368

Caxumo, capitale de Tigrai, où la Reine de Saba tenoit sa Cour. 29. 30

Ceilon, isle, sa fertilité, & ce qui s'y trouve. 340

Celame, ville de Nera, une des isles de Banda. 86

Ceram, isle, Négreries qui sont sur sa côte. 217

217. 218. 221. tirannies que les Ternatois exercent sur les habitans 218. 219. leur étrange maniére de vivre & de surprendre leurs ennemis 219. ils passent pour sorciers, *ibid.* ce que les Holl. y possédent. 221
Cérémonies des Abissins en entrant dans l'Eglise. 39. 40
Cerfs de Golconda 395. Cerf privé, qui aide à en prendre d'autres. 432
Cha de Gaan, grand Roi des Indes. 431
Cha Abbas Roi de Perse est mort, Cha Suffi son fils lui succéde. 437
Charges considerables dans l'Empire du Japon. 142
Chasse aux cerfs avec des Leopards, à Gusurate. 424
Chats civettes de Congo. 302
Chenna, ville où fait son séjour le Bacha d'Arabie, autant respecté que le plus grand Roi. 345. 346. Edifice qu'on dit y avoir été bâti par Noë 346. Palais du Bacha *ibid.* Relique d'une piéce de l'Arche de Noë 346. Il y a une Mosquée soutenuë de plus de 100. Colonnes, chacune d'une seule pierre *ibid.* sa situation & description. 347. 348
Chevaux marins, leur description. 296. 300
Chevaux de Golconda. 396
Chévres de Congo. 297
Chien Marin 314 mort & puant, le Roi de Congo en fait festin. *ibid.*
Chihirri, ville d'Arabie 332. sa description 334. le Roi paie tribut au grand Seigneur. *ibid.* naturel des Habitans &c. 334
Chinchieu, riviére de la Chine 691. ses connoissances 694. Province du même nom. 710
Chinois ont les Cheveux extraordinairement

longs 717. leur insigne trahison faite aux Hollandois. 725. & suiv.
Christianisme que les Jesuites ont introduit au Japon. 211
Cloches des Abyssins. 39
Coanse, riviére de Congo. 298. 300
Cobia Copella, ou Topella Serpent. 396
Cocos, leurs noix fournissent à boire & à manger, mais il faut se donner de garde d'en manger trop. 655
Coen (Jean Pieters) General Holl. en 1618. part de Jacatra pour Amboine 404. revient avec une flute, plutôt qu'il n'étoit attendu 416. sa mort 438. Voi Hollandois.
Coetsen, port de la grande Inde. 340
Coetsie, ville de Calicut. 353
Collà, fruit d'Angola. 320
Colombo ou Columbo, fort de Ceilon. 340
Colonge, isle proche des Moluques. 251
Cométe extraordinaire. 374
Commerce avec les femmes de Lowange est dangereux pour la vie 222. Commerce qui se fait à Congo.
Comoros. Voi, isles.
Compagnie des Ind. Orient. les frais qu'elle fait pour Amboine. 232
Comptoirs établis par les Hollandois, au nombre de cinq. 426
Conception (la) ville du Chili. 481
Concubines du Roi d'Angola, leur nombre. 319
Condiviri & Condepouli, fortereſſes de Golconda. 371. 388
Connoissances du cap de Java, deux montagnes bleuës. 673
Congo riviére, ville & Roïaume 296. Description.

tion & bornes du Roïaume 297. *& suiv.* Le Roi eſt nommé Comte 297. qualitez du Roi alors regnant & des habitans. 297

Congo ville eſt nommée par les Portugais Sancto Salvador 298. 299. eſt bien peuplée, le païs eſt fertile 300. *& suiv.* deſcription des habitans, & de leurs maiſons 305. ils volent les étrangers & leurs femmes ſont lubriques 306. leurs vêtemens, leurs lits, & autres maniéres. *ibid. & suiv.* leur Medecine 307. leur trafic de dents d'éléfans & de Chats civettes, d'eſclaves, de toiles & d'étofes d'écorces d'arbres 302. 308. leurs armes, ils ſont belliqueux & n'ont point de villes murées 308. leur maniére de commercer 309. leurs idolâtries 310. étrange action du Roi, quoi que faite ſuivant les coutumes. 321. le Roïaume eſt ſous la Ligne, & nôtre été y eſt Hiver. 299

Connoiſſances des côtes de Louwango 318. des côtes de Rio Galegas 461. des côtes du Breſil. 445. 446

Conſeil de défence des Anglois & des Hollandois alliez aux Indes. 164

Conſeils, ou Cours établies à Amboine par les Holl. 231. 232

Conſpiration contre les Holl. à Buchian 241. raiſons des Conſpirateurs. 244. *& suiv.*

Coockoro, ville du Japon. 124

Corne extraordinaire d'un poiſſon. 537

Corps morts trouvez dans une des iſles des Pinguins, comment ils étoient enſevelis. 467

Cos, nom de la meſure des chemins à Guſurarate, eſt à peu près d'une lieuë. 358

Coſequidone, ou Préſident du Conſeil de l'Empereur au Japon 129. eſt favorable aux Holl. 139.

137. il n'accepte point de préſens. *ibid.*
Côte de Coromandel, étenduë du Roïaume qui y eſt, ſes principales villes, ſes frontiéres 375. elle eſt très fertile juſqu'à 12. lieuës dans les terres 376. l'eau de puits n'y eſt pas douce *ibid.* revenus qu'elle produit au Roi. 387. propreté & mal-propreté des habitans *ibid.* Voi Benjanes & Gentives.
Côte de manigette. 385
Côte d'Orixa. 375.
Cotebipa, roïaume ſur la côte de Coromandel 375. Cotepatnam, en eſt une ville. *ibid.*
Coupan, ville ſur la côte de l'iſle Timor. 199.
Coupans, ce que c'eſt à l'iſle Borneo. 180.
Courans des iſles Comores portent vers le Nord. 12.
Courans de Louwango, & moiens pour les ſurmonter. 318.
Courans de Monte de Monapin. 172.
Crimata, ville du Roïaume de Borneo. 182.
Crocodiles 28. Crocodiles des riviéres de la côte de Coromandel. 375
Cutſinni, ville ſur la côte de la mer Rouge, dans l'Arabie Heureuſe. 334.

D.

DAgau, bourg de Guſaratte. 358
Damman, ville ſur la côte des grandes Indes, proche d'une montagne 356. *& ſuiv.* eſt poſſédée par les Portugais 357. elle eſt ôtée aux Portugais. 432
Dammer, ville de l'Arabie H. 344
Damut, Roïaume d'Ethiopie. 30.
Dancali ou Dangali Roïaume 28. Domba en eſt une Province & Suela une ville ſur la mer rou-

rouge 36. Condition ſans laquelle les hommes ne ſe peuvent marier. *ibid.*
Danſes des femmes publiques ſont les divertiſſemens des Gentives & les marques des honneurs qu'ils font. Danſer dans les Pagodes 379. celles qui y danſent ne ſe proſtituent qu'aux gens de leur ſecte. *ibid.*
Décan, Roiaume 361. Où ſont Tiesgau & Sinduar, bourgs murez 362. autres bourgs *ibid.* & 368. révolutions dans le Roiaume 365
Découverte d'un paſſage près du détroit de Magellan pour aller dans la mer du Sud 472. 473. Découverte du détroit de Jaques le Maire 543. *& ſuiv.* Voi, Jaques le Maire.
Défences en Holl. de naviguer à l'Eſt du Cap de Bonne Eſperance. 531
Degrès de latitude, par les 60. degrès & demi on voit à lire à deux heures après minuit. 329
Démonio ville de l'ile Anſuanii 327. Demammoo. *idem. ibid.*
Deſcription des hommes & de leurs bâtimens, trouvez dans la Mer Auſtrale. 562
Deſerts de Seth & de Barca. 35
Deſeſpoir des réchapez du naufrage avec Bontekou. 652
Détroits d'entre Java & Madure, Java & Bali, & des Boucherons. 77. 619
Détroit de Sincapura. 67
Détroit de Pariotta, aux iſles de Baſſian & Labova. 243
Détroit de Magellan, ſa ſortie pour entrer dans la mer du Sud. 474. 475
Direction pour naviguer du détroit de la Sonde à Banda & aux Moluques. 78
Divination ſinguliére du Roi de Lowango. 317

Doi, ou Dou, une des isles Moro. 612.
Doltabat, ville capitale de Decan. 363. sa situation, sa fortereſſe imprenable, ſes canons. *ibid.*
Domba, Voi Dancali.
Dommagon de Bantam arrive à Jaccatra avec 2000. hommes contre les Holl. 415. il ſe ſaiſit de la perſonne du Roi & de la ville. *ibid.*
Don Rodrigo de Mendoza, Commandant d'une flote Eſpagnole dans la mer du Sud, ſes qualités, ſes bravades; ſon deſtin 487. *& ſuiv.* nombre & noms de ſes vaiſſeaux 488. combat naval engagé 490. *& ſuiv.* deſcription de ce combat. 491. *& ſuiv.*
Dorade, poiſſon. 11. 12. 296. 558
Dordori, village. 330
Dordrecht (le) vaiſſeau des Indes, faute en l'air. 440
Droits & Impôts que la Compagnie des Ind. Or. lève à Amboine 232. & ſur les petites iſles qui en dépendent. 220
Dunda, province de Congo. 298

E.

Eclipſes de lune, les Gentives les ſavent bien calculer. 281
Ecoles entrenuës à Amboiſe 235. à Ternate 264. 265. à Bachian. 265
Edifice à Chenna, bâti par Noë. 346
Eléfans ont une connoiſſance ſurprenante. 60
Elefans de Congo, leur deſcription, leurs qualites 302. celles des Elefans de Ceilon. 340
Eléfant, nom d'un certain orage qui arrive aux grandes Indes. 425. 431

Em-

Empalange espèce de boeuf de Congo. 302
Empereur du Japon favorise les Holl. 140. & *suiv.*
Enfans Chrétiens sont transportez dans l'Arabie pour la peupler. 348
Engoi, tigres de Congo. Voi Tigres.
Enfanda, arbre fort particulier de Congo. 305
Esclaves Abyssins. 33
Espagnols, leur état aux Moluques 192. & *suiv.* ils sont instruits des secrets des Holl. 194
Espagnols refusent aux Holl. l'accès dans les isles du Mai & du Feu. 623
Etat des Moluques en l'An. 1627. 236
Ethiopie. Séparation de la grande Ethiopie d'avec le Roiaume de Molinde 29. 30. ce que l'Ethiopie produit 30. il y a deux Etés & deux Hivers. *ibid.*
Ethiopiens, ou Abissins leurs persuasions touchant Salomon & la Reine de Sabaa 29. leur couleur, leurs qualités, leurs vivres 31. 32. 34. les gens riches y sont durs 33. ils ne sont pas belliqueux 34. leurs respects pour leur Empereur 36. son élection, Voi Prête-Jean. Pouvoir des Juges parmi eux 38. On y punit les femmes adultéres 38. ils sont presque tous Chrétiens *ibid.* Ordres Ecclesiastiques parmi eux, leurs croïances, leurs sentimens touchant le Judaïsme *ibid.* leur Batême, Confession, & Communion. 40
Exemple d'un accident, pour avoir tiré sans besoin d'une arme à feu. 325

F.

FActeur ou Saphidonne, de la Cour du Japon, ſes fonctions à l'égard des marchandiſes étrangéres 111. 112. ſon adreſſe pour profiter 115. *& ſuiv.* ſes exactions 152
Facutamme, montagne du Japon. 141
Famine à Portugale, ſes effets. 290
Fanfaronnades d'un Ambaſſadeur Eſpagnol au Japon. 132.
Fatigar, Roïaume d'Ethiopie. 29
Federi Samma, Prince deſtitué du Japon. 122. 125.
Femmes Hollandoiſes, les premiéres qu'on a veuës aux Indes. 106
Femmes & Filles de débauche en Ethiopie parmi les Abyſſins. 37
Femmes des Négres du Cap Vert ſont eſclaves & robuſtes. 293
Femmes d'Ollibare ſont luxurieuſes 295. Femmes d'Angola de Louwango leur miſerable condition 320. Leur commerce charnel eſt dangereux pour la vie. 322
Femme Gentive ſe brûle avec le corps de ſon mari 373. ſa conſtance & la cérémonie 374. C'eſt la coutume du pais 379. deux autres femmes qui ſe brûlent 382. 383. autre qui ſe brûle 429. une autre encore 383. Celles qui ne ſe brulent pas ſont mépriſées, & deshonorées ſi elles ſe remarient. 380
Femmes Usbéques, qui confinent à la Tartarie, & à la Chine vont à la Guerre, leur conſtitution & leurs maniéres 435. leurs maris leur ſont ſoumis. *ibid.*
Feſtin des Gentives huit jours après la mort de leurs parens. 380

Fête

Fête étrange des Gentives. 380.
Firando, route de cette isle à Soringau capitale du Japon. 123. *& suiv.*
Flôte qui va de Holl. aux Indes Or. en 1607. de combien de vaisseaux elle est composé 1. 2. *& suiv.* autre flôte qui arrive aux Indes. 106
Foie Samma Gouverneur de la Province & isle de Firando, au Japon. 161.
Forces des Espagnols aux Moluques en 1610. 102.
Forces des Holl. aux Indes Or. en 1616. 209
Forts combien les Holl. en avoient aux isles de Banda en 1616. 209.
Fort d'Amboine sa situation & Construction 213. 214. Fort de Pas à Amboine. 227
Forts d'Orange & de Talucco à Ternate. 237
Forts de Machian. 102. 255. *& suiv.*
Fort de Gueldres sur la côte de Coromandel. 374
Fort de Jaccatra, son état en 1616. 209
Fort de Nassau, dans l'isle de Nera. 166
Forts de Gnoffiquia à Machian Taffaso & Tabillola. 255. *& suiv.*
Fort de Barneveldt, bâti par les Hollandois à Bachian une des isles Moluques 94. 254. & à Labova. 99
Forts, combien les Hollandois en avoient aux Moluques en 1610. & leurs noms 102. leurs garnisons, & les habitans qui en dépendent. *ibid.* combien en un autre tems 186. *& suiv.* combien en 1616. 208. 209
Forts, combien les Espagnols en avoient aux Moluques en 1610. & leurs forces 102. combien en un autre tems 189. *& suiv.* combien en 1627. 263
Fréres, les trois, Fréres, rochers. 224
Fruits d'Angola 320. de Golconda. 394

Fu-

Funerailles des Gentives. 380
Funerailles des habitans du Cap Vert. 293.
Fusils de Calicut. 54
Fussigni, ville du Japon. 125

G.

GAïanne, Roïaume d'Ethiopie où est la source du Nil. 27. 29
Gammalamma, ville & fort des Espagnols à Ternate 102. son fort, son nom Espagnol &c. 189. ses habitans. 190
Gandaar ville de Décan frontiére de Golconda. 368
Gandivi, bourg proche de Surate sur la côte des Indes 358. Voiage & route par terre des Holl. naufragez, pour se rendre de Surate par Gandivi à Masulipatan. *ibid. & suiv.*
Ganua, ou Ganc, isle dont les habitans sont transportez aux Moluques 101. son giſement. 186
Garnison du fort d'Amboine païée en argent, sans rations, en 1627. 212
Gasisa isle, sa baie 328. 329. le bêtail y boit de l'eau de la Mer 329. le peuple y est malin. *ibid.*
Gatos, deux montagnes de Décan 361. & Collora, bourg sur la plus haute *ibid.* Annèque & Tannèque, deux forteresses, chacune sur chaque cime 362. Le Mogol ne peut passer qu'entre ces deux monts, mais les Rois de Decan, de Visiapour, & de Golconda en défendent le passage *ibid.* étenduë des Gatos. *ibid.*
Gentive. Voi Femme. Gentives 376. sont Pytagoristes avec leurs Bramines leurs superstitions 376. 382. il y en a 18. sectes, dont chacune ne fait point de mariages avec les au-

autres 377. bas âge où ils marient leurs enfans *ibid.* ſont lâches & ſommis aux Maures 379. Gentive & Bramine eſt la même choſe 377. Voi Bramines & 382. leurs cérémonies de ſe laver pour effacer leurs péchez. 382
Giaquas, peuples vers la ſource du Nil. 309
Gilolo, une des iſles Moluques, forts que les Holl. & les Eſpagnols y poſſedent. 190
Girofles, ne croiſſent pas bien dans les ſables 231. leur fertilité. *ibid.*
Gnoffiquia, fort & ville, dans l'iſle de Machian; ſes habitans. 259
Golconda, Roïaume 368. bourgs qui en dépendent 368. 371. *& ſuiv.* ſes revenus 369. 370. il eſt tributaire du Grand Mogol. *ibid.* ſes forteresſes même imprenables 388. noms de quelques Gouvernemens du Roïaume 389. ſes manufactures 390. il n'y a point de Loi écrite, ni de tribunaux de Juſtice 392. les habitans ne ſont pas d'un naturel ſanguinaire 393. Voi, meſures. Difference des ſaiſons & quand elles y Changent 393. 394. poids & meſures & monnoies 394. animaux qui s'y trouvent. 395. 396
Golfe en cul de ſac preſque ſous la ligne. 607
Goumeape Iſle proche de Banda. 80
Gouverneur de Firando, au Japon, eſt favorable aux Holl. 123
Gouverneur d'une place frontiére de Guſuratte, eſt tué, ſes 5. femmes, 2. de ſes domeſtiques, & tous ſes eſclaves, ſe brûlent avec ſon corps. 362
Gouverneur de Nyſamptnam, ou nom honorable du fermier général des droits Roïaux, de qui la condition eſt pénible, & ſouvent fatale 398. leur naturel & de tous les Gouver-

verneurs du Roïaume. 391. 392.
Greſſic, Greſſe, ville maritime & Roïaume dans l'iſle de Java. 210
Greſſick, Greſſe, ville de l'iſle de Madure 103. 104. les vivres qu'on y trouve & le commerce qui s'y fait. 76
Griarme, ou Guarme, ville ſur les côtes de la mer du Sud. 500
Guillaume Adamſz, pilote d'un vaiſſeau Holl. peri, habitué au Japon 115. il eſt en faveur auprès de l'Empereur. 116
Gunnappi, montagne enflammée. 336
Guzurate, Guſuratte, Guſaratte, Roïaume ſoumis au grand Mogol, 427. Les Hollandois y ont 4. comptoirs en 1620. à Surate, Brochia, Cambaie & Amadabat. 424

H.

HAbitans d'une des côtes de la Nouvelle Guinée. 599
Habits faits d'herbes & de paille. 322
Hadermuid, ville d'Arabie. 334
Hatna, Loge ou fort des Holl. dans l'iſle d'Oma. 226
Hauteur eſt difficile à prendre ſous la Ligne. 10
Herbes & plantes de l'iſle St. Hélène 15. ſont bonnes contre le ſcorbut. *ibid.*
Hideda, ville d'Arabie, ſur la mer Rouge. 347
Hiero de Cambello, golfe proche d'Amboine. 679
Hittou, Hito ou Itto, (le Capitaine) & Hittou, Itto, partie de l'iſle d'Amboine où ce Capitaine tranche du Souverain 224. il cherche à ſurprendre les Holl. *ibid.* qui diſſimulent comme lui 224. 225. ſon alliance avec les habitans de la côte de Céram 227.

Clou de Girofle de Hittou 227. C'eſt le côté d'Amboine où habitent les Maures. 224
Hollandois font juſtice d'un de leur nation en faveur des Anglois 436. d'autres faiſant de l'eau au Breſil ſont maſſacrez par les Portugais. 447
Hollandois, leur conduite aux iſles de Banda 78. 79. ils commencent à y bâtir un fort 82. ils ſe laiſſent ſurprendre & maſſacrer 83. *& ſuiv.* ils ſont battus par les Eſpagnols aux Manilles 107. 110. ils ſont bien receus à la Cour de l'Empereur du Japon 140. *& ſuiv.* & à celle du Prince Héréditaire. 144. ils obtiennent des immunités 155. leur conduite aux Indes eſt blâmée à tort 162. leurs forces aux Indes en troupes & en canons, dans l'an 1616. 209. place par eux abandonnées avant l'an 1616. Leur guerre de l'an 1618. contre Bantam 399. contre les Anglois 399. dont le ſuccès leur a aquis Batavia *ibid.* Le Roi de Jaccatra ſe declaré contre eux 400. 401. *& ſuiv.* ils traitent avec le Roi de Jaccatra 418. ſignent une Reſolution de capituler 414. ce qui fut fait en Fevrier 1619. *ibid.* Retour & du Général Coen & de leur flote des Moluques 416. il fait effacer le nom de Batavia du portail de la loge de Jaccatra *ibid.* il prend la ville & la détruit *ibid.* il va devant Bantam, & y fait des menaces *ibid.* il fait exercer des hoſtilités. 418
Hollandois ont guerre aux Indes Or. contre les Anglois 163. ils font la paix. 259. 421
Hollandois, preuve qu'il y avoit des traîtres parmi eux. 458
Homme Sauvage de Manicongo, ſa deſcription.

tion 323. homme de 34. pouces de haut. 429
Homme âgé de 180. ans lunaires & ſon fils âgé de 160. ans à Cambaie, & la différence que ce compte fait. 427
Homme tué d'une tête d'épingle qui ſe trouve dans un fuſil. 325
Hoſtilités éxercées contre les Chinois par les vaiſſeaux Holl. 700. *& ſuiv.* elles ceſſent & les Holl. ſe retirent. 716
Hydre, ſerpent de mer 10. Hydre monſtrueuſe mord un matelot qui en meurt. 72

I.

JAccatra, & depuis Batavia, jugée auſſi propre & plus commode pour le commerce que Bantam 73. 74. Le fort que les Holl. y avoient en 1616. & leurs forces 209. eſt à 12. lieuës de Bantam 335. ſa ſituation 401. elle prend le nom de Batavia 416. elle eſt raſée par le General Coen *ibid.* pour la repeupler, on y méne de Bantam de nouveaux habitans 417. Les Anglois ont été cauſe de ce qu'elle eſt demeurée aux Holl. 400. qui leur accordent une loge éloignée du fort. 421
Jacinthes par lits entiers à Congo. 395
Jambes extraordinaires de gens de Ceilon qu'on pretend être deſcendus de St Thomas. 340
Jambi, ville & iſle de même nom dépendantes de Sumatra 210. & riviére 398. il s'y fait gros commerce de poivre. 211
Jamen, nom de l'Arabie Heureuſe, parmi les Turcs. 331
Jamode, fruit & arbre de Golconda 395. on en tire du bruvage. *ibid.*
Japara, ville maritime de Java. 212

Japon, les Hollandois vont à la Cour de l'Empereur pour y proposer un Traité de commerce 108. 109. ils ont une loge à Firando une des isles qui composent l'Empire *ibid.* ils avoient eu deux ans auparavant un mémoire contenant les intentions de l'Emp. 109. Leur comptoir en 1616. 210
Jaques le Maire son vaisseau est confisqué à Jaccatra, au profit de la Compagnie 528. présomptions contre sa découverte d'un nouveau passage dans la mer du Sud *ibid.* Sa mort 529. son Voiage 531. *& suiv.* Voi. Détroit, nom de ce detroit 546. confiscation de son vaisseau & sa mort. 617
Jardins de Chenna. 348
Java & Baly ou la petite Java. 77
Idoles des Gentives. 378
Jeans de Genten. Sorte de mouëttes. 544
Jedo ville du Japon, où le Prince héréditaire de l'Empire tient sa Cour. 142
Jerrime, ville murée d'Arabie. 344
Jésuites sont mal receus par les Abyssins. 40. 41
Jésuites devenus puissans dans la Duché de Firando au Japon, y sont massacrez & chassez 211. jusqu'où alloit le Christianisme qu'ils y avoient fait recevoir. *ibid.*
Johor, Roïaume, & ville; & riviére qui arrose la ville. 67
Insijcsses, peuple & leur Roïaume. 324
Instruction donnée par la Compagnie Holl. des Indes Or. touchant la Chine. 720
Indigo; pais d'où il se tire. 389
Ingratitude des Portugais envers le Sabandar de Malacca 278. 279. & envers Abdala Roi de Campar. *ibid.*
Ingénie, nom dont les Portugais du Bresil nom-

nomment les bourgs 454. ſortato ville de Banda. 82. 84
Jours, compte inégal qui en eſt fait à Jaccatra, & la raiſon 617. Pour faire le tour du monde en courant à l'Oüeſt on perd une nuit, & en courant à l'Eſt on gagne un jour. *ibid.*
Jours & nuits comment ſe diviſent à Golconda. 394
Iſles Alliées de Ternate ou qui en relèvent. 267
Iſle ou Pulo Beſſi, proche de Bantam. 354
Iſle de Capul. 516
Iſle de Carimon. 398
Iſle de Caïoa, ou Caïo proche des Moluques. 272. 187. 258
Iſle des Chiens. 551
Iſle ſans fond. 553. 555. *& ſuiv.*
Iſle de Waterlant. 555
Iſle des Moûches. 557
Iſle de Coacq, proches des Moluques, dont les habitans montagnards ſe traveſtiſſent en arbres & ſont reputez ſorciers. 218
Iſles des Cocos 562. Naturel des Habitans 564. *& ſuiv.* leur giſement. *ibid.* autre Iſle Voiſine 562. 566. leurs noms particuliers. 569
Iſles Comores, ou Comeros, leur giſement 12. une de ces iſles a auſſi ce même nom en particulier. 19
Iſle de Coques, dans la Mer du Sud. 505
Iſle de l'Eſpérance. 569
Iſles de Firando & de Nangueſaque dans l'Empire du Japon. 108. 109. 110
Iſle Goumeape. 80
Iſlas Grandes au-dela de Rio Janeiro. 446
Iſle Gueguera, en Ethiopie, autrefois meroë. 29
Iſle de Guillaume Schouten. 605
Iſles de Hoorn 586. 587. *& pages précédentes*, dans

dans la Mer du Sud.
Isles d'Imoa, d'Insou, & d'Arimoa, sur la côte de la Nouvelle Guinée. 604
Isles de Juan Fernando. 547. *& suiv.*
Isle de Juganao. 335
Isle de Kelang, ou Kielang, proche de Céram. 223
Isles de Lamo, sur la route du Japon. 108
Isles de Lamo, ou de los Velos 514. *& suiv.* qualités des habitans. 515
Isle de Lamoohie dans la Mer du Sud. 449
Isle de Langii proche des Moluques. 251
Isle de Loga Cambella 615. de Manipa, de Zeira, Buro, Botton, Cabessecabica, Cambone & Desolaso. *ibid.*
Isle de Luçon, une des Manilles. 517
Isle de Lucapara. 172
Isle de Maba 609. releve de Tidore. *ibid.*
Isles de Mabrabomba. 534
Isle du Mai, son circuit, ce qu'elle produit 34. Les Habitans s'en fuient quand ils voient des étrangers 5. vents qui souflent dans les parages voisins *ibid.* son aiguade *ibid.* Avis à Mrs. les Directeurs touchant cette isle. 6
Isle de Mindanao, entre les Manilles & les Moluques. 552
Isle de la Mocha, dans la Mer du Sud 476. Naturel de ses habitans. 478
Isle de Moise, & mœurs de ses habitans. 597
Isles Moluques. Voi, Moluques, Ternate, Tidore, Bachian, Machian.
Isles Maro, proche des Moluques 612. Isle de Toggosangi 613. de Loloda *ibid.* d'Iri *ibid.*
Isle Mosambique. Voi, Mosambique.
Isle Motir, Voi Motir.
Isle Ormus, Voi, Ormus.

Iſle, ou pulo Panian, proche de Bantam. 418
Iſle Pani entre les Philippines & les Moluques. 522
Iſles des Paters Noſters, au nombre de 21. 77
Iſle Pauw, une des iſles Moro. 612
Iſle de Pedras, à demi-lieuë de Malacca 61. 62. combat qui s'y fait entre les Holl. & les Portu. 63
Iſle de Bequenna, ſur la route du Japon. 108
Iſles Petites, ou rochers proche de l'iſle St. Héléne. 16
Iſle Poulo Wai, ou Polwai, Voi Banda, elle eſt ataquée par les Holl. 337. autre Poulo Wai. 398
Iſles Quimades. 44
Iſle du Roi. 541
Iſle Salées, pourquoi elles ont ce nom parmi les Holl. 3. Iſle Salée en particulier, & ce qui s'y trouve. *ibid.*
Iſle Sanguin, proche des Moluques. 524
Iſle de Sebaldt. 542
Iſle du Sel. Voi iſle Salée.
Iſle de Siauw. 613
Iſle de Sobi, proche de Borneo. 184
Iſles Sorlingues, au détroit de Magellan. 475
Iſle de Solangari, une des iſles Moro. 612
Iſles de St. Antoine & de St. Vincent & ce qui s'y trouve 225. leur giſement &c.
Iſle de St. Héléne, ſon giſement 14. *& ſuiv.* ce qu'elle produit 14. 15. ſes animaux 16. 17. il n'y en a ni de devorans, ni de venimeux. *ibid.*
Iſle de St. Jago & la chaſſe qui s'y fait. 3
Iſle de St. Jean, mœurs de ſes Habitans. 591. *& ſuiv.*
Iſle de St. Marie. 478
Iſles de Tambreve, Ganſon, & Manar 387.

Voi, Racine rouge.
Iſle Timar, Voi Timor.
Iſle de Tuaccaro, une des iſles Moro. 612
Iſles Vertes, dans la mer du Sud. 591
Iſle de Zeilas. 28
Iſle Zoccotora ou Soccotora dans la mer Rouge, ſon giſement 424. elle eſt ſous la domination du Roi de Catſinji. *ibid.* elle produit l'aloë. *ibid.*
Iſle Aimoi ou Ainui, à la Chine. 720
Iſles de Bamboer ou Batambour; de Boere ou Bourc, & de Blau, proche des Moluques. 679
Iſle dwars-in-de-weg, au détroit de la Sonde. 674
Iſle Lanquyn, proche la Chine. 691
Iſle Lamon ou Lemoen, petite iſle ſur la côte de la Chine. 689
Iſles de Luſipara ou Lucipara, Banca, Polepon, ſur la route de Batavia à la Chine 683. *Item*, iſles de Linga, Poule-poniang ou Poeleponjang, Lant, leurs connoiſſances, *item* Pulo Timon, Pulo Candoor, *item* Pulo Chambai, Pulo Cécir ou Céceer. *ibid.* & *ſuiv.*
Iſle de Maſcarinas, ſes ramiers, ſes tortuës, 627. les autres choſes qui s'y trouvent: ſon moüillage. 628. & *ſuiv.*
Iſle des Pagodes, ſur la côte de la Chine. 719
Iſle St. Héléne. 750
Iſle St. Louis 740. 741. deſcription des habitans. 747
Iſle St. Marie, ſes habitans, leurs coutumes 633. & *ſuiv.* ils n'ont aucun ſentiment de Réligion. 635
Iſle de Sebbezée, au détroit de la Sonde. 734

Iſle de Sumatra, la côte où aborda l'équipage naufragé de Bontekou 657. ce qui leur arriva. 658. *juſqu'à*, 667
Iſle inconnuë, où aborde l'équipage naufragé de Bontekoe, ſon giſement, 655
Juvale ville de Guinée. 290

L.

LAbova iſle aux Moluques, ce qu'elle produit, 99. Les Holl. prétendent la ſouveraineté ſur les Labovas 246. *& ſuiv.* fort que les Eſpagnols y ont 188. eſt pris par les Holl. 188. conſpiration contre les Holl. 241
Landa ville de Borneo, où ſe trouvent les diamans 174. route pour y aller, 183.
Lapetaque, ville de Néra, une des iſles de Banda. 86
Larcin, crime impardonnable au Japon. 125
Larique 213. Voi, Négrerie.
Laſcarins, ou Laſcares, Milice de Calicut 54 leurs armes, leur maniére de faire la guerre. *ibid.* Voi, Nairos.
Latou, nom de la dignité du Souverain d'une iſle 566. *& ſuiv.* ſa trahiſon. 568
Laud, Capitaine Laud, aux Moluques, c'eſt Capitaine de Mer, ou Amiral. 245. 321
Laurens de Real, Général des Indes. 527. 614
Lavougous, ou Lavaugus, habits d'herbes qui ſont en même tems la monnoie de Louwango 321. 324. Les habitans ſe piquent de leur beauté. 322
Lelonda & Loanda, riviéres de Congo. 304
Leopard privé à Chenna. 346
Lettre du Roi de Ternate, à ſes Sujets de quelques iſles voiſines. 274

Lettre de Pierre Both, Gouverneur Holl. au Roi de Tidore en 1612. au ſujet des Eſpagnols. 274. *& ſuiv.*
Leuco, ſorte de bled de Bemba à Congo. 303
Lézard, incident extraordinaire, touchant, un gros Lezard; & ce qu'on attribuë aux Lezards. 290
Ligne équinoxiale, comment la mer y paroît pendant la nuit. 624
Limoen-ſop de l'iſle du Mai. 4
Lions marins. 539. 542
Liſſidi, place ſur la côte de Coromandel. 223
Loanda ou Loando, riviére de Congo 304. Les femmes de l'iſle qui y eſt, y pêchent des Moules 306. Les Jéſuites y ont un couvent. 312
Loango, riviére de Congo 298. Loango Roïaume *ibid.* il confine à la Province de Songo, du Roïaume de Congo 298. Voi Louwango.
Loge de Jaccatra, & ſes fortifications pendant la guerre de 1618. 402. *& ſuiv.*
Lohoe, Lohou, place ſur la côte de Cérauw 228. Voi, Céram.
Loloda, Bourg de Gilolo, & iſle. 613
Lontor, ville de Banda, la plus grande des iſles dites de Banda, 166. l'iſle s'apelle auſſi Lontor *ibid.* on en tranſporte la plupart des habitans. 170
Louwango, Roïaume 295. 312. 317. 318. Les Holl. y établiſſent un comptoir en 1610. 312. il eſt enclavé dans le Roïaume d'Angola 318. ſon port, ſes connoiſſances, les courans de ſa côte *ibid.* terribles vivres des Habitans 320. revenus du Roïaume 321. façon des habits des hommes & des femmes 322. les hommes ſont pêcheurs & peu

peu guerriers 323. Marchandiſes & animaux qu'on y voit. *ibid.*
Loza, riviére de Congo. 298
Loubes, iſle & poiſſon, dans la Mer du Sud. 502. 504
Lucielle, place des Ternatois ſur la côte de Céram 222. bourgs & villages qui en relèvent. 223

M.

MAcaſſar, Roïaume dans l'iſle Célébes. 210
Macau, ou Macao, ville des Portugais à la Chine, eſt ataquée par les Holl. qui ſont repouſſez. 687
Machadder, ville de l'Arabie H. 344
Machian, ou Matſiam, une des iſles Moluques, ſes forts, ſa fertilité, le nombre de ſes habitans 186. *& ſuiv.* 269. ſa deſcription 258. premier fort que les Holl. y ont bâti 94. antipathie des habitans pour les Holl. 259. nombre des habitans. 259. 260
Madure, iſle, on y exerce des hoſtilités contre les Holl. 103
Maïios, bourg de l'Arabie H. 344
Majomba, ville de Lowango 296. les Holl. y établiſſent un Comptoir. 317
Maiſons des Ethiopiens 32. Maiſons de Congo. 305
Maleïe, petite ville des Holl. à Ternate, ſon fort, ſes bâtimens, le nombre de ſes habitans. 237. 238
Mani, nom des Seigneurs de la Cour du Roi de Congo. 309
Manilles ou Philippines iſles 518. Manille, vil-

ville. *ibid.*
Manipatam, ville sur la côte de Coromandel. 105
Manicongo, Roïaume. 36
Manigette, bled de la Guinée. 294
Maqueda, Reine de Saba. 29
Marbres de Numidie ou d'Afrique. 304
Marchandises qu'on porte à Calicut & celles qu'on en raporte 56. celles qu'on tire des rivières proche du Cap Vert. 291
Mardicres, gens mariés qui habitent sous les forts des Chrétiens aux Moluques, & qui dépendent d'eux 92. 93. 264. la plupart se sont faits Chrétiens 234. 239. 240. désertent aisément 265. c'est un nom de serviteur mais opposé à celui d'esclave. 257
Marées de 3. piés & demi, sur la côte de Suratte 356. de cinq piés à Cambaie. 428
Maribela, isle, une des Manilles. 518
Mariéco, fort des Espagnols dans l'isle de Bassian ou Batsiam ou Bachian, pris par les Holl. 92
Marobo, rivière. 29
Masagaum, place des Portugais à Lowango. 324
Massacres des Holl. aux isles de Banda. 83
Masulipatan, Masulipatnam, ville sur la côte de Coromandel 368. 369. ses manufactures. 390
Mataram, ou Empereur d'une partie de Java 211. il assiége le fort de Batavia 438. il lève le siége. *ibid.*
Maures sont fiers, & usuriers 387. un de leurs Docteurs fait une prediction à van den Broek 426. son accompliſſement 426. ils sont imperieux 379. ceux des côtes de Coroman-

del & de Malabar font des feſtins de chair de Cheval. 376. 377
Médecine eſt pratiquée à Congo. 307
Melic, General de Decan, ſa naiſſance, ſa fortune, ſes faits militaires 365. *& ſuiv.* terrible ſupplice dont il fait punir le vol, & la bonne diſcipline qu'il entretient. 366
Melinde Roïaume 29. à l'entrée de la mer Rouge. 329
Mémoire touchant les iſles de Banda. 162
Mena, Roïaume dans l'iſle Timor. 203
Mer Rouge, premiére navigation que les Holl. y font 329. occaſion vraiſemblable de ſon nom 422. défenſe aux Chrétiens d'y naviguer. 347
Mer du Sud, autre paſſage pour y entrer, que le détroit de Magellan. 472. *& ſuiv.*
Meroë. Voi iſle de Gueguira.
Meſures & Monnoïes du Roïaume de Golconda. 394
Metre, ville au cap del Gardaſumi. 28
Meurtre & priſon de quelques Holl. proche les Moluques. 229
Miaco, grande ville & du plus grand commerce du Japon. 126
Migiel (Don) Comte de Banſa de Songo, le long de la riviére de Congo 297. deſcriptions de ſon peuple, ſes enfans, ſon païs 297. *& ſuiv.* Voi Roi de Congo.
Mines en Ethiopie 31. 39. Mine de Diamans à Golconda 369. 370. Mines de Congo. 307
Miſſion du Pape chez les Abyſſins n'a pas de ſuccès. 40. 41
La Mocha, ville de l'Arabie H. ſur la Mer Rouge 341. les Holl. ſont les premiers Européens.

péens qui y ont abordé lavoir en 1616. *ibid.* la Mocha & la Mèque 347. ſa ſituation & deſcription 350. *& ſuiv.* grande chaleur qu'il y fait, 342. Voiage aux places Voiſines de la Mocha. *ibid. & ſuiv.* diſtance juſqu'à Chenna 346. on y labоure, ſème & moiſſonne en même tems 366. ſa ſituation, ſa rade, ſa deſcription 350. ſa proſperité eſt nouvelle, & d'où elle vient, & par qui elle eſt peuplée 350. nations qui y traſiquent *ibid.* pelerins qui y abordent pour aller à la Mèque *ibid.* Navire Roïal de Suees, marchandiſes & argent qu'il y porte. 351

Mocha (la) Voi, iſle.

Mogol (Grand) ſa mort 433, marche de Chrom, l'un de ſes Fils, vers Suratte. 433

Moines Abyſſins. 39

Moira-landa, riviére de l'iſle Borneo. 185

Moluques iſles, fourniſſent peu ou preſque point de vivres 102. ce que chacune en 1615. fourniſſoit de clou de Girofle 339. Mémoire touchant leur état; & forts qui y ſont 186. *& ſuiv.* Caractére des habitans 187. Moiens de s'y bien établir, 189 leur état en 1627. 236. *& ſuiv.* 263.

Momies, particularité ſur le ſujet. 334

Monnoie de l'iſle Botton 196. de Congo 305. Monnoie de Golconda & de la côte de Coromandel. 394

Montagne eſcarpée, & où il faut être halé dans un pannier, à un bout de Barnagas 28. autres montagnes dans l'Empire du Prêtre-Jean. 28

Montagnes de la Lune & celles d'où ſortent les ruiſſeaux qui font le Nil 298. Montagnes du Soleil *ibid.* Montagnes brûlées. 299

Montagnes de divers Marbres, de jaſpe & de porfire à Congo 304. de Jacinthes, de cuivre rouge & jaune. 305
Montedielle province proche de Calicut 45. qualités des Habitans. *ibid.*
Monte-de-felix, ville ſur la côte de la Mer Rouge. 330. 356
Montepouli, ville de Cotebipa. 375
Moro, bout occidental de l'iſle Gilolo 191. forts que les Eſpagnols y ont. *ibid.*
Morré dans la Guinée. 312
Mort du grand Mogol 433. de Cha Abas, Roi de Perſe. 437
Moſambique iſle 21. les Holl. y font deſcente 22. 23. *& ſuiv.* ils ataquent le fort *ibid.* font retraite 25. ils vangent le refus qu'on leur fait de leur livrer un deſerteur *ibid.* ils brûlent la ville *ibid.* ce fort eſt le plus conſidérable que les Portugais aïent aux Indes. *ibid.*
Moſambique Roïaume. 36
Moſquées de Chenna leurs antiquités. 347
Motier, Motir, ou Mothir, une des Moluques, le nombre de ſes habitans & ſon fort. 186.
Mouëttes au-delà de la Ligne, marquent qu'on eſt proche du Cap de Bonne Eſp. 625. il en vient comme par miracle pour nourrir les réchapez du naufrage. 648.
Mouëttes, folles 17. Voiez, Jeans de Genten.
Mouſſa, ville de l'Arabie H. 343
Mouſſons, leur tems entre le détroit de la Sonde & les Moluques. 77.
Mouſſon de Narſapour-Petais 389. Changement de Mouſſon à Surate. 425.
Moutons d'Ethiopie ſans laine, & avec du poil.

poil. 349
Munitions qui étoient en 1627. au fort d'Amboine. 219

N.

NAcaſmare, ville d'Arabie. 344
Nain de 34. pouces de haut. 429
Nairos, Nobleſſe de Calicut 54. leurs armes, vêtemens & maniére de combattre *ibid.* ils couchent avec les femmes de leurs voiſins quand il leur plaît. 55. 354
Narſapour Petais, riviére de Golconda. 389
Naſiapour, ville ſur la côte d'Orixa. 375
Natividaat port dans la Mer du Sud. 512
Navigation Auſtrale : Voi, Voïage de le Maire.
Navire Roïal de Suees. Voi la Mocha.
Navire qui brule en revenant de Batavia, comment le feu y prit. 440
Négre du Cap Vert, qui paſſe un cheval à la courſe 292. Negre à Louwango de 9. piés de hauteur meſure de bois en Hollande, qui eſt d'onze pouces le pié. 313
Négreries ou villages à un bout d'Amboine, nommées Larique & Wacqueſie 215. Autres Négreries à un autre bout nommées Ourie & Aſſelouli. *ibid.*
Néra, une des iſles de Banda 166. les Holl. y bâtiſſent un fort 80. 81. 82. ils y ſont trahis & maſſacrez. 83. *& ſuiv.*
Nil fleuve, ſa ſource 27. 298. il borne le Roïaume de Tigre-Mahon 29. ſon cours peut être détourné par les Abyſſins 36. Voi, Guaïane.
Ninache Tuan, Sabandar de Malacca, ſe fait brû-

brûler sur un bûcher pour sortir de dessous la domination des Espagnols. 278. 279
Nissiampor, ou Nysiampor ville de Décan. 362.
Noix muscades, on en découvre à la Nouvelle Guinée. 147
Nosselau, isle proche d'Amboine & de Ceram, ses places, le nombre de ses habitans. 216.
Nouvelle Espagne, premier vaisseau qui est allé delà au Japon 123, découvertes qui s'y font. 147. 148.
Nouvelle Hoorn, nom du navire où Bontekou commandoit 619. le feu y prend 636. par quel accident 637. *& suiv.* il saute. 640.
Nouvelle Guinée découverte que les Espagnols y font 155. quand elle a été découverte. 146.
Nuits de 2. heures. 325
Nysanica, païs en guerre contre les Portugais de Chaul. 389
Nysampatnam, ville sur la côte de Coromandel 375. droits qui s'y lèvent 390. Le Gouverneur est fermier des droits Roïaux, sa conduite pour s'enrichir 390. comment il est traité quand il ne paie pas. 390. 391

O.

Offuse, place imprenable dans l'Arabie Heureuse. 343
Ofrandes faites au Diable. 384
Oiseaux de l'isle de Loubes. 504
Ollibate, Roïaume au Cap de Gonsales, sur la côte de Guinée 295. lasciveté des femmes. *ibid.*
Oma, isle proche d'Amboine, noms de trois de ses Négreries 216. Noms de trois autres négre-

négreries, & le nombre de tous les habitans. *ibid.*
Ombachian, plaine fertile aux Moluques 98. 99
Orange du poids de 3. livres à Annobon. 326
Ordre militaire de St. Antoine en Ethiopie 34. Ordres de cet Empire 37. Ordres Ecclésiastiques. 38
Orixa, Voi, Côte,
Ormus isle, son gisement & ce qu'elle produit 437. il y a un Sultan & un Gouverneur. 437
Osacko, Grande ville du Japon. 125
Otages tenus par politique à Chenna. 346
Ouragan. 736
Ourion, ou Ourie 214. Voi, Négrerie,

P.

PAndy, Padie, ris en épic, & paille de ris. 184
Pagodes des Côtes de Coromandel & de Malabar étonnent ceux qui savent le peu d'outils qu'ont les Ouvriers de ces grands édifices 379. Pagodes des Benjanes célébres par les pélérinages. 375
Pahang, pais de Borneo, où il se trouve de l'or. 180
Pais des Gentives, l'air y est très chaud, & l'eau très froide. 394
Paix entre les Anglois & les Holl. publiée à la rade de Jaccatra en 1620. 164
Palacate ou Palacate, ou Paliacate, ville sur la côte de Coromandel, où les Holl. ont un fort. 209
Palagamma, ville de Ceilon. 339

Palmiers de Congo fourniſſent &c. 304. leur fruit. *ibid.*
Palmiers de Maſcarinas, liqueur qu'on en tire. 631
Pango, Province de Congo. 298
Pangoron ou Regent de Bantam envoie du ſecours à Jaccatra 403. tâche de profiter le plus de cette guerre 410. eſt jaloux du butin que le Roi de Jaccatra & les Anglois vont faire ſur les Holl. 417. il envoie ſurprendre ce Roi & ſa ville *ibid.* & l'en fait chaſſer *ibid.* ſa jalouſie ſauve les Holl. 418. diſcours qu'il fait au Commandant van den Broek ſon priſonnier. 417. 418
Papangos, Soldats des Philippines. 190.
Parcalles, toiles qui ſe fabriquent à Ramandraga, Tatepaque, & Naſapori. 390
Paroda, ville de Decan. 362.
Parrias, Secte de Gentives. 376
Partabaſſa Roiaume, dont Caüendi, Carondi, Onni, Serion & Camela, ſont des bourgs 358. Gannotra, Tauwer, Gandebarri, Malganhan, Gandeberi, autres bourgs. 359
Paters-Noſters. Voi iſle.
Peinture, il y a diverſes terres à St. Héléne qui y ſont propres. 16
Peita, ville ſur les côtes de la Mer du Sud. 501. 504
Pelerinages des Gentives 411. qualités des Pélerins. *ibid.*
Pelo, ſorte de bâtiment de la Chine pour naviguer. 177
Pemba, iſle proche de Madagaſcar 355
Péna, riviére. 375
Pentacora & Petepetur, villes ſur la côte d'Orixa. 375

Péres qui vendent leurs enfans pour eſclaves. 290
Pérour, ville de Golconda. 389.
Perroquets, leurs langues ſont delicates à manger. 314. Ceux de Congo parlent facilement. *ibid.*
Perſans ſont en credit auprès du Roi de Golconda. 387
Pettepouli, ville de Golconda. 371
Phatannes, peuple ſujet du Grand Mogol. 361
Philippe, ville Eſpagnole au détroit de Magellan, ruïnée. 468
Pierre dure & blanche pour bâtir, & fort groſſe, qu'on pêche dans le fond de la Mer, entre Batavia & Bantam. 681
Pierreries, trafic qui s'en fait dans l'iſle Borneo. 175. *& ſuiv.*
Pierres de Bezoüard, dans l'iſle Borneo. 183
Pilotes, poiſſons conducteurs des hydres. 11
Pinguins, oiſeaux 3 iſles où ils ſont, les noms à elles donnez par les Holl. 467. 537
Piſcadores, Piſcadore, ou Piſcadoris, nom qui eſt atribué à pluſieurs iſles, & à une iſle particuliére vers la Chine 689. que les Chinois nomment Poenc 724. ou Pehoe ou Pehou. 731
Pluïes, de 5. mois au Roïaume de Congo. 298.
Poiſſon qui fiche ſa corne dans un navire. 537
Poiſſons volans 11. poiſſons de l'iſle Ste. Helene 17. Poiſſon à corne, ſa deſcription 313. pareille corne trouvée fichée dans l'*Amſterdam* navire *ibid.* Poiſſon volant proche de l'iſle de St. Thomas ſon goût 317. Poiſſons inconnus arrivent à Chihirri en troupes. 332
Poivre, le ſac à Bantam eſt de 60. livres, poids de Hollande. 335

Poloſore, place ſur la Côte de Coromandel. 373
Polygamie de Louwango. 320
Port de Deſir 339. Voi, Cap.
Portodale, ville du continent du Cap Vert 290.
Portugais & Eſpagnols, calomnient les Hollandois au Japon 113. ſont contredits à la Cour par Guillaume Adamſz 136. une de leurs infidelités 326. inhumanité de leurs Eccléſiaſtiques 457. *& ſuiv.* ils abandonnent hommes Reliques Bulles plutôt, que de rendre un Hollandois par échange. 457
Pourceaux marins. 300
Poux marins, inſectes. 538
Prédiction ſinguliére du Roi de Louwango, & ſon accompliſſement. 317
Préſages ſont communs parmi les Benjanes, 385
Préſens conſidérables qu'il faut faire au Japon. 120
Prêtre-Jean, ſon empire & ſes bornes 26. *& ſuiv.* ſes titres & ſa prétenduë extraction *ibid.* état de ſes côtes 27. 29. Ses noms, ſes maniéres de vivre, & ſa Cour 31. Ses revenus 33. 34. les troupes qu'il peut lever 34. comment ſe fait ſon election 37. loi touchant ſon ſejour. *ibid.*
Prêtres des Abyſſins. 375
Priaman. Voi Ticou, & Sumatra.
Puits creuſé par Jacob. 347
Puits fait par le Patriarche Jacob à Chenna, la froideur de ſon eau. 347
Pulo Penjan iſle. Voi, iſle. 439

Queuës

Q

QUeuës de fléches, oiſeaux. 550
Quimades iſles. Voi iſle.
Quintero, ſa baie 483. ſa deſcription. *ibid.*
Quiriquina, iſle dans la mer du Sud. 580

R.

RAcine pour les teintures rouges, dont la couleur ne paſſe point. 386. 387
Raies extraordinaires, poiſſons. 577
Raiſins de Golconda. 395.
Ramagandraga, Tatepaque, iſle ſur la côte de Golconda 389. on y fabrique des Betilles, Salompouris & Parcaſſes, qui ſont des toiles dans le Gouvernement de l'iſle 395. & à tatepaque des Dongrais de Peta, & des Betilles. *ibid.*
Raſpouts ou Partabaſſa, roiaume 386. Voi Partabaſſa.
Ratification d'un Traité fait par l'Amir. Witteert avec le Roi de Ternate. 266
Rats de Campagne, à Golconda, bons à manger. 396
Refuſco, place du Cap Vert. 290
Reine à la côte de Louwango ſa lubricité & ſon régal 315. Sa colère contre un Holl. qui la refuſa. *ibid.*
Réligion Chrétienne ne fait pas de grands progrès à Amboine 233. les exercices de Religion qui s'y font 233. 234. l'inſtruction y manque 235. les nouveaux Chretiens y ſont pourtant plus vertueux que les Maures *ibid.* exercices à Ternate 264. 265. à Machian 265.

265. à Baſſan *ibid.* eſt introduite à Congo 310. & comment 311. Son peu de progrès & ſon état 312. pourquoi les Dominicains & les Jéſuites y ont fait peu de progrès *ibid.* Savoir ſur tout à cauſe de la lubricité des femmes. *ibid.*
Renouvellement des Traités d'alliance entre les Holl. & le Roi de Ternate &c. 279
Rio de Galegas, riviére ſur la côte du Breſil. 460
Rio de Tombas, riviére ſur la côte de la mer du Séud. 505
Riviére de zaire du Saire à Congo; porte l'eau douce à 15. lieuës en mer 304. a des cataractes *ibid.* iſles de cette riviére & maniéres de faire la guerre de leurs habitans 305. 306. leur adreſſe à nager. 306
Riviére de Cambaie, hauteur du montant de l'eau 427. Conjecture au ſujet d'Alexandre le Grand & de cette riviére. *ibid.*
Riviére de Iambi ou Jambai, ſituation du païs où elle coule. 398
Riviére vers la ſortie du detroit de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud. 473
Riviéres du Cap Vert. 291
Rochers de Barneveldt. 545
Roi d'Achin, ſes parures, ſes Domeſtiques, ſes Gardes 58. 59. ſa forteresſe, ſes éléfans 60. Sa cruauté 397. 398. ſon treſor. *ibid.*
Roi de Johor, cérémonies de ſa marche au Pagode 67. feſtin qu'il fait ſervi par des femmes 68. Ses raiſons pour refuſer une loge ou un fort aux Hollandois. 69. 70
Roi de Louwango, punition de l'adultére de ſes femmes & concubines 319. quels ſont les héritiers de la couronne *ibid.* miſérable état

état de ſes Enfans 320. terrible ſuperſtition quand il boit 320. il eſt tenu pour Magicien *ibid.* âge de ſon pere, hommage que les Grands lui font *ibid.* Ses revenus. 320 321

Roi de Jaccatra, aujourd'hui Batavia, premiére connoiſſance que les Hollandois font avec lui 73. 74. il les amuſe par des ofres de paix en 1618. 406. *& ſuiv.* eſt chaſſé de ſa ville & contraint de gagner ſa vie en ſe faiſant pêcheur. 416

Roi de Ternate poignarde ſa femme 100. 101. eſt dépoſé juſques à ce qu'il ait fait ſatisfaction 101. les griefs qu'il allégue contre les Holl 225. où il fait ſa réſidence 239. Nouveau Roi proclamé. 261. *& ſuiv.*

Roi de Quando, fils de l'Empereur du Japon, & Prince hereditaire. 120. 122

Roi de Congo eſt fort révéré, comment il rend juſtice 307. 308. le Roi d'Angola lui paie tribut 308. ſes forces *ibid. & ſuiv.* il gouverne deſpotiquement, & eſt proprietaire de tout 308. 309. eſt auſſi nommé Comte 312. Voi Migiel.

Rois d'Angola, leurs Enfans ne ſont pas heritiers de leur couronne ce ſont les enfans de leurs Sœurs 319. La vie que mene le nombre d'enfans qu'ils ont 320. cérémonies qui s'obſervent quand ils boivent 321. ils ſont tenus pour Magiciens *ibid.* Vieux pere du Roi âgé de 160. ans. *ibid.* hommage où Sacracilla que les grands lui rendent. *ibid.*

Route de Soringau, Capitale du Japon à Jedo 141. *juſqu'à* 150. à Firando 123. *& ſuiv.* 156. *& ſuiv.*

S.

SAble d'or en l'isle Borneo. 185
Sacralilla, hommage qu'on fait au Roi de Louwango. 321. 322
Sagamodra, Roïaume d'Ethiopie 29. avis que le Roi donne à un Amiral Holl. 53
Saint Crous, fort de l'isle Teneriffe. 316
Saint Vincent & Sanctus, villes sur la côte du Brésil. 451. 452. *& suiv.*
Saisons, comment différent à Congo de celles des pais de l'Europe. 298
Saison des Chaleurs à Golconda y est fort dangereuse. 399
Salettes, petits bâtimens des Capres de Johor. 63
Sambas, ville & Roïaume de Borneo, ce qui s'y trouve. 175. 177
Samorin de Calicut 46. 47. Cérémonies de l'audiance qu'il donna aux Hollandois 46. 47. 48. présens qu'il leur fit 48. ses vêtemens & parures 46. 47. ses propositions aux Hollandois 49. 50. *& suiv.* Voi, Succession. Son mariage 55. avertissement qu'il donne à l'Amiral Verhoeven, qui est comme un pressentiment ou prédiction. 53
Sami-mota. Ville d'Arabie. 343
Sanctus, ville sur la côte du Brésil. 452
Sanquesette, barque à la côte de Coromandel. 372
Sauterelles ailées abondent en l'isle St. Louis 745. les habitans en mangent. *ibid.*
Sautorelles extraordinaires à Portodale. 290
Sauvages du détroit de Magellan. 470
Schiras duché qui apartient au Roi de Perse, où

où il croît d'excellent vin. 437
Schouten (Willem Cornelis) Voi Voiage. 522
Sebra, animal comme un mulet. 301
Sel se vend au poids de l'or en Ethiopie. 33
Sengogie terme de dignité souveraine aux Moluques. 259
Seloi, barque de Chihirri. 332
Serabaia ou Serubaia, petit Roïaume & ville. 183
Serasia, bourg dans l'Arabie H. 344
Serment des Négres de la Guinée 294. Serment de Calicut. 32
Serpens de 25. piés de long 302. Serpens de Golconda. 396
Serpens flotans en mer, marquent qu'on est près de la côte des Indes. 424
Serpent à deux têtes, uno à chacun de ses bouts. 425
Serpens de l'isle St. Héléne. 17
Serpent d'eau, ou Hydre. 72
Serpens flotans en tems d'orage sont une bonne marque. 356. 424
Serpent très gros. 655
Serubaia Roïaume & ville de l'isle Borneo. 183
Service divin en quoi il consiste dans la plupart des Moluques. 265
Sierra Liona, connoissances de sa côte 534. 536. ce qui y croît, & l'aïguade qui y est. 264
Sincapura, fameux détroit aux Indes. 67
Sirches ville de Gusuratte, où il se fait de l'Indigo 427. où est le tombeau d'un Roi, digne d'être-veu. *ibid.*
Soldat Allemand qui se faisoit pendre les oreilles quand il vouloit. 338.

Soldat déſerté. 5
Soleil ſur le Zénith rend l'aſtrolabe inutile 10. Comment on ſe regle alors. 10
Solor, iſle où y a une ville du même nom 197. les Holl. y font deſcente *ibid.* ils y prennent le fort des Eſpagnols 200. deſcription du fort 201. noms des villes & nombre des habitans de l'iſle *ibid. & ſuiv.* commerce qu'on y fait. 202
Songo, province de Congo. 298
Soppi, bourg de l'iſle Gilolo. 609. 611
Soringau, ville du Japon, où l'Empereur tient ſa Cour. 132
Specx. Général des Indes. 438
Squelettes fort grands, au détroit de Magellan, comment ils étoient enterrez. 541
St. Michel, ville dans l'Amérique. 503
St. Vincent ville ſur la côte du Breſil. 452. 454.
Succadana, ville de l'iſle Borneo 75. ſa ſituation, & les diamans qui s'y trouvent 77. ſon commerce de diamans. *ibid. &* 104
Succeſſion, parmi les Abiſſins. 37
Succeſſions du Samorin ne paſſe pas à ſes fils, mais aux fils de ſes ſœurs ſucceſſivement. 56
Suees, ville d'où part tous les ans le grand navire Turc &c. 350
Suela, ville. 36
Sugage, titre de certaine dignité. Souveraine aux Moluques. 100
Sultan Chrom troiſiéme fils du Grand Mogol, fait étrangler ſon frére aîné. 428.
Sultan Abdala, un des Rois de l'Arabie Heureuſe 334. qualités de ſes peuples 334. luxure des femmes. *ibid.*

Sumatra, la plus grande des isles des Ind. Or. 339. le meilleur poivre se trouve à Ticou & à Priaman qui en sont des places ou dépendances. *ibid.*
Sunda, Province de Congo. 298
Superstition de Lowango sur l'enterrement d'un Blanc. 314
Suplices pratiquez à Achin. 60
Suratte, les Holl. y établissent un Comptoir en 1616. 352. premier vaisseau Holl. qui va en droiture de Suratte en Holl. 430

T.

TAcoma nouveau, fort que les Hollandois bâtissent à Ternate 89. on lui donne en Hollandois le nom de Willemstadt. 90
Tagimo, isle entre les Manilles & les Moluques. 523.
Taiesse, ville murée d'Arabie. 343
Taïovan, port de l'isle Formose, est incommode. 690
Tamarins à Golconda 394. Les Abyssins en font leur bruvage. 32
Tametes, toiles de l'isle Borton. 196
Tatepaque. Voi, Ramandraga.
Ternate & Tidore, principales isles des Moluques, génie de leurs habitans 187. forts & villes que les Espagnols y possedent, & leurs garnisons. 189. 190. 259. 263. 274
Ternatois, leurs qualités 188. 189. sont ingrats envers les Holl 313. autres qualités & évenemens 218. *& suiv.* 229. 259. *& suiv.*
Terre de Fogue, del Fugo, ou de Feu, sur la côte du Bresil. 461
Ticou & Priaman villes de Sumatra dependantes

tes d'Achin où croît le meilleur poivre du monde. 339
Tidore une des isles Moluques. 190
Tigrai, Roïaume. 29
Tigres de Congo n'ataquent point les Blancs 301. parties venimeuses de leur chair. 302
Tigremahon, Roïaume. 29
Timor, isle, les Hollandois y ménagent un Traité d'alliance 198. 199. ils y prennent le fort des Portugais 200. ils traitent avec les Rois de l'isle. 203
Tingans barques de Banda. 168
Tintinnago, metal d'alliage des Indes; on en fond des boulets de canon. 71
Tirepopeliere, fort des Holl. sur la côte de Coromandel. 372
Tortues comment elles font leurs œufs. 631
Tourbillon singulier à Aden. 331
Traité entre les Holl & les Bandanois 163. mal éxécuté 164. autre Traité qui rend les Holl. Souverains de ces isles 170. *& suiv.*
Traités entre le Roi de Bachian & les Hollandois. 91. 94
Traité avec les Habitans des Moluques, par eux mal observé. 188. 273. *& suiv.* 279. *& suiv.*
Traité d'Alliance entre les Abissins & les Portugais 40
Traité d'Alliance entre le Gouverneur Holl. d'Amboine & les Orançaies de cette isle & de quelques autres. 179
Traîtres de Hollande donnent avis à la Cour d'Espagne de tout ce qui s'y passe. 458. 482
Tréve de 12. Ans avec les Espagnols 73. publiée tard aux Indes par l'artifice des Esp. 148. leurs desseins à ce sujet. 193. *& suiv.*
Tripetri, ville des Gentives, où les Benjanes vont

vont en pélérinage. 384

V

VAiſſeaux partis de Hollande pour les Indes Or. en 1610. 106
Vaiſſeaux fournis par chaque Chambre, en 1607. pour la flote Holl. des Indes Or. 12.
Vallée de l'iſle St. Helène. 14
Val-Pariſa & ſa baie dans la Mer du Sud 481. 482. eſt le port de St. Jago. 482
Vangue, Roïaume. 30
Variation de la bouſſole à Moſambique. 21
Ubas, racines de quelques iſles des Indes. 584
Vents aliſez au-delà de la Ligne. 3
Ver prodigieux. 612
Verhoeven, Amiral Hollandois eſt maſſacré à Néra, une des iſles de Banda. 83
Vérité il faut s'y attacher pour ne point varier dans les réponces qu'on fait. 136
Villes du Japon 124. *& ſuiv.* 128. 141. 142. 149. 157. 158
Vin, le peuple n'en boit point en Ethiopie 32.
Vin de Palme, bruvage d'Angola. 320
Vin, il s'en recueille au Japon. 123
Virginité des filles de Congo, s'offre au Roi. 297
Vivres des Ethiopiens & leur aprêt. 31. 32
Uliaſſer ou Uleaſler, iſle, ſes places, le nombre de ſes habitans. 216
Voeu étrange d'une Benjane. 385
Voiage de l'Amiral Verhoeven aux Indes Or. 1
Voiage au Japon. 108
Voiage d'Apollonius Schot, à diverſes iſles. 195

Voia-

Voiage de Pierre van den Broek au Cap Vert, à Angola, & aux Indes Or. 289. 293. ſon ſecond Voiage à Angola 313. Troiſiéme. 316

Voiage de P. van den Broek aux Indes Or. 325

Voiage de George Spilberg, aux Moluques par le detroit de Magellan 445. ſon retour en Hollande. 530

Voiage de Jaques le Maire & Willem Cornelisz Schouten. 531

Voleurs, comment ſont traitez à Golconda 392. 393. tems auquel ils y ſont fréquens. *ibid.*

Usbecques. Voi, Femmes.

W

WAcqueſie. Voi, Négrerie.

Wandanderin, ville de Décan. 261

Wittert (François) Amiral Holl. tué dans un combat aux Manilles. 107. 110

X

XOa Roïaume. 29

Z

ZAire, Voi. Riviére.

Zanguabar, Roïaume. 30

Zoccotora, ou Soccotora. Voi Iſle.

MG 2018342